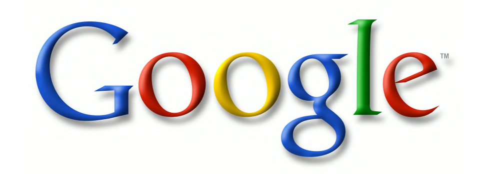
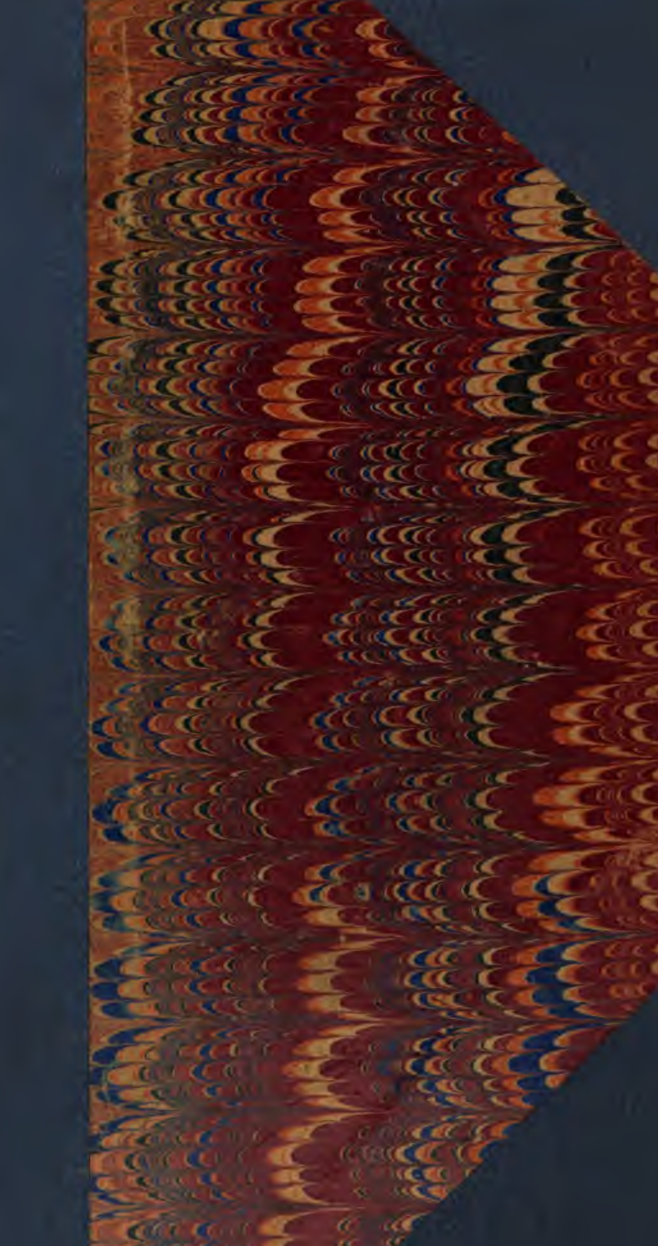
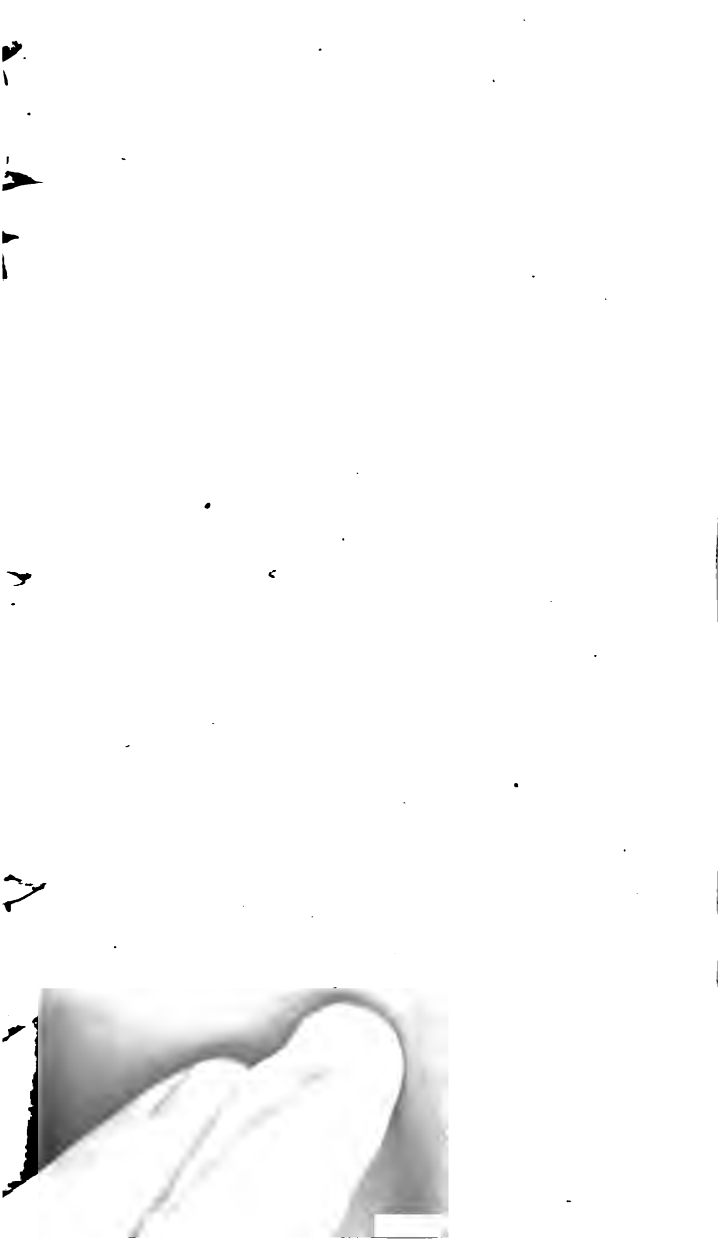





SE TAIRE ET FAIRE



Heyn. 1765.

(102)

cousf. nat. cr. 3/2
lig. 11/C

ENTRETIENS
SUR LA
METAPHYSIQUE,
SUR
LA RELIGION,
ET SUR LA MORT.

Nouvelle Edition, revuë, corrigée, & augmentée.

Par le R. P. MALEBRANCHE, *Prêtre de l'Oratoire.*

TOME I.



A PARIS,
Chez MICHEL DAVID, ſur le Quay des Auguſtins, à la Providence.

M. DCCXI
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

PREFACE.

ON a déja vû plusieurs Editions de cet Ouvrage ; mais outre que celle-ci est la plus exacte, l'on y a ajoûté trois Entretiens sur la mort & l'éternité qui la suit. Ce sujet est pour nous de la derniere consequence, s'il est vrai que nous serons éternellement ; s'il est vrai que maintenant nôtre ame est en épreuve dans nôtre corps, & que le jour viendra où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Le tems comparé à l'éternité, n'est qu'un instant. Tous les biens de la vie presente, richesses, honneurs, plaisirs ; joignez-y une santé parfaite, & que rien ne manque de ce que met Aristote dans la définition du souverain bonheur : cet assemblage est imaginaire,

mais fût-il tres-réel, tout ce qui passe approche si fort du neant, quand on le compare avec l'éternité bienheureuse que nous esperons, qu'il n'est pas possible que l'homme soit content de sa conduite, lorsqu'il donne toute son application & tous ses soins pour obtenir si peu de chose. Nous voulons tous invinciblement être heureux; je dis solidement heureux, éternellement heureux. Mais la mort est inévitable. Elle rompt tous nos desseins. Elle doit donc changer aussi toutes nos vûës. Elle doit nous forcer de chercher des biens qu'elle ne puisse nous enlever.

Il est bien juste que la mort nous traverse dans nos desseins: car ils sont bizarres & mal reglez quand nous ne suivons pas ses avis. Bien loin qu'elle s'oppose à nôtre veritable bonheur,

c'eſt elle qui nous y conduit. La penſée de la mort ne nous fait mépriſer que ce qui eſt mépriſable. Elle leve le voile & les apparences trompeuſes des biens ſenſibles : mais elle laiſſe aux vrais biens toute leur realité, & tout leur prix ; & elle nous les approche de ſi prés, ces vrais biens, elle nous les fait conſiderer ſi attentivement, que tout le reſte diſparoît. C'eſt même cet effet ordinaire de la penſée de la mort qui la rend deſagreable ; de ſorte que bien des gens voudroient n'y penſer jamais.

Le ſage en tout tems veut être détrompé. Mais l'homme charnel & inſenſé ſe plaît dans l'illuſion. S'il dort d'un ſommeil doux & agreable ; s'il n'a que de plaiſans ſonges, la mort qui le délivre de ſon aſſoupiſſement, eſt une importune. Il faut que la douceur de ſon ſommeil ſoit

troublée par quelque fantôme terrible, afin qu'il se réveille avec plaisir. Cependant ce tems que nous passons dans l'assoupissement, nous est donné pour nous faire un établissement éternel. L'alternative des récompenses & des peines futures est inévitable. Nous sommes immortels: & ce neant prétendu qui succede aux derniers momens, est de toutes les chimeres la plus extravagante & la plus folle. Ce n'est pas ici le * lieu de le prouver. Le doute seul me suffit; car le doute le plus leger touchant l'éternité de nôtre être, suffit à tout homme raisonnable pour suspendre la plûpart de ses desseins, jusqu'à ce qu'il ait bien reconnu ce qui en est. Quelque desagreable que paroisse l'examen de cette importante question, celui qui la neglige est un insensé, du moins

* I Entret. sur la Mort.

s'il regle sa conduite indépendamment du futur. Mais celui qui s'y applique & qui s'y trompe est bien malheureux ; je pourrois dire aussi, bien stupide & bien aveugle : mais sa stupidité n'est pas si visible, si inexcusable que celle que je croi commune à une infinité de gens. Car combien y en a-t-il qui doutent de l'immortalité de l'ame, ou qui même en sont convaincus, qui cependant font choix d'un état de vie sans penser à ce qui la suit ? Entre leurs differens motifs, l'éternité n'y entre point, ou on la conte pour rien. Quelle étrange stupidité ! Et comment l'accorder avec nôtre amour propre, avec cette impression invincible que nous avons pour la felicité ?

Ce qui nous touche, ce qui nous frappe actuellement, c'est-là ce qui nous ébranle : c'est-là

ce qui détermine naturellement nos mouvemens. Les enfans content pour rien les objets éloignez, quelque grands qu'ils ſoient en eux-mêmes : ils ne s'intereſſent point dans le cours des aſtres. Si une épine les pique, ſi un inſecte les mord ; les voilà plus allarmez que ſi toute la nature s'alloit renverſer. Tel eſt le jugement des ſens, lorſque la raiſon n'y a point de part, lorſqu'elle eſt foible, cette raiſon, & aſſujettie aux impreſſions du corps. Mais à meſure qu'elle ſe fortifie, l'eſprit s'étend. Du préſent il paſſe au futur ; & de ce qui l'environne, il pouſſe juſques dans les objets les plus éloignez. Par la comparaiſon qu'il fait des choſes entr'elles & avec lui, il devient de plus en plus ſuſceptible de crainte & d'eſperance. Le futur & l'éloigné l'ébranlent, auſſi-bien que le pré-

ſent. De ſorte qu'enfin on ne craint point de ſouffrir actuellement des douleurs tres-vives, d'eſſuïer mille & mille fatigues pour ſe mettre en repos ſur la fin de ſes jours. Mais toutes les vûës qu'ont les hommes pour leur felicité, ſe bornent d'ordinaire à la vie préſente: ils ne s'arrêtent qu'au ſenſible. S'ils ſe fatiguent à trente ans pour ſe repoſer dans leur vieilleſſe, c'eſt qu'ils voïent ſouvent des vieillards, & qu'ils ſont jeunes. Ce ſentiment les frappe & les perſuade qu'un jour ils ſeront comme eux. Mais ce ſont des enfans par rapport aux vrais biens. L'éternité leur paroît comme ces eſpaces imaginaires, qu'on croit au deſſus des Cieux. Ils n'y trouvent rien de ſolide, rien qui les touche; rien par conſequent qu'ils veulent préferer au préſent dont ils jouïſſent avec plai-

ſir. Voila pourquoi l'éternité n'entre point en conte parmi les motifs de nos déterminations. Eternité cependant qui ſeule peut empêcher toutes nos fauſſes démarches, & regler nos pas pour arriver ſurement à la felicité que nous deſirons.

Je tâche dans quelques-uns de ces Entretiens de bien convaincre Ariſte, l'un des interlocuteurs, que les objets ſenſibles ont bien moins de réalité qu'on ne s'imagine, & qu'ils n'ont ſur nous aucune action : Que toutes les ſenſations que nous en avons viennent uniquement de l'efficace des idées divines ; que l'ame n'eſt directement, immediatement unie qu'à Dieu, qu'à la ſouveraine Raiſon, en qui ſe trouve, dit S. Auguſtin, la puiſſance qui nous donne l'être, la lumiere qui nous éclaire, & la régle immuable de nôtre con-

De Civit. Dei. l. 8. c. 4.

duite : *Causa subsistendi, ratio intelligendi, & ordo vivendi.* En un mot, je tâche de délivrer l'esprit des préjugez des sens & de l'imagination. Et dans les trois derniers je joins aux principes de la Philosophie naturelle ceux de la Religion, pour guérir le même Ariste de la crainte de la mort. Je tâche de diminuer en lui cette horreur que nous en avons naturellement, afin qu'il y pense plus sérieusement qu'il n'avoit fait, qu'il se familiarise pour ainsi dire avec elle, qu'il prenne volontiers ses avis, & qu'il suive les chemins qui conduisent à la felicité que nous esperons par JESUS-CHRIST. *Si enim homo ita creatus est, ut per id quod in eo præcellit, attingat illud quod cuncta præcellit, id est unum verum optimum Deum, sine quo nulla creatura subsistit, nulla doctrina instruit, nullus usus*

expedit: ipse quæratur ubi nobis secura sunt omnia; ipse cernatur, ubi nobis certa sunt omnia; ipse diligatur, ubi nobis recta sunt omnia. August. de Civit. Dei. l. 8. c. 4.

Je n'explique point ici le détail de ces Entretiens; la Table des Chapitres suffit pour le reconnoître, & je ne croi pas non plus devoir rendre raison du choix des Matiéres que j'ai traitées. Il me semble que ce choix est à la liberté des Auteurs. Cependant j'ai été obligé d'en user comme j'ai fait. Presque toutes les veritez que j'expose, & que je défens, sont celles qu'on m'a contestées. Je n'en dis pas davantage. Mais comme je soûtiens dans cet Ouvrage ce paradoxe qui revolte l'esprit, ou plutôt l'imagination de bien des gens: *Que c'est en Dieu que nous voïons toutes choses*: je croi le

devoir prouver encore une fois par l'autorité de S. Augustin, quoique je l'aïe déja fait ailleurs. * Un si grand nom tiendra peut-être les esprits en respect, & les disposera à examiner sans prévention une verité de la derniere consequence, & que je croi avoir évidemment démontrée.

*Rép. au Livre des vraïes & fausses idées. C. 7. & 21.

Divers passages de Saint Augustin touchant les idées, & Reflexions sur ces passages.

SAint Augustin Liv. des 83. Questions, quest. 46. parle ainsi des idées. IDEAS *Plato primus appellasse perhibetur: non tamen si hoc nomen antequam ipse institueret, non erat, ideò vel res ipsæ non erant, quas ideas vocavit, vel à nullo erant intellectæ,*

Nam non est verisimile, sapientes aut nullos fuisse ante Platonem; aut istas, quas Plato ideas vocat, quæcumque res sint, non intellexisse. Si quidem in eis tanta vis constituitur, ut nisi his intellectis sapiens esse nemo possit...... Sed rem videamus quæ maximè considerandæ est atque noscenda..... Sunt ideæ principales formæ quædam vel rationes rerum stabiles atque incommutabiles, quæ ipsæ formatæ non sunt, ac per hoc æternæ ac semper eodem modo se se habentes quæ in divina intelligentia continentur. Et cùm ipsæ neque oriantur neque intereant, secundùm eas tamen formari dicitur omne quod oriri vel interire potest.... Quod si rectè dici vel credi non potest Deum irrationabiliter omnia condidisse, restat ut omnia ratione sint condita. Nec eadem ratione homo qua equus: hoc enim absurdum est existimare. Singula igitur

propriis ſunt creata rationibus. Has autem rationes ubi arbitrandum eſt eſſe, niſi in ipſa mente Creatoris? Non enim extra ſe quidquam poſitum intuebatur, ut ſecundùm id conſtitueret quod conſtituebat: Nam hoc opinari ſacrilegum eſt. Quod ſi hæ rerum omnium creandarum creatarumve rationes in divina mente continentur, neque in divina mente quidquam niſi æternum atque incommutabile poteſt eſſe; atque has rationes principales appellat Plato: Non ſolum ſunt ideæ, ſed ipſæ veræ ſunt quia æternæ ſunt, & ejuſmodi atque incommutabiles manent; quarum participatione fit, ut ſit quidquid eſt, quoquo modo eſt.

Il eſt clair que S. Auguſtin a crû 1°. que la queſtion des idées étoit de la derniere conſequence. *Maximè conſideranda atque noſcenda.* Il n'y a point en effet

de ſentiment de Philoſophie qu'il ait eu plus à cœur, & dont il ait tiré plus de conſequences avantageuſes à la Religion, que de celui qu'il a eu ſur leur nature. Auſſi n'y a-t-il point de principe plus fecond ; on le verra bien dans la ſuite de cet Ouvrage. Les Idées, dit-il, ont tant de force, que ſans elles on ne peut être ſage : *In eis tanta vis conſtituitur, ut niſi his intellectis ſapiens eſſe nemo poſſit.*

2°. Selon ce ſaint Docteur, les idées ſont éternelles & immuables: *Æternæ & ſemper eodem modo ſeſe habentes.*

3°. Elles ſont les exemplaires, ou les archetypes des creatures : *Sunt ideæ principales formæ quædam, vel rationes rerum ſtabiles atque incommutabiles, &c. Ideæ & rationes* dans ſaint Auguſtin, ſont ſynonimes. Cela eſt clair

non seulement ne la croit pas comme M. Regis, mais qui même la refute. Liv. 2. de la Nat. & de la Gr. nombr. 53. & Medit. 9. nomb. 3. 4. 5. & 6. (il devoit plûtôt citer les nom. 10. 11. & 12.) *Mais il est bon d'observer qu'il ne la refute, que parce qu'il suppose que ceux qui la font éternelle, la font aussi increée & indépendante de Dieu & immobile. D'ailleurs il ne nie que l'éternité du monde tel qu'il est, c'est à dire, de cette portion de la matiére universelle qui compose les corps enfermez dans nôtre tourbillon, la terre, la lune, le soleil, l'air, les étoiles, & les planetes, que tout le monde convient avoir reçû leurs formes au jour de la création. Mais il ne nie pas que la matiére en général, ou l'étenduë subsistante n'ait été créée de toute éternité, & ne soit une émanation libre & volontaire de Dieu. & comme le premier fruit de son ac-*

tion interne. C'est uniquement ce que vouloit dire Platon; &c.

Tout ce discours est faux. Il suffit de lire la *Meditation* 9. & l'endroit même du *Traité de la Nature & de la Grace* citez par l'Auteur pour s'en convaincre. Dans le nombre 53, de la seconde partie du Traité, je me fais cette objection: Ou le monde est digne de Dieu, ou il en est indigne. S'il est digne de Dieu, il doit être éternel; & s'il en est indigne, il ne devoit point être tiré du néant. Donc, &c. Et j'y répons ainsi: *Il est mieux que le monde soit que de n'être pas: Mais il seroit mieux qu'il ne fust point du tout que d'être éternel. Il faut que la créature porte le caractére essentiel de la dépendance, &c.* L'Auteur ne devoit donc pas s'opiniâtrer à soûtenir, *que je ne nie pas que la matiére n'ait été créée de toute éternité*, puisque dans



l'endroit même qu'il cite, non seulement je le nie, mais que j'en rends cette raison, *que la créature doit porter le caractére essentiel de la dépendance.*

Dans la 9. *Meditation, nombre* 10. & 11. je réfute plus au long ceux qui concluent que la matiére est éternelle, immense, nécessaire, de ce que l'idée de l'étendue a ces qualitez. Je fais voir qu'en un sens il est faux de dire, qu'on doit juger des choses par leurs idées. L'étendue intelligible, ou l'idée de l'étendue est éternelle, infinie, nécessaire. Mais ce n'est point une créature. Elle a toûjours été en Dieu, comme je viens de le prouver par S. Augustin & par S. Thomas. Ce n'est que la substance de Dieu entant que représentative de la matiére & participable par les corps. Car Dieu contient éminemment tous les êtres. C'est

Medit. Chrê-tiennes.

en lui-même qu'il les voit, & qu'il nous les fait voir. Quoi qu'il en soit, je dis positivement tout le contraire de ce que l'Auteur m'attribuë: & cela dans l'article même du *Traité*, & dans la 9. *Meditation* qu'il cite, & je l'avois dit souvent ailleurs. Mais quand je n'en aurois jamais parlé, sur quel fondement pourroit-on m'attribuer un sentiment aussi odieux qu'est l'éternité de la matiére, & aussi généralement condamné? *Tous les Livres du P. Malebranche*, dit-il encore dans le même chapitre, *sont remplis de continuels paralleles de la matiére avec Dieu.* Cela est fort général, & fort significatif. Cependant si on lit exactement tous mes Livres, on ne trouvera nulle part que j'aye fait aucun parallele entre deux choses si opposées.

Mais il est permis à cet Auteur de dire tout ce qui lui vient dans

l'esprit : & je ne dois pas trouver mauvais qu'il me range avec les anciens hérétiques, les Valentiniens, les Marcionites, &c. Car *le Pere Malebranche est tres-incapable d'impieté... & sauf le respect*, dit ce respectueux personnage, *qui est dû à S. Justin, S. Irenée, S. Clement d'Alexandrie, Origene, Tertullien, & Eusebe, le sentiment de Valentin sur ses* Eons, *qu'ils nous dépeignent comme le comble de l'impieté & de la folie*, ETOIT TRES-CATHOLIQUE... *le sens qu'il entendoit étoit* TRES-ELEVE' ET TRES-ORTHODOXE.... Mais *Baronius, à l'exemple de plusieurs anciens Peres de l'Eglise, & de tous les Historiens modernes, n'a pas rendu assez de justice aux premiers ennemis de l'Eglise. Ils ont tous mis en usage à leur égard ce premier precepte de l'Eloquence qu'Isocrate & les Rheteurs donnent aux Historiens & aux Orateurs, à*

Pag. 76.
Pag. 11.
Pag. 10.

me dispenser d'en parler jamais. Il y a des ouvrages qu'on peut mépriser, & des Auteurs qu'on doit plaindre. Mais en général l'Auteur des *Eclaircissemens* confond étrangement les faits qu'il rapporte. Il déguise les sentimens des hérétiques, mais en leur faveur. Il corrompt les miens; dans quel dessein? Dieu le sçait. Il ne craint point de mettre en *Italique*, comme mes propres paroles ce que je n'ai jamais dit. En un mot, s'il est de bonne-foi, ce qu'il faut s'efforcer de croire, il n'entend ni mes sentimens ni ceux des anciens hérétiques; si ce n'est peut-être qu'il sçait mieux que moi ce que je pense, & ce que pensoient les anciens hérétiques, que les Peres qui les ont condamnez.

Je prie donc les Lecteurs, ou de laisser là mes Livres pour ce qu'ils vallent, ou de n'en point
juger

clair par ce paſſage ſeul. Et on n'en doutera pas, ſi on lit entierement cette queſt. 46. Quand ſaint Auguſtin dit, *Omnia ratione ſunt condita; nec eadem ratione homo qua equus*; il veut dire que toutes les creatures ont leurs idées ou leurs archetypes.

4°. Les idées ſont en Dieu. Car c'eſt une impieté de croire qu'en creant le monde, il regardât hors de lui-même le modéle ſur lequel il l'a formé. *In ipſa mente Creatoris. Non enim extra ſe quidquam intuebatur, &c.* Et ſi Platon n'avoit point cru que les idées étoient ſeparées de l'eſſence Divine, comme on l'en * accuſe, ſaint Auguſtin en cela ſeroit Platonicien. Au reſte la multiplicité infinie des idées qui ſont en Dieu, n'eſt nullement contraire à la ſimplicité de ſon eſſence. CÆTERUM

* Ariſtot. Metaph. E. 3.

Sap. 7. 22. *dictus est in Scripturis sanctis Spiritus sapientiæ multiplex, eo quod multa in se habeat: sed quæ habet, hæc & est, & ea omnia unus est. Neque enim multæ, sed una sapientia est, in qua sunt immensi quidam atque infiniti thesauri rerum intelligibilium, in quibus sunt omnes invisibiles atque incommutabiles rationes rerum, etiam visibilium & mutabilium, quæ per ipsum factæ sunt.* De Civit. Dei. l. 11. c. 10.

Tout cela s'accorde avec ce que dit saint Thomas, 1. p. quest. 15. art. 2. DEUS *essentiam suam perfectè cognoscit. Unde cognoscit eam secundùm omnem modum, quo cognoscibilis est. Potest autem cognosci non solùm secundùm quod in se est, sed secundùm quod est participabilis, secundùm aliquem modum similitudinis, à creaturis. Unaquæque autem creatura habet propriam speciem,*

ſecundùm quod aliquo modo participat divinæ eſſentiæ ſimilitudinem. Sic igitur in quantum Deus cognoſcit ſuam eſſentiam ut ſic imitabilem à tali creatura, cognoſcit eam ut propriam rationem & ideam hujus creaturæ, & ſimiliter de aliis. Et ſic patet quod Deus intelligit plures rationes proprias plurium rerum; quæ ſunt plures ideæ. Et dans la queſt. préced. art. 6. CUM *eſſentia Dei habeat in ſe quidquid perfectionis habet eſſentia cujuſcumque rei alterius, & adhuc amplius: Deus in ſe ipſo poteſt omnia propriâ cognitione cognoſcere: propria enim natura uniuſcujuſque conſiſtit ſecundùm quod per aliquem modum naturam divinam participat.*

On voit par ce paſſage de ſaint Thomas, que les idées divines ne ſont que l'eſſence divine, entant que les creatures

peuvent l'imiter, ou y participer; & que ces deux mots *ideæ* & *rationes* sont synonimes: *Deus intelligit plures rationes proprias plurium rerum quæ sunt plures ideæ.* Presque tous les Theologiens conviennent de ce que disent ces passages. Mais voici ce qui révolte l'imagination de bien des gens.

DE UNIVERSIS *quæ intelligimus non loquentem qui personat foris; sed intus ipsi menti præsidentem consulimus veritatem, verbis fortasse ut consulamus admoniti. Ille autem qui consulitur, docet* QUI IN INTERIORE HOMINE HABITARE DICTUS EST CHRISTUS, ID EST IMMUTABILIS DEI VIRTUS, ATQUE SEMPITERNA SAPIENTIA: *quam quidem omnis anima rationalis consulit, sed tantùm cuique panditur, quantùm capere propter*

propriam sive malam, sive bonam voluntatem potest. Et si quando fallitur, non fit vitio consultæ veritatis, ut neque hujus quæ foris est, lucis vitium est, quod corporei oculi sæpe falluntur. S. August. de Magistro c. 11. Et plus bas, ch. 13. QUIS *tam stultè curiosus est qui filium suum mittat in scholam, ut quid magister cogitet discat? At* ISTAS OMNES DISCIPLINAS *quas se docere profitentur, ipsiusque virtutis atque sapientiæ, cum verbis explicaverint, tum illi qui discipuli vocantur, utrum vera dicta sint, apud semetipsos considerant, interiorem illam veritatem pro viribus intuentes.* TUNC ERGO DISCUNT: *& cum vera dicta esse intus invenerint laudant, nescientes non se doctores potius laudare quam doctos, si tamen & illi quod loquuntur sciunt. Falluntur autem homines, ut eos qui non*

ſunt, magiſtros vocent. Quia plerumque inter tempus locutionis & tempus cognitionis nulla mora interponitur; & quoniam poſt admonitionem ſermocinantis citò intus diſcunt, foris ſe ab eo, qui admonuit, didiciſſe arbitrantur.

Il eſt donc clair que les hommes que nous appellons nos *maîtres*, ne ſont en effet que des *moniteurs*; que s'ils comprennent ce qu'ils nous diſent, en cela ils ſont *doctes*, mais ils ne ſont pas veritablement nos *docteurs*; qu'enfin nous n'avons point d'autre *maître* dans les ſciences, Philoſophie, Mathematique, qu'on en raille tant qu'on voudra, que la *Sageſſe éternelle qui habite en nous*, & que tous les eſprits conſultent par leur attention. *At omnes iſtas diſciplinas quas ſe docere profitentur*, & le reſte. C'eſt-là le deſſein du livre *de Magiſtro*. Ut

IAM *non crederemus tantum*, dit saint Augustin, *sed etiam intelligere inciperemus, quàm verè scriptum sit autoritate divinâ, ne nobis quemquam* MAGISTRUM *dicamus in terris, quod unus omnium Magister in cælis sit*, ch. dernier. Et dans ses Retractations l. 1. ch. 12. SCRIPSI *librum, cujus est titulus de Magistro, in quo disputatur, & quæritur, &* INVENITUR (remarquez ce mot *& invenitur*) *Magistrum non esse, qui docet hominem scientiam, nisi Deum, secundùm illud etiam quod in Evangelio scriptum est: Unus est Magister vester Christus.* On a maintenant de la peine à comprendre ce que saint Augustin assure que le jeune Adeodatus sçavoit à seize ans: IPSE *(Adeodatus in libro de Magistro) mecum loquitur. Tu scis illius esse sensa omnia, quæ inseruntur ibi*

ex personâ collocutoris mei, cùm esset annis sexdecim. Confess. l. 9. ch. 6.

Voici encore quelques passages pour expliquer plus en détail la doctrine de saint Augustin.

QUÆ PROPTER *nullomodo negaveris esse incommutabilem veritatem, hæc omnia quæ incommutabiliter vera sunt continentem, quam non possis dicere tuam vel meam, vel cujusquam hominis, sed omnibus incommutabilia vera cernentibus, tamquàm miris modis secretum & publicum lumen, præsto esse ac se præbere communiter.* OMNE AUTEM QUOD COMMUNITER OMNIBUS RATIOCINANTIBUS ATQUE INTELLIGENTIBUS PRÆSTO EST, AD ULLIUS EORUM PROPRIE NATURAM PERTINERE QUIS DIXERIT? *Meministi enim, ut opinor, quid de*

de ſenſibus corporis paulò antè tractavimus; ea ſcilicet quæ oculorum vel aurium ſenſu communiter tangimus, ſicuti ſunt colores & ſoni, quos ego & tu ſimul videmus, vel ſimul audimus, non pertinere ad oculorum noſtrorum vel aurium naturam, ſed ad ſentiendum nobis eſſe communia. Sic ergo illa quæ ego & tu communiter propriâ quiſque mente conſpicimus, NEQUAQUAM DIXERIS AD MENTIS ALICUJUS NOSTRÛM PERTINERE NATURAM. *Duorum enim oculi quod ſimul vident, nec hujus nec illius oculos eſſe poteris dicere, ſed aliquid tertium in quod utriuſque conferatur aſpectus.* De Libero Arbitrio, l. 2. ch. 12.

On voit clairement par ce ſeul paſſage, que ſelon ſaint Auguſtin, les *idées* ſont bien differentes des *perceptions* que nous

en avons, bien differentes de nos propres modalitez : Car les idées sont immuables, & communes à tous les esprits. 2°. Que ces idées qui nous éclairent ne se peuvent trouver qu'en Dieu, dans la souveraine & immuable verité. DIC *quia tu tibi lumen non es*, dit-il ailleurs, *ut multum oculus es; lumen non es. Quid prodest patens & sanus oculus, si lumen desit? Ergo dic à te tibi lumen non esse; & clama quod scriptum est:* Tu illuminabis lucernam meam Domine: Lumine tuo illuminabis tenebras meas. *Meæ autem nihil nisi tenebræ: Tu autem lumen fugans tenebras, illuminans me. Non à me mihi lumen existens, sed lumen non participans* NISI IN TE. (Remarquez ces paroles, *nisi in te*, Il ne dit pas, *nisi à te.*) *Sic & Joannes amicus sponsi, Christus putabatur, lumen pu-*

tabatur, Non* erat ille lumen, sed ut testimonium perhiberet de lumine. *Quod autem erat lumen?* Erat lumen verum. *Quid est verum?* Quod illuminat omnem hominem. *Serm. 67. selon l'ordre nouveau.* *Joan 1.

Si l'on étoit bien persuadé de ce que dit saint Jean, que le *Verbe qui s'est fait chair, est la vie, la lumiére commune des intelligences*, ou que ὁ λόγος, est cette *Raison* qui éclaire intérieurement tous les hommes, que deviendroit le Socinianisme? Car rien n'est plus évident que toutes les créatures sont des êtres particuliers, & que la Raison est universelle & commune à tous les esprits. *Ubique veritas præsides omnibus consulentibus te, simulque respondes omnibus etiam diversa consulentibus. Liquidè tu respondes, sed non liquidè omnes audiunt. Omnes unde volunt consu-*

lunt; sed non semper quod volunt audiunt. Confess. Liv. 10. ch. 26.

Il ne faut pas s'imaginer que S. Augustin soit le premier qui ait crû, que JESUS-CHRIST selon sa divinité, étoit nôtre lumiére, nôtre Maître intérieur. Entre les Péres qui l'ont précedé, il y en a plusieurs* qui se sont déclarez pour ce sentiment; & je ne croi pas qu'il s'en trouve un seul qui l'ait combattu. Ils l'avoient appris ce sentiment, ou comme S. Augustin *a* l'avouë de lui-même, dans les Livres des Platoniciens estimez alors, ou dans ceux de Philon, & des autres Juifs *b*: & ils s'en étoient convaincus par le huitiéme chapitre des Proverbes de Salomon, & sur tout par l'Evangile de S. Jean, qui dit positivement *c*: que le Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle, la Raison étoit *la vie & la lumiére des hommes*, *cette*

* *S. Justin mart. 2. Apol. Clement. Alex. in Pedag.*

a *Voyez* les Conf. de S. August. l. 7. ch. 9. *De Civ. Dei l. 8. c. 7.*

b Selon les anciens Péres, c'est des Juifs que Platon avoit tiré ce qu'il y a dans ses Ouvrages, qui se rapporte à ce que nous croïons. Ce n'est pas ici le lieu de le prouver.

c *Ch. 1.*

vraïe lumiére qui éclaire tout homme qui vient en ce monde. Il étoit assurément nôtre lumiére intérieure, avant qu'il se fût fait homme, pour être nôtre conducteur & nôtre modéle : mais on peut dire, qu'alors la lumiére *luisoit dans les ténébres*. Car si JESUS-CHRIST n'étoit que simple *moniteur*, comment seroit vrai ce qu'il dit de lui, qu'il est *nôtre* UNIQUE MAÎTRE, qu'il est *la voïe, la vérité, & la vie*; qu'il est *la lumiére du monde*? N'est ce pas la Raison universelle, qui est cette vraïe lumiére qui éclaire tous les hommes, quoique tous les hommes n'en soient pas également éclairez? Et lorsque les Legislateurs établissent des loix justes, peut-on dire que la souveraine Raison n'y ait point de part? EGO *Sapientia habito in consilio, & eruditis intersum cogitationibus; per me* Prov. c. 8.

reges regnant, & legum conditores justa decernunt. Ces paroles ne sont-elles pas décisives?

On croit ordinairement que les idées purement intelligibles ne sont rien, & que tout ce qui est dans l'esprit y est entré par les sens. S. Augustin n'est pas de ce sentiment. Ea *quæ intelligit animus cùm se avertit à corpore, non sunt profectò corporea: & tamen sunt,* MAXIMEQUE SUNT, *nam eodem modo semper se se habent. Nam nihil absurdius dici potest quàm ea esse quæ oculis videmus, ea non esse quæ intelligentia cernimus, cum dubitare dementis sit, intelligentiam incomparabiliter oculis anteferri.* De immort. animæ ch. 10. Et dans ses Confess. l. 18. ch. 12. CONTINET *memoria numerorum dimensionumque rationes & leges innumerabiles, quarum nullam corporis sensus impressit; quia nec ipsæ colo-*

ratæ sunt, aut sonant, aut olent, aut gustatæ, aut contrectatæ sunt. Audivi sonos verborum quibus significantur cum de his disseritur: sed illi alii, istæ autem aliæ sunt. Nam illi aliter græcè, aliter latinè sonant; istæ verò nec græcæ nec latinæ sunt, nec aliud eloquiorum genus. Vidi lineas fabrorum, vel etiam tenuissimas, sicut filum araneæ: sed illæ aliæ sunt: non sunt imagines earum quas mihi nunciavit oculus carnis. Novit eas quisquis sine ullà cogitatione qualiscumque corporis intus agnovit eas. Sensi etiam numeros omnibus corporis sensibus quos numeramus: sed illi alii sunt quibus numeramus, nec imagines istorum sunt, ET IDEO VALDE SUNT. RIDEAT ME ISTA DICENTEM QUI EOS NON VIDET; ET EGO DOLEAM RIDENTEM ME.

S. Augustin croïoit donc que

c'eſt en Dieu que nous voïons les nombres nombrans qu'il appelle ailleurs, *éternels & divins*, DIVINOS AC SEMPITERNOS; & que ces nombres ſont bien plus réels que les choſes nombrées. Il avoit le même ſentiment des figures géometriques. QUIS *mente tam cæcus eſt*, dit-il, *qui non videat iſtas figuras quæ in Geometria docentur, habitare in ipſa veritate?* Solil. l. 2. Lors que nous les découvrons ces idées, nous ne les formons pas de nôtre ſubſtance, nous ne les produiſons pas: NEQUE *id eſt invenire, quod facere aut gignere; alioquin* ÆTERNA GIGNERET ANIMUS INVENTIONE TEMPORALI, *nam æterna ſæpè invenit: Quid enim tam æternum quam ratio circuli?* De Immort. animæ cap 4. NON *enim ſic fuerunt ut eſſe deſinerent, aut ſic futura ſunt quaſi non ſint:*

De Ord. L. 2. c. 14

ſed idipſum eſſe ſemper habuerunt, ſemper habitura ſunt. Manent autem non tanquam in ſpatiis locorum fixa veluti corpora, ſed in naturà incorporali ſic intelligibilia præſto ſunt mentis aſpectibus, ſicut iſta in locis viſibilia vel contrectabilia corporis ſenſibus... Ad quas mentis acie pervenire paucorum eſt; & cum pervenitur, fit rei NON TRANSITORIÆ TRANSITORIA COGITATIO. De Trin. l. 12. cap. 14.

Nous ne voïons pas ſeulement en Dieu les nombres, les figures, toutes les véritez ſpéculatives, mais encore les véritez de pratique, les loix éternelles, les regles immuables de la Morale. IN DEO *conſpicimus incommutabilem formam juſtitiæ ſecundùm quam hominem vivere judicamus.* De Trin. l. 8. ch. 9. & plus bas. L. 14. ch. 15. SED *commemoratur, ut convertatur ad Dominum, tan-*

quam ad eam lucem, qua etiam cum ab illo averteretur quodammodo tangebatur. Nam hinc est quod etiam impii cogitant æternitatem, & multa rectè reprehendunt, rectéque laudant in hominum moribus. Quibus ea tandem regulis judicant, nisi in quibus vident quemadmodum quisque vivere debeat, etiam si nec ipsi eodem modo vivant? Ubi eas vident; Neque enim in sua natura, cum procul dubio mente ista videantur, eorumque mentes constet esse mutabiles, has verò regulas immutabiles videat quisquis in eis, & hoc videre potuerit; nec in habitu suæ mentis, cum illæ regulæ sint justitiæ, mentes verò eorum constet esse injustas. Ubinam sunt istæ regulæ scriptæ, ubi quid sit justum & injustus agnoscit, ubi cernit habendum esse quod ipse non habet? Ubi ergo scriptæ sunt nisi in libro lucis illius quæ Veritas dicitur? Unde

J'ai expliqué en plusieurs endroits ce que c'est que l'ordre immuable de la justice, & comment on le voit en Dieu. Premier Chapitre du Traité de Morale & ailleurs.

omnis lex justa describitur.

Il seroit inutile de transcrire un plus grand nombre de passages, pour prouver que S. Augustin a crû que la Sagesse éternelle est la lumiére des intelligences ; & que c'est par la manifestation de sa substance, entant qu'archetype de tous les ouvrages possibles, entant qu'art immuable, que Dieu nous éclaire intérieurement, & sans * *l'entremise d'aucune créature.* Mais il est à propos que je prouve ici, que suivant la doctrine du même saint Docteur, il faut dire necessairement, *que c'est aussi en Dieu que nous voïons les corps.* Car la proposition que je soûtiens, *qu'on voit en Dieu toutes choses*, est générale.

* *Humanis mentibus nullâ naturâ interpositâ præsidet.* De Musica. L. 6. c. 1. & de utilitate credendi Ch. 15.

Je suppose pour cela deux véritez, prouvées dans cet ouvrage, dans la *Recherche de la vérité*, & ailleurs. La premiére, que les

couleurs ne ſont point répanduës ſur la ſurface des objets, & que ce ne ſont que des modifications ou des perceptions de l'ame produites en elle par l'idée de l'étenduë à l'occaſion des ébranlemens du cerveau. C'eſt une vérité dont je ne croi pas que puiſſent douter ceux qui ont examiné cette matiére. Auſſi paſſe-t-elle pour inconteſtable dans l'eſprit de bien des gens.

La ſeconde, que nous ne voïons point les objets en eux-mêmes, & que nul corps ne peut par lui-même agir ſur l'eſprit, ni lui donner la modification de couleur, ou la perception de ſon idée. Je ſuppoſe que quand tous les corps qui nous environnent ſeroient anéantis, nous pourrions les voir; & que nous les verrions effectivement comme nous les voïons, ſi leurs idées nous affectoient comme elles

nous affectent à leur présence. Et cela ne manqueroit pas d'arriver si nôtre cerveau étoit ébranlé par le cours des esprits animaux, ou par quelque autre cause, de la même maniére qu'il l'est par la réflexion de la lumiére. Ce qui se passe dans le sommeil & dans les fiévres chaudes, est une preuve suffisante de cette vérité. Cela supposé, examinons ce que c'est que *voir les corps*.

Lorsque nous fermons les yeux, nous avons présente à l'esprit une étenduë qui n'a point de bornes. Et dans cette étenduë immatérielle, & qui n'occupe aucun lieu, non plus que l'esprit qui la voit, comme je l'ai prouvé ailleurs *, nous pouvons y découvrir toutes sortes de figures, de même qu'on peut former une sphére ou un cube d'un bloc de matiére. Cet-

* 1. Lett. touchant la Défense de M. A.

te étenduë & ces figures ſont *intelligibles*, parce qu'elles ne ſe font nullement ſentir. Mais lorſqu'on ouvre les yeux, cette même étenduë devient ſenſible à nôtre égard, par cela ſeul qu'elle nous touche plus vivement, & qu'elle produit dans nôtre ame une infinité de perceptions toutes différentes, que nous appéllons couleurs. J'expoſe mon ſentiment ſans le prouver : ce n'en eſt pas ici le lieu. Il me ſuffit que dans la vûë que nous avons des objets, de ce papier par exemple, on n'y trouve que de l'étenduë & de la blancheur; encore un coup cela me ſuffit. Lorſque l'on ouvre les yeux au milieu d'une campagne, toute cette varieté d'objets que la vûë découvre, ne vient certainement que de la diſtribution des couleurs différentes qui ſemblent répanduës ſur diverſes

parties de l'étenduë. Car il est évident que ce n'est que par la varieté des couleurs que nous jugeons de la différence des corps que nous voïons. Or, selon S. Augustin, c'est en Dieu que nous voïons l'étenduë intelligible. Car elle est éternelle cette étenduë ; elle est immuable, infinie, efficace, capable de modifier l'esprit & de l'éclairer ; qualitez certainement qui ne peuvent convenir aux créatures. Selon lui c'est en Dieu que nous voïons les figures Géometriques ; & il est clair que, comme on ne peut former une sphére materielle, par exemple, sans étenduë materielle, l'esprit ne peut concevoir de sphére sans étenduë intelligible ; c'est à dire, sans l'idée de la longueur, de la largeur, & de la profondeur. Donc, selon la doctrine de ce saint Docteur, c'est en

Dieu, que nous voïons les corps. Car nous ne les voïons, autant que nous ſommes capables de les voir, que parce que l'étenduë intelligible devient viſible à nôtre égard, lorſqu'elle cauſe en nous la perception de couleur; & nous ne les ſentons que parce qu'elle devient ſenſible à nôtre égard, lorſqu'elle cauſe en nous un ſentiment plus vif, tel qu'eſt la douleur. Car la douleur, par exemple, que ſent un manchot comme répanduë dans ſon bras, n'eſt point certainement dans le bras qui n'eſt plus. Ce n'eſt point ce bras-là qui lui fait mal. Il ne lui en fit même jamais, s'il eſt vrai que les corps ne puiſſent agir ſur les eſprits & les rendre malheureux; s'il eſt vrai qu'il n'y a que l'intelligible, que les idées divines qui puiſſent affecter les intelligences. On verra les preuves de tout

ceci dans les deux premiers Entretiens, & dans le ſecond ſur la Mort.

J'avouë que S. Auguſtin n'a jamais dit, que l'on voïoit les corps en Dieu. Il n'avoit garde de le dire, lui qui croïoit qu'on voïoit les objets en eux-mêmes, ou par des images corporelles; & que les couleurs qui les rendent viſibles, étoient répanduës ſur leur ſurface. Aſſurément ſi l'on voit les corps en eux-mêmes, ce n'eſt pas en Dieu qu'on les voit: cela eſt clair. Mais s'il eſt démontré, comme je le croi, qu'on ne les voit point en eux-mêmes, & que les traces qu'ils impriment dans le cerveau, ne leur reſſemblent nullement, comme le ſçavent tous ceux qui ont étudié l'Optique: s'il eſt certain de plus que la couleur n'eſt que la perception par laquelle l'ame les voit, je ſoûtiens que

ſuivant les principes de S. Auguſtin, on eſt obligé de dire, que c'eſt en Dieu qu'on voit les corps.

En effet, je reconnois & je proteſte, que c'eſt à S. Auguſtin que je dois le ſentiment que j'ai avancé ſur la nature des idées. J'avois appris d'ailleurs que les qualitez ſenſibles n'étoient que dans l'ame; & que l'on ne voïoit point les objets en eux-mêmes, ni par des images qui leur reſſemblent. Mais j'en étois demeuré là, juſqu'à ce que je tombai heureuſement ſur quelques endroits de S. Auguſtin, qui ſervirent à m'ouvrir l'eſprit ſur les idées. Et comparant ce qu'il nous enſeigne ſur cela avec ce que je ſçavois d'ailleurs, je demeurai tellement convaincu, *que c'eſt en Dieu que nous voïons toutes choſes*, que je ne craignis point d'expoſer au public ce ſenti-

ment, quelque étrange qu'il paroiſſe à l'imagination ; & quelque perſuadé que je fuſſe, que cela ne me feroit pas d'honneur dans l'eſprit de bien des gens. Cette vérité me parut ſi propre à faire comprendre aux eſprits attentifs, que l'ame n'eſt unie directement qu'à Dieu ; que lui ſeul eſt nôtre bien & nôtre lumiére, que toutes les créatures ne ſont rien par rapport à nous, ne peuvent rien ſur nous : en un mot, cette vérité me parut de ſi grande conſéquence par rapport à la Religion & à la Morale, que je me crûs alors obligé de la publier, & que j'ai crû dans la ſuite devoir la ſoûtenir.

Cependant je ne prétens pas être toûjours dans l'obligation de répondre à ceux qui attaqueront mes ſentimens, ſur tout s'ils les prennent mal, & s'ils me font des objections dont la réſolution

dépende de ce que j'ai déja écrit. J'aime mieux me taire que de dire inceſſamment aux gens, qu'ils n'entendent pas ce qu'ils critiquent, & de repeter pour eux ce que j'ai déja expliqué. Mais je prie les Lecteurs de ne point regarder comme mes véritables ſentimens ceux que l'on m'attribuë, quoique l'on cite les endroits de mes livres dont on prétend qu'ils ſont extraits, & que l'on obſerve même le changement de caractére, pour faire croire qu'on ne change rien dans mes expreſſions. Et afin qu'on me rende plus volontiers cette juſtice, voici quelques preuves qui juſtifient la demande que je fais ici, & que j'ai ſouvent faite ailleurs pour de ſemblables raiſons.

Un Auteur * que je ne croi pas devoir nommer, parce qu'il ne s'eſt pas nommé lui-même dans

* M. Faydit. *On le nomme aujourd'hui : parce*

son ouvrage, a fait depuis peu des *Eclaircissemens sur la doctrine & sur l'histoire Ecclesiastique*, où il a tâché de justifier les anciens hérétiques à mes dépens. Il ne parle point du P. Malebranche dans le premier chapitre de son Livre; mais voici ce qu'il en dit dans le second.

qu'outre que cet auteur s'est fait assez connoistre depuis l'édition precedente de cet ouvrage, on jugera peut-être après la lecture des pages qui suivent, que j'ai dû laisser sans réponse ses nouveaux libelles d'ailleurs si généralement condamnez.

Selon Tertullien une des erreurs principales des Marcionites & Apelletiens & Valentiniens, c'étoit de croire que Jesus-Christ étoit beau avant sa passion. Le Pere Malebranche, qui les suit quelquefois, comme nous verrons plus bas, s'est entierement déclaré pour eux sur ce point. Mais comme il encherit toûjours beaucoup sur ceux dont il dérobe quelque chose, il prouve que Jesus-Christ étoit beau sur terre par des preuves de Metaphysique, & par des raisons qu'il a puisées dans le Livre de la Sagesse universelle, & dans l'idée de l'être par-

fait Tr. de la Nat. & de la Gr. l. 1. nomb. 28. & 29. *ſur quoi on ne peut s'empêcher de rire un peu de ce bon Pere, qui a recours aux idées Platoniciennes, & à la devotion ſur un pur fait, qui n'intereſſe en aucune maniére la Religion*, laquelle ne connoît point JESUS-CHRIST ſelon la chair (*mais ſelon l'eſprit*) *comme dit ſaint Paul* 2. Cor. 5. 16. *Car s'agiſſant de ſçavoir comment étoit fait le corps de Jeſus-Chriſt ſur terre, & de quelle figure, de quelle taille, de quelle couleur étoit cette portion de matiére, ou ce corps auquel le Verbe s'eſt uni dans ſon Incarnation, ce qui eſt une queſtion de pur fait; le bon ſens devoit lui faire chercher dans les medailles de Jeſus-Chriſt, ou dans les Auteurs qui ont connu & pratiqué des millions de gens qui avoient vû des tableaux de lui tirez d'aprés nature, la déciſion de cette queſtion,*

& non pas dans les raisonnemens d'une metaphysique creuse & alambiquée.

REPONSE. Ne croiroit-on pas aprés la lecture de ce passage, que dans l'endroit que cite l'Auteur, ou du moins quelque part ailleurs, j'ai traité la question *de la taille, de la figure, de la couleur de Jesus-Christ*: Que j'ai décidé *qu'il étoit beau de visage*: Que j'ai tiré mes preuves *d'une metaphysique creuse & alambiquée*; & que les raisons que j'ai prétendu *puiser dans la Sagesse Eternelle*, sont si impertinentes, *que l'on ne peut s'empêcher d'en rire?* Cependant le fait est, que je n'ai jamais parlé de cette question, ni dans le *Traité de la Nature & de la Grace*, ni dans aucun de mes Livres. Dans l'endroit qu'il cite, je prétens que c'est à cause de JESUS-CHRIST que le monde subsiste, & qu'il

n'y a rien de beau, rien qui ſoit agréable aux yeux de Dieu, que ce qui a quelque rapport à ſon Fils bien-aimé. Il ne s'agiſſoit point du tout *de la taille*, *de la figure*, *de la couleur* du corps du Sauveur, comme le prétend l'Auteur. C'eſt à quoi je ne penſois ſeulement pas, bien loin d'avoir *eu recours aux idées Platoniciennes pour décider cette queſtion.*

Dans le chapitre ſuivant, le même Auteur m'attribuë de croire que la matiére eſt éternelle. Il avoit déja avancé cette calomnie dans ſa critique des *Memoires* de M. de Tillemont il y a environ deux ans. Apparemment quelqu'un l'a détrompé: Mais il ne paroît pas fort diſpoſé à me rendre juſtice; car voici comment il parle.

On ſera peut-être ſurpris que ſur le fait de l'éternité de la matiére j'aïe cité le P. Malebranche, qui

juger sur le rapport de qui que ce soit, quelque estime même qu'ils ayent pour ceux qui les attaquent. Cette loi indispensable, qu'il ne faut condamner personne avant que de l'avoir entendu, justifie la demande que je fais. Les Critiques sont des accusateurs, il ne faut donc pas les considérer comme des juges. J'ai souvent été obligé de faire des Livres pour prouver, ou que ceux qui me critiquoient ne m'entendoient pas, ou qu'ils n'agissoient pas de bonne-foi. Je voudrois bien n'en plus composer de pareils. Et j'en serai dispensé, si l'on veut enfin m'accorder la justice que je demande, de ne point juger de mes opinions avant que de les avoir sérieusement examinées dans mes livres. Je croi qu'on les y trouvera suffisamment expliquées, sur-tout si l'on joint mes

derniers ouvrages avec les premiers. C'est principalement dans les derniéres productions d'un Auteur qu'on doit s'instruire à fond de ses sentimens; Car à cinquante ans on est moins ignorant qu'à trente, ou l'on auroit bien mal employé son temps. *Fateor me ex eorum numero esse conari, qui proficiendo scribunt, & scribendo proficiunt.* Aug. Ep. 143. ad Marcellinum.

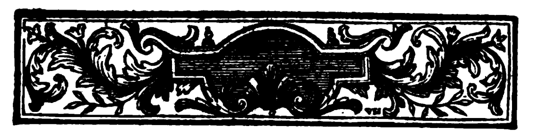
Fautes à corriger dans le premier Volume.

PAge 11. ligne 26. *lisez* & la matiere ne.
P. 42. l. derniere, *lisez* materielles.
P. 48. l. premiere, *l.* sans son.
P. 58. l. 22. *l.* perception confuse.
P. 161. l. 2. parties entr'elles & separément.
P. 176. l. 15. *l.* & la.
P. 179. en marge. I Epistre de S. Jean ch. 1.
P. 218. l. 16. *l.* Or il pouvoit reconnoistre quand c'étoit cette cause étrangere qui produisoit les traces.
P. 245. l. 16. reçûë.

TABLE.



ENTRETIENS



ENTRETIENS SUR LA METAPHYSIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

De l'ame, & qu'elle est distinguée du corps. De la nature des idées. Que le monde, où nos corps habitent, & que nous regardons, est bien different de celui que nous voïons.

THEODORE. Bien donc, mon cher Ariste, puisque vous le voulez, il faut que je vous entretienne de mes visions metaphysiques. Mais pour cela il est necessaire que je quitte ces lieux enchantez qui charment nos sens, & qui

par leur varieté partagent trop un esprit tel que le mien. Comme j'apprehende extrêmément de prendre pour les réponses immediates de la verité interieure quelques-uns de mes préjugez, ou de ces principes obscurs qui doivent leur naissance aux loix de l'union de l'ame & du corps; & que dans ces lieux je ne puis pas, comme vous le pouvez peut-être, faire taire un certain bruit confus qui jette la confusion & le trouble dans toutes mes idées : sortons d'ici, je vous prie. Allons nous renfermer dans vôtre cabinet, afin de rentrer plus facilement en nous-mêmes. Tâchons que rien ne nous empêche de consulter l'un & l'autre nôtre maître commun, la Raison universelle. Car c'est la verité interieure qui doit présider à nos entretiens. C'est elle qui doit me dicter ce que je dois vous dire, & ce que vous voulez apprendre par mon entremise. En un mot c'est à elle à qui il appartient uniquement de juger & de prononcer sur nos differens. Car nous ne pensons aujourd'hui qu'à philosopher : & quoique vous soïez parfaitement soûmis à l'autorité de l'Eglise, vous voulez que je vous parle d'abord com-

me si vous refusiez de recevoir les veritez de la foi pour principes de nos connoissances. En effet, la foi doit regler les démarches de nôtre esprit : mais il n'y a que la souveraine Raison qui le remplisse d'intelligence.

ARISTE. Allons, Theodore, par tout où vous voudrez. Je suis dégoûté de tout ce que je voi dans ce monde materiel & sensible, depuis que je vous entens parler d'un autre monde tout rempli de beautez intelligibles. Enlevez-moi dans cette Region heureuse & enchantée. Faites m'en contempler toutes ces merveilles dont vous me parliez l'autre jour d'une maniere si magnifique & d'un air si content. Allons, je suis prêt de vous suivre dans ce païs, que vous croïez inaccessible à ceux qui n'écoutent que leurs sens.

THEODORE. Vous vous réjoüissez, Ariste, & je n'en suis pas fâché. Vous me raillez d'une maniere si delicate & si honnête, que je sens bien que vous voulez vous divertir, mais que vous ne voulez pas m'offenser. Je vous le pardonne. Vous suivez les inspirations secrettes de vôtre imagination toûjours enjoüée. Mais, souffrez que

je vous le dise, vous parlez de ce que vous n'entendez pas. Non, je ne vous conduirai point dans une terre étrangere: mais je vous apprendrai peut-être que vous êtes étranger vous-même dans vôtre propre païs. Je vous apprendrai que ce monde que vous habitez n'est point tel que vous le croïez, parce qu'effectivement il n'est point tel que vous le voïez ou que vous le sentez. Vous jugez sur le rapport de vos sens de tous les objets qui vous environnent; & vos sens vous seduisent infiniment plus que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce ne sont de fideles témoins que pour ce qui regarde le bien du corps & la conservation de la vie. A l'égard de tout le reste, il n'y a nulle exactitude, nulle verité dans leur déposition. Vous le verrez, Ariste, sans sortir de vous-même, sans que je vous *enleve dans cette Region enchantée* que vôtre imagination vous represente. L'imagination est une folle qui se plaît à faire la folle. Ses saillies, ses mouvemens imprévûs vous divertissent, & moi aussi. Mais il faut, s'il vous plaît, que dans nos entretiens la Raison soit toûjours la superieure. Il faut qu'elle décide & qu'elle prononce. Or elle se

taît & nous échape toûjours, lorsque l'imagination vient à la traverse, & qu'au lieu de lui imposer silence, nous écoutons ses plaisanteries, & que nous nous arrêtons aux divers fantômes qu'elle nous presente. Tenez-la donc dans le respect en presence de la Raison. Faites-la taire, si vous voulez entendre clairement & distinctement les réponses de la verité interieure.

ARISTE. Vous prenez, Theodore, bien serieusement ce que je vous ai dit sans beaucoup de réflexion. Je vous demande pardon de ma petite liberté. Je vous proteste que....

THEODORE. Vous ne m'avez point fâché, Ariste: vous m'avez réjoüi. Car encore un coup, vous avez l'imagination si vive & si agréable, & je suis si assuré de vôtre cœur, que vous ne me fâcherez jamais, & que vous me réjoüirez toûjours, du moins quand vous ne me raillerez que tête à tête: & ce que je viens de vous dire n'est que pour vous faire entendre que vous avez une terrible opposition à la verité. Cette qualité qui vous rend tout éclatant aux yeux des hommes, qui vous gagne les cœurs, qui vous attire l'estime, qui fait que tous

ceux qui vous connoissent veulent vous posseder, est l'ennemie la plus irreconciliable de la Raison. Je vous avance un paradoxe dont je ne puis vous démontrer* presentement la verité. Mais vous le reconnoîtrez bientôt par vôtre propre experience; & vous en verrez peut-être les raisons dans la suite de nos entretiens. Il y a encore pour cela bien du chemin à faire. Mais croïez-moi, le stupide & le bel esprit sont également fermez à la verité. Il y a seulement cette difference, qu'ordinairement le stupide la respecte, & que le bel esprit la méprise. Neanmoins si vous êtes bien resolu de gourmander vôtre imagination, vous entrerez sans aucun obstacle dans le lieu où la Raison rend ses réponses: & quand vous l'aurez entenduë quelque tems, vous n'aurez que du mépris pour tout ce qui vous a charmé jusques ici; & si Dieu vous touche le cœur, vous n'en aurez que du dégoût.

* *Traité de Morale, ch. 12.*

ARISTE. Allons donc promptement, Theodore. Vos promesses me donnent une ardeur que je ne puis vous exprimer. Assurément je vas faire tout ce que vous m'ordonnez. Doublons le pas. Grace à Dieu, nous voici enfin

arrivez au lieu destiné à nos entretiens. Entrons... Asseyez-vous... Qu'y a-t-il ici qui puisse nous empêcher de rentrer en nous-mémes pour consulter la Raison? Voulez-vous que je ferme tous les passages de la lumiere, afin que les tenebres fassent éclipser tout ce qu'il y a de visible dans cette chambre, & qui peut frapper nos sens?

THEODORE. Non, mon cher. Les tenebres frappent nos sens aussi-bien que la lumiere. Elles effacent l'éclat des couleurs. Mais à l'heure qu'il est, elles pourroient jetter quelque trouble, ou quelque petite fraïeur dans nôtre imagination. Tirez seulement les rideaux. Ce grand jour nous incommoderoit un peu, & donneroit peut-être trop d'éclat à certains objets.... Cela est fort bien: asseyez-vous.

Rejettez, Ariste, tout ce qui vous est entré dans l'esprit par les sens. Faites taire vôtre imagination. Que tout soit chez vous dans un parfait silence. Oubliez même, si vous le pouvez, que vous avez un corps, & ne pensez qu'à ce que je vas vous dire. En un mot soïez attentif, & ne chicanez point sur mon préambule. L'attention est la seule cho-

ſe que je vous demande. Sans ce travail, ou ce combat de l'eſprit contre les impreſſions du corps, on ne fait point de conquêtes dans le païs de la verité.

ARISTE. Je le croi ainſi, Theodore: parlez. Mais permettez-moi de vous arrêter lorſque je ne pourrai pas vous ſuivre.

THEODORE. Cela eſt juſte. Ecoutez.

I. Le néant n'a point de proprietez. Je penſe. Donc je ſuis Mais que ſuis-je, moi qui penſe, dans le tems que je penſe? Suis-je un corps, un eſprit, un homme? Je ne ſçai encore rien de tout cela. Je ſçai ſeulement que dans le tems que je penſe je ſuis quelque choſe qui penſe. Mais voïons. Un corps peut-il penſer? Une étenduë en longueur, largeur & profondeur peut-elle raiſonner, deſirer, ſentir? Non ſans doute: car toutes les manieres d'être d'une telle étenduë ne conſiſtent que dans des rapports de diſtance; & il eſt évident que ces rapports ne ſont point des perceptions, des raiſonnemens, des plaiſirs, des deſirs, des ſentimens, en un mot des penſées. Donc ce MOI qui penſe, ma propre ſubſtance n'eſt point un corps, puiſque mes perceptions, qui aſſurément m'appartiennent, ſont toute autre

chose que des rapports de distance.

ARISTE. Il me paroît clair que toutes les modifications de l'étenduë ne peuvent être que des rapports de distance ; & qu'ainsi de l'étenduë ne peut pas connoître, vouloir, sentir. Mais mon corps est peut-être quelqu'autre chose que de l'étenduë. Car il me semble que c'est mon doigt qui sent la douleur de la piqueure, que c'est mon cœur qui desire, que c'est mon cerveau qui raisonne. Le sentiment interieur que j'ai de ce qui se passe en moi, m'apprend ce que je vous dis. Prouvez-moi que mon corps n'est que de l'étenduë, & je vous avoüerai que mon esprit, ou ce qui est en moi qui pense, qui veut, qui raisonne, n'est point materiel ou corporel.

II. THEODORE. Quoi, Ariste, vous croïez que vôtre corps est composé de quelqu'autre substance que de l'étenduë ? Est-ce que vous ne comprenez pas qu'il suffit d'avoir de l'étenduë, pour en former par l'esprit un cerveau, un cœur, des bras & des mains, & toutes les veines, les arteres, les nerfs, & le reste dont vôtre corps est composé ? Si Dieu détruisoit l'étenduë de vôtre corps, est-ce que vous auriez encore un

cerveau, des arteres, des veines, & le reste. Concevez-vous bien qu'un corps puisse être réduit en un point mathematique? Car que Dieu puisse former tout ce qu'il y a dans l'Univers avec l'étenduë d'un grain de sable, c'est de quoi je ne doute pas. Assurément où il n'y a nulle étenduë, je dis nulle, il n'y a point de substance corporelle. Pensez-y serieusement; & pour vous en convaincre, prenez garde à ceci.

Tout ce qui est on le peut concevoir seul, ou on ne le peut pas. Il n'y a point de milieu, car ces deux propositions sont contradictoires. Or tout ce qu'on peut concevoir seul, & sans penser à autre chose, qu'on peut, dis-je, concevoir seul comme existant indépendemment de quelqu'autre chose, ou sans que l'idée qu'on en a represente quelqu'autre chose, c'est assurément un être ou une substance: & tout ce qu'on ne peut concevoir seul, ou sans penser à quelqu'autre chose, c'est une maniere d'être, ou une modification de substance.

Par exemple. On ne peut penser à la rondeur sans penser à l'étenduë. La rondeur n'est donc point un être ou une substance, mais une maniere d'être. On

peut penſer à l'étenduë ſans penſer en particulier à quelqu'autre choſe. Donc l'étenduë n'eſt point une maniere d'être : Elle eſt elle même un être. Comme la modification d'une ſubſtance n'eſt que la ſubſtance même de telle ou telle façon, il eſt évident que l'idée d'une modification renferme neceſſairement l'idée de la ſubſtance dont elle eſt la modification. Et comme une ſubſtance c'eſt un être qui ſubſiſte en lui-même, l'idée d'une ſubſtance ne renferme point neceſſairement l'idée d'un autre être. Nous n'avons point d'autre voïe pour diſtinguer les ſubſtances ou les êtres, des modifications ou des façons d'être, que par les diverſes manieres dont nous appercevons ces choſes.

Or rentrez en vous-même, n'eſt-il pas vrai que vous pouvez penſer à de l'étenduë, ſans penſer à autre choſe ? N'eſt-il pas vrai que vous pouvez appercevoir de l'étenduë toute ſeule : Donc l'étenduë eſt une ſubſtance, & nullement une façon ou une maniere d'être. Donc l'étenduë & la maniere ne ſont qu'une même ſubſtance. Or je puis appercevoir ma penſée, mon deſir, ma joïe, ma triſteſſe, ſans penſer à l'éten-

duë, & même en ſuppoſant qu'il n'y ait point d'étenduë. Donc toutes ces choſes ne ſont point des modifications de l'étenduë, mais des modifications d'une ſubſtance qui penſe, qui ſent, qui deſire, & qui eſt bien differente de l'étenduë.

Toutes les modifications de l'étenduë ne conſiſtent que dans des rapports de diſtance. Or il eſt évident que mon plaiſir, mon deſir & toutes mes penſées ne ſont point des rapports de diſtance. Car tous les rapports de diſtance ſe peuvent comparer, meſurer, déterminer éxactement par les principes de la Geometrie: & l'on ne peut ni comparer ni meſurer de cette maniere nos perceptions & nos ſentimens. Donc mon ame n'eſt point materielle. Elle n'eſt point la modification de mon corps. C'eſt une ſubſtance qui penſe, & qui n'a nulle reſſemblance avec la ſubſtance étenduë dont mon corps eſt composé.

ARISTE. Cela me paroît démontré. Mais qu'en pouvez-vous conclure?

III. THEODORE. J'en puis conclure une infinité de veritez. Car la diſtinction de l'ame & du corps eſt le fondement des principaux dogmes de la Philoſophie, & entr'autres de * l'im-

* Voy. la Rech. de

mortalité de nôtre être. Car, pour le dire en passant, si l'ame est une substance distinguée du corps, si elle n'en est point la modification, il est évident que quand mêmes la mort anéantiroit la substance dont nôtre corps est composé, ce qu'elle ne fait pas, il ne s'ensuivroit pas delà que nôtre ame fût anéantie. Mais il n'est pas encore tems de traiter à fonds cette importante question. Il faut que je vous prouve auparavant beaucoup d'autres veritez. Tâchez de vous rendre attentif à ce que je vas vous dire.

la Verité. liv. 4. chap. 2. cy-dessous. Entretien 3. nomb. XI. & XII.

La distinction de l'ame & du corps est le fondement de toutes les connoissances qui ont rapport à l'homme.

ARISTE. Continuez. Je vous suivrai avec toute l'application dont je suis capable.

IV. THEODORE. Je pense à quantité de choses ; à un nombre, à un cercle, à une maison, à tels & tels êtres, à l'être. Donc tout cela est, du moins dans le tems que j'y pense. Assurément, quand je pense à un cercle, à un nombre, à l'être ou à l'infini, à tel être fini, j'apperçois des réalitez. Car si le cercle que j'apperçois n'étoit rien, en y pensant je ne penserois à rien. Ainsi dans le même tems je penserois & je ne penserois point. Or le cercle que

j'apperçois a des proprietez que n'a pas telle autre figure. Donc ce cercle existe dans le tems que j'y pense ; puisque le néant n'a point de proprietez, & qu'un néant ne peut être different d'un autre néant.

ARISTE. Quoi, Theodore ! tout ce à quoi vous pensez existe? Est-ce que vôtre esprit donne l'être à ce cabinet, à ce bureau, à ces chaises, parce que vous y pensez ?

THEODORE. Doucement. Je vous dis que tout ce à quoi je pense est, ou, si vous voulez, existe. Le cabinet, le bureau, les chaises que je voi, tout cela est, du moins dans le tems que je le voi. Mais vous confondez ce que je voi avec un meuble que je ne voi point. Il y a plus de difference entre le bureau que je voi, & celui que vous croïez voir, qu'il n'y en a entre vôtre esprit & vôtre corps.

ARISTE. Je vous entens en partie, Theodore, & j'ai honte de vous avoir interrompu. Je suis convaincu que tout ce que nous voïons, ou tout ce à quoi nous pensons, contient quelque réalité. Vous ne parlez pas des objets, mais de leurs idées. Oüi, sans doute, les idées

que nous avons des objets, existent dans le tems qu'elles sont presentes à nôtre esprit. Mais je croïois que vous parliez des objets mêmes.

V. THEODORE. *Des objets mêmes!* oh que nous n'y sommes pas ! Je tâche de conduire par ordre mes réflexions. Il faut bien plus de principes que vous ne pensez, pour démontrer ce dont personne ne doute. Car où sont ceux qui doutent qu'ils aïent un corps, qu'ils marchent sur une terre solide, qu'ils vivent dans un monde materiel ? Mais vous sçaurez bien-tôt ce que peu de gens comprennent bien, sçavoir que si nôtre corps se promene dans un monde corporel, nôtre esprit de son côté se transporte sans cesse dans un monde intelligible qui le touche, & qui par là lui devient sensible.

Comme les hommes comptent pour rien les idées qu'ils ont des choses, ils donnent au monde créé beaucoup plus de réalité qu'il n'en a. Ils ne doutent point de l'existence des objets, & ils leur attribuent beaucoup de qualitez qu'ils n'ont point. Mais ils ne pensent seulement pas à la réalité de leurs idées. C'est qu'ils écoutent leurs sens, & qu'ils

ne consultent point assez la verité interieure. Car encore un coup, il est bien plus facile de démontrer la réalité des idées, ou, pour me servir de vos termes, la réalité de *cet autre monde tout rempli de beautez intelligibles*, que de démontrer l'existence de ce monde materiel. En voici la raison.

C'est que les idées ont une existence éternelle & necessaire, & que le monde corporel n'existe que parce qu'il a plû à Dieu de le créer. Ainsi, pour voir le monde intelligible, il suffit de consulter la Raison qui renferme les idées intelligibles, éternelles & necessaires, l'archetype du monde visible : ce que peuvent faire tous les esprits raisonnables, ou unis à la Raison. Mais pour voir le monde materiel, ou plûtôt pour juger que ce monde existe, car ce monde est invisible par lui-même, il faut par necessité que Dieu nous le revele ; parce que nous ne pouvons pas voir ses volontez arbitraires dans la Raison necessaire.

Or Dieu nous revele l'existence de ses creatures en deux manieres, par l'autorité des Livres Sacrez, & par l'entremise de nos sens. La premiere autorité supposée, & on ne peut la rejetter, on démontre

* démontre en rigueur l'éxistence des corps. Par la seconde on s'assure suffisamment de l'existence de tels & tels corps. Mais cette seconde n'est pas maintenant infaillible. Car tel croit voir devant lui son ennemi lorsqu'il en est fort éloigné. Tel croit avoir quatre pattes, qui n'a que deux jambes. Tel sent de la douleur dans un bras qu'on lui a coupé il y a long-tems. Ainsi la revelation * naturelle, qui est en consequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps, est maintenant sujette à l'erreur : Je vous en dirai les raisons. Mais la revelation particuliere ne peut jamais conduire directement à l'erreur, parce que Dieu ne peut pas vouloir nous tromper. Voilà un petit écart pour vous faire entrevoir quelques veritez que je vous prouverai dans la suite, pour vous en donner de la curiosité, & reveiller un peu vôtre attention. Je reviens : écoutez-moi.

* Cy-dessous Entret. VI.

* Entret. IV. & VI.

Je pense à un nombre, à un cercle, à un cabinet, à vos chaises, en un mot à tels & tels êtres. Je pense aussi à l'être ou à l'infini, à l'être indéterminé. Toutes ces idées ont quelque réalité dans le tems que j'y pense. Vous n'en doutez

pas, puiſque le néant n'a point de proprietez, & qu'elles en ont. Car elles éclairent l'eſprit, ou ſe font connoître à lui: quelques-uns mêmes le frappent, & ſe font ſentir à lui, & cela en mille manieres differentes. Du moins eſt-il certain que les proprietez des unes ſont bien differentes de celles des autres. Si donc la réalité de nos idées eſt veritable, & à plus forte raiſon ſi elle eſt neceſſaire, éternelle, immuable, il eſt clair que nous voilà tous deux enlevez dans un autre monde que celui où habite nôtre corps: nous voilà *dans un monde tout rempli de beautez intelligibles.*

Suppoſons, Ariſte, que Dieu anéantiſſe tous les êtres qu'il a créez, excepté vous & moi, vôtre corps & le mien. (Je vous parle comme à un homme qui croit & qui ſçait déja beaucoup de choſes, & je ſuis certain qu'en cela je ne me trompe pas. Je vous ennuyrois, ſi je vous parlois avec une éxactitude trop ſcrupuleuſe, & comme à un homme qui ne ſçait encore rien du tout.) Suppoſons de plus que Dieu imprime dans nôtre cerveau toutes les mêmes traces, ou plûtôt qu'il preſente à nôtre eſprit toutes les mêmes idées que nous devons y

avoir aujourd'hui. Cela ſuppoſé, Ariſte, dans quel monde paſſerions-nous la journée? Ne ſeroit-ce pas dans un monde intelligible? Or prenez-y garde, c'eſt dans ce monde-là que nous ſommes & que nous vivons, quoique le corps que nous animons vive dans un autre, & ſe promene dans un autre. C'eſt ce monde-là que nous contemplons, que nous admirons, que nous ſentons. Mais le monde que nous regardons, ou que nous conſiderons en tournant la tête de tous côtez, n'eſt que de la matiere inviſible par elle-même, & qui n'a rien de toutes ces beautez que nous admirons, & que nous ſentons en le regardant. Car, je vous prie, faites bien réflexion ſur ceci. Le néant n'a point de proprietez. Donc ſi le monde étoit détruit, il n'auroit nulle beauté. Or dans la ſuppoſition que le monde fût anéanti, & que Dieu neanmoins produisît dans nôtre cerveau les mêmes traces, ou plûtôt qu'il preſentât à nôtre eſprit les mêmes idées qui s'y produiſent à la preſence des objets, nous verrions les mêmes beautez. Donc les beautez que nous voïons ne ſont point des beautez materielles, mais des beautez intelligibles, renduës ſenſi-

bles en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; puisque l'anéantissement supposé de la matiere n'emporte point avec lui l'anéantissement de ces beautez que nous voïons en regardant les objets qui nous environnent.

ARISTE. Je crains, Theodore, que vous ne supposiez une fausseté. Car si Dieu avoit détruit cette chambre, certainement elle ne seroit plus visible, car le néant n'a point de proprietez,

VI. THEODORE. Vous ne me suivez pas, Ariste. Vôtre chambre est par elle-même absolument invisible. Si Dieu l'avoit détruite, dites-vous, elle ne seroit plus visible, puisque le néant n'a point de proprietez. Cela seroit vrai, si la visibilité de vôtre chambre étoit une proprieté qui lui appartînt. Si elle étoit détruite, elle ne seroit plus visible. Je le veux, car cela est vrai en un sens. Mais ce que je voi en regardant vôtre chambre, je veux dire en tournant mes yeux de tous côtez pour la considerer, sera toûjours visible, quand mêmes vôtre chambre seroit détruite; que dis-je ! quand mêmes elle n'auroit jamais été bâtie. Je vous soûtiens qu'un Chinois

qui n'est jamais entré ici, peut voir en son païs tout ce que je voi, lorsque je regarde vôtre chambre ; supposé, ce qui n'est nullement impossible, qu'il ait le cerveau ébranlé de la même maniere que je l'ai maintenant que je la considere. Ceux qui ont la fiévre chaude, ceux qui dorment, ne voïent-ils pas des chimeres de toutes façons qui ne furent jamais? Ce qu'ils voïent est du moins dans le temps qu'ils le voïent. Mais ce qu'ils croïent voir n'est pas : ce à quoi ils rapportent ce qu'ils voïent n'est rien de réel.

Je vous le repete, Ariste : à parler exactement, vôtre chambre n'est point visible. Ce n'est point proprement vôtre chambre que je voi, lorsque je la regarde : puisque je pourrois bien voir tout ce que je voi maintenant, quand mêmes Dieu l'auroit détruite. Les dimensions que je voi sont immuables, éternelles, necessaires. Ces dimensions intelligibles qui me representent tous ces espaces, n'occupent aucun lieu. Les dimensions de vôtre chambre sont au contraire changeantes & corruptibles : elles remplissent un certain espace. Mais en vous disant trop de veritez, je crains maintenant de multiplier vos difficul-

tez. Car vous me paroiſſez aſſez embaraſſé à diſtinguer les idées, qui ſeules ſont viſibles par elles-mêmes, des objets qu'elles repreſentent, qui ſont inviſibles à l'eſprit, parce ce qu'ils ne peuvent agir ſur lui, ni ſe repreſenter à lui.

ARISTE. Il eſt vrai que je ſuis un peu interdit. C'eſt que j'ai de la peine à vous ſuivre dans ce païs des idées, auſquelles vous attribuez une réalité veritable. Je ne trouve point de priſe dans tout cequi n'a point de corps. Et cette réalité de vos idées que je ne puis m'empêcher de croire veritables, par les raiſons que vous venez de me dire, me paroît n'avoir gueres de ſolidité. Car, je vous prie, que deviennent nos idées dés que nous n'y penſons plus? Pour moi, il me ſemble qu'elles rentrent dans le néant. Et ſi cela eſt, voilà vôtre monde intelligible détruit. Si en fermant les yeux j'anéantis la chambre intelligible que je voi maintenant, certes la réalité de cette chambre eſt bien mince, c'eſt bien peu de choſe. S'il ſuffit que j'ouvre les yeux pour créer un monde intelligible, aſſurément ce monde-là ne vaut pas celui dans lequel nos corps habitent.



VII. THEODORE. Cela est vrai, Ariste. Si vous donnez l'être à vos idées, s'il ne dépend que d'un clin d'œil pour les anéantir, c'est bien peu de chose. Mais si elles sont éternelles, immuables, necessaires, divines, en un mot, j'entens l'étenduë intelligible dont elles sont formées, assurément elles seront plus considerables que cette matiere inefficace, & par elle-même absolument invisible. Quoi, Ariste, pourriez-vous croire qu'en voulant penser à un cercle, par exemple, vous donniez l'être à la substance, pour ainsi dire, dont vôtre idée est formée, & que dés que vous cessez de vouloir y penser, vous l'anéantissiez ? Prenez garde. Si c'est vous qui donnez l'être à vos idées, c'est en voulant y penser. Or, je vous prie, comment pouvez-vous vouloir penser à un cercle, si vous n'en avez déja quelque idée, & de quoi la former & l'achever ? Peut-on rien vouloir sans le connoître ? Pouvez-vous faire quelque chose de rien ? Certainement vous ne pouvez pas vouloir penser à un cercle, si vous n'en avez déja l'idée, ou du moins l'idée de l'étenduë dont vous puissiez considerer certaines parties sans penser aux

autres. Vous ne pouvez le voir de prés, le voir distinctement, si vous ne le voïez déja confusément, & comme de loin. Vôtre attention vous en approche, elle vous le rend present; elle le forme mêmes. Je le veux. Mais il est clair qu'elle ne le produit pas de rien. Vôtre distraction vous en éloigne : mais elle ne l'anéantit pas tout-à-fait. Car si elle l'anéantissoit, comment pourriez-vous former le desir de le produire, & sur quel modele le feriez-vous de nouveau si semblable à lui-même? N'est-il pas clair que cela seroit impossible?

ARISTE. Pas trop clair encore pour moi, Theodore. Vous me convainquez, mais vous ne me persuadez pas. Cette terre est réelle. Je le sens bien. Quand je frappe du pied, elle me résiste. Voilà qui est solide cela. Mais que mes idées aïent quelque réalité indépendemment de ma pensée, qu'elles soient dans le tems même que je n'y pense point, c'est ce que je ne puis me persuader.

VIII. THEODORE. C'est que vous ne sçauriez rentrer en vous-même pour interroger la Raison; & que fatigué du travail de l'attention, vous écoutez vôtre imagination & vos sens, qui vous

vous parlent ſans que vous aïez la peine de les conſulter. Vous n'avez pas fait aſſez de réflexion ſur les preuves que je vous ai données, que leur témoignage eſt trompeur. Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit un homme fort ſage d'ailleurs, qui croïoit toûjours avoir de l'eau juſqu'au milieu du corps, & qui apprehendoit ſans ceſſe qu'elle ne s'augmentât & ne le noyât. Il la ſentoit, comme vous, vôtre terre. Il la trouvoit froide, & il ſe promenoit toûjours fort lentement, parce que l'eau, diſoit-il, l'empêchoit d'aller plus vîte. Quand on lui parloit neanmoins, & qu'il écoutoit attentivement, on le détrompoit. Mais il retomboit auſſi-tôt dans ſon erreur. Quand un homme ſe croit transformé en coq, en liévre, en loup, ou en bœuf, comme Nabucodonoſor, il ſent en lui, au lieu de ſes jambes, les pieds du coq; au lieu de ſes bras, les jarets d'un bœuf; & au lieu de ſes cheveux, une crête ou des cornes. Comment ne voïez vous pas que la réſiſtance que vous ſentez en preſſant du pied vôtre plancher, n'eſt qu'un ſentiment qui frappe l'ame, & qu'abſolument parlant nous pouvons avoir tous nos ſentimens indépendem-

ment des objets ? Est-ce qu'en dormant vous n'avez jamais senti sur la poitrine un corps fort pesant qui vous empêchoit de respirer, ou que vous n'avez jamais crû être frappé, & même blessé, ou frapper vous-même les autres, vous promener, danser, sauter sur une terre solide ?

Vous croïez que ce plancher existe, parce que vous sentez qu'il vous résiste. Quoi donc ! est-ce que l'air n'a pas autant de réalité que vôtre plancher, à cause qu'il a moins de solidité ? Est-ce que la glace a plus de réalité que l'eau, à cause qu'elle a plus de dureté ? Mais de plus vous vous trompez : nul corps ne peut résister à un esprit. Ce plancher résiste à vôtre pied. Je le veux. Mais c'est tout autre chose que vôtre plancher, ou que vôtre corps, qui résiste à vôtre esprit, ou qui lui donne le sentiment que vous avez de résistance ou de solidité.

Neanmoins je vous accorde encore que vôtre plancher vous résiste. Mais pensez-vous que vos idées ne vous résistent point ? Trouvez-moi donc dans un cercle deux diamétres inégaux, ou dans une Ellipse trois égaux. Trouvez-

moi la racine quarrée de 8. & la cubique de 9. Faites qu'il ſoit juſte de faire à autrui ce qu'on ne veut pas qu'on nous faſſe à nous-mêmes : ou, pour prendre un exemple qui revienne au vôtre, faites que deux pieds d'étenduë intelligible n'en faſſent plus qu'un. Certainement la nature de cette étenduë ne le peut ſouffrir. Elle réſiſte à vôtre eſprit. Ne doutez donc point de ſa réalité. Vôtre plancher eſt impenetrable à vôtre pied : c'eſt ce que vous apprennent vos ſens d'une maniere confuſe & trompeuſe. L'étenduë intelligible eſt auſſi impenetrable à ſa façon : c'eſt ce qu'elle vous fait voir clairement par ſon évidence & par ſa propre lumiere.

Ecoutez-moi, Ariſte. Vous avez l'idée de l'eſpace ou de l'étenduë ; d'un eſpace, dis-je, qui n'a point de bornes. Cette idée eſt neceſſaire, éternelle, immuable, commune à tous les eſprits, aux hommes, aux Anges, à Dieu même. Cette idée, prenez-y garde, eſt ineffaçable de vôtre eſprit, comme celle de l'être ou de l'infini, de l'être indéterminé. Elle luy eſt toûjours preſente. Vous ne pouvez vous en ſeparer, ou la perdre entierement de vûë. Or c'eſt de

cette vaste idée que se forme en nous non seulement l'idée du cercle, & de toutes les figures purement intelligibles, mais aussi celle de toutes les figures sensibles que nous voïons en regardant le monde créé : tout cela selon les diverses applications des parties intelligibles de cette étenduë idéale, immaterielle, intelligible à nôtre esprit ; tantôt en consequence de nôtre attention, & alors nous connoissons ces figures ; & tantôt en consequence des traces & des ébranlemens de nôtre cerveau, & alors nous les imaginons ou nous les sentons. Je ne dois pas maintenant vous expliquer * tout ceci plus exactement. Considerez seulement qu'il faut bien que cette idée d'une étenduë infinie ait beaucoup de réalité, puisque vous ne pouvez la comprendre, & que quelque mouvement que vous donniez à vôtre esprit, vous ne pouvez la parcourir. Considerez qu'il n'est pas possible qu'elle n'en soit qu'une modification, puisque l'infini ne peut être actuellement la modification de quelque chose de fini. Dites-vous à vous-même : mon esprit ne peut comprendre cette vaste idée. Il ne peut la mesurer. C'est donc qu'elle le passe in-

* *Voyez les Conversat. chrétien.* pag. 123. &c. de l'Edit. de 1702. ou *La Rép. à M. Regis*, p 27. & les suivantes, ou ci-dessous II. Entretien sur la Mort, vers la fin.

finiment. Et si elle le passe, il est clair qu'elle n'en est point la modification. Car les modifications des êtres ne peuvent pas s'étendre au delà de ces mêmes êtres, puisque les modifications des êtres ne sont que ces mêmes êtres de telle & telle façon. Mon esprit ne peut mesurer cette idée : c'est donc qu'il est fini, & qu'elle est infinie. Car le fini, quelque grand qu'il soit, appliqué ou repeté tant qu'on voudra, ne peut jamais égaler l'infini.

ARISTE. Que vous êtes subtil & prompt ! Doucement, s'il vous plaît. Je vous nie que l'esprit apperçoive l'infini. L'esprit, je le veux, apperçoit de l'étenduë dont il ne voit pas le bout, mais il ne voit pas une étenduë infinie ; un esprit fini ne peut rien voir d'infini.

IX. THEODORE. Non, Ariste, l'esprit ne voit pas une étenduë infinie, en ce sens que sa pensée ou sa perception égale une étenduë infinie. Si cela étoit, il la comprendroit, & il seroit infini lui-même. Car il faut une pensée infinie pour mesurer une idée infinie, pour se joindre actuellement à tout ce que comprend l'infini. Mais l'esprit voit actuellement que son objet immediat

est infini : il voit actuellement que l'étenduë intelligible est infinie. Et ce n'est pas, comme vous le pensez, parce qu'il n'en voit pas le bout ; car si cela étoit, il pourroit esperer de le trouver, ou du moins il pourroit douter si elle en a, ou si elle n'en a point : mais c'est parce qu'il voit clairement qu'elle n'en a point.

Supposons qu'un homme tombé des nuës marche sur la terre toûjours en droite ligne, je veux dire sur un des grands cercles par lesquels les Geographes la divisent, & que rien ne l'empêche de voïager : pourroit-il decider aprés quelques journées de chemin, que la terre seroit infinie, à cause qu'il n'en trouveroit point le bout ? S'il étoit sage & retenu dans ses jugemens, il la croiroit fort grande, mais il ne la jugeroit pas infinie. Et à force de marcher, se retrouvant au même lieu d'où il seroit parti, il reconnoîtroit qu'effectivement il en auroit fait le tour. Mais lorsque l'esprit pense à l'étenduë intelligible, losqu'il veut mesurer l'idée de l'espace, il voir clairement qu'elle est infinie. Il ne peut douter que cette idée ne soit inépuisable. Qu'il en prenne de quoi se representer le lieu de cent mille mon-

des, & à chaque inſtant encore cent mille fois davantage, jamais cette idée ne ceſſera de lui fournir tout ce qu'il faudra. L'eſprit le voit, & n'en peut douter. Mais ce n'eſt point par-là qu'il découvre qu'elle eſt infinie. C'eſt au contraire, parce qu'il la voit actuellement infinie, qu'il ſçait bien qu'il ne l'épuiſera jamais.

Les Geometres ſont les plus exacts de ceux qui ſe mêlent de raiſonner. Or tous conviennent qu'il n'y a point de fraction, qui multipliée une fois par elle-même, donne huit pour produit, quoi qu'en augmentant les termes de la fraction, on puiſſe approcher à l'infini de ce nombre. Tous conviennent que l'hyperbole & ſes aſymptotes, & pluſieurs autres ſemblables lignes continuées à l'infini, s'approcheront toûjours ſans jamais ſe joindre. Penſez-vous qu'ils découvrent ces veritez en tâtonnant, & qu'ils jugent de ce qu'ils ne voïent point, par quelque peu de choſe qu'ils en auroient découvert ? Non, Ariſte. C'eſt ainſi que jugent l'imagination & les ſens, ou ceux qui ſuivent leur témoignage. Mais les vrais Philoſophes ne jugent préciſement que de ce qu'ils voïent. Et cepen-

dant ils ne craignent point d'aſſurer, ſans jamais l'avoir éprouvé, que nulle partie de la diagonale d'un quarré, fût-elle un million de fois plus petite que le plus petit grain de pouſſiere, ne peut mesurer exactement & ſans reſte cette diagonale d'un quarré & quelqu'un de ſes côtez. Tant il eſt vrai que l'eſprit voit l'infini auſſi-bien dans le petit que dans le grand, non par la diviſion ou multiplication reïterée de ſes idées finies, qui ne pourroient jamais atteindre à l'infini, mais par l'infinité même qu'il découvre dans ſes idées & qui leur appartient, leſquelles lui apprennent tout d'un coup, d'une part, qu'il n'y a point d'unité, & de l'autre, point de bornes dans l'étenduë intelligible.

ARISTE. Je me rends, Theodore. Les idées ont plus de réalité que je ne penſois, & leur réalité eſt immuable, neceſſaire, éternelle, commune à toutes les intelligences, & nullement des modifications de leur être propre, qui étant fini, ne peut recevoir actuellement des modifications infinies. La perception que j'ai de l'étenduë intelligible m'appartient à moi: c'eſt une modification de mon eſprit. C'eſt moi qui apperçois



cette étenduë. Mais cette étenduë que j'apperçois n'est point une modification de mon esprit. Car je sens bien que ce n'est point moi-même que je voi, lorsque je pense à des espaces infinis, à un cercle, à un quarré, à un cube, lorsque je regarde cette chambre, lorsque je tourne les yeux vers le ciel. La perception de l'étenduë est de moi. Mais cette étenduë, & toutes les figures que j'y découvre, je voudrois bien sçavoir comment tout cela n'est point à moi. La perception que j'ai de l'étenduë ne peut être sans moi. C'est donc une modification de mon esprit. Mais l'étenduë que je voi subsiste sans moi. Car vous la pouvez contempler sans que j'y pense, vous & tous les autres hommes.

X. THEODORE. Vous pourriez sans crainte ajoûter, ET DIEU MESME. Car toutes nos idées claires sont en Dieu quant à leur réalité intelligible. Ce n'est qu'en lui que nous les voïons : Ne vous imaginez pas que ce que je vous dis soit nouveau. C'est le sentiment de S. Augustin. Si nos idées sont éternelles, immuables, necessaires, vous voïez bien qu'elles ne peuvent se trouver que dans une nature immuable. Oüi, Ariste, Dieu voit

Voyez la Réponse au Livre des vrayes & des fausses idées ch. 7. & 21.

en lui-même l'étenduë intelligible, l'archetype de la matiere dont le monde est formé, & où habitent nos corps : & encore un coup, ce n'est qu'en lui que nous la voïons. Car nos esprits n'habitent que dans la Raison universelle, dans cette substance intelligible qui renferme les idées de toutes les veritez que nous découvrons ; soit en consequence * des loix generales de l'union de nôtre esprit avec cette même Raison ; soit en consequence des loix generales de l'union de nôtre ame avec nôtre corps, dont la cause occasionnelle ou naturelle n'est que les traces qui s'impriment dans le cerveau par l'action des objets, ou par le cours des esprits animaux.

* Ci-dessous XII. Entr.

L'ordre ne permet pas presentement que je vous explique tout ceci en particulier. Mais pour satisfaire en partie le desir que vous avez de sçavoir comment l'esprit peut découvrir toutes sortes de figures, & voir ce monde sensible dans l'étenduë intelligible, prenez garde que vous appercevez un cercle, par exemple, en trois manieres. Vous le concevez, vous l'imaginez, vous le sentez ou le voïez. Lorsque vous le concevez, c'est que l'étenduë intelligible s'appli-

que à vôtre esprit avec des bornes indeterminées quant à leur grandeur, mais également distantes d'un point determiné,& toutes dans un même plan : & alors vous concevez un cercle en general. Lorsque vous l'imaginez , c'est qu'une partie determinée de cette étenduë,dont les bornes sont également distantes d'un point,touche legerement vôtre esprit. Et lorsque vous le sentez ou le voïez,c'est qu'une partie determinée de cette étenduë touche sensiblement vôtre ame, & la modifie par le sentiment de quelque couleur. Car l'étenduë intelligible ne devient visible, & ne represente tel corps en particulier que par la couleur, puisque ce n'est que par la diversité des couleurs que nous jugeons de la difference des objets que nous voïons. Toutes les parties intelligibles de l'étenduë intelligible sont de même nature en qualité d'idée, aussi-bien que toutes les parties de l'étenduë locale ou materielle en qualité de substance. Mais les sentimens de couleur étant essentiellement differens,nous jugeons par eux de la varieté des corps.Si je distingue vôtre main de vôtre habit, & l'un & l'autre de l'air qui les envi-

ronne, c'eſt que j'en ai des ſentimens de couleur ou de lumiere fort differens. Cela eſt évident. Car ſi j'avois de tout ce qui eſt dans vôtre chambre le même ſentiment de couleur, je n'y verrois par le ſens de la vûë nulle diverſité d'objets. Ainſi vous jugez bien que l'étenduë intelligible diverſement appliquée à nôtre eſprit, *peut nous donner toutes les idées que nous avons des figures mathematiques, comme auſſi de tous les objets que nous admirons dans l'Univers, & enfin de tout ce que nôtre imagination nous repreſente. Car de même que l'on peut par l'action du ciſeau former d'un bloc de marbre toutes ſortes de figures, Dieu peut nous repreſenter tous les êtres materiels par les diverſes applications de l'étenduë intelligible à nôtre eſprit. Or comment cela ſe fait, & pourquoi Dieu le fait ainſi, c'eſt ce que nous pourrons examiner dans la ſuite.

Cela ſuffit, Ariſte, pour un premier entretien. Tâchez de vous accoûtumer aux idées metaphyſiques, & de vous élever au deſſus de vos ſens. Vous voilà, ſi je ne me trompe, tranſporté dans un monde intelligible. Contemplez-en les beautez. Repaſſez dans vôtre eſprit tout

* *Voyez la Rech. de la Verité, 3. Livre 2. Part. & l'Eclairciſſement ſur cette matiere. Voyez auſſi ma Rép. au Liv. des vrayes & des fauſſes Idées de M. Arnaud, & ma prem. Lett. touchant ſa Défenſe. Ou ma Rép. à la III. Lett. poſthume de Monſieur Arnaud.*

ce que je viens de vous dire. Nourrissez-vous de la substance de la verité, & preparez-vous à entrer plus avant dans ce païs inconnu, où vous ne faites encore qu'aborder. Je tâcherai demain de vous conduire jusqu'au Thrône de la Majesté souveraine à qui appartient de toute éternité cette terre heureuse & immobile où habitent nos esprits.

ARISTE. Je suis encore tout surpris & tout chancelant. Mon corps appesantit mon esprit, & j'ai peine à me tenir ferme dans les veritez que vous m'avez découvertes: & cependant vous pretendez m'élever encore plus haut. La tête me tournera, Theodore; & si je me sens demain comme je me trouve aujourd'hui, je n'aurai pas l'assurance de vous suivre.

THEODORE. Meditez, Ariste, ce que je viens de vous dire, & demain je vous promets que vous serez prêt à tout. La meditation vous affermira l'esprit, & vous donnera de l'ardeur & des aîles pour passer les créatures, & vous élever jusqu'à la presence du Créateur. Adieu, mon cher. Aïez bon courage.

ARISTE. Adieu, Theodore. Je vas faire ce que vous venez de m'ordonner.

II. ENTRETIEN.

De l'Exiſtence de Dieu.

Que nous pouvons voir en lui toutes choſes, & que rien de fini ne peut le repreſenter. De ſorte qu'il ſuffit de penſer à lui pour ſçavoir ce qu'il eſt.

THEODORE. Hé bien, Ariſte, que penſez-vous de ce monde intelligible où je vous conduiſis hier? Vôtre imagination n'en eſt-elle plus effraïée? Vôtre eſprit marche-t'il d'un pas ferme & aſſuré dans ce païs des meditatifs, dans cette region inacceſſible à ceux qui n'écoutent que leurs ſens?

ARISTE. Le beau ſpectacle, Theodore, que l'Archetype de l'Univers! Je l'ai contemplé avec une extrême ſatisfaction. Que la ſurpriſe eſt agréable, lorſque ſans ſouffrir la mort, l'ame ſe trouve tranſportée dans le païs de la verité, où elle rencontre abondamment de quoi ſe nourrir. Je ne ſuis pas, il eſt vrai, encore bien accoûtumé à cette

manne celeste, à cette nourriture toute spirituelle. Elle me paroît dans certains momens bien creuse & bien legere. Mais quand je la goûte avec attention, j'y trouve tant de saveur & de solidité, que je ne puis plus me resoudre à venir paître avec les brutes sur une terre materielle.

THEODORE. Oh oh, mon cher Ariste, que me dites-vous là ? Parlez-vous serieusement ?

ARISTE. Fort serieusement. Non je ne veux plus écouter mes sens. Je veux toûjours rentrer dans le plus secret de moi-même, & vivre de l'abondance que j'y trouve. Mes sens sont propres à conduire mon corps à sa pâture ordinaire : je consens qu'il les suive. Mais que je les suive moi ! c'est ce que je ne ferai plus. Je veux suivre uniquement la Raison, & marcher par mon attention dans ce païs de la verité, où je trouve des mets delicieux, & qui seuls peuvent nourrir des intelligences.

THEODORE. C'est donc à ce coup que vous avez oublié que vous avez un corps. Mais vous ne serez pas long-tems sans penser à lui, ou plûtôt sans penser par rapport à lui. Ce corps que vous ne-

gligez presentement, vous obligera bien-tôt à le mener paître vous-même, & à vous occuper de ses besoins. Car maintenant l'esprit ne se degage pas si facilement de la matiere. Mais pendant que vous voilà pur esprit, dites-moi, je vous prie, qu'avez-vous découvert dans le païs des idées? Sçavez-vous bien presentement ce que c'est que cette Raison dont on parle tant dans ce monde materiel & terrestre, & que l'on y connoît si peu? Je vous promis hier de vous élever au-dessus de toutes les créatures, & de vous conduire jusqu'en presence du Créateur. N'y auriez-vous point volé de vous-même, & sans penser à Theodore?

I. ARISTE. Je vous l'avouë J'ai crû que sans manquer au respect que je vous dois, je pouvois aller seul dans le chemin que vous m'avez montré. Je l'ai suivi, & j'ai, ce me semble, connu clairement ce que vous me dites hier, sçavoir que la Raison universelle est une nature immuable, & qu'elle ne se trouve qu'en Dieu. Voici en peu de mots toutes mes demarches. Jugez-en, & dites-moi si je me suis égaré. Aprés que vous m'eûtes quitté, je demeurai quelque tems tout chancelant & tout interdit.

dit. Mais une secrette ardeur me pressant, il me sembla que je me dis à moi-même, je ne sçai comment, *la Raison m'est commune avec Theodore : pourquoi donc ne puis-je pas sans lui la consulter & la suivre ?* Je la consultai, & je la suivis ; & elle me conduisit, si je ne me trompe jusqu'à celui qui la possede en propre, & par la necessité de son être : car il me semble qu'elle y conduit tout naturellement. Voici donc tout simplement & sans figure le raisonnement que je fis.

L'étenduë intelligible infinie n'est point une modification de mon esprit. Elle est immuable, éternelle, necessaire. Je ne puis douter de sa réalité & de son immensité. Or tout ce qui est immuable, éternel, necessaire, & sur tout infini, n'est point une créature, & ne peut appartenir à la créature. Donc elle appartient au Créateur, & ne peut se trouver qu'en Dieu. Donc il y a un Dieu, & une Raison : un Dieu dans lequel se trouve l'archetype que je contemple du monde créé que j'habite : un Dieu dans lequel se trouve la Raison qui m'éclaire par les idées purement intelligibles qu'elle fournit abondamment à mon esprit & à celui de tous les hommes. Car

je ſuis ſeur que tous les hommes ſont unis à la même Raiſon que moi ; puiſque je ſuis certain qu'ils voïent ou peuvent voir ce que je voi quand je rentre en moi-même, & que j'y découvre les veritez ou les rapports neceſſaires que renferme la ſubſtance intelligible de la Raiſon univerſelle qui habite en moi, ou plûtôt dans laquelle habitent toutes les intelligences.

II. THEODORE. Vous ne vous êtes point égaré, mon cher Ariſte. Vous avez ſuivi la Raiſon ; & elle vous a conduit à celui qui l'engendre de ſa propre ſubſtance, & qui la poſſede éternellement. Mais ne vous imaginez pas qu'elle vous ait découvert la nature de l'Etre ſuprême auquel elle vous a conduit. Lorſque vous contemplez l'étenduë intelligible, vous ne voïez encore que l'archetype du monde materiel que nous habitons, & celui d'une infinité d'autres poſſibles. A la verité vous voïez alors la ſubſtance divine, car il n'y a qu'elle qui ſoit viſible, ou qui puiſſe éclairer l'eſprit. Mais vous ne la voïez pas en elle-même, ou ſelon ce qu'elle eſt. Vous ne la voïez que ſelon le rapport qu'elle a aux créatures naturelles, que ſelon

qu'elle eſt participable par elles, ou qu'elle en eſt repreſentative. Et par conſequent ce n'eſt point Dieu, à proprement parler, que vous voïez, mais ſeulement la matiere qu'il peut produire.

Vous voïez certainement par l'étenduë intelligible infinie que Dieu eſt. Car il n'y a que lui qui renferme ce que vous voïez, puiſque rien de fini ne peut contenir une réalité infinie. Mais vous ne voïez pas ce que Dieu eſt. Car la Divinité n'a point de bornes dans ſes perfections; & ce que vous voïez quand vous penſez à des eſpaces immenſes, eſt privé d'une infinité de perfections. Je dis ce que vous voïez, & non la ſubſtance qui vous repreſente ce que vous voïez. Car cette ſubſtance que vous ne voïez pas en elle-même, a des perfections infinies.

Aſſurément la ſubſtance qui renferme l'étenduë intelligible eſt toute-puiſſante. Elle eſt infiniment ſage. Elle renferme une infinité de perfections & de réalitez. Elle renferme, par exemple, une infinité de nombres intelligibles. Mais cette étenduë intelligible n'a rien de commun avec toutes ces choſes. Il

n'y a nulle ſageſſe, nulle puiſſance, aucune unité dans cette étenduë que vous contemplez. Car vous ſçavez que tous les nombres ſont commenſurables entr'eux, parce qu'ils ont l'unité pour commune meſure. Si donc les parties de cette étenduë diviſées & ſubdiviſées par l'eſprit pouvoient ſe réduire à l'unité, elles ſeroient toûjours par cette unité, commenſurables entr'elles : ce que vous ſçavez certainement être faux. Ainſi la ſubſtance divine dans ſa ſimplicité, où nous ne pouvons atteindre, renferme une infinité de perfections intelligibles toutes differentes, par leſquelles Dieu nous éclaire ſans ſe faire voir à nous tel qu'il eſt, ou ſelon ſa réalité particuliere & abſoluë, mais ſelon ſa réalité generale & relative à des ouvrages poſſibles. Cependant tâchez de me ſuivre : je vas vous conduire le plus prés de la Divinité qu'il me ſera poſſible.

III. L'étenduë intelligible infinie n'eſt l'archetype que d'une infinité de mondes poſſibles ſemblables au nôtre. Je ne voi par elle que tels & tels êtres, que des êtres materiels. Quand je penſe à cette étenduë, je ne voi la ſubſtance divine

qu'entant qu'elle est representative des corps, & participable par eux. Mais prenez garde, quand je pense à l'être, & non à tels & tels êtres; quand je pense à l'infini, & non à tel ou tel infini, il est certain premierement que je ne voi point une si vaste réalité dans les modifications de mon esprit. Car si je ne puis trouver en elles assez de réalité pour me representer l'infini en étenduë, à plus forte raison n'y en trouverai-je point assez pour me representer l'infini en toutes manieres. Ainsi il n'y a que Dieu, que l'infini, que l'être indeterminé, ou que l'infini infiniment infini, qui puisse contenir la réalité infiniment infinie que je voi quand je pense à l'être, & non à tels & tels êtres, ou à tels & tels infinis.

IV. En second lieu, il est certain que l'idée de l'être, de la réalité, de la perfection indeterminée, ou de l'infini en toutes manieres, n'est point la substance divine entant que representative de telle créature, ou participable par telle créature. Car toute créature est necessairement un tel être. Il y a contradiction que Dieu fasse, ou engendre un être en general ou infini en toutes ma-

nieres, qui ne ſoit Dieu lui-même, ou égal à ſon principe. Le Fils & le Saint Eſprit ne participent point à l'Etre divin : ils le reçoivent tout entier. Ou pour parler de choſes plus proportionnées à nôtre eſprit, il eſt évident que l'idée du cercle en general n'eſt point l'étenduë intelligible entant que repreſentative de tel cercle, ou participable par tel cercle. Car l'idée du cercle en general, ou l'eſſence du cercle repreſente des cercles infinis, convient à des cercles infinis. Cette idée renferme celle de l'infini. Car penſer à un cercle en general, c'eſt appercevoir, comme un ſeul cercle, des cercles infinis. Je ne ſçai ſi vous concevez ce que je veux vous faire comprendre. Le voici en deux mots. C'eſt que l'idée de l'être ſans reſtriction, de l'infini, de la generalité n'eſt point l'idée des creatures, ou l'eſſence qui leur convient, mais l'idée qui repreſente la Divinité, ou l'eſſence qui lui convient. Tous les êtres particuliers participent à l'être : mais nul être particulier ne l'égale. L'être renferme toutes choſes, mais tous les êtres & créez & poſſibles avec toute leur multiplicité ne peuvent remplir la vaſte étenduë de l'être.

ARISTE. Il me semble que je voi bien vôtre pensée. Vous definissez Dieu comme il s'est defini lui-même en parlant à Moïse * *Dieu c'est celui qui est*. L'étenduë intelligible est l'idée ou l'archetype des corps. Mais l'être sans restriction, en un mot L'ETRE, c'est l'idée de Dieu: c'est ce qui le represente à nôtre esprit tel que nous le voïons en cette vie.

* Exod. 3. 14.

V. THEODORE. Fort bien. Mais sur tout prenez garde que Dieu ou l'infini n'est pas visible par une idée qui le represente. L'infini est à lui-même son idée. Il n'a point d'archetype. Il peut être connu, mais il ne peut être fait. Il n'y a que les créatures, que tels & tels êtres qui soient faisables, qui soient visibles par des idées qui les representent, avant mêmes qu'elles soient faites. On peut voir un cercle, une maison, un soleil, sans qu'il y en ait. Car tout ce qui est fini se peut voir dans l'infini qui en renferme les idées intelligibles. Mais l'infini ne se peut voir qu'en lui-même. Car rien de fini ne peut representer l'infini. Si on pense à Dieu, il faut qu'il soit. Tel être, quoique connu, peut n'exister point. On peut

voir son essence dans son existence, son idée sans lui. Mais on ne peut voir l'essence de l'infini sans son existence, l'idée de l'être sans l'être. Car l'être n'a point d'idée qui le represente. Il n'a point d'archetype qui contienne toute sa réalité intelligible. Il est à lui-même son archetype, & il renferme en lui l'archetype de tous les êtres.

Ainsi vous voïez bien que cette proposition, *Il y a un Dieu*, est par elle-même la plus claire de toutes les propositions qui affirment l'existence de quelque chose, & qu'elle est mêmes aussi certaine que celle-ci, *Je pense, donc je suis*. Vous voïez de plus ce que c'est que Dieu, puisque Dieu & l'être, ou l'infini, ne sont qu'une même chose.

VI. Mais encore un coup, ne vous y trompez pas. Vous ne voïez que fort confusément, & comme de loin, ce que c'est que Dieu. Vous ne le voïez point tel qu'il est: parce que quoique vous voyïez l'infini, ou l'être sans restriction, vous ne le voïez que d'une maniere fort imparfaite. Vous ne le voïez point comme un être simple. Vous voïez la multiplicité des créatures dans l'infinité de l'être incréé, mais vous

vous n'y voïez pas distinctement son unité. C'est que vous ne le voïez pas tant selon sa réalité absoluë, que selon ce qu'il est par rapport aux créatures possibles, dont il peut augmenter le nombre à l'infini, sans qu'elles égalent jamais la réalité qui les représente. C'est que vous le voïez comme Raison universelle, qui éclaire les intelligences selon la mesure de lumiere qui leur est necessaire maintenant pour se conduire, & pour découvrir ses perfections entant que participables par des êtres limitez. Mais vous ne découvrez pas cette * proprieté qui est essentielle à l'infini, d'être en même tems un & toutes choses, composé, pour ainsi dire, d'une infinité de perfections differentes, & tellement simple, qu'en lui chaque perfection renferme toutes les autres sans aucune distinction réelle.

* *Voyez la prem. Lettre touchant la Défense de Mr Arnaud, remarque 18.*

Dieu ne communique pas sa substance aux créatures, il ne leur communique que ses perfections; non telles qu'elles sont dans sa substance, mais telles que sa substance les représente, & que la limitation des créatures le peut porter. L'étenduë intelligible, par exemple, représente les corps : c'est

leur archetype ou leur idée. Mais quoique cette étenduë n'occupe aucun lieu, les corps sont étendus localement ; & ils ne peuvent être que localement étendus, à cause de la limitation essentielle aux créatures, & que toute substance finie ne peut avoir cette proprieté incompréhensible à l'esprit humain, d'être en même tems un & toutes choses, parfaitement simple & posseder toutes sortes de perfections.

Ainsi l'étenduë intelligible représente des espaces infinis ; mais elle n'en remplit aucun : & quoiqu'elle remplisse, pour ainsi dire, tous les esprits, & se découvre à eux, il ne s'ensuit nullement que nôtre esprit soit spacieux. Il faudroit qu'il le fût infiniment pour voir des espaces infinis, s'il les voïoit par une union locale à des espaces localement * étendus.

** Voyez la même Lettre, 2. remarq. numb. 11. & les suivans.*

La substance divine est par tout sans extension locale. Elle n'a point de bornes. Elle n'est point renfermée dans l'Univers. Mais ce n'est point * cette substance, entant que répanduë par tout, que nous voïons lorsque nous pensons à des espaces. Car si cela étoit, nôtre esprit étant fini, nous ne pour-

**Ibid. & cy-dessous Ent. VIII.*

rions jamais penser à des espaces infinis. Mais l'étenduë intelligible que nous voïons dans la substance divine qui la renferme, n'est que cette même substance entant que représentative des êtres matériels, & participable par eux. Voilà tout ce que je puis vous dire. Mais remarquez bien que l'être sans restriction, ou l'infini en toutes manieres que nous appercevons, n'est point seulement la substance divine entant que représentative de tous les êtres possibles. Car quoique nous n'aïons point des idées particulieres de tous ces êtres, nous sommes assûrez qu'ils ne peuvent égaler la réalité intelligible de l'infini. C'est donc en un sens la substance même de Dieu que nous voïons. Mais nous ne la voïons en cette vie que d'une maniere si confuse & si éloignée, que nous voïons plûtôt qu'elle est que ce qu'elle est; que nous voïons plûtôt qu'elle est la source & l'exemplaire de tous les êtres, que sa propre nature ou ses perfections en elles-mêmes.

ARISTE. N'y a-t-il point quelque contradiction dans ce que vous me dites? Si rien de fini ne peut avoir assez

de réalité pour représenter l'infini, ce qui me paroît évident ; n'est-ce pas une nécessité qu'on voie la substance de Dieu en elle-même ?

VII. THEODORE. Je ne vous nie pas qu'on ne voie la substance de Dieu en elle-même. On la voit en elle-même en ce sens, que l'on ne la voit point par quelque chose de fini qui la représente. Mais on ne la voit point en elle-même en ce sens, qu'on atteigne à sa simplicité, & que l'on y découvre ses perfections.

Puisque vous demeurez d'accord que rien de fini ne peut représenter la réalité infinie, il est clair que si vous voïez l'infini, vous ne le voïez qu'en lui-même. Or il est certain que vous le voïez. Car autrement, quand vous me demandez s'il y a un Dieu, ou un être infini, vous me feriez une demande ridicule, par une proposition dont vous n'entendriez pas les termes. C'est comme si vous me demandiez, s'il y a un * *Blictri*, c'est à dire une telle chose, sans sçavoir quoi.

Assûrément tous les hommes ont l'idée de Dieu, ou pensent à l'infini, lorsqu'ils demandent s'il y en a un. Mais

* *C'est un terme qui ne réveille aucune idée.*

ils croïent pouvoir y penſer ſans qu'il y en ait ; parce qu'ils ne font pas réfléxion que rien de fini ne peut le repréſenter. Comme ils peuvent penſer à bien des choſes qui ne ſont point, à cauſe que les créatures peuvent être vûës ſans qu'elles ſoient, car on ne les voit point en elles-mêmes, mais dans les idées qui les repréſentent, ils s'imaginent qu'il en eſt de même de l'infini ; & qu'on peut y penſer ſans qu'il ſoit. Voilà ce qui fait qu'ils cherchent, ſans le reconnoître, celui qu'ils rencontrent à tous momens, & qu'ils reconnoîtroient bien-tôt, s'ils rentroient en eux-mêmes, & faiſoient réfléxion ſur leurs idées.

ARISTE. Vous me convainquez, Theodore, mais il me reſte encore quelque doute. C'eſt qu'il me ſemble que l'idée que j'ai de l'être en général, ou de l'infini, eſt une idée de ma façon. Il me ſemble que l'eſprit peut ſe faire des idées générales de pluſieurs idées particulieres. Quand on a vû pluſieurs arbres, un pomier, un poirier, un prunier, &c. on s'en fait une idée generale d'arbre. De même quand on a vû pluſieurs êtres, on s'en forme l'idée géné-

rale de l'être. Ainsi cette idée générale de l'être n'est peut-être qu'un assemblage confus de tous les autres. C'est ainsi qu'on me l'a appris, & que je l'ai toûjours entendu.

VIII. THEODORE. Vôtre esprit, Ariste, est un merveilleux ouvrier. Il sçait tirer l'infini du fini, l'idée de l'être sans restriction des idées de tels & tels êtres. C'est peut-être qu'il trouve dans son propre fonds assez de réalite pour donner à des idées finies ce qui leur manque pour être infinies. Je ne sçai si c'est ainsi qu'on vous l'a appris : mais je croi sçavoir que vous ne l'avez jamais bien compris.

ARISTE. Si nos idées étoient infinies, assurément elles ne seroient point nôtre ouvrage, ni des modifications de nôtre esprit. Cela ne se peut contester. Mais peut-être sont-elles finies quoique par elles nous puissions appercevoir l'infini. Ou bien l'infini que nous voïons n'est point tel dans le fonds. Ce n'est, comme je viens de vous dire, que l'assemblage confus de plusieurs choses finies. L'idée générale de l'être n'est peut-être qu'un amas confus des idées de tels & tels êtres. J'ai de la peine à

m'ôter cette pensée de l'esprit.

IX. THEODORE. Oüi, Ariste, nos idées sont finies, si par nos idées vous entendez nos perceptions ou les modifications de nôtre esprit. Mais si vous entendez par l'idée de l'infini ce que l'esprit voit quand il y pense, ou ce qui est alors l'objet immediat de l'esprit, assurément cela est infini; car on le voit tel. Prenez-y garde, vous dis-je, on le voit tel. L'impression que l'infini fait sur l'esprit est finie. Il y a mêmes plus de perception dans l'esprit, plus d'impression d'idée, en un mot, plus de pensée, lors qu'on connoît clairement & distinctement un petit objet, que lors qu'on pense confusément à un grand, ou mêmes à l'infini. Mais quoique l'esprit soit presque toûjours plus touché, plus penetré, plus modifié par une idée finie que par une infinie, néanmoins il y a bien plus de réalité dans l'idée infinie que dans la finie, dans l'être sans restriction que dans tels & tels êtres.

Vous ne sçauriez vous ôter de l'esprit, que les idées générales ne sont qu'un assemblage confus de quelques idées particulieres, ou du moins que vous

avez le pouvoir de les former de cet assemblage. Voïons ce qu'il y a de vrai & de faux dans cette pensée dont vous êtes si fort prévenu. Vous pensez, Ariste, à un cercle d'un pied de diametre, ensuite à un de deux pieds, à un de trois, à un de quatre, &c. & enfin vous ne déterminez point la grandeur du diametre, & vous pensez à un cercle en général. L'idée de ce cercle en général, direz-vous, n'est donc que l'assemblage confus des cercles ausquels j'ai pensé. Certainement cette consequence est fausse : car l'idée du cercle en général représente des cercles infinis, & leur convient à tous ; & vous n'avez pensé qu'à un nombre fini de cercles.

C'est donc plûtôt que vous avez trouvé le secret de former l'idée de cercle en général, de cinq ou six que vous avez vûs. Et cela est vrai en un sens, & faux en un autre. Cela est faux en ce sens, qu'il y ait assez de réalité dans l'idée de cinq ou six cercles pour en former l'idée de cercle en général. Mais cela est vrai en ce sens ; qu'aprés avoir reconnu que la grandeur des cercles n'en change point les pro-



priétez, vous avez peut-être cessé de les considerer l'un aprés l'autre selon leur grandeur déterminée, pour les considerer en général selon une grandeur indéterminée. Ainsi vous avez, pour ainsi dire, formé l'idée de cercle en général, en répandant l'idée de la généralité sur les idées confuses des cercles que vous avez imaginez. Mais je vous soûtiens que vous ne sçauriez former des idées générales, que parce que vous trouvez dans l'idée de l'infini assez de réalité pour donner de la généralité à vos idées. Vous ne pouvez penser à un diametre indéterminé, que parce que vous voïez l'infini dans l'étenduë, & que vous pouvez l'augmenter ou la diminuer à l'infini. Je vous soûtiens que vous ne pourriez jamais penser à ces formes abstraites de genres & d'especes, si l'idée de l'infini, qui est inséparable de vôtre esprit, ne se joignoit tout naturellement aux idées particulieres que vous appercevez. Vous pourriez penser à tel cercle, mais jamais au cercle. Vous pourriez appercevoir telle égalité de rayons, mais jamais une égalité générale entre des rayons indéterminez. La raison est, que toute idée finie & déterminée ne

peut jamais représenter rien d'infini & d'indéterminé. Mais l'esprit joint sans réfléxion à ses idées finies l'idée de la généralité qu'il trouve dans l'infini. Car de même que l'esprit répand sur l'idée de telle étenduë, quoique divisible à l'infini, l'idée de l'unité indivisible ; il répand aussi sur quelques idées particulieres l'idée générale d'une parfaite égalité: Et c'est ce qui le jette dans une infinité d'erreurs. Car toute la fausseté de nos idées vient de ce que nous les confondons entr'elles, & que nous les mêlons encore avec nos propres modifications. Mais c'est de quoi nous parlerons une autre fois.

ARISTE. Tout cela est fort bien, Theodore. Mais n'est-ce point que vous regardez nos idées comme distinguées de nos perceptions ? Il me semble que l'idée du cercle en général n'est qu'une perfection confuse de plusieurs cercles de diverses grandeurs, c'est à dire un amas de diverses modifications de mon esprit presque effacées, dont chacune est l'idée ou la perception de tel cercle.

X. THEODORE. Oüi sans doute, * je mets bien de la difference entre nos idées & nos perceptions, entre nous

* Voyez la Réponse au Li-

qui appercevons, & ce que nous appercevons. C'est que je sçai que le fini ne peut trouver en lui de quoi se représenter l'infini. C'est que je sçai, Ariste, que je ne renferme en moi aucune réalité intelligible ; & que bien loin de trouver en ma substance les idées de toutes choses, je n'y trouve pas mêmes l'idée * de mon être propre. Car je suis entierement inintelligible à moi-même, & je ne verrai jamais ce que je suis, que lorsqu'il plaira à Dieu de me découvrir l'idée, ou l'archetype des esprits que renferme la Raison universelle. Mais c'est de quoi nous nous entretiendrons une autre fois.

vre des vrayes & des fausses idées. Ou ma Réponse à la 3. Lettre de M. A.n.

** Voyez la 2. Partie du 3. Livre de la Rech. de la Verité, c. 7. n. 4. & l'Eclaircissement qui répond à ce Chapitre.*

Assurément, Ariste, si vos idées n'étoient que des modifications de vôtre esprit, l'assemblage confus de mille & mille idées ne seroit jamais qu'un composé confus, incapable d'aucune généralité. Prenez vingt couleurs differentes, mêlez-les ensemble pour exciter en vous une couleur en général ; produisez en vous dans un même tems plusieurs sentimens differens pour en former un sentiment en général ; vous verrez bientôt que cela n'est pas possible. Car en mêlant diverses couleurs, vous ferez du

vert, du gris, du bleu, toûjours quelque couleur particuliere. L'étourdissement est produit par une infinité d'ébranlemens divers des fibres du cerveau & des esprits animaux : mais ce n'est néanmoins qu'un sentiment particulier. C'est que toute modification d'un être particulier, tel qu'est nôtre esprit, ne peut être que particuliere. Elle ne peut jamais s'élever à la généralité qui se trouve dans les idées. Il est vrai que vous pouvez penser à la douleur en général : mais vous ne sçauriez jamais être modifié que par une douleur particuliere. Et si vous pouvez penser à la douleur en général, c'est que vous pouvez joindre la généralité à toutes choses. Mais encore un coup vous ne sçauriez tirer de vôtre fonds cette idée de la généralité. Elle a trop de réalité : il faut que l'infini vous la fournisse de son abondance.

ARISTE. Je n'ai rien à vous répondre. Tout ce que vous me dites me paroît évident. Mais je suis surpris que ces idées générales, qui ont infiniment plus de réalité que les idées particulieres, me frappent moins qu'elles, & me paroissent avoir beaucoup moins de solidité.

XI. Theodore. C'est qu'elles se font moins sentir, ou plûtôt c'est qu'elles ne se font nullement sentir. Ne jugez pas, Ariste, de la réalité des idées, comme les enfans jugent de la réalité des corps. Les enfans croient que tous ces espaces qui sont entre la terre & le ciel ne sont rien de réel, parce qu'ils ne se font point sentir. Et il y a mêmes peu de gens qui sçachent qu'il y a autant de matiere dans un pied cube d'air que dans un pied cube de plomb, parce que le plomb est plus dur, plus pesant, plus sensible en un mot que l'air. Ne les imitez pas. Jugez de la réalité des idées, non par le sentiment que vous en avez, qui vous marque confusément leur action, mais par la lumiere intelligible qui vous découvre leur nature. Autrement vous croirez que les idées sensibles & qui vous frappent, telle qu'est celle que vous avez de ce plancher que vous pressez du pied, ont plus de réalité que les idées purement intelligibles, quoique dans le fonds il n'y ait aucune difference.

Ariste. *Aucune difference*, Theodore ! Quoi l'idée de l'étenduë à laquelle je pense n'est pas differente de

celle de cette étenduë que je voi, que je presse du pied, & qui me résiste.

XII. THEODORE. Non, Ariste, il n'y a point de deux sortes d'étenduës, ni de deux sortes d'idées qui les représentent. Et si cette étenduë à laquelle vous pensez vous touchoit, ou modifioit vôtre ame par quelque sentiment, d'intelligible qu'elle est, elle vous paroîtroit sensible. Elle vous paroîtroit dure, froide, colorée, & peut-être douloureuse : Car vous lui attribuëriez peut-être tous les sentimens que vous auriez. Encore un coup, il ne faut pas juger des choses par le sentiment que nous en avons. Il ne faut pas croire que la glace ait plus de réalité que l'eau, à cause qu'elle nous résiste davantage.

Si vous croyiez que le feu a plus de force ou d'efficace que la terre, vôtre erreur auroit quelque fondement. Car il y a quelque raison de juger de la grandeur des puissances par celle de leurs effets. Mais de croire que l'idée de l'étenduë, qui vous touche par quelque sentiment, est d'une autre nature, ou a plus de réalité que celle à laquelle vous pensez, sans en recevoir aucune impression sensible, c'est prendre l'absolu pour

le relatif, c'est juger de ce que les choses sont en elles-mêmes par le rapport qu'elles ont avec vous. C'est le moïen de donner à la pointe d'une épine plus de réalité qu'à tout le reste de l'Univers, & mêmes qu'à l'être infini. Mais quand vous serez accoûtumé à distinguer vos sentimens de vos idées, vous reconnoîtrez que la même idée de l'étenduë peut se faire connoître, * se faire imaginer, & se faire sentir, selon que la substance divine qui la renferme l'applique diversement à nôtre esprit. Ainsi ne croïez pas que l'infini, ou l'être en général ait moins de réalité que l'idée de tel objet qui vous touche actuellement d'une maniere fort vive & fort sensible. Jugez des choses par les idées qui les representent, & ne leur attribuez rien de semblable aux sentimens dont vous êtes frappé. Vous comprendrez plus distinctement dans la suite du tems ce que je vous insinuë presentement.

* Voyez le II. Entretien sur la Mort.

ARISTE. Tout ce que vous venez de me dire, Theodore, est furieusement abstrait, & j'ai bien de la peine à le fixer devant moi. Mon esprit travaille étrangement : un peu de repos, s'il vous plaît. Il faut que je pense à loisir sur

toutes ces grandes & sublimes veritez. Je tâcherai de me les rendre familieres par les efforts penibles d'une attention toute pure. Mais presentement je n'en suis pas capable. Il faut que je me délasse pour reprendre de nouvelles forces.

THEODORE. Je le sçavois bien, Ariste, que vous ne seriez pas longtems esprit pur. Allez : menez paître vous-même vôtre corps. Délassez vôtre imagination par la varieté des objets qui peuvent la rassurer & la réjoüir. Mais tâchez néanmoins de conserver quelque goût pour la verité ; & dés que vous vous sentirez capable de vous en nourrir & de la mediter, quittez tout pour elle. Oubliez même ce que vous êtes autant que vous le pourrez. C'est une nécessité que vous pensiez aux besoins du corps : mais c'est un grand déreglement que de vous occuper de ses plaisirs.

III.

III. ENTRETIEN.

De la difference qu'il y a entre nos sentimens & nos idées. Qu'il ne faut juger des choses que par les idées qui les representent, & nullement par les sentimens dont on est touché en leur presence ou à leur occasion.

THEODORE. Hola oh, Ariste, que vous voilà réveur! A quoi pensez-vous si profondement?

ARISTE. Qui est là? Ah, Theodore vous m'avez surpris. Je reviens de cet autre monde où vous m'avez transporté ces jours-ci. J'y vas maintenant tout seul, & sans craindre les phantômes qui en empêchent l'entrée. Mais lorsque j'y suis, j'y trouve tant de lieux obscurs, que je crains de m'égarer & de me perdre.

I. THEODORE. C'est beaucoup, Ariste, que de sçavoir quitter son corps quand on le veut, & s'élever en esprit dans le païs des intelligences. Mais cela ne suffit pas. Il faut sçavoir un peu la

carte de ce païs ; quels sont les lieux inaccessibles aux pauvres mortels ; & qui sont ceux où ils peuvent aller librement sans craindre les illusions. C'est, ce me semble, pour n'avoir pas bien pris garde à ce que je m'en vas vous faire remarquer, que la plûpart des voïageurs de ces dangereuses contrées ont été seduits par certains spectres engageans, qui nous attirent dans des précipices dont le retour est moralement impossible. Ecoutez-moi bien sérieusement : je vas vous dire aujourd'hui ce que vous ne devez jamais oublier.

Ne prenez jamais, Ariste, vos propres sentimens pour nos idées, les modifications qui touchent vôtre ame pour les idées qui éclairent tous les esprits. Voilà le plus grand de tous les preceptes pour éviter l'égarement. Jamais vous ne contemplerez les idées, sans découvrir quelque verité : mais quelque attention que vous aïez à vos propres modifications, vous n'en serez jamais éclairé. Vous ne pouvez pas bien comprendre ce que je vous dis : il faut que je m'explique davantage.

II. Vous sçavez, Ariste, que le Verbe divin, entant que Raison universelle,

renferme dans sa substance les idées primordiales de tous les êtres & créez & possibles. Vous sçavez que toutes les intelligences, qui sont unies à cette souveraine Raison, découvrent en elle quelques-unes de ces idées, selon qu'il plaît à Dieu de les leur manifester. Cela se fait en consequence des loix générales qu'il a établies pour nous rendre raisonnables, & former entre nous & avec lui, une espece de société. Je vous developperai quelque jour tout ce mistere. Vous ne doutez pas que l'étenduë intelligible, par exemple, qui est l'idée primordiale, ou l'archetype des corps, est contenuë dans la Raison universelle, qui éclaire tous les esprits, & celui-là même à qui cette raison est consubstantielle. Mais vous n'avez peut-être pas fait assez de réfléxion sur la difference qu'il y a entre les idées intelligibles qu'elle renferme, & nos propres sentimens, ou les modifications de nôtre ame; & vous croïez peut-être qu'il est inutile de la remarquer exactement.

III. Qu'il y a de difference, mon cher Ariste, entre la lumiere de nos idées, & l'obscurité de nos sentimens, entre connoître & sentir; & qu'il est nécessaire

de s'accoûtumer à la distinguer sans peine ! Celui qui n'a point fait assez de réfléxion sur cette difference, croïant sans cesse connoître fort clairement ce qu'il sent le plus vivement, ne peut qu'il ne s'égare dans les tenebres de ses propres modifications. Car enfin, comprenez bien cette importante vérité. L'homme n'est point à lui-même sa propre lumiere. Sa substance, bien loin de l'éclairer, lui est inintelligible elle-même. Il ne connoît rien que par la lumiere de la Raison universelle qui éclaire tous les esprits, que par les idées intelligibles qu'elle leur découvre dans sa substance toute lumineuse.

IV. La raison creée, nôtre ame, l'esprit humain, les intelligences les plus pures & les plus sublimes peuvent bien voir la lumiere : mais ils ne peuvent la produire, ou la tirer de leur propre fonds ; ils ne peuvent l'engendrer de leur substance. Ils peuvent découvrir les veritez éternelles, immuables, nécessaires dans le Verbe divin, dans la Sagesse éternelle, immuable, nécessaire : mais il ne peuvent trouver en eux que des sentimens souvent fort vifs, mais toûjours obscurs & confus, que des

modalitez pleines de tenebres. En un mot ils ne peuvent en se contemplant découvrir la verité. Ils ne peuvent se nourrir de leur propre substance. Ils ne peuvent trouver la vie des intelligences que dans la Raison universelle qui anime tout les esprits, qui éclaire & qui conduit tous les hommes. Car c'est elle qui console interieurement ceux qui la suivent ; c'est elle qui rappelle ceux qui la quittent ; c'est elle enfin qui par des reproches & des menaces terribles remplit de confusion, d'inquietude & de desespoir ceux qui sont resolus de l'abandonner.

ARISTE. Je suis bien persuadé, Theodore, par les réfléxions que j'ai faites sur ce que vous m'avez dit ces jours-ci, que c'est uniquement le Verbe divin qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'il renferme. Car il n'y a point deux ou plusieurs Sagesses, deux ou plusieurs Raisons universelles. La vérité est immuable, néceſſaire, éternelle, la même dans le tems & dans l'éternité, la même parmi nous & les étrangers, la même dans le ciel & dans les enfers. Le Verbe éternel parle à toutes les nations le même langage,

aux Chinois & aux Tartares comme aux François & aux Espagnols ; & s'ils ne sont pas également éclairez, c'est qu'ils sont inégalement attentifs ; c'est qu'ils mêlent les uns plus, les autres moins, leurs modalitez avec les idées ; les inspirations particulieres de leur amour propre, avec les réponses générales de la verité interieure. Deux fois deux sont quatre chez tous les peuples. Tous entendent la voix de la verité, qui nous ordonne de ne point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse. Et ceux qui n'obeïssent point à cette voix, sentent des reproches interieurs qui les menacent & qui les punissent de leur desobeïssance, pourvû qu'ils rentrent en eux-mêmes, & qu'ils écoutent la Raison. Je suis maintenant bien convaincu de ces principes. Mais je ne comprens pas encore trop bien cette difference entre connoître & sentir, que vous jugez si nécessaire pour éviter l'erreur. Je vous prie de me la faire remarquer.

V. THEODORE. Si vous aviez bien medité sur les principes dont vous dites que vous êtes convaincu, vous verriez clairement ce que vous me de-

mandez. Mais ſans vous engager dans un chemin trop penible, repondez-moi. Penſez-vous que Dieu ſente la douleur que nous ſouffrons ?

ARISTE. Non ſans doute : car le ſentiment de la douleur rend malheureux.

THEODORE. Fort bien. Mais croïez-vous qu'il la connoiſſe ?

ARISTE. Oüi, je le croi. Car il connoît tout ce qui arrive à ſes créatures. La connoiſſance de Dieu n'a point de bornes, & connoître ma douleur ne le rend ni malheureux ni imparfait. Au contraire...

THEODORE. Oh, oh, Ariſte ! Dieu connoît la douleur, le plaiſir, la chaleur & le reſte, & il ne ſent point ces choſes ! Il connoît la douleur, puiſqu'il ſçait quelle eſt cette modification de l'ame en quoi la douleur conſiſte. Il la connoît, puiſque c'eſt lui ſeul qui la cauſe en nous, ainſi que je vous prouverai dans la ſuite, & qu'il ſçait bien ce qu'il fait. En un mot, il la connoît, puiſque ſa connoiſſance n'a point de bornes. Mais il ne la ſent pas : car il ſeroit malheureux. Connoître la douleur ce n'eſt donc pas la ſentir.

ARISTE. Il est vrai. Mais sentir la douleur n'est-ce pas la connoître ?

VI. THEODORE. Non sans doute, puisque Dieu ne la sent nullement, & qu'il la connoît parfaitement. Mais pour ne point nous arrêter à l'équivoque des termes, si vous voulez que sentir la douleur ce soit la connoître, du moins demeurez d'accord que ce n'est point la connoître clairement, que ce n'est point la connoître par lumiere & par évidence ; en un mot que ce n'est point en connoître la nature, & qu'ainsi, à parler exactement, ce n'est point la connoître. Sentir la douleur, par exemple, c'est se sentir malheureux, sans sçavoir bien ni ce qu'on est, ni quelle est cette modalité de nôtre être qui nous rend malheureux. Mais connoître, c'est avoir une idée claire de la nature de son objet, & en découvrir tels & tels rapports par lumiere & par évidence.

Je connois clairement les parties de l'étenduë, parce que j'en puis voir évidemment les rapports. Je vois clairement que les triangles semblables ont leurs côtez proportionnels, qu'il n'y a point de triangle plan dont les trois angles ne soient égaux à deux droits. Je

voi

voi clairement ces véritez ou ces rapports dans l'idée ou l'archetype de l'étenduë. Car cette idée est si lumineuse, que c'est en la contemplant que les Geomettres & les bons Physiciens se forment; & elle est si feconde en véritez, que tous les esprits ensemble ne l'épuiseront jamais.

VII. Il n'en est pas de même de mon être. Je n'en ai point d'idée : je n'en voi point l'archetype. Je ne puis découvrir les rapports des modifications qui affectent mon esprit. Je ne puis en me tournant vers moi-même reconnoître aucune de mes facultez ou de mes capacitez. Le sentiment interieur que j'ai de moi-même m'apprend que je suis, que je pense, que je veux, que je sens, que je souffre, &c. mais il ne me fait point connoître ce que je suis, la nature de ma pensée, de ma volonté, de mes sentimens, de mes passions, de ma douleur, ni les rapports que toutes ces choses ont entr'elles : parce qu'encore un coup n'aïant point d'idée de mon ame, n'en voïant point l'archetype dans le Verbe divin, je ne puis découvrir en la contemplant ni ce qu'elle est, ni les modalitez dont elle est capable, ni enfin les

rapports qui ſont entre ſes modalitez ; rapports que je ſens vivement ſans les connoître: mais rapports que Dieu connoît clairement ſans les ſentir. Tout cela, mon cher Ariſte, parce que comme je vous ai déja dit, je ne ſuis point ma lumiere à moi-même, que ma ſubſtance & mes modalitez ne ſont que ténébres, & que Dieu n'a pas trouvé à propos pour bien des raiſons de me découvrir l'idée ou l'archetype qui repréſente la nature des êtres ſpirituels. Car ſi ma ſubſtance étoit intelligible par elle-même ou en elle-même, ſi elle étoit lumineuſe, ſi elle pouvoit m'éclairer ; comme je ne ſuis pas ſeparé de moi-même, certainement je pourrois voir en me contemplant que je ſuis capable d'être touché de tels & tels ſentimens que je n'ai jamais éprouvez, & dont je n'aurai peut-être jamais aucune connoiſſance. Je n'aurois pas eu beſoin d'un concert pour ſçavoir quelle eſt la douceur de l'harmonie, & quoique je n'euſſe jamais goûté d'un tel fruit, j'aurois pû, je ne dis pas ſentir, mais connoître avec évidence la nature du ſentiment qu'il excite en moi. Mais comme on ne peut connoître la nature des êtres que dans la

Raiſon qui les renferme d'une maniere intelligible ; quoique je ne me puiſſe ſentir qu'en moi-même, ce n'eſt qu'en elle que je puis découvrir ce que je ſuis, & les modalitez dont ma nature eſt ſuſceptible, & à plus forte raiſon ce n'eſt qu'en elle que je puis découvrir les principes des ſciences, & toutes les véritez capables d'éclairer l'eſprit.

ARISTE. Avançons un peu, Theodore. Je croi qu'il y a des differences eſſentielles entre connoître & ſentir ; entre les idées qui éclairent l'eſprit, & les ſentimens qui le touchent : & je demeure d'accord que bien que je ne me ſente qu'en moi-même, je ne puis connoître ce que je ſuis que dans la Raiſon qui renferme l'archetype de mon être, & les idées intelligibles de toutes choſes.

VIII. THEODORE. Bien donc, Ariſte. Vous voilà prêt à faire mille & mille découvertes dans le païs de la vérité. Diſtinguez les idées de vos ſentimens, mais diſtinguez-les bien. Encore un coup diſtinguez-les bien ; & tous ces phantômes careſſans, dont je vous ai parlé, ne vous engageront point dans l'erreur. Elevez-vous toûjours au deſſus de vous-même. Vos modalitez ne ſont que ténébres :

ſouvenez-vous en. Montez plus haut juſqu'à la Raiſon, & vous verrez la lumiere. Faites taire vos ſens, vôtre imagination, & vos paſſions; & vous entendrez la voix pure de la vérité intérieure, les réponſes claires & évidentes de nôtre Maître commun. Ne confondez jamais l'évidence, qui réſulte de la comparaiſon des idées, avec la vivacité des ſentimens qui vous touchent & qui vous ébranlent. Plus nos ſentimens ſont vifs, plus répandent-ils de ténébres. Plus nos phantômes ſont terribles ou agréables, plus ils paroiſſent avoir de corps & de réalité, plus ſont-ils dangereux, & propres à nous ſéduire. Diſſipez-les, ou entrez en défiance. Fuïez en un mot tout ce qui vous touche, & courez & attachez-vous à tout ce qui vous éclaire. Il faut ſuivre la Raiſon malgré les careſſes, les menaces, les inſultes du corps auquel nous ſommes unis, malgré l'action des objets qui nous environnent. Concevez-vous bien diſtinctement tout ceci ? En eſtes-vous bien convaincu par les raiſons que je vous ai données, & par vos propres réflexions ?

ARISTE. Vôtre exhortation, Theodore, me paroît bien vive pour un en-

tretien de Metaphyſique. Il me ſemble que vous excitez en moi des ſentimens, au lieu d'y faire naître des idées claires. Je me ſers de vôtre langage. De bonne foi, je ne comprens pas trop ce que vous me dites. Je le voi, & un moment aprés je ne le voi plus. C'eſt que je ne fais encore que l'entrevoir. Il me ſemble que vous avez raiſon : mais je ne vous entens pas trop bien.

IX. THEODORE. Ah, mon cher Ariſte, vôtre réponſe eſt encore une preuve de ce que nous venons de dire. Il n'y a point de mal que vous y faſſiez réflexion. Je vous dis ce que je voi, & vous ne le voïez pas. C'eſt une preuve que l'homme n'inſtruit pas l'homme. C'eſt que je ne ſuis pas vôtre Maître, ou vôtre Docteur. C'eſt que je ne ſuis qu'un moniteur, vehement peut-être, mais peu exact & peu entendu. Je parle à vos oreilles. Apparemment je n'y fais que trop de bruit. Mais nôtre unique Maître ne parle point encore aſſez clairement à vôtre eſprit : ou plûtôt la Raiſon lui parle ſans ceſſe fort nettement ; mais faute d'attention, vous n'entendez point aſſez ce qu'elle vous répond. Je croïois pourtant par les choſes que vous

venez de me dire, & par celles que je vous avois dites moi-même, que vous compreniez suffisamment mon principe & les consequences qu'il en faut tirer. Mais je voi bien qu'il ne suffit pas que je vous donne des avis généraux appuïez sur des idées abstráites & métaphysiques. Il faut encore que je vous apporte quelques preuves particulieres de la nécessité de ces avis.

Je vous ai exhorté à vous accoûtumer à reconnoître sans peine la difference qu'il y a entre connoître & sentir, entre nos idées claires & nos sentimens toûjours obscurs & confus. Et je vous soûtiens que cela seul suffit pour découvrir une infinité de veritez. Je vous le soûtiens, dis-je, sur ce fondement, qu'il n'y a que la Raison qui nous éclaire, que nous ne sommes point nôtre lumiere à nous-mêmes, ni nulle intelligence à aucune autre. Vous verrez clairement si ce fondement est solide, lorsque vous cesserez de m'entendre moi, & que dans vôtre cabinet vous consulterez attentivement la Vérité intérieure. Mais pour vous faciliter l'intelligence de mon principe, & vous en faire mieux connoître la nécessité & les consequences,

répondez-moi, je vous prie. Vous ſçavez bien la muſique, car je vous voi ſouvent toucher les inſtrumens d'une maniere fort ſçavante & fort hardie.

ARISTE. J'en ſçai aſſez pour charmer mon chagrin, & chaſſer ma mélancolie.

X. THEODORE. Bien donc. Expliquez-moi un peu la nature de ces divers ſons que vous alliez d'une maniere ſi juſte & ſi agréable. Qu'eſt-ce qu'une octave, une quinte, une quarte? D'où vient que deux cordes étant dans l'union, on ne peut en toucher l'une ſans ébranler l'autre? Vous avez l'oreille tres-fine & tres-délicate: conſultez-la, afin qu'elle vous réponde ſur ce que je ſouhaite d'apprendre de vous.

ARISTE. Je penſe que vous vous moquez de moi. C'eſt la Raiſon, & non les ſens, qu'il faut conſulter.

THEODORE. Cela eſt vrai Il ne faut conſulter les ſens que ſur des faits. Leur pouvoir eſt fort borné, mais la Raiſon s'étend à tout. Conſultez-la donc. Et prenez garde de confondre ſes réponſes avec le témoignage de vos ſens. Hé bien que vous répond-elle?

ARISTE. Vous me preſſez trop.

Néanmoins il me semble que le son est une qualité répanduë dans l'air, laquelle ne peut affecter que le sens de l'oüie, car chaque sens a son objet propre.

THEODORE. Appellez-vous cela consulter la Raison?

ARISTE. Que voulez-vous que je vous dise? Tenez, voici une octave, *La-la*. Voici une quinte, *Ut-sol*. Voici une quarte, *Ut-fa*.

THEODORE. Vous chantez bien. Mais que vous raisonnez mal! Je comprens que c'est que vous voulez vous réjoüir.

ARISTE. Assurément, Theodore. Mais pour vôtre autre question, je vous réponds que c'est par sympathie que les cordes de même son s'ébranlent les unes les autres. N'ai-je pas bien rencontré?

THEODORE. Parlons sérieusement, Ariste. Si vous voulez maintenant me réjoüir, tâchez de m'instruire.

ARISTE. Je n'en ferai rien, s'il vous plaît. Faites vôtre personnage, & laissez-moi faire le mien. C'est à moi à écouter.

THEODORE. Que vos manieres sont honêtes & agréables! C'à donc prêtez-moi ce monocorde, & prenez garde à ce que je vas faire, & à ce que je vas vous

dire. En pinçant, ou en tirant à moi cette corde, je la mets hors de l'état où le bandement l'oblige d'être: & lorsque je la quitte, vous voïez bien, sans qu'il soit nécessaire de vous le prouver, qu'elle se remuë quelque temps deçà & delà; & qu'ainsi elle fait un grand nombre de vibrations, & par consequent beaucoup d'autres petites secousses imperceptibles à nos sens. Car la ligne droite étant plus courte que la courbe, une corde ne peut pas faire ses vibrations, ou devenir alternativement droite & courbe, sans que les parties qui la composent s'allongent & se racourcissent fort promptement. Or, je vous prie, un corps mû n'est-il pas capable de mouvoir celui qu'il rencontre? Cette corde peut donc ébranler l'air qui l'environne, & même le subtil qui en pénetre les pores, & celui-ci un autre, jusqu'à vôtre oreille & à la mienne.

ARISTE. Il est vrai. Mais c'est un son que j'entens, un son répandu dans l'air, une qualité qui est bien differente des vibrations d'une corde, ou des secousses d'un air ébranlé.

THEODORE. Doucement, Ariste. Ne consultez point vos sens, & ne jugez

point sur leur témoignage. Il est vrai que le son est tout autre chose qu'un air ébranlé. Mais c'est justement pour cela que vous dites sans fondement que le son se répand dans l'air. Car, prenez-y garde, en touchant cette corde je ne fais que l'ébranler, &. une corde ébranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne.

ARISTE. *Une corde èbranlée ne fait qu'agiter l'air qui l'environne!* Quoi, n'entendez-vous pas qu'elle produit un son dans l'air?

THEODORE. Apparemment j'entens ce que vous entendez. Mais lorsque je veux m'instruire de quelque vérité, je ne consulte pas mes oreilles, & vous consultez les vôtres, nonobstant toutes les bonnes résolutions que vous aviez prises. Rentrez donc en vous-même, & consultez les idées claires que renferme la Raison. Concevez-vous bien que de l'air, que des petits corps de telle figure qu'il vous plaira, & agitez de telle & telle maniere, soient capables de contenir ce son que vous entendez, & qu'une corde le puisse produire? Encore un coup, ne consultez point vos oreilles; & pour plus de fureté, imaginez-vous que vous êtes sourd. Considerez avec atten-



tion l'idée claire de l'étenduë : c'eſt l'archetype des corps : elle en repréſente la nature & les proprietez. N'eſt-il pas évident que toutes les proprietez poſſibles de l'étenduë ne peuvent être que des rapports de diſtance ? Penſez-y ſérieuſement.

ARISTE. Cela eſt évident. Toutes les proprietez de l'étenduë ne peuvent conſiſter que dans ſes diverſes manieres d'être. Ce ne ſont que des rapports de diſtance.

THEODORE. Donc toutes les proprietez ou modalitez poſſibles de l'étenduë ne ſont que des figures, ou des rapports de diſtance ſtables & permanens ; & des mouvemens, ou des rapports de diſtance ſucceſſifs & toûjours changeans. Donc, Ariſte, le ſon que vous convenez être autre choſe que du mouvement, n'eſt point répandu dans l'air, & une corde ne l'y peut produire. Ce ne ſera donc qu'un ſentiment ou une modalité de l'ame.

ARISTE. Je voi bien qu'il faut ſe rendre, ou nier ce principe, que l'idée de l'étenduë repréſente la nature des corps. Peut-être ne repréſente-t'elle qu'une de ſes proprietez. En effet, qui

vous a dit que les corps ne sont que de l'étenduë ? L'essence de la matiere consiste peut-être dans quelque autre chose : & cette autre chose sera capable de contenir les sons, & mêmes de les produire. Prouvez-moi le contraire.

THEODORE. Mais prouvez-moi vous-même que cette autre chose, en quoi vous faites consister l'essence de la matiere, ne sera pas capable de penser, de vouloir, de raisonner. Je vous soûtiens que les cordes de vôtre Luth pensent aussi juste que vous, ou du moins qu'elles se plaignent de ce que vous troublez leur repos. Prouvez-moi le contraire, & je vous convaincrai qu'elles ne répandent aucun son.

ARISTE. Il est vrai que si la nature du corps consiste dans quelque autre chose que de l'étenduë, n'aïant nulle idée de cette chose, je ne puis pas vous prouver qu'elle ne pense point. Mais je vous prie, prouvez-moi que la matiere n'est rien autre chose que de l'étenduë, & qu'ainsi elle est incapable de penser. Car cela me paroît necessaire pour faire taire les libertins, qui confondent l'ame avec le corps, & qui soûtiennent qu'elle est mortelle aussi-bien que lui, à cause

que ſelon eux toutes nos penſées ne ſont que des modalitez de cette choſe inconnuë qu'on appelle corps, & que toutes les modalitez peuvent ceſſer d'être.

XI. THEODORE. J'ai deja répondu à la queſtion que vous me faites: mais elle eſt ſi importante, que bien qu'elle ſoit hors de propos, je ſuis bienaiſe de vous faire remarquer que ſa réſolution dépend auſſi-bien que toutes les autres veritez de ce grand principe, que la Raiſon univerſelle renferme les idées qui nous éclairent; & que les ouvrages de Dieu aïant été formez ſur ces idées, on ne peut mieux faire que de les contempler pour découvrir la nature & les proprietez des êtres créez. Prenez donc garde. Nous pouvons penſer à de l'étenduë ſans penſer à autre choſe. C'eſt donc un être ou une ſubſtance, & non une maniere d'être. Car on ne peut penſer à une maniere d'être, ſans penſer à l'être qu'elle modifie, puiſque les manieres d'être ne ſont que l'être même de telle & telle façon. On ne peut penſer à des figures & à des mouvemens ſans penſer à l'étenduë, parce que les figures & les mouvemens ne ſont que des manieres d'être de l'étenduë. Cela eſt clair,

I. Entr. n. 2.

ſi je ne me trompe. Et ſi cela ne vous paroît pas tel, je vous ſoûtiens que vous n'avez plus aucun moïen de diſtinguer les modalitez des ſubſtances d'avec les ſubſtances mêmes. Si cela ne vous paroît pas évident, ne philoſophons pas davantage. Car.....

ARISTE. Philoſophons, je vous prie.

THEODORE. Philoſophons. L'idée ou l'archetype de l'étenduë eſt éternelle & néceſſaire. Nous voïons cette idée, comme je vous l'ai déja prouvé ; & Dieu la voit auſſi, puiſqu'il n'y a rien en lui qu'il ne découvre. Nous la voïons, dis-je, clairement & diſtinctement ſans penſer à autre choſe. Nous pouvons l'appercevoir ſeule, ou plûtôt nous ne pouvons pas l'appercevoir comme la maniere d'être de quelqu'autre choſe, car elle ne renferme aucun rapport néceſſaire aux autres idées. Or Dieu peut faire ce qu'il voit, & ce qu'il nous fait voir dans ſa lumiere clairement & diſtinctement. Il peut faire tout ce qui ne renferme point de contradiction, car il eſt tout-puiſſant, Donc il peut faire de l'étenduë toute ſeule. Cette étenduë ſera donc un être ou une ſubſtance: & l'idée que nous en avons nous repréſentera ſa



nature. Supposé donc que Dieu ait créé de cette étenduë, assurément il y aura de la matiere. Car quel genre d'être seroit-ce que cette étenduë? Or je croi que vous voïez bien que cette matiere est incapable de penser, de sentir, de raisonner.

ARISTE. Je vous avoüe que nos idées étant nécessaires & éternelles, & les mêmes que Dieu consulte; s'il agit il fera ce que ces idées représentent; & que nous ne nous tromperons point, si nous n'attribuons à la matiere que ce que nous voïons dans son archetype. Mais nous ne voïons peut-être pas cet archetype tout entier. Les modalitez de l'étenduë ne pouvant être que des rapports de distance, l'étenduë est incapable de penser. J'en conviens. Mais le sujet de l'étenduë, cette autre chose qui est peut-être renfermée dans l'archetype de la matiere, & qui nous est inconnuë, cela pourra bien penser.

XII. THEODORE. Cela pourra bien davantage. Car cela pourra tout ce que vous voudrez, sans que personne vous le puisse contester. Cela pourra avoir mille & mille facultez, vertus, proprietez admirables. Cela pourra agir

dans vôtre ame, l'éclairer, la rendre heureuſe & malheureuſe. En un mot il y aura autant de puiſſances, &, ſi vous pouſſez la choſe, autant de Divinitez qu'il y a de differens corps. Car en effet, que ſçai-je ſi cette autre choſe,que vous prenez pour l'eſſence de la matiere, n'a point toutes les qualitez qu'il vous plaira de lui attribuer, puiſque je n'en ai nulle connoiſſance. Vous voïez peut-être par là, que pour connoître les ouvrages de Dieu, il faut conſulter les idées qu'il nous en donne, celles qui ſont claires, celles ſur leſquelles il les a formez; & qu'on court de tres-grands dangers, ſi on ſuit une autre voïe. Car ſi nous conſultons nos ſens, ſi nous nous rendons aveuglément à leur témoignage, ils nous perſuaderont qu'il y a du moins certains corps dont la puiſſance & l'intelligence ſont merveilleuſes.

Nos ſens nous diſent que le feu répand la chaleur & la lumiere.Ils nous perſuadent que les animaux & les plantes travaillent à la conſervation de leur être & de leur eſpece avec beaucoup d'adreſſe, & avec une eſpece d'intelligence. Or nous voïons bien que ces facultez ſont autre choſe que des figures & des mouvemens.

vemens. Nous jugeons donc ſur ces témoignages obſcurs & confus de nos ſens, qu'il faut qu'il y ait dans lès corps quelqu'autre choſe que de l'étenduë, puiſque toutes les modalitez de l'étenduë ne peuvent être que des mouvemens & des figures. Mais conſultons attentivement la Raiſon. Arrêtons-nous à l'idée claire que nous avons des corps. Ne les confondons pas avec nôtre être propre, & nous découvrirons peut-être que nous leur attribuons des qualitez & des propriétez qu'ils n'ont pas, & qui nous appartiennent uniquement.

Il ſe peut faire, dites-vous, que nous ne voyions pas tout entier l'archetype ou l'idée de la matiere. Quand cela ſeroit ainſi, nous ne devrions lui attribuer que ce que cette idée nous en repréſente; car il ne faut point juger de ce qu'on ne connoît pas. Aſſurément ſi les libertins croïent qu'il leur eſt permis de raiſonner ſur des chimeres dont ils n'ont aucune idée, ils doivent ſouffrir qu'on raiſonne des choſes par les idées qu'on en a. Mais pour leur ôter tout ſujet de chûte & de confiance dans leurs étranges erreurs, encore un coup prenez garde que nous pouvons penſer à l'étenduë

ſans penſer à autre choſe. Car c'eſt là le principe. Donc Dieu peut faire de l'étenduë ſans faire autre choſe. Donc cette étenduë ſubſiſtera ſans cette choſe inconnuë qu'ils attribuënt à la matiere. Cette étenduë ſera donc une ſubſtance, & non une modalité de ſubſtance. Et voilà ce que je croi devoir appeller corps ou matiere pour bien des raiſons : non ſeulement parce qu'on ne peut penſer aux modalitez des êtres, ſans penſer aux êtres mêmes dont elles ſont des modalitez, & qu'il n'y a point d'autre voïe pour diſtinguer les êtres de leurs modalitez, que de voir ſi on peut penſer à ceux-là ſans penſer à celles-ci; mais encore parce que par l'étenduë toute ſeule, & par les proprietez que tout le monde lui attribuë, on peut expliquer ſuffiſamment tous les effets naturels, je veux dire qu'on ne remarque aucun effet de la matiere dont on ne puiſſe découvrir la cauſe naturelle dans l'idée de l'étenduë, pourvû que cet effet ſoit clairement connu.

ARISTE. Ce que vous dites là me paroît convaincant. Je comprens plus clairement que jamais, que pour connoître les ouvrages de Dieu, il faut conſulter

attentivement les idées qu'il renferme dans sa sagesse, & faire taire nos sens, & sur tout nôtre imagination. Mais cette voïe de découvrir la vérité est si rude & si pénible, qu'il n'y a presque personne qui la suive. Pour voir que le soleil est tout éclatant de lumiere, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Pour juger si le son est dans l'air, il suffit de faire du bruit. Rien n'est plus commode. Mais l'esprit travaille furieusement dans l'attention qu'il donne aux idées qui ne frappent point les sens. On se lasse bien-tôt: je le sçai par experience. Que vous êtes heureux de pouvoir méditer sur les matieres métaphysiques !

THEODORE. Je suis fait comme les autres, mon cher Ariste. Jugez de moi par vous-même, & vous me ferez honneur, vous ne vous tromperez qu'à mon avantage. Que voulez-vous ? Cette difficulté que nous trouvons tous à nous unir à la Raison, est une peine & une preuve du peché, & la rebellion du corps en est le principe. Nous sommes condamnez à gagner nôtre vie à la sueur de nôtre front. Il faut maintenant que l'esprit travaille pour se nourrir de la vérité. Cela est commun à tous les hommes. Mais

croïez moi, cette viande des esprits est si delicieuse, & donne à l'ame tant d'ardeur lorsqu'on en a goûté, que quoiqu'on se lasse de la rechercher, on ne se lasse jamais de la desirer & de recommencer ses recherches : car c'est pour elle que nous sommes faits. Mais si je vous ai trop fatigué, donnez-moi cet instrument, afin que je soulage vôtre attention, & que je rende sensibles, autant que cela se peut, les véritez que je veux vous faire comprendre.

ARISTE. Que voulez-vous faire? je comprens clairement que le son n'est point répandu dans l'air, & qu'une corde ne peut le produire. Les raisons que vous venez de me dire me paroissent convaincantes. Car enfin, le son ni le pouvoir de le produire n'est point renfermé dans l'idée de la matiere, puisque toutes les modalitez des corps ne consistent que dans des rapports de distance. Cela me suffit. Néanmoins voici encore une preuve qui me frappe & qui me convainc. C'est que dans une fiévre que j'eus il y a quelque temps, j'entendois sans cesse le hurlement d'un animal qui sans doute ne hurloit plus, car il étoit mort. Je pense aussi que dans le som-

meil il vous arrive comme à moi d'entendre un concert, ou du moins le ſon de la trompette ou du tambour, quoiqu'alors tout ſoit dans un grand ſilence. J'entendois donc étant malade des cris & des hurlemens. Car je me ſouviens encore aujourd'hui qu'ils me faiſoient beaucoup de peine. Or ces ſons deſagréables n'étoient point dans l'air, quoique je les y entendiſſe auſſi-bien que celui que fait cet inſtrument. Donc, quoiqu'on entende les ſons comme répandus dans l'air, il ne s'enſuit pas qu'ils y ſoient. Ils ne ſe trouvent effectivement que dans l'ame, car ce ne ſont que des ſentimens qui la touchent, que des modalitez qui lui appartiennent. Je pouſſe même les choſes plus loin. Car tout ce que vous m'avez dit juſqu'ici me porte à croire qu'il n'y a rien dans les objets de nos ſens qui ſoit ſemblable aux ſentimens que nous en avons. Ces objets ont rapport avec leurs idées; mais il me ſemble qu'ils n'ont nul rapport avec nos ſentimens. Les corps ne ſont que de l'étenduë capable de mouvement & de diverſes figures. Cela eſt évident lorſque l'on conſulte l'idée qui les repréſente.

THEODORE. Les corps, dites-vous,

n'ont rien de semblable aux sentimens que nous avons ; & pour en connoître les proprietez, il ne faut pas consulter les sens, mais l'idée claire de l'étenduë qui représente leur nature. Retenez bien cette importante vérité.

ARISTE. Cela est évident, & je ne l'oublierai jamais.

XIII. THEODORE. Jamais ! Bien donc dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'une octave & une quinte, ou plûtôt enseignez-moi ce qu'il faut faire pour entendre ces consonances.

ARISTE. Cela est bien facile. Touchez cette corde entiere, & ensuite mettez là vôtre doigt, & touchez l'une ou l'autre partie de la corde, & vous entendrez l'octave.

THEODORE. Pourquoi là mon doigt, & non pas ici ?

ARISTE. C'est qu'ici vous feriez une quinte, & non une octave. Regardez, regardez. Voilà tous les tons marquez ..... Vous riez.

THEODORE. Me voilà bien sçavant, Ariste. Je puis vous faire entendre tous les tons que je voudrai. Mais si nous avions brisé nôtre instrument, toute nôtre science seroit en morceaux.

ARISTE. Point du tout, j'en ferois bien un autre. Ce n'eſt qu'une corde ſur un ais. Tout le monde en peut faire autant.

THEODORE. Oüi. Mais cela ne ſuffit pas. Il faut marquer éxactement les conſonances ſur cet ais. Comment le diviſeriez-vous donc pour marquer où il faut mettre le doigt, afin d'entendre l'octave, la quinte, & les autres conſonances ?

ARISTE. Je toucherois la corde entiere, & en gliſſant le doigt je prendrois le ton que je voudrois marquer. Car je ſçai même aſſez la muſique pour accorder les inſtrumens.

THEODORE. Vôtre méthode n'eſt gueres éxacte, puiſque ce n'eſt qu'en tâtonnant que vous trouvez ce que vous cherchez. Mais ſi vous deveniez ſourd, ou plûtôt ſi le petit nerf qui bande le tambour de vôtre oreille, & qui l'accorde avec vôtre inſtrument, venoit à ſe relâcher, que deviendroit vôtre ſcience? Ne pourriez-vous plus marquer éxactement les differens tons? Eſt-ce qu'on ne peut devenir ſourd ſans oublier la muſique? Si cela eſt, vôtre ſcience n'eſt point fondée ſur des idées claires. La Raiſon

n'y a point de part, car la Raiſon eſt immuable & néceſſaire.

ARISTE. Ah, Theodore! j'avois déja oublié ce que je viens de vous dire que je n'oublierois jamais. A quoi eſt-ce que je penſe? Je vous ai fait là de plaiſantes réponſes, vous aviez ſujet d'en rire. C'eſt que naturellement j'écoute plus mes ſens que ma Raiſon. Je ſuis ſi accoûtumé à conſulter mes oreilles, que je ne penſois pas bien à ce que vous me demandiez. Voici une autre réponſe dont vous ſerez plus content. Pour marquer l'octave ſur cet inſtrument, il faut diviſer en deux parties égales l'eſpace qui répond à la corde. Car ſi l'aïant touchée entiere, on touche enſuite l'une ou l'autre de ſes parties, on aura l'octave. Si on la touche entiere, & enſuite les deux tiers, on aura la quinte. Et enfin ſi on la touche entiere, & enſuite les trois quarts, on aura la quarte, & ces deux dernieres conſonances monteront à l'octave.

XIV. THEODORE, Cette réponſe m'inſtruit. Je la comprens diſtinctement. Je voi bien par là que l'octave, ou plûtôt la cauſe naturelle qui la produit, eſt comme 2. à 1. la quinte comme

3.

3. à 2. la quarte comme 4. à 3. Ces rapports des nombres ſont clairs. Et puiſque vous me dites qu'une corde diviſée & touchée ſelon la grandeur qu'expriment ces nombres, rend ces conſonances, quand je deviendrois ſourd, je pourrois les marquer ſur le monocorde. Voilà ce que c'eſt que de raiſonner ſur des idées claires, on inſtruit ſolidement les gens. Mais pourquoi une quinte & une quarte valent-elles une octave ?

ARISTE. C'eſt que le ſon eſt au ſon comme la corde à la corde. Ainſi, puiſque l'octave ſe fait entendre lorſqu'on touche une corde, & enſuite ſa moitié, l'octave eſt comme 2. à 1. ou ce qui eſt la même choſe, comme 4. à 2. Or le rapport de 4. à 2. eſt composé du rapport de 4. à 3. qui eſt la quarte, & de 3. à 2. qui eſt la quinte. Car vous ſçavez bien que le rapport d'un nombre à un autre eſt composé de tous les rapports qui ſont entre tous les nombres que ces deux nombres renferment. Le rapport de 3. à 6. par exemple, qui eſt celui de 1. à 2, eſt composé des rapports de 3. à 4. de 4. à 5. & de 5. à 6. Par là vous voïez que le diton & la tierce mineure valent une quinte. Car la raiſon ou le rapport de 4.

à 6. qui eſt égal à celui de 2. à 3. eſt compoſé de ceux de 4. à 5. qui fait le diton, & de 5. à 6. qui eſt la tierce mineure.

THEODORE. Je conçois clairement tout ceci, en ſuppoſant que le ſon ſoit au ſon comme la corde à la corde. Mais je ne comprens pas bien ce principe. Penſez-vous qu'il ſoit appuïé ſur des idées claires ?

ARISTE. Oüi je le croi. Car la corde ou les divers tremblemens, ſont la cauſe de divers ſons: Or la cauſe entiere eſt à ſa moitié comme 2. à 1. & les effets répondent éxactement à leurs cauſes. Donc l'effet de la cauſe entiere eſt double de l'effet de ſa moitié. Donc le ſon de la corde entiere eſt au ſon de ſa moitié comme 2. à 1.

THEODORE. Concevez-vous diſtinctement ce que vous me dites ? Pour moi j'y trouve de l'obſcurité, & autant que je le puis je ne me rends qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires.

ARISTE. Que trouvez-vous à redire dans mon raiſonnement ?

XV. THEODORE. Il y a beaucoup d'eſprit. Car vous ne manquez pas de ce côté-là. Mais le principe en eſt obſcur. Il n'eſt point appuïé ſur des idées

claires. Prenez-y garde. Vous croïez connoître ce que vous ne faites que sentir; & vous prenez pour principe un préjugé dont vous aviez reconnu la fausseté auparavant. Mais pour faire sentir la fausseté de vôtre preuve, souffrez que je fasse sur vous une petite experience. Donnez moi vôtre main: je ne vous ferai pas grand mal. Presentement que je vous frotte le creux de la main avec le bout de ma manche, ne sentez-vous rien?

ARISTE. Je sens un peu de chaleur, ou une espece de chatoüillement assez agréable.

THEODORE. Et maintenant.

ARISTE. Ah Theodore! vous me faites mal. Vous me frottez trop rudement. Je sens une douleur qui m'incommode.

THEODORE. Vous vous trompez, Ariste. Laissez-moi faire. Vous sentez un plaisir deux ou trois fois plus grand que celui que vous sentiez tout-à-l'heure. Je m'en vas vous le prouver par vôtre même raisonnement. Prenez garde. *Le frottement que je fais dans vôtre main est la cause de ce que vous y sentez. Or la cause entiere est à sa moitié comme 2. à 1. & les*

effets répondent exactement à l'action de leurs causes. Donc l'effet de la cause entiere ou de l'action entiere de la cause est double de l'effet de sa moitié. Donc en frottant une fois plus fort ou plus vîte, ce mouvement redoublé doit produire une fois plus de plaisir. Donc je ne vous ai point fait de douleur, si ce n'est que vous pretendiez que la douleur soit au plaisir comme 2. à 1.

ARISTE. Me voilà bien puni d'avoir raisonné sur un principe obscur. Vous m'avez fait du mal ; & pour toute excuse vous me prouvez que vous m'avez fait un double plaisir. Cela n'est point agréable.

THEODORE. Vous en êtes quitte à bon marché, car si nous eussions été auprés du feu, j'eusse peut-être fait bien pis.

ARISTE. Que m'eussiez-vous fait ?

THEODORE. Apparemment j'eusse pris un charbon ardent, & je l'eusse d'abord approché un peu de vôtre main, & si vous m'eussiez dit que cela vous faisoit plaisir, je l'y aurois appliqué, afin de vous en donner davantage, & puis je vous aurois prouvé par vôtre raisonnement que vous auriez tort de vous plaindre.

ARISTE. Vraiment je l'ai échapé belle ! Est-ce ainsi que vous instruisez les gens ?

THEODORE. Comment voulez-vous que je fasse ? Quand je vous donne des preuves métaphysiques vous les oubliez incontinent. Il faut bien que je les rende sensibles, afin que vous les compreniez sans peine, & que vous vous en souveniez toûjours. Pourquoi avez-vous oublié si-tôt qu'il ne faut raisonner que sur des idées claires ; qu'une corde ébranlée ne peut au plus qu'agiter l'air qui l'environne, & qu'elle ne peut produire les divers sons que vous entendez ?

ARISTE. C'est que dés que je touche la corde j'entens le son.

THEODORE. Je le voi bien. Mais vous ne concevez pas clairement que les vibrations d'une corde puissent répandre ou produire le son. Vous en êtes demeuré d'accord. Car le son n'est point renfermé dans l'idée de la matiere, encore moins le pouvoir d'agir dans l'ame & de le lui faire entendre. De ce que les tremblemens d'une corde ou de l'air sont suivis d'un son & de tel son, jugez en que les choses étant comme elles sont, cela est nécessaire afin qu'on l'entende.

Mais ne vous imaginez pas qu'il y ait un rapport nécessaire entre ces choses. Apparemment je n'entens pas les mêmes sons que vous, quoique j'entende peut-être les mêmes tons ou les mêmes consonances. Car si le tambour de mon oreille est plus petit ou moins épais que le vôtre d'une certaine quantité, qui fasse qu'il s'accorde plus façilement en prenant un autre ton qu'en prenant le même, ce qui est fort vrai-semblable, asseurément, tout le reste étant égal, j'entens un son plus haut que vous, lorsqu'on touche cette corde. Enfin je ne voi nul rapport de grandeur entre les consonances. Il n'est point clair que la difference des sons qui les composent soit du plus au moins, comme les cordes qui les rendent. Cela me paroît évident.

ARISTE. Cela me paroît tel. Mais puisque les tremblemens d'une corde ne sont point la cause du son, d'où vient que j'entens le son lorsqu'on touche la corde?

THEODORE. Il n'est pas tems, Ariste, de résoudre cette question. Lorsque nous aurons traité de l'efficace des causes, ou des loix de l'union de l'ame & du corps, elle se résoudra sans peine.



Je ne pense présentement qu'à vous faire remarquer la difference qu'il y a entre connoître clairement & sentir confusément. Je ne pense qu'à vous bien convaincre de cette importante vérité, que pour connoître les ouvrages de Dieu il ne faut pas s'arrêter aux sentimens qu'on en a, mais aux idées qui les représentent. Car je ne puis trop vous le repeter: il ne faut pas consulter ses sens, ses propres modalitez, qui ne sont que ténébres, mais la Raison qui nous éclaire par ses divines idées, par des idées immuables, néceſſaires, éternelles.

ARISTE. J'en demeure d'accord. J'en suis pleinement convaincu. Passons outre, car je me lasse de vous entendre incessamment redire les mêmes choses.

XVI. THEODORE. Nous passerons à ce qu'il vous plaira. Mais, croïez-moi, il ne suffit pas de voir un principe, il faut le bien voir. Car entre voir & voir il y a des differences infinies; & le principe que je vous inculque est si nécessaire & d'un si grand usage, qu'il faut l'avoir toûjours present à l'esprit, & ne pas l'oublier comme vous faites. Mais voïons si vous en êtes bien convaincu, & si vous sçavez bien vous en servir.

Dites-moi pourquoi deux cordes étant en unisson on ne peut en toucher une sans ébranler l'autre.

ARISTE. Cette question me paroît bien difficile : car j'en ai lû dans certains Auteurs beaucoup d'explications qui ne me satisfont gueres. J'appréhende que ma réponse ne m'attire encore quelque petite raillerie, ou que vous ne fassiez quelque expérience à mes dépens.

THEODORE. Non, non, Ariste, ne craignez rien. Mais n'oubliez pas le principe des *idées claires*. Je ne devrois pas vous en avertir si souvent. Mais j'ai peur que la *sympathie*, ou quelqu'autre chimere ne vous empêche de le suivre.

ARISTE. Voïons un peu. Lorsque je touche cette corde, elle ébranle l'air par ses vibrations. Or cet air agité peut communiquer quelque mouvement aux autres cordes qu'il rencontre.

THEODORE. Fort bien. Mais les dissonantes, aussi-bien que celles qui rendent le même son, seront ébranlées.

ARISTE. C'est à quoi je pensois. Un peu de sympathie viendroit assez bien ici, mais vous n'en voulez point.

THEODORE. Je reçois volontiers ce mot pour ce qu'il vaut. Il y a sym-

pathie entre les cordes de même son. Cela est certain, puisqu'elles agissent les unes sur les autres, car c'est ce que ce mot signifie. Mais d'où vient cette sympathie? C'est ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Ce n'est point à cause de leur longueur ou de leur grosseur. Car il y a sympathie entre des cordes inégales, & il n'y a point de sympathie entre des cordes égales, si elles ne rendent le même son. Il faut donc que tout dépende du son. Mais à propos, le son n'est point une modalité de la corde, & elle ne peut le produire. D'où viendra donc cette sympathie? Me voici bien embarrassé.

THEODORE. Vous vous embarrassez de peu de chose. Il y a sympathie entre les cordes de même son. Voilà le fait que vous voulez expliquer. Voïez donc ce qui fait que deux cordes rendent un même son, & vous aurez tout ce qui est nécessaire pour découvrir ce que vous cherchez.

ARISTE. Si deux cordes sont égales en longueur & en grosseur, ce sera l'égalité de leur tension qui fera qu'elles rendront le même son: & si elles sont inégales seulement en longueur, si l'une

eſt, par exemple, double de l'autre, il faudra qu'elle ſoit tenduë par une force quadruple.

THEODORE. Que fait donc dans des cordes égales une tenſion plus ou moins grande ?

ARISTE. Elle les rend capables d'un ſon plus ou moins aigu.

THEODORE. Oüi, mais ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut. Nous n'avons que faire de la difference des ſons : nul ſon ne peut ébranler cette corde. Car le ſon eſt plûtôt l'effet que la cauſe du mouvement. Dites-moi donc comment la tenſion fait-elle que le ſon devient plus aigu ?

ARISTE. C'eſt apparemment parce qu'elle fait que la corde a des tremblemens plus prompts.

THEODORE. Bon, voilà tout ce qu'il nous faut. Car le tremblement, & non le ſon de ma corde, pourra faire trembler la vôtre. Deux cordes égales en longueur & en groſſeur, & également tenduës rendent un même ſon, par cette raiſon qu'ils ont des tremblemens également prompts : & ſi l'une monte plus haut que l'autre, c'eſt une marque qu'elle eſt plus tenduë, & qu'el-

le fait plus promptement chacune de ses vibrations. Or une corde n'en ébranle une autre que par le moïen de ses vibrations. Car un corps n'en meut un autre que par le moïen de son mouvement. Cela étant, dites-moi maintenant pourquoi les cordes de même son se communiquent leur tremblement : & pourquoi les dissonantes ne le font point, du moins d'une maniere qui soit sensible.

XVII. ARISTE. J'en voi clairement la raison. Voici deux cordes de même son. Voilà la vôtre, voici la mienne. Quand je lâche ma corde, elle pousse l'air vers vous, & cet air poussé ébranle quelque peu vôtre corde. La mienne fait encore en fort peu de tems quantité de semblables vibrations, dont chacune ébranle l'air, & pousse vôtre corde comme a fait la premiere secousse. Voilà ce qui la fait trembler. Car plusieurs petites secousses données à propos peuvent produire un ébranlement sensible. Mais lorsque ces petites secousses viennent à contre-tems, elles se nuisent les unes aux autres. Ainsi, lorsque deux cordes sont dissonantes, ou ne peuvent faire leurs vibrations en tems égal ou multi-

ple, ou du moins commensurable, à cause qu'elles sont inégalement bandées, ou de longueur & grosseur inégale, & incommensurable, elles ne peuvent s'ébranler l'une l'autre. Car si la premiere se meut, & pousse l'air & la seconde corde vers vous dans le tems que cette seconde revient vers moi, alors elle en diminuëra le mouvement au lieu de l'augmenter. Il faut donc que les vibrations des cordes se fassent en tems égal ou multiple, afin qu'elles se communiquent mutuellement un mouvement assez grand pour être sensible ; & leur mouvement est d'autant plus sensible, que la consonance qu'elles rendent approche plus de l'unisson. C'est pourquoi dans l'octave elles s'ébranlent davantage que dans la quinte, & dans la quinte plus que dans la quarte : parce que les deux cordes recommencent plus souvent leurs vibrations dans le même instant. Estes-vous bien satisfait de cette raison ?

THEODORE. Tout-à-fait, Ariste. Car vous avez suivi le principe des idées claires. Je comprens fort bien que les cordes de même son s'ébranlent mutuellement, non par la sympathie de

leur son, car le son ne peut être la cause du mouvement ; mais par l'accord de leurs vibrations, qui ébranlent ou secoüent l'air dans lequel elles sont tenduës. Tant que vous raisonnerez des proprietez des corps sur les idées des figures & des mouvemens, je serai content de vous. Car vous avez l'esprit si juste, qu'il est difficile que vous fassiez un méchant raisonnement en suivant un principe clair. En effet, si nous tombons si souvent dans l'erreur, cela vient plûtôt de la fausseté ou de l'obscurité de nos idées, que de la foiblesse de nôtre esprit. Les Geometres se trompent rarement, & les Physiciens presque toûjours. Pourquoi cela ? C'est que ceux-ci raisonnent ordinairement sur des idées confuses, & ceux-là sur les idées les plus claires que nous aïons.

ARISTE. Je voi mieux que jamais la nécessité de vôtre principe. Vous avez bien fait de me le repeter souvent, & de me le rendre sensible. Je tâcherai de m'en souvenir. Il ne faut point juger des objets sensibles sur les sentimens dont ils nous frappent, mais sur les idées qui les représentent. Nos sentimens sont confus. Ce ne sont que des modalitez

de nôtre ame qui ne peuvent nous éclairer. Mais les idées que la Raison nous découvre sont lumineuses : l'évidence les accompagne. Il suffit de les considerer avec attention pour en découvrir les rapports, & s'instruire solidement de la verité. N'est-ce pas là, Theodore, ce que vous voulez que je me mette bien dans l'esprit ?

THEODORE. Oüi, Ariste : & si vous le faites, vous voïagerez sans crainte dans le païs des intelligences. Vous en éviterez prudemment les lieux inaccessibles ou trop dangereux, & vous n'apprehenderez plus ces phantômes caressans qui engagent insensiblement dans l'erreur les nouveaux voïageurs de ces contrées. Mais ne vous imaginez pas de bien sçavoir ce que je viens de vous dire, & ce que vous avez repeté vous-même. Vous ne le sçaurez éxactement que lorsque vous y aurez medité souvent. Car on n'apprend jamais bien ce qu'on entend dire aux hommes, si la vérité intérieure ne nous le repete dans le silence de toutes les créatures. Adieu donc, Ariste. Je vous laisse seul avec la Raison. Consultez-là sérieusement, & oubliez tout le reste.

IV. ENTRETIEN.

En général de la nature & des proprietez des sens. De la sagesse des loix de l'union de l'ame & du corps. Cette union changée en dépendance par le peché du premier homme.

ARISTE. D'où venez-vous, Theodore ? J'étois dans l'impatience de ne point vous rencontrer.

I. THEODORE. Quoi donc ! Est-ce que la Raison ne vous suffit pas ; & que vous ne pouvez passer agréablement le tems avec elle, si Theodore n'est de la partie ? La raison suffit pour une éternité aux bienheureuses intelligences ; & quoique je ne vous aïe laissé avec elle que quelques heures, l'impatience vous prend de ne me point voir. A quoi pensez-vous ? Prétendez-vous que je souffre que vous aïez pour moi un attachement aveugle & dereglé ? Aimez la Raison, consultez-la, suivez-la. Car je vous declare que je renonce à l'amitié de ceux qui la négligent, & qui refusent de se soûmettre à ses loix.

ARISTE. Doucement, Theodore. Ecoutez un peu.

II. THEODORE. Il ne peut y avoir d'amitié durable & sincere, si elle n'est appuïée sur la Raison, sur un bien immuable ; sur un bien que tous puissent posseder sans le diviser. Car les amitiez fondées sur les biens qui se partagent, & qui se dissipent par l'usage, ont toûjours de fâcheuses suites, & ne durent que peu de tems : fausses & dangereuses amitiez ?

ARISTE. D'accord. Tout cela est vrai, rien n'est plus certain. Ah, Theodore !

THEODORE. Que voulez-vous dire ?

III. ARISTE. Qu'il y a de difference entre voir & voir ; entre sçavoir ce que nous disent les hommes, dans le tems qu'ils nous le disent, & sçavoir ce que nous dit la Raison, dans le tems qu'elle nous répond ! Qu'il y a de difference entre connoître & sentir ; entre les idées qui nous éclairent, & les sentimens confus qui nous agitent & qui nous troublent ! Que ce principe est fecond, qu'il répand de lumieres ! Que d'erreurs, que de préjugez il dissipe ! J'ai medité, Theodore, sur ce principe. J'en ai suivi les consequences, &

& j'étois dans l'impatience de vous voir, pour vous remercier de me l'avoir appris. Souffrez que je vous dise ce que les Fidéles de Samarie disoient à la Samaritaine, aprés qu'ils eurent aussi-bien qu'elle écouté nôtre Maistre commun : *Jam non propter tuam loquelam credimus*, disoient-ils à cette femme : *Ipsi enim audivimus & scimus.* Oüi, maintenant je suis convaincu, non par la force de vos discours, mais par les réponses évidentes de la vérité intérieure. Je comprens ce que vous m'avez dit : mais que j'ai compris bien d'autres choses, dont vous ne m'aviez point parlé ! Je les ai clairement comprises ; & ce qui m'en reste de plus profondément gravé dans la memoire, c'est que j'ai vêcu toute ma vie dans l'illusion ; toûjours seduit par le témoignage de mes sens ; toûjours corrompu par leurs attraits. Que les biens sensibles sont méprisables ! Que les corps me paroissent impuissans ! Non, ce soleil, quelque éclatant qu'il paroisse à mes yeux, il ne possede ni ne répand point cette lumiere qui m'éclaire. Toutes ces couleurs qui me réjoüissent par leur varieté & par leur vivacité, toutes

ces beautez qui me charment, lorſque je tourne les yeux ſur tout ce qui m'environne, m'appartiennent à moi. Tout cela ne vient point des corps, n'eſt point dans les corps. Car rien de cela n'eſt renfermé dans l'idée de la matiere. Et je ſuis perſuadé qu'il ne faut point juger des ouvrages de Dieu par les divers ſentimens qu'on en a, mais par les idées immuables, néceſſaires, éternelles qui les repréſentent, par l'archetype ſur lequel ils ont tous été formez.

THEODORE Que je ſens de plaiſir à vous entendre! Je voi bien que vous avez conſulté la Raiſon dans le ſilence des créatures; car vous en êtes encore tout éclairé, tout animé, tout penetré. Ah que nous ſerons bons amis, ſi la Raiſon eſt toûjours nôtre bien commun, & le lien de nôtre ſocieté! Nous joüirons l'un & l'autre des mêmes plaiſirs, nous poſſederons les mêmes richeſſes. Car la vérité ſe donne toute entiere à tous, & toute entiere à chacun de nous. Tous les eſprits s'en nourriſſent, ſans rien diminuer de ſon abondance. Que j'ai de joie encore un coup de vous voir tout pénetré des véritez que vous me dites!

IV. ARISTE. Je suis aussi tout pénetré de reconnoissance de l'obligation que je vous ai. C'étoit là le sujet de mon impatience. Oüi, vous m'avez enseigné cet arbre du Paradis terrestre, qui donne aux esprits la vie, & l'immortalité. Vous m'avez montré la manne celeste, dont je dois me nourrir dans le desert de la vie presente. Vous m'avez conduit insensiblement au Maître intérieur qui seul éclaire toutes les intelligences. Un quart d'heure d'attention sérieuse aux idées claires & lumineuses qu'il présente à l'esprit, m'a plus appris de véritez, m'a délivré de plus de préjugez, que tout ce que j'avois lû dans les Livres des Philosophes, que tout ce que j'avois oüi dire à mes Maîtres, & à vous-même, Theodore. Car quelque justes que soient vos expressions, quand vous me parlez & que je consulte la Raison, il se fait en même tems un bruit confus de deux réponses differentes, l'une sensible, & l'autre intelligible. Et le moindre inconvenient qui en arrive, c'est que la réponse qui me frappe l'oreille partage la capacité de mon esprit, & en diminuë la vivacité & la pénetration. Car

il vous faut du tems pour prononcer vos paroles ; mais toutes les réponses de la Raison sont éternelles & immuables. Elles ont toûjours été dites, ou plûtôt elles se disent toûjours sans aucune succession de tems ; & quoiqu'il nous faille quelques momens pour les entendre, il ne lui en faut point pour les faire, parce qu'effectivement elles ne sont point faites. Elles sont éternelles, immuables, nécessaires. Souffrez que j'aïe le plaisir de vous déclarer une partie de ce que je croi avoir appris de nôtre Maître commun, chez qui vous avez eu la charité de m'introduire.

V. Dés que vous m'eûtes quitté, Theodore, je rentrai en moi-même pour consulter la Raison, & je reconnus tout d'une autre maniere que lorsque vous me parliez, & que je me rendois à vos preuves, que les idées des créatures sont éternelles, que Dieu a formé les corps sur celle de l'étenduë, que cette idée doit donc représenter leur nature, & qu'ainsi je devois la considerer attentivement pour découvrir leurs proprietez. Je compris clairement, que de consulter mes sens, & chercher la vérité dans mes propres modalitez,

c'étoit préferer les ténébres à la lumiere, & renoncer à la Raison. D'abord mes sens s'opposerent à mes conclusions, comme s'ils eussent été jaloux contre les idées, de se voir exclus par elles d'une prérogative qu'ils possedent depuis long-tems dans mon esprit. Mais je trouvai tant de faussetez & de contradictions dans l'opposition qu'ils avoient formée, que je les condamnai comme des trompeurs & des faux témoins. En effet, je ne voïois nulle évidence dans leur témoignage, & je remarquois au contraire une clarté merveilleuse dans les idées qu'ils tâchoient d'obscurcir. Ainsi, quoiqu'ils me parlassent encore avec confiance, avec hauteur, avec la derniere importunité, je les obligeai au silence, & je rappellai les idées qui me quittoient, à cause qu'elles ne peuvent souffrir ce bruit confus & ce tumulte des sens révoltez.

Il faut, Theodore, que je vous avoüe que les preuves sensibles que vous veniez de me donner contre l'autorité des sens, m'ont été d'un merveilleux usage. Car c'est par elles que je faisois taire ces importuns. Je les convainquois de fausseté par leur propre témoignage. Ils se

coupoient à tous momens. Car outre qu'ils ne disoient rien qui ne fût incompréhensible, & tout-à-fait incroïable, ils me faisoient les mêmes rapports, de choses toutes differentes, & des rapports tout opposez des mêmes choses selon l'interêt qu'ils y prenoient. Je les fis donc taire, bien résolu de ne plus juger des ouvrages de Dieu sur leur témoignage, mais sur les idées qui représentent ces ouvrages, & sur lesquelles ils ont été formez.

C'est en suivant ce principe que j'ai compris que la lumiere n'étoit ni dans le soleil, ni dans l'air où nous la voïons, ni les couleurs sur la surface des corps: que le soleil pouvoit peut-être remuer les parties subtiles de l'air, & celles-ci faire la même impression de mouvement sur le nerf optique, & de là jusqu'à la partie du cerveau où l'ame réside; & que ces petits corps agitez en rencontrant de solides, pouvoient réfléchir differemment selon la diversité des surfaces qui les faisoient rejaillir. Voilà leur lumiere, & la varieté de leurs couleurs prétenduës.

VI. J'ai compris de même, que la chaleur que je sens n'étoit nullement

dans le feu, ni le froid dans la glace, que dis-je ! ni la douleur même dans mon propre corps, où j'en ai senti souvent de si vives & de si cruelles ; ni la douceur dans le sucre, ni l'amertume dans l'aloës, ni l'acidité dans le verjus, ni l'aigreur dans le vinaigre, ni dans le vin, cette douceur & cette force qui trompe & qui abrutit tant d'ivrognes. Tout cela par la même raison que le son n'est point dans l'air, & qu'il y a une difference infinie entre les tremblemens des cordes, & le bruit qu'elles rendent ; entre les proportions de ces tremblemens, & la varieté des consonances.

Je serois trop * long, Theodore, si j'entrois dans le détail des preuves qui m'ont convaincu que les corps n'ont point d'autres qualitez que celles qui résultent de leurs figures, ni d'autre action que leurs mouvemens divers. Mais je ne puis vous celer une difficulté que je n'ai pû vaincre, quelque effort d'esprit que j'aïe fait pour m'en délivrer. Je suis sans peine l'action du soleil ; par exemple, par tous les espaces qu'il y a entre lui & moi. Car supposé que tout soit plein, je conçois

* *Voyez le 1. Liv. de la Recherche de la Verité, c. 6. & ceux qui le suivent.*

bien qu'il ne peut faire d'impression où il est, qu'elle ne se communique jusqu'au lieu où je suis, jusques sur mes yeux, & par mes yeux jusqu'à mon cerveau. Mais en suivant l'idée claire du mouvement, je n'ai pû comprendre d'où me venoit le sentiment de lumiere. Je voïois bien que le seul mouvement du nerf optique me la faisoit sentir. Car en me pressant avec le doigt le coin de l'œil sur l'endroit où je sçai que s'étend ce nerf, je voïois une grande lumiere dans un lieu obscur, du côté opposé à celui où mon œil étoit pressé. Mais ce changement de mouvement en lumiere me paroissoit, & me paroît encore tout-à-fait incompréhensible. Quelle étrange metamorphose, d'un ébranlement, ou d'une pression de mon œil en un éclat de lumiere ! Eclat de plus que je ne voi point dans mon ame dont il est la modalité, ni dans mon cerveau où l'ébranlement se termine, ni dans mon œil où se fait la pression, ni du côté où je presse mon œil, mais dans l'air ; dans l'air, dis-je, qui est incapable d'une telle modalité, & vers le côté opposé à celui de l'œil que je comprime. Quelle merveille !

VII.

VII. Je croïois d'abord que mon ame étant avertie de l'ébranlement qui se faisoit dans mon corps, étoit la cause du sentiment qu'elle avoit de ceux qui l'environnent. Mais un peu de réfléxion m'a détrompé de cette pensée. Car il n'est pas vrai, ce me semble, que l'ame soit avertie que le soleil ébranle les fibres du cerveau. Je voïois la lumiere avant que je sçûsse rien de cet ébranlement. Car les enfans, qui ne sçavent pas mêmes s'ils ont un cerveau, sont frappez de l'éclat de la lumiere, aussi-bien que les Philosophes. De plus quel rapport entre les ébranlemens d'un corps, & les divers sentimens qui les suivent ? Comment puis-je voir la lumiere dans les corps, puisqu'elle est une modalité de mon esprit ; & la voir dans des corps qui m'environnent, puisque l'ébranlement n'est que dans le mien ? Je me presse le coin de l'œil du côté droit, pourquoi vois-je la lumiere du côté gauche, nonobstant la connoissance certaine que j'ai, que ce n'est pas de ce côté-là qu'il est pressé ?

J'ai reconnu de tout cela, & de quantité d'autres choses que je serois trop long à vous dire, que les sentimens

étoient en moi malgré moi; que je n'en étois donc nullement la cause ; & que si les corps étoient capables d'agir en moi, & de se faire sentir de la maniere que je les sens, il falloit qu'ils fussent d'une nature plus excellente que la mienne, doüez d'une puissance terrible, & mêmes quelques-uns d'une sagesse merveilleuse ; toûjours uniformes dans leur conduite, toûjours efficaces dans leur action, toûjours incomprehensibles dans les effets surprenans de leur puissance. Ce qui me paroissoit monstrueux & horrible à penser, quoique mes sens appuïassent cette folie, & qu'ils s'en accommodassent tout-à-fait. Mais, je vous prie, Theodore, de m'éclaircir cette matiere.

THEODORE. Il n'est pas tems, Ariste, de résoudre vos difficultez, si vous ne voulez que nous quittions les véritez générales de la Métaphysique, pour entrer dans l'explication des principes de la Physique, & des loix de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Deux mots, je vous prie, là-dessus. Je me plais beaucoup à méditer sur cette matiere. Mon esprit maintenant y est tout préparé.

VIII. THEODORE. Ecoutez-donc : mais souvenez-vous de méditer ce que je m'en vas vous dire. Lorsqu'on cherche la raison de quelques effets, & qu'en remontant des effets aux causes, on vient enfin à une cause générale, ou à une cause qu'on voit bien qu'il n'y a nul rapport entr'elle & l'effet qu'elle produit, ou plûtôt qu'elle paroît produire ; alors, au lieu de se former des chimeres, il faut avoir recours à l'auteur des loix de la nature. Par exemple, si vous me demandiez la cause de la douleur qu'on sent lorsqu'on est piqué, j'aurois tort de vous répondre d'abord, que c'est une des loix de l'auteur de la nature, que la piqûre soit suivie de la douleur. Je dois vous dire que la piqûre ne peut séparer les fibres de ma chair sans ébranler les nerfs qui répondent au cerveau, & sans l'ébranler lui-même. Mais si vous vouliez sçavoir d'où vient que certaine partie de mon cerveau étant ébranlée de telle maniere, je sens la douleur de la piqûre ; comme cette question regarde un effet général, & qu'on ne peut plus en remontant trouver quelque cause naturelle ou particuliere, il faut avoir recours à la cause

générale. Car c'eſt comme ſi vous demandiez, qui eſt l'auteur des loix générales de l'union de l'ame & du corps. Puiſque vous voïez clairement qu'il ne peut y avoir de rapport ou de liaiſon néceſſaire entre les ébranlemens du cerveau & tels & tels ſentimens de l'ame; il eſt évident qu'il faut avoir recours à une puiſſance qui ne ſe rencontre point dans ces deux êtres. Il ne ſuffit pas de dire, que c'eſt que la piqûre bleſſant le corps, il faut que l'ame en ſoit avertie par la douleur, afin qu'elle s'applique à le conſerver. Ce ſeroit apporter la cauſe finale pour la cauſe efficiente: & la difficulté ſubſiſteroit toûjours, car elle conſiſte à ſçavoir la cauſe qui fait que le corps étant bleſſé, l'ame en ſouffre, & ſouffre telle & telle douleur de telle & telle bleſſûre.

IX. De dire auſſi, comme quelques Philoſophes, que l'ame eſt la cauſe de ſa douleur, parce que, diſent-ils, la douleur n'eſt que la triſteſſe que l'ame conçoit de ce qu'il arrive dans le corps qu'elle aime, quelque déréglement, dont elle eſt avertie par la difficulté qu'elle trouve dans l'exercice de ſes fonctions; c'eſt aſſurément ne pas faire

attention au sentiment intérieur qu'on a de ce qui se passe en soi-même. Car chacun sent bien quand on le saigne, par exemple, ou quand il se brûle, qu'il n'est point la cause de sa douleur. Il la sent malgré qu'il en ait, & il ne peut douter qu'elle ne lui vienne d'une cause étrangere. De plus l'ame n'attend point à sentir la douleur & telle douleur, qu'elle ait appris qu'il y a dans le cerveau quelque ébranlement & tel ébranlement. Rien n'est plus certain. Enfin la douleur & la tristesse sont bien differentes. La douleur précede la connoissance du mal, & la tristesse la suit. La douleur n'a rien d'agréable, & la tristesse nous plaît si fort, que ceux qui veulent la chasser de nôtre esprit, sans nous délivrer en même tems du mal qui la cause, se rendent aussi fâcheux & aussi incommodes que s'ils troubloient nôtre joïe: parce qu'effectivement la tristesse est l'état de l'ame qui nous est le plus convenable, lorsque nous souffrons actuellement quelque mal, ou que nous sommes privez du bien; & le sentiment qui accompagne cette passion est le plus doux que nous puissions goûter dans la disposition où

& que ce n'eſt que par leurs idées qu'ils ſont viſibles. Souvent on en voit, quoiqu'il n'y en ait point : preuve certaine que ceux qu'on voit, ſont intelligibles & bien differens de ceux qu'on regarde.

5. Vous voïez enfin la lumiere, non du côté que vous preſſez vôtre œil, mais du côté oppoſé : parce que le nerf étant conſtruit & préparé pour recevoir l'impreſſion des corps lumineux au travers de la prunelle, & non autrement ; la preſſion de vôtre doigt à gauche fait le même effet dans vôtre œil, qu'un corps lumineux qui ſeroit à droite, & dont les rayons paſſeroient par la prunelle & les parties tranſparentes de l'œil. Car en preſſant l'œil en dehors, vous preſſez en dedans le nerf optique contre une humeur qu'on appelle *vitrée*, qui fait quelque réſiſtance. Ainſi Dieu vous fait ſentir la lumiere du côté où vous la voïez, parce qu'il ſuit conſtamment les loix qu'il a établies pour conſerver dans ſa conduite une parfaite uniformité. Dieu ne fait jamais de miracles, il n'agit jamais par des volontez particulieres contre ſes propres loix, que l'Ordre ne le demande ou ne le permette. Sa conduite porte toûjours

le caractere de ſes attributs. Elle demeure toûjours la même, ſi ce qu'il doit à ſon immutabilité n'eſt de moindre conſideration que ce qu'il doit à quelqu'autre de ſes perfections, ainſi que je vous le prouverai dans la ſuite. Voilà, je croi, le dénoüement de vos difficultez. J'ai recours à Dieu & à ſes attributs pour les diſſiper. Mais c'eſt, Ariſte, que Dieu ne demeure pas les bras croiſez, comme le veulent quelques Philoſophes. Certainement ſi Dieu agit encore maintenant, quand pourra-t'on dire, qu'il eſt cauſe de quelques effets, s'il n'eſt pas permis de recourir à lui dans ceux qui ſont généraux, dans ceux qu'on voit clairement n'avoir nul rapport eſſentiel & néceſſaire avec leurs cauſes naturelles? Conſervez donc cherement dans vôtre mémoire, mon cher Ariſte; rangez-y avec ce que vous poſſedez de plus précieux, ce que je viens de vous dire. Et quoique vous le compreniez bien, ſouffrez que je vous repete en peu de mots ce qu'il y a d'eſſentiel, afin que vous le retrouviez ſans peine lorſque vous ſerez en état de le méditer.

XI. Il n'y a point de rapport néceſ-

ſaire entre les deux ſubſtances dont nous ſommes compoſez. Les modalitez de nôtre corps ne peuvent par leur efficace propre changer celles de nôtre eſprit. Néanmoins les modalitez d'une certaine partie du cerveau, que je ne vous déterminerai pas, ſont toûjours ſuivies des modalitez ou des ſentimens de nôtre ame : & cela uniquement en conſequence des loix toûjours efficaces de l'union de ces deux ſubſtances ; c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, en conſequence des volontez conſtantes & toûjours efficaces de l'auteur de nôtre être. Il n'y a nul rapport de cauſalité d'un corps à un eſprit. Que dis-je ? il n'y en a aucun d'un eſprit à un corps. Je dis plus, il n'y en a aucun d'un corps à un corps, ni d'un eſprit à un autre eſprit. Nulle créature en un mot ne peut agir ſur aucune autre par une efficace qui lui ſoit propre. C'eſt ce
VII. Entret. que je vous prouverai bien-tôt. Mais du moins eſt-il évident qu'un corps, que de l'étenduë, ſubſtance purement paſſive, ne peut agir par ſon efficace propre ſur un eſprit, ſur un être d'une autre nature & infiniment plus excellente que lui ? Ainſi il eſt clair que dans

l'union de l'ame & du corps il n'y a point d'autre lien que l'efficace des decrets divins : decrets immuables, efficace qui n'est jamais privée de son effet. Dieu a donc voulu, & il veut sans cesse, que les divers ébranlemens du cerveau soient toûjours suivis des diverses pensées de l'esprit qui lui est uni. Et c'est cette volonté constante & efficace du Créateur qui fait proprement l'union de ces deux substances. Car il n'y a point d'autre nature, je veux dire d'autres loix naturelles que les volontez efficaces du Tout-puissant.

XII. Ne demandez pas, Ariste, pourquoi Dieu veut unir des esprits à des corps. C'est un fait constant, mais dont les principales raisons ont été jusqu'ici inconnuës à la Philosophie. En voici une néanmoins qu'il est bon que je vous propose. C'est apparemment que Dieu a voulu nous donner, comme à son Fils, une victime que nous puissions lui offrir. C'est qu'il a voulu nous faire mériter, par une espece de sacrifice & d'anéantissement de nous-mêmes, la possession des biens éternels. Assurément cela paroît juste & conforme à l'Ordre. Maintenant nous sommes en

épreuve dans nôtre corps. C'eſt par lui, comme cauſe occaſionnelle, que nous recevons de Dieu mille & mille ſentimens divers qui ſont la matiere de nos mérites par la grace de Jeſus-Chriſt. Il falloit effectivement une cauſe occaſionnelle à une cauſe générale, comme je vous le prouverai bien-tôt, afin que cette cauſe générale agiſſant toûjours d'une maniere uniforme & conſtante, elle pût produire dans ſon ouvrage par des moïens tres-ſimples, & des loix générales toûjours les mêmes, une infinité d'effets differens. Ce n'eſt pas néanmoins que Dieu ne pût trouver d'autres cauſes occaſionnelles que les corps, pour donner à ſa conduite la ſimplicité & l'uniformité qui y regne. Il y en a effectivement d'autres dans la nature angelique. Ces eſprits bienheureux ſont peut-être reciproquement les uns aux autres, & à eux-mêmes, par les divers mouvemens de leur volonté, la cauſe occaſionnelle de l'action de Dieu qui les éclaire & qui les gouverne. Mais ne parlons point de ce qui nous paſſe. Voici ce que je ne crains point de vous aſſurer, ce qui eſt abſolument néceſſaire pour éclaircir le ſujet de nôtre en-

tretien, & que je vous prie de bien retenir pour le méditer à loisir.

XIII. Dieu aime l'Ordre inviolablement & par la nécessité de son être. Il aime, il estime toutes choses à proportion qu'elles sont estimables & aimables. Il haït nécessairement le desordre. Cela est peut-être plus clair & plus incontestable que la preuve que je vous en donnerai quelque jour, & que je passe maintenant. Or c'est visiblement un desordre, qu'un esprit capable de connoître & d'aimer Dieu, & par consequent fait pour cela, soit obligé de s'occuper des besoins du corps. Donc l'ame étant unie au corps, & devant s'interesser dans sa conservation, il a fallu qu'elle fût avertie par des preuves d'instinct, je veux dire par des preuves courtes, mais convaincantes, du rapport que les corps qui nous environnent ont avec celui que nous animons.

Dans le VIII. Entret.

XIV. Dieu seul est nôtre lumiere, & la cause de nôtre félicité. Il possede les perfections de tous les êtres. Il en a toutes les idées. Il renferme donc dans sa sagesse toutes les véritez speculatives & pratiques : car toutes ces véritez ne sont que des rapports de grandeur & de

perfection qui sont entre les idées, ainsi que je vous le prouverai * bientôt. Lui seul doit donc être l'objet de l'attention de nôtre esprit, comme étant lui seul capable de l'éclairer, & d'en regler tous les mouvemens, comme étant lui seul au dessus de nous. Assurément un esprit occupé des créatures, tourné vers les créatures, quelque excellentes qu'elles puissent être, n'est pas dans l'Ordre où Dieu le demande, ni dans l'état où Dieu l'a mis. Or s'il falloit examiner tous les rapports qu'ont les corps qui nous environnent avec les dispositions actuelles du nôtre, pour juger si nous devons, comment nous devons, combien nous devons avoir de commerce avec eux; cela partageroit, que dis-je! cela rempliroit entierement la capacité de nôtre esprit. Et assurément nôtre corps n'en seroit pas mieux. Il seroit bien-tôt détruit par quelque distraction involontaire. Car nos besoins changent si souvent, & quelquefois si promptement, que pour n'être pas surpris de quelque accident fâcheux, il faudroit une vigilance dont nous ne sommes pas capables. Quand s'aviseroit-on de manger, par exemple; dequoi mangeroit-

* Entret. VIII.

on ; quand cesseroit-on de le faire ? La belle occupation à un esprit qui promene & qui exerce son corps, de connoître à chaque pas qu'il lui fait faire, qu'il est dans un air fluide qui ne peut le blesser ni l'incommoder par le froid ou le chaud, par le vent ou la pluye, ou par quelque vapeur maligne & corrompuë : qu'il n'y a point sur chaque endroit où il va poser le pied quelque corps dur & piquant capable de le blesser : qu'il faut promptement baisser la tête pour éviter une pierre, & bien garder l'équilibre de peur de se laisser choir ! Un homme toûjours occupé de ce qui se passe dans tous les ressorts dont son corps est composé, & dans une infinité d'objets qui l'environnent, ne peut donc penser aux vrais biens, ou du moins il n'y peut penser autant que les vrais biens le demandent, & par consequent autant qu'il le doit, puisque nôtre esprit n'est fait & ne peut être fait que pour s'occuper de ces biens qui peuvent l'éclairer & le rendre heureux.

XV. Ainsi il est évident que Dieu voulant unir des esprits à des corps, a dû établir pour cause occasionnelle de

la connoiſſance confuſe que nous avons de la préſence des objets & de leurs proprietez par rapport à nous, non nôtre attention, qui en mérite une claire & distincte, mais les divers ébranlemens de ces mêmes corps. Il a dû nous donner des preuves d'inſtinct, non de la nature & des proprietez de ceux qui nous environnent, mais du rapport qu'ils ont avec le nôtre, afin que nous puiſſions travailler avec ſuccés à la conſervation de la vie, ſans être inceſſamment attentifs à nos beſoins. Il a dû, pour ainſi dire, ſe charger de nous avertir en tems & lieu par des ſentimens prévenans, de ce qui regarde le bien du corps, pour nous laiſſer tout entiers occupez à la recherche des vrais biens. Il a dû nous donner des preuves courtes de ce qui a rapport au corps pour nous convaincre promptement, des preuves vives pour nous déterminer efficacement, des preuves certaines, & qu'on ne s'avisât pas de contredire, pour nous conſerver plus ſûrement : mais preuves confuſes, prenez-y garde ; preuves certaines, non du rapport que les objets ont entr'eux, en quoi conſiſte l'évidence de la vérité, mais du rapport qu'ils

sont à nôtre corps selon les dispositions où il est actuellement. Je dis, selon les dispositions où il est. Car, par exemple, nous trouvons, & nous devons trouver chaude l'eau tiede, si nous la touchons d'une main froide ; & froide, si nous la touchons d'une main qui soit chaude. Nous la trouvons, & nous la devons trouver agréable, lorsque la soif nous presse : mais dés que nous sommes desalterez, nous la trouvons fade & dégoûtante. Admirons donc, Ariste, la sagesse des loix de l'union de l'ame & du corps ; & quoique tous nos sens nous disent que les qualitez sensibles sont répanduës sur les objets, n'attribuons aux corps que ce que nous voïons clairement leur appartenir ; aprés avoir consulté sérieusement l'idée qui les représente. Car puisque les sens nous parlent differemment des mêmes choses selon l'interêt qu'ils y trouvent ; puisqu'ils se coupent immanquablement, lorsque le bien du corps le demande : regardons les comme des faux témoins par rapport à la vérité, mais comme des moniteurs fidéles par rapport à la conservation & à la commodité de la vie.

XVI. ARISTE. Ah Theodore! que je ſuis pénetré de ce que vous me dites, & que je ſuis confus d'avoir été toute ma vie la dupe de ces faux témoins! Mais c'eſt qu'ils parlent avec tant de confiance & de force, qu'ils répandent, pour ainſi dire, dans les eſprits la conviction & la certitude. Ils commandent avec tant de hauteur & d'empreſſement, qu'on ſe rend ſans examiner. Quel moïen de rentrer en ſoi-même, quand ils nous appellent & nous tirent au dehors: & peut-on entendre les réponſes de la vérité intérieure durant le bruit & le tumulte qu'ils excitent? Vous m'avez fait comprendre que la lumiere ne peut être une modalité des corps. Mais dés que j'ouvre les yeux, je commence à en douter. Le ſoleil qui me frappe m'éblouït, & trouble toutes mes idées. Je conçois maintenant que ſi j'appuïois ſur ma main la pointe de cette épingle, qu'elle n'y pourroit faire qu'un fort petit trou. Mais ſi je l'appuïois effectivement, il me ſemble qu'elle y verſeroit une tres-grande douleur. Je n'en douterois pas aſſurément dans le moment de la piqûre. Que nos ſens ont de puiſſance &

de force pour nous jetter dans l'erreur ! Quel desordre, Theodore ! Et cependant dans ce desordre même la sagesse du Créateur éclate admirablement. Il falloit que la lumiere & les couleurs fussent comme répanduës sur les objets, afin qu'on les distinguât sans peine. Il falloit que les fruits fussent comme pénetrez des saveurs, afin qu'on les mangeât avec plaisir. Il falloit que la douleur se rapportât au doigt piqué, afin que la vivacité du sentiment nous appliquât à nous retirer. Il y a dans cet Ordre établi de Dieu une sagesse infinie. J'y consens, je n'en puis douter. Mais j'y trouve en même tems un tres-grand desordre, & qui me paroît indigne de la sagesse & de la bonté de nôtre Dieu. Car enfin cet Ordre est pour nous, malheureuses créatures, une source feconde d'erreurs, & la cause inévitable des plus grands maux qui accompagnent la vie. On me pique le bout du doigt, & je souffre : je suis malheureux ; je suis incapable de penser aux vrais biens, mon ame ne peut s'appliquer qu'à mon doigt offensé, & elle est toute pénetrée de douleur. Quelle étrange misere ! Un esprit dépendre

d'un corps, & à cause de lui perdre de vûë la vérité. Estre partagé, que dis je? être plus occupé de son doigt que de son vrai bien. Quel desordre, Theodore! Il y a là assurément quelque mystere. Je vous prie de me le développer.

XVII. THEODORE. Oüi, sans doute, il y a là du mystere. Que les Philosophes, mon cher Ariste, sont obligez à la Religion, car il n'y a qu'elle qui les puisse tirer de l'embarras où ils se trouvent! Tout paroît se contredire dans la conduite de Dieu, & rien n'est plus uniforme. Le bien & le mal, je parle du mal physique, n'ont point deux principes differens. C'est le même Dieu qui fait tout par les mêmes loix. Mais le peché fait que Dieu, sans rien changer de ses loix, devient pour les pecheurs le juste vengeur de leurs crimes. Je ne puis vous dire présentement tout ce qui seroit nécessaire pour éclaircir à fonds cette matiere. Mais voici en peu de mots le dénoüement de vôtre difficulté.

Dieu est sage. Il juge bien de toutes choses. Il les estime à proportion qu'elles sont estimables. Il les aime à proportion qu'elles sont aimables. En un

mot Dieu aime l'Ordre invinciblement. Il le suit inviolablement. Il ne peut se démentir. Il ne peut pecher. Or les esprits sont plus estimables que les corps. Donc (prenez garde à ceci) quoique Dieu puisse unir les esprits aux corps, il ne peut les y assujettir. Que la piqûre me prévienne & m'avertisse : cela est juste & conforme à l'Ordre. Mais qu'elle m'afflige & me rende malheureux, qu'elle m'occupe malgré moi, qu'elle trouble mes idées, qu'elle m'empêche de penser aux vrais biens : certainement c'est un désordre. Cela est indigne de la sagesse & de la bonté du Créateur. C'est ce que la Raison me fait voir évidemment. Cependant l'expérience me convainc que mon esprit dépend de mon corps. Je souffre, je suis malheureux, je suis incapable de penser quand on me pique. Il m'est impossible d'en douter. Voilà donc une contradiction manifeste entre la certitude de l'expérience & l'évidence de la Raison. Mais en voici le dénoüement. C'est que l'esprit de l'homme a perdu devant Dieu sa dignité & son excellence. C'est que nous ne sommes plus tels que Dieu nous a faits, & que l'union de nôtre ame avec nôtre

corps s'est changée en dépendance: car l'homme aïant désobeï à Dieu, il a été juste que son corps cessât de lui être soûmis. C'est que nous naissons pecheurs & corrompus, dignes de la colere divine, & tout-à-fait indignes de penser à Dieu, de l'aimer, de l'adorer, de joüir de lui. Il ne veut plus être nôtre bien, ou la cause de nôtre félicité, & s'il est encore la cause de nôtre être, s'il ne nous anéantit pas, c'est que sa clemence nous prépare un reparateur par qui nous aurons accés auprés de lui, societé avec lui, communion des vrais biens avec lui, selon le decret éternel par lequel il a résolu de réünir toutes choses dans nôtre divin Chef l'Homme-Dieu, prédestiné avant tous les tems pour être le fondement, l'architecte, la victime, & le souverain Prêtre du Temple spirituel que la Majesté divine habitera éternellement. Ainsi la Raison dissipe cette contradiction terrible, & qui vous a si fort émû. Elle nous fait clairement comprendre les veritez les plus sublimes. Mais c'est parce que la foi nous conduit à l'intelligence, & que par son autorité elle change nos doutes & nos soupçons incertains &

embarrassans en conviction & en certitude.

XVIII. Demeurez donc ferme, Ariste, dans cette pensée que la Raison fait naître en vous, que l'Etre infiniment parfait suit toûjours l'Ordre immuable comme sa loi, & qu'ainsi il peut bien unir le plus noble au moins noble, l'esprit au corps, mais qu'il ne peut l'y assujettir; qu'il ne peut le priver de la liberté & de l'exercice de ses plus exellentes fonctions, pour l'occuper malgré lui, & par la plus cruelle des peines, à perdre de vûë son souverain bien pour la plus vile des créatures. Et concluez de tout cela, qu'avant le peché il y avoit en faveur de l'homme des exceptions dans les loix de l'union de l'ame & du corps. Ou plûtôt concluez-en, qu'il y avoit une loi qui a été abolie, par laquelle la volonté de l'homme étoit la cause occasionnelle de cette disposition du cerveau, dans laquelle l'ame est à couvert de l'action des objets, quoique le corps en soit frappé, & qu'ainsi elle n'étoit jamais interrompuë malgré elle dans ses méditations & dans ses extases, Ne sentez-vous pas en vous-même quelques restes de cette

puiſſance, lorſque vous êtes fortement appliqué, & que la lumiere de la vérité vous pénetre & vous réjoüit ? Apparemment le bruit, les couleurs, les odeurs, & les autres ſentimens moins preſſans & moins vifs ne vous interrompent preſque plus. Mais vous n'êtes pas ſupérieur à la douleur : vous la trouvez incommode malgré tous les efforts de vôtre eſprit. Je juge de vous, Ariſte, par moi-même. Mais pour parler juſte de l'homme innocent & fait à l'image de Dieu, il faut conſulter les idées divines de l'Ordre immuable. C'eſt-là que ſe trouve le modele d'un homme parfait, tel qu'étoit nôtre Pere avant ſon peché. Nos ſens troublent nos idées, & fatiguent nôtre attention. Mais en Adam ils l'avertiſſoient avec reſpect. Ils ſe taiſoient au moindre ſigne. Ils ceſſoient mêmes de l'avertir à l'approche de certains objets, lorſqu'il le ſouhaitoit ainſi. Il pouvoit manger ſans plaiſir, regarder ſans voir, dormir ſans rêver à tous ces vains phantômes qui nous inquietent l'eſprit, & qui troublent nôtre repos. Ne regardez point cela comme des paradoxes. Conſultez la Raiſon, & ne jugez point, ſur ce que vous ſen-

tez dans un corps déreglé, de l'état du premier homme, en qui tout étoit conforme à l'Ordre immuable que Dieu suit inviolablement. Nous sommes pecheurs, & je parle de l'homme innocent. L'Ordre ne permet pas que l'esprit soit privé de la liberté de ses pensées, lorsque le corps repare ses forces dans le sommeil. L'homme juste pensoit donc en ce tems, & en tout autre, à ce qu'il vouloit. Mais l'homme devenu pecheur n'est plus digne qu'il y ait à cause de lui des exceptions dans les loix de la nature. Il mérite d'être dépoüillé de sa puissance sur une nature inférieure, s'étant rendu par sa rebellion, la plus méprisable des créatures ; non seulement digne d'être égalé au néant, mais d'être réduit dans un état qui soit pour lui pire que le néant même.

XIX. Ne cessez donc point d'admirer la sagesse, & l'ordre merveilleux des loix de l'union de l'ame & du corps, par lesquelles nous avons tant de divers sentimens des objets qui nous environnent. Elles sont tres-sages. Elles nous étoient mêmes avantageuses en tout sens, en les considerant dans leur institution ; & il est tres-juste qu'elles subsi-

stent aprés le peché, quoiqu'elles aïent des suites fâcheuses : car l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Mais il n'est pas juste aprés la rebellion de l'homme, que son corps lui soit parfaitement soûmis. Il ne le doit être qu'autant que cela est nécessaire au pecheur pour conserver quelque tems sa miserable vie, & pour perpetuer le genre humain jusqu'à la consommation de l'ouvrage, dans lequel sa posterité doit entrer par les merites & la puissance du Reparateur à-venir. Car toutes ces générations qui s'entresuivent, toutes ces terres qui se peuplent d'idolâtres, tout l'ordre naturel de l'Univers qui se conserve, n'est que pour fournir abondamment à Jesus-Christ les materiaux nécessaires à la construction du Temple éternel. Un jour viendra que les descendans des peuples les plus barbares seront éclairez de la lumiere de l'Evangile, & qu'ils entreront en foule dans l'Eglise des prédestinez. Nos Peres sont morts dans l'idolâtrie, & nous reconnoissons le vrai Dieu & nôtre adorable Sauveur. Le bras du Seigneur n'est point racourci. Sa puissance s'é-

tendra sur les nations les plus éloignées : & peut-être que nos neveux retomberont dans les ténébres, lorsque la lumiere éclairera le nouveau monde. Mais recüeillons, Ariste, en peu de mots les principales choses que je viens de vous dire, afin que vous les reteniez sans peine, & que vous en fassiez le sujet de vos méditations.

XX. L'homme est composé de deux substances, esprit & corps. Ainsi il a deux sortes de biens tout differens à distinguer & à rechercher, ceux de l'esprit & ceux du corps. Dieu lui a aussi donné deux moïens tres-seurs pour discerner ces differens biens ; la raison pour le bien de l'esprit, les sens pour le bien du corps ; l'évidence & la lumiere pour les vrais biens, l'instinct confus pour les faux biens. J'appelle les biens du corps de faux biens, ou des biens trompeurs, parce qu'ils ne sont point tels qu'ils paroissent à nos sens ; & que quoiqu'ils soient bons par rapport à la conservation de la vie, ils n'ont point en propre l'efficace de leur bonté : ils ne l'ont qu'en consequence des volontez divines ou des loix naturelles, dont ils sont les causes occasionnelles. Je ne

puis maintenant m'explquer plus clairement. Or il étoit à propos que l'esprit sentît comme dans les corps, les qualitez qu'ils n'ont pas, afin qu'il voulût bien, non les aimer ou les craindre, mais s'y unir ou s'en separer selon les besoins pressans de la machine, dont les ressorts délicats demandent un gardien vigilant & prompt. Il falloit que l'esprit reçût une espece de récompense du service qu'il rend à un corps que Dieu lui ordonne de conserver, afin de l'interesser dans sa conservation. Cela est cause maintenant de nos erreurs & de nos préjugez. Cela est cause que non contens de nous unir à certains corps, & de nous separer des autres, nous sommes assez stupides pour les aimer ou les craindre. En un mot cela est cause de la corruption de nôtre cœur, dont tous les mouvemens doivent tendre vers Dieu, & de l'aveuglément de nôtre esprit, dont tous les jugemens ne se doivent arrêter qu'à la lumiere. Mais prenons-y garde, & nous verrons que c'est parce que nous ne faisons pas de ces deux moïens, dont je viens de parler, l'usage pour lequel Dieu nous les a donnez ; & qu'au lieu de consulter

la Raiſon pour découvrir la vérité, au lieu de ne nous rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires, nous nous rendons à un inſtinct confus & trompeur, qui ne parle juſte que pour le bien du corps. Or c'eſt ce que le premier homme ne faiſoit pas avant ſon peché. Car ſans doute il ne confondoit pas les modalitez dont l'eſprit eſt capable, avec celles de l'étenduë. Ses idées alors n'étoient point confuſes, & ſes ſens parfaitement ſoûmis ne l'empêchoient point de conſulter la Raiſon.

XXI. L'eſprit maintenant eſt auſſi-bien puni que récompenſé par rapport au corps. Si on nous pique, nous en ſouffrons, quelque effort que nous faſſions pour n'y point penſer. Cela eſt vrai. Mais comme je vous ai dit, c'eſt qu'il n'eſt pas juſte qu'il y ait en faveur d'un rebelle des exceptions dans les loix de la nature, ou plûtôt que nous aïons ſur nôtre corps un pouvoir que nous ne meritons pas. Qu'il nous ſuffiſe que par la grace de Jeſus-Chriſt les miſeres auſquelles nous ſommes aſſujettis aujourd'hui, ſeront demain le ſujet de nôtre triomphe & de nôtre gloire. Nous ne ſentons point les vrais biens. La médi-

tation nous rebute. Nous ne sommes point naturellement touchez de quelque plaisir prévenant dans ce qui perfectionne nôtre esprit. C'est que le vrai bien merite d'être aimé uniquement par raison. Il doit être aimé d'un amour de choix, d'un amour éclairé, & non de cet amour aveugle qu'inspire l'instinct. Il merite bien nôtre application & nos soins. Il n'a pas besoin, comme les corps, de qualitez empruntées pour se rendre aimable à ceux qui le connoissent parfaitement ; & s'il faut maintenant pour l'aimer, que nous soïons prévenus de la délectation spirituelle, c'est que nous sommes foibles & corrompus: c'est que la concupiscence nous deregle, & que pour la vaincre il faut que Dieu nous inspire une autre concupiscence toute sainte : c'est que pour acquerir l'équilibre d'une liberté parfaite, puisque nous avons un poids qui nous porte vers la terre, il nous faut un poids contraire qui nous releve vers le ciel.

XXII. Rentrons donc incessamment en nous-mêmes, mon cher Ariste, & tâchons de faire taire non seulement nos sens, mais encore nôtre imagination & nos passions. Je ne vous ai parlé que des

ſens, parce que c'eſt d'eux que l'imagination & les paſſions tirent tout ce qu'ils ont de malignité & de force. Généralement tout ce qui vient à l'eſprit par le corps uniquement en conſequence des loix naturelles, n'eſt que pour le corps. N'y aïons donc point d'égard. Mais ſuivons la lumiere de la Raiſon, qui doit conduire les jugemens de nôtre eſprit, & regler les mouvemens de nôtre cœur. Diſtinguons l'ame & le corps, & les modalitez toutes differentes dont ces deux ſubſtances ſont capables, & faiſons ſouvent quelque réfléxion ſur l'ordre & la ſageſſe admirable des loix générales de leur union. C'eſt par de telles réfléxions qu'on acquiert la connoiſſance de ſoi-même, & qu'on ſe délivre d'une infinité de préjugez. C'eſt par là qu'on apprend à connoître l'homme; & nous avons à vivre parmi les hommes & avec nous-mêmes. C'eſt par là que tout l'Univers paroît à nôtre eſprit tel qu'il eſt, qu'il paroît, dis-je, dépoüillé de mille beautez qui nous appartiennent uniquement, mais avec des reſſorts & des mouvemens qui nous font admirer la ſageſſe de ſon auteur. Enfin c'eſt par là, ainſi que vous venez de

voir, qu'on reconnoît sensiblement, non seulement la corruption de la nature & la nécessité d'un Mediateur, deux grands principes de nôtre foi, mais encore une infinité d'autres véritez essentielles à la Religion & à la Morale. Continuez donc, Ariste, de méditer comme vous avez déja commencé, & vous verrez la vérité de ce que je vous dis. Vous verrez que le métier des Meditatifs devroit être celui de toutes les personnes raisonnables.

ARISTE. Que ce mot de *Meditatifs* me donne maintenant de confusion, maintenant que je comprens en partie ce que vous venez de me dire, & que j'en suis tout pénetré! Je vous ai crû, Theodore, dans une espece d'illusion, par le mépris aveugle que j'avois pour la Raison. Il faut que je vous l'avouë. Je vous ai traité de *Meditatif*, & quelques-uns de vos amis. Je trouvois de l'esprit & de la finesse dans cette sorte raillerie; & je pense que vous sentez bien ce qu'on prétend dire par là. Je vous proteste néanmoins que je ne voulois pas qu'on le crût de vous, & que j'ai bien empêché le mauvais effet de ce terme de raillerie par des éloges sé-

rieux, & que j'ai toûjours crû tres-veritables.

THEODORE. J'en suis persuadé, Ariste. Vous vous êtes un peu diverti à mes dépens. Je m'en réjoüis. Mais je pense qu'aujourd'hui vous ne serez pas fort fâché d'apprendre qu'il vous en a plus coûté qu'à moi. Sçavez-vous bien qu'il y avoit dans la compagnie un de ces *Meditatifs*, qui dés que vous fûtes sorti se crût obligé, non de me défendre moi, mais l'honneur de la Raison universelle que vous aviez offensée, en détournant les esprits de la consulter. D'abord que parla le Meditatif, tout le monde se soûleva en vôtre faveur. Mais aprés qu'il eût essuïé quelques railleries, & les airs méprisans qu'inspire l'imagination revoltée contre la Raison, il plaida si bien sa cause, que l'imagination succomba. On ne vous railla point, Ariste. Le Meditatif parut affligé de vôtre aveuglément. Pour les autres, ils furent émûs de quelque indignation. De sorte que si vous étiez encore dans le même esprit, vous en êtes fort éloigné, je ne vous conseillerois pas d'aller chez Philandre debiter des plaisanteries & des lieux communs contre la

Raiſon, pour rendre mépriſables les taciturnes Meditatifs.

ARISTE. Le croiriez-vous, Theodore ? Je ſens une ſecrette joïe de ce que vous m'apprenez-là. On a remedié bien-tôt au mal que je craignois d'avoir fait. Mais à qui eſt-ce-que j'en ai l'obligation ? N'eſt-ce pas à Theotime ?

THEODORE. Vous le ſçaurez, lorſque je ſerai bien convaincu que vôtre amour pour la vérité ſera aſſez grand pour s'étendre juſqu'à ceux à qui vous avez une obligation un peu ambiguë.

ARISTE. Cette obligation n'eſt point ambiguë. Je vous proteſte que ſi c'eſt Theotime, je l'en aimerai & je l'en eſtimerai davantage. Car à meſure que je médite, je ſens augmenter l'inclination que j'ai pour ceux qui recherchent la vérité, pour ceux que j'appellois *Meditatifs*, lorſque j'eſtois aſſez inſenſé pour traiter de viſionnaires ceux qui rendent à la Raiſon les aſſiduitez qui lui ſont dûës. Obligez-moi donc de me dire qui eſt cet honnête homme qui voulut bien m'épargner la confuſion que je meritois, & qui ſoûtint ſi bien l'honneur de la Raiſon ſans me tourner en ridicule. Je le veux avoir pour ami.

Je veux meriter ses bonnes graces ; & si je n'en puis venir à bout, je veux du moins qu'il sçache que je ne suis plus ce que j'étois.

THEODORE. Bien donc, Ariste, il le sçaura. Et si vous voulez être du nombre des Meditatifs, je vous promets qu'il sera aussi du nombre de vos bons amis. Meditez, & tout ira bien. Vous le gagnerez bien-tôt, lorsqu'il vous verra de l'ardeur pour la vérité, de la soûmission pour la foi, & un profond respect pour nôtre Maître commun.



V. ENTRETIEN.

De l'usage des sens dans les sciences. Il y a dans nos sentimens idée claire, & sentimens confus. L'idée n'appartient point au sentiment. C'est l'idée qui éclaire l'esprit, & le sentiment qui l'applique & le rend attentif : car c'est par le sentiment que l'idée intelligible devient sensible.

ARISTE. J'ai bien fait du chemin, Theodore, depuis que vous m'avez quitté. J'ai bien découvert du païs. J'ai parcouru en général tous les objets de mes sens, conduit, ce me semble, uniquement par la Raison. Je ne fus jamais plus surpris, quoique déja un peu accoûtumé à ces nouvelles découvertes. Bon Dieu ! que j'ai reconnu de pauvretez dans ce qui me paroissoit il y a deux jours d'une magnificence achevée : mais que de sagesse, que de grandeur, que de merveilles dans tout ce que le monde méprise ! L'homme

qui ne voit que par les yeux, est assûrément un étranger au milieu de son païs. Il admire tout, & ne connoît rien : trop heureux si ce qui le frappe ne lui donne point la mort. Perpetuelles illusions de la part des objets sensibles. Tout nous trompe, tout nous empoisonne, tout ne parle à l'ame que pour le corps. La Raison seule ne déguise rien. Que je suis content d'elle, & que je le suis de vous, de m'avoir appris à la consulter, de m'avoir élevé au dessus de mes sens & de moi-même pour contempler sa lumiere ! J'ai reconnu tres-clairement, ce me semble, la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Oüi, Theodore, que j'aïe le plaisir de vous le dire : l'esprit de l'homme n'est que ténébres ; ses propres modalitez ne l'éclairent point ; sa substance, toute spirituelle qu'elle est, n'a rien d'intelligible ; ses sens, son imagination, ses passions le séduisent à tous momens. C'est aujourd'hui que je croi pouvoir vous assûrer que j'en suis pleinement convaincu. Je vous parle avec la confiance que me donne la vûë de la vérité. Eprouvez moi, & voïez s'il n'y a point dans mon fait un peu trop de témerité.

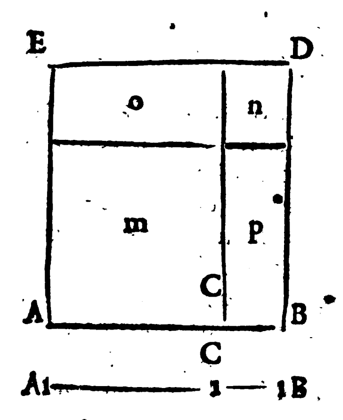
I. THEODORE. Je croi, Ariste, ce que vous me dites. Car je suis persuadé qu'une heure de méditation sérieuse peut mener bien loin un esprit tel que le vôtre. Néanmoins, pour m'assurer davantage du progrez que vous avez fait, répondez-moi. Vous voïez cette ligne A. B. Qu'elle soit divisée en deux parties au point C, ou ailleurs. Je vous prouve que le quarré de la toute est égal aux quarrez de chaque partie, & à deux parallelogrammes faits sur ces deux parties.

ARISTE. Que pretendez-vous par là? Qui ne sçait que c'est la même chose de multiplier par lui-même un tout, ou toutes les parties qui font ce tout?

THEODORE. Vous le sçavez. Mais supposons que vous ne le sçachiez pas. Je prétens le démontrer à vos yeux, & vous prouver par là que vos sens vous découvrent clairement la vérité.

ARISTE. Voïons.

THEODORE. Voïez fixement: c'est tout ce que je vous demande. Sans que vous rentriez en vous-même pour consulter la Raison, vous allez décou-



voir une vérité évidente. ABDE est le quarré de AB. Or ce quarré est égal à tout ce qu'il renferme. Il est égal à lui-même. Donc il est égal aux deux quarrez de chaque partie *m* & *n*, & aux deux parallelogrammes *o* & *p* faits sur ces parties AC, & CB.

ARISTE. Cela saute aux yeux.

THEODORE. Fort bien. Mais de plus cela est évident. Donc il y a des veritez évidentes qui sautent aux yeux. Ainsi nos sens nous apprennent évidemment des veritez.

ARISTE. Voilà une belle vérité & bien difficile à découvrir ! N'avez-vous que cela à dire pour défendre l'honneur des sens ?

THEODORE. Vous ne répondez pas, Ariste. Ce n'est pas la Raison qui vous inspire cette défaite. Car je vous prie, n'est-ce pas une vérité évidente que vos sens viennent de vous apprendre ?

ARISTE. Rien n'est plus facile.

THEODORE. C'est que nos sens sont d'excellens maîtres. Il ont des manieres aisées de nous apprendre la vérité. Mais la Raison avec ses idées claires nous laisse dans les ténébres. Voilà, Ariste, ce qu'on vous répondra. Prouvez à un ignorant, vous dira-t'on, que le quarré, par exemple, de 10. est égal aux deux quarrez de 4. & de 6. & à deux fois le produit de 4. par 6. Ces idées-là de nombres sont claires ; & cette vérité à prouver est la même en nombres intelligibles, que s'il étoit question d'une ligne exposée à vos yeux, qui auroit dix pouces, par exemple, & divisée entre 4. & 6. Et cependant vous verrez qu'il y aura quelque difficulté à la faire comprendre : parce que ce principe, que c'est la même chose de multiplier

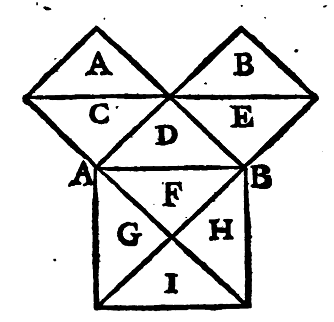
multiplier un nombre par lui-même, ou d'en multiplier toutes les parties separément par elles-mêmes, n'est pas si évident, qu'un quarré est égal à toutes les figures qu'il contient. Et c'est ce que vos yeux vous apprennent, comme vous venez de le voir.

II. Mais si vous trouvez que le Theorême que vos yeux vous ont appris est trop facile, en voici un autre plus difficile. Je vous prouve que le quarré de la diagonale d'un quarré est double de celui des côtez. Ouvrez les yeux: c'est tout ce je vous demande.

Regardez la figure que je trace sur ce papier. Vos yeux, Ariste, ne vous disent-ils pas, que tous ces triangles *a. b. c. d. e. f. g. h. i.* que je suppose, & que vous voïez avoir chacun un angle droit & deux lignes égales, sont égaux entr'eux? Or vous voïez que le quarré fait sur la diagonale A B, a quatre de ces angles, & que chacun des quarrez faits sur les côtez en ont deux. Donc le grand quarré est double des autres.

ARISTE. Oüi, Theodore. Mais vous raisonnez.

THEODORE. Je raisonne! Je re-



garde : & je voi ce que je vous dis. Je raisonne, si vous voulez, mais c'est sur le témoignage fidele de mes sens. Ouvrez seulement les yeux, & regardez ce que je vous montre. Ce triangle *d* est égal à *e*, & *e* égal à *b*; & de l'autre part *d* est égal à *f*, & *f* égal à *g*. Donc le petit quarré est égal à la moitié du grand. C'est la même chose de l'autre côté. Cela saute aux yeux comme vous dites. Il suffit pour découvrir cette vérité, de regarder fixement cette figure, en comparant par le mouvement des yeux les parties qui la composent. Donc nos sens peuvent nous apprendre la vérité.

ARISTE. Je vous nie cette consequence, Theodore. Ce ne sont point

nos sens, mais la Raison jointe à nos sens qui nous éclaire, & qui nous découvre la vérité. N'appercevez-vous pas que dans la vûë sensible que nous avons de cette figure, il se trouve en même tems que l'idée claire de l'étenduë est jointe au sentiment confus de couleur qui nous touche. Or c'est de l'idée claire de l'étenduë, & non du blanc & du noir qui la rendent sensible, que nous découvrons les rapports, en quoi consiste la vérité : de l'idée claire, dis-je, de l'étenduë que renferme la Raison, & non du blanc & du noir, qui ne sont que des sentimens ou des modalitez confuses de nos sens; dont il n'est pas possible de découvrir les rapports. Il y a toûjours idée claire & sentiment confus dans la vûë que nous avons des objets sensibles : l'idée qui représente leur essence, & le sentiment qui nous avertit de leur éxistence : l'idée qui nous fait connoître leur nature, leurs proprietez, les rapports qu'ils ont ou qu'ils peuvent avoir entr'eux, en un mot la vérité & le sentiment qui nous fait sentir leur difference, & le rapport qu'ils ont à la commodité & à la conservation de la vie.

III. THEODORE. Je reconnois à cette réponse, que vous avez bien couru du païs depuis hier. Je suis content de vous, Ariste. Mais, je vous prie, cette couleur que voici sur ce papier, n'est-elle pas étenduë elle-même? Certainement je la voi telle. Or si cela est, je pourrai clairement découvrir les rapports de ces parties, sans penser à cette étenduë que renferme la Raison. L'étenduë de la couleur me suffira pour apprendre la Physique & la Geometrie.

ARISTE. Je vous nie, Theodore, que la couleur soit étenduë. Nous la voïons étenduë, mais nos yeux nous trompent. Car l'esprit ne comprendra jamais que l'étenduë appartienne à la couleur. Nous voïons comme étenduë cette blancheur, mais c'est que nous la rapportons à de l'étenduë, à cause que c'est par ce sentiment de l'ame que nous voïons ce papier, ou plûtôt c'est que l'étenduë intelligible touche l'ame, & la modifie de telle façon; & par là cette étenduë intelligible lui devient sensible. Quoi, Theodore! direz-vous que la douleur est étenduë, à cause que lorsqu'on a la goûte ou quelque rheumatisme, on la sent comme étenduë? Di-

rez-vous que le son est étendu, à cause qu'on l'entend remplir tout l'air ? Direz-vous que la lumiere est répanduë dans ces grands espaces, à cause que nous les voïons tout lumineux ? Puisque ce ne sont là que des modalitez ou des sentimens de l'ame, & que l'ame ne tire point de son fonds l'idée qu'elle a de l'étenduë, toutes ces qualitez se rapportent à l'étenduë, & la font sentir à l'ame, mais elles ne sont nullement étenduës.

IV. THEODORE. Je vous avoüë, Ariste, que la couleur, aussi-bien que la douleur, n'est point étenduë localement. Car puisque l'experience apprend qu'on sent la douleur dans un bras qu'on n'a plus, & que la nuit en dormant nous voïons des couleurs comme répanduës sur des objets imaginaires, il est évident que ce ne sont là que des sentimens ou des modalitez de l'ame, qui certainement ne remplit pas tous les lieux qu'elle voit, puisqu'elle n'en remplit aucun, & que les modalitez d'une substance ne peuvent être où cette substance n'est pas. Cela est incontestable. La douleur ne peut être localement étenduë dans mon bras, ni

les couleurs sur les surfaces des corps. Mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'elles soient, pour ainsi dire, sensiblement étenduës, de mêmes que l'idée des corps, l'étenduë intelligible l'est intelligiblement? Pourquoi ne voulez-vous pas que la lumiere que je voi en me pressant le coin de l'œil ou autrement, porte avec elle l'espace sensible qu'elle occupe? Pourquoi voulez-vous qu'elle se rapporte à l'étenduë intelligible? En un mot, pourquoi voulez-vous que ce soit l'idée ou l'archetype des corps qui touche l'ame, lorsqu'elle voit ou qu'elle sent les qualitez sensibles comme répanduës dans les corps.

ARISTE. C'est qu'il n'y a que l'archetype des corps qui puisse me représenter leur nature, que la Raison universelle qui puisse m'éclairer par la manifestation de ses idées. La substance de l'ame n'a rien de commun avec la matiere. L'esprit ne renferme point les perfections de tous les êtres qu'il peut connoître. Mais il n'y a rien qui ne participe à l'Etre divin. Ainsi Dieu voit en lui-méme toutes choses. Mais l'ame ne peut les voir en elle. Elle ne peut les découvrir que dans la Raison divine &

universelle. Donc l'étenduë que je voi ou que je sens, ne m'appartient pas. Autrement je pourrois en me contemplant connoître les ouvrages de Dieu. Je pourrois, en considerant attentivement mes propres modalitez, apprendre la Physique & plusieurs autres sciences qui ne consistent que dans la connoissance des rapports de l'étenduë, comme vous le sçavez bien. En un mot je serois ma lumiere à moi-même : ce que je ne puis penser sans quelque espece d'horreur. Mais je vous prie, Theodore, d'éclaircir la difficulté que vous me faites.

V. THEODORE. Il est impossible de l'éclaircir directement. Il faudroit pour cela que l'idée ou l'archetype de l'ame nous fût découvert. Nous verrions alors clairement, que la couleur, la douleur, la saveur, & les autres sentimens de l'ame, n'ont rien de commun avec l'étenduë que nous sentons jointe avec eux. Nous verrions intuitivement, qu'il y a autant de difference entre l'étenduë que nous voïons, & la couleur qui nous la rend visible, qu'entre les nombres, par exemple l'infini, ou telle autre idée intelligible qu'il vous

plaira, & la perception que nous en avons; & nous verrions en même tems, que nos idées sont bien differentes de nos perceptions ou de nos sentimens : vérité que nous ne pouvons découvrir que par de sérieuses réfléxions, que par de longs & de difficiles raisonnemens.

Mais pour vous prouver indirectement que nos sentimens ou nos modalitez ne renferment point l'idée de l'étenduë, à laquelle ils se rapportent nécessairement, à cause que c'est cette idée qui les produit dans nôtre ame, & que la nature de l'ame est d'appercevoir ce qui la touche : supposons que vous regardiez la couleur de vôtre main, & que vous y sentiez en même tems quelque douleur, vous verriez comme étenduë la couleur de cette main, & vous en sentiriez en même tems la douleur comme étenduë. N'en demeurez-vous pas d'accord ?

ARISTE. Oüi, Theodore. Et mêmes si je la touchois, je la sentirois encore comme étenduë : & si je la trempois dans de l'eau chaude ou froide, je sentirois la chaleur & la froideur comme étenduës.

THEODORE. Prenez donc garde.

La

La douleur n'eſt pas la couleur, la couleur n'eſt pas la chaleur, ni la chaleur la froideur. Or l'étenduë de la couleur ou jointe à la couleur, que vous voïez en regardant vôtre main, eſt la même que celle de la douleur, que celle de la chaleur, que celle de la froideur, que vous pouvez y ſentir. Donc cette étenduë n'eſt ni à la couleur, ni à la douleur, ni à aucun autre de vos ſentimens. Car vous ſentiriez autant de mains differentes que vous avez de divers ſentimens, ſi nos ſentimens étoient étendus par eux-mêmes, comme ils nous paroiſſent; ou ſi l'étenduë colorée que nous voïons n'étoit qu'un ſentiment de l'ame, tel qu'eſt la couleur, ou la douleur, ou la ſaveur, ainſi que ſe l'imaginent ceux d'entre les Carteſiens qui ſçavent bien qu'on ne voit pas les objets en eux-mêmes. C'eſt donc, Ariſte, une ſeule & unique idée de main qui nous affecte diverſement, qui agit dans nôtre ame, & qui la modifie par la couleur, la chaleur, la douleur, &c. car ce ne ſont point les corps que nous regardons qui nous affectent de nos divers ſentimens, puiſque nous voïons ſouvent des corps qui ne ſont

point. Et il eſt mêmes évident que les corps ne peuvent agir ſur l'eſprit, le modifier, l'éclairer, le rendre heureux & malheureux par des ſentimens agréables & deſagréables. Ce n'eſt point l'ame non plus qui agit ſur elle-même, & qui ſe modifie par la douleur, la couleur, &c. Cela n'a pas beſoin de preuves aprés tout ce que nous avons dit. C'eſt donc l'idée ou l'archetype des corps qui nous affecte diverſement. Je veux dire, que c'eſt la ſubſtance intelligible de la Raiſon qui agit dans nôtre eſprit par ſon efficace toute-puiſſante, & qui le touche & le modifie de couleur, de ſaveur, de douleur, par ce qu'il y a en elle qui repréſente les corps.

Il ne faut donc pas être ſurpris, mon cher Ariſte, que vous puiſſiez apprendre quelques véritez évidentes par le témoignage de vos ſens. Car quoique la ſubſtance de l'ame ne ſoit pas intelligible à l'ame même, & que ſes modalitez ne puiſſent l'éclairer; ces mêmes modalitez étant jointes à l'étenduë intelligible qui eſt l'archetype des corps, & rendant ſenſible cette étenduë, elles peuvent nous en montrer

les rapports, en quoi consistent les véritez de la Geometrie & de la Physique. Mais il est toûjours vrai de dire que l'ame n'est point à elle-même sa propre lumiere ; que ses modalitez ne sont que ténébres, & qu'elle ne découvre les véritez éxactes que dans les idées que renferme la Raison.

VI. ARISTE. Je comprens, ce me semble, ce que vous me dites. Mais comme cela est abstrait, je le méditerai à loisir. Ce n'est point la douleur ou la couleur par elle-même qui m'apprend les rapports que les corps ont entr'eux. Je ne puis découvrir ces rapports que dans l'idée de l'étenduë qui les représente ; & cette idée quoique jointe à la couleur ou à la douleur,* sentimens qui la rendent sensible, n'en est point une modalité. Cette idée ne devient sensible ou ne se fait sentir, que parce que la substance intelligible de la Raison agit dans l'ame, & lui imprime une telle modalité ou un tel sentiment, & par là elle lui révele, pour ainsi dire, mais d'une maniere confuse, que tel corps éxiste. Car lorsque les idées des corps deviennent sensibles, elles nous font juger qu'il y a des corps qui agissent en

*Je nomme dans cet ouvrage sentimens, ce que je me souviens d'avoir nommé sensations dans les autres.

nous : au lieu que lorsque ces idées ne sont qu'intelligibles, nous croïons naturellement qu'il n'y a rien hors de nous qui agisse sur nous. Dont la raison est, ce me semble, qu'il dépend de nous de penser à l'étenduë, & qu'il ne dépend pas de nous de la sentir. Car sentant l'étenduë malgré nous, il faut bien qu'il y ait quelqu'autre chose que nous qui nous en imprime le sentiment. Or nous croïons que cette autre chose n'est que ce que nous sentons actuellement. D'où nous jugeons que ce sont les corps qui nous environnent qui causent en nous le sentiment que nous en avons ; en quoi nous nous trompons toûjours : & nous ne doutons point que ces corps n'éxistent ; en quoi nous nous trompons souvent. Mais comme nous pensons aux corps, & que nous les imaginons lorsque nous le voulons, nous jugeons que ce sont nos volontez qui sont la cause véritable des idées que nous en avons alors, ou des images que nous nous en formons : Et le sentiment intérieur que nous avons de l'effort actuel de nôtre attention, nous confirme dans cette fausse pensée. Quoi que Dieu seul puisse agir en nous &

nous éclairer, comme son operation n'est point sensible, nous attribuons aux objets ce qu'il fait en nous sans nous, & nous attribuons à nôtre puissance ce qu'il fait en nous dépendemment de nos volontez. Que pensez-vous, Theodore, de cette réfléxion ?

VII. THEODORE. Elle est fort judicieuse, Ariste, & part d'un Meditatif. Vous pourriez encore y ajoûter, que lorsque l'idée du corps touche l'ame d'un sentiment fort interessant, tel qu'est la douleur, cette idée nous fait juger, non seulement que ce corps éxiste, mais de plus qu'il nous appartient; comme il arrive à ceux mêmes à qui on a coupé le bras. Mais revenons à la démonstration sensible que je vous ai donnée de l'égalité qu'il y a entre le quarré de la diagonale d'un quarré, & les deux quarrez des côtez. Et prenons garde que cette démonstration ne tire son évidence & sa généralité que de l'idée claire & générale de l'étenduë, de la droiture & de l'égalité des lignes, des angles, des triangles, & nullement du blanc & du noir qui rendent sensibles & particulieres toutes ces choses, sans les rendre par elles-mêmes plus in-

telligibles ou plus claires. Prenez garde qu'il est évident par ma démonstration, que généralement tout quarré fait sur la diagonale d'un quarré est égal aux quarrez des deux côtez : mais qu'il n'est nullement certain, que ce quarré particulier que vous voïez de vos yeux soit égal aux deux autres. Car vous n'êtes pas mêmes certain, que ce que vous voïez soit quarré, que telle ligne, tel angle soit droit. Les rapports que vôtre esprit conçoit entre les grandeurs ne sont pas les mêmes que ceux de ces figures. Prenez garde enfin que bien que nos sens ne nous éclairent point l'esprit par eux-mêmes, comme ils nous rendent sensibles les idées que nous avons des corps, ils réveillent nôtre attention, & par là ils nous conduisent indirectement à l'intelligence de la vérité. De sorte que nous devons faire usage de nos sens dans l'étude de toutes les sciences qui ont pour objet les rapports de l'étenduë ; & ne point craindre qu'ils nous engagent dans l'erreur, pourvû que nous observions éxactement ce précepte, de ne juger des choses que sur les idées qui les représentent, & nullement sur les sentimens

que nous en avons : précepte de la derniere importance, & que nous ne devons jamais oublier.

VIII. ARISTE. Tout cela est éxactement vrai, Theodore, & c'est ainsi que je l'ai compris depuis que j'y ai sérieusement pensé. Rien n'est plus certain que nos modalitez * ne sont que ténébres, qu'elles n'éclairent point l'esprit par elles-mêmes, qu'on ne connoît point clairement tout ce qu'on sent le plus vivement. Ce quarré que voici n'est point tel que je le voi. Il n'est point de la grandeur que je le voi. Vous le voïez certainement plus grand ou plus petit que je ne le voi. La couleur dont je le voi ne lui appartient point. Peutêtre le voïez-vous d'une autre couleur que moi. Ce n'est point proprement ce quarré que je voi. Je juge qu'il est tracé sur ce papier ; & il n'est pas impossible qu'il n'y ait ici ni quarré ni papier, aussi-bien qu'il est certain qu'il n'y a point ici de couleur. Mais quoique mes yeux me fassent maintenant tant de rapports faux ou douteux touchant ces figures tracées sur ce papier, cela n'est rien en comparaison des illusions de mes autres sens. Le témoignage de mes

* *Voyez le I. Livre de la Rech. de la Verité, & la Réponse au Livre des vrayes & des fausses Idées.*

yeux approche souvent de la vérité. Ce sens peut aider l'esprit à la découvrir. Il ne déguise pas entierement son objet. En me rendant attentif, il me conduit à l'intelligence. Mais les autres sens sont si faux, qu'on est toûjours dans l'illusion, lorsqu'on s'y laisse conduire. Ce n'est pas néanmoins que nos yeux nous soient donnez pour découvrir les véritez éxactes de la Geometrie & de la Physique. Ils ne nous sont donnez que pour éclairer tous les mouvemens de nôtre corps par rapport à ceux qui nous environnent ; que pour la commodité de la conservation de la vie : & il est nécessaire pour la conserver que nous aïons des objets sensibles quelque espece de connoissance qui approche un peu de la vérité. C'est pour cela que nous avons, par exemple, tel sentiment de grandeur de tel corps à telle distance. Car si tel corps étoit trop loin de nous pour nous pouvoir nuire, ou si étant proche il étoit trop petit, nous ne manquerions pas de le perdre de vûë. Il seroit anéanti à nos yeux, quoiqu'il subsistât toûjours devant nôtre esprit, & qu'à son égard la division ne puisse jamais l'anéantir : parce qu'effectivement

le rapport d'un grand corps, mais fort éloigné, ou d'un fort proche, mais trop petit pour nous nuire; le rapport, dis-je, de ces corps au nôtre eſt nul, ou ne doit pas être apperçû par des ſens qui ne parlent & ne doivent parler que pour la conſervation de la vie. Tout cela me paroît évident, & conforme à ce qui m'eſt paſſé par l'eſprit dans le tems de la méditation.

THEODORE. Je voi bien, Ariſte, que vous avez été fort loin dans le païs de la vérité; & que par le commerce que vous avez eu avec la Raiſon, vous avez acquis des richeſſes bien plus précieuſes & bien plus rares que celles qu'on nous apporte du nouveau monde. Vous avez rencontré la ſource. Vous y avez puiſé. Et vous voilà riche pour jamais, pourvû que vous ne la quittiez point. Vous n'avez plus beſoin ni de moi, ni de perſonne, aïant trouvé le Maître fidele qui éclaire & qui enrichit tous ceux qui s'attachent à lui.

ARISTE. Quoi, Theodore! eſt-ce que vous voulez déja rompre nos entretiens? Je ſçai bien que c'eſt avec la Raiſon qu'il faut philoſopher. Mais je ne ſçai point la maniere dont il le faut

faire. La Raiſon me l'apprendra elle-même. Cela n'eſt pas impoſſible. Mais je n'ai pas lieu de l'eſperer, ſi je n'ai un moniteur fidele & vigilant qui me conduiſe & qui m'anime. Adieu à la Philoſophie, ſi vous me quittez ; car ſeul je craindrois de m'égarer. Je prendrois bien-tôt les réponſes que je me ferois à moi-même pour celles de nôtre Maître commun.

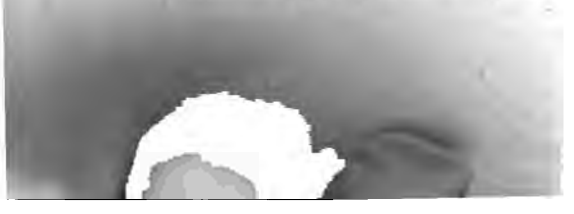
IX. THEODORE. Que je n'ai garde, mon cher Ariſte, de vous quitter. Car maintenant que vous méditez tout ce qu'on vous dit, j'eſpere que vous empêcherez en moi le malheur que vous craignez qui ne vous arrive. Nous avons tous beſoin les uns des autres, quoique nous ne recevions rien de perſonne. Vous avez pris à la lettre un mot lâché en l'honneur de la Raiſon. Oüi, c'eſt d'elle ſeule que nous recevons la lumiere. Mais elle ſe ſert de ceux à qui elle ſe communique, pour rappeller à elle ſes enfans égarez, & les conduire par leurs ſens à l'intelligence. Ne ſçavez-vous pas, Ariſte, que la Raiſon elle-même s'eſt incarnée pour être à la portée de tous les hommes, pour frapper les yeux & les oreilles

de ceux qui ne peuvent ni voir ni entendre que par leurs ſens ? Les hommes ont vû de leurs yeux la Sageſſe éternelle, le Dieu inviſible qui habite en eux. Ils ont touché de leurs mains, comme dit * le bien-aimé Diſciple, le Verbe qui donne la vie. La vérité intérieure a paru hors de nous, groſſiers & ſtupides que nous ſommes, afin de nous apprendre d'une maniere ſenſible & palpable les commandemens éternels de la Loi divine : commandemens qu'elle nous fait ſans ceſſe intérieurement, & que nous n'entendons point, répandus au dehors comme nous le ſommes. Ne ſçavez-vous pas que les grandes véritez que la Foi nous enſeigne, ſont en dépôt dans l'Egliſe, & que nous ne pouvons les apprendre que par une autorité viſible émanée de la Sageſſe incarnée ? C'eſt toûjours la Vérité intérieure qui nous inſtruit, il eſt vrai : Mais elle ſe ſert de tous les moïens poſſibles pour nous rappeller à elle, & nous remplir d'intelligence. Ainſi ne craignez point que je vous quitte : Car j'eſpere qu'elle ſe ſervira de vous pour empêcher que je ne l'abandonne, & que je ne prenne mes imaginations &

mes réveries pour ſes oracles divins.

ARISTE. Vous me faites bien de l'honneur. Mais je voi bien qu'il faut l'accepter, puiſqu'il réjaillit ſur la Raiſon nôtre commun Maître.

THEODORE. Je vous fais l'honneur de vous croire raiſonnable. Cet honneur eſt grand. Car tout homme par la Raiſon, lorſqu'il la conſulte & qu'il la ſuit, devient ſuperieur à toutes les créatures. Il juge par elle, & condamne ſouverainement; ou plûtôt c'eſt elle qui décide & qui condamne par lui. Mais ne croïez pas que je me ſoûmette à vous. Ne croïez pas non plus que je m'éleve au deſſus de vous. Je ne me ſoûmets qu'à la Raiſon, qui peut me parler par vous, comme elle peut vous parler par mon entremiſe; & je ne m'éleve qu'au deſſus des brutes, qu'au deſſus de ceux qui renoncent à la plus eſſentielle de leurs qualitez. Cependant, mon cher Ariſte, quoique nous ſoïons raiſonnables l'un & l'autre, n'oublions pas que nous ſommes extrêmement ſujets à l'erreur; parce que nous pouvons l'un & l'autre décider ſans attendre le jugement infaillible du juſte Juge, ſans attendre que l'évidence nous arrache,



pour ainsi dire, nôtre consentement. Car si nous faisions toûjours cet honneur à la Raison, de la laisser prononcer en nous ses arrêts, elle nous rendroit infaillibles. Mais au lieu d'attendre ses réponses, & de suivre pás à pas sa lumiere, nous la devançons & nous nous égarons. L'impatience nous prend d'être obligez à demeurer attentifs & immobiles, aïant autant de mouvement que nous en avons. Nôtre indigence nous presse, & l'ardeur que nous avons pour les vrais biens nous précipite souvent dans les derniers malheurs. C'est qu'il nous est libre de suivre la lumiere de la Raison, ou de marcher dans les ténébres à la lueur fausse & trompeuse de nos modalitez. Rien n'est plus agréable que de suivre áveuglément les impressions de l'instinct. Mais rien n'est plus difficile que de se tenir ferme à ces idées sublimes & délicates de la vérité, malgré le poids du corps qui nous appesantit l'esprit. Cependant tâchons de nous soûtenir l'un l'autre, mon cher Ariste, sans nous fier trop l'un à l'autre. Peut-être que le pied ne nous manquera pas à tous deux en même tems, pourvû que nous marchions

fort doucement, & que nous soïons attentifs autant que cela se peut à ne point nous appuïer sur un méchant fonds.

ARISTE. Avançons un peu, Theodore. Que craignez-vous? La Raison est un fonds excellent. Il n'y a rien de mouvant dans les idées claires. Elles ne cedent point au tems. Elles ne s'accommodent point à des interêts particuliers. Elles ne changent point de langage comme nos modalitez, qui disent le pour & le contre, selon que le corps les y sollicite. Je suis pleinement convaincu qu'il ne faut suivre que les idées qui répandent la lumiere, & que tous nos sentimens & nos autres modalitez ne peuvent jamais nous conduire à la vérité. Passons, je vous prie, à quelqu'autre matiere, puisque je suis d'accord avec vous sur tout ceci.

X. THEODORE. N'allons point si vîte, mon cher. Je crains que vous ne m'accordiez plus que je ne vous demande, ou que vous ne compreniez pas encore assez distinctement ce que je vous dis. Nos sens nous trompent, il est vrai; mais c'est principalement à cause que nous rapportons aux ob-

jets ſenſibles les ſentimens que nous en avons. Or il y a en nous pluſieurs ſentimens que nous n'y rapportons point. Tel eſt le ſentiment de la joïe, de la triſteſſe, de la haine, en un mot tous les ſentimens qui accompagnent les mouvemens de l'ame. La couleur n'eſt point dans l'objet, la douleur n'eſt point dans mon corps, la chaleur n'eſt ni dans le feu, ni dans mon corps où ces ſentimens ſe rapportent. Nos ſens exterieurs ſont de faux témoins. D'accord. Mais les ſentimens qui accompagnent l'amour & la haine, la joïe & la triſteſſe, ne ſe rapportent point aux objets de ces paſſions. On les ſent dans l'ame, & ils y ſont. Voilà donc de bons témoins, car ils diſent vrai.

ARISTE. Oüi, Theodore, ils diſent vrai, & les autres ſentimens auſſi. Car quand je ſens de la douleur, il eſt vrai que je la ſens; il eſt vrai mêmes en un ſens que je la ſouffre par l'action de l'objet même qui me touche. Voilà de grandes véritez! Quoi donc, eſt-ce que les ſentimens de l'amour, de la haine & des autres paſſions ne ſe rapportent point aux objets qui en ſont l'occaſion? Eſt-ce qu'elles ne répandent

pas leur malignité ſur eux, & ne nous les repréſentent pas tout autres qu'ils ne ſont en effet ? Pour moi, quand j'ai de l'averſion contre quelqu'un, je me ſens diſpoſé à interpreter malignement tout ce qu'il fait. Ses actions innocentes me paroiſſent criminelles. Je veux avoir de bonnes raiſons de le haïr & de le mépriſer. Car toutes mes paſſions ſe veulent juſtifier aux dépens de qui il appartiendra. Si mes yeux répandent les couleurs ſur la ſurface des corps, mon cœur répand auſſi, autant que cela ſe peut, ſes diſpoſitions intérieures, ou certaines fauſſes couleurs ſur les objets de ſes paſſions. Je ne ſçai point, Theodore, ſi les paſſions font en vous l'effet qu'elles font en moi; mais je puis vous aſſurer que je crains encore plus de les écouter & de les ſuivre, que de me rendre aux illuſions ſouvent innocentes & officieuſes de mes ſens.

XI. THEODORE. Je ne vous dis pas, Ariſte, qu'il faille ſe rendre aux inſpirations ſecrettes de ſes paſſions: & je ſuis bien-aiſe de voir que vous vous appercevez de leur pouvoir & de leur malignité. Mais demeurez d'accord qu'elles nous apprennent certaines

nes véritez. Car enfin c'eſt une vérité, que j'ai maintenant beaucoup de joïe de vous entendre. Il eſt tres-vrai que le plaiſir que je ſens actuellement eſt plus grand que celui que j'avois dans nos entretiens précedens. Je connois donc la différence de ces deux plaiſirs. Et je ne la connois point ailleurs que par le ſentiment que j'en ai, que dans les modalitez dont mon ame eſt touchée : modalitez qui ne ſont donc point ſi ténébreuſes, qu'elles ne m'apprennent une vérité conſtante.

ARISTE. Dites, Theodore, que vous ſentez cette difference de vos modalitez & de vos plaiſirs. Mais ne dites pas, s'il vous plaît, que vous la connoiſſez. Dieu la connoît, & ne la ſent pas. Mais pour vous, vous la ſentez ſans la connoître. Si vous aviez une idée claire de vôtre ame, ſi vous en voyiez l'archetype, alors vous connoîtriez ce que vous ne faites que ſentir : alors vous pourriez connoître éxactement la difference des divers ſentimens de joïe que vôtre bonté pour moi excite dans vôtre cœur. Mais aſſurément vous ne la connoiſſez pas. Comparez, Theodore, le ſentiment de joïe dont

vous êtes touché maintenant ; avec celui de l'autre jour ; & dites-m'en précisément le rapport : & alors je croirai que vos modalitez vous sont connuës. Car on ne connoit les choses que lorsqu'on sçait le rapport qu'elles ont entr'elles. Vous sçavez qu'un plaisir est plus grand qu'un autre. Mais de combien l'est-il ? On sçait que le quarré inscrit dans le cercle est plus petit que le cercle. Mais on ne sçait point pour cela la quadrature du cercle, parce qu'on ne connoît pas le rapport du cercle au quarré. On peut en approcher à l'infini, & voir évidemment que la difference du cercle à telle autre figure sera plus petite que telle grandeur donnée. Mais remarquez que c'est parce qu'on a une idée claire de l'étenduë. Car la difficulté qu'il y a de découvrir le rapport du cercle au quarré, ne vient que de la petitesse de nôtre esprit ; au lieu que c'est l'obscurité de nos sentimens, & les ténébres de nos modalitez, qui rendent impossible la découverte de leurs rapports. Fussions-nous d'aussi grands genies que les intelligences les plus sublimes, il me paroît évident que nous ne pourrons jamais découvrir les rapports

de nos modalitez, si Dieu ne nous en manifeste l'archetype sur lequel il nous a formez. Car vous m'avez convaincu qu'on ne peut connoître les êtres & leurs proprietez, que par les idées éternelles, immuables & nécessaires qui les représentent.

XII. THEODORE. Cela est fort bien, Ariste. Nos sens & nos passions ne peuvent nous éclairer. Mais que direz vous de nôtre imagination ? Elle forme des images si claires & si distinctes des figures de la Geometrie, que vous ne pouvez nier que c'est par leur moïen que nous apprenons cette science.

ARISTE. Croïez-vous, Theodore, que j'aïe déja oublié ce que vous venez de me dire, ou que je ne l'aïe pas compris ? L'évidence qui accompagne les raisonnemens des Geometres, la clarté des lignes & des figures que forme l'imagination, vient uniquement de nos idées, & nullement de nos modalitez, nullement des traces confuses que laisse aprés lui le cours des esprits animaux. Quand j'imagine une figure, quand je bâtis dans mon esprit un édifice, je travaille sur un fonds qui ne m'appartient

point. Car c'eſt de l'idée claire de l'étenduë, c'eſt de l'archetype des corps que je tire tous les materiaux intelligibles qui me repréſentent mon deſſein, tout l'eſpace que me donne mon terrain. C'eſt de cette idée, que me fournit la Raiſon, que je forme dans mon eſprit le corps de mon ouvrage : & c'eſt ſur les idées de l'égalité & des proportions que je le travaille & que je le régle ; rapportant tout à l'unité arbitraire, qui doit être la commune meſure de toutes les parties qui le compoſent, ou du moins de toutes les parties qui peuvent être enviſagées du même point, & dans le même tems. C'eſt aſſurément ſur des idées intelligibles que nous réglons ce cours des eſprits qui trace ces images ou ces figures de nôtre imagination. Et tout ce qu'elles ont de lumiere & d'évidence ces figures, cela ne procede nullement du ſentiment confus qui nous appartient, mais de la réalité intelligible qui appartient à la Raiſon. Cela ne vient point de la modalité qui nous eſt propre & particuliere ; c'eſt un éclat de la ſubſtance lumineuſe de nôtre Maître commun.

Je ne puis, Theodore, imaginer un

quarré, par exemple, que je ne le conçoive en même tems. Et il me paroît évident que l'image de ce quarré que je me forme n'est exacte & réguliere, qu'autant qu'elle répond juste à l'idée intelligible que j'ai du quarré, c'est-à-dire, d'un espace terminé par quatre lignes éxactement droites, entierement égales, & qui étant jointes par toutes leurs extrémitez, fassent leurs angles parfaitement droits. Or c'est d'un tel quarré dont je suis seur que le quarré fait sur la diagonale est double de celui qui est fait sur un de ses côtez. C'est d'un tel quarré dont je suis seur qu'il n'y a point de commune mesure entre la diagonale & les côtez. En un mot, c'est d'un tel quarré dont on peut découvrir les proprietez, & les démontrer aux autres. Mais on ne peut rien connoître dans cette image confuse & irréguliere que trace dans le cerveau le cours des esprits. Il faut dire la même chose de toutes les autres figures. Ainsi les Geometres ne tirent point leurs connoissances des images confuses de leur imagination, mais uniquement des idées claires de la Raison. Ces images grossieres peuvent bien soûtenir leur

attention, en donnant, pour ainsi dire, du corps à leurs idées : mais ce sont ces idées, où ils trouvent prise, qui les éclairent, & qui les convainquent de la vérité de leur science.

XIII. Voulez-vous, Theodore, que je m'arrête encore à vous représenter les illusions & les phantômes d'une imagination révoltée contre la Raison, soûtenuë & animée par les passions : ces phantômes caressans qui nous séduisent, ces phantômes terribles qui nous font peur, ces monstres de toutes manieres qui naissent de nôtre trouble, qui croissent & se multiplient en un moment ? Pures chimeres dans le fonds : mais chimeres dont nôtre esprit se repaît & s'occupe avec le dernier empressement. Car nôtre imagination trouve bien plus de réalité dans les spectres à qui elle donne la naissance, que dans les idées nécessaires & immuables de la Vérité éternelle. C'est qu'ils la frappent ces spectres dangereux, & que ces idées ne la touchent pas. De quel usage peut être une faculté si dereglée, une folle qui se plaît à faire la folle, une volage qu'on a tant de peine à fixer, une insolente qui ne craint point de nous inter-

rompre dans nos plus sérieux commerces avec la Raison ? Je vous avouë néanmoins que nôtre imagination peut nous rendre l'esprit attentif. Car elle a tant de charmes & d'empire sur lui, qu'elle le fait penser volontiers à ce qui la touche. Mais outre qu'elle ne peut avoir de rapport qu'aux idées qui représentent les corps, elle est si sujette à l'illusion & si emportée, que si on ne la gourmande sans cesse, si on ne régle ses mouvemens & ses saillies, elle vous transporte en un instant dans le païs des chimeres.

THEODORE. N'en voilà que trop, Ariste. Par tout ce que vous venez de me dire, & qui me remplit d'étonnement & de joie, je voi bien que vous avez saisi le principe, & pénetré fort avant dans les consequences qu'il renferme. Je voi bien que vous comprenez suffisamment qu'il n'y a que la Raison qui nous éclaire par les idées intelligibles qu'elle renferme dans sa substance toute lumineuse, & que vous sçavez parfaitement distinguer ses idées claires, de nos ténébreuses & obscures modalitez. Mais prenez-y garde, les principes abstraits, les idées pures s'é-

chapent de l'esprit, dés qu'on néglige de les contempler, & qu'on s'arrête aux sensibles. Ainsi je vous conseille de méditer souvent sur cette matiere, afin de la posseder si parfaitement, & de vous en rendre si familiers les principes & les consequences, que vous ne preniez jamais par mégarde la vivacité de vos sentimens pour l'évidence de la vérité. Car il ne suffit pas d'avoir bien compris que le principe général de nos préjugez, c'est que nous ne distinguons pas entre *connoître* & *sentir*, & qu'au lieu de juger des choses par les *idées* qui les réprésentent, nous en jugeons par les *sentimens* que nous en avons. Il faut nous affermir dans cette vérité fondamentale en l'appliquant à ses consequences. Tous les principes de pratique ne se comprennent parfaitement que par l'usage qu'on en fait. Tâchez donc par de continuelles & sérieuses réfléxions, d'acquerir une forte & heureuse habitude de vous mettre en garde contre les surprises & les inspirations secrettes de vos fausses & trompeuses modalitez. Il n'y a point de travail plus digne d'un Philosophe. Car si nous distinguons bien les réponses de la Vérité intérieure,

de

de ce que nous nous disons à nous-mêmes ; ce qui part immediatement de la Raison, de ce qui vient jusqu'à nous par le corps, ou à l'occasion du corps ; ce qui est immuable, éternel, nécessaire ; de ce qui change à tous momens ; en un mot l'évidence de la lumiere d'avec la vivacité de l'instinct, il n'est presque pas possible que nous tombions dans l'erreur.

ARISTE. Je comprens bien tout ce que vous me dites. Et j'ai trouvé tant de satisfaction dans les réfléxions que j'ai déja faites sur cette matiere, que vous ne devez pas appréhender que je n'y pense plus. Passons à autre chose, si vous le jugez à propos.

THEODORE. Il est bien tard, Ariste, pour nous engager présentement dans une course un peu longue. Mais demain de quel côté voulez-vous que nous tournions ? Je vous prie d'y penser & de me le dire.

ARISTE. C'est à vous à me conduire.

THEODORE. Nullement : c'est à vous à choisir. Il ne vous doit point être indifferent de quel côté je vous mene. Est-ce que je ne puis pas vous tromper ?

Ne puis-je pas vous conduire où vous ne devez pas tendre ? La plûpart des hommes, mon cher Ariste, s'engagent imprudemment dans des études inutiles. Il suffit à tel d'avoir entendu faire l'éloge de la Chymie, de l'Astronomie, ou de quelque autre science vaine ou peu nécessaire, pour s'y jetter à corps perdu. Celui-ci ne sçaura pas si l'ame est immortelle; il seroit peut-être bien empêché à vous prouver qu'il y a un Dieu ; & il vous reduira les égalitez de l'Algebre avec une facilité surprenante. Et celui-là sçaura toutes les délicatesses de la langue, toutes les regles des Grammairiens, qui n'aura jamais médité sur l'ordre de ses devoirs. Quel renversement d'esprit ! Qu'une imagination dominante loüe d'un air passionné la connoissance des médailles, la Poësie des Italiens, la langue des Arabes & des Perses devant un jeune homme plein d'ardeur pour les sciences: cela suffira pour l'engager aveuglément dans ces sortes d'études ; il négligera la connoissance de l'homme, les regles de la Morale, & peut-être oubliera-t'il ce qu'on apprend aux enfans dans leur Catechisme. C'est que l'hom-

me eſt une machine qui va comme on la pouſſe. C'eſt beaucoup plus le hazard que la Raiſon qui le conduit. Tous vivent d'opinion. Tous agiſſent par imitation. Ils ſe font mêmes un merite de ſuivre ceux qui vont devant, ſans ſçavoir où. Faites réfléxion ſur les diverſes applications de vos amis ; ou plûtôt repaſſez dans vôtre eſprit la conduite que vous avez tenuë dans vos études : & jugez ſi vous avez eu raiſon de faire comme les autres. Jugez-en, dis-je, non ſur les applaudiſſemens que vous avez recûs, mais ſur les réponſes déciſives de la Vérité intérieure. Jugez-en ſur la loi éternelle, l'Ordre immuable, ſans égard aux folles penſées des hommes. Quoi, Ariſte ! à cauſe que tout le monde ſe jette dans la bagatelle, chacun à ſa maniere & ſelon ſon goût, faudra-t'il le ſuivre, de peur de paſſer pour Philoſophe dans l'eſprit des fous ? Faudra-t'il mêmes ſuivre par tout les Philoſophes, juſques dans leurs abſtractions & dans leurs chimeres, de crainte qu'ils ne nous regardent comme des ignorans ou des novateurs ? Il faut mettre chaque choſe dans ſon rang. Il faut donner a préference aux connoiſſances qui la

meritent. Nous devons apprendre ce que nous devons ſçavoir, & ne pas nous laiſſer remplir la tête d'un meuble inutile, quelque éclatant qu'il paroiſſe, lorſque le néceſſaire nous manque. Penſez à cela, Ariſte ; & vous me direz demain, quel doit être le ſujet de nos entretiens. En voilà aſſez pour aujourd'hui.

ARISTE. Il vaut bien mieux, Theodore, que vous me le diſiez vous-même.

THEODORE. Il vaut infiniment mieux que ce ſoit la Raiſon qui nous le diſe à tous deux. Conſultez-la ſérieuſement, & j'y penſerai de mon côté.



VI. ENTRETIEN.

Preuves de l'éxistence des corps tirées de la révelation. Deux sortes de révelations. D'où vient que les révelations naturelles des sentimens nous sont une occasion d'erreur.

ARISTE. Que la question, Theodore, que vous m'avez donnée à résoudre est difficile ! J'avois bien raison de vous dire, que c'étoit à vous, qui sçavez le fort & le foible des sciences, l'utilité & la fécondité de leurs principes, de régler toutes mes démarches dans ce monde intelligible où vous m'avez transporté. Car je vous avoüe que je ne sçai de quel côté je dois tourner. Ce que vous m'avez appris peut bien me servir pour m'empêcher de m'égarer dans cette terre inconnuë. Je n'ai pour cela qu'à suivre pas à pas la lumiere, & ne me rendre qu'à l'évidence qui accompagne les idées claires. Mais il ne suffit pas d'avancer, il faut encore sçavoir où l'on va. Il ne suffit pas de découvrir sans cesse de nouvelles

véritez : il faut ſçavoir où ſe trouvent ces véritez fécondes, qui donnent à l'eſprit toute la perfection dont il eſt maintenant capable : ces véritez qui doivent régler les jugemens qu'il faut porter de Dieu & de ſes ouvrages admirables ; qui doivent regler les mouvemens du cœur, & nous donner le goût, ou du moins l'avant-goût du ſouverain bien que nous deſirons.

Si dans le choix des ſciences il ne falloit s'arrêter qu'à l'évidence, ſans peſer leur utilité, l'Arithmetique ſeroit préferable à toutes les autres. Les véritez des nombres ſont les plus claires de toutes ; puiſque tous les autres rapports ne ſont clairement connus, qu'autant qu'on peut les exprimer par ces meſures communes de tous les rapports éxacts qui ſe meſurent par l'unité. Et cette ſcience eſt ſi féconde & ſi profonde, que quand j'emploïerois dix mille ſiecles pour en percer les profondeurs, j'y trouverois encore un fonds inépuiſable de véritez claires & lumineuſes. Cependant je ne croi pas que vous trouviez fort à propos que nous nous tournions de ce côté-là, charmez par l'évidence qui y éclatte de toutes parts. Car enfin

que nous serviroit-il de pénetrer dans les mysteres les plus cachez de l'Arithmetique & de l'Algebre ? Il ne suffit pas de courir bien du païs, de pénetrer bien avant dans des terres steriles, de découvrir des lieux où personne ne fut jamais : il faut aller droit à ces heureuses contrées où l'on trouve des fruits en abondance, des viandes solides capables de nous nourrir.

Quand j'ai donc comparé les sciences entr'elles selon mes lumieres, les divers avantages ou de leur évidence, ou de leur utilité, je me suis trouvé dans un embarras étrange. Tantôt la crainte de tomber dans l'erreur donnoit la préference aux sciences éxactes, telles que sont l'Arithmetique & la Geométrie, dont les démonstrations contentent admirablement nôtre vaine curiosité. Et tantôt le desir de connoître, non les rapports des idées entr'elles, mais les rapports qu'ont entr'eux & avec nous les ouvrages de Dieu parmi lesquels nous vivons, m'engageoit dans la Physique, la Morale, & les autres sciences qui dépendent souvent d'experiences & de phénomenes assez incertains. Chose étrange, Theodore,

que les ſciences les plus utiles ſoient remplies d'obſcuritez impénetrables ; & que l'on trouve un chemin ſeur, & aſſez facile & uni, dans celles qui ne ſont point ſi néceſſaires ? Or, je vous prie, quel moïen de faire une juſte eſtime du rapport de la facilité des unes & de l'utilité des autres, pour donner la préference à celle qui le merite ? Et comment pouvoir s'aſſurer ſi celles-là mêmes qui paroiſſent les plus utiles, le ſont effectivement ; & ſi celles qui ne paroiſſent qu'évidentes, n'ont point de grandes utilitez dont on ne s'aviſe pas ? Je vous avouë, Theodore, qu'aprés y avoir bien penſé, je ne ſçai point encore à quoi me déterminer.

I. THEODORE. Vous n'avez pas perdu vôtre tems, mon cher Ariſte, dans les réfléxions que vous avez faites. Car quoique vous ne ſçachiez pas préciſément à quoi vous devez vous appliquer, je ſuis déja bien aſſuré que vous ne donnerez pas dans quantité de fauſſes études, auſquelles plus de la moitié du monde eſt furieuſement engagé. Je ſuis bien certain que ſi je me trompois moi-même dans le choix que je ferai de la ſuite de nos entretiens, vous êtes

en état de me désabuser. Quand les hommes levent la tête & regardent de tous côtez, ils ne suivent pas toûjours ceux qui vont devant. Ils ne les suivent que lorsqu'ils vont où il faut aller, & où ils veulent aller eux-mêmes. Et lorsque le premier de la bande s'engage imprudemment dans des routes dangereuses, & qui n'aboutissent à rien, les autres le font revenir. Ainsi continuez vos réfléxions sur vos démarches & sur les miennes. Ne vous fiez point trop à moi. Observez avec soin si je vous mene où nous devons aller tous deux.

Prenez donc garde, Ariste. Il y a des sciences de deux sortes. Les unes considerent les rapports des idées : les autres les rapports des choses par le moïen de leurs idées. Les premieres sont évidentes en toutes manieres : les autres ne le peuvent être, qu'en supposant que les choses sont semblables aux idées que nous en avons, & sur lesquelles nous en raisonnons. Ces dernieres sont fort utiles, mais elles sont environnées de grandes obscuritez, parce qu'elles supposent des faits dont il est fort difficile de connoître éxactement la vérité. Mais si nous pouvions

trouver quelque moïen de nous assurer de la justesse de nos suppositions, nous pourrions éviter l'erreur, & en même tems découvrir des véritez qui nous regardent de fort prés. Car encore un coup, les véritez ou les rapports des idées entr'elles ne nous regardent, que lorsqu'elles représentent les rapports qui sont entre les choses qui ont quelque liaison avec nous.

Ainsi il est évident, ce me semble, que le meilleur usage que nous puissions faire de nôtre esprit, c'est d'examiner quelles sont les choses qui ont avec nous quelque liaison : quelles sont les diverses manieres de ces liaisons : quelle en est la cause, quels en sont les effets : tout cela conformément aux idées claires, & aux experiences incontestables, qui nous assurent, celles-là, de la nature & des proprietez des choses, & celles-ci, du rapport & de la liaison qu'elles ont avec nous. Mais pour ne point tomber dans la bagatelle & dans l'inutilité, tout nôtre examen ne doit tendre qu'à ce qui peut nous rendre heureux & parfaits. Ainsi pour réduire en deux mots tout ceci, il me paroît évident que le meilleur usage que nous puissions

faire de nôtre esprit, c'est de tâcher d'acquerir l'intelligence des véritez que nous croïons par la foi, & de tout ce qui va à les confirmer. Car il n'y a nulle comparaison à faire de l'utilité de ces véritez avec l'avantage qu'on peut tirer de la connoissance des autres. Nous les croïons ces grandes véritez : il est vrai. Mais la foi ne dispense pas ceux qui le peuvent, de s'en remplir l'esprit, & de s'en convaincre de toutes les manieres possibles. Car au contraire la foi nous est donnée pour régler sur elle toutes les démarches de nôtre esprit, aussi-bien que tous les mouvemens de nôtre cœur. Elle nous est donnée pour nous conduire à l'intelligence des véritez mêmes qu'elle nous enseigne, Il se trouve tant de gens qui scandalisent les Fidéles par une Metaphysique outrée, & qui nous demandent avec insulte des preuves de ce qu'ils devroient croire sur l'autorité infaillible de l'Eglise, que quoique la fermeté de vôtre foi vous rende inébranlable à leurs attaques, vôtre charité doit vous porter à remedier au désordre & à la confusion qu'ils mettent par tout. Approuvez-vous donc, Ariste, le dessein que je vous propose

pour la ſuite de nos entretiens ?

ARISTE. Oüi certainement je l'approuve. Mais je ne penſois pas que vous vouluſſiez quitter la Metaphyſique. Si je l'avois crû, j'aurois, ce me ſemble, bien réſolu la queſtion de la préference des ſciences. Car il eſt clair que nulle découverte n'eſt comparable à l'intelligence des véritez de la Foi. Je croïois que vous ne penſiez qu'à me rendre un peu Philoſophe, & bon Metaphyſicien.

II. THEODORE. Je ne penſe auſſi qu'à cela ; & je ne pretens point quitter la Metaphyſique, quoique je me donnerai peut-être dans la ſuite la liberté de faire quelque courſe au delà de ſes limites ordinaires. Cette ſcience générale a droit ſur toutes les autres. Elle en peut tirer des exemples, & un petit détail néceſſaire pour rendre ſenſibles ſes principes généraux. Car par la Metaphyſique je n'entens pas ces conſiderations abſtraites de quelques proprietez imaginaires, dont le principal uſage eſt de fournir à ceux qui veulent diſputer de quoi diſputer ſans fin, j'entens par cette ſcience, les véritez générales qui peuvent ſervir de principes aux ſciences particulieres.

Je suis persuadé, Ariste, qu'il faut être bon Philosophe pour entrer dans l'intelligence des veritez de la Foi ; & que plus on est fort dans les vrais principes de la Metaphysique, plus est-on ferme dans les veritez de la Religion. Je suppose, comme vous le pouvez bien penser, ce qui est nécessaire pour rendre cette proposition recevable. Mais non, je ne croirai jamais que la vraïe Philosophie soit opposée à la Foi, & que les bons Philosophes puissent avoir des sentimens differens des vrais Chrêtiens. Car soit que Jesus-Christ selon sa Divinité, parle aux Philosophes dans le plus secret d'eux-mêmes, soit qu'il instruise les Chrêtiens par l'autorité visible de l'Eglise, il n'est pas possible qu'il se contredise, quoiqu'il soit fort possible d'imaginer des contradictions dans ses réponses, ou de prendre pour ses réponses nos propres décisions. La vérité nous parle en diverses manieres : mais certainement elle dit toûjours la même chose. Il ne faut donc point opposer la Philosophie à la Religion, si ce n'est la fausse Philosophie des Païens, la Philosophie fondée sur l'autorité humaine, en un mot toutes ces opinions

non révelées qui ne portent point le caractere de la vérité, cette évidence invincible qui force les esprits attentifs à se soûmettre. Vous pouvez juger par les véritez Metaphysiques que nous avons découvertes dans nos entretiens précedens, si la véritable Philosophie contredit la Religion. Pour moi je suis convaincu que cela n'est point. Car si je vous ai avancé quelques propositions contraires aux véritez que Jesus-Christ nous enseigne par l'autorité visible de son Eglise, ces propositions étant uniquement de mon fonds, & n'aïant point l'évidence invincible pour leur caractere, elles n'appartiennent nullement à la vraïe & solide Philosophie. Mais je ne sçai comment je m'arrête à vous dire des véritez, dont il est impossible de douter, pour peu d'attention qu'on y donne.

ARISTE. Permettez-moi, Theodore, que je vous declare, que j'ai été charmé de voir un rapport admirable entre ce que vous m'avez appris, ou plûtôt entre ce que la raison m'a appris par vôtre moïen, & ces grandes & nécessaires véritez que l'autorité de l'Eglise fait croire aux simples & aux igno-

fans, que Dieu veut ſauver auſſi-bien que les Philoſophes. Vous m'avez, par exemple, convaincu de la corruption de ma nature, & de la néceſſité d'un Liberateur. Je ſçai que toutes les intelligences n'ont qu'un ſeul & unique Maître le Verbe divin, & qu'il n'y a que la Raiſon incarnée & renduë ſenſible qui puiſſe délivrer des hommes charnels de l'aveuglément dans lequel nous naiſſons tous. Je vous avouë avec une ſatisfaction extrême, que ces véritez fondamentales de nôtre foi, & pluſieurs autres que je ſerois trop long de vous dire, ſont des ſuites néceſſaires des principes que vous m'avez démontrez. Continuez, je vous prie. Je tâcherai de vous ſuivre par tout où vous me conduirez.

THEODORE. Ah! mon cher Ariſte, prenez garde encore un coup que je ne m'égare. J'appréhende que vous ne ſoïez trop facile, & que vôtre approbation ne m'inſpire quelque négligence, & ne me faſſe tomber dans l'erreur. Craignez pour moi, & défiez-vous de tout ce que vous peut dire un homme ſujet à l'illuſion. Auſſi-bien n'apprendrez-vous rien, ſi vos réfléxions ne vous mettent en poſſeſſion des

véritez que je vas tâcher de vous démontrer.

III. Il n'y a que trois sortes d'Etres dont nous aïons quelque connoissance, & avec qui nous puissions avoir quelque liaison : Dieu, ou l'Etre infiniment parfait, qui est le principe ou la cause de toutes choses : des esprits, que nous ne connoissons que par le sentiment intérieur que nous avons de nôtre nature; des corps, dont nous sommes assurez de l'éxistence par la révelation que nous en avons. Or ce qu'on appelle un homme, n'est qu'un composé....

ARISTE. Doucement, Theodore. Je sçai qu'il y a un Dieu ou un Etre infiniment parfait. Car si j'y pense, & certainement j'y pense, il faut qu'il soit, puisque rien de fini ne peut représenter l'infini. Je sçai aussi qu'il y a des esprits, supposé qu'il y ait des êtres qui me ressemblent. Car je ne puis douter que je ne pense ; & je sçai que ce qui pense est autre chose que de l'étenduë ou de la matiere. Vous m'avez prouvé ces véritez. Mais que voulez-vous dire, que nous sommes assurez de l'éxistence des corps *par la révelation que nous en avons ?* Quoi donc ! est-ce que nous ne les

II. Entretien.

I. Entretien.

les voïons, & que nous ne les sentons pas ? Nous n'avons pas besoin de *révelation* pour nous apprendre que nous avons un corps, lorsqu'on nous pique : nous le sentons bien vraïment.

THEODORE. Oüi, sans doute, nous le sentons. Mais ce sentiment de douleur que nous avons est une espece de *révelation*. Cette expression vous frappe. Mais c'est exprés pour cela que je m'en sers. Car vous oubliez toûjours que c'est Dieu lui-même qui produit dans vôtre ame tous les divers sentimens dont elle est touchée à l'occasion des changemens qui arrivent à vôtre corps, en consequence des loix générales de l'union des deux substances qui composent l'homme : loix qui ne sont que les volontez efficaces & constantes du Créateur, ainsi que je vous l'expliquerai dans la suite. La pointe qui nous pique la main, ne verse point la douleur par le trou qu'elle fait au corps. Ce n'est point l'ame non plus qui produit en elle ce sentiment incommode, puisqu'elle souffre la douleur malgré qu'elle en ait. C'est assurément une puissance superieure. C'est donc Dieu lui-même, qui par les sentimens dont il nous frappe

nous révele à nous ce qui se fait hors de nous, je veux dire dans nôtre corps, & dans ceux qui nous environnent. Souvenez--vous, je vous prie, de ce que je vous ai déja dit tant de fois.

IV. ARISTE. J'ai tort, Theodore. Mais ce que vous me dites me fait naître dans l'esprit une pensée fort étrange. Je n'oserois presque vous la proposer, car j'appréhende que vous ne me traitiez de visionnaire. C'est que je commence à douter qu'il y ait des corps. La raison est, que la révelation que Dieu nous donne de leur éxistence n'est pas seure. Car enfin il est certain que nous en voïons quelquefois qui ne sont point, comme lorsque nous dormons, ou que la fiévre nous cause quelque transport au cerveau. Si Dieu en consequence de ses loix générales, comme vous dites, peut nous donner quelquefois des sentimens trompeurs, s'il peut par nos sens nous réveler des choses fausses; pourquoi ne le pourra-t'il pas toûjours, & comment pourrons nous discerner la vérité de la fausseté dans le témoignage obscur & confus de nos sens? Il me semble que la prudence m'oblige à suspendre mon jugement sur l'é-

xiſtence des corps. Je vous prie de m'en donner une démonſtration éxacte.

THEODORE. *Une démonſtration éxacte !* C'eſt un peu trop, Ariſte. Je vous avoüe que je n'en ai point. Il me ſemble au contraire que j'ai une *démonſtration éxacte* de l'impoſſibilité d'une telle démonſtration. Mais raſſurez-vous. Je ne manque pas de preuves certaines, & capables de diſſiper vôtre doute. Et je ſuis bien-aiſe qu'un tel doute vous ſoit venu dans l'eſprit. Car enfin, douter qu'il y a des corps par des raiſons qui font qu'on ne peut douter qu'il y a un Dieu, & que l'ame n'eſt point corporelle, c'eſt une marque certaine qu'on ſe met au deſſus de ſes préjugez, & qu'au lieu d'aſſujettir la raiſon aux ſens, comme font la plûpart des hommes, on reconnoît le droit qu'elle a de prononcer en nous ſouverainement. Qu'il ſoit impoſſible de donner une démonſtration éxacte de l'éxiſtence des corps, en voici, ſi je ne me trompe, une preuve démonſtrative.

V. La notion de l'Etre infiniment parfait ne renferme point de rapport néceſſaire à aucune créature. Dieu ſe ſuffit pleinement à lui-même. La ma-

tiere n'est donc point une émanation nécessaire de la Divinité. Du moins, ce qui me suffit présentement, il n'est pas évident qu'elle en soit une émanation nécessaire. Or on ne peut donner une *démonstration éxacte* d'une vérité, qu'on ne fasse voir qu'elle a une liaison nécessaire avec son principe ; qu'on ne fasse voir que c'est un rapport nécessairement renfermé dans les idées que l'on compare. Donc il n'est pas possible de démontrer en rigueur qu'il y a des corps.

En effet l'éxistence des corps est arbitraire. S'il y en a, c'est que Dieu a bien voulu en créer. Or il n'en est pas de même de cette volonté de créer des corps, comme de celles de punir les crimes, & de récompenser de bonnes œuvres, d'éxiger de nous de l'amour & de la crainte, & le reste. Ces volontez de Dieu & mille autres semblables, sont nécessairement renfermées dans la Raison divine, dans cette Loi substantielle, qui est la regle inviolable des volontez de l'Etre infiniment parfait, & généralement de toutes les intelligences. Mais la volonté de créer des corps n'est point nécessairement renfermée

dans la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre qui se suffit pleinement à lui-même. Bien loin de cela, cette notion semble exclure de Dieu une telle volonté. Il n'y a donc point d'autre voïe que la révelation qui puisse nous assurer, que Dieu a bien voulu créer des corps: supposé néanmoins ce dont vous ne doutez plus, sçavoir qu'ils ne sont point visibles par eux-mêmes, qu'ils ne peuvent agir dans nostre esprit, ni se représenter à lui; & que nôtre esprit lui-même ne peut les connoître que dans les idées qui les représentent, ni les sentir que par des modalitez ou des sentimens, dont ils ne peuvent être la cause, qu'en consequence des loix arbitraires de l'union de l'ame & du corps.

VI. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, qu'on ne peut déduire démonstrativement l'éxistence des corps de la notion de l'Etre infiniment parfait & qui se suffit à lui-même. Car les volontez de Dieu qui ont rapport au monde, ne sont point renfermées dans la notion que nous avons de lui. Or n'y aïant que ces volontez qui puissent donner l'être aux créatures, il est clair

qu'on ne peut démontrer qu'il y a des corps. Car on ne peut démontrer que les véritez qui ont une liaison nécessaire avec leur principe. Ainsi, puisqu'on ne peut s'assurer de l'éxistence des corps par l'évidence d'une démonstration, il n'y a plus d'autre voïe que l'autorité de la révelation. Mais cette voïe ne me paroît pas seure. Car encore que je découvre clairement dans la notion de l'Etre infiniment parfait, qu'il ne peut vouloir me tromper; l'experience m'apprend que ses révelations sont trompeuses : deux véritez que je ne puis accorder. Car enfin nous avons souvent des sentimens qui nous révelent des faussetez. Tel sent de la douleur dans un bras qu'il n'a plus. Tous ceux que nous appellons fous, voïent devant eux des objets qui ne sont point. Et il n'y a peut-être personne qui en dormant n'ait été souvent tout ébranlé & tout épouvanté par de purs phantômes. Dieu n'est point trompeur. Il ne peut vouloir tromper personne, ni les fous, ni les sages. Mais néanmoins nous sommes tous séduits par les sentimens dont il nous touche, & par lesquels il nous révele l'éxistence des corps. Il est donc

tres-certain que nous sommés trompez souvent. Mais il me paroît peu certain que nous ne le soïons pas toûjours. Voïons donc sur quel fondement vous appuïez la certitude que vous prétendez avoir qu'il y a des corps.

VII. THEODORE. Il y a en général des révelations de deux sortes. Les unes sont naturelles, les autres surnaturelles. Je veux dire que les unes se font en conséquence de quelques loix générales qui nous sont connuës, selon lesquelles l'auteur de la nature agit dans nôtre esprit à l'occasion de ce qui arrive à nôtre corps ; & les autres, par des loix générales qui nous sont inconnuëes, ou par des volontez particulieres ajoûtées aux loix générales, pour remedier aux suites fâcheuses qu'elles ont à cause du peché qui a tout déreglé. Or les unes & les autres révelations, les naturelles & les surnaturelles, sont véritables en elles-mêmes. Mais les premieres nous sont maintenant une occasion d'erreur: non qu'elles soient fausses par elles-mêmes, mais parce que nous n'en faisons pas l'usage pour lequel elles nous sont données ; & que le peché a corrompu la nature, & mis une espece

de contradiction dans le rapport que les loix générales ont avec nous. Certainement les loix générales de l'union de l'ame & du corps, en consequence desquelles Dieu nous révele que nous avons un corps, & que nous sommes au milieu de beaucoup d'autres, sont tres-sagement établies. Souvenez-vous de nos entretiens précedens. Elles ne sont point trompeuses par elles-mêmes, dans leur institution, considerées avant le peché & dans le dessein de leur auteur. Car il faut sçavoir que l'homme avant son peché, avant l'aveuglément & le trouble que la rebellion de son corps a produit dans son esprit, connoissoit clairement par la lumiere de la Raison.

1. Que Dieu seul pouvoit agir en lui, le rendre heureux ou malheureux par le plaisir ou la douleur, en un mot le modifier ou le toucher.

2. Il sçavoit par experience que Dieu le touchoit toûjours de la même maniere dans les mêmes circonstances.

3. Il reconnoissoit donc par l'experience, aussi-bien que par la Raison, que la conduite de Dieu étoit & devoit être uniforme.

4. Ainsi il étoit déterminé à croire qu'il y avoit des êtres qui étoient les causes occasionnelles des loix générales, selon lesquelles il sentoit bien que Dieu agissoit en lui. Car encore un coup, il sçavoit bien que Dieu seul agissoit en lui.

5. Lorsqu'il le vouloit, il pouvoit s'empêcher de sentir l'action des objets sensibles.

6. Le sentiment intérieur qu'il avoit de ses propres volontez, & de l'action respectueuse & soûmise de ces objets, lui apprenoit donc qu'ils lui étoient inferieurs, puisqu'ils lui étoient subordonnez, car alors tout étoit parfaitement dans l'Ordre.

7. Ainsi consultant l'idée claire jointe au sentiment dont il étoit touché à l'occasion de ces objets, il voïoit clairement que ce n'étoit que des corps, puisque cette idée ne représente que des corps.

8. Il concluoit donc, que les divers sentimens dont Dieu le touchoit, n'étoient que des révelations par lesquelles il lui apprenoit qu'il avoit un corps, & qu'il étoit environné de plusieurs autres.

9. Mais sçachant par la Raison, que

la conduite de Dieu devoit être uniforme; & par l'experience, que les loix de l'union de l'ame & du corps étoient toûjours les mêmes : voïant bien que ces loix n'étoient établies que pour l'avertir de ce qu'il devoit faire pour conserver sa vie, il découvroit aisément qu'il ne devoit pas juger de la nature des corps par les sentimens qu'il en avoit ; ni se laisser persuader de leur éxistence par ces mêmes sentimens, si ce n'est lorsque son cerveau étoit ébranlé par une cause étrangere, & non point par un mouvement d'esprits excité par une cause intérieure. Or il pouvoit reconnoître quelle étoit la cause de l'ébranlement ou des traces actuelles de son cerveau, parce que le cours des esprits animaux étoit parfaitement soûmis à ses volontez. Ainsi il n'étoit point comme les fous ou les febricitans, ni comme nous dans le sommeil, sujet à prendre des phantômes pour des réalitez, à cause qu'il pouvoit discerner si les traces de son cerveau étoient produites par le cours intérieur & involontaire des esprits, ou par l'action des objets ; ce cours étant volontaire en lui & dépendant de ses desirs pratiques. Tout cela

me paroît évident, & une suite nécessaire de deux véritez incontestables : la premiere, que l'homme avant le peché avoit des idées fort claires, & que son esprit étoit exemt de préjugez : la seconde, que son corps, ou du moins la principale partie de son cerveau lui étoit parfaitement soûmise.

Cela supposé, Ariste, vous voïez bien que les loix générales, en consequence desquelles Dieu nous donne ces sentimens ou ces révelations naturelles, qui nous assurent de l'éxistence des corps, & du rapport qu'ils ont avec nous, sont tres-sagement établies : vous voïez que ces révelations ne sont nullement trompeuses par elles-mêmes. On ne pouvoit rien faire de mieux, par les raisons que je vous ai déja dites. D'où vient donc qu'elles nous jettent maintenant dans une infinité d'erreurs ? C'est assurément que nôtre esprit est obscurci : c'est que nous sommes remplis des préjugez de l'enfance : c'est que nous ne sçavons pas faire de nos sens l'usage pour lequel ils nous sont donnez. Et tout cela précisément : prenez-y garde, parce que l'homme a perdu par sa faute le pouvoir qu'il devroit avoir sur la partie princi-

pale du cerveau, ſur celle dont tous les changemens ſont toûjours ſuivis de quelque nouvelle penſée. Car nôtre union avec la Raiſon univerſelle eſt extrêmement affoiblie par la dépendance où nous ſommes de nôtre corps. Car enfin nôtre eſprit eſt tellement ſitué entre Dieu qui nous éclaire, & le corps qui nous aveugle, que plus il eſt uni à l'un, c'eſt une néceſſité qu'il le ſoit d'autant moins à l'autre

Comme Dieu ſuit & doit ſuivre éxactement les loix qu'il a établies de l'union des deux ſubſtances dont nous ſommes compoſez, & que nous avons perdu le pouvoir d'empêcher les traces que les eſprits rebelles font dans le cerveau, nous prenons des phantômes pour des réalitez. Mais la cauſe de nôtre erreur ne vient point précisément de la fauſſeté de nos révelations naturelles, mais de l'imprudence & de la témerité de nos jugemens, de l'ignorance où nous ſommes de la conduite que Dieu doit tenir, du deſordre en un mot que le peché a cauſé dans toutes nos facultez, & du trouble qu'il a jetté dans nos idées ; non en changeant les loix de l'union de l'ame & du corps, mais en

ſoûlevant nôtre corps, & en nous privant par ſa rebellion de la facilité de pouvoir faire de ces loix l'uſage pour lequel elles ont été établies. Vous comprendrez plus clairement tout ceci dans la ſuite de nos entretiens, ou quand vous y aurez medité. Cependant, Ariſte, nonobſtant tout ce que je viens de vous dire, je ne voi pas qu'il puiſſe y avoir de bonne raiſon de douter qu'il y ait des corps en général. Car ſi je me puis tromper à l'égard de l'éxiſtence de tel corps, je voi bien que c'eſt à cauſe que Dieu ſuit éxactement les loix de l'union de l'ame & du corps: je voi bien que c'eſt que l'uniformité de la conduite de Dieu ne doit pas être troublée par l'irregularité de la nôtre; & que la perte, que nous avons faite par nôtre faute du pouvoir que nous avions ſur nôtre corps, n'a dû rien changer dans les loix de ſon union avec nôtre ame. Cette raiſon me ſuffit pour m'empêcher de me tromper ſur l'éxiſtence de tel corps. Je ne ſuis pas porté invinciblement à croire qu'il eſt. Mais cette raiſon me manque, & je ne voi pas qu'il ſoit poſſible d'en trouver quelqu'autre, pour m'empêcher de croire en général qu'il y a des

corps, contre tous les divers ſentimens que j'en ai : ſentimens tellement ſuivis, tellement enchaînez, ſi bien ordonnez, qu'il me paroît comme certain que Dieu voudroit nous tromper, s'il n'y avoit rien de tout ce que nous voïons.

VIII. Mais pour vous délivrer entierement de vôtre doute ſpeculatif, la foi nous fourni une démonſtration à laquelle il eſt impoſſible de réſiſter. Car qu'il y ait, ou qu'il n'y ait point de corps, il eſt certain que nous en voïons, & qu'il n'y a que Dieu qui nous en puiſſe donner les ſentimens. C'eſt donc Dieu qui préſente à mon eſprit les apparences des hommes avec leſquels je vis, des Livres que j'étudie, des Prédicateurs que j'entens. Or je lis dans l'apparence du Nouveau Teſtament les Miracles d'un Homme-Dieu, ſa Reſurrection, ſon Aſcenſion au Ciel, la Prédication des Apôtres, ſon heureux ſuccez, l'établiſſement de l'Egliſe. Je compare tout cela avec ce que je ſçai de l'Hiſtoire, avec la Loi des Juifs, avec les Propheties de l'Ancien Teſtament. Ce ne ſont encore là que des apparences. Mais encore un coup, je ſuis certain que c'eſt Dieu ſeul qui me les don-

ne, & qu'il n'eſt point trompeur. Je compare donc de nouveau toutes les apparences que je viens de dire, avec l'idée de Dieu, la beauté de la Religion, la ſainteté de la Morale, la néceſſité d'un culte ; & enfin je me trouve porté à croire ce que la Foi nous enſeigne. Je le croi en un mot ſans avoir beſoin de preuve démonſtrative en toute rigueur. Car rien ne me paroît plus déraiſonnable que l'infidelité, rien de plus imprudent que de ne ſe pas rendre à la plus grande autorité qu'on puiſſe avoir dans des choſes que nous ne pouvons éxaminer avec l'éxactitude Geometrique, ou parce que le tems nous manque, ou pour mille autres raiſons. Les hommes ont beſoin d'une autorité qui leur apprenne les véritez néceſſaires, celles qui doivent les conduire à leur fin : & c'eſt renverſer la Providence, que de rejetter l'autorité de l'Egliſe. Cela me paroît évident, & je vous le prouverai * dans la ſuite. Or la Foi m'apprend que Dieu a créé le Ciel & la Terre. Elle m'apprend que l'Ecriture eſt un Livre divin. Et ce Livre ou ſon apparence me dit nettement & poſitivement, qu'il y a mille & mille créa-

* Entret. XIII.

tures. Donc voilà toutes mes apparences changées en réalitez. Il y a des corps : cela est démontré en toute rigueur, la Foi supposée. Ainsi je suis assuré qu'il y a des corps, non seulement par la révelation naturelle des sentimens que Dieu m'en donne, mais encore beaucoup plus par la révelation surnaturelle de la Foi. Voilà, mon cher Ariste, de grands raisonnemens contre un doute qui ne vient gueres naturellement dans l'esprit. Il y a peu ds gens assez Philosophes pour le proposer. Et quoiqu'on puisse former contre l'éxistence des corps des difficultez qui paroissent insurmontables, principalement à ceux qui ne sçavent pas que Dieu doit agir en nous par des loix générales ; cependant je ne croi pas que jamais personne en puisse douter sérieusement. Ainsi il n'étoit pas fort nécessaire de nous arrêter à dissiper un doute si peu dangereux. Car je suis bien certain que vous-même n'aviez pas besoin de tout ce que je viens de vous dire, pour vous assurer que vous êtes avec Theodore.

ARISTE. Je ne sçai pas trop bien cela. Je suis certain que vous êtes ici.

Mais c'est que vous me dites des choses qu'un autre ne me diroit pas, & que je ne me dirois jamais à moi-même. Car du reste l'amitié que j'ai pour Theodore est telle, que je le rencontre partout. Que sçais-je si cette amitié venant encore à s'augmenter, quoique cela ne me paroisse gueres possible, je pourrai toûjours bien distinguer entre le vrai & le faux Theodore?

THEODORE. Vous n'êtes pas sage, mon cher Ariste. Ne vous déferez-vous jamais de ces manieres flateuses? Cela est indigne d'un Philosophe.

ARISTE. Que vous êtes severe! Je ne m'attendois pas à cette réponse.

THEODORE. Ni moi à la vôtre. Je croïois que vous suiviez mon raisonnement. Mais vôtre réponse me donne quelque sujet de craindre que vous ne m'aïez fait parler assez inutilement sur vôtre doute. La plûpart des hommes proposent sans réflexion des difficultez; & au lieu d'être sérieusement attentifs aux réponses qu'on leur donne, ils ne pensent qu'à quelque répartie qui fasse admirer la délicatesse de leur imagination. Bien loin de s'instruire mutuellement, ils ne pensent qu'à se flatter les

uns les autres. Ils se corrompent ensemble par les inspirations secrettes de la plus criminelle des passions : & au lieu d'étouffer tous ces sentimens, qu'excite en eux la concupiscence de l'orgueil ; au lieu de se communiquer les vrais biens dont la Raison leur fait part, ils se donnent de l'encens qui les enteste & qui les trouble.

ARISTE. Ah ! Theodore, que je sens vivement ce que vous me dites ! Mais quoi ! est-ce que vous lisez dans mon cœur ?

THEODORE. Non, Ariste. C'est dans le mien que je lis ce que je vous dis. C'est dans le mien que je trouve ce fonds de concupiscence & de vanité qui me fait médire du genre humain. Je ne sçai rien de ce qui se passe dans vôtre cœur, que par rapport à ce que je sens dans le mien. Je crains pour vous ce que j'appréhende pour moi. Mais je ne suis point assez témeraire pour juger de vos dispositions actuelles. Mes manieres vous surprennent. Elles sont dures & incommodes, rustiques, si vous le voulez. Mais quoi ! pensez-vous que l'amitié sincere, fondée sur la Raison, cherche des détours & des déguisemens ?

Vous ne connoiſſez pas les privileges des *Meditatifs*. Ils ont droit de dire ſans façon à leurs amis ce qu'ils trouvent à redire dans leur conduite. Je voudrois bien, mon cher Ariſte, remarquer dans vos réponſes un peu plus de ſimplicité, & beaucoup plus d'attention. Je voudrois que chez vous la Raiſon fût toûjours la ſuperieure, & que l'imagination ſe tût. Mais ſi elle eſt maintenant trop fatiguée de ſon ſilence, quittons la Metaphyſique. Nous la reprendrons une autre fois. Sçavez-vous bien que ce Meditatif dont je vous parlai il y a deux jours veut venir ici ?

ARISTE. Qui ? Theotime ?

THEODORE. Hé bien, oüi, Theotime lui-même.

ARISTE. Ah l'honnête homme ! Quelle joïe ! Que d'honneur !

THEODORE. Il a appris je ne ſçai comment que j'étois ici, & que nous philoſophions enſemble. Car quand Ariſte eſt quelque part, on le ſçait bien-tôt. C'eſt que tout le monde veut l'avoir. Voilà ce que c'eſt que d'être bel eſprit, & d'avoir tant de qualitez brillantes. Il faut ſe trouver par tout pour ne chagriner perſonne. On n'eſt plus à ſoi.

ARISTE. Quelle ſervitude !

THEODORE. En voulez vous être délivré ? Devenez meditatif, & tout le monde vous laiſſera bien-tôt là. Le grand ſecret de ſe délivrer de l'importunité de bien des gens, c'eſt de leur parler raiſon. Ce langage qu'ils n'entendent pas, les congedie pour toûjours, ſans qu'ils aïent ſujet de s'en plaindre.

ARISTE. Cela eſt vrai. Mais Theotime, quand l'aurons-nous ?

IX. THEODORE. Quand il vous plaira.

ARISTE. Hé ! je vous prie de l'avertir inceſſamment que nous l'attendons, & de l'aſſurer ſur tout que je ne ſuis plus ce que j'étois autrefois. Mais que cela ne rompe point, s'il vous plaît, la ſuite de nos entretiens. Je renonce à mon doute, Theodore. Mais je ne ſuis pas fâché de vous l'avoir propoſé. Car par les choſes que vous m'avez dites, j'entrevois le dénoüement de quantité de contradictions apparentes, que je ne pouvois accorder avec la notion que nous avons de la Divinité. Lorſque nous dormons, Dieu nous fait voir mille objets qui ne ſont point. C'eſt qu'il ſuit & doit ſuivre les loix générales

de l'union de l'ame & du corps. Ce n'est point qu'il veüille nous tromper. S'il agissoit en nous par des volontez particulieres, nous ne verrions point dans le sommeil tous ces phantômes. Je ne m'étonne plus de voir des monstres, & tous les déreglemens de la nature. J'en vois la cause dans la simplicité des voïes de Dieu. L'innocence opprimée ne me surprend plus : si les plus forts l'emportent ordinairement, c'est que Dieu gouverne le monde par des loix générales, & qu'il remet à un autre tems la vengeance des crimes. Il est juste, nonobstant les heureux succés des impies, nonobstant la prosperité des armes des Conquerans les plus injustes. Il est sage, quoique l'Univers soit rempli d'ouvrages où il se rencontre mille défauts. Il est immuable, quoiqu'il semble se contredire à tous momens, quoiqu'il ravage par la gresle les terres qu'il avoit couvertes de fruits par l'abondance des pluyes. Tous ces effets qui se contredisent ne marquent point de contradiction ni de changement dans la cause qui les produit. C'est au contraire que Dieu suit inviolablement les mêmes loix, & que sa conduite n'a nul rapport

à la nôtre. Si tel souffre de la douleur dans un bras qu'il n'a plus, ce n'est point que Dieu ait dessein de le tromper : c'est uniquement que Dieu ne change point de dessein, & qu'il obeït éxactement à ses propres loix : c'est qu'il les approuve, & qu'il ne les condamnera jamais : c'est que rien ne peut troubler l'uniformité de sa conduite, rien ne peut l'obliger à déroger à ce qu'il a fait. Il me semble, Theodore, que j'entrevois que ce principe des loix générales a une infinité de consequences d'une tres-grande utilité.

THEODORE. Bon cela, mon cher Ariste. Vous me donnez bien de la joïe. Je ne pensois pas que vous eussiez été assez attentif pour bien prendre les principes dont dépendent les réponses que je vous ai faites. Cela va fort bien. Mais il faudra examiner à fonds ces principes, afin que vous en connoissiez plus clairement la solidité, & leur merveilleuse fécondité. Car ne vous imaginez pas qu'il vous suffise de les entrevoir ; & mêmes de les avoir compris, pour être en état de les appliquer à toutes les difficultez qui en dépendent. Il faut par l'usage s'en rendre comme le

Maître, & acquerir la facilité d'y rapporter tout ce qu'ils peuvent éclaircir. Mais je suis d'avis que nous remettions l'examen de ces grands principes jusqu'à ce que Theotime soit arrivé. Tâchez cependant de découvrir par vous-même quelles sont les choses qui ont avec nous quelque liaison, quelles sont les causes de ces liaisons, & quels en sont les effets. Car il est bon que vôtre esprit soit préparé sur ce qui doit être le sujet de nos entretiens, afin que vous puissiez plus facilement ou me reprendre, si je m'égare; ou me suivre, si je vous conduis directement où nous devons tendre de toutes nos forces.



VII. ENTRETIEN.

De l'inefficace des causes naturelles, ou de l'impuissance des créatures. Que nous ne sommes unis immediatement & directement qu'à Dieu seul.

Après bien des complimens de part & d'autre entre Ariste & Theotime, Ariste aïant remarqué que Theodore n'étoit pas tout à fait content de ce que cela ne finissoit point, & voulant ceder au nouveau venu la gloire de ce petit combat d'esprit, il se tût. Et Theodore prenant la parole, crut devoir dire à Theotime en faveur d'Ariste.

THEODORE. En verité, Theotime, je ne pensois pas que vous fussiez si galant homme. Vous avez obligé Ariste à se rendre, lui qui ne se rendit jamais à personne. Voilà une victoire qui vous feroit bien de l'honneur, si vous l'aviez remportée chez Philandre. Mais apparemment elle vous auroit coûté plus cher. Car ne vous y trompez pas, c'est qu'Ariste veut faire chez lui les honneurs. Il vous cede ici par complaisance,

sance, & par une espece de devoir.

THEOTIME. Je n'en doute pas, Theodore. Je voi fort bien qu'il veut m'épargner.

ARISTE. Ah! cessez l'un & l'autre de me pousser : ou du moins, Theodore, laissez-moi la liberté de me défendre.

THEODORE. Non, Ariste. Ne voilà que trop de discours inutiles. Nous nous taisons, Theotime & moi. Parlons de quelque chose de meilleur. Dites-nous je vous prie, ce qui vous est venu dans l'esprit sur le sujet que je vous proposai dans nôtre dernier entretien. Quelles sont les choses avec qui nous avons quelque liaison ? Quelles sont les causes de ces liaisons, & quels en sont les effets ? Car nous aimons mieux vous entendre philosopher, que de nous voir accablez d'une profusion de douceurs & d'honnêtetez.

ARISTE. Vous supposez, je croi, Theodore, que j'aïe veillé toute la nuit pour regaler Theotime de quelque discours étudié.

THEODORE. Laissons tout cela, Ariste, & parlons naturellement.

I. ARISTE. Il me semble, Theo-

dore, qu'il n'y a rien à quoi je sois plus étroitement uni qu'à mon propre corps. Car on ne peut le toucher, sans m'ébranler moi-même. Dés qu'on le blesse, je sens qu'on m'offense, & qu'on me trouble. Rien n'est plus petit que la trompe de ces cousins importuns qui nous insultent le soir à la promenade ; & cependant, pour peu qu'ils enfoncent sur ma peau la pointe imperceptible de leur trompe venimeuse, je me sens percé dans l'ame. Le seul bruit qu'ils font à mes oreilles me donne l'allarme : marque certaine que je suis uni à mon corps plus étroitement qu'à toute autre chose. Oüi, Theodore, celà est si vrai, que ce n'est mêmes que par nôtre corps que nous sommes unis à tous ces objets qui nous environnent. Si le soleil n'ébranloit point mes yeux, il seroit invisible à mon égard : & si malheureusement pour moi je devenois sourd, je ne trouverois plus tant de douceur dans le commerce que j'ai avec mes amis. C'est mêmes par mon corps que je tiens à ma Religion. Car c'est par mes oreilles & par mes yeux que la foi m'est entrée dans l'esprit & dans le cœur. Enfin c'est par mon corps que je

tiens à tout. Je suis donc uni à mon corps plus étroitement qu'à toute autre chose.

THEODORE. Avez-vous médité long-tems, mon cher Ariste, pour faire cette grande découverte?

THEOTIME. Tout cela se peut fort bien dire, Theodore.

THEODORE. Oüi, Theotime, par des gens qui ne consultent que leurs sens. Pour qui prenez-vous Ariste, d'approuver dans sa bouche ce qu'il n'y a point de païsan qui ne puisse dire? Je ne reconnois plus Ariste dans cette réponse.

ARISTE. Je voi bien que j'ai fort mal debuté.

THEODORE. Fort mal assurément. Je ne m'attendois pas à ce debut. Car je ne croiois pas qu'aujourd'hui vous eussiez oublié ce que vous sçaviez hier. Mais les préjugez reviennent toujours à la charge, & nous chassent de nos conquêtes, si par nôtre vigilance & de bons retranchemens nous ne sçavons nous y maintenir. Oh bien, je vous soûtiens que nous ne sommes nullement unis à nôtre corps, bien loin de l'être à lui plus étroitement qu'à toute

autre chose. J'outre un peu mes expressions, afin qu'elles vous frappent vivement, & que vous n'oubliiez plus ce que je vous dis. Non, Ariste, à parler éxactement & en rigueur, vôtre esprit n'est & ne peut être uni à vôtre corps. Car il ne peut être uni qu'à ce qui peut agir en lui. Or pensez-vous que vôtre corps puisse agir dans vôtre esprit? Pensez-vous que ce soit par lui que vous êtes raisonnable, heureux ou malheureux, & le reste? Est-ce vôtre corps qui vous unit à Dieu, à la Raison qui nous éclaire: ou si c'est Dieu qui vous unit à vôtre corps, & par vôtre corps à tout ce qui vous environne?

ARISTE. Assurément, Theodore, c'est Dieu qui a uni mon esprit à mon corps. Mais ne pourroit-on pas dire....

THEODORE. Quoi! Que c'est vôtre esprit qui agit maintenant sur vôtre corps, & vôtre corps sur vôtre esprit? Je vous entens. Dieu a fait cette union de l'esprit & du corps. Mais ensuite voilà vôtre corps, & par lui tous les objets capables d'agir dans vôtre esprit. Cette union faite, voilà aussi vôtre esprit capable d'agir dans vôtre corps, & par lui sur ceux qui vous environ-

nent. N'eſt-ce pas là ce qu'on pourroit peut-être dire ?

ARISTE. Il y a là quelque choſe que je n'entens pas trop bien. Comment tout cela ſe fait-il ? Je vous parle comme aïant oublié la meilleure partie de ce que vous m'avez dit, faute d'y avoir penſé.

THEODORE. Je m'en doute bien. Vous voulez que je vous prouve plus éxactement & plus en détail les principes ſur leſquels je vous ai parlé juſques ici. Il faut tâcher de vous ſatisfaire. Mais je vous prie de vous rendre attentif, & de me répondre, & vous Theotime, de nous obſerver tous deux.

II. Penſez-vous, Ariſte, que la matiere, que vous ne jugez peut-être pas capable de ſe remuer d'elle-même, ni de ſe donner aucune modalité, puiſſe jamais modifier un eſprit, le rendre heureux ou malheureux, lui repréſenter des idées, lui donner divers ſentimens ? Penſez-y, & répondez-moi.

ARISTE. Cela ne me paroît pas poſſible.

THEODORE. Encore un coup, penſez-y. Conſultez l'idée de l'étenduë: & jugez par cette idée qui repréſente

les corps, ou rien ne les représente; s'ils peuvent avoir d'autre proprieté que la faculté passive de recevoir diverses figures & divers mouvemens. N'est-il pas évident de la derniere évidence, que toutes les proprietez de l'étendue ne peuvent consister que dans des rapports de distance?

ARISTE. Cela est clair, & j'en suis déja demeuré d'accord.

THEODORE. Donc il n'est pas possible que les corps agissent sur les esprits.

ARISTE. Non par eux-mêmes, par leur propre force, vous dira-t'on. Mais pourquoi ne le pourront-ils point par une puissance qui resulte de leur union avec les esprits?

THEODORE. Que dites-vous, *par une puissance qui resulte de leur union?* Je n'entens rien dans ces termes généraux. Souvenez-vous, Ariste, du principe des idées claires. Si vous le quittez, vous voilà dans les ténébres. Au premier pas vous tomberez dans le précipice. Je conçois bien que les corps, en consequence de certaines loix naturelles, peuvent agir sur nôtre esprit en ce sens, que leurs modalitez détermi-

nent l'efficace des volontez divines, ou des loix générales de l'union de l'ame & du corps ; ce que je vous expliquerai bien-tôt. Mais que les corps puissent recevoir en eux-mêmes une certaine puissance, par l'efficace de laquelle ils puissent agir dans l'esprit, c'est ce que je ne comprens pas. Car que seroit-ce que cette puissance ? Seroit-ce une substance, ou une modalité ? Si une substance : les corps n'agiront point, mais cette substance dans les corps. Si cette puissance est une modalité : voilà donc une modalité dans les corps qui ne sera ni mouvement ni figure. L'étenduë pourra avoir d'autres modalitez que des rapports de distance. Mais à quoi est-ce que je m'arrête ? C'est à vous, Ariste, à me donner quelque idée de cette puissance que vous concevez comme l'effet de l'union de l'ame & du corps.

ARISTE. Nous ne sçavons pas, vous dira-t'on, ce que c'est que cette puissance. Mais que pouvez-vous conclure de l'aveu que nous faisons de nôtre ignorance ?

THEODORE. Qu'il vaut mieux se taire, que de ne sçavoir ce qu'on dit.

ARISTE. D'accord. Mais on ne dit

que ce qu'on sçait, lorsqu'on avance que les corps agissent sur les esprits. Car rien n'est plus certain. L'experience ne permet pas qu'on en doute.

THEODORE. J'en doute fort néanmoins, ou plûtôt je n'en croi rien. L'experience m'apprend que je sens de la douleur, par exemple, lorsqu'une épine me pique. Cela est certain. Mais demeurons-en là. Car l'experience ne nous apprend nullement que l'épine agisse sur nôtre esprit, ni qu'elle ait aucune puissance. N'en croïons rien, je vous le conseille.

III. ARISTE. Je ne croi pas, Theodore, qu'une épine puisse agir sur mon esprit. Mais on vous dira peut-être, qu'elle peut agir sur mon corps, & par mon corps sur mon esprit en consequence de leur union. Car j'avoüe que de la matiere ne peut agir immediatement sur un esprit. Prenez garde à ce mot, *immediatement*.

THEODORE. Mais vôtre corps n'est-ce pas de la matiere?

ARISTE. Oüi sans doute.

THEODORE. Vôtre corps ne peut donc pas agir *immediatement* sur vôtre esprit. Ainsi, quoique vôtre doigt fût percé

percé de quelque épine ; quoique vôtre cerveau fût ébranlé par son action, ni l'un ni l'autre ne pourroit agir dans vôtre ame, & lui faire sentir la douleur. Car ni l'un ni l'autre ne peut agir immediatement sur l'esprit, puisque vôtre cerveau & vôtre doigt ne sont que de la matiere.

ARISTE. Ce n'est point non plus mon ame qui produit en elle ce sentiment de douleur qui l'afflige ; car elle en souffre malgré elle. Je sens bien que la douleur me vient de quelque cause étrangere. Ainsi vôtre raisonnement prouve trop. Je voi bien que vous m'allez dire, que c'est Dieu qui cause en moi ma douleur ; & j'en demeure d'accord. Mais il ne la cause qu'en consequence des loix générales de l'union de l'ame & du corps.

THEODORE. Que voulez-vous dire, Ariste ? Tout cela est vrai. Expliquez plus distinctement vôtre pensée.

ARISTE. Je croi, Theodore, que Dieu a uni mon esprit à mon corps, & que par cette union mon esprit & mon corps agissent mutuellement l'un sur l'autre, en consequence des loix naturelles que Dieu suit toûjours fort exa-

ctement. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

THEODORE. Vous ne vous expliquez pas, Ariste. C'est une assez bonne marque que vous ne vous entendez pas. Union, loix générales; quelle espece de réalité entendez-vous par ces termes?

THEOTIME. Apparemment Ariste croit que ces termes sont clairs & sans équivoque, parce que l'usage les a rendu fort communs. Car quand on dit souvent une chose obscure ou fausse, sans l'avoir même examinée, on a peine à croire qu'elle ne soit pas véritable. Ce mot *union*, est un des plus équivoques qu'il y ait. Mais il est si commun & si agréable, qu'il passe par tout sans que personne l'arrête, sans que personne examine s'il réveille dans l'esprit quelque idée distincte. Car tout ce qui est familier n'excite point cette attention, sans laquelle il est impossible de rien comprendre: & tout ce qui touche agréablement l'imagination paroît fort clair à l'esprit, qui ne se défie de rien lorsqu'on le paie content.

ARISTE. Quoi, Theotime! seriez-vous tout-à-fait du sentiment de Theo-

dore ? Est-ce que l'on peut douter que l'ame & le corps ne soient unis de la maniere du monde la plus étroite ? Je croirois volontiers que vous vous entendez tous deux pour me renverser l'esprit, & vous divertir à mes dépens, si je n'étois persuadé que vous êtes de trop honnêtes gens pour avoir un dessein si peu charitable.

THEOTIME. Vous êtes, Ariste, un peu trop prévenu. Theodore soûtient le parti de la vérité ; & s'il outre un peu les choses, c'est afin de nous redresser. Il voit que le poids de nos préjugez nous entraîne ; & la violence qu'il nous fait n'est que pour nous retenir. Ecoutons-le, je vous prie.

IV. THEODORE. Vous le voulez, Ariste, que vôtre ame soit unie à vôtre corps plus étroitement qu'à toute autre chose. Hé bien j'y consens pour quelque tems : mais c'est à la charge que vous m'accorderez aussi pour un jour ou deux, de ne point rendre raison de certains effets par un principe que ni vous ni moi ne connoissons point. Cela n'est-il pas bien raisonnable ?

ARISTE. Que trop raisonnable. Mais que voulez-vous dire ?

THEODORE. Le voici. Il y a entre vôtre eſprit & vôtre corps l'union du monde la plus étroite. Eh le moïen d'en douter! Mais vous ne ſçauriez dire ce que c'eſt préciſément que cette union. Ne la prenons donc point pour principe de l'explication des effets dont nous recherchons la cauſe.

ARISTE. Mais ſi ces effets en dépendent néceſſairement?

THEODORE. S'ils en dépendent, nous ſerons bien obligez d'y revenir. Mais ne le ſuppoſons pas. Si je vous demandois, Ariſte, d'où vient qu'en tirant ſeulement le bras de cette chaiſe, tout le reſte ſuit: croiriez-vous m'avoir ſuffiſamment expliqué cet effet, en me répondant que cela vient de ce que le bras de ce fauteüil eſt uni avec les autres parties qui le compoſent? Aſſurément Theotime ne ſeroit pas content d'une telle réponſe. Il eſt permis aux enfans d'en rendre de pareilles, mais non aux Philoſophes, ſi ce n'eſt lorſqu'ils ne prétendent pas philoſopher. Pour contenter l'eſprit de Theotime ſur cette queſtion, il faudroit remonter juſqu'à la cauſe phyſique de cette union des parties qui compoſent les corps durs,

Voyez la Recherche de la Verité, L.6. ch. dern.

& lui démontrer que la dureté des corps ne peut venir que de la compreſſion d'une matiere inviſible qui les environne. Ce mot *union* n'explique donc rien. Il a beſoin lui-même d'explication. Ainſi, Ariſte, à vous permis de prendre pour des raiſons, des mots vagues & généraux. Mais ne pretendez pas nous païer de cette monnoïe. Car quoique bien des gens la reçoivent & s'en contentent, nous ſommes un peu difficiles, dans l'appréhenſion que nous avons qu'on ne nous trompe.

ARISTE. Comment voulez-vous que je faſſe ? Je vous paie d'une monnoïe que j'ai reçû bonnement. Je n'en ai point de meilleure. Et puiſqu'elle a cours dans le monde, vous pourriez vous en contenter. Mais voïons un peu comment vous païez vous-même les gens. Prouvez-moi par de bonnes raiſons, que le corps & l'eſprit agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, ſans avoir recours à leur union.

THEODORE. Ne ſuppoſez point, Ariſte, qu'ils agiſſent mutuellement l'un ſur l'autre, mais ſeulement que leurs modalitez ſont reciproques. Ne ſuppoſez précisément que ce que l'ex-

perience vous apprend, & tâchez de vous rendre attentif à ce que je vas vous dire. Pensez-vous qu'un corps puisse agir sur un autre, & le remuer ?

ARISTE. Qui le peut nier ?

V. THEODORE. Theotime & moi, & peut-être bien-tôt Ariste. Car il y a contradiction, je dis contradiction, que les corps puissent agir sur les corps. Je vous prouve ce paradoxe qui paroît si contraire à l'experience, si opposé à la tradition des Philosophes, si incroïable aux sçavans & aux ignorans. Répondez-moi : un corps peut-il de lui-même se remuer ? Consultez, je vous prie, l'idée que vous avez du corps : car souvenez-vous toûjours qu'il faut juger des choses par les idées qui les répresentent, & nullement par les sentimens que nous en avons.

Entret. 3. 4. 5.

ARISTE. Non, je ne voi pas que les corps puissent se mouvoir par eux-mêmes. Mais je ne voi pas bien non plus qu'ils ne le puissent pas. J'en doute.

THEODORE. Vous faites bien de douter, & de demeurer tout court, quand vous ne voïez pas clair. Mais tâchez de voir clair, & de dissiper vôtre doute. Courage, avançons.

ARISTE. J'appréhende de faire une fausse démarche faute de lumiere. Eclairez un peu.

THEODORE. Consultez avec attention les idées claires, mon cher Ariste. Ce sont elles qui répandent dans les esprits attentifs la lumiere qui vous manque. Contemplez l'archetype des corps, l'étenduë intelligible. C'est elle qui les représente, puisque c'est sur elle qu'ils ont tous été formez. Cette idée est toute lumineuse; consultez-la donc. Ne voïez-vous pas clairement que les corps peuvent être remuez, mais qu'ils ne peuvent d'eux-mêmes se remuer? Vous hesitez. Hé bien supposons donc que cette chaise puisse d'elle-même se remuer: de quel côté ira-t'elle, selon quel degré de vîtesse, quand s'avisera-t'elle de se remuer? Donnez-lui donc encore de l'intelligence, & une volonté capable de se déterminer. Faites en un mot un homme de vôtre fauteüil. Autrement ce pouvoir de se remuer lui sera assez inutile.

ARISTE. Un homme de mon fauteüil! quelle étrange pensée!

THEOTIME. Que trop commune & trop véritable, comme l'entend Theo-

dore. Car tous ceux qui jugent des choses par eux-mêmes, ou par les sentimens qu'ils en ont, & non point par les idées qui les représentent, font de tous les objets quelque chose qui leur ressemble à eux-mêmes. Ils font agir Dieu comme un homme. Ils attribuënt aux bêtes ce qu'ils sentent en eux. Ils donnent au feu & aux autres élemens des inclinations, dont ils n'ont point d'autre idée que le sentiment qu'ils en ont. Ainsi ils humanisent toutes choses. Mais ne vous arrêtez point à cela. Suivez Theodore, & répondez lui.

ARISTE. Je croi bien que cette chaise ne se peut remuer d'elle-même. Mais que sçai-je s'il n'y a point quelque autre corps à qui Dieu ait donné la puissance de se remuer? Souvenez-vous, Theodore, que vous avez à prouver qu'il y a contradiction que les corps agissent les uns sur les autres.

VI. THEODORE. Hé bien, Ariste, je vous le prouve. Il y a contradiction qu'un corps ne soit ni en repos ni en mouvement. Car Dieu même, quoique tout-puissant ne peut créer quelque corps qui ne soit nulle part, ou qui n'ait avec les autres certains rapports

de diſtance. Tout corps eſt en repos, quand il a le même rapport de diſtance avec les autres : & il eſt en mouvement, quand ce rapport change ſans ceſſe. Or il eſt évident que tout corps change ou ne change pas de rapport de diſtance. Il n'y a point de milieu. Car ces deux propoſitions : change ou ne change pas, ſont contradictoires. Donc il y a contradiction qu'un corps ne ſoit ni en repos, ni en mouvement.

ARISTE. Cela n'avoit pas beſoin de preuve.

THEODORE. Or c'eſt la volonté de Dieu qui donne l'éxiſtence aux corps & à toutes les créatures, dont certainement l'éxiſtence n'eſt point néceſſaire. Cette même volonté qui les a créez ſubſiſtant toûjours, ils ſont toûjours : & cette volonté venant à ceſſer, (je vous parle de Dieu ſelon nôtre maniere de concevoir,) c'eſt une néceſſité que les corps ceſſent d'être. C'eſt donc cette même volonté qui met les corps en repos ou en mouvement, puiſque c'eſt elle qui leur donne l'être, & qu'ils ne peuvent éxiſter qu'ils ne ſoient en repos ou en mouvement. Car prenez-y garde, Dieu ne peut faire l'impoſſible,

ou ce qui renferme une contradiction manifeste. Il ne peut vouloir ce qui ne se peut concevoir. Il ne peut donc vouloir que cette chaise soit, qu'il ne veuille en même tems qu'elle soit là ou là, & que sa volonté ne l'y mette; puisque vous ne sçauriez concevoir que cette chaise soit, qu'elle ne soit quelque part, là ou ailleurs.

ARISTE. Il me semble pourtant que je puis penser à un corps, sans le concevoir ni en repos, ni en mouvement.

THEODORE. Ce n'est pas là ce que je vous dis. Vous pouvez penser à un corps en général, & faire comme il vous plaît des abstractions. J'en conviens. C'est cela qui vous trompe souvent. Mais encore un coup je vous dis que vous ne sçauriez concevoir qu'un tel corps éxiste, qu'il ne soit en même tems quelque part, & que le rapport qu'il a avec les autres change ou ne change pas, & par conséquent qu'il ne soit en repos ou en mouvement. Donc il y a contradiction que Dieu fasse un corps, qu'il ne le fasse en repos ou en mouvement.

ARISTE. Hé bien, Theodore, je vous

l'avoüe. Quand Dieu crée un corps, il faut d'abord qu'il le mette en repos, ou en mouvement. Mais l'instant de la création passé, ce n'est plus cela: les corps s'arrangent au hazard, ou selon la loi du plus fort.

VII. THEODORE. *L'instant de la création passé !* Mais si cet instant ne passe point, vous voilà poussé à bout; il faudra vous rendre. Prenez donc garde. Dieu veut qu'il y ait un tel monde. Sa volonté est toute-puissante : voilà donc ce monde fait. Que Dieu ne veüille plus qu'il y ait de monde : le voilà donc anéanti. Car assurément le monde dépend des volontez du Créateur. Si le monde subsiste, c'est donc que Dieu continuë de vouloir que le monde soit. La conservation des créatures n'est donc de la part de Dieu que leur création continuée. Je dis de la part de Dieu qui agit. Car de la part des créatures, il y paroît de la difference, puisqu'elles passent du néant à l'être par la création, & que par la conservation elles continuënt d'être. Mais dans le fonds la création ne passe point, puisqu'en Dieu la conservation & la création ne sont qu'une même volonté, & qui par con-

sequent est nécessairement suivie des mêmes effets.

ARISTE. Je comprens vos raisons, Theodore, mais je n'en suis pas convaincu. Car cette proposition : *Que Dieu ne veüille plus qu'il y ait de monde, le voilà anéanti*, me paroît fausse. Il me semble qu'il ne suffit pas pour anéantir le monde, que Dieu ne veüille plus qu'il soit : il faut qu'il veüille positivement qu'il ne soit plus. Il ne faut point de volonté pour ne rien faire. Ainsi maintenant que le monde est fait, que Dieu le laisse là, il sera toûjours.

VIII. THEODORE. Vous n'y pensez pas, Ariste. Vous rendez les créatures indépendantes. Vous jugez de Dieu & de ses ouvrages par les ouvrages des hommes, qui supposent la nature, & ne la font pas. Vôtre maison subsiste, quoique vôtre Architecte soit mort. C'est que les fondemens en sont solides, & qu'elle n'a nulle liaison avec la vie de celui qui l'a bâtie. Elle n'en dépend nullement. Mais le fonds de nôtre être dépend essentiellement du Créateur. Et quoique l'arrangement de quelques pierres dépende en un sens de la volonté des hommes, en consequence

de l'action des causes naturelles, leur ouvrage n'en dépend point. Mais l'Univers étant tiré du néant, il dépend si fort de la Cause universelle, qu'il y retomberoit nécessairement, si Dieu cessoit de le conserver. Car Dieu ne veut, & mêmes il ne peut faire une créature indépendante de ses volontez.

ARISTE. J'avoüe, Theodore, qu'il y a entre les créatures & le Créateur un rapport, une liaison, une dépendance essentielle. Mais ne pourroit-on point dire, que pour conserver aux êtres créez leur dépendance, il suffit que Dieu puisse les anéantir quand il lui plaira?

THEODORE. Non sans doute, mon cher Ariste. Quelle plus grande marque d'indépendance, que de subsister par soi-même & sans appui? A parler éxactement, vôtre maison ne dépend point de vous. Pourquoi cela? C'est qu'elle subsiste sans vous. Vous pouvez y mettre le feu quand il vous plaira; mais vous ne la soûtenez pas. Voilà pourquoi il n'y a point entre elle & vous de dépendance essentielle. Ainsi, que Dieu puisse détruire les créatures quand il lui plaira, si elles peuvent subsister sans l'influence continuelle du Créateur,

elles n'en sont point essentiellement dépendantes.

Pour vous convaincre entierement de ce que je vous dis, concevez pour un moment que Dieu ne soit point. L'Univers, selon vous, ne laissera pas de subsister. Car une cause qui n'influë point n'est pas plus nécessaire à la production d'un effet, qu'une cause qui n'est point. Cela est évident. Or selon cette supposition, vous ne pouvez pas concevoir que le monde soit essentiellement dépendant du Créateur, puisque le Créateur est conçû comme n'étant plus. Cette supposition est impossible, il est vrai. Mais l'esprit peut joindre ou separer les choses comme il lui plaît, pour en découvrir les rapports. Donc si les corps sont essentiellement dépendans du Créateur, ils ont besoin pour subsister d'être soûtenus par son influence continuelle, par l'efficace de la même volonté qui les a créez. Si Dieu cesse seulement de vouloir qu'ils soient, il s'ensuivra nécessairement & précisément de cela seul qu'ils ne seront plus. Car s'ils continuoient d'être, quoique Dieu ne continuât plus de vouloir qu'ils fussent, ils seroient indépen-

dans; & mêmes, prenez garde à ceci, tellement indépendans, que Dieu ne pourroit plus les détruire. C'est ce que je vas vous prouver.

IX. Un Dieu infiniment sage ne peut rien vouloir qui ne soit digne, pour ainsi dire, d'être voulu : il ne peut rien aimer qui ne soit aimable. Or le néant n'a rien d'aimable. Donc il ne peut être le terme des volontez divines. Assurément le néant n'a point assez de réalité, lui qui n'en a point du tout, pour avoir quelque rapport avec l'action d'un Dieu, avec une action d'un prix infini. Donc Dieu ne peut vouloir positivement l'anéantissement de l'Univers. Il n'y a que les créatures, qui faute de puissance, ou par erreur, puissent prendre le néant pour le terme de leurs volontez. C'est que tel objet peut faire obstacle à l'accomplissement de leurs desirs, ou qu'ils se l'imaginent ainsi. Mais quand vous y aurez pensé, vous le verrez bien : rien n'est plus évident, qu'un Dieu infiniment sage & tout-puissant ne peut, sans se démentir, déploier sa puissance pour ne rien faire : que dis-je, pour ne rien faire ! pour détruire son propre ouvrage, non pour y

corriger des desordres qu'il n'y a pas mis, mais pour anéantir les natures qu'il a faites. Ainsi, Ariste, supposé que pour anéantir le monde, il ne suffise pas que Dieu cesse de vouloir qu'il soit ; supposé qu'il faille encore que Dieu veüille positivement qu'il ne soit plus, je tiens le monde nécessaire & indépendant, puisque Dieu ne peut le détruire sans renoncer à ses attributs, & qu'il y a contradiction qu'il y puisse renoncer.

Ne diminuez donc point la dépendance des créatures, de peur de tomber dans cette impieté de la ruiner entierement. Dieu peut les anéantir quand il lui plaira, comme vous dites. Mais c'est qu'il peut cesser de vouloir ce qui lui a été libre de vouloir. Comme il se suffit pleinement à lui-même, il n'aime invinciblement que sa propre substance. La volonté de créer le monde, quoiqu'éternelle & immuable, aussi-bien que les operations immanentes, ne renferme rien de nécessaire. Comme Dieu a pû former le decret de créer le monde dans le tems, il a pû, & il peut toûjours cesser de vouloir que le monde soit ; non que l'acte de son decret

puisse

puisse être ou n'être pas, mais parce que cet acte immuable & éternel est parfaitement libre, & qu'il n'enferme la durée éternelle des êtres créez, que par supposition. Dieu de toute éternité a voulu, il continuëra éternellement de vouloir, ou pour parler plus juste, Dieu veut sans cesse, mais sans varieté, sans succession, sans nécessité, tout ce qu'il fera dans la suite des tems. L'acte de son decret éternel, quoique simple & immuable, n'est nécessaire, que parce qu'il est. Il ne peut n'être pas, que parce qu'il est. Mais il n'est, que parce que Dieu le veut bien. Car de mêmes qu'un homme, dans le tems même qu'il remuë le bras, est libre pour ne le point remuer, quoique dans la supposition qu'il se remuë, il y ait contradiction qu'il ne se remuë pas. Ainsi, comme Dieu veut toûjours, & sans succession, ce qu'il veut; quoique ses decrets soient immuables, ils ne laissent pas d'être parfaitement libres, parce qu'ils ne sont nécessaires que par la force de la supposition, prenez-y garde, que parce que Dieu est immuable dans ses desseins. Mais je crains de m'écarter: revenons à nôtre sujet. Etes-vous bien convaincu

maintenant, que les créatures sont essentiellement dépendantes du Créateur; si fort dépendantes, qu'elles ne peuvent subsister sans son influence, qu'elles ne peuvent continuer d'être, que Dieu ne continuë de vouloir qu'elles soient ?

ARISTE. J'ai fait tout ce que j'ai pû, pour combattre vos raisons. Mais je me rends. Je n'ai rien à vous repliquer. La dépendance des créatures est tout autre que je ne pensois.

X. THEODORE. Reprenons donc ce que nous venons de dire, & tirons-en des consequences. Mais prenez garde que je n'en tire qui ne soient pas clairement renfermées dans le principe.

La création ne passe point, la conservation des créatures n'étant de la part de Dieu qu'une création continuée, qu'une même volonté qui subsiste, & qui opere sans cesse. Or Dieu ne peut concevoir, ni par conséquent vouloir qu'un corps ne soit nulle part, ou qu'il n'ait avec les autres certains rapports de distance. Dieu ne peut donc vouloir que ce fauteüil existe, & par cette volonté le créer ou le conserver, qu'il ne le place là ou là, ou ailleurs. Donc il y a contradiction qu'un corps

en puisse remuer un autre. Je dis plus : il y a contradiction que vous puissiez remuer vôtre fauteüil. Ce n'est pas assèz, il y a contradiction que tous les Anges & les Démons joints ensemble puissent ébranler un fetu. La démonstration en est claire. Car nulle puissance, quelque grande qu'on l'imagine, ne peut surmonter, ni même égaler celle de Dieu. Or il y a contradiction que Dieu veüille que ce fauteüil soit, qu'il ne veüille qu'il soit quelque part, & que par l'efficace de sa volonté il ne l'y mette, il ne l'y conserve, il ne l'y crée. Donc nulle puissance ne peut le transporter où Dieu ne le transporte pas, ni le fixer ou l'arrêter où Dieu ne l'arrête pas, si ce n'est que Dieu accommode l'efficace de son action à l'action inefficace de ses créatures. C'est ce qu'il faut vous expliquer, pour accorder la raison avec l'experience, & pour vous donner l'intelligence du plus grand, du plus fécond, & du plus nécessaire de tous les principes, qui est : Que Dieu ne communique sa puissance aux créatures, & ne les unit entr'elles, que parce qu'il établit leurs modalitez, causes occasionnelles des effets qu'il produit lui-

même ; causes occasionnelles, dis-je, qui déterminent l'efficace de ses volontez, en consequence des loix générales qu'il s'est prescrit, pour faire porter à sa conduite le caractere de ses attributs, & répandre dans son ouvrage l'uniformité d'action nécessaire, pour en lier ensemble toutes les parties qui le composent, & pour le tirer de la confusion & de l'irregularité d'une espece de cahos, où les esprits ne pourroient jamais rien comprendre. Je vous dis ceci, mon cher Ariste, pour vous donner de l'ardeur & réveiller vôtre attention. Car comme ce que je viens de vous dire du mouvement & du repos de la matiere pourroit bien vous paroître peu de chose, vous croiriez peut-être que des principes si petits & si simples ne pourroient pas vous conduire à ces grandes & importantes véritez que vous avez déja entrevûës, & sur lesquelles est appuïé presque tout ce que je vous ai dit jusques ici.

ARISTE. Ne craignez point, Theodore, que je vous perde de vûë. Je vous suis, ce me semble, d'assez prés; & vous me charmez de maniere, qu'il me semble qu'on me transporte. Courage donc.

Je sçaurai bien vous arrêter si vous passez trop legerement pardessus quelques endroits trop difficiles & trop perilleux pour moi.

XI. THEODORE. Supposons donc, Ariste, que Dieu veüille qu'il y ait sur ce plancher un tel corps, une boule par exemple. Aussi-tôt la voilà faite. Rien n'est plus mobile qu'une sphere sur un plan : mais toutes les puissances imaginables ne pourront l'ébranler, si Dieu ne s'en mesle. Car encore un coup, tant que Dieu voudra créer, ou conserver cette boule au point A, ou à tel autre qu'il vous plaira ; & c'est une néceßité qu'il la mette quelque part : nulle force ne pourra l'en faire sortir.. Ne l'oubliez pas, c'est là le principe.

ARISTE. Je le tiens ce principe. Il n'y a que le Créateur qui puisse être le moteur ; que celui qui donne l'être aux corps, qui puisse les placer dans les endroits qu'ils occupent.

THEODORE. Fort bien. La force mouvante d'un corps n'est donc que l'efficace de la volonté de Dieu, qui le conserve successivement en differens lieux. Cela supposé, concevons que cet-

te boule soit mûë, & que dans la ligne de son mouvement elle en rencontre une autre en repos : l'experience nous apprend que cette autre sera remuée immanquablement, & selon certaines proportions toûjours éxactement observées. Or ce n'est point la premiere qui meut la seconde. Cela est clair par le principe. Car un corps n'en peut mouvoir un autre sans lui communiquer de sa force mouvante. Or la force mouvante d'un corps mû n'est que la volonté du Créateur qui le conserve successivement en differens lieux. Ce n'est point une qualité qui appartienne à ce corps. Rien ne lui appartient que ses modalitez ; & les modalitez sont inséparables des substances. Donc les corps ne peuvent se mouvoir les uns les autres ; & leur rencontre, ou leur choc, est seulement une cause occasionnelle de la distribution de leur mouvement. Car étant impénétrables, c'est une espece de nécessité que Dieu, que je suppose agir toûjours avec la même efficace, ou la même quantité de force mouvante, répande pour ainsi dire dans le corps choqué la force mouvante de celui qui le choque, & cela à proportion

de la grandeur du choc : mais selon cette loi, lorsqu'ils se choquent tous deux, que le plus fort, ou celui qui est transporté avec une plus grande force mouvante doit vaincre le plus foible & le faire rejaillir sans rien recevoir de lui. Je dis sans rien recevoir du plus foible. Car un corps parfaitement dur, tel que je le suppose, ne peut pas recevoir en même tems deux impressions ou deux mouvemens contraires dans les parties dont il est composé. Cela ne peut arriver que dans les corps ou mous ou qui font ressort. Mais il est inutile * d'entrer présentement dans le détail des loix du mouvement. Il suffit que vous sçachiez que les corps ne peuvent se mouvoir eux-mêmes, ni ceux qu'ils rencontrent, ce que la Raison vient de nous découvrir ; & qu'il y a certaines loix selon lesquelles Dieu les meut immanquablement, ce que nous apprenons de l'experience.

** Voyez les loix des communications des mouvemens, à la fin du 3. vol. de la Rech. de la Verité, de l'édition de 1700.*

A R I S T E. Cela me paroît incontestable. Mais qu'en pensez-vous, Theotime ? Vous ne contredites jamais Theodore.

XII. T H E O T I M E. Il y a longtems que je suis convaincu de ces vé-

ritez. Mais puiſque vous voulez que je combatte les ſentimens de Theodore, je vous prie de me reſoudre une petite difficulté. La voici. Je conçois bien qu'un corps ne peut de lui-même ſe mouvoir. Mais ſuppoſé qu'il ſoit mû, je prétens qu'il en peut mouvoir un autre comme cauſe véritable, comme cauſe entre laquelle & ſon effet il y a une liaiſon néceſſaire. Car ſuppoſons que Dieu n'ait point encore établi de loix des communications de mouvemens, certainement il n'y aura point encore de cauſes occaſionnelles. Cela étant, que le corps A ſoit mû, & qu'en ſuivant la ligne de ſon mouvement il enfile le corps B, que je ſuppoſe concave, & comme le moule du corps A : qu'arrivera-t'il ? Choiſiſſez.

ARISTE. Ce qui arrivera ? Rien. Car où il n'y a point de cauſe, il ne peut y avoir d'effet.

THEOTIME. Comment, rien ? Il faut bien qu'il arrive quelque choſe de nouveau. Car le corps B ſera mû enſuite du choc, ou il ne le ſera pas.

ARISTE. Il ne le ſera pas.

THEOTIME. Juſques ici cela va bien. Mais, Ariſte, que deviendra le corps

corps A à la rencontre de B? Ou il rejaillira, ou il ne rejaillira pas. S'il rejaillit, voilà un effet nouveau, dont B sera la cause. S'il ne rejaillit pas, ce sera bien pis; car voilà une force détruite, ou du moins sans action. Donc le choc des corps n'est point une cause occasionnelle, mais tres-réelle & tres-véritable, puisqu'il y a une liaison nécessaire entre le choc & tel effet que vous voudrez. Ainsi.....

ARISTE. Attendez un peu, Theotime. Que me prouvez-vous là? Que les corps étant impénétrables, c'est une nécessité que dans l'instant du choc Dieu se détermine à faire choix sur ce que vous venez de me proposer. Voilà tout: je n'y prenois pas garde. Vous ne prouvez nullement qu'un corps mû puisse, par quelque chose qui lui appartienne, mouvoir celui qu'il rencontre. Si Dieu n'a point encore établi de loix des communications des mouvemens, la nature des corps, leur impénétrabilité l'obligera à en faire de telles qu'il jugera à propos; & il se déterminera à celles qui sont les plus simples, si elles suffisent à l'execution des ouvrages qu'il veut former de la matiere. Mais il

est clair que l'impénétrabilité n'a point d'efficace propre, & qu'elle ne fait que donner à Dieu, qui traite les choses selon leur nature, une occasion de diversifier son action, sans rien changer dans sa conduite.

Je veux bien néanmoins qu'un corps mû soit la cause véritable du mouvement de ceux qu'il rencontre ; car il ne faut point disputer sur un mot. Mais qu'est-ce qu'un corps mû ? C'est un corps transporté par une action divine. Cette action qui le transporte peut aussi transporter celui qu'il rencontre, si elle y est appliquée. Qui en doute ? Mais cette action, cette force mouvante n'appartient nullement au corps. C'est l'efficace de la volonté de celui qui les crée, ou qui les conserve successivement en differens lieux. La matiere est mobile essentiellement. Elle a de sa nature une capacité passive de mouvement. Mais elle n'a de capacité active, elle n'est mûë actuellement que par l'action continuelle du Créateur. Ainsi un corps n'en peut ébranler un autre par une efficace qui appartienne à sa nature. Si les corps avoient en eux la force de se mouvoir, les plus forts renverseroient ceux qu'ils

rencontrent comme causes efficientes. Mais n'étant mûs que par un autre, leur rencontre n'est qu'une cause occasionnelle, qui oblige, à cause de leur impénétrabilité, le Moteur ou le Créateur à partager son action. Et parce que Dieu doit agir d'une maniere simple & uniforme, il a dû se faire des loix générales, & les plus simples qui puissent être; afin que dans la nécessité de changement il changeât le moins qu'il étoit possible, & que par une même conduite il produisît une infinité d'effets differens. Voilà, Theotime, comme je comprens les choses.

THEOTIME. Vous les comprenez fort bien.

XIII. THEODORE. Parfaitement bien. Nous voilà tous d'accord sur le principe. Suivons-le un peu. Donc, Ariste, vous ne pouvez de vous-même remuer le bras, changer de place, de situation, de posture, faire aux autres hommes ni bien ni mal, mettre dans l'Univers le moindre changement. Vous voilà dans le monde sans aucune puissance, immobile comme un roc, stupide, pour ainsi dire, comme une souche. Que vôtre ame soit unie à vôtre corps

si étroitement qu'il vous plaira, que par lui elle tienne à tous ceux qui vous environnent, quel avantage tirerez-vous de cette union imaginaire? Comment ferez-vous pour remuer seulement le bout du doigt, pour prononcer seulement un monosyllabe? Helas! si Dieu ne vient au sécours, vous ne ferez que de vains efforts, vous ne formerez que des desirs impuissans. Car, un peu de réfléxion, sçavez-vous bien seulement ce qu'il faut faire pour prononcer le nom de vôtre meilleur ami, pour courber ou redresser celui de vos doigts dont vous faites le plus d'usage? Mais supposons que vous sçachiez ce que tout le monde ne sçait pas, ce dont quelques Sçavans mêmes ne conviennent pas, sçavoir, qu'on ne peut remuer le bras que par le moïen des esprits animaux, qui coulant par les nerfs dans les muscles, les racourcissent, & tirent à eux les os ausquels ils sont attachez. Supposons que vous sçachiez l'anatomie & le jeu de vôtre machine, aussi exactement qu'un horlogeur son propre ouvrage. Mais du moins souvenez-vous du principe, qu'il n'y a que le Créateur des corps qui puisse en être le mo-

seur. Ce principe suffit pour lier, que dis-je, pour lier ! pour anéantir toutes vos facultez pretenduës. Car enfin les esprits animaux sont des corps, quelque petits qu'ils puissent être : ce n'est que le plus subtil du sang & des humeurs. Dieu seul peut donc les remuer ces petits corps. Lui seul peut & sçait les faire couler du cerveau dans les nerfs, des nerfs dans les muscles, d'un muscle dans son antagoniste : toutes choses nécessaires au mouvement de nos membres. Donc nonobstant l'union de l'ame & du corps, telle qu'il vous plaira de l'imaginer, vous voilà mort & sans mouvement ; si ce n'est que Dieu veüille bien accorder ses volontez avec les vôtres ; ses volontez toûjours efficaces, avec vos desirs toûjours impuissans. Voilà, mon cher Ariste, le dénoüement du mystere. C'est que toutes les créatures ne sont unies qu'à Dieu d'une union immediate. Elles ne dépendent essentiellement & directement que de lui. Comme elles sont toutes également impuissantes, elles ne dépendent point mutuellement les unes des autres. On peut dire qu'elles sont unies entr'elles, & qu'elles dépendent mêmes les

unes des autres. Je l'avoüe, pourvû qu'on ne l'entende pas selon les idées vulgaires; pourvû qu'on demeure d'accord que ce n'est qu'en consequence des volontéz immuables & toûjours efficaces du Créateur, qu'en consequence des loix générales que Dieu a établies, & par lesquelles il regle le cours ordinaire de sa Providence. Dieu a voulu que mon bras fût remué dans l'instant que je le voudrois moi-même. (Je suppose les conditions nécessaires.) Sa volonté est efficace, elle est immuable. Voilà d'où je tire ma puissance & mes facultez. Il a voulu que j'eusse certains sentimens, certaines émotions, quand il y auroit dans mon cerveau certaines traces, certains ébranlemens d'esprits. Il a voulu en un mot, & il veut sans cesse que les modalitez de l'esprit & du corps fussent reciproques. Voilà l'union & la dépendance naturelle des deux parties, dont nous sommes composez. Ce n'est que la réciprocation mutuelle de nos modalitez appuïée sur le fondement inébranlable des decrets divins; decrets qui par leur efficace me communiquent la puissance que j'ai sur mon corps, & par lui sur quelques au-

tres ; decrets qui par leur immutabilité m'unissent à mon corps ; & par lui à mes amis, à mes biens, à tout ce qui m'environne. Je ne tiens rien de ma nature, rien de la nature imaginaire des Philosophes ; tout de Dieu & de ses decrets. Dieu a lié ensemble tous ses ouvrages, non qu'il ait produit en eux des entitez liantes. Il les a subordonnez les uns aux autres, sans les revêtir de qualitez efficaces. Vaines pretentions de l'orgüeil humain, productions chimeriques de l'ignorance des Philosophes ! C'est que frappez sensiblement à la presence des corps, touchez interieurement par le sentiment de leurs propres efforts, ils n'ont point reconnu l'operation invisible du Créateur, l'uniformité de sa conduite, la fécondité de ses loix, l'efficace toûjours actuelle de ses volontez, la sagesse infinie de sa Providence ordinaire. Ne dites donc plus, je vous prie, mon cher Ariste, que vôtre ame est unie à vôtre corps plus étroitement qu'à toute autre chose ; puisqu'elle n'est unie immediatement qu'à Dieu seul ; puisque les decrets divins sont les liens indissolubles de toutes les parties de l'Univers, & l'enchaînement

merveilleux de la subordination de toutes les causes.

XLV. ARISTE. Ah, Theodore! que vos principes sont clairs, qu'ils sont solides, qu'ils sont Chrétiens! Mais qu'ils sont aimables & touchans! J'en suis tout pénétré. Quoi! c'est donc Dieu lui-même qui est présentement au milieu de nous, non comme simple spectateur & observateur de nos actions bonnes ou mauvaises, mais comme le principe de nôtre societé, le lien de nôtre amitié, l'ame, pour ainsi dire, du commerce & des entretiens que nous avons ensemble. Je ne puis vous parler que par l'efficace de sa puissance; ni vous toucher & vous ébranler que par le mouvement qu'il me communique. Je ne sçai pas même quelles doivent être les dispositions des organes qui servent à la voix pour prononcer ce que je vous dis sans hésiter. Le jeu de ces organes me passe. La varieté des paroles, des tons, des mesures, en rend le détail comme infini. Dieu le sçait ce détail: lui seul en regle le mouvement dans l'instant même de mes desirs. Oüi, c'est lui qui repousse l'air qu'il m'a fait respirer lui-même. C'est lui qui par mes

organes en produit les vibrations ou les secousses. C'est lui qui le répand au dehors, & qui en forme ces paroles, par lesquelles je pénétre jusques dans vôtre esprit, & je verse dans vôtre cœur ce que le mien ne peut contenir. En effet, ce n'est pas moi qui respire : je respire malgré moi. Ce n'est pas moi qui vous parle : je veux seulement vous parler. Mais qu'il dépende de moi de respirer, que je sçache éxactement ce qu'il faut faire pour m'expliquer, que je forme des paroles, & que je les pousse au dehors ; comment iroient-elles jusqu'à vous, comment frapperoient-elles vos oreilles, comment ébranleroient-elles vôtre cerveau, comment toucheroient-elles vôtre cœur, sans l'efficace de cette puissance divine qui unit ensemble toutes les parties de l'Univers ? Oüi, Theodore, tout cela est une suite nécessaire des loix de l'union de l'ame & du corps, & des communications des mouvemens. Tout cela dépend de ces deux principes dont je suis convaincu : qu'il n'y à que le Créateur des corps qui en puisse être le moteur : & que Dieu ne nous communique sa puissance que par l'établissement de quelques loix géné-

rales, dont nous déterminons l'efficace par nos diverses modalitez. Ah, Theodore! Ah, Theotime! Dieu seul est le lien de nôtre societé. Qu'il en soit la fin, puisqu'il en est le principe. N'abusons point de sa puissance. Malheur à ceux qui la font servir à des passions criminelles. Rien n'est plus sacré que la puissance. Rien n'est plus divin. C'est une espece de sacrilege que d'en faire des usages prophanes. Je le comprens aujourd'hui, c'est faire servir à l'iniquité le juste vengeur des crimes. De nous-mêmes nous ne pouvons rien faire. Donc de nous-mêmes nous ne devons rien vouloir. Nous ne pouvons agir que par l'efficace de la puissance divine. Donc nous ne devons rien vouloir que selon la Loi divine. Rien n'est plus évident que ces véritez.

THEODORE. Voilà d'excellentes consequences.

XV. THEOTIME. Ce sont de merveilleux principes pour la Morale. Mais revenons à la Metaphysique. Nôtre ame n'est point unie à nôtre corps selon les idées vulgaires. Elle n'est unie immediatement & directement qu'à Dieu seul. Ce n'est que par l'efficace de son

action que nous voilà tous trois en presence. Que dis-je en presence ! Que nous voilà tous trois unis de sentimens, pénétrez de la même vérité, animez, ce me semble, d'un même esprit, enflammez, pour ainsi dire, d'une même ardeur. Dieu nous unit ensemble par le corps en consequence des loix des communications des mouvemens. Il nous touche des mêmes sentimens en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Mais, Ariste, comment sommes-nous si fort unis par l'esprit? Theodore prononce quelques paroles à vos oreilles. Ce n'est que de l'air battu par les organes de la voix. Dieu transforme, pour ainsi dire, cet air en paroles, en divers sons. Il vous les fait entendre ces divers sons, par les modalitez dont il vous touche. Mais le sens de ces paroles, où le prenez-vous ? Qui vous découvre & à moi les mêmes véritez que contemple Theodore? Si l'air qu'il pousse en parlant, ne renferme point les sons que vous entendez, assurément il ne contiendra pas les véritez que vous comprenez.

ARISTE. Je vous entends, Theotime. C'est que nous sommes unis l'un &

l'autre à la Raison universelle qui éclaire toutes les intelligences. Je suis plus sçavant que vous ne pensez. Theodore m'a d'abord transporté où vous voulez me conduire. Il m'a persuadé qu'il n'y a rien de visible, rien qui puisse agir dans l'esprit & se découvrir à lui, que la substance non seulement efficace, mais intelligible de la Raison. Oüi, rien de créé ne peut être l'objet immediat de nos connoissances. Nous ne voions rien dans ce monde materiel où nos corps habitent, que parce que nôtre esprit par son attention se promene dans un autre, que parce qu'il contemple les beautez du monde archetype & intelligible que renferme la Raison. Comme nos corps vivent sur la terre, & se repaissent des fruits divers qu'elle produit : nos esprits se nourrissent des mêmes véritez que renferme la substance intelligible & immuable du Verbe divin. Les paroles que Theodore prononce à mes oreilles m'avertissent donc en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps, d'être attentif aux véritez qu'il découvre dans la souveraine Raison. Cela me tourne l'esprit du même côté que lui. Je voi ce qu'il voit, par-

ce que je regarde où il regarde. Et par les paroles que je rends aux siennes, quoique les unes & les autres soient vuides de sens, je m'entretiens avec lui, & je jouïs avec lui d'un bien qui nous est commun à tous. Car nous sommes tous essentiellement unis avec la Raison: tellement unis, que sans elle nous ne pouvons lier de societé avec personne.

THEOTIME. Vôtre réponse, Ariste, me surprend extrémement. Comment donc, sçachant tout ce que vous me dis ici là, avez-vous pû répondre à Theodore, que nous sommes unis à nôtre corps plus étroitement qu'à toute autre chose?

ARISTE. C'est qu'on ne dit que ce qui se présente à la memoire, & que les veritez abstraites ne s'offrent pas à l'esprit si naturellement que ce qu'on a oüi dire toute sa vie. Quand j'aurai medité autant que Theotime, je ne parlerai plus par jeu de machine; mais je reglerai mes paroles sur les réponses de la verité intérieure. Je comprens donc aujourd'hui, & je ne l'oublierai de ma vie, que nous ne sommes unis immediatement & directement qu'à Dieu. C'est dans la lumiere de sa sagesse qu'il nous

fait voir la magnificence de ses ouvrages, le modele sur lequel il les forme, l'art immuable qui en regle les ressorts & les mouvemens : & c'est par l'efficace de ses volontez qu'il nous unit à nôtre corps ; & par nôtre corps à tous ceux qui nous environnent.

XVI. THEODORE. Vous pourriez ajoûter, que c'est par l'amour qu'il se porte à lui-même qu'il nous communique cette ardeur invincible que nous avons pour le bien. Mais c'est de quoi nous parlerons une autre fois. Il suffit maintenant que vous soiez bien convaincu ; mais bien : que l'esprit ne peut être uni immediatement & directement qu'à Dieu seul : que nous ne pouvons avoir de commerce avec les créatures que par la puissance du Créateur, qui ne nous est communiquée qu'en consequence de ses loix ; & que nous ne pouvons lier de societé entre nous & avec lui, que par la Raison qui lui est consubstantielle. Cela une fois supposé, vous voïez bien qu'il nous est de la derniere consequence de tâcher d'acquerir quelque connoissance des attributs de cet Etre Souverain, puisque nous en dépendons si fort. Car enfin il agit en

nous nécessairement selon ce qu'il est. Sa maniere d'agir doit porter le caractere de ses attributs. Non seulement nos devoirs doivent se rapporter à ses perfections, mais nôtre conduite doit encore être reglée sur la sienne, afin que nous prenions de justes mesures pour l'éxecution de nos desseins, & que nous trouvions une combinaison de causes qui les favorisent. La foi & l'experience nous apprennent sur cela bien des véritez par la voie abregée de l'autorité, & par des preuves de sentiment fort agréables & fort commodes. Mais tout cela ne nous en donne pas maintenant l'intelligence : ce doit être le fruit & la récompense de nôtre travail & de nôtre application. Au reste étant faits pour connoître & aimer Dieu, il est clair qu'il n'y a point d'occupation qui soit préferable à la méditation des perfections divines, qui doit nous animer de la charité, & regler tous les devoirs d'une créature raisonnable.

ARISTE. Je comprens bien, Theodore, que le culte que Dieu demande des esprits est un culte spirituel. C'est d'en être connu, c'est d'en être aimé: c'est que nous formions de lui des juge-

mens dignes de ses attributs, & que nous reglions sur ses volontez tous les mouvemens de nôtre cœur. Car Dieu est esprit, & il veut être adoré en esprit & en vérité. Mais il faut que je vous avoüe que je crains extrêmement de former sur les perfections divines des jugemens qui les deshonorent. Ne vaut-il pas mieux les honorer par le silence & par l'admiration, & nous occuper uniquement à la recherche des véritez moins sublimes, & plus proportionnées à la capacité de nôtre esprit?

THEODORE. Comment, Ariste, l'entendez-vous? Vous n'y pensez pas. Nous sommes faits, pour connoître & aimer Dieu: & quoi! vous ne voulez pas que nous y pensions, que nous en parlions, je pourrois donc ajoûter, que nous l'adorions? Il faut, dites-vous, l'honorer par le silence & par l'admiration. Oüi par un silence respectueux, que la contemplation de sa grandeur nous impose, par un silence religieux, où l'éclat de sa Majesté nous réduise, par un silence forcé, pour ainsi dire, qui vienne de nôtre impuissance, & qui n'ait point pour principe une négligence criminelle, une curiosité dereglée de

connoître

connoître au lieu de lui des objets bien moins dignes de nôtre application. Qu'admirerez-vous dans la Divinité, si vous n'en connoissez rien? Comment l'aimerez-vous, si vous ne la contemplez? Comment nous édifierons-nous les uns les autres dans la charité, si nous bannissons de nos entretiens celui que vous venez de reconnoître pour l'ame du commerce que nous avons ensemble pour le lien de nôtre petite societé? Assurément, Ariste, plus vous connoîtrez l'Etre Souverain, plus vous en admirerés les perfections infinies. Ne craignez donc point d'y trop penser, & d'en parler indignement, pourvû que la foi vous conduise. Ne craignez point d'en porter de faux jugemens, pourvû qu'ils soient toûjours conformes à la notion de l'Etre infiniment parfait. Vous ne des-honorerez point les perfections divines par des jugemens indignes d'elles, pourvû que vous n'en jugiez jamais par vous-même, pourvû que vous ne donniez point au Créateur les imperfections & les limitations des créatures. Pensez-y donc, Ariste. J'y penserai de mon côté, & j'espere que Theotime en fera de mêmes. Cela est necessaire pour

la suite des principes, dont je croi devoir vous entretenir. A demain donc à l'heure ordinaire; car il est tems que je me retire.

ARISTE. Adieu, Theodore, Je vous prie, Theotime, que nous nous retrouvions tous trois à l'heure marquée.

THEOTIME. Je suis Theodore. Mais je reviendrai avec lui, puisque vous le voulez bien.... Ah, Theodore! Qu'Ariste est changé? Il est attentif: il ne raille plus: il ne s'arrête plus si fort aux manieres: en un mot il entend raison, & s'y rend de bonne foi.

THEODORE. Il est vrai. Mais ses préjugez reviennent encore à la traverse, & confondent un peu ses idées. La raison & les préjugez parlent tour à tour par sa bouche. Tantôt la vérité le fait parler, & tantôt la memoire joüe son jeu. Mais son imagination n'ose plus se revolter. C'est ce qui marque un bon fonds, & me fait tout esperer.

THEOTIME. Que voulez-vous, Theodore, les préjugez ne se quittent pas comme un vieil habit auquel on ne pense plus. Il me semble que nous avons été comme Ariste. Car nous ne

naissons pas Philosophes, nous le devenons. Il faudra lui rebattre incessamment les grands principes, afin qu'il y pense si souvent que son esprit s'en mette en possession ; & que dans le besoin ils se présentent à lui tout naturellement.

THEODORE. C'est ce que j'ai tâché de faire jusques ici. Mais cela lui fait de la peine, car il aime le détail & la varieté des pensées. Je vous prie d'appuïer toûjours sur la nécessité qu'il y a de bien comprendre les principes, afin d'arrêter la vivacité de son esprit : & n'oubliez pas, s'il vous plaît, de méditer le sujet de nôtre entretien.



VIII. ENTRETIEN.

De Dieu & de ses attributs.

THEODORE. Hé bien, Ariste; dans quelle disposition êtes-vous? Il faut que nous sçachions l'état où vous vous trouvez, afin que nous puissions y accommoder ce que nous avons à vous dire.

ARISTE. J'ai repassé dans mon esprit ce que vous m'avez dit jusques ici, & je vous avoüe que je n'ai pû résister à l'évidence des preuves sur lesquelles vos principes sont appuïez. Mais aïant voulu méditer le sujet des attributs divins que vous nous avez proposé, j'y ai trouvé tant de difficultez, que je me suis rebuté. Je vous disois bien que cette matiere étoit trop sublime, ou trop abstraite pour moi: Je ne sçaurois y atteindre, & je n'y trouve point de prise.

THEODORE. Quoi! vous ne voulez rien nous dire?

ARISTE. C'est que je n'ai rien de

bon, rien qui me satisfasse. Je vous écouterai tous-deux, s'il vous plaît.

THEODORE. Cela ne nous plaît nullement. Mais puisque vous ne voulez pas nous dire ce que vous avez pensé, du moins suivez-moi pour me dire vôtre sentiment sur ce qui m'est venu dans l'esprit.

ARISTE. Volontiers: mais Theotime?

THEODORE. Theotime sera le juge des petits differens, qui pourront bien naître de la diversité de nos idées.

THEOTIME. Le juge! comment l'entendez-vous? C'est à la Raison à présider parmi nous, & à decider souverainement.

THEODORE. J'entens, Theotime, que vous serez juge subalterne par dépendance de la Raison, & que vous ne pourrez prononcer que selon les loix qu'elle vous prescrit comme à nous. Ne perdons point de tems, je vous prie. Confrontez seulement ce que nous dirons l'un & l'autre avec les réponses de la Vérité intérieure, pour avertir & rédresser celui qui s'égarera. Allons, Ariste. Suivez-moi, & ne m'arrêtez que lorsque je passerai trop lege-

rement sur des endroits difficiles.

I. Par la Divinité nous entendons tous l'Infini, l'Etre sans restriction, l'Etre infiniment parfait. Or rien de fini ne peut représenter l'infini. Donc il suffit de penser à Dieu pour sçavoir qu'il est. Ne soïez pas surpris, Theotime, si Ariste me passe cela. C'est qu'il en est déja demeuré d'accord * avant que vous fussiez ici.

* II. Entretien.

ARISTE. Oüi, Theotime, je suis convaincu que rien de fini ne peut avoir assez de réalité pour représenter l'infini, qu'en voïant le fini, on puisse y découvrir l'infini qu'il ne contient pas. Or je suis certain que je voi l'infini. Donc l'infini éxiste, puisque je le voi, & que je ne puis le voir qu'en lui-même. Comme mon esprit est fini, la connoissance que j'ai de l'infini est finie. Je ne le comprens pas, je ne le mesure pas : je suis mêmes bien certain que je ne pourrai jamais le mesurer. Non seulement je n'y trouve point de fin, je voi de plus qu'il n'en a point. En un mot la perception que j'ai de l'infini est bornée : mais la réalité objective dans laquelle mon esprit se perd, pour ainsi dire, elle n'a point de bornes. C'est de quoi main-

tenant il m'est impossible de douter.

THEOTIME. Je n'en doute pas non plus.

THEODORE. Cela supposé, il est clair que ce mot, DIEU, n'étant que l'expression abregée de l'Etre infiniment parfait ; il y a contradiction qu'on se puisse tromper, lorsqu'on n'attribuë à Dieu que ce que l'on voit clairement convenir à l'Etre infiniment parfait. Car enfin si on ne se trompe jamais lorsqu'on ne juge des ouvrages de Dieu, que selon ce qu'on voit clairement & distinctement dans leurs idées ; à cause que Dieu les aïant formez sur ces idées qui sont leur archetype, il ne se peut faire qu'elles ne représentent pas naïvement leur nature : à plus forte raison on ne se trompera jamais, pourvû qu'on n'attribuë à Dieu que ce qu'on voit clairement & distinctement appartenir à l'Etre infiniment parfait ; que ce qu'on découvre, non dans une idée distinguée de Dieu, mais dans sa substance même. Attribuons donc à Dieu, ou à l'Etre infiniment parfait toutes les perfections, quelque incomprehensibles qu'elles nous paroissent, pourvû que nous soions certains que ce sont des

réalitez, ou de véritables perfections; des réalitez, dis-je, & des perfections qui ne tiennent point du néant, qui ne soient point bornées par des imperfections ou des limitations semblables à celles des créatures. Prenez donc garde.

II. DIEU, c'est l'Etre infiniment parfait. Donc Dieu est indépendant. Pensez-y, Ariste, & arrêtez moi seulement, lorsque je dirai quelque chose que vous ne verrez pas clairement être une perfection, & appartenir à l'Etre infiniment parfait. Dieu est indépendant. Donc il est immuable.

ARISTE. *Dieu est indépendant. Donc il est immuable!* Pourquoi immuable?

THEODORE. C'est qu'il ne peut y avoir d'effet ou de changement sans cause. Or Dieu est indépendant de l'efficace des causes. Donc s'il arrivoit en Dieu quelque changement, il en seroit lui même la cause. Or quoique Dieu soit la cause ou le principe de ses volontez ou de ses decrets, il n'a jamais produit en lui aucun changement. Car ses decrets, quoique parfaitement libres, sont eux-mêmes éternels & immuables, comme je vous ai déja dit. Dieu les a faits

Entretien precedent.

faits ces decrets, ou plûtôt il les forme sans cesse sur la Sagesse éternelle, qui est la regle inviolable de ses volontez. Et quoique les effets de ces decrets soient infinis, & produisent mille & mille changemens dans l'Univers, ces decrets sont toûjours les mêmes. C'est que l'efficace de ces decrets immuables n'est déterminée à l'action que par les circonstances des causes qu'on appelle naturelles, & que je croi devoir appeller *occasionnelles*, de peur de favoriser le préjugé dangereux d'une *nature* & d'une efficace distinguées de la volonté de Dieu & de sa toute-puissance.

ARISTE. Je ne comprens pas trop bien tout cela. Dieu est libre & indifferent à l'égard, par exemple, du mouvement de tel corps, ou de tel effet qu'il vous plaira. S'il est indifferent, il peut le produire cet effet, ou ne le produire pas. Cet effet est une suite de ces decrets : je le veux. Mais il est certain que Dieu peut ne le pas produire. Donc il peut ne le vouloir pas produire. Donc Dieu n'est pas immuable, puisqu'il peut changer de volonté, & ne pas vouloir demain ce qu'il veut aujourd'hui.

THEODORE. Vous ne vous sou-

venez pas, Ariſte, de ce que je vous dis dans nôtre dernier entretien. * Dieu eſt libre & mêmes indifferent à l'égard de mille & mille effets. Il peut changer de volonté, en ce ſens qu'il eſt indifferent pour vouloir ou ne pas vouloir tel effet. Mais prenez garde, à preſent que vous êtes aſſis, pouvez-vous être debout ? Vous le pouvez abſolument : mais, ſelon la ſuppoſition, vous ne le pouvez pas. Car vous ne pouvez pas être debout & aſſis en même tems. Comprenez donc qu'en Dieu il n'y a point de ſucceſſion de penſées & de volontez ; que par un acte éternel & immuable il connoit tout, & veut tout ce qu'il veut. Dieu veut avec une liberté parfaite, & une entiere indifference, créer le monde. Il veut former des decrets, & établir des loix ſimples & générales pour le gouverner d'une maniere qui porte le caractere de ſes attributs. Mais ces decrets poſez, ils ne peuvent être changez, non qu'ils ſoient néceſſaires abſolument, mais par la force de la ſuppoſition. Prenez-y garde, c'eſt uniquement qu'ils ſont poſez, & que Dieu en les formant a ſi bien ſçû ce qu'il faiſoit, qu'ils ne peuvent être revoquez.

* Nomb. 1 x.

Car quoiqu'il en ait fait quelques-uns pour un tems, ce n'eſt pas qu'il ait changé de ſentiment & de volonté, quand ce tems arrive : mais c'eſt qu'un même acte de ſa volonté ſe rapporte aux differences des tems que renferme ſon éternité. Dieu ne change donc point, & ne peut changer ſes penſées, ſes deſſeins, ſes volontez. Il eſt immuable; c'eſt une des perfections de ſa nature: & néanmoins il eſt parfaitement libre dans tout ce qu'il fait au dehors. Il ne peut changer, parce que ce qu'il veut, il le veut ſans ſucceſſion par un acte ſimple & invariable. Mais il peut ne le pas vouloir, parce qu'il veut librement ce qu'il veut actuellement.

ARISTE. Je penſerai, Theodore, à ce que vous me dites. Paſſons outre. Je croi que Dieu eſt immuable. Il me paroît évident que c'eſt une perfection que de n'être point ſujet au changement. Cela me ſuffit. Quand mêmes je ne pourrois pas accorder l'immutabilité de Dieu avec ſa liberté, je croi qu'il poſſede ces deux attributs, puiſqu'il eſt infiniment parfait.

III. THEOTIME. Permettez-moi, Theodore, de vous propoſer une petite

difficulté. Vous venez de dire que l'efficace des decrets immuables de Dieu n'est déterminée à l'action que par les circonstances des causes, qu'on appelle naturelles, & que nous appellons occasionnelles. Ce sont vos termes. Mais, je vous prie, que deviendront les miracles ? Le choc des corps, par exemple, est la cause occasionnelle de la communication du mouvement du choquant au choqué. Quoi ! Dieu ne pourra-t'il pas suspendre en tel cas l'effet de la loi générale des communications des mouvemens, & ne l'a-t'il pas souvent suspendu ?

THEODORE. Une fois pour toutes, mon cher Ariste; car je voi bien que c'est à cause de vous que Theotime veut que je m'explique davantage ; il appréhende que vous ne preniez pas bien ma pensée. Une fois pour toutes, Ariste, quand je dis que Dieu suit toûjours les loix générales qu'il s'est prescrit, je ne parle que de sa providence générale & ordinaire. Je n'exclus point les miracles, ou les effets qui ne suivent point de ses loix générales. Mais de plus, Theotime, c'est à vous maintenant que je parle, lorsque Dieu fait un miracle,

& qu'il n'agit point en conſequence des loix générales qui nous ſont connües, je pretens, ou que Dieu agit en conſequence d'autres loix générales qui nous ſont inconnües, ou que ce qu'il fait alors, il y eſt déterminé par de certaines circonſtances qu'il a eu en vûë de toute éternité, en formant cet acte ſimple, éternel, invariable, qui renferme & les loix générales de ſa providence ordinaire, & encore les exceptions de ces mêmes loix. Mais ces circonſtances ne doivent pas être appellées cauſes occaſionnelles dans le même ſens que le choc des corps, par exemple, l'eſt des communications des mouvemens, parce que Dieu n'a point fait de loix générales; pour regler uniformement l'efficace de ſes volontez par la rencontre de ces circonſtances. Car dans les exceptions des loix générales Dieu agit tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre, quoique toûjours ſelon que l'éxige celui de ſes attributs, qui lui eſt, pour ainſi dire, le plus precieux dans ce moment. Je veux dire, que ſi ce qu'il doit alors à ſa juſtice eſt de plus grande conſideration que ce qu'il doit à ſa ſageſſe, ou à tous ſes autres attributs, il ſuivra

dans cette exception le mouvement de ſa juſtice. Car Dieu n'agit jamais que ſelon ce qu'il eſt, que pour honorer ſes attributs divins, que pour ſatisfaire à ce qu'il ſe doit à lui-même. Car il eſt à lui-même le principe & la fin de toutes ſes volontez, ſoit qu'il nous puniſſe, ſoit qu'il nous faſſe miſericorde, ſoit qu'il récompenſe en nous ſes propres dons, les merites que nous avons acquis par ſa grace. Mais je crains, Theotime, qu'Ariſte ne ſoit pas content de nôtre écart. Revenons. Auſſi-bien ferons-nous obligez dans la ſuite de nos entretiens d'expoſer les principes, dont dépend l'explication des difficultez, que vous pourriez propoſer.

Dieu, ou l'Etre infiniment parfait, eſt donc indépendant & immuable. Il eſt auſſi tout-puiſſant, éternel, néceſſaire, immenſe....

ARISTE. Doucement. Il eſt tout-puiſſant, éternel, néceſſaire. Oüi, ces attributs conviennent à l'Etre infiniment parfait. Mais pourquoi immenſe? que voulez-vous dire?

IV. THEODORE. Je veux dire que la ſubſtance divine eſt par tout, non ſeulement dans l'Univers, mais infini-

ment au delà. Car Dieu n'est pas renfermé dans son ouvrage : mais son ouvrage est en lui, & subsiste dans sa substance, qui le conserve par son efficace toute-puissante. C'est en lui que nous sommes. C'est en lui que nous avons le mouvement & la vie, comme dit l'Apôtre : *In ipso enim vivimus, movemur, & sumus.* Act. XVII. 28.

ARISTE. Mais Dieu n'est pas corporel. Donc il ne peut être répandu par tout.

THEODORE. C'est parce qu'il n'est pas corporel, qu'il peut être par tout. S'il étoit corporel ; il ne pourroit pas pénétrer les corps de la maniere dont il les pénétre. Car il y a contradiction que deux pieds d'étendüe n'en fassent qu'un. Comme la substance divine n'est pas corporelle, elle n'est pas étendüe localement comme les corps, grande dans un élephant, petite dans un moucheron. Elle est toute entiere, pour ainsi dire, par tout où elle est, & elle se trouve par tout : ou plûtôt c'est en elle que tout se trouve. Car la substance du Créateur est le lieu intime de la créature.

L'étenduë créée est à l'immensité di-

vine, ce que le tems est à l'éternité. Tous les corps sont étendus dans l'immensité de Dieu, comme tous les tems se succedent dans son éternité. Dieu est toûjours tout ce qu'il est sans succession de tems. Il remplit tout de sa substance, sans extension locale. Il n'y a dans son éxistence ni passé ni futur; tout est present, immuable, éternel : il n'y a dans sa substance ni grand ni petit, tout est simple, égal, infini. Dieu a créé le monde : mais la volonté de le créer n'est point passée. Dieu le changera : mais la volonté de le changer n'est point future. La volonté de Dieu qui a fait & qui fera, est un acte éternel & immuable, dont les effets changent, sans qu'il y ait en Dieu aucun changement. En un mot, Dieu n'a point été, il ne sera point, mais il est. On peut dire que Dieu étoit dans le tems passé : mais il étoit alors tout ce qu'il sera dans le tems futur. C'est que son éxistence & sa durée, s'il est permis de se servir de ce terme, est toute-entiere dans l'éternité, & toute entiere dans tous les momens q[illegible] passent dans son éternité. De même Dieu n'est point en partie dans le Ciel, & en partie dans la Terre. Il est

tout entier dans ſon immenſité, & tout entier dans tous les corps qui ſont étendus localement dans ſon immenſité; tout entier dans toutes les parties de la matiere, quoique diviſible à l'infini. Ou pour parler plus éxactement, Dieu n'eſt pas tant dans le monde, que le monde eſt en lui, ou dans ſon immenſité: de même que l'éternité n'eſt pas tant dans le tems, que le tems dans l'éternité.

ARISTE. Il me ſemble, Theodore, que vous expliquez une choſe obſcure par une autre qui n'eſt pas trop claire. Je ne me ſens point frappé de la même évidence que ces jours paſſez.

V. THEODORE. Je ne pretens pas Ariſte, vous faire clairement comprendre l'immenſité de Dieu, & la maniere dont il eſt par tout. Cela me paroît incompréhenſible, auſſi-bien qu'à vous. Mais je pretens vous donner quelque connoiſſance de l'immenſité de Dieu, en la comparant avec ſon éternité. Comme vous m'avez accordé que Dieu étoit éternel, j'ai crû pouvoir vous convaincre qu'il étoit immenſe, en comparant l'éternité que vous rece-

vez, avec l'immensité que vous refusez de reconnoître.

THEOTIME. Comment voulez-vous que fasse Theodore ? Il compare les choses divines avec les divines. C'est le moïen de les expliquer autant que cela se peut. Mais vous les comparez avec des choses finies. C'est justement le moïen de vous tromper. L'esprit de l'homme ne remplit aucun espace. Donc la substance divine n'est point immense. Fausse consequence. L'étendüe créée est plus grande dans un grand espace que dans un petit. Donc si Dieu étoit par tout, il seroit plus grand dans un Géant que dans un Pygmée. Autre consequence tirée de la comparaison de l'infini avec le fini. Si vous voulez juger des attributs divins, consultez l'infini, la notion de l'Etre infiniment parfait, & ne vous arrêtez point aux idées des êtres particuliers & finis. C'est ainsi qu'en use Theodore. Il ne juge point de l'immensité divine sur l'idée des créatures ni corporelles, ni spirituelles. Il sçait bien que la substance divine n'est point sujette aux imperfections & aux limitations inséparables des êtres créez. Voilà pourquoi il juge que Dieu est par

tout, & n'eſt nulle part à la maniere des corps.

ARISTE. Quoi ! Dieu eſt là tout entier, pour ainſi dire, & là auſſi, là, là, là, par tout ailleurs, & dans les eſpaces que l'on conçoit au delà du monde : cela ne ſe comprend pas.

THEODORE. Oüi, Dieu eſt par tout, ou plûtôt tout eſt en Dieu : & le monde, quelque grand qu'on l'imagine, ne peut ni l'égaler, ni le meſurer. Cela ne ſe comprend pas, je le veux: mais c'eſt que l'infini nous paſſe. Quoi donc Ariſte ! eſt-ce que Dieu n'eſt pas ici, dans vôtre jardin, dans le Ciel, & tout entier par tout où il eſt ? Oſeriez-vous nier que Dieu ſoit par tout ?

ARISTE. Il y eſt preſent par ſon operation. Mais...

THEODORE. Comment, par ſon operation ? Quelle eſpece de réalité eſt-ce que l'operation de Dieu diſtinguée & ſéparée de ſa ſubſtance? Par l'operation de Dieu vous n'entendez pas l'effet qu'il produit ; car l'effet n'eſt pas l'action, mais le terme de l'action. Vous entendez apparemment par l'operation de Dieu l'acte par lequel il opere. Or ſi l'acte par lequel Dieu produit, ou con-

ſerve ce fauteüil, eſt ici, aſſurément Dieu y eſt lui-même : & s'il y eſt, il faut bien qu'il y ſoit tout entier, & ainſi de tous les autres endroits où il opere.

ARISTE. Je croi, Theodore, que Dieu eſt dans le monde de la maniere que vous croïez que vôtre ame eſt dans vôtre corps. Car je ſçai bien que vous ne penſez pas que l'ame ſoit répandüe dans toutes les parties du corps. Elle eſt dans la tête, parce qu'elle y raiſonne. Elle eſt dans les bras & dans les pieds, parce qu'elle les remuë. De même Dieu eſt dans le monde, parce qu'il le conſerve, & qu'il le gouverne.

VI. THEODORE. Que de préjugez, que d'obſcuritez dans vôtre comparaiſon ! L'ame n'eſt point dans le corps, ni le corps dans l'ame, quoique leurs modalitez ſoient reciproques en conſequence des loix générales de leur union. Mais l'un & l'autre ſont en Dieu, qui eſt la cauſe véritable de la reciprocation de leurs modalitez. Les eſprits, Ariſte, ſont dans la Raiſon divine, & les corps dans ſon immenſité : mais ils ne peuvent être les uns dans les autres. Car l'eſprit & le corps n'ont entr'eux aucun rapport eſſentiel. Ce n'eſt qu'a-

vec Dieu qu'ils ont un rapport néceſſaire. L'eſprit peut penſer ſans le corps: mais il ne peut rien connoître que dans la Raiſon divine. Le corps peut être étendu ſans l'eſprit: mais il ne le peut être que dans l'immenſité de Dieu. C'eſt que les qualitez du corps n'ont rien de commun avec celles de l'eſprit. Car le corps ne peut penſer, ni l'eſprit être étendu. Mais l'un & l'autre participe à l'Etre divin. Dieu qui leur donne leur réalité, la poſſede; car il poſſede toutes les perfections des créatures ſans leurs limitations. Il connoît comme les eſprits, il eſt étendu comme les corps: mais tout cela tout d'une autre maniere que ſes créatures. Ainſi Dieu eſt par tout dans le monde, & au delà. Mais l'ame n'eſt nulle part dans les corps. Elle ne connoît point dans le cerveau, comme vous vous l'imaginez. Elle ne connoît que dans la ſubſtance intelligible du Verbe divin, quoiqu'elle ne connoiſſe en Dieu qu'à cauſe de ce qui ſe paſſe dans une certaine portion de matiere, qu'on appelle cerveau. Elle ne remuë point non plus les membres de ſon corps par l'application d'une force, qui appartienne à ſa nature. Elle ne

les remuë, que parce que celui qui est par tout par son immensité, execute par sa puissance les desirs impuissans de ses créatures. Ne dites donc pas, Ariste, que Dieu est dans le monde, qu'il gouverne, comme l'ame dans le corps qu'elle anime. Car il n'y a rien de vrai dans vôtre comparaison: non seulement parce que l'ame ne peut être dans le corps, ni le corps en elle: mais encore parce que les esprits ne pouvant operer dans les corps, qu'ils animent, ils ne peuvent par consequent se répandre en eux par leur operation, comme vous le prétendez de l'operation divine, par laquelle seule, selon vous, Dieu se trouve par tout.

ARISTE. Ce que vous me dites-là me paroît bien difficile. J'y penserai. Mais cependant dites-moi, je vous prie: avant que le monde fût, & que Dieu y operât, où étoit-il ?

VII. THEODORE. Je vous le demande, Ariste, vous qui voulez que Dieu ne soit dans le monde que par son operation.... Vous ne répondez point. Hé bien je vous dis qu'avant la création du monde Dieu étoit où il est présentement, & où il seroit, quand le

monde rentreroit dans le néant. Il étoit en lui-même. Quand je vous dis que Dieu est dans le monde, & infiniment au-delà, vous n'entrez point dans ma pensée, si vous croïez que le monde, & les espaces imaginaires soient, pour ainsi dire, le lieu qu'occupe la substance infinie de la Divinité. Dieu n'est dans le monde que parce que le monde est en Dieu. Car Dieu n'est qu'en lui-même, que dans son immensité. S'il crée de nouveaux espaces, il n'acquiert pas pour cela une nouvelle présence, a cause de ces espaces : il n'augmente pas son immensité : il ne se fait pas un lieu nouveau Il est éternellement & nécessairement où ces espaces sont créez : mais il n'y est pas localement comme ces espaces.

L'étendüe, Ariste, est une réalité, & dans l'infini toutes les réalitez s'y trouvent. Dieu est donc étendu, aussi-bien que les corps, puisque Dieu possede toutes les réalitez absolües, ou toutes les perfections. Mais Dieu n'est pas étendu comme les corps. Car, comme je viens de vous dire, il n'a pas les limitations & les imperfections de ses créatures. Dieu connoît aussi-bien que les esprits ; mais

il ne pense pas comme eux. Il est à lui-même l'objet immediat de ses connoissances. Il n'y a point en lui de succession ni de varieté de pensées. Une de ses pensées n'enferme point, comme en nous, le néant de toutes les autres. Elles ne s'excluënt point mutuellement. De même Dieu est étendu aussi-bien que les corps: mais il n'y a point de parties dans sa substance. Une partie n'enferme point, comme dans les corps, le néant d'aucune autre: & le lieu de sa substance n'est que sa substance même. Il est toûjours un, & toûjours infini, parfaitement simple, & composé, pour ainsi dire, de toutes les réalitez, ou de toutes les perfections. C'est que le vrai Dieu c'est l'Etre, & non tel être, ainsi qu'il l'a dit lui-même à Moïse son serviteur par la bouche de l'Ange revêtu de ses pouvoirs. C'est l'Etre sans restriction, & non l'être fini, l'être composé, pour ainsi dire, de l'être & du néant. N'attribuez donc au Dieu, que nous adorons, que ce que vous concevez dans l'Etre infiniment parfait. N'en retranchez que le fini, que ce qui tient du néant. Et quoique vous ne compreniez pas clairement tout ce que je vous dis,

comme

comme je ne le comprens pas moi-même, vous comprendrez du moins que Dieu est tel que je vous le représente. Car vous devez sçavoir que, pour juger dignement de Dieu, il ne faut lui attribuer que des attributs incompréhensibles. Cela est évident, puisque Dieu c'est l'infini en tout sens; que rien de fini ne lui convient; & que tout ce qui est infini en tout sens, est en toutes manieres incompréhensible à l'esprit humain.

ARISTE. Ah, Theodore! je commence à reconnoître que je portois de Dieu des jugemens bien indignes, parce que j'en jugeois confusément par moi-même, ou sur des idées, qui ne peuvent représenter que les créatures. Il me paroît évident que tout jugement, qui n'est point formé sur la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incompréhensible, n'est pas digne de la Divinité. Assurément si les Païens n'avoient abandonné cette notion, ils n'auroient pas fait de leurs chimeres de fausses Divinitez: & si les Chrétiens suivoient toûjours cette notion de l'Etre, ou de l'infini, qui est naturellement gravée dans nôtre esprit, ils ne parleroient pas

de Dieu comme quelques-uns en parlent.

VIII. THEOTIME. Vous paroissez, Ariste, bien content de ce que Theodore vient de vous dire, que les attributs de Dieu sont incompréhensibles en toutes manieres. Mais je crains qu'il n'y ait là de l'équivoque. Car il me semble que l'on conçoit clairement une étenduë immense, & qui n'a point de bornes. L'esprit ne la comprend pas, ou ne la mesure pas cette étenduë, je le veux. Mais il en connoît clairement la nature & les proprietez. Or qu'est-ce que l'immensité de Dieu, sinon une étenduë intelligible infinie, par laquelle non seulement Dieu est par tout, mais dans laquelle nous voïons des espaces qui n'ont point de bornes. Il n'est donc pas vrai que l'immensité de Dieu soit en tout sens incompréhensible à l'esprit humain, puisque nous connoissons fort clairement l'étenduë intelligible, & si clairement, que c'est en elle & par elle que les Geometres découvrent toutes leurs démonstrations.

ARISTE. Il me semble, Theotime, que vous ne prenez pas bien la pensée

de Theodore. Mais je n'ai pas assez medité cètte matiere : je ne puis bien vous expliquer ce que je ne sais qu'entrevoir. Je vous prie, Theodore, de répondre pour moi.

THEODORE. Quoi, Theotime! est-ce que vous confondez l'immensité divine avec l'étenduë intelligible ? Ne voïez-vous pas qu'il y a entre ces deux choses une difference infinie ? L'immensité de Dieu, c'est sa substance même répanduë par tout, & par tout toute entiere, remplissant tous les lieux sans extension locale. Voilà ce que je pretens être tout-à-fait incompréhensible. Mais l'étenduë intelligible n'est que la substance de Dieu, entant que représentative des corps, & participable par eux avec les limitations ou les imperfections qui leur conviennent, & que représente cette même étenduë intelligible, qui est leur idée ou leur archetype. Nul esprit fini ne peut comprendre l'immensité de Dieu, ni tous ces autres attributs, ou manieres d'être de la Divinité, s'il m'est permis de parler ainsi. Ces manieres sont toûjours infinies en tout sens, toûjours divines, & par consequent toûjours incompréhen-

sibles. Mais rien n'est plus clair que l'étenduë intelligible. Rien n'est plus intelligible que les idées des corps, puisque c'est par elles que nous connoissons fort distinctement, non la nature de Dieu, mais la nature de la matiere. Assurément, Theotime, si vous jugez de l'immensité de Dieu sur l'idée de l'étenduë, vous donnerez à Dieu une étenduë corporelle. Vous la ferez infinie cette étenduë, immense tant qu'il vous plaira : mais vous n'en exclurez pas les imperfections que cette idée représente. La substance de Dieu ne sera pas toute entiere par tout où elle est. Jugeant de Dieu sur l'idée des créatures, & de la plus vile des créatures, vous corromprez la notion de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre incompréhensible en toutes manieres. Prenez donc garde l'un & l'autre aux jugemens que vous portez sur ce que je vous dis de la Divinité. Car je vous avertis une fois pour toutes, que lorsque je parle de Dieu & de ses attributs, si vous comprenez ce que je vous dis, si vous en avez une idée claire & proportionnée à la capacité finie de vôtre esprit, ou c'est que je me trompe alors, ou c'est que

vous n'entendez pas ce que je veux dire. Car tous les attributs absolus de la Divinité sont incompréhensibles à l'esprit humain, quoiqu'il puisse clairement comprendre ce qu'il y a en Dieu de relatif à des créatures, je veux dire, les idées intelligibles de tous les ouvrages possibles.

THEOTIME. Je voi bien, Theodore, que je me trompois, en confondant l'étenduë intelligible infinie avec l'immensité de Dieu. Cette étenduë n'est pas la substance divine répanduë par tout: mais c'est elle entant que représentative des corps, & participable par eux, à la maniere dont la créature corporelle peut participer imparfaitement à l'être. Je sçavois bien néanmoins, qu'une étenduë corporelle infinie, ainsi que quelques-uns conçoivent l'Univers, qu'ils composent d'un nombre infini de tourbillons, n'auroit encore rien de divin. Car Dieu n'est pas l'infini en étenduë, c'est l'infini tout court, c'est l'Etre sans restriction. Or c'est une proprieté de l'infini qui est incompréhensible à l'esprit humain, ainsi que je vous l'ai oüi dire souvent, d'être en même tems un & toutes choses; composé,

pour ainſi dire, d'une infinité de perfections, & tellement ſimple, que chaque perfection qu'il poſſede, renferme toutes les autres ſans aucune diſtinction réelle. Certainement cette proprieté convient moins à l'Univers materiel, & aux parties dont il eſt composé, qu'à la ſubſtance de l'ame, qui, ſans aucune compoſition de parties, peut recevoir en même tems diverſes modalitez: leger craïon néanmoins de la ſimplicité & de l'univerſalité divine.

THEODORE. Vous avez raiſon, Theotime. Il n'y a point de ſubſtance plus imparfaite, plus éloignée de la Divinité, que la matiere, fût-elle infinie. Elle répond parfaitement à l'étenduë intelligible qui eſt ſon archetype; mais elle ne répond à l'immenſité divine que fort imparfaitement; & elle ne répond nullement aux autres attributs de l'Etre infiniment parfait.

IX. ARISTE. Ce que vous dites-là me fait bien comprendre, que cet impie de nos jours, qui faiſoit ſon Dieu de l'Univers, n'en avoit point. C'étoit un véritable Athée. Mais je ne ſçai que penſer de quantité de bonnes gens, qui faute de philoſopher un peu, ont de la

Divinité des sentimens bien indignes. Leur Dieu n'est point l'Univers, c'est le Créateur de l'Univers. Voilà presque tout ce qu'ils en sçavent. Ce seroit beaucoup s'ils s'en tenoient-là, sans corrompre la notion de l'infini. Mais en vérité je les plains, quand je pense à l'idée qu'ils se forment de l'Etre incompréhensible. Theotime avoit bien raison de me dire, que naturellement les hommes *humanisent* toutes choses. Encore s'ils ne faisoient qu'incarner, pour ainsi dire, la Divinité, en la revêtant des qualitez qui leur appartiennent, cela seroit pardonnable. Mais il y en a qui la dépoüillent de tous les attributs incompréhensibles, & de tous les caracteres essentiels à l'Etre infiniment parfait, si on en excepte la puissance : encore la partagent-ils de telle maniere avec ce qu'ils appellent la Nature, que quoiqu'ils en laissent à Dieu la meilleure part, ils lui en ôtent tout l'exercice.

THEOTIME. C'est, Ariste, de peur de fatiguer, ou du moins d'abaisser la Majesté Divine par de petits soins, par des actions indignes de son application & de sa grandeur. Car nous croions

naturellement que Dieu doit être content des jugemens que nous portons de lui, lorsque nous le faisons tel que nous voudrions être nous-mêmes. L'homme est toûjours pénétré du sentiment intérieur qu'il a de ce qui se passe dans son esprit & dans son cœur. Il ne se peut faire qu'il ne sente confusément ce qu'il est, & ce qu'il souhaite d'être. Ainsi il se répand tout naturellement sur les objets de ses connoissances, & mesure sur l'humanité, non seulement tout ce qui l'environne, mais mêmes la substance infinie de la Divinité. Il est vrai que la notion de l'Etre infiniment parfait est profondément gravée dans nôtre esprit. Nous ne sommes jamais sans penser à l'Etre. Mais bien loin de prendre cette notion vaste & immense de l'Etre sans restriction, pour mesurer par elle la Divinité qui se présente à nous sans cesse, nous la regardons cette notion immense comme une pure fiction de nôtre esprit. C'est, Ariste, que l'Etre en général ne frappe point nos sens, & que nous jugeons de la réalité & de la solidité des objets par la force dont ils nous ébranlent.

ARISTE. Je comprens bien tout cela,

cela, Theotime. C'est justement ce que me disoit Theodore il y a sept ou huit jours. Mon esprit ne trouve point de prise aux idées abstraites que vous me proposez. Je n'en suis point sensiblement frappé. Mais je ne juge pas delà que ce ne sont que de purs phantômes. Je croi que ce sont des véritez sublimes, ausquelles on ne peut atteindre qu'en faisant taire son imagination & ses sens, qu'en s'élevant au dessus de soi. Et je suis bien résolu dans la suite de ne plus juger de Dieu par moi-même, ni sur les idées qui représentent les créatures; mais uniquement par la notion de l'Etre infiniment parfait. Continuez, je vous prie, Theodore, de m'interroger & de m'instruire.

X. THEODORE. Hé bien, continuons. Vous croïez que Dieu est bon, sage, juste, misericordieux, patient, sevére.

ARISTE. Doucement. Ces termes sont bien communs, je m'en défie. Je croi que Dieu est sage, bon, juste, clement, & qu'il a toutes les autres qualitez que l'Ecriture lui attribuë. Mais je ne sçai si tous ceux qui prononcent ces mots conçoivent les mêmes choses.

L'Etre infiniment parfait est bon, juste, misericordieux ! Cela me paroît obscur. Définissez-moi ces termes.

THEODORE. Oh oh, Ariste ! vous appréhendez la surprise. Vous faites bien. Quand on philosophe sur des matieres délicates & sublimes, les équivoques sont à craindre, & les termes les plus communs n'en sont pas les plus exempts. Il faudroit donc définir ces mots. Mais cela n'est pas si facile. Répondez-moi auparavant à ce qui peut servir à les éclaircir. Pensez-vous que Dieu connoisse & qu'il veüille ?

ARISTE. Pour cela, oüi. Je ne doute nullement que Dieu ne connoisse & qu'il ne veüille.

THEODORE. D'où vient que vous n'en doutez pas ? Est-ce à cause que vous connoissez & que vous voulez vous-même ?

ARISTE. Non, Theodore. C'est que je sçai que connoître & vouloir sont des perfections. Car quoique je sente, que je souffre, que je doute, je suis certain que Dieu ne sent & ne doute pas. Et quand je dis que Dieu connoît & qu'il veut, je ne pretens pas que ce soit comme les hommes. Je pretens

ſeulement en général, que Dieu veut & connoit, & je vous laiſſe à vous & à Theotime à en expliquer la maniere.

THEODORE. Comment la maniere! toutes les manieres divines ſont incompréhenſibles. Nous ne ſçavons pas, comment nous connoiſſons nous-mêmes, ni comment nous voulons : car n'aïant point d'idée claire de nôtre ame, nous ne pouvons rien comprendre clairement dans nos propres modalitez. A plus forte raiſon nous ne vous expliquerons pas éxactement la maniere dont Dieu connoît, & dont il veut. Néanmoins conſultez la notion de l'Etre infiniment parfait. Voïez ſi je la ſuis. Car je vous dis hardiment que Dieu eſt à lui-même ſa propre lumiere : qu'il découvre dans ſa ſubſtance les eſſences de tous les êtres, & toutes leurs modalitez poſſibles ; & dans ſes decrets leur éxiſtence & toutes leurs modalitez actuelles.

ARISTE. Il me ſemble que vous ne vous hazardez pas beaucoup.

XI. THEODORE. Je ne le pretens pas auſſi. Mais puiſque vous recevez ce principe, tirons-en des conſequences. Dieu connoît en lui tout ce qu'il con-

noît. Donc toutes les véritez sont en Dieu, puisqu'étant infiniment parfait, il n'y en a aucune qui échape à ses connoissances. Donc sa substance renferme tous les rapports intelligibles : car les véritez ne sont que des rapport réels, & les faussetez des rapports imaginaires. Donc Dieu n'est pas seulement sage, mais la sagesse ; non seulement sçavant, mais la science : non seulement éclairé, mais la lumiere qui l'éclaire lui, & mêmes toutes les intelligences. Car c'est dans sa propre lumiere que vous voïez ce que je voi, & qu'il voit lui-même ce que nous voïons tous deux. Je voi que tous les diametres d'un cercle sont égaux. Je suis certain que Dieu lui-même le voit, & que tous les esprits, ou le voïent actuellement, ou le peuvent voir. Oüi, je suis certain que Dieu voit précisément la même chose que je voi, la même vérité, le même rapport que j'apperçois maintenant entre 2 & 2, & 4. Or Dieu ne voit rien que dans sa substance. Donc cette même vérité que je voi, c'est en lui que je la voi. Vous sçavez tout cela, Ariste, & vous en êtes déja demeuré d'accord. Mais ces principes s'échapent si facile-

ment, & ils ſont d'ailleurs de ſi grande importance, que ce n'eſt pas perdre ſon tems que de les rappeller dans ſon eſprit, & ſe les rendre familiers.

ARISTE. Voilà donc une des grandes differences qu'il y a entre la maniere dont Dieu connoît, & celle dont nous connoiſſons. Dieu connoît en lui-même toutes choſes : & nous ne connoiſſons rien en nous : nous ne connoiſſons rien que dans une ſubſtance qui n'eſt point à nous. Dieu eſt ſage par ſa propre ſageſſe : mais nous ne devenons ſages que par l'union que nous avons avec la Sageſſe éternelle, immuable, néceſſaire, commune à toutes les intelligences. Car il eſt bien clair qu'un eſprit auſſi limité que le nôtre ne peut pas trouver dans ſa propre ſubſtance, les idées, ou les archetypes de tous les êtres poſſibles, & de leurs rapports infinis. Mais de plus je ſuis ſi certain que les hommes, les Anges & Dieu même voïent les mêmes véritez que je voi, qu'il ne m'eſt pas poſſible de douter que c'eſt la même lumiere qui éclaire tous les eſprits.

XII. THEOTIME. Aſſurément, Ariſte, ſi Dieu voit préciſément ce que

nous voïons, quand nous pensons que deux fois deux sont quatre, c'est en Dieu seul que nous voïons cette vérité, car Dieu ne la voit que dans sa sagesse. Il ne voit mêmes que nous y pensons actuellement que dans ses decrets & dans son éternité : car il ne tire point ses connoissances de ce qui se passe actuellement dans ses créatures. Mais ne pourroit-on point dire que les esprits ne voïent point les mêmes véritez, mais des véritez semblables ? Dieu voit que 2 fois 2 sont 4. Vous le voïez, je le voi. Voilà trois véritez semblables, & non point une seule & unique vérité.

ARISTE. Voilà trois perceptions semblables d'une seule & même vérité: mais comment trois véritez semblables ? Et qui vous a dit qu'elles sont semblables ? Avez-vous comparé vos idées avec les miennes, & avec celles de Dieu, pour en reconnoître clairement la ressemblance ? Qui vous a dit que demain, que dans tous les siecles, vous verrez comme aujourd'hui que 2 fois 2 sont 4 ? Qui vous a dit que Dieu même ne peut faire d'esprits capables de voir clairement que 2 fois 2 ne soient pas 4 ? Assurément c'est que vous voïez

la même vérité que je voi, mais par une perception qui n'est pas la mienne, quoique peut-être semblable à la mienne. Vous voïez une vérité commune à tous les esprits, mais par une perception qui vous appartient à vous seul : car nos perceptions, nos sentimens, toutes nos modalitez sont particulieres. Vous voïez une vérité immuable, nécessaire, éternelle. Car vous êtes si certain de l'immutabilité de vos idées, que vous ne craignez point de les voir demain toutes changées. Comme vous sçavez qu'elles sont avant vous, aussi êtes-vous bien assuré qu'elles ne se dissiperont jamais. Or si vos idées sont éternelles & immuables, il est évident qu'elles ne peuvent se trouver que dans la substance éternelle & immuable de la Divinité. Cela ne se peut contester. C'est en Dieu seul que nous voïons la vérité. C'est en lui seul que se trouve la lumiere qui l'éclaire lui, & toutes les intelligences. Il est sage par sa propre sagesse : & nous ne le pouvons être que par l'union que nous avons avec lui. Ne disputons point de ces principes. Ils sont évidens, ce me semble, & le fondement de la certitude que nous

trouvons dans les ſciences.

THEOTIME. J'ai bien de la joïe, Ariſte, de voir que vous êtes convaincu, non ſeulement que la puiſſance de Dieu eſt la cauſe efficace de nos connoiſſances, car je penſe que vous n'en doutez pas ; mais encore, que ſa ſageſſe en eſt la cauſe formelle, qui nous éclaire immediatement, & ſans l'entremiſe d'aucune créature. Je voi bien que Theodore vous a entretenu ſur cette matiere. Je lui dois auſſi ce que vous tenez de lui, & qu'il dit tenir * de S. Auguſtin.

* *Voïez la Réponſe aux vrayes & fauſſes idées, ch. 7. & 21.*

THEODORE. Nous convenons donc tous, que Dieu eſt infiniment ſage, & cela eſſentiellement & par lui-même, par la néceſſité de ſon être : Que les hommes ne peuvent être ſages que par la lumiere de la Sageſſe divine : Que cette lumiere leur eſt communiquée en conſequence de leur attention, qui eſt la cauſe occaſionnelle qui détermine l'efficace des loix générales de l'union de leur eſprit avec la Raiſon univerſelle, ainſi que nous expliquerons dans la ſuite, prouvons maintenant que Dieu eſt juſte.

XIII. Dieu renferme dans la ſimplicité de ſon être les idées de toutes

choſes & leurs rapports infinis, généralement toutes les véritez. Or on peut diſtinguer en Dieu deux ſortes de véritez ou de rapports, des rapports de grandeur & des rapports de perfection, des véritez ſpeculatives & des véritez pratiques ; des rapports qui n'exigent par leur évidence que des jugemens, & d'autres rapports qui excitent encore des mouvemens. Ce n'eſt pas néanmoins que les rapports de perfection puiſſent être clairement connus, s'ils ne s'expriment par des rapports de grandeur. Mais il ne faut pas nous arrêter à cela. Deux fois deux ſont quatre : c'eſt un rapport d'égalité en grandeur ; c'eſt une vérité ſpeculative qui n'excite point de mouvement dans l'ame, ni amour ni haine, ni eſtime ni mépris, &c. L'homme vaut mieux que la bête : c'eſt un rapport d'inégalité en perfection, qui éxige non ſeulement que l'eſprit s'y rende, mais que l'amour & l'eſtime ſe reglent par la connoiſſance de ce rapport ou de cette vérité. Prenez donc garde.

Dieu renferme en lui tous les rapports de perfection. Or il connoît & il aime tout ce qu'il renferme dans la ſim-

plicité de ſon être. Donc il eſtime & il aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables & eſtimables. Il aime invinciblement l'Ordre immuable, qui ne conſiſte & ne peut conſiſter que dans les rapports de perfection qui ſont entre ſes attributs, & entre les idées qu'il renferme dans ſa ſubſtance. Il eſt donc juſte eſſentiellement & par lui-même. Il ne peut pecher, puiſque s'aimant invinciblement, il ne peut qu'il ne rende justice à ſes divines perfections, à tout ce qu'il eſt, à tout ce qu'il renferme. Il ne peut mêmes vouloir poſitivement & directement produire quelque déreglement dans ſon ouvrage, parce qu'il eſtime toutes les créatures ſelon la proportion de la perfection de leurs archetypes. Par exemple, il ne peut ſans raiſon vouloir que l'eſprit ſoit ſoûmis au corps : & ſi cela ſe trouve, c'eſt que maintenant l'homme n'eſt point tel que Dieu l'a fait. Il ne peut favoriſer l'injuſtice : & ſi cela eſt, c'eſt que l'uniformité de ſa conduite ne doit pas dépendre de l'irregularité de la nôtre. Le tems de ſa vengeance viendra. Il ne peut vouloir ce qui corrompt ſon ouvrage : & s'il s'y trouve des monſtres qui le



défigurent, c'eſt qu'il rend plus d'honneur à ſes attributs par la ſimplicité & la généralité de ſes voïes, que par l'exemption des défauts qu'il permet dans l'Univers, ou qu'il y produit en conſequence des loix générales qu'il a établies pour de meilleurs effets que la generation des monſtres, comme nous l'expliquerons dans la ſuite. Ainſi Dieu eſt juſte en lui-même, juſte dans ſes voïes, juſte eſſentiellement ; parce que toutes ſes volontez ſont néceſſairement conformes à l'Ordre immuable de la juſtice qu'il ſe doit à lui-même & à ſes divines perfections.

Mais l'homme n'eſt point juſte par lui-même. Car l'Ordre immuable de la juſtice, qui comprend tous les rapports de perfection de tous les êtres poſſibles & de toutes leurs qualitez, ne ſe trouvant qu'en Dieu, & nullement dans nos propres modalitez ; quand l'homme s'aimeroit par un mouvement dont il ſeroit lui-même la cauſe, bien loin que ſon amour propre pût le rendre juſte, qu'il le corromproit infiniment plus que l'amour propre du plus ſcelerat des hommes. Car il n'y eut jamais d'ame aſſez noire, & poſſedée d'un

amour propre si dereglé, que la beauté de l'Ordre immuable ne l'ait pû frapper en certaines occasions. Nous ne sommes donc parfaitement justes, que lorsque voïant en Dieu ce que Dieu y voit lui-même, nous en jugeons comme lui, nous estimons & nous aimons ce qu'il aime & ce qu'il estime. Ainsi bien loin que nous soïons justes par nous-mêmes, nous ne serons parfaitement tels, que lorsque délivrez de ce corps qui trouble toutes nos idées, nous verrons sans obscurité la Loi éternelle, sur laquelle nous reglerons éxactement tous les jugemens & tous les mouvemens de nôtre cœur. Ce n'est pas qu'on ne puisse dire que ceux qui ont la charité sont justes véritablement, quoiqu'ils forment souvent des jugemens fort injustes. Ils sont justes dans la disposition de leur cœur. Mais ils ne sont pas justes en toute rigueur, parce qu'ils ne connoissent pas éxactement tous les rapports de perfection qui doivent regler leur estime & leur amour.

XIV. ARISTE. Je comprens, Theodore, parce que vous me dites-là, que la justice aussi-bien que la vérité habitent, pour ainsi dire, éternelle-

ment dans une nature immuable. Le juſte & l'injuſte, auſſi-bien que le vrai & le faux, ne ſont point des inventions de l'eſprit humain, ainſi que pretendent certains eſprits corrompus. Les hommes, diſent-ils, ſe ſont fait des loix pour leur mutuelle conſervation. C'eſt ſur l'amour propre qu'ils les ont fondées. Ils ſont convenus entr'eux : & par là ils ſe ſont obligez. Car celui qui manque à la convention ſe trouvant plus foible que le reſte des contractans, il ſe trouve parmi des ennemis qui ſatisfont à leur amour propre en le puniſſant. Ainſi, par amour propre, il doit obſerver les loix du païs où il vit : non parce qu'elles ſont juſtes en elles-mêmes, car delà l'eau, diſent-ils, on en obſerve de toutes contraires ; mais parce qu'en s'y ſoûmettant on n'a rien à craindre de ceux qui ſont les plus forts. Selon eux, tout eſt naturellement permis à tous les hommes. Chaque particulier a droit à tout ; & ſi je cede de mon droit, c'eſt que la force des concurrens m'y oblige. Ainſi l'amour propre eſt la regle de mes actions. Ma loi c'eſt une puiſſance étrangere : & ſi j'étois le plus fort, je rentrerois naturellement dans tous

mes droits. Peut-on rien dire de plus brutal & de plus insensé ? La force a déferé au lion l'empire sur les autres brutes ; & j'avoüe que c'est souvent par elle que les hommes l'usurpent les uns sur les autres. Mais de croire que cela soit permis, & que le plus fort ait droit à tout, sans qu'il puisse jamais commettre aucune injustice, c'est assurément se ranger parmi les animaux, & faire de la societé humaine une assemblée de bêtes brutes. Oüi, Theodore, je conviens que l'Ordre immuable de la justice est une loi dont Dieu même ne se dispense jamais, & sur laquelle tous les esprits doivent regler leur conduite. Dieu est juste essentiellement & par la nécessité de son être. Mais voïons un peu s'il est bon, misericordieux, patient : car il me semble que tout cela ne peut gueres s'accorder avec la severité de sa justice.

XV. THEODORE. Vous avez raison, Ariste. Dieu n'est ni bon, ni misericordieux, ni patient, selon les idées vulgaires. Ces attributs tels qu'on les conçoit ordinairement sont indignes de l'Etre infiniment parfait. Mais Dieu possede ces qualitez dans le sens que la

Raison nous l'apprend, & que l'Ecriture, qui ne peut se contredire, nous le fait croire. Pour expliquer tout cela plus distinctement, voïons d'abord si Dieu est essentiellement juste en ce sens, qu'il récompense nécessairement les bonnes œuvres, & qu'il punisse indispensablement tout ce qui l'offense, ou qui blesse, pour ainsi dire, ses attributs.

Ariste. Je conçois bien, Theodore, que si les créatures sont capables d'offenser Dieu, il ne manquera pas de s'en venger, lui qui s'aime par la nécessité de son être. Mais que Dieu puisse en être offensé, c'est ce qui ne me paroît pas concevable. Et si cela étoit possible, comme il s'aime nécessairement, il n'auroit jamais donné l'être, ou du moins cette liberté ou cette puissance à des créatures capables de lui résister. Est-ce que cela n'est pas évident?

Theodore. Vous me proposez, Ariste, une difficulté qui s'éclaircira bien-tôt. Suivez-moi, je vous prie, sans me prévenir. N'est-il pas clair par ce que je viens de vous dire, que l'Ordre immuable est la loi de Dieu, la regle inviolable de ses volontez, & qu'il ne peut s'empêcher d'aimer les choses

à proportion qu'elles ſont aimables ?

ARISTE. C'eſt ce que vous venez de démontrer.

THEODORE. Donc Dieu ne peut pas vouloir que ſes créatures n'aiment pas ſelon ce même Ordre immuable. Il ne peut les diſpenſer de ſuivre cette loi. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui merite le moins d'être aimé. Quoi, vous héſitez ! Eſt-ce que cela ne vous paroît pas certain ?

ARISTE. J'y trouve de la difficulté. Je ſuis convaincu par une eſpece de ſentiment intérieur, que Dieu ne peut pas vouloir qu'on aime & qu'on eſtime davantage ce qui merite le moins d'être aimé & d'être eſtimé : mais je ne le voi pas bien clairement. Car que fait à Dieu nôtre amour & nôtre eſtime ? Rien du tout. Nous voulons peut-être qu'on nous eſtime nous, & qu'on nous aime, parce que nous avons tous beſoin les uns des autres. Mais Dieu eſt ſi au deſſus de ſes créatures, qu'apparemment il ne prend aucun interêt dans les jugemens que nous portons de lui & de ſes ouvrages. Cela a du moins quelque vrai-ſemblance.

THEODORE. Cela n'en a que

trop

trop pour des esprits corrompus. Il est vrai, Ariste, que Dieu ne craint & n'espere rien de nos jugemens. Il est indépendant : il se suffit abondamment à lui-même. Cependant il prend nécessairement interêt dans nos jugemens, & dans les mouvemens de nôtre cœur. En voici la preuve. C'est que les esprits n'ont une volonté, ou ne sont capables de vouloir, ou d'aimer, qu'à cause du mouvement naturel & invincible, que Dieu leur imprime sans cesse pour le bien. Or Dieu n'agit en nous que parce qu'il veut agir : & il ne peut vouloir agir que par sa volonté, que par l'amour qu'il se porte à lui-même & à ses divines perfections : Et c'est l'ordre de ces divines perfections, qui est proprement sa loi, puisqu'il est juste essentiellement & par la nécessité de son être, ainsi que je viens de vous le prouver. Il ne peut donc pas vouloir que nôtre amour, qui n'est que l'effet du sien, soit contraire au sien, tende où le sien ne tend pas. Il ne peut pas vouloir que nous aimions davantage ce qui est le moins aimable. Il veut nécessairement que l'Ordre immuable, qui est sa loi naturelle, soit aussi la nôtre. Il ne peut ni s'en dispenser,

ni nous en diſpenſer. Et puiſqu'il nous a faits tels que nous pouvons ſuivre, ou ne ſuivre pas cette loi naturelle & indiſpenſable, il faut que nous ſoïons tels, que nous puiſſions être ou punis, ou récompenſez. Oüi, Ariſte, ſi nous ſommes libres, c'eſt une conſequence que nous pouvons être heureux, ou malheureux : & ſi nous ſommes capables de bonheur, ou de malheur, c'eſt une preuve certaine que nous ſommes libres. Un homme, dont le cœur eſt dereglé par le mauvais uſage de ſa liberté, rentre dans l'ordre de la juſtice, que Diêu doit à ſes divines perfections, ſi ce pecheur eſt malheureux à proportion de ſes déſordres. Or Dieu aime l'ordre invinciblement. Donc il punit indiſpenſablement ce qui le bleſſe. Ce n'eſt pas que le pecheur offenſe Dieu, dans le ſens qu'un homme en offenſe un autre, ni que Dieu le puniſſe par le plaiſir qu'il trouve dans la vengeance. Mais c'eſt que Dieu ne peut qu'il n'agiſſe ſelon ce qu'il eſt, ſelon que l'éxige l'Ordre immuable des rapports néceſſaires de tout ce qu'il renferme, dont la diſpoſition des parties de l'Univers doit porter le caractere. Ainſi Dieu n'eſt point indifferent à

l'égard de la punition de nos désordres. Il n'est ni clement, ni misericordieux, ni bon, selon les idées vulgaires, puisqu'il est juste essentiellement, & par l'amour naturel & nécessaire qu'il porte à ses divines perfections. Il peut differer la récompense & la peine, selon que l'exige, ou le permet l'ordre de sa providence, qui l'oblige à suivre ordinairement les loix générales qu'il a établies, pour gouverner le monde d'une maniere, qui porte le caractere de ses attributs. Mais il ne peut se dispenser de rendre tôt ou tard aux hommes selon leurs œuvres. Dieu est bon aux bons, méchant, pour ainsi dire, aux méchans, comme le dit l'Ecriture : *Cum electo electus eris, & cum perverso perverteris.* Il est clement & misericordieux, mais c'est en son Fils & par son Fils : *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis, qui credit in eum, non pereat ; sed habeat vitam æternam.* Il est bon aux pecheurs en ce sens, qu'il leur donne par Jesus-Christ les graces nécessaires, pour changer la méchante disposition de leur cœur, afin qu'ils cessent d'être pecheurs, qu'ils fassent de bonnes œuvres, & qu'étant devenus

Ps. XVII. 27.

Jean III. 16.

bons & justes, il puisse être bon à leur égard, leur pardonner leurs pechez en vûë des satisfactions de Jesus-Christ, & couronner ses propres dons, ou les merites qu'ils auront acquis par le bon usage de sa grace. Mais Dieu est toûjours severe, toûjours observateur éxact des loix éternelles, toûjours agissant selon ce qu'il est, selon ce qu'éxigent ses propres attributs, ou cet ordre immuable des rapports nécessaires des perfections divines, que renferme la substance, qu'il aime invinciblement & par la nécessité de son être. Tout cela, Ariste, est conforme à l'Ecriture, aussi-bien qu'à la notion, qu'ont tous les hommes de l'Etre infiniment parfait : quoique cela ne s'accorde nullement avec les idées grossieres de ces pecheurs stupides & endurcis, qui veulent un Dieu humainement debonnaire & indulgent, ou un Dieu, qui ne se mêle point de nos affaires, & qui soit indifferent sur la vie, que nous menons.

ARISTE. Je ne croi pas qu'on puisse douter de ces véritez.

THEODORE. Pensez-y bien, Ariste, afin d'en demeurer convaincu, non seulement par une espece de senti-

ment intérieur, par lequel Dieu en persuade intérieurement tous ceux, dont le cœur n'eſt point endurci & entierement corrompu, mais encore par une évidence telle que vous puiſſiez le démontrer à ces rares genies, qui croïent avoir trouvé dans l'amour propre les vrais principes de la Morale naturelle.



IX. ENTRETIEN.

Que Dieu agit toûjours ſelon ce qu'il eſt: Qu'il a tout fait pour ſa gloire en Jeſus-Chriſt, & qu'il n'a point formé ſes deſſeins ſans avoir égard aux voïes de les executer.

I. THEODORE. Que penſez-vous aujourd'hui, Ariſte, de ce que nous dîmes hier? Avez-vous bien contemplé la notion de l'infini, de l'Etre ſans reſtriction, de l'Etre infiniment parfait? Et pouvez-vous maintenant l'enviſager toute pure, ſans la revêtir des idées des créatures, ſans l'incarner, pour ainſi dire, ſans la limiter, ſans la corrompre, pour l'accommoder à la foibleſſe de l'eſprit humain?

ARISTE. Ah, Theodore, qu'il eſt difficile de ſéparer de la notion de l'Etre les idées de tels & tels êtres! qu'il eſt difficile de ne rien attribuer à Dieu de ce qu'on ſent en ſoi-même! Nous humaniſons à tous momens la Divinité: nous limitons naturellement l'infini.

C'eſt que l'eſprit veut comprendre ce qui eſt incompréhenſible : il veut voir le Dieu inviſible. Il le cherche dans les idées des créatures : il s'arrête à ſes propres ſentimens, qui le touchent, & qui le pénétrent. Mais que tout cela eſt éloigné de repréſenter la Divinité ! & que ceux qui jugent des perfections divines par le ſentiment intérieur de ce qui paſſe en eux, portent des jugemens étranges des attributs de Dieu, & de ſa providence adorable ! J'entrevoi ce que je vous dis : mais je ne le voi pas encore aſſez bien, pour m'en expliquer.

THEODORE. Vous avez médité, Ariſte. Je le ſens bien par vôtre réponſe. Vous comprenez que, pour juger ſolidement des attributs divins & des regles de la providence, il faut écarter ſans ceſſe de la notion de l'Etre les idées de tels & tels êtres, & ne conſulter jamais ſes propres ſentimens intérieurs. Cela ſuffit. Continuons nôtre route, & prenons garde tous trois que nous ne donnions dans ce dangereux écüeil de juger de l'infini par quelque choſe de fini.

ARISTE. Nous y donnerons aſſurément, Theodore ; car tous les cou-

rans nous y portent. Je l'ai bien éprouvé depuis hier.

THEODORE. Je le croi, Ariste. Mais peut être n'y ferons-nous pas naufrage. Du moins n'y donnons pas inconsiderément comme le commun des hommes. J'espere que nous éviterons par nôtre vigilance mutuelle un bon nombre d'erreurs dangereuses, dans lesquelles on se précipite aveuglément. Ne flattons point, Ariste, nôtre paresse naturelle. Courage, nôtre Maître commun, qui est l'auteur de nôtre foi, nous en donnera quelque intelligence, si nous sçavons l'interroger avec une attention sérieuse, & avec le respect & la soûmission, qui est dûë à sa parole, & à l'autorité infaillible de son Eglise. Commençons donc.

II. Hier, Ariste, vous demeurâtes d'accord que Dieu connoissoit & qu'il vouloit, non parce que nous connoissons & que nous voulons, mais parce que connoître & vouloir sont de véritables perfections. Qu'en pensez-vous maintenant? Je pretens aujourd'hui considerer la Divinité dans ses voïes, & comme sortant, pour ainsi dire, hors d'elle-même, comme prenant le dessein

de

de se répandre au dehors dans la production de ses créatures. Ainsi il faut bien s'assurer que Dieu connoît & qu'il veut, puisque sans cela il est impossible de comprendre qu'il puisse rien produire au dehors. Car comment agiroit-il sagement sans connoissance? Comment formeroit-il l'Univers sans le vouloir? Croiez-vous donc, Ariste, que celui qui se suffit à lui-même, soit capable de former quelque desir?

ARISTE. Vous m'interrogez de maniere que vous faites toûjours naître en moi de nouveaux doutes. Je voi bien que c'est que vous ne voulez pas me surprendre, ni laisser derriere nous quelque retraite aux préjugez. Hé bien donc, Theodore, je ne doute nullement que Dieu ne connoisse: mais je doute qu'il puisse jamais rien vouloir. Car que pourroit-il vouloir, lui qui se suffit pleinement à lui-même? Nous voulons nous autres: mais c'est une marque de nôtre indigence. N'aïant pas ce qu'il nous faut, nous le desirons. Mais l'Etre infiniment parfait ne peut rien vouloir, rien desirer puisqu'il voit bien que rien ne lui manque.

THEODORE. Oh, oh, Ariste! vous

me surprenez. *Dieu ne peut rien vouloir.* Mais quoi ! l'Etre infiniment parfait peut-il nous avoir créez malgré lui, ou sans l'avoir bien voulu ? Nous sommes, Ariste : ce fait est constant.

ARISTE. Oüi, nous sommes : mais nous ne sommes point faits. Nôtre nature est éternelle. Nous sommes une émanation nécessaire de la Divinité. Nous en faisons partie. L'Etre infiniment parfait c'est l'Univers, c'est l'assemblage de tout ce qui est.

THEODORE. Encore !

ARISTE. Ne pensez pas, Theodore, que je sois assez impie & assez insensé, pour donner dans ces réveries. Mais je suis bien-aise que vous m'appreniez à les refuter. Car j'ai oüi dire qu'il y a des esprits assez corrompus, pour s'en être laissé charmer.

THEODORE. Je ne sçai, Ariste, si tout ce qu'on dit maintenant de certaines gens est bien seur, & si même ces anciens Philosophes, qui ont imaginé l'opinion que vous proposez, l'ont jamais cruë véritable. Car quoiqu'il y ait peu d'extravagances, dont les hommes ne soient capables, je croirois volontiers que ceux qui produisent de sem-

blables chimeres, n'en sont gueres persuadez. Car enfin l'Auteur qui a renouvellé cette impieté, convient que Dieu est l'Etre infiniment parfait. Et cela étant, comment auroit-il pû croire que tous les êtres créez ne sont que des parties, ou des modifications de la Divinité? Est-ce une perfection que d'être injuste dans ses parties, malheureux dans ses modifications, ignorant, insensé, impie? Il y a plus de pecheurs que de gens de bien, plus d'Idolâtres que de Fidéles: quel désordre, quel combat entre la Divinité & ses parties! Quel monstre, Ariste, quelle épouventable & ridicule chimere! Un Dieu nécessairement haï, blasphemé, méprisé, ou du moins ignoré par la meilleure partie de ce qu'il est; car combien peu de gens s'avisent de reconnoître une telle Divinité? Un Dieu nécessairement ou malheureux, ou insensible dans le plus grand nombre de ses parties, ou de ses modifications, un Dieu se punissant, ou se vengeant de soi-même. En un mot un être infiniment parfait composé néanmoins de tous les désordres de l'Univers. Quelle notion plus remplie de contradictions visibles! Assuré-

ment s'il y a des gens capables de se forger un Dieu sur une idée si monstreuse, ou c'est qu'ils n'en veulent point avoir, ou bien ce sont des esprits nez, pour chercher dans l'idée du cercle toutes les proprietez des triangles. Croiez-moi, Ariste, jamais homme de bon sens n'a été bien persuadé de cette folie, quoi que plusieurs personnes l'aïent soûtenuë, comme en étant bien persuadez. Car l'amour propre est si bizarre, qu'il peut bien nous donner des motifs d'en faire confidence à nos compagnons de débauche, & de vouloir en paroître bien convaincus. Mais il est impossible de la croire véritable, pour peu qu'on soit capable de raisonner, & de craindre de se tromper. Ceux qui la soûtiennent n'en peuvent être interieurement persuadez, si la corruption de leur cœur ne les a tellement aveuglez, que ce seroit perdre le tems que de pretendre les éclairer. Revenons donc, Ariste.

III. Nous sommes : ce fait est constant. Dieu est infiniment parfait. Donc nous dépendons de lui. Nous ne sommes point malgré lui. Nous ne sommes que parce qu'il veut que nous soïons. Mais, comment Dieu peut-il vouloir

que nous ſoïons, lui qui n'a nul beſoin de nous. Comment un Etre, à qui rien ne manque, qui ſe ſuffit pleinement à lui-même; peut-il vouloir quelque choſe? Voilà ce qui fait la difficulté.

ARISTE. Il me ſemble qu'il eſt facile de la lever. Car il n'y a qu'à dire que Dieu n'a pas créé le monde pour lui, mais pour nous.

THEODORE. Mais nous, pour qui nous a-t'il créez?

ARISTE. Pour lui-même.

THEODORE. La difficulté revient. Car Dieu n'a nul beſoin de nous.

ARISTE. Diſons donc, Theodore, que Dieu ne nous a faits que par pure bonté, par pure charité pour nous-mêmes.

THEODORE. Ne diſons pas cela, Ariſte, du moins ſans l'expliquer. Car il me paroît évident que l'Etre infiniment parfait s'aime infiniment, s'aime néceſſairement: que ſa volonté n'eſt que l'amour qu'il ſe porte à lui-même, & à ſes divines perfections: que le mouvement de ſon amour ne peut, comme en nous, lui venir d'ailleurs, ni par conſequent le porter ailleurs: qu'étant uniquement le principe de ſon action, il

faut qu'il en soit la fin : qu'en Dieu en un mot tout autre amour que l'amour propre seroit dereglé, ou contraire à l'ordre immuable qu'il renferme, & qui est la loi inviolable des volontez divines. Nous pouvons dire que Dieu nous a faits par pure bonté en ce sens, qu'il nous a faits sans avoir besoin de nous. Mais il nous a faits pour lui. Car Dieu ne peut vouloir que par sa volonté : & sa volonté n'est que l'amour qu'il se porte à lui-même. La raison, le motif, la fin de ses decrets ne peut se trouver qu'en lui

ARISTE. Je sens de la peine à me rendre à vos raisons, quoiqu'elles me paroissent évidentes.

THEOTIME. Ne voïez-vous pas, Ariste, que c'est humaniser la Divinité, que de chercher hors d'elle le motif & la fin de son action ? Mais si cette pensée, de faire agir Dieu uniquement par pure bonté pour les hommes, vous charme si fort, d'où vient qu'il y aura vingt fois, cent fois plus de réprouvez que d'élûs ?

ARISTE. C'est le peché du premier homme.

THEOTIME. Oüi. Mais que Dieu

n'empêchoit-il ce peché si funeste à des creatures, qu'il fait, * & qu'il a faites par pure bonté?

ARISTE. Il a eu ses raisons.

THEOTIME. Dieu a donc en lui-même de bonnes raisons de tout ce qu'il fait, lesquelles ne s'accordent pas toûjours avec une certaine idée de bonté & de charité fort agréable à nôtre amour propre, mais qui est contraire à la Loi divine, à cet ordre immuable, qui renferme toutes les bonnes raisons, que Dieu peut avoir.

* Voyez les Conversations Chrétiennes de l'Edition de 1702. page 64. & les suivantes.

ARISTE. Mais, Theotime, puisque Dieu se suffit à lui-même, pourquoi prendre le dessein de créer ce monde?

THEOTIME. Dieu a ses raisons, sa fin, son motif, tout cela en lui-même. Car avant ses decrets que pouvoit-il y avoir, qui le determinât à les former? Comme Dieu se suffit à lui-même, c'est avec une liberté entiere qu'il s'est déterminé à créer le monde. Car si Dieu avoit besoin de ses créatures, comme il s'aime invinciblement, il les produiroit nécessairement. Oüi, Ariste, tout ce qu'on peut legitimement conclure de ce que Dieu se suffit à lui-même, c'est que le monde n'est pas une émanation

nécessaire de la Divinité : ce que la foi nous enseigne. Mais de s'imaginer que l'abondance divine puisse rendre Dieu impuissant, c'est aller contre un fait constant, & priver le Créateur de la gloire, qu'il tirera éternellement de ses créatures.

IV. ARISTE. Comment cela, Theotime ? Est-ce que Dieu a créé le monde, à cause de la gloire, qu'il en devoit retirer ? Si cette gloire a été le motif, qui a déterminé le Créateur, voilà donc quelque chose d'étranger à Dieu, qui le détermine à agir. D'où vient que Dieu s'est privé de cette gloire pendant une éternité ? Mais gloire! Que voulez-vous dire par ce mot ? Assurément, Theotime, vous vous engagez-là dans un pas, dont vous aurez de la peine à vous tirer.

THEOTIME. Ce pas est difficile. Mais Theodore, qui le franchit heureusement, ne m'y laissera pas engagé.

ARISTE. Quoi, Theodore ! Dieu a fait l'Univers pour sa gloire. Vous approuvez cette pensée si humaine, & si indigne de l'Etre infiniment parfait! Prenez, je vous prie, la parole au lieu

de Theotime : expliquez-vous.

THEODORE. C'est ici, Ariste, qu'il faut bien de l'attention & de la vigilance, pour ne pas donner dans l'écüeil que vous sçavez. Prenez garde que je n'y échoüe.

Lors qu'un Architecte a fait un édifice commode & d'une excellente architecture, il en a une secrette complaisance, parce que son ouvrage lui rend témoignage de son habileté dans son art. Ainsi on peut dire que la beauté de son ouvrage lui fait honneur, parce qu'elle porte le caractere des qualitez, dont il se glorifie, des qualitez, qu'il estime & qu'il aime, & qu'il est bien-aise de posseder. Que s'il arrive de plus, que quelqu'un s'arrête, pour contempler son édifice, & pour en admirer la conduite & les proportions, l'Architecte en tire une seconde gloire, qui est encore principalement fondée sur l'amour & l'estime qu'il a des qualitez qu'il possede, & qu'il seroit bien-aise de posseder dans un degré plus éminent. Car s'il croïoit que la qualité d'Architecte fût indigne de lui, s'il méprisoit cet art, ou cette science, son ouvrage cesseroit de lui faire honneur : & ceux

qui le loüeroient de l'avoir construit, lui donneroient de la confusion.

ARISTE. Prenez garde, Theodore : vous allez droit donner dans l'écüeil.

THEODORE. Tout ceci, Ariste, n'est qu'une comparaison : suivez-moi. Il est certain que Dieu s'aime nécessairement & toutes ses qualitez. Or il est évident qu'il ne peut agir que selon ce qu'il est. Donc son ouvrage portant le caractere des attributs, dont il se glorifie, il lui fait honneur. Dieu s'estimant & s'aimant invinciblement, il trouve sa gloire, il a de la complaisance dans un ouvrage, qui exprime en quelque maniere ses excellentes qualitez. Voilà donc un des sens, selon lequel Dieu agit pour sa gloire. Et, comme vous voiez, cette gloire ne lui est point étrangere; car elle n'est fondée que sur l'estime & l'amour qu'il a pour ses propres qualitez. Qu'il n'y ait point d'intelligences, qui admirent son ouvrage : qu'il n'y ait que des hommes insensez, ou stupides, qui n'en découvrent point les merveilles : qu'ils le méprisent au contraire cet ouvrage admirable, qu'ils le blasphêment, qu'ils le regardent, à cause des

monſtres qui s'y trouvent, comme l'effet néceſſaire d'une nature aveugle: qu'ils ſe ſcandaliſent de voir l'innocence opprimée, & l'injuſtice ſur le thrône: Dieu n'en tire pas moins de cette gloire, pour laquelle il agit, de cette gloire, qui a pour principe l'amour & l'eſtime qu'il a de ſes qualitez, de cette gloire, qui le détermine toûjours à agir ſelon ce qu'il eſt, ou d'une maniere, qui porte le caractere de ſes attributs. Ainſi, ſuppoſé que Dieu veüille agir, il ne peut qu'il n'agiſſe pour ſa gloire ſelon ce premier ſens, puiſqu'il ne peut qu'il n'agiſſe ſelon ce qu'il eſt, & par l'amour qu'il ſe porte à lui-même & à ſes divines perfections. Mais comme il ſe ſuffit à lui-même, cette gloire ne peut le déterminer invinciblement à vouloir agir: & je croi même que cette ſeule gloire ne peut être un motif ſuffiſant de le faire agir, s'il ne trouve le ſecret de rendre divin ſon ouvrage, & de le proportionner à ſon action, qui eſt divine. Car enfin l'Univers, quelque grand, quelque parfait qu'il puiſſe être, tant qu'il ſera fini, il ſera indigne de l'action d'un Dieu, dont le prix eſt infini. Dieu ne prendra donc pas le deſſein de le pro-

duire. C'est à mon sens ce qui fait la plus grande difficulté.

V. ARISTE. Pourquoi cela, Theodore ? Il est facile de la lever cette difficulté. Faisons le monde infini. Composons-le d'un nombre infini de tourbillons. Car pourquoi s'imaginer un grand Ciel, qui environne tous les autres, & au delà duquel il n'y ait plus rien ?

THEODORE. Non Ariste : laissons à la créature le caractere, qui lui convient : ne lui donnons rien, qui approche des attributs divins. Mais tâchons néanmoins de tirer l'Univers de son état profane, & de le rendre par quelque chose de divin digne de la complaisance divine, digne de l'action d'un Dieu, dont le prix est infini.

ARISTE. Comment cela ?

THEODORE. Par l'union d'une personne divine.

ARISTE. Ah, Theodore ! vous avez toûjours recours aux véritez de la foi, pour vous tirer d'affaire. Ce n'est pas là philosopher.

THEODORE. Que voulez-vous, Ariste ? c'est que j'y trouve mon compte, & que sans cela je ne puis trouver le dénoüement de mille & mille diffi-

cultez. Quoi donc est-ce que l'Univers, sanctifié par Jesus-Christ, & subsistant en lui, pour ainsi dire, n'est pas plus divin, plus digne de l'action de Dieu, que tous vos tourbillons infinis ?

ARISTE. Oüi sans doute. Mais si l'homme n'eût point peché, le Verbe ne se seroit point incarné.

THEODORE. Je ne sçai, Ariste. Mais quoique l'homme n'eût point peché, une personne divine n'auroit pas laissé de s'unir à l'Univers, pour le sanctifier, pour le tirer de son état profane, pour le rendre divin, pour lui donner une dignité infinie, afin que Dieu, qui ne peut agir que pour sa gloire, en reçût une, qui répondît parfaitement à son action. Est-ce que le Verbe ne peut s'unir à l'ouvrage de Dieu, sans s'incarner ? Il s'est fait homme : mais ne pouvoit-il pas se faire Ange ? Il est vrai qu'en se faisant homme, il s'unit en même tems aux deux substances, esprit & corps, dont l'Univers est composé, & que par cette union il sanctifie toute la nature. C'est pour cela que je ne croi point que le peché ait été la seule cause de l'Incarnation du Fils de Dieu. Mais Dieu a pû faire à l'Ange la grace, qu'il

a faite à l'homme. Au reste, Dieu a prévû & permis le peché. Cela suffit. Car c'est une preuve certaine que l'Univers reparé par Jesus-Christ vaut mieux que le même Univers dans sa premiere construction : autrement Dieu n'auroit jamais laissé corrompre son ouvrage. C'est une marque assurée que le principal des desseins de Dieu c'est l'Incarnation de son Fils. Voïons donc, Ariste, comment Dieu agit pour sa gloire. Justifions cette proposition, qui vous a paru si commune, & peut-être si vuide de sens & si insoûtenable.

VI. Premierement Dieu pense à un ouvrage, qui par son excellence & par sa beauté exprime des qualitez, qu'il aime invinciblement, & qu'il est bien-aise de posseder. Mais cela néanmoins ne lui suffit pas, pour prendre le dessein de le produire, parce qu'un monde fini, un monde profane n'aïant encore rien de divin, il ne peut avoir de rapport réel avec la Divinité : il ne peut exprimer l'attribut essentiel de Dieu, son infinité. Ainsi Dieu ne peut y mettre sa complaisance, ni par consequent le créer sans se démentir. Que fait-il cependant ? La Religion nous

l'apprend. Il rend divin son ouvrage par l'union d'une personne divine aux deux substances, esprit & corps, dont il le compose. Et par là il le releve infiniment, & reçoit de lui, à cause principalement de la Divinité qu'il lui communique, cette premiere gloire, qui se rapporte avec celle de cet Architecte, qui a construit une maison, qui lui fait honneur, parce qu'elle exprime des qualitez, qu'il se glorifie de posseder : Dieu reçoit, dis-je, cette premiere gloire rehaussée, pour ainsi dire, d'un éclat infini. Néanmoins Dieu ne tire que de lui-même la gloire, qu'il reçoit de la sanctification de son Eglise, ou de cette maison spirituelle, dont nous sommes les pierres vivantes, sanctifiées par Jesus-Christ, puisque le sujet de sa gloire n'est que le rapport de son ouvrage avec les perfections, dont il se glorifie.

Cet Architecte reçoit encore une seconde gloire des spectateurs & des admirateurs de son édifice : & c'est aussi dans la vûë de cette espece de gloire qu'il s'efforce de le faire le plus magnifique & le plus superbe qu'il peut. C'est aussi principalement dans la vûë du culte, que nôtre Souverain Prêtre devoit

établir en l'honneur de la Divinité, que Dieu s'est resolu de se faire un Temple, dans lequel il fut éternellement glorifié. Oüi, Ariste, viles & méprisables créatures que nous sommes, nous rendons par nôtre divin Chef, & nous rendrons éternellement à Dieu des honneurs divins, des honneurs dignes de la Majesté divine, des honneurs, que Dieu reçoit, & qu'il recevra toûjours avec plaisir. Nos adorations & nos loüanges sont en Jesus-Christ des sacrifices de bonne odeur. Dieu se plaît dans ces sacrifices spirituels & divins : & s'il s'est repenti
Hebr. 7. 20. 20. 21. 6. 17. d'avoir établi un culte charnel, & même d'avoir fait l'homme : il en a juré par lui-même, jamais il ne se repentira de l'avoir reparé, de l'avoir sanctifié, de nous avoir faits ses Prêtres sous nôtre Souverain Pontife le vrai Melchise-
1. Pet. 2. 9. dech. Dieu nous regarde en Jesus-Christ
1. Joan. 3. 1. 22. comme des Dieux, comme ses enfans,
Rom. 8. 16. 17. comme ses héritiers, & comme les cohéritiers de son Fils bien-aimé. Il nous a adoptez en ce cher Fils. C'est par lui qu'il nous donne accés auprés de sa Majesté Suprême. C'est par lui qu'il se complaît dans son ouvrage. C'est par ce secret qu'il a trouvé dans sa sagesse

qu'il

qu'il sort hors de lui-même, s'il est permis de parler ainsi, hors de sa sainteté, qui le sépare infiniment de toutes les créatures : qu'il sort, dis-je, avec une magnificence, dont il tire une gloire capable de le contenter. L'Homme-Dieu le précede par tout dans ses voïes, il justifie tous ses desseins, il lui fait rendre par ses créatures des honneurs, dont il doit être content. Jesus Christ ne paroît que dans la plenitude des tems : mais il est avant tous les siecles dans les desseins du Créateur : & lors qu'il naît en Bethléem, c'est alors que voilà Dieu glorifié ; c'est alors que le voilà satisfait de son ouvrage. Tous les esprits bienheureux reconnoissent cette vérité, lorsque l'Ange annonce aux Pasteurs la naissance du Sauveur. *Gloire à Dieu*, disent-ils tous d'un commun accord, *paix en terre, Dieu se complaît dans les hommes.* *Luc.* II.
Oüi assurément l'Incarnation du Verbe est le premier & le principal * des desseins de Dieu. C'est ce qui justifie sa conduite. C'est, si je ne me trompe, le seul dénoüement de mille & mille difficultez, de mille & mille contradictions apparentes.

* *Traité de la Nature & de la Grace. I. Discours, & II. & III. Eclaircissement.*

L'homme, Ariste, est pecheur : il

n'est point tel que Dieu l'a fait. Dieu a donc laissé corrompre son ouvrage. Accordez cela avec sa sagesse & avec sa puissance. Tirez-vous seulement de ce méchant pas sans le secours de l'Homme-Dieu, sans admettre de Mediateur, sans concevoir que Dieu a eu principalement en vûë l'Incarnation de son Fils. Je vous en défie avec tous les principes de la meilleure Philosophie. Pour moi je vous l'avoüe, je me trouve court à tous momens, lorsque je pretens philosopher sans le secours de la foi. C'est elle qui me conduit & qui me soûtient dans mes recherches sur les véritez qui ont quelque rapport à Dieu, comme sont celles de la Métaphysique. Car pour les véritez Mathematiques, celles qui mesurent les grandeurs, les nombres, les tems, les mouvemens; tout ce qui ne differe que par le plus & par le moins; je demeure d'accord que la foi ne sert de rien pour les découvrir, & que l'expérience suffit avec la raison pour se rendre sçavant dans toutes les parties de la Physique.

VII. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, ce que vous me dites-là, & je le trouve assez conforme à la raison.

Je ſens mêmes une ſecrette joïe de voir qu'en ſuivant la foi on s'éleve a l'intelligence des véritez que ſaint Paûl nous apprend en pluſieurs endroits de ſes admirables Epîtres. Mais il ſe preſente à mon eſprit deux petites difficultez. La premiere, c'eſt qu'il ſemble que Dieu n'a pas été parfaitement libre dans la production de ſon ouvrage, puiſqu'il en tire une gloire infinie & qui le contente ſi fort. La ſeconde, c'eſt que du moins il ne devoit pas ſe priver une éternité de la ſatisfaction qu'il a de ſe voir ſi divinement honoré par ſes créatures.

THEODORE. Je vous répons, Ariſte, que l'Etre infiniment parfait ſe ſuffit pleinement à lui-même, & qu'ainſi il n'aime invinciblement & néceſſairement que ſa propre ſubſtance, que ſes divines perfections. Cela eſt évident, & ſuffit pour vôtre premiere difficulté. Mais pour la ſeconde, prenez garde que Dieu ne doit jamais rien faire qui démente ſes qualitez, & qu'il doit laiſſer aux créatures eſſentiellement dépendantes toutes les marques de leur dépendances. Or le caractere eſſentiel de la dépendance, c'eſt de n'avoir point

été. Un monde éternel paroît être une émanation nécessaire de la Divinité. Il faut que Dieu marque qu'il se suffit tellement à lui-même, qu'il a pû se passer durant une éternité de son ouvrage. Il en tire par Jesus-Christ une gloire qui le contente. Mais il ne la recevroit pas cette gloire, si l'Incarnation étoit éternelle, parce que cette Incarnation blesseroit ses attributs, qu'elle doit honorer autant que cela est possible.

ARISTE. Je vous l'avoüe, Theodore. Il n'y a que l'Etre nécessaire & indépendant qui doive être éternel. Tout ce qui n'est pas Dieu doit porter la marque essentielle de sa dépendance. Cela me paroît évident. Mais Dieu sans faire le monde éternel, pouvoit le créer plûtôt qu'il n'a fait de mille millions de siécles. Pourquoi tant retarder un ouvrage dont il tire tant de gloire ?

THEODORE. Il ne l'a point retardé, Ariste. Le tôt & le tard sont des proprietez du tems qui n'ont nul rapport à l'éternité. Si le monde avoit été créé mille millions de siécles plûtôt qu'il ne l'a été, on pourroit vous faire la même instance, & la recommencer sans cesse à l'infini. Ainsi Dieu n'a point créé trop

tard son ouvrage, puisqu'il a fallu qu'une éternité le précedât, & que le tôt & le tard de mille millions de siécles n'avancent & ne reculent point par rapport à l'éternité.

ARISTE. Je ne sçai que vous répondre, Theodore. Je penserai à ce que vous venez de me dire, que Dieu n'agit que pour sa gloire, que pour l'amour qu'il se porte à lui-même : car je conçois que ce principe renferme bien des consequences. Mais, Theotime, qu'en pensez-vous ?

VIII. THEOTIME. Ce principe me paroît inconteſtable. Car il eſt évident que l'Etre infiniment parfait ne peut trouver qu'en lui-même le motif de ses volontez, & les raisons de sa conduite. Mais, je ne sçai, je voudrois bien, ce me semble, que Dieu nous aimât un peu davantage, ou qu'il fit quelque chose uniquement pour l'amour de nous. Car enfin l'Ecriture nous apprend que Dieu nous a tant aimez, qu'il nous a donné son Fils unique. Voilà un grand don, Ariste, & qui semble marquer un amour un peu plus desinteressé que celui que Theodore lui attribuë.

ARISTE. Hé bien, Theodore,

que dites-vous à cela ?

THEODORE. Que Theotime donne dans l'écüeil, ou plûtôt qu'il se sent dans le courant qui l'y porte ; si ce n'est peut-être qu'il veut voir dans quelles dispositions vous êtes.

ARISTE. Vous ne répondez pas.

THEODORE. C'est que je voudrois bien que vous le fissiez vous-même. Mais puisque vous voulez vous taire, donnez-vous du moins la peine de bien prendre ma pensée. Je croi, Ariste, que Dieu nous a tant aimez, qu'il nous a donné son Fils, ainsi que le dit l'Ecriture. Mais je croi aussi ce que m'apprend la même Ecriture, qu'il a tant aimé son Fils, qu'il nous a donnez à lui, & toutes les nations de la terre. Enfin, je croi encore, à cause de l'Ecriture, que s'il nous a predestinez en son Fils, & s'il a choisi son Fils pour le premier des prédestinez, c'est parce qu'il en vouloit faire son Pontife, pour recevoir de lui, & de nous par lui, les adorations qui lui sont dûës. Car voici en deux mots l'ordre des choses. Tout est à nous : nous sommes à Jesus-Christ : & Jesus-Christ est à Dieu. *Omnia vestra sunt*, dit saint Paul, *sive præsentia, sive*

Joan. III. 16. *Ps.* 2. 8. *Matth.* XXVIII. 18. *Eph.* 1.

1. *Cor.* III. 22.

futura : vos autem Christi : Christus autem Dei. C'est que Dieu est nécessairement la fin de toutes ses œuvres.

Concevez distinctement, Ariste, que Dieu aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables ; que la loi qu'il suit inviolablement n'est que l'Ordre immuable, que je vous ai dit plusieurs fois ne pouvoir consister que dans les rapports nécessaires des perfections divines. En un mot, concevez que Dieu agit selon ce qu'il est : & vous comprendrez sans peine qu'il nous aime si fort, qu'il fait pour nous tout ce qu'il peut faire, agissant comme il doit agir. Vous comprendrez que Dieu aime les natures qu'il a faites, tant qu'elles sont telles qu'il les a faites : qu'il les aime, dis-je, selon le degré de perfection que renferment leurs archetypes : & qu'il les rendra d'autant plus heureuses, qu'elles l'auront merité, en se conformant à sa Loi. Vous comprendrez que Dieu d'abord a creé l'homme juste & sans aucun défaut ; & que s'il l'a fait libre, c'est qu'il a voulu le rendre heureux, sans manquer à ce qu'il se doit à lui-même. Vous croirez aisément que l'homme devenu pecheur, quoique digne de la colere di-

vine, Dieu peut encore l'aimer avec tant de charité & de bonté, que d'envoïer son Fils, pour le délivrer de ses pechez. Vous ne douterez pas que Dieu cherit tellement l'homme sanctifié par Jesus-Christ, qu'il lui fait part de son héritage & d'une éternelle félicité. Mais vous ne comprendrez jamais que Dieu agisse uniquement pour ses créatures, ou par un mouvement de pure bonté, dont le motif ne trouve point sa raison dans les attributs divins. Encore un coup, Ariste, Dieu peut ne point agir : mais s'il agit, il ne le peut, qu'il ne se regle sur lui-même, sur la Loi, qu'il trouve dans sa substance. Il peut aimer les hommes : mais il ne le peut qu'à cause du rapport qu'ils ont avec lui. Il trouve dans la beauté, que renferme l'archetype de son ouvrage, un motif de l'executer: mais c'est que cette beauté lui fait honneur, parce qu'elle exprime des qualitez, dont il se glorifie, & qu'il est bien-aise de posseder. Ainsi l'amour que Dieu nous porte n'est point interessé en ce sens, qu'il ait quelque besoin de nous: mais il l'est en ce sens, qu'il ne nous aime que par l'amour qu'il se porte à lui-même & à ses divines perfections, que

nous

nous exprimons par nôtre nature (c'est la premiere gloire, que tous les êtres rendent nécessairement à leur auteur,) & que nous adorons par des jugemens & des mouvemens, qui lui sont dûs. C'est la seconde gloire, que nous donnons à Dieu par nôtre Souverain Prêtre nôtre Seigneur Jesus-Christ.

THEOTIME. Tout cela, Theodore, me paroît suffisamment expliqué. L'Etre infiniment parfait se suffit pleinement à lui-même : c'est un des noms, que Dieu se donne dans l'Ecriture. Et cependant il a tout fait pour lui : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* Il a tout fait en Jesus-Christ, & par Jesus-Christ : *Omnia per ipsum & in ipso creata sunt.* : tout pour la gloire, qu'il retire de son Eglise en Jesus-Christ : *Ipsi gloria in Ecclesiâ & in Christo Jesu in omnes generationes seculi seculorum.* Les Epîtres de saint Paul sont toutes remplies de ces véritez. C'est là le fondement de nôtre Religion : & vous nous avez fait voir qu'il n'y a rien de plus conforme à la Raison, & à la notion la plus exacte de l'Etre infiniment parfait. Passons à quelqu'autre chose. Quand Aristo aura bien pensé à tout ceci, j'es-

Prov. 16: 4.
Coll. 1: 16.
Eph. 3: 21.

pere qu'il en demeurera convaincu.

ARISTE. J'en suis déja bien persuadé, Theotime : & il ne tient pas à moi que Theodore ne descende un peu plus dans le détail qu'il ne fait.

IX. THEODORE. Tâchons, Ariste, de bien comprendre les principes les plus généraux. Car ensuite tout le reste va tout seul, tout se développe à l'esprit avec ordre, & avec une merveilleuse clarté. Voïons donc encore dans la notion de l'Etre infiniment parfait, quels peuvent être les desseins de Dieu. Je ne pretens pas que nous en puissions découvrir le détail : mais peut-être en reconnoîtrons-nous ce qu'il y a de plus général ; & vous verrez dans la suite, que le peu que nous en aurons découvert, nous sera d'un grand usage. Pensez-vous donc que Dieu veüille faire l'ouvrage le plus beau, le plus parfait qui se puisse ?

ARISTE. Oüi, sans doute : car plus son ouvrage sera parfait, plus il exprimera les qualitez & les perfections dont Dieu se glorifie. Cela est évident par tout ce que vous venez de nous dire.

THEODORE. L'Univers est donc le plus parfait que Dieu puisse faire ?

Mais quoi ! Tant de monstres, tant de désordres, ce grand nombre d'impies, tout cela contribuë-t'il à la perfection de l'Univers ?

ARISTE. Vous m'embarrassez, Theodore. Dieu veut faire un ouvrage le plus parfait qui se puisse. Car plus il sera parfait, plus il l'honorera. Cela me paroît évident. Mais je conçois bien qu'il seroit plus accompli, s'il étoit exempt de mille & mille défauts qui le défigurent. Voilà une contradiction qui m'arrête tout court. Il semble que Dieu n'ait pas executé son dessein, ou qu'il n'ait pas pris le dessein le plus digne de ses attributs.

THEODORE. C'est que vous n'avez pas encore bien compris les principes. Vous n'avez pas assez médité la notion de l'Etre infiniment parfait qui les renferme. Vous ne sçavez pas encore faire agir Dieu selon ce qu'il est.

THEOTIME. Mais, Ariste, ne seroit-ce point que les déreglemens de la nature, les monstres, & les impies mêmes sont comme les ombres d'un tableau qui donnent de la force à l'ouvrage & du relief aux figures ?

ARISTE. Cette pensée a je ne sçai

quoi qui plaît à l'imagination, mais l'esprit n'en est point content. Car je comprens fort bien que l'Univers seroit plus parfait, s'il n'y avoit rien de déreglé dans aucune des parties qui le composent ; & il n'y en a presque point au contraire où il n'y ait quelque défaut.

THEOTIME. C'est donc que Dieu ne veut pas que son ouvrage soit parfait.

ARISTE. Ce n'est point cela non plus. Car Dieu ne peut pas vouloir positivement & directement des irregularitez qui défigurent son ouvrage, & qui n'expriment aucune des perfections qu'il possede, & dont il se glorifie. Cela me paroît évident. Dieu permet le désordre : mais il ne le fait pas, il ne le veut pas.

THEOTIME. *Dieu permet*, je n'entens pas bien ce terme. A qui est-ce que Dieu permet de geler les vignes, & de renverser les moissons qu'il a fait croître ? Pourquoi permet-il qu'on mette dans son ouvrage des monstres qu'il ne fait & ne veut point ? Quoi donc ! est-ce que l'Univers n'est point tel que Dieu l'a voulu ?

ARISTE. Non : car l'Univers n'est point tel que Dieu l'a fait.

THEOTIME. Cela peut être véritable à l'égard des désordres qui s'y sont glissez par le mauvais usage de la liberté. Car Dieu n'a pas fait les impies: il a permis que les hommes le devinssent. Je comprens bien cela, quoique je n'en sçache pas les raisons. Mais certainement il n'y a que Dieu qui fasse les monstres.

ARISTE. Voilà d'étranges créatures que les monstres : s'ils ne font point d'honneur à celui qui leur donne l'être. Sçavez-vous bien, Theótime, pourquoi Dieu, qui couvre aujourd'hui de fleurs & de fruits toute la campagne, la ravagera demain par la gelée ou par la grêle.

THEOTIME. C'est que la campagne sera plus belle dans sa sterilité que dans sa fécondité, quoique cela ne nous accommode pas. Nous jugeons souvent de la beauté des ouvrages de Dieu par l'utilité que nous en recevons, & nous nous trompons.

ARISTE. Encore vaut-il mieux en juger par leur utilité que par leur inutilité. La belle chose qu'un païs désolé par la tempête!

THEOTIME. Fort belle. Un païs

habité par des pecheurs doit être dans la désolation.

ARISTE. Si la tempête épargnoit les terres des gens de bien, vous auriez peut-être raison. Encore seroit-il plus à propos de refuser la pluïe au champ d'un brutal, que de faire germer & croître son bled pour le moissonner par la grêle. Ce seroit assurément le plus court. Mais de plus, c'est souvent le moins coupable qui est le plus maltraité. Que de contradictions apparentes dans la conduite de Dieu ! Theodore m'a déja donné des principes qui dissipent ces contradictions. Mais je les ai si mal compris, que je ne m'en souviens plus. Si vous ne voulez pas, Theotime, me mettre dans le bon chemin, car je voi bien que vous vous divertissez de l'embarras où je me trouve, laissez parler Theodore.

THEOTIME. Cela est juste.

X. THEODORE. Vous voïez bien, Ariste, qu'il ne suffit pas d'avoir entrevû des principes : il faut les avoir bien compris, afin qu'ils se présentent à l'esprit dans le besoin. Ecoutez donc, puisque Theotime ne veut pas vous dire ce qu'il sçait parfaitement bien.

Vous ne vous trompez point de croire que plus un ouvrage est parfait, plus il exprime les perfections de l'ouvrier ; & qu'il lui fait d'autant plus d'honneur, que les perfections qu'il exprime plaisent davantage à celui qui les possede, & qu'ainsi Dieu veut faire son ouvrage le plus parfait qui se puisse. Mais vous ne tenez que la moitié du principe : & c'est ce qui vous laisse dans l'embarras. Dieu veut que son ouvrage l'honore: vous le comprenez bien. Mais prenez garde : Dieu ne veut pas que ses voïes le deshonorent. C'est l'autre moitié du principe. Dieu veut que sa conduite, aussi-bien que son ouvrage, porte le caractere de ses attributs. Non content que l'Univers l'honore par son excellence & sa beauté, il veut que ses voïes le glorifient par leur simplicité, leur fécondité, leur universalité, leur uniformité, par tous les caracteres, qui expriment des qualitez, qu'il se glorifie de posseder.

Ainsi ne vous imaginez pas que Dieu ait voulu absolument faire l'ouvrage le plus parfait qui se puisse, mais seulement le plus parfait par rapport aux voïes les plus dignes de lui. Car ce que

Dieu veut uniquement, directement absolument dans ses desseins, c'est d'agir toûjours le plus divinement qui se puisse : c'est de faire porter à sa conduite, aussi-bien qu'à son ouvrage, le caractere de ses attributs : c'est d'agir éxactement selon ce qu'il est, & selon tout ce qu'il est. Dieu a vû de toute éternité tous les ouvrages possibles, & toutes les voïes possibles de produire chacun d'eux : & comme il n'agit que pour sa gloire, que selon ce qu'il est, il s'est déterminé à vouloir l'ouvrage, qui pouvoit être produit & conservé par des voïes, qui jointes à cet ouvrage, devoient l'honorer davantage que tout autre ouvrage produit par toute autre voïe. Il a formé le dessein, qui portoit davantage le caractere de ses attributs, qui exprimoit plus éxactement les qualitez qu'il possede, & qu'il se glorifie de posseder. Embrassez bien ce principe, mon cher Ariste, de peur qu'il ne vous échape ; car de tous les principes c'est peut-être le plus fécond.

Encore un coup, ne vous imaginez pas que Dieu forme jamais aveuglément de dessein, je veux dire, sans l'avoir comparé avec les voïes nécessaires

pour ſon éxecution, C'eſt ainſi qu'agiſſent les Hommes, qui ſe repentent ſouvent de leurs reſolutions, à cauſe des difficultez qu'ils y trouvent. Rien n'eſt difficile à Dieu. Mais prenez garde, tout n'eſt pas également digne de lui. Ses voïes doivent porter le caractere de ſes attributs, auſſi-bien que ſon ouvrage. Il faut donc que Dieu ait égard aux voïes auſſi-bien qu'à l'ouvrage. Il ne ſuffit pas que ſon ouvrage l'honore par ſon excellence : il faut de plus que ſes voïes le glorifient par leur Divinité. Et ſi un monde plus parfait que le nôtre ne pouvoit être créé & conſervé que par des voïes reciproquement moins parfaites, de maniere que l'expreſſion, pour ainſi dire, que ce nouveau monde & ces voïes nouvelles donneroient des qualitez divines, ſeroit moindre que celle du nôtre: je ne crains point de le dire. Dieu eſt trop ſage, il aime trop ſa gloire, il agit trop éxactement ſelon ce qu'il eſt, pour pouvoir le préferer à l'Univers, qu'il a créé. Car Dieu n'eſt indifferent dans ſes deſſeins, que lorſqu'ils ſont également ſages, également divins, également glorieux pour lui, également dignes de ſes attributs, que lorſque le rap-

port, composé de la beauté de l'ouvrage & de la simplicité des voïes, est éxactement égal. Lorsque ce rapport est inégal, quoique Dieu puisse ne rien faire, à cause qu'il se suffit à lui-même, il ne peut choisir & prendre le pire. Il peut ne point agir ; mais il ne peut agir inutilement, ni multiplier ses voïes, sans augmenter à proportion la beauté de son ouvrage. Sa sagesse lui défend de prendre de tous les desseins possibles celui qui n'est pas le plus sage. L'amour qu'il se porte à lui-même, ne lui permet pas de choisir celui qui ne l'honore pas le plus.

XI. ARISTE. Je tiens bien, Theodore, vôtre principe. Dieu n'agit que selon ce qu'il est, que d'une maniere qui porte le caractere de ses attributs, que pour la gloire qu'il trouve uniquement dans le rapport, que son ouvrage & ses voïes jointes ensemble ont avec les perfections qu'il possede, & qu'il se glorifie de posseder. C'est la grandeur de ce rapport, que Dieu considere dans la formation de ses desseins. Car voilà le principe. Dieu ne peut agir que selon ce qu'il est, ni vouloir absolument & directement que sa gloire. Si les défauts de

l'Univers, que nous habitons, diminuënt ce rapport, la simplicité, la fécondité, la sagesse des voïes ou des loix que Dieu suit, l'augmentent avec avantage. Un monde plus parfait, mais produit par des voïes moins fécondes & moins simples, ne porteroit pas tant que le nôtre le caractere des attributs divins. Voilà pourquoi le monde est rempli d'impies, de monstres, de désordres de toutes façons. Dieu pourroit convertir tous les hommes, empêcher tous les désordres. Mais il ne doit pas pour cela troubler la simplicité & l'uniformité de sa conduite. Car il doit s'honorer par la sagesse de ses voïes, aussi-bien que par la perfection de ses créatures. Il ne permet point les monstres: c'est lui qui les fait. Mais il ne les fait, que pour ne rien changer dans sa conduite, que par respect pour la généralité de ses voïes, que pour suivre éxactement les loix naturelles, qu'il a établies, & qu'il n'a pas néanmoins établies, à cause des effets monstrueux, qu'elles devoient produire, mais pour des effets plus dignes de sa sagesse & de sa bonté. Voilà pourquoi on peut dire qu'il les permet, quoiqu'il n'y ait que lui qui les fasse. C'est

qu'il ne les veut qu'indirectement, qu'à cause qu'ils sont une suite naturelle de ses loix.

THEODORE. Que vous tirez promptement vos consequences !

ARISTE. C'est que le principe est clair : c'est qu'il est fécond.

THEODORE. D'abord, Ariste, il semble que ce principe, à cause de sa généralité, n'ait aucune solidité. Mais quand on le suit de prés, il frappe tellement & si promptement par un détail de véritez étonnantes qu'il découvre, qu'on en est charmé. Apprenez delà que les principes les plus généraux sont les plus féconds. Ils paroissent d'abord comme de pures chimeres. C'est leur généralité qui en est cause ; car l'esprit compte pour rien ce qui ne le touche point. Mais tenez-les bien ces principes, si vous pouvez, & suivez-les : ils vous feront bien voir du païs en peu de tems.

ARISTE. Je l'éprouve bien, Theodore, lorsque je médite un peu ce que vous me dites : & maintenant mêmes, sans aucun effort d'esprit, je voi, ce me semble, tout d'une vûë dans vôtre principe l'éclaircissement de quantité de

difficultez, que j'ai toûjours eües sur la conduite de Dieu. Je conçois que tous ces effets qui se contredisent, ces ouvrages qui se combattent & qui se détruisent, ces désordres qui défigurent l'Univers, que tout cela ne marque nulle contradiction dans la cause qui le gouverne, nul défaut d'intelligence, nulle impuissance, mais une prodigieuse fécondité, & une parfaite uniformité dans les loix de la nature.

THEODORE. Doucement, Ariste; car nous expliquerons tout cela plus éxactement dans la suite.

XII. ARISTE. Je comprens mêmes que la raison de la prédestination des hommes se doit nécessairement trouver dans vôtre principe. Je croïois que Dieu avoit choisi de toute éternité tels & tels, précisément parce qu'il le vouloit ainsi, sans raison de son choix, ni de sa part, ni de la nôtre, & qu'ensuite il avoit consulté sa sagesse sur les moïens de les sanctifier & de les conduire seurement au Ciel. Mais je comprens bien que je me trompois. Dieu ne forme point aveuglément ses desseins, sans les comparer avec les moïens. Il est sage dans la formation de ses de-

crets, aussi bien que dans leur execution. Il y a en lui des raisons de la prédestination des élûs. C'est que l'Eglise future, formée par les voïes que Dieu y emploïe, lui fait plus d'honneur que toute autre Eglise, formée par toute autre voie. Car Dieu ne peut agir que pour sa gloire, que de la maniere, qui porte le plus le caractere de ses attributs. Dieu ne nous a point prédestinez ni nous, ni mêmes nôtre divin Chef, à cause de nos mérites naturels, mais à cause des raisons, que sa Loi inviolable, l'Ordre immuable, le rapport nécessaire des perfections, qu'il renferme dans sa substance, lui fournit. Il a voulu unir son Verbe à telle nature, & prédestiner en son Fils tels & tels, parce que sa sagesse lui a marqué d'en user ainsi envers eux pour sa propre gloire. Suis-je bien, Theodore, vôtre grand principe ?

THEODORE. Fort bien. Mais n'appréhendez-vous point d'entrer trop avant dans la Theologie ? Vous voilà au milieu des plus grands mysteres.

ARISTE. Revenons ; car il ne m'appartient pas de les pénétrer.

THEOTIME. Vous faites bien, Ariste, de revenir promptement. Car saint Augustin le grand Docteur de la grace ne veut pas qu'on cherche des raisons du choix, que Dieu fait des hommes. La prédestination est purement gratuite, & la raison pourquoi Dieu prend tel, & laisse tel, c'est qu'il fait misericorde à qui il lui plaît de la faire.

ARISTE. Quoi, Theodore! est-ce que saint Augustin pretend que Dieu ne consulte point sa sagesse dans la formation de ses desseins, mais seulement pour leur éxecution?

THEODORE. Non, Ariste. Mais apparemment Theotime explique saint Augustin selon la pensée de certaines gens. Ce saint Docteur écrivant contre les héretiques de son tems, rejette la méchante raison, qu'ils donnoient du choix de Dieu, & de la distribution de sa grace. Mais il a toûjours été prêt de recevoir celles, qui sont dans l'Analogie de la Foi, & qui ne détruisent pas la gratuité de la grace. Voici en deux mots le raisonnement de ces héretiques: il est bon que vous le sçachiez, & que vous puissiez y répondre. Dieu veut que tous les hommes soient sauvez, & arrivent à

la connoiſſance de la vérité. Donc ils peuvent tous être ſauvez par leurs forces naturelles. Mais ſi cela n'eſt pas poſſible ſans le ſecours de la grace intérieure, diſoient les plus moderez, voïons un peu à qui Dieu le donnera. Dieu fait choix des uns plûtôt que des autres. Hé bien d'accord : mais du moins que ſon choix ſoit raiſonnable. Or c'eſt une notion commune, que qui prend le pire choiſit mal. Donc ſi Dieu ne donne pas ſa grace également à tous, s'il choiſit, il faut bien qu'il préfere les meilleurs, ou les moins méchans aux plus méchans. Car on ne peut pas douter que le choix, qu'il fait des uns plûtôt que des autres, ne ſoit ſage & raiſonnable. Il n'y a point en lui acception de perſonnes. Il faut donc néceſſairement que la raiſon de ſon choix dans la diſtribution de ſa grace ſe trouve dans le bon uſage, que nous pouvons encore faire de nos forces naturelles. C'eſt à nous à voûloir, à deſirer nôtre guériſon, à croïre au Médiateur, à implorer ſa miſericorde, en un mot à commencer, & Dieu viendra au ſecours: nous mériterons par le bon uſage de nôtre libre arbitre que Dieu nous donne ſa grace.

ARISTE.

ARISTE. Ces gens-là raiſonnoient juſte.

THEODORE. Parfaitement bien ; mais ſur de fauſſes idées. Ils ne conſultoient pas la notion de l'Etre infiniment parfait. Ils faiſoient agir Dieu comme agiſſent les hommes. Car, prenez garde, pourquoi penſez-vous que Dieu répande les pluïes ?

ARISTE. C'eſt pour rendre fécondes les terres que nous cultivons.

THEODORE. Il n'y a donc qu'à ſemer, ou qu'à planter dans un champ, afin qu'il y pleuve. Car puiſque Dieu ne fait pas pleuvoir également ſur les terres, puiſqu'il fait choix, il doit choiſir raiſonnablement, & faire pleuvoir ſur les terres enſemencées plûtôt que ſur les autres, plûtôt que ſur les ſablons & dans la mer. Trouvez par cette comparaiſon le défaut du raiſonnement des ennemis de la grace : mais ne chicanez point, je vous prie.

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Qu'on cultive les terres, ou qu'on les laiſſe en friche, il n'y pleut ni plus, ni moins. C'eſt qu'il ne pleut ordinairement qu'en conſequence des loix générales de la nature, ſelon leſquelles Dieu

digne de ses attributs. Voilà ce que vos amis ne sçauroient comprendre.

XIII. THEOTIME. Que voulez-vous, Theodore ! c'est qu'on donne naturellement dans cet écueil, de juger de Dieu par soi-même. Nous aimons tous l'indépendance : ce nous est à nous une espece de servitude, que de nous soûmettre à la Raison, une espece d'impuissance de ne pouvoir faire ce qu'elle défend. Ainsi nous craignons de rendre Dieu impuissant à force de le faire sage. Mais Dieu est à lui-même sa sagesse. La Raison souveraine lui est coéternelle & consubstantielle. Il l'aime nécessairement ; & quoiqu'il soit obligé de la suivre, il demeure indépendant. Tout ce que Dieu veut est sage & raisonnable : non que Dieu soit au dessus de la Raison, non que ce qu'il veut soit juste précisément & uniquement parce qu'il le veut ; mais parce qu'il ne peut se démentir soi-même, rien vouloir qui ne soit conforme à sa Loi, à l'Ordre immuable & nécessaire des perfections divines.

THEODORE. Assurément, Theotime, c'est tout renverser que de pretendre que Dieu soit au dessus de la

Raison, & qu'il n'ait point d'autre regle dans ses desseins que sa pure volonté. Ce faux principe répand des ténébres si épaisses, qu'il confond le bien avec le mal, le vrai avec le faux, & fait de toutes choses un cahos où l'esprit ne connoît plus rien. Saint Augustin a prouvé invinciblement le peché originel par les désordres que nous éprouvons en nous. L'homme souffre : donc il n'est point innocent. L'esprit dépend du corps : donc l'homme est corrompu, il n'est point tel que Dieu l'a fait. Dieu ne peut soûmettre le plus noble au moins noble, car l'Ordre ne le permet pas. Quelles consequences pour ceux qui ne craignent point de dire, que la volonté de Dieu est la seule regle de ses actions ! Ils n'ont qu'à répondre que Dieu l'a ainsi voulu : que c'est nôtre amour propre qui nous fait trouver injuste la douleur que nous souffrons : que c'est nôtre orgüeil, qui s'offense que l'esprit soit soûmis au corps : que Dieu aïant voulu ces désordres pretendus, c'est une impieté que d'en appeller à la Raison, puisque la volonté de Dieu ne la reconnoît point pour la regle de sa conduite. Selon ce

principe, l'Univers eſt parfait, parce que Dieu l'a voulu. Les monſtres ſont des ouvrages auſſi achevez que les autres ſelon les deſſeins de Dieu. Il eſt bon d'avoir les yeux au haut de la tête; mais ils euſſent été auſſi ſagement placez par tout ailleurs, ſi Dieu les y avoit mis. Qu'on renverſe donc le monde, qu'on en faſſe un cahos, il ſera toûjours également admirable, puiſque toute ſa beauté conſiſte dans ſa conformité avec la volonté divine, qui n'eſt point obligée de ſe conformer à l'Ordre. Mais quoi! cette volonté nous eſt inconnuë. Il faut donc que toute la beauté de l'Univers diſparoiſſe à la vûë de ce grand principe, que Dieu eſt ſuperieur à la Raiſon, qui éclaire tous les eſprits, & que ſa volonté toute pure eſt l'unique regle de ſes actions.

ARISTE. Ah, Theodore, que tous vos principes ſont bien liez! Je comprens encore par ce que vous me dites-là, que c'eſt en Dieu & dans une nature immuable que nous voïons la beauté, la vérité, la juſtice, puiſque nous ne craignons point de critiquer ſon ouvrage, d'y remarquer des défauts, & de conclure même de-là qu'il eſt corrompu. Il

faut bien que l'Ordre immuable, que nous voïons en partie, soit la Loi de Dieu même, écrite dans sa substance en caractéres éternels & divins, puisque nous ne craignons point de juger de sa conduite par la connoissance, que nous avons de cette Loi. Nous assurons hardiment que l'homme n'est point tel que Dieu l'a fait, que sa nature est corrompuë, que Dieu n'a pû en le créant assujettir l'esprit au corps. Sommes-nous des impies, ou des téméraires, de juger ainsi de ce que Dieu doit faire, ou ne faire pas? Nullement. Nous serions plûtôt ou des impies, ou des aveugles, si nous suspendions sur cela nôtre jugement. C'est, Theodore, que nous ne jugeons point de Dieu par nôtre autorité, mais par l'autorité souveraine de la Loi divine.

THEODORE. Voilà, mon cher Ariste, une réfléxion digne de vous. N'oubliez donc pas d'étudier cette Loi, puisque c'est dans ce Code sacré de l'Ordre immuable qu'on trouve de si importantes décisions.

FIN.

ENTRETIENS
SUR LA
METAPHYSIQUE,
SUR
LA RELIGION,
ET SUR LA MORT.

Nouvelle Edition, revuë, corrigée, & augmentée.

Par le R. P. MALEBRANCHE, *Prêtre de l'Oratoire.*

TOME II.



A PARIS,
Chez MICHEL DAVID, ſur le Quay des Auguſtins, à la Providence.

M. DCCXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE.

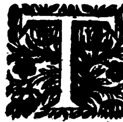
ENTRETIENS



ENTRETIENS SUR LA METAPHYSIQUE.

X. ENTRETIEN.

De la magnificence de Dieu dans la grandeur & le nombre indéfini de ses differens ouvrages. De la simplicité & de la fécondité des voïes par lesquelles il les conserve & les dévelope. De la Providence de Dieu dans la premiere impression du mouvement qu'il communique à la matiere. Que ce premier pas de sa conduite, qui n'est point déterminé par des loix générales, est reglé par une sagesse infinie.



THEOTIME. Que pensez-vous, Ariste, de ces principes généraux qu'hier Theodore nous proposa ? Les avez-vous toûjours suivis ? Leur gé-

néralité, leur ſublimité ne vous a-t'elle ni rebuté ni fatigué ? Pour moi, je vous l'avoüe à ma confuſion, j'ai voulu les ſuivre : mais ils m'échapoient comme des phantômes, de ſorte que je me ſuis donné bien de la peine aſſez inutilement.

ARISTE. Quand un principe n'a rien qui touche les ſens, il eſt bien difficile de le ſuivre, & de le ſaiſir: ce qu'on embraſſe n'a point de corps, quel moïen de le retenir ?

THEOTIME. On prend cela tout naturellement pour un phantôme. Car l'eſprit venant à ſe diſtraire, le principe s'éclypſe, & on eſt tout ſurpris qu'on ne tient rien. On le reprénd ce principe: mais il s'échape de nouveau. Et quoiqu'il ne s'échape que lorſqu'on ferme les yeux, comme on les ferme ſouvent ſans s'en appercevoir, on croit que c'eſt le principe qui s'évanoüit. Voilà pourquoi on le regarde comme un phantôme, qui nous fait illuſion.

ARISTE. Il eſt vrai, Theotime : c'eſt je croi pour cela que les principes généraux ont quelque reſſemblance avec les chimeres, & que le commun des hommes, qui n'eſt pas fait au tra-

vaïl de l'attention, les traite de chimeriques.

THEOTIME. Il y a néanmoins une extrême difference entre ces deux choses. Car les principes généraux plaisent à l'esprit, qu'ils éclairent par leur évidence ; & les phantômes à l'imagination, qui leur donne l'être. Et quoiqu'il semble que c'est l'esprit qui forme ces principes, & généralement toutes les véritez, à cause qu'elles se présentent à lui en consequence de son attention, je pense que vous sçavez bien qu'elles sont avant nous, & qu'elles ne tirent point leur réalité de l'efficace de nôtre action : car toutes ces véritez immuables ne sont que les rapports qui se trouvent entre les idées, dont l'éxistence est nécessaire & éternelle. Mais les phantômes que produit l'imagination, ou qui se produisent dans l'imagination par une suite naturelle des loix générales de l'union de l'ame & du corps, ils n'éxistent que pour un tems.

ARISTE. Je conviens, Theotime, que rien n'est plus solide que la vérité, & que plus les véritez sont générales, plus ont-elles de réalité & de lumiere. Theodore m'en a convaincu. Mais je

suis si sensible & si grossier, que souvent je n'y trouve point de goût, & que je suis quelquefois tenté de laisser tout là.

THEOTIME. Voilà Theodore.

THEODORE. Vous n'en ferez rien, Ariste. La vérité vaut mieux que les oïgnons & les choux : c'est une excellente manne.

ARISTE. Fort excellente, je l'avouë. Mais elle paroît quelquefois bien vuide & bien peu solide. Je n'y trouve pas grand goût : & vous voulez chaque jour qu'on en cueille de nouvelle. Cela n'est pas trop plaisant.

THEODORE. Hé bien, Ariste, passons cette journée, comme les Juifs leur Sabbat. Peut-être qu'hier vous travaillâtes pour deux jours.

ARISTE. Assurément, Theodore, je travaillai beaucoup, mais je ne ramassai rien.

THEODORE. Je vous laissai pourtant bien en train de tirer des consequences. Comme vous vous y preniez, vous devriez en avoir vos deux mesures bien pleines.

ARISTE. Quelles mesures, deux gomor? Donnez donc, Theodore, plus

de corps à vos principes, si vous voulez que j'emplisse ces mesures. Rendez-les plus sensibles & plus palpables. Ils me glissent entre les doigts: la moindre chaleur les fond : & aprés que j'ai bien travaillé, je trouve que je n'ai rien.

THEODORE. Vous vous nourrissez, Ariste, sans y prendre garde. Ces principes qui vous passent par l'esprit, & qui s'en échapent, y laissent toûjours quelque lumiere.

ARISTE. Il est vrai: je le sens bien. Mais recommencer tous les jours, & laisser là ma nourriture ordinaire ! Ne pourriez-vous point nous rendre plus sensibles les principes de vôtre Philosophie ?

THEODORE. Je crains, Ariste, qu'ils en deviennent moins intelligibles. Croïez-moi, je les rends toûjours les plus sensibles que je puis. Mais je crains de les corrompre. Il est permis d'incarner la vérité pour l'accommoder à nôtre foiblesse naturelle, & pour soûtenir l'attention de l'esprit, qui ne trouve point de prise à ce qui n'a point de corps. Mais il faut toûjours que le sensible nous mene à l'intelligible, que la chair nous conduise à la Raison, &

que la vérité paroiſſe telle qu'elle eſt ſans aucun déguiſement. Le ſenſible n'eſt pas le ſolide. Il n'y a que l'intelligible qui par ſon évidence & ſa lumiere puiſſe nourrir des intelligences. Vous le ſçavez. Tâchez de vous en bien ſouvenir, & de me ſuivre.

ARISTE. De quoi voulez-vous parler ?

I. THEODORE. De la Providence générale, ou de la conduite ordinaire que Dieu tient dans le gouvernement du monde.

Vous avez compris, Ariſte, & peut-être mêmes oublié, que l'Etre infiniment parfait, quoique ſuffiſant à lui-même, a pû prendre le deſſein de former cet Univers : qu'il l'a créé pour lui, pour ſa propre gloire : qu'il a mis Jeſus-Chriſt à la tête de ſon ouvrage ; à l'entrée de ſes deſſeins ou de ſes voïes, afin que tout fût divin : qu'il n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fût poſſible, mais ſeulement le plus parfait qui pût être produit par les voïes les plus ſages ou les plus divines : de ſorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voïe, ne puiſſe exprimer plus exactement les perfections

que Dieu possede, & qu'il se glorifie de posseder. Voilà donc, pour ainsi dire, le Créateur prêt à sortir hors de lui-même, hors de son Sanctuaire éternel : prêt à se mettre en marche pour la production des créatures. Voïons quelque chose de sa magnificence dans son ouvrage : mais suivons-le de prés dans les démarches majestueuses de sa conduite ordinaire.

Pour la magnificence dans son ouvrage, elle y éclate de toutes parts. De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'Univers, on y voit une profusion de prodiges. Et si nous cessons de les admirer, c'est assurément que nous cessons de les considerer avec l'attention qu'ils méritent. Car les Astronomes qui mesurent la grandeur des Astres, & qui voudroient bien sçavoir le nombre des étoiles, sont d'autant plus surpris d'admiration, qu'ils deviennent plus sçavans. Autrefois le Soleil leur paroissoit grand comme le Peloponese : *Aujourd'hui la Morée.* mais aujourd'hui les plus habiles le trouvent un million de fois plus grand que la terre. Les Anciens ne comptoient que mille vingt-deux étoiles : mais personne aujourd'hui n'ose les

compter. Dieu même nous avoit dit autrefois que nul homme n'en ſçauroit jamais le nombre : mais l'invention des Teleſcopes nous force bien maintenant à reconnoître que les Catalogues que nous en avons ſont fort imparfaits. Ils ne contiennent que celles qu'on découvre ſans lunettes ; & c'eſt aſſurément le plus petit nombre. Je croi mêmes qu'il y en a beauçoup plus qu'on ne découvrira jamais, qu'il n'y en a de viſibles par les meilleurs Teleſcopes: & cependant il y a bien de l'apparence qu'une fort grande partie de ces étoiles ne le cedent point ni en grandeur, ni en majeſté à ce vaſte corps qui nous paroît ici-bas le plus lumineux & le plus beau. Que Dieu eſt donc grand dans les Cieux ! qu'il eſt élevé dans leur profondeur ! qu'il eſt magnifique dans leur éclat ! qu'il eſt ſage, qu'il eſt puiſſant dans leurs mouvemens reglez !

II. Mais, Ariſte, quittons le grand. Nôtre imagination ſe perd dans ces eſpaces immenſes, que nous n'oſerions limiter, & que nous craignons de laiſſer ſans bornes. Combien d'ouvrages admirables ſur la terre que nous habitons, ſur ce point imperceptible à ceux qui

ne mesurent que les corps celestes ! Mais cette terre que Messieurs les Astronomes comptent pour rien, est encore trop vaste pour moi. Je me renferme dans vôtre Parc. Que d'animaux, que d'oiseaux, que d'insectes, que de plantes, que de fleurs & que de fruits !

L'autre jour que j'étois couché à l'ombre, je m'avisai de remarquer la varieté des herbes & des petits animaux que je trouvai sous mes yeux. Je comptai, sans changer de place, plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace, & pour le moins autant de diverses plantes. Je pris un de ces insectes, dont je ne sçai point le nom, & peut-être n'en a-t'il point : car les hommes, qui donnent divers noms, & souvent de trop magnifiques, à tout ce qui sort de leurs mains, ne croïent pas seulement devoir nommer les ouvrages du Créateur qu'ils ne sçavent point admirer. Je pris, dis-je, un de ces insectes. Je le considerai attentivement ; & je ne crains point de vous dire de lui ce que Jesus-Christ assure des lys champêtres, que Salomon dans toute sa gloire n'avoit point de si magnifiques ornemens. Aprés que j'eus admiré quelque tems

cette petite créature si injustement méprisée, & mêmes si indignement & si cruellement traitée par les autres animaux, à qui apparemment elle sert de pâture, je me mis à lire un livre, que j'avois sur moi, & j'y trouvai une chose fort étonnante : c'est qu'il y a dans le monde un nombre infini d'insectes pour le moins un million de fois plus petits que celui que je venois de considerer, dix mille fois plus petits qu'un grain de sable.

Lettre de Mr Leuvvenhoech. à Mr VVren.

Sçavez-vous bien, Ariste, quelle est la toise, ou la mesure, dont se servent ceux qui veulent exprimer la petitesse de ces atomes vivans, ou, si vous voulez, leur grandeur; car quoiqu'ils soient petits par rapport à nous, ils ne laissent pas d'être fort grands par rapport à d'autres? Cette mesure est le diametre de l'œil de ces petits animaux domestiques, qui ont tant mordu les hommes, qu'ils les ont forcez de les honorer d'un nom. C'est par cette toise, mais reduite en pieds & en pouces, car entiere elle est trop grande : c'est, dis-je, par les parties de cette nouvelle toise que ces observateurs des curiositez de la nature mesurent les insectes, qui se trouvent

dans les liqueurs, & qu'ils prouvent par les principes de la Geométrie, que l'on en découvre une infinité, qui sont mille fois pour le moins plus petits que l'œil d'un poux ordinaire. Que cette mesure ne vous choque point : c'est une des plus éxactes & des plus communes. Ce petit animal s'est assez fait connoître, & l'on en peut trouver en toute saison. Ces Philosophes sont bien-aises qu'on puisse verifier en tout tems les faits qu'ils avancent, & qu'on juge seurement de la multitude & de la délicatesse des ouvrages admirables de l'Auteur de l'Univers.

ARISTE. Cela me surprend un peu. Mais, je vous prie, Theodore, ces animaux imperceptibles à nos yeux, & qui paroissent à peu prés comme des atomes avec de bons microscopes, sont-ce-là les plus petits ? N'y en auroit-il point encore beaucoup d'autres, qui échaperont éternellement à l'industrie des hommes ? Peut-être que les plus petits, qu'on ait encore jamais vûs, sont aux autres, qu'on ne verra jamais, ce que l'élephant est au moucheron. Qu'en pensez-vous ?

THEODORE. Nous nous perdons

Ariste, dans le petit aussi-bien que dans le grand. Il n'y a personne, qui puisse dire qu'il a découvert enfin le plus petit des animaux. Autrefois c'étoit le ciron: mais aujourd'hui ce petit ciron est devenu monstrueux pour sa grandeur. Plus on perfectionne les microscopes, plus on se persuade que la petitesse de la matiere ne borne point la sagesse du Créateur, & qu'il forme du néant même, pour ainsi dire, d'un atome, qui ne tombe point sous nos sens, des ouvrages, qui passent l'imagination, & mêmes qui vont bien au delà des plus vastes intelligences. Je vas vous le faire comprendre.

III. Quand on est bien convaincu, Ariste, que cette varieté & cette succession de beautez, qui ornent l'Univers, n'est qu'une suite des loix générales des communications des mouvemens, qui dépendent toutes de cette loi si simple & si naturelle, que les corps mûs ou pressez se meuvent toûjours du côté, & à proportion qu'ils sont moins pressez. Quand, dis-je, on est bien persuadé que toutes les figures ou modalitez de la matiere n'ont point d'autre cause que le mouvement, & que le mouvement

ſe communique ſelon quelques loix ſi naturelles & ſi ſimples, qu'il ſemble que la nature n'agiſſe que par une aveugle impétuoſité, on comprend clairement que ce n'eſt point la terre qui produit les plantes, & qu'il n'eſt pas poſſible que l'union des deux ſexes forme un ouvrage auſſi admirable qu'eſt le corps d'un animal. On peut bien croire que les loix générales des communications des mouvemens ſuffiſent, pour déveloper; & pour faire croître les parties des corps organiſez. Mais on ne peut ſe perſuader qu'elles puiſſent jamais former une machine ſi compoſée. On voit bien, ſi on ne veut avoir recours à une Providence extraordinaire, que c'eſt une néceſſite de croire que le germe d'une plante contient en petit celle qu'elle engendre, & que l'animal renferme dans ſes entrailles celui qui en doit ſortir. On comprend mêmes qu'il eſt néceſſaire que chaque ſemence contienne toute l'eſpece qu'elle peut conſerver: que chaque grain de bled, par exemple, contient en petit l'épi qu'il pouſſe dehors, dont chaque grain renferme de nouveau ſon épi, dont tous les grains peuvent toûjours être féconds

aussi-bien que ceux du premier épi. Assurement il n'est pas possible que les seules loix des mouvemens puissent ajuster ensemble, & par rapport à certaines fins, un nombre presque infini de parties organisées, qui font ce qu'on appelle un animal, ou une plante. C'est beaucoup que ces loix simples & générales soient suffisantes, pour faire croître insensiblement, & faire paroître dans leur tems tous ces ouvrages admirables, que Dieu a tous formez dans les premiers jours de la création du monde. Ce n'est pas néanmoins que le petit animal, ou le germe de la plante ait entre toutes ses parties précisément la même proportion de grandeur, de solidité, de figure, que les animaux & les plantes. Mais c'est que toutes les parties essentielles à la machine des animaux & des plantes sont si sagement disposées dans leurs germes, qu'elles doivent avec le tems, & en consequence des loix générales du mouvement, prendre la figure & la forme que nous y remarquons. Cela supposé.

VI. Concevez, Ariste, qu'une mouche a autant, & peut-être plus de parties organisées, qu'un cheval ou qu'un

bœuf. Un cheval n'a que quatre pieds, & une mouche en a ſix : mais de plus elle a des aiſles dont la ſtructure eſt admirable. Vous ſçavez comment eſt faite la tête d'un bœuf. Regardez donc quelque jour celle d'une mouche dans le microſcope, & comparez l'une avec l'autre ; vous verrez bien que je ne vous impoſe point. On ne trouve dans l'œil d'un bœuf qu'un ſeul criſtalin : mais on en découvre aujourd'hui pluſieurs milliers dans celui des mouches. Concevez de plus qu'une vache ne fait qu'un ou deux veaux tous les ans, & qu'une mouche fait une eſſain qui contient plus de mille mouches : car plus les animaux ſont petits, plus ils ſont féconds. Et vous ſçavez peut-être qu'aujourd'hui les abeilles n'ont plus de Roi qu'ils honorent, mais ſeulement une Reine qu'ils careſſent, & qui ſeule produit tout un peuple. Tâchez donc maintenant de vous imaginer la petiteſſe effroïable, la délicateſſe admirable de toutes les abeilles, de mille corps organiſez que la mere abeille porte dans ſes entrailles. Et quoique vôtre imagination s'en effraïe, ne penſez pas que la mouche ſe forme du ver, ſans y être

Selon M. Svvammerdam une abeille en produit environ 4000.

contenuë, ni le ver de l'œuf, car cela ne se conçoit pas.

ARISTE. Comme la matiere est divisible à l'infini, je comprens fort bien que Dieu a pû faire en petit tout ce que nous voïons en grand. J'ai oüi dire qu'un sçavant Hollandois avoit trouvé le secret de faire voir dans les coques des chenilles les papillons qui en sortent. J'ai vû souvent au milieu même de l'hiver, dans les oignons des tulipes, les tulipes entieres avec toutes les parties qu'elles ont au printemps. Ainsi je veux bien supposer que toutes les graines contiennent une plante, & tous les œufs un animal semblable à celui dont ils sont sortis.

Svvammerdam Histoire des Insectes.

V. THEODORE. Vous n'y êtes pas encore. Il y a environ six mille ans que le monde est monde, & que les abeilles jettent des essains. Supposons donc que ces essains soient de mille mouches : la premiere abeille devoit être du moins mille fois plus grande que la seconde, & la seconde mille fois plus grande que la troisiéme, & la troisiéme que la quatriéme, toûjours en diminuant jusqu'à la six milliéme, selon la progression de mille à un. Cela

est

est clair ſelon la ſuppoſition, par cette raiſon que ce qui contient eſt plus grand que ce qui eſt contenu. Comprenez donc, ſi vous le pouvez, la délicateſſe admirable qu'avoient dans la premiere mouche toutes celles de l'année 1696.

ARISTE. Cela eſt bien facile. Il n'y a qu'à chercher la juſte valeur du dernier terme d'une progreſſion ſous millecuple qui auroit ſix mille & un termes, & dont le premier exprimeroit la grandeur naturelle de la mouche à miel.... Les abeilles de cette année étoient au commencement du monde plus petites qu'elles ne ſont aujourd'hui, mille fois, mille fois, mille fois, dites encore, Theodore, cinq mille neuf cens quatre-vingt-dix-ſept fois mille fois. Voilà leur juſte grandeur ſelon vos ſuppoſitions.

THEODORE. Je vous entens, Ariſte. Pour exprimer le rapport de la grandeur naturelle de l'abeille à celle qu'avoient au commencement du monde les abeilles de cette année 1696. ſuppoſé qu'il y ait ſix mille ans qu'elles ſoient créées, ou plûtôt ſix mille generations de mouches, il n'y a qu'à écrire

une fraction qui ait pour ... a
l'unité, & pour dénomi... he u
l'unité, mais accompagné ajus
de dix-huit mille zero. Vo... s co
fraction ! Mais ne craignez... de
qu'une unité si brisée & si ... re i
se dissipe, & que vôtre abe... itre
ne soient une même chose ? ... fi

ARISTE. Non assurémen... s d'
dore. Car je sçai que la ma... ern
divisible à l'infini, & que le p... le c
tel que par rapport au plus g... pr
conçois sans peine, quoique m... de
gination y résiste, que ce q... an
appellons un atome, se pouvan... s
sans cesse, toute partie de l'é... te
est en un sens infiniment gran... p
que Dieu en peut faire en pet... p
ce que nous voïons en grand ... p
monde que nous admirons. Oui
titesse des corps ne peut jamais ...
ter la puissance divine, je le co... e
clairement. Car la Geométrie dé...
tre qu'il n'y a point d'unité dans l'é...
duë, & que la matiere se peut éte...
lement diviser.

THEODORE. Cela est fort b...
Ariste. Vous concevez donc que q...
le monde dureroit plusieurs millier...

ieu a pû former dans une
he toutes celles qui en sor-
ajuster si sagement les loix
s communications des mou-
u dessein qu'il auroit de les
tre insensiblement, & de les
oître chaque année, que leur
e finiroit point. Que voilà
es d'une delicatesse merveil-
fermez dans un aussi petit espa-
le corps d'une seule mouche!
s prophétiser sur la durée in-
e de l'Univers, il y a environ
le ans que les mouches jettent
ains. Combien pensez-vous donc
premiere mouche que Dieu a
supposé qu'il n'en ait fait qu'u-
en portoit d'autres dans ses en-
es pour en fournir jusqu'à ce tems.

R I S T E. Cela se peut aisément
pter en faisant certaines supposi-
s. Combien voulez-vous que cha-
mere abeille fasse de femelles dans
que essain? Il n'y a que cela & le
mbre des années à déterminer.

T H E O D O R E. Ne vous arrêtez
oint à cette supputation. Elle seroit
nnuïeuse. Mais ce que vous venez

de concevoir des abeilles, pensez-le à proportion d'un nombre infini d'autres animaux. Jugez par là du nombre & de la délicatesse des plantes qui étoient en petit dans les premieres; & qui se dévelopent tous les ans pour se faire voir aux hommes.

VI. THEOTIME. Quittons, Theodore, toutes ces speculations. Dieu nous fournit assez d'ouvrages à nôtre portée, sans que nous nous arrêtions à ceux que nous ne pouvons point voir. Il n'y a point d'animal ni de plante qui ne marque suffisamment par sa construction admirable que la sagesse du Créateur nous passe infiniment. Et il en fait tous les ans avec tant de profusion, que sa magnificence & sa grandeur doit étonner & frapper les hommes les plus stupides. Sans sortir hors de nous-mêmes, nous trouvons dans nôtre corps une machine composée de mille ressorts, & tous si sagement ajustez à leur fin, si bien liez entr'eux, & subordonnez les uns aux autres, que cela suffit pour nous abbatre & nous prosterner devant l'Auteur de nôtre être. J'ai lû depuis peu un Livre du mouvement des animaux,

Borelli de motu animal.

qui merite qu'on l'examine. L'Auteur considere avec soin le jeu de la machine nécessaire pour changer de place. Il explique éxactement la force des muscles, & les raisons de leur situation, tout cela par les principes de la Geométrie & des Mécaniques. Mais quoiqu'il ne s'arrête guéres qu'à ce qui est le plus facile à découvrir dans la machine de l'animal, il fait connoître tant d'art & de sagesse dans celui qui l'a formé, qu'il remplit l'esprit du Lecteur d'admiration & de surprise.

ARISTE. Il est vrai, Theotime, que l'anatomie seule du corps humain ou du plus méprisé des animaux, répand tant de lumiére dans l'esprit, & le frappe si vivement, qu'il faut être insensible pour n'en pas reconnoître l'Auteur.

VII. THEODORE. Vous avez raison l'un & l'autre. Mais pour moi, ce que je trouve de plus admirable, c'est que Dieu forme tous ces ouvrages excellens, ou du moins les fait croître & les déveloре à nos yeux, en suivant éxactement certaines loix générales tres-simples & tres-fécon-

des qu'il s'eſt preſcrit. Je n'admire pas tant les arbres couverts de fruits & de fleurs, que leur accroiſſement merveilleux en conſequence des loix naturelles. Un Jardinier prend une veille corde : il la graiſſe avec une figue, & l'enterre dans un ſillon, & je vois quelque tems aprés, que tous ces petits grains qu'on ſent ſous la dent lorſqu'on mange des figues, ont percé la terre, & pouſſé d'un côté des racines, & de l'autre une pepiniere de figuiers. Voilà ce que j'admire ! Arroſer les champs en conſequence des loix naturelles, & avec un élement auſſi ſimple qu'eſt l'eau, faire ſortir de la terre une infinité de plantes & d'arbres de differente nature. Un animal ſe joindre brutalement & machinalement avec un autre, & perpetuer par là ſon eſpece. Un poiſſon ſuivre la femelle & répandre la fécondité ſur les œufs qu'elle perd dans l'eau. Un païs ravagé par la greſle ſe trouver quelque tems aprés tout renouvellé, tout couvert de plantes & de ſes richeſſes ordinaires. Ravir par le moïen du vent les graines des païs épargnez, & les répandre avec la pluïe ſur ceux

qui ont été désolez. Tout cela & une infinité d'effets produits par cette loi si simple & si naturelle, que tout corps doit se mouvoir du côté qu'il est moins pressé, c'est assurément ce qu'on ne sçauroit assez admirer. Rien n'est plus beau, plus magnifique dans l'Univers, que cette profusion d'animaux & de plantes telle que nous venons de la reconnoître. Mais croïez-moi, rien n'est plus divin que la maniere dont Dieu en remplit le monde, que l'usage que Dieu sçait faire d'une loi si simple qu'il semble qu'elle n'est bonne à rien.

ARISTE. Je suis de vôtre avis, Theodore. Laissons aux Astronomes à mesurer la grandeur & le mouvement des astres pour en prédire les éclipses. Laissons aux Anatomistes à décomposer les corps des animaux & des plantes pour en reconnoître les ressorts & la liaison des parties. Laissons en un mot, aux Physiciens à étudier le détail de la nature pour en admirer toutes les merveilles. Arrêtons-nous principalement aux véritez générales de vôtre Metaphysique. Nous avons ce me semble, suffisamment décou-

vert la magnificence du Créateur dans la multitude infinie de ſes ouvrages admirables : ſuivons-le un peu dans les démarches de ſa conduite.

VIII. THEODORE. Vous admirerez, Ariſte, beaucoup plus que vous ne faites, toutes les parties de l'Univers, ou plûtôt la ſageſſe infinie de ſon Auteur, lorſque vous aurez conſideré les regles générales de la Providence. Car quand on examine l'ouvrage de Dieu ſans rapport aux voïes qui le conſtruiſent & qui le conſervent, combien y voit-on de défauts qui ſautent aux yeux, & qui troublent quelque fois ſi fort l'eſprit même des Philoſophes, qu'ils le regardent cet ouvrage admirable, ou comme l'effet néceſſaire d'une nature aveugle, ou comme un mêlange monſtrueux de créatures bonnes & mauvaiſes qui tire leur être d'un bon & d'un méchant Dieu. Mais quand on le compare avec les voïes par leſquelles Dieu doit le gouverner, pour faire porter à ſa conduite le caractere de ſes attributs, tous ces défauts qui defigurent les créatures ne retombent point ſur le Créateur. Car s'il y a des défauts

défauts dans son ouvrage, s'il y a des monstres & mille & mille désordres, rien n'est plus certain qu'il ne s'en trouve point dans sa conduite. Vous l'avez déja compris, mais il faut tâcher de vous le faire mieux comprendre.

IX. Vous souvenez-vous bien encore, que je vous ai démontré qu'il y a contradiction qu'aucune créature puisse remuër un fêtu par son efficace propre ? VII. Entretien.

ARISTE. Oüi, Theodore, je m'en souviens, & j'en suis convaincu. Il n'y a que le Créateur de la matiere qui en puisse être le moteur.

THEODORE. Il n'y a donc que le Créateur qui puisse produire quelque changement dans le monde materiel, puisque toutes les modalitez possibles de la matiere ne consistent que dans les figures sensibles ou insensibles de ses parties, & que toutes ces figures n'ont point d'autre cause que le mouvement.

ARISTE. Je ne comprens pas trop bien ce que vous me dites. Je crains la surprise.

THEODORE. Je vous ai prouvé, Ariste, que la matiere & l'étenduë n'é-

I. Entretien, n. 2. III. Entretien, nomb. 11. & 12.

toient qu'une même chose : souvenez-vous en. C'est sur cette supposition, ou plûtôt sur cette vérité, que je raisonne. Car il ne faut que de l'étenduë pour faire un monde materiel, ou du moins tout-à-fait semblable à celui que nous habitons. Si vous n'avez pas maintenant les mêmes idées que moi, ce seroit en vain que nous parlerions ensemble.

ARISTE. Je me souviens bien que vous m'avez prouvé que l'étenduë étoit un être ou une substance, & non une modalité de substance, par cette raison qu'on pouvoit y penser sans penser à autre chose. Car en effet il est évident, que tout ce qu'on peut appercevoir seul, n'est point une maniere d'être, mais un être ou une substance. Ce n'est que par cette voïe qu'on peut distinguer les substances de leurs modalitez. J'en suis convaincu. Mais la matiere ne seroit-elle point une autre substance que de l'étenduë ? Cela me revient toûjours dans l'esprit.

THEODORE. C'est un autre mot, mais ce n'est point une autre chose, pourvû que par la matiere vous entendiez ce dont le monde que nous habitons est composé. Car assurément il est

composé d'étenduë ; & je ne croi pas que vous pretendiez que le monde materiel soit composé de deux substances. Il y en auroit une d'inutile, & je pense que ce seroit la vôtre ; car je ne voi pas qu'on en puisse rien faire de fort solide. Comment feroit-on, Ariste, un bureau, des chaises, un ameublement de vôtre matiere ? Un tel meuble seroit bien rare & bien precieux. Mais donnez-moi de l'étenduë, & il n'y a rien que je n'en fasse par le moïen du mouvement.

ARISTE. C'est là, Theodore, ce que je ne comprens pas trop bien.

X. THEODORE. Cela est pourtant bien facile, pourvû qu'on juge des choses par les idées qui les représentent, & qu'on ne s'arrête point aux préjugez des sens. Concevez, Ariste, une étenduë indéfinie. Si toutes les parties de cette étenduë conservent entr'elles le même rapport de distance, ce ne sera là qu'une grande masse de matiere. Mais si le mouvement s'y met, & que ses parties changent sans cesse de situation les unes à l'égard des autres ; voilà une infinité de formes introduites, je veux dire une infinité de figures & de confi-

gurations. J'appelle *figure*, la forme d'un corps assez grand pour se faire sentir ; & *configuration*, la figure des parties insensibles dont les grands corps sont composez.

ARISTE. Oüi voilà toutes sortes de figures & de configurations. Mais ce ne sont peut-être pas là tous ces differens corps que nous voïons. Les corps que vous faites avec vôtre étenduë toute seule ne different qu'accidentellement : mais la plûpart de ceux que nous voïons different peut-être essentiellement. De la terre n'est pas de l'eau: une pierre n'est pas du pain. Mais il me semble que vous ne sçauriez faire avec vôtre étenduë toute seule que des corps d'une même espece.

THEODORE. Voilà, Ariste, les préjugez des sens qui reviennent. Une pierre n'est pas du pain, cela est vrai. Mais je vous prie, de la farine est-ce du bled? du pain est-ce de la farine? du sang, de la chair, des os, est-ce du pain, est-ce de l'herbe? Sont-ce là des corps de même ou de differente espece?

ARISTE. Pourquoi me demandez-vous cela? Qui ne voit que du pain, de

la chair, des os; sont des corps essentiellement differens?

THEODORE. C'est qu'avec du bled on fait de la farine, avec de la farine, du pain, & avec du pain, de la chair & des os. C'est par tout la même matiere. Si donc nonobstant cela vous convenez que tous ces corps sont de differente espece, pourquoi ne voulez-vous pas qu'avec une même étenduë on puisse faire des corps essentiellement differens?

ARISTE. C'est que vos figures & vos configurations sont accidentelles à la matiere, & n'en changent point la nature.

THEODORE. Il est vrai, la matiere demeure toûjours matiere, quelque figure qu'on lui donne: mais on peut dire qu'un corps rond n'est pas de même espece qu'un corps quarré.

ARISTE. Quoi! si je prens de la cire, & que j'en change la figure, ce ne sera pas la même cire?

THEODORE. Ce sera la même cire, la même matiere: mais on peut dire que ce ne sera pas le même corps, car assurément ce qui est rond n'est pas quarré. Otons les équivoques. Il est

essentiel au corps rond que toutes les parties de sa surface soient également éloignées de celle qui fait le centre : mais il ne lui est point essentiel que ses parties intérieures ou insensibles aïent une telle ou telle configuration. De même il est essentiel à la cire que les petites parties dont elle est composée aïent une telle configuration : mais on ne la change point, quelque figure qu'on donne à sa masse. Enfin il est essentiel à la matiere d'être étenduë : mais il ne lui est point essentiel d'avoir ni telle figure dans sa masse, ni telle configuration dans les parties insensibles qui la composent. Prenez donc garde, qu'arrive-t'il au bled, lorsqu'il passe sous la meule ? Qu'arrive-t'il à la farine, lorsqu'on la paîtrit & qu'on la cuit ? Il est clair qu'on change la situation & la configuration de leurs parties insensibles, aussi-bien que la figure de leur masse : & je ne comprens pas qu'il puisse leur arriver de changement plus essentiel.

XI. ARISTE. On pretend, Theodore, qu'il leur survient outre cela une forme substantielle.

THEODORE. Je le sçai bien qu'on

le pretend. Mais je ne voi rien de plus accidentel à la matiere que cette chimere. Quel changement cela peut-il faire au bled que l'on broïe ?

ARISTE. C'est cela seul qui fait que c'est de la farine.

THEODORE. Quoi ! sans cela du bled bien broïé ne seroit point réduit en farine ?

ARISTE. Mais peut-être que la farine & le bled ne sont pas essentiellement differens. Ce sont peut-être deux corps de même espece.

THEODORE. Et la farine & la pâte n'est-ce qu'une même espece ? Prenez garde, de la pâte n'est que de la farine & de l'eau bien mêlées ensemble. Pensez-vous qu'à force de bien paîtrir on ne puisse pas faire de la pâte sans le secours d'une forme substantielle ?

ARISTE. Oüi : mais sans elle on ne peut faire du pain.

THEODORE. C'est donc une forme substantielle qui change la pâte en pain. Nous y voilà. Mais quand est-ce qu'elle survient à la pâte ?

ARISTE. Quand le pain est cuit, bien cuit.

THEODORE. Il est vrai : car du pain

pâteux, ce n'eſt pas proprement du pain. Cela n'a point encore d'autre forme ſubſtantielle que celle du bled, ou de la farine, ou de la pâte, car ces trois corps ſont de même eſpece. Mais ſi la forme ſubſtantielle manquoit à venir, de la pâte bien cuite ne ſeroit-ce pas du pain? Or elle ne vient cette forme, que lorſque la pâte eſt cuite. Tâchons donc de nous en paſſer. Car enfin il eſt bien difficile de la tirer à propos de la puiſſance de la matiere; on ne ſçait comment s'y prendre.

ARISTE. Je voi bien, Theodore, que vous voulez vous divertir; mais que ce ne ſoit point à mes dépens: car je vous declare que j'ai toûjours regardé ces formes pretenduës comme des fictions de l'eſprit humain. Dites-moi plûtôt d'où vient que tant de gens ont donné dans cette opinion.

THEODORE. C'eſt que les ſens y conduiſent tout naturellement. Comme nous avons des ſentimens eſſentiellement differens a l'occaſion des objets ſenſibles, nous ſommes portez à croire que ces objets different eſſentiellement. Et cela eſt vrai en un ſens: car les configurations des parties inſenſibles de la

cire ſont eſſentiellement differentes de celles de l'eau. Mais comme nous ne voïons pas ces petites parties, leur configuration, leur difference; nous jugeons que les maſſes qu'elles compoſent ſont des ſubſtances de differente eſpece. Or l'experience nous apprend que dans tous les corps il y a un ſujet commun, puiſqu'ils ſe font les uns des autres. Nous concluons donc qu'il faut qu'il y ait quelque choſe qui en faſſe la difference ſpecifique; & c'eſt ce que nous attribuons à la forme ſubſtantielle.

XII. ARISTE. Je comprens bien, Theodore, que ce grand principe que vous avez prouvé ſi au long dans nos entretiens * precedens eſt bien néceſſaire, ſçavoir qu'il ne faut point juger de la nature des corps par les ſentimens qu'ils excitent en nous, mais ſeulement par l'idée qui les repréſente, & ſur laquelle ils ont tous été formez. Nos ſens ſont des faux témoins, qu'il ne faut écouter que ſur les faits. Ils nous marquent confuſément le rapport que les corps qui nous environnent ont avec le nôtre, & cela ſuffiſamment bien pour la conſervation de la vie; mais il n'y a rien d'éxact dans leurs dé-

* Entretiens III. IV. V.

positions. Suivons toûjours ce principe.

THEODORE. Suivons-le, Ariste, & comprenons bien que toutes les modalitez de l'étenduë ne sont & ne peuvent être que des figures, configurations, mouvemens sensibles ou insensibles, en un mot que des rapports de distance. Une étenduë indéfinie sans mouvement, sans changement de rapport de distance entre ses parties, ce n'est donc qu'une grande masse de matiere informe. Que le mouvement se mette à cette masse, & en meuve les parties en une infinité de façons, voilà donc une infinité de differens corps. Car, prenez-y garde, il est impossible que toutes les parties de cette étenduë changent également de rapport de distance à l'égard de toutes les autres : car c'est à cause de cela qu'on ne peut concevoir que les parties de l'étenduë se meuvent, qu'on y découvre une infinité de figures, ou de corps differens. Vôtre tête, par exemple, conservant avec vôtre cou & les autres parties de vôtre corps le même rapport de distance, tout cela ne fait qu'un corps. Mais comme les parties de l'air qui vous environnent, se remuënt

diversement sur vôtre visage, & sur le reste de vôtre machine, cet air ne fait point corps avec vous. Considerez chaque partie des fibres de vôtre corps, & concevez que le rapport de distance qu'a telle ou telle partie déterminée à telle ou telle de ses voisines, ne change point, ou tres-peu; & que le rapport de distance qu'elle a avec quantité d'autres de ses voisines change sans cesse: vous construirez par là une infinité de petits canaux dans lesquels les humeurs circuleront. Telle ou telle partie d'une fibre de vôtre main ne s'éloigne point d'une autre partie voisine de la même fibre, mais elle change sans cesse de situation par rapport aux esprits, au sang, aux humeurs & à un nombre infini de petits corps qui la viennent toucher en passant, & qui s'échapent continuellement par les portes que laisse dans nôtre chair l'entrelassement de nos fibres. Voilà ce qui fait que telle partie ou telle fibre est précisément ce qu'elle est. Considerez donc par l'esprit toutes les parties dont vos fibres sont composées. Comparez-les les unes avec les autres, & avec les humeurs fluides de vôtre corps, & vous verrez sans peine

ce que je veux vous faire comprendre.

ARISTE. Je vous suis, Theodore. Assurément rien n'est plus clair, que toutes les modalitez possibles de l'étenduë ne sont que des rapports de distance, & que ce n'est que par la varieté du mouvement & du repos des parties de la matiere, que se produit cette varieté de figures ou de corps differens que nous admirons dans le monde. Quand on juge des objets par les sentimens qu'on en a, on se trouve à tous momens dans un étrange embarras: car on a souvent des sentimens essentiellement differens des mêmes objets, & des sentimens semblables de substances bien differentes. Le rapport des sens est toûjours obscur & confus. Il faut juger de toutes choses par les idées qui représentent leur nature. Si je consulte mes sens, la neige, la gresle, la pluïe, les vapeurs, sont des corps de differente espece. Mais en consultant l'idée claire & lumineuse de l'étenduë, je conçois bien, ce me semble, qu'un peu de mouvement peut reduire la glace en eau, & mêmes en vapeur, sans changer la configuration des petites parties dont ces corps sont composez. Je conçois mêmes qu'en chan-

geant leur configuration, il n'y a rien qu'on n'en puisse faire. Car puisque tous les corps ne different essentiellement que par la grosseur, la configuration, le mouvement, & le repos des parties insensibles dont leurs masses sont composées, il est évident que pour faire de l'or, par exemple, avec du plomb, ou avec tout ce qu'il vous plaira, il n'y a qu'à diviser, ou plûtôt qu'à joindre les petites parties du plomb, & leur donner la grosseur & la configuration essentielle aux petites parties de l'or, & qui font que telle matiere est de l'or. Cela se conçoit sans peine. Mais je croi néanmoins que ceux qui cherchent la pierre philosophale, reduiront plûtôt leur or en cendres & en fumée, qu'ils n'en feront de nouveau.

THEODORE. Il est vrai, Ariste. Car qui sçait quelle est la grosseur & la configuration des petites parties de ce métail si recherché? Mais que cela soit connu: qui sçait comment sont configurées les petites parties du plomb ou du vif argent? Mais donnons encore à ces operateurs qui travaillent aveuglément au hazard, que trois parties de vif argent jointes ensemble de telle manie-

re, fassent au juste une de ces petites parties dont l'or est composé; je les défie de les joindre si éxactement ces trois parties, qu'elles n'en fassent plus qu'une semblable à celles de l'or. Assurément la matiere subtile, qui se fait place par tout, les empêchera bien de les joindre éxactement. Peut-être fixeront-ils le mercure, mais si mal, si imparfaitement, qu'il ne pourra sentir le feu sans s'élever en vapeur. Qu'ils le fixent néanmoins d'une maniere qu'il souffre bien les épreuves: que sera-ce? Un metail nouveau: plus beau que l'or, je le veux; mais peut-être fort méprisé. Les parties du vif argent seront jointes 4. à 4. 5 à 5. 6 à 6. Mais par malheur il falloit qu'elles ne le fussent que trois à trois. Elles seront jointes d'un sens, au lieu de l'être d'un autre. Elles laisseront entr'elles certains vuides, qui lui ôteront de son poids, & qui lui donneront une couleur dont on sera mécontent. Les corps, Ariste, se changent facilement en d'autres, quand il n'est pas nécessaire que leurs parties insensibles changent de configuration. Les vapeurs se changent facilement en pluïe: c'est qu'il suffit pour cela qu'elles diminuënt

leur mouvement,& qu'elles se joignent imparfaitement plusieurs ensemble. Et par une raison semblable, il ne faut qu'un vent froid pour durcir la pluïe en gresle. Mais pour changer l'eau, par exemple, en tout ce qui s'en fait dans les plantes, outre le mouvement, sans lequel rien ne se fait, il faut des moules faits exprés pour figer ensemble de telle & telle maniere cette matiere si coulante.

THEOTIME. Hé bien, Theodore, à quoi vous arrêtez-vous? Vous vouliez parler de la Providence,& vous vous engagez dans des questions de Physique.

THEODORE. Je vous remercie, Theotime: peut-être m'allois-je égarer. Néanmoins il me semble que tout ce que nous venons de dire n'est pas fort éloigné de nôtre sujet. Il falloit qu'Ariste comprît bien, que c'est par le mouvement que les corps changent de figure dans leurs masses, & de configuration dans leurs parties insensibles. Il falloit, pour ainsi dire, lui faire sentir cette vérité; & je pense que ce que nous venons de dire y peut servir. Venons donc à la Providence.

XIII. C'est assurément par le soleil

que Dieu anime le monde que nous habitons. C'eſt par lui qu'il éleve les vapeurs. C'eſt par le mouvement des vapeurs qu'il produit les vents. C'eſt par la contrarieté des vents qu'il amaſſe les vapeurs, & qu'il les reſout en pluïes ; & c'eſt par les pluïes qu'il rend fécondes nos terres. Que cela ſoit, ou ne ſoit pas, Ariſte, tout-à-fait, comme je vous le dis, il n'importe. Vous croïez du moins, par exemple, que la pluïe fait croître l'herbe : car s'il ne pleut tout ſe ſeche. Vous croïez que telle herbe a la force de purger, celle-ci de nourrir, celle-là d'empoiſonner: que le feu amollit la cire, qu'il durcit la boüe, qu'il brûle le bois, qu'il en reduit une partie en cendre, & enfin en verre. En un mot vous ne doutez pas que tous les corps ont certaines qualitez ou vertus, & que la Providence ordinaire de Dieu conſiſte dans l'application de ces vertus, par leſquelles il produit cette varieté que nous admirons dans ſon ouvrage. Or ces vertus, auſſi-bien que leur application, ne conſiſtent que dans l'efficace du mouvement, puiſque c'eſt par le mouvement que tout ſe fait. Car il eſt évident que le feu ne brûle que par le mou-

vement de ses parties : qu'il n'a la vertu de durcir la bouë, que parce que les parties qu'il répand de tous côtez venant à rencontrer l'eau qui est dans la terre, elles la chassent par le mouvement qu'elles lui communiquent, & ainsi des autres effets. Le feu n'a donc ni force ni vertu que par le mouvement de ses parties; & l'application de cette force sur tel sujet ne vient que du mouvement qui a transporté ce sujet auprés du feu. De même....

ARISTE. Ce que vous dites du feu, je l'étens à toutes les causes & à tous les effets naturels. Continuez.

XIV. THEODORE. Vous comprenez donc bien, que la Providence ordinaire se réduit principalement à deux choses : aux loix des communications des mouvemens, puisque tout se fait dans les corps par le mouvement; & à la sage combinaison que Dieu a mise dans l'ordre de ses créatures au tems de leur création, afin que son ouvrage pût se conserver par les loix naturelles qu'il avoit resolu de suivre.

A l'égard des loix naturelles du mouvement, Dieu a choisi les plus simples. Il a voulu, & veut encore maintenant

que tout corps mû se meuve, ou tende à se mouvoir en ligne droite; & qu'à la rencontre des autres corps, il ne s'éloigne de la ligne droite que le moins qu'il est possible. Que tout corps se transporte du côté vers lequel il est poussé: & s'il est poussé en même tems par deux mouvemens contraires, que le plus grand mouvement l'emporte sur le plus foible: mais si ces deux mouvemens ne sont pas directement contraires, qu'il se meuve selon une ligne qui soit la diagonale d'un parallelogramme, dont les côtez aïent réciproquement même proportion que ces mouvemens. En un mot Dieu a choisi les loix les plus simples dépendemment de cet unique principe, que le plus fort doit vaincre le plus foible; & avec cette condition, qu'il y auroit toûjours dans le monde une égale quantité de mouvement de même part, je veux dire que le centre de gravité des corps avant & aprés leur choc demeure toûjours le même, soit que ce centre soit en repos ou en mouvement. J'ajoûte cette condition, parce que l'experience nous l'apprend: outre que Dieu étant immuable dans sa nature, plus on donne

d'uniformité à son action, plus on fait porter à sa conduite le caractere de ses attributs.

Il n'est pas néceſſaire, Ariste, d'entrer davantage dans le détail de ces * loix naturelles que Dieu suit dans le cours ordinaire de sa Providence. Qu'elles soient telles qu'il vous plaira, cela importe fort peu maintenant. Vous sçavez certainement que Dieu seul meut les corps; qu'il fait tout en eux par le mouvement; qu'il ne leur communique le mouvement de l'un à l'autre que selon certaines loix telles qu'elles puiſſent être: que l'application de ses loix vient de la rencontre des corps. Vous sçavez que le choc des corps est, à cause de leur impénétrabilité, la cause occasionnelle ou naturelle qui détermine l'efficace des loix générales. Vous sçavez que Dieu agit toûjours d'une maniere simple & uniforme: qu'un corps mû va toûjours tout droit, mais que l'impénétrabilité oblige le moteur au changement: que cependant il ne change que le moins qu'il est poſſible, soit parce qu'il suit toûjours les mêmes loix soit parce que les loix qu'il suit sont les

* *Elles sont expliquées dans le 3 vol. de la Rech. de la Ver. de l'édition de Paris en 1700. VII. Entretien.*

plus simples qu'il y ait. Cela suffit pour ce qui regarde les loix générales des communications des mouvemens. Venons à la formation de l'Univers, & à la sage combinaison que Dieu a mise entre toutes ses parties au tems de la création pour tous les siécles,& par rapport à ces loix générales,car c'est en cela que consiste le merveilleux de la Providence divine. Suivez-moi, je vous prie.

XV. Je pense, Ariste, à une masse de matiere sans mouvement. Ne voilà qu'un bloc. J'en veux faire une statuë. Un peu de mouvement me la formera bien-tôt. Car qu'on remuë le superflu qui par le repos faisoit corps avec elle, la voilà faite. Je veux que cette statuë n'ait pas seulement la figure d'un homme,mais qu'elle en ait aussi les organes, & toutes les parties que nous ne voïons pas. Encore un peu de mouvement me les formera. Car que la matiere qui environne celle dont je veux, par exemple, faire le cœur, se meuve, le reste demeurant comme immobile, elle ne fera plus corps avec le cœur. Voilà donc le cœur formé. Je puis de même achever en idée les autres organes, tels que je les conçois. Cela est évident. Enfin

je veux que ma ſtatuë n'ait pas ſeulement les organes du corps humain, mais de plus que la maſſe dont elle eſt faite ſe change en chair & en os, en eſprit & en ſang, en cerveau & le reſte. Encore un peu de mouvement me donnera ſatisfaction. Car ſuppoſé que la chair ſoit compoſée de fibres de telle ou telle configuration, & entrelaſſées entr'elles de telle ou telle maniere, ſi la matiere qui remplit les entrelaſſemens des fibres que je conçois, vient à ſe mouvoir, ou à n'avoir plus le même rapport de diſtance à celle dont ces fibres doivent être compoſées, voilà de la chair : & je conçois de même qu'avec un peu de mouvement, le ſang, les eſprits, les vaiſſeaux & tout le reſte du corps humain ſe peut former. Mais ce qui paſſe infiniment la capacité de nôtre eſprit, c'eſt de ſçavoir quelles ſont les parties qu'il faut remuër, quelles ſont celles qu'il faut ôter, & celles qu'il faut laiſſer.

Suppoſons maintenant que je veüille prendre dans cette machine ſemblable à la nôtre, une fort petite portion de matiere, & lui donner telle figure, tels organes, telle configuration dans ſes parties qu'il me plaira ; tout cela s'exe-

cutera toûjours par le moïen du mouvement, & ne pourra jamais s'executer que par lui. Car il est évident qu'une partie de matiere qui fait corps avec une autre, n'en peut être separée que par le mouvement. Ainsi je conçois sans peine, que dans un corps humain Dieu en peut former un autre de même espece mille ou dix mille fois plus petit, & dans celui-ci un autre, & ainsi de suite dans la même proportion de mille, ou dix mille à un; & cela tout d'un coup en donnant une infinité de divers mouvemens, que lui seul connoît, aux parties infinies d'une certaine masse de matiere.

ARISTE. Ce que vous me dites-là du corps humain, il est facile de l'appliquer à tous les corps organisez des animaux & des plantes.

XVI. THEODORE. Bien donc, Ariste. Concevez maintenant une masse indéfinie de matiere aussi grande que l'Univers, & que Dieu en veut faire un bel ouvrage, mais un ouvrage qui subsiste, & dont toutes les beautez se conservent ou se perpetuent dans leurs especes. Comment s'y prendra-t'il? Remuëra-t'il d'abord les parties de la ma-

tiere au hazard, pour en former le monde peu à peu en ſuivant certaines loix ; ou bien s'il le formera tout d'un coup ? Prenez garde, l'Etre infiniment parfait connoît toutes les ſuites de tous les mouvemens qu'il peut communiquer à la matiere, quelques loix des communications des mouvemens que vous ſupposiez.

ARISTE. Il me paroît clair que Dieu ne remuëra point inutilement la matiere : & puiſque la premiere impreſſion qu'il peut communiquer à toutes ſes parties, ſuffit pour produire toutes ſortes d'ouvrages, aſſurément il ne s'aviſera pas de les former peu à peu par quantité de mouvemens inutiles.

THEOTIME. Mais que deviendront les loix générales des communications des mouvemens, ſi Dieu ne s'en ſert point ?

ARISTE. Cela m'embarraſſe un peu.

THEODORE. De quoi vous embarraſſez-vous ? Ces loix n'obligent encore à rien, ou plûtôt elles ne ſont point. Car c'eſt le choc des corps qui eſt la cauſe occaſionnelle des loix des communications des mouvemens. Or ſans cauſe occaſionnelle il ne peut y avoir de loi générale. Donc avant que Dieu eût

mû la matiere, & par consequent avant que les corps pûssent se choquer, Dieu ne devoit & ne pouvoit point suivre les loix générales des communications des mouvemens. De plus Dieu ne suit des loix générales que pour rendre sa conduite uniforme, & lui faire porter le caractere de son immutabilité. Ainsi le premier pas de cette conduite, les premiers mouvemens ne peuvent & ne doivent pas être déterminez par ces loix. Enfin il faudroit une infinité de loix générales, ce qui feroit qu'elles ne seroient gueres générales, afin de pouvoir en les suivant éxactement, former les corps organisez des animaux & des plantes. Ainsi la premiere impression de mouvement, que Dieu a mise d'abord dans la matiere, ne devant, & ne pouvant pas mêmes être actuellement reglée selon certaines loix générales, elle devoit l'être uniquement par rapport à la beauté de l'ouvrage que Dieu vouloit former, & qu'il devoit conserver dans la suite du tems en consequence des loix générales. Or cette premiere impression de mouvement sagement distribuée suffisoit pour former tout d'un coup les animaux & les plantes, qui

qui ſont les ouvrages les plus excellens que Dieu ait fait de la matiere, & tout le reſte de l'Univers. Cela eſt évident ; puiſque tous les corps ne different entr'eux que par la figure de leurs maſſes, & par la configuration de leurs parties ; & que le mouvement ſeul peut faire tout cela, comme vous en êtes demeuré d'accord. Donc, Ariſte, vous avez eu raiſon de dire que Dieu a fait tout d'un coup de chaque maſſe de matiere ce qu'il en a voulu former. Car quoique Dieu ait formé les parties de l'Univers les unes aprés les autres, ainſi que l'Ecriture ſemble nous l'apprendre, il ne s'enſuit pas qu'il ait emploïé quelque tems, & ſuivi quelques loix générales pour les conduire peu à peu à leur perfection. *Dixit, & facta ſunt.* C'eſt que la premiere impreſſion de mouvement a ſuffi pour les produire en un inſtant.

XVII. THEOTIME. Cela étant ainſi, je comprens bien que c'eſt perdre ſon tems, que de vouloir expliquer par les principes Carteſiens, ou par d'autres ſemblables, l'Hiſtoire que l'Ecriture nous fait de la Création.

THEODORE. Aſſurément on ſe

trompe, si on pretend prouver que Dieu a formé le monde en suivant certaines loix générales des communications des mouvemens. Mais on ne perd pas son tems de rechercher ce qui doit arriver à la matiere en consequence des loix des mouvemens. Et voici pourquoi. C'est qu'encore que Dieu ait formé tout d'un coup chaque partie de l'Univers, il a dû avoir égard aux loix de la nature, qu'il vouloit suivre constamment, pour faire porter à sa conduite le caractere de ses attributs. Car certainement son ouvrage n'auroit pas pû se conserver dans sa beauté, s'il ne l'avoit proportionné aux loix du mouvement. Un soleil quarré n'auroit pas pû durer longtems : un soleil sans lumiere seroit bientôt devenu tout brillant. Vous avez lû, Theotime, la Physique de Mr Descartes ; & vous, Ariste, vous la lirez quelque jour, car elle le merite bien. Ainsi il n'est pas nécessaire que je m'explique davantage.

Il faudroit maintenant examiner quelle a dû être cette premiere impression de mouvement par laquelle Dieu a formé tout d'un coup l'Univers pour un certain nombre de siécles ; car c'est là,

pour ainsi dire, le point de vûë dont je veux vous faire regarder & admirer la sagesse infinie de la Providence sur l'arrangement de la matiere. Mais j'apprehende que vôtre imagination, peut-être déja fatiguée par les choses trop générales dont nous venons de parler, ne vous laissât point assez d'attention pour contempler un si vaste sujet. Car, Ariste, que ce premier pas de la conduite de Dieu, que cette premiere impression de mouvement que Dieu va faire, renferme de sagesse! que de rapports, que de combinaisons de rapports! Certainement Dieu avant cette premiere impression en a connu clairement toutes les suites, & toutes les combinaisons de ces suites; non seulement toutes les combinaisons physiques, mais toutes les combinaisons du physique avec le moral, & toutes les combinaisons du naturel avec le surnaturel. Il a comparé ensemble toutes ces suites avec toutes les suites de toutes les combinaisons possibles dans toutes sortes de suppositions. Il a, dis-je, tout comparé dans le dessein de faire l'ouvrage le plus excellent par les voïes les plus sages & les plus divines. Il n'a rien négligé de

ce qui pouvoit faire porter à son action le caractere de ses attributs ; & le voilà qui sans hésiter se détermine à faire ce premier pas. Tâchez, Ariste, de voir où ce premier pas conduit. Prenez garde qu'un grain de matiere poussé d'abord à droit, au lieu de l'être à gauche, poussé avec un degré de force plus ou moins grand, pouvoit tout changer dans le physic, delà dans le moral, que dis-je ! dans même le surnaturel. Pensez donc à la sagesse infinie de celui qui à si bien comparé & reglé toutes choses, que dés le premier pas qu'il fait, il ordonne tout à sa fin, & va majestueusement, invariablement, toûjours divinement, sans jamais se démentir, sans jamais se repentir, jusqu'à ce qu'il prenne possession de ce Temple spirituel qu'il construit par Jesus-Christ, & auquel il rapporte toutes les démarches de sa conduite.

ARISTE. Vraiment, Theodore, vous avez raison de finir nôtre entretien : car nous nous perdrions bien-tôt dans un si vaste sujet.

THEODORE. Pensez-y, Ariste ; car dés demain il faut nous y engager.

ARISTE. Si nous nous embar-

quons ſur cet Ocean, nous y periróns.

THEODORE. Non : nous n'y perirons point, pourvû que nous ne ſortions pas du vaiſſeau qui nous doit porter. Demeurans dans l'Egliſe, toûjours ſoûmis à ſon autorité, ſi nous heurtons legerement contre les écüeils, nous n'y ferons pas naufrage. L'homme eſt fait pour adorer Dieu dans la ſageſſe de ſa conduite : tâchons de nous perdre heureuſement dans ſes profondeurs. Jamais l'eſprit humain n'eſt mieux diſpoſé, que lorſqu'il adore par un ſilence forcé les perfections divines. Mais ce ſilence de l'ame ne peut ſucceder qu'à la contemplation de ce qui nous paſſe. Courage donc, Ariſte, contemplez, admirez la Providence générale du Créateur. Je vous ai placé au point de vûë d'où vous devez découvrir une ſageſſe incompréhenſible.



XI. ENTRETIEN.

Continuation du même sujet. De la Providence générale dans l'arrangement des corps, & dans les combinaisons infiniment infinies du Physic avec le Moral, du naturel avec le surnaturel.

THEODORE. Avez-vous, Ariste, fait quelques efforts d'esprit pour comparer la premiere impression du mouvement que Dieu a communiqué à la matiere, la premiere de ses démarches dans l'Univers, avec les loix générales de sa Providence ordinaire, & avec les divers ouvrages qui devoient se conserver & se déveloper par l'efficace de ces loix ? Car c'est de cette premiere impression de mouvement d'où il faut jetter les yeux sur la conduite de Dieu. C'est le point de vûë de la Providence générale : car Dieu ne se repent & ne se dément jamais. Avez-vous donc regardé delà le bel ordre des créatures, & la conduite simple & uniforme du Créateur ?

ARISTE. Oüi, Theodore : mais j'ai la vûë trop courte. J'ai découvert bien du païs ; mais cela si confusément, que je ne sçai que vous dire. Vous m'avez placé trop haut. On découvre de fort loin, mais on ne sçait ce qu'on voit. Vous m'avez, pour ainsi dire, guindé au dessus des nuës, & la tête me tourne quand je regarde sous moi.

THEODORE. Hé bien ; Ariste, descendons un peu.

THEOTIME. Mais plus bas nous ne verrons rien.

ARISTE. Ah ! je vous prie, Theodore, un peu plus de détail.

THEODORE. Descendons, Theotime, puisqu'Ariste le souhaite. Mais n'oublions pas tous trois nôtre point de vûë, car il y faudra monter bien-tôt, dés que nôtre imagination sera un peu rassurée, & fortifiée par un détail plus sensible & plus à nôtre portée.

I. Souvenez-vous, Ariste, de nos abeilles d'hier. C'est un ouvrage admirable que ce petit animal. Combien d'organes differens, que d'ordre, que de liaisons, que de rapports dans toutes ses parties ! ne vous imaginez pas qu'il en ait moins que les élephans : appa-

remment il en a davantage. Comprénez donc, si vous le pouvez, le nombre & le jeu merveilleux de tous les ressorts de cette petite machine. C'est l'action foible de la lumiere qui les débande tous ces ressorts. C'est la presence seule des objets qui en détermine & qui en régle tous les mouvemens. Jugez donc par l'ouvrage si éxactement formé, si diligemment achevé de ces petits animaux, non de leur sagesse & de leur prévoïance, car ils n'en ont point; mais de la sagesse & de la prévoïance de celui qui a assemblé tant de ressorts, & qui les a ordonnez si sagement par rapport à tant de divers objets & de fins differentes. Assurément, Ariste, vous seriez plus sçavant que tout ce qu'il y a jamais eu de Philosophes, si vous sçaviez éxactement les raisons de la construction des parties de ce petit animal.

ARISTE. Je le croi, Theodore. Cela nous passe déja. Mais s'il faut une si grande adresse & une si profonde intelligence pour former une simple mouche, comment en produire une infinité toutes renfermées les unes dans les autres, & par consequent toutes plus pe-

tites toûjours dans la proportion sous-millecuple, puisqu'une seule en produit mille, & que ce qui contient est plus grand que ce qui est contenu ? Cela effraïe l'imagination : mais que l'esprit reconnoît de sagesse dans l'Auteur de tant de merveilles !

THEODORE. Pourquoi cela, Ariste? Si les petites abeilles sont organisées comme les plus grandes, qui en conçoit une grande, en peut concevoir une infinité de petites renfermées les unes dans les autres. Ce n'est donc point la multitude & la petitesse de ces animaux tous semblables qui doit augmenter vôtre admiration pour la sagesse du Créateur. Mais vôtre imagination effraïée admire en petit ce qu'on a coûtume de ne voir qu'en grand.

ARISTE. Je croïois, Theodore, que je ne pouvois trop admirer.

THEODORE. Oüi : mais il ne faut admirer que par raison. Ne craignez point : si l'admiration vous plaît, vous trouverez bien dequoi vous satisfaire dans la multitude & la petitesse de ces abeilles renfermées les unes dans les autres.

ARISTE. Comment cela donc ?

THEODORE. C'eſt qu'elles ne ſont pas toutes ſemblables.

ARISTE. Je me l'imaginois bien ainſi. Car quelle apparence que les vers de ces mouches, & les œufs de ces vers, aïent autant d'organes que les mouches mêmes, comme vous le pretendiez hier ?

II. THEODORE. Que vous imaginiez mal, Ariſte ! Car tout au contraire les vers ont toutes les parties organiques des mouches ; mais ils ont de plus celles qui ſont eſſentielles aux vers, c'eſt à-dire, celles qui ſont abſolument néceſſaires, afin que les vers puiſſent chercher, devorer & preparer le ſuc nourricier de la mouche qu'ils portent en eux & qu'ils conſervent par le moïen des organes & ſous la forme de ver.

ARISTE. Oh oh ! a ce compte-là les vers ſont plus admirables que les mouches : ils ont bien plus de parties organiques.

THEODORE. Oüi, Ariſte. Et les œufs des vers ſont encore plus admirables que les vers mêmes ; & ainſi en remontant. De ſorte que les mouches de cette année avoient beaucoup plus d'organes il y a mille ans, qu'elles n'en

ont presentement. Voilà un étrange paradoxe. Mais prenez garde. Il est facile de comprendre que les loix générales des communications des mouvemens sont trop simples pour construire des corps organisez.

ARISTE. Il est vrai, cela me paroît ainsi. C'est beaucoup qu'elles suffisent pour les faire croître. Il y a des gens qui pretendent que les insectes viennent de pourriture. Mais si une mouche a autant de parties organisées qu'un bœuf, j'aimerois autant dire que ce gros animal se pourroit former d'un tas de boüe, que de soûtenir que les mouches s'engendrent d'un morceau de chair pourrie.

THEODORE. Vous avez raison. Mais puisque les loix du mouvement ne peuvent construire des corps composez d'une infinité d'organes, c'est donc une nécessité que les mouches soient renfermées dans les vers dont elles éclosent. Ne pensez pas néanmoins, Ariste, que l'abeille qui est encore renfermée dans le ver dont elle doit sortir, ait entre ses parties organiques la même proportion de grosseur, de solidité, de configuration, que lorsqu'elle en est

sortie. Car on a remarqué souvent que la tête, par exemple, du poulet, lorsqu'il est dans l'œuf, & qu'il paroît comme sous la forme d'un ver, est beaucoup plus grosse que tout le reste du corps, & que les os ne prennent leur consistance qu'aprés les autres parties. Je pretens seulement, que toutes les parties organiques des abeilles sont formées dans leurs vers, & si bien proportionnées aux loix des mouvemens, que par leur propre construction, & l'efficace de ses loix, elles peuvent croître & prendre la figure convènable à leur état, sans que Dieu, pour ainsi dire, y touche de nouveau par une Providence extraordinaire. Car c'est en cela que consiste la sagesse incompréhensible de la Providence divine. C'est ce qui la peut justifier, quoiqu'il s'engendre souvent des animaux monstrueux; car Dieu ne doit pas faire un miraclepour les empêcher de se former. Au tems de la Création, il a construit pour les siécles futurs les animaux & les plantes. Il a établi les loix des mouvemens nécessaires pour les faire croître. Maintenant il se repose, parce qu'il ne fait plus que suivre ces loix.

ARISTE. Que de ſageſſe dans la Providence générale du Créateur !

THEODORE. Voulez-vous que nous remontions un peu à nôtre point de vûë, d'où nous venons jetter les yeux ſur les merveilles de la Providence ?

ARISTE. J'y ſuis, ce me ſemble, Theodore. J'admire & j'adore avec tout le reſpect dont je ſuis capable la ſageſſe infinie du Créateur dans la varieté & la juſteſſe incompréhenſible des mouvemens divers qu'il a imprimez d'abord à cette petite portion de matiere dans laquelle il a formé tout d'un coup des abeilles pour tous les ſiécles. Que dis-je, des abeilles! une infinité de vers encorequ'on peut regarder comme des animaux de differente eſpece ; & il leur a fourni dans un ſi petit eſpace une nourriture inſenſible par mille moïens qui nous paſſent. Tout cela par rapport aux loix du mouvement : loix ſi ſimples & ſi naturelles, que quoique Dieu faſſe tout par elles dans le cours ordinaire de ſa Providence, il ſemble qu'il ne touche à rien, qu'il ne ſe mêle de rien, en un mot qu'il ſe repoſe.

THEODORE. Vous trouvez donc,

Ariste, que cette conduite est divine; & plus excellente que celle d'un Dieu qui agiroit à tous momens par des volontez particulieres, au lieu de suivre ces loix générales; ou qui pour se décharger du soin du gouvernement de son ouvrage, auroit donné des ames à toutes les mouches, ou plûtôt des intelligences assez éclairées pour former leur corps, ou du moins pour les conduire selon leurs besoins, & regler tous leurs travaux.

ARISTE. Quelle comparaison!

III. THEODORE. Courage donc, Ariste, jettez les yeux plus loin. Dans l'instant que Dieu a donné cette premiere impression de mouvement aux parties de cette petite portion de matiere dont il a fait des abeilles, ou tel autre insecte qu'il vous plaira pour tous les siécles, pensez-vous qu'il ait prévû que tel de ces petits animaux qui devoit éclore en telle année, devoit aussi à tel jour, telle heure, telles circonstances, faire tourner les yeux à quelqu'un vers l'objet d'une passion criminelle: ou bien se venir imprudemment placer dans les narines d'un cheval, & lui faire faire un mouvement fatal pour le meilleur

Prince du monde, qui par là se renverse & se tuë: mort funeste & qui a une infinité de suites fâcheuses. Ou pour ne point combiner le Physic avec le Moral, car cela renferme des difficultez dont la resolution dépend de certains principes que je ne vous ai point expliquez; pensez-vous que Dieu ait prévû que cet insecte, par tel de ses mouvemens, a dû produire quelque chose de monstrueux ou de dereglé dans le monde purement materiel?

ARISTE. Qui en doute, que Dieu ait prévû toutes les suites de cette premiere impression de mouvement, qui a formé en un instant dans cette portion de matiere toute l'espèce de tel insecte. Il a mêmes prévû généralement toutes les suites des mouvemens infinis, & tous differens, qu'il pouvoit donner d'abord à cette même portion. Il a prévû de plus toutes les suites de toutes les combinaisons de cette portion de matiere avec toutes les autres, & leurs divers mouvemens selon toutes les suppositions possibles de telles ou telles loix générales.

THEODORE. Admirez donc, Ariste, adorez la profondeur de la sa-

gesse de Dieu, qui a reglé cette premiere impression de mouvement à telle petite portion de matiere, aprés un nombre infini de comparaisons de rapports toutes faites par un acte éternel de son intelligence. De cette portion de matiere passez à une autre, & de celle-ci à une troisiéme. Parcourez tout l'Univers, & jugez enfin tout d'une vûë de la sagesse infiniment infinie qui a reglé la premiere impression de mouvement, par laquelle s'est formé tout l'Univers dans toutes ses parties & pour tous les tems: de telle maniere que c'est assurément l'ouvrage le plus beau qui puisse être produit par les voïes les plus générales & les plus simples; de telle maniere plûtôt, que l'ouvrage & les voïes expriment mieux les perfections que Dieu possede, & qu'il se glorifie de posseder, que tout autre ouvrage fait par toute autre voïe.

ARISTE. Que d'abîmes, que de profondeurs impénétrables! Que de rapports & de combinaisons de rapports il a fallu considerer dans la premiere impression de la matiere, pour créer l'Univers, & l'accommoder aux loix générales du mouvement que Dieu suit dans le

le cours ordinaire de sa Providence ! Vous m'avez placé au véritable point de vûë d'où on découvre la sagesse infinie du Créateur.

THEODORE. Sçavez-vous, Ariste, que vous ne voïez encore rien ?

ARISTE. Comment rien ?

IV. THEODORE. Beaucoup, Ariste : mais comme rien par rapport au reste. Vous avez jetté la vûë sur les combinaisons infiniment infinies des mouvemens de la matiere. Mais combinez le Physic avec le Moral, les mouvemens des corps avec les volontez des Anges & des hommes. Combinez de plus le naturel avec le surnaturel, & rapportez tout cela à Jesus-Christ & à son Eglise. Car puisque c'est le principal des desseins de Dieu, il n'est pas vrai-semblable que dans la premiere impression que Dieu a communiqué à la matiere, il ait négligé de regler son action sur le rapport que les mouvemens pouvoient avoir avec son grand & son principal ouvrage. Comprenez donc avec quelle sagesse il a fallu regler les premiers mouvemems de la matiere, s'il est vrai que l'Ordre de la nature est subordonné à celui de la grace ; s'il est vrai que la

mort nous surprend maintenant en consequence des loix naturelles, & qu'il n'y ait rien de miraculeux qu'un homme se trouve écrasé lorsqu'une maison s'écroule sur lui. Car vous sçavez que c'est de l'heureux ou du malheureux moment de la mort dont dépend nôtre éternité.

ARISTE. Doucement, Theodore. C'est Dieu qui regle ce moment. Nôtre mort dépend de lui. Dieu seul peut nous donner le don de la perseverance.

V. THEODORE. Qui en doute? Nôtre mort dépend de Dieu en plusieurs manieres. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de nous. Car il est en nôtre pouvoir de sortir d'une maison qui menace ruïne, & c'est Dieu qui nous a donné ce pouvoir. Elle dépend de Dieu, parce qu'elle dépend des Anges. Car Dieu a donné aux Anges le pouvoir & la commission de gouverner le monde, ou le dehors, pour ainsi dire, de son Eglise. Nôtre mort heureuse dépend de Dieu, parce qu'elle dépend de Jesus-Christ. Car Dieu nous a donné en Jesus-Christ un Chef qui veille sur nous, & qui ne souffrira pas que la mort nous surprenne malheureusement, si

nous lui demandons comme il faut le don de la perseverance. Mais pensez-vous que nôtre mort ne dépende pas aussi de Dieu, en ce sens qu'il a reglé & produit cette premiere impression de mouvement, dont une des suites est, que telle maison doit s'écrouler dans tel tems & dans telles circonstances? Tout dépend de Dieu, parce que c'est lui qui a établi toutes les causes, tant libres que nécessaires, & que sa prescience est si grande, qu'il se sert aussi heureusement des unes que des autres. Car Dieu n'a pas communiqué au hazard sa puissance aux esprits : il ne l'a fait qu'aprés avoir prévû toutes les suites de leurs mouvemens, aussi-bien que ceux de la matiere. De plus tout dépend de Dieu, parce que toutes les causes ne peuvent agir que par l'efficace de la puissance divine. Enfin tout dépend de Dieu, parce qu'il peut par des miracles interrompre le cours ordinaire de sa Providence, & qu'il ne manque mêmes jamais de le faire, lorsque l'Ordre immuable de ses perfections l'éxige, je veux dire, lorsque ce qu'il doit à son immutabilité est de moindre consideration que ce qu'il doit à ses autres attributs.

Mais nous vous expliquerons tout cela plus éxactement dans la ſuite. Comprenez donc, Ariſte, que nôtre ſalut eſt déja aſſuré dans l'enchaînement des cauſes, tant libres que néceſſaires ; & que tous les effets de la Providence générale ſont tellement liez enſemble, que le moindre mouvement de la matiere peut concourir en conſequence des loix générales à une infinité d'évenemens conſiderables, & que chaque évenement dépend d'une infinité de cauſes ſubordonnées. Admirez encore un coup la profondeur de la ſageſſe de Dieu, qui certainement, avant que de faire ſon premier pas, a comparé les premiers mouvemens de la matiere, non ſeulement avec toutes ſes ſuites naturelles ou néceſſaires, mais encore à bien plus forte raiſon avec toutes les ſuites morales & ſurnaturelles dans toutes les ſuppoſitions poſſibles.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, du point de vûë où vous m'avez placé, je découvre une ſageſſe qui n'a point de bornes. Je comprens clairement & diſtinctement, que la Providence générale porte le caractere d'une intelligence infinie, & qu'elle eſt tout autrement

incompréhensible que ne s'imaginent ceux qui ne l'ont jamais examinée. *O profondeur des trésors de la sagesse, & de la science de Dieu! Que ses jugemens sont impénétrables, & ses voïes incompréhensibles!* Une Providence fondée sur une volonté absoluë, est bien moins digne de l'Etre infiniment parfait; elle porte bien moins le caractere des attributs divins, que celle qui est reglée par des trésors inépuisables *de sagesse & de prescience.*

VI. THEODORE. C'est ce que je voulois vous faire voir. Descendons maintenant à quelque détail qui vous délasse l'esprit, & qui vous rende sensible une partie des choses que vous venez de concevoir. Ne vous êtes-vous jamais diverti à nourrir dans une boëte quelque chenille ou quelqu'autre insecte qu'on croit communément se transformer en papillon ou en mouche?

ARISTE. Oh oh, Theodore! vous allez tout d'un coup du grand au petit. Vous revenez toûjours aux insectes.

THEODORE. C'est que je suis bien-aise que nous admirions ce que tout le monde méprise.

ARISTE. Quand j'étois enfant,

je me ſouviens d'avoir nourri des vers à ſoïe. Je prenois plaiſir à leur voir faire leur coque, & s'y enterrer tous vivans pour reſſuſciter quelque tems aprés.

THEOTIME. Et moi, Theodore, j'ai actuellement dans une boëte avec du ſable un inſecte qui me divertit, & dont je ſçai un peu l'hiſtoire. On l'appelle en Latin *Formica-leo* Il ſe transforme en une de ces eſpeces de mouches qui ont le ventre fort long, & qu'on appelle, ce me ſemble, *Demoiſelles*.

THEODORE. Je ſçai ce que c'eſt, Theotime. Mais vous vous trompez de croire qu'il ſe transforme en Demoiſelle.

THEOTIME. Je l'ai vû, Theodore: ce fait eſt conſtant.

THEODORE. Et moi, Theotime, je vis l'autre jour une taupe qui ſe transforma en merle. Comment voulez-vous qu'un animal ſe transforme en un autre? Il eſt auſſi difficile que cela ſe faſſe, que d'un peu de chair pourrie il ſe forme des inſectes.

THEOTIME. Je vous entens, Theodore. Le *Formica-leo* ne ſe transforme point. Il ſe dépoüille ſeulement

de ses habits & de ses armes. Il quitte ses cornes avec lesquelles il fait son trou, & se saisit des fourmis qui y tombent. En effet je les ai remarquées ces cornes dans le tombeau qu'ils se font dans le sable, & dont ils sortent, non plus en qualité de *Formica-leo*, mais en qualité de *Demoiselles*, sous une forme plus magnifique.

THEODORE. Vous y voilà. Le *Formica-leo* & la *Demoiselle* ne sont point proprement deux animaux de differente espece. Le premier contient le second, ou toutes les parties organiques dont il est composé : mais remarquez qu'il a de plus tout ce qu'il lui faut pour attraper sa proie, pour se nourrir lui-même, & pour preparer à l'autre une nourriture convenable. Or tâchons maintenant de nous imaginer les ressorts nécessaires aux mouvemens que fait ce petit animal. Il ne va qu'à reculons en ligne spirale, & toûjours en s'enfonçant dans le sable : de sorte que jettant en dehors à chaque petit mouvement qu'il fait, le sable qu'il prend avec ses cornes, il fait un trou qui se termine en pointe, au fond duquel il se cache, toûjours les cornes entr'ouvertes, & prêtes à se

saisir des fourmis, & autres animaux qui ne peuvent se retenir sur le penchant de sa fosse. Lorsque la proïe lui échape, & fait assez d'efforts pour lui faire craindre de la perdre, il l'accable & l'étourdit à force de lui jetter du sable, & rend encore par ce moïen le penchant du trou plus roide. Il se saisit donc de sa proïe, il la tire sous le sable, il lui suce le sang, & la prenant entre ses cornes, il la jette le plus loin qu'il peut de son trou. Enfin au milieu du sable le plus menu & le plus mouvant, il se construit un tombeau parfaitement rond : il le tapisse en dedans fort proprement pour y mourir, ou plûtôt pour y reposer plus à l'aise : & enfin aprés quelques semaines, on le voit sortir tout glorieux, & sous la forme de Demoiselle, aprés avoir laissé plusieurs envelopes, & les dépoüilles de *Formica-leo*. Or combien faut il de parties organisées pour tous ces mouvemens. Combien de canaux pour conduire ce sang dont le *Formica-leo* se nourrit & sa Demoiselle ? Il est donc clair que cet animal s'étant dépoüillé de toutes ces parties dans son tombeau, il a beaucoup moins d'organes, lorsqu'il paroît sous
la

la forme de mouche, que lorſqu'on le voit ſous celle de *Formica-leo*; ſi ce n'eſt peut-être qu'on veüille ſoûtenir, que des organes peuvent ſe conſtruire & s'ajuſter enſemble en conſequence des loix du mouvement. Car que Dieu ait ordonné à quelque intelligence de pourvoir au beſoin de ces inſectes, d'en entretenir l'eſpece, & d'en former toûjours de nouvelles, c'eſt rendre humaine la Providence divine, & lui faire porter le caractere d'une intelligence bornée.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, il y a une plus grande diverſité d'organes dans le *Formica-leo* que dans la mouche, & par la même raiſon dans le ver à ſoïe que dans le papillon. Car ces vers quittent auſſi de riches dépoüilles, puiſqu'ils laiſſent une eſpece de tête, un grand nombre de pieds, & tous les autres organes néceſſaires pour chercher, devorer, digerer, & diſtribuer la nourriture propre à la forme de ver & à celle du papillon. Je conçois de même qu'il y a plus d'art dans les œufs des vers, que dans les vers mêmes. Car ſuppoſé que les parties organiques des vers ſoient dans l'œuf comme vous dites,

il est clair que l'œuf entier contient plus d'art que le ver seul, & ainsi à l'infini.

THEODORE. Je voudrois bien que vous eussiez lû le Livre de Mr Malpighi du ver à soïe, & ce qu'il a écrit sur la formation du poulet dans l'œuf. Vous verriez peut être que tout ce que je vous dis n'est pas sans fondement. Oüi, Ariste, l'œuf est l'ouvrage d'une intelligence infinie. Les hommes ne trouvent rien dans un œuf de ver à soïe; & dans un œuf de poulet ils n'y voient que du blanc & du jaune, & peut-être les cordons, encore les prennent-ils pour le germe du poulet. Mais....

De Bombyce.

ARISTE. Quoi le germe du poulet! N'est-ce pas ce qu'on y trouve d'abord qu'on l'ouvre, qui est blanc, qui a quelque dureté, & qu'on ne mange pas volontiers?

THEODORE. Non, Ariste, c'est un des cordons qui sert à tenir le jaune tellement suspendu dans le blanc, que de quelque maniere qu'on tourne & retourne l'œuf, le côté du jaune le moins pesant, & où est le petit poulet, soit toûjours en haut vers le ventre chaud de la poule, car cela étoit nécessaire

pour le faire éclore. Il y a deux de ces cordons qui sont attachez d'un côté à la pointe de l'œuf, & de l'autre au jaune, un à chaque bout.

ARISTE. Voilà une mécanique admirable.

THEODORE. En cela il n'y a pas beaucoup d'intelligence. Mais vous comprenez toûjours par là, qu'il faut plus d'art & d'adresse pour former l'œuf & tout ce qu'il renferme, que le poulet seul; puisque l'œuf contient le poulet, & qu'il a de plus sa construction particuliere.

VII. Or, je vous prie, concevez maintenant, si vous le pouvez, quelle doit être actuellement la construction des organes des œufs ou des vers qui seront papillons dans dix mille ans en consequence des loix du mouvement. Admirez la varieté des organes de tous les vers ou de tous les œufs qui sont renfermez les uns dans les autres pour tout ce tems-là. Tâchez de vous imaginer quelle pouvoit être la nourriture dont les vers ou les papillons d'aujourd'hui se nourrissoient il y a six mille ans. Il y a une grande difference entre la forme de Demoiselle & celle de *For-*

mica-leo : mais peut-être qu'il n'y en a pas moins entre le *Formica-leo*, & l'œuf qui le contient ; ainsi de suite. Le ver à soïe se nourrit de feüilles de meurier : mais le petit ver enfermé dans l'œuf ne se nourrit pas de rien ; il a auprés de lui tout ce qui lui est nécessaire. Il est vrai qu'il ne mange pas toûjours. Mais il se conserve sans manger, & il y a six mille ans qu'il se conserve. On trouve étrange que certains animaux passent l'hyver sans nourriture. Quelle merveille donc que les vers à soïe ménagent si exactement la leur, qu'elle ne leur manque précisément que lorsqu'ils sont assez forts pour rompre leur prison, & que les meuriers ont poussé des feüilles tendres pour leur en fournir de nouvelles.

Que la Providence est admirable, d'avoir enfermé, par exemple, dans les œufs dont éclosent les poulets tout ce qu'il leur faut pour les faire croître, & mêmes pour les nourrir les premiers jours qu'ils sont éclos ! Car comme ils ne sçavent point encore manger, & qu'ils laissent retomber ce qu'ils becquettent, le jaune de l'œuf dont il n'y a pas la moitié de consumé, & qui

reste dans leur estomac, les nourrit & les fortifie. Mais cette même Providence paroît encore plus dans les œufs négligez que les insectes répandent par tout. Il faut que la poule couve elle-même ses œufs, ou que l'industrie des hommes vienne au secours. Mais sans que les œufs des insectes soient couvez, ils ne laissent pas d'éclore fort heureusement. Le soleil par sa chaleur les anime, pour ainsi dire, à devorer leur nourriture dans le même tems qu'il leur en prépare de nouvelle, & dés que les vers ont rompu leur prison, ils se trouvent dans l'abondance, au milieu de jeunes bourgeons, ou des feüilles tendres proportionnées à leur besoin. L'insecte dont ils tirent leur naissance a eu soin de les placer dans un endroit propre pour eux, & a laissé le reste à l'ordre plus général de la Providence. Tel pond ses œufs sous une feüille repliée & attachée à la branche, de peur qu'elle ne tombe en hyver. Un autre les cole en lieu seur proche de leur nourriture. La Demoiselle *Formica-leo* les va cacher dans le sable, & à couvert de la pluïe. La plûpart les répandent dans les eaux. En un mot ils les

placent tous dans les lieux où rien ne leur manque ; non par une intelligence particuliere qui les conduise, mais par la disposition des ressorts dont leur machine est composée, & en consequence des loix générales des communications des mouvemens.

ARISTE. Cela est incompréhensible.

THEODORE. Il est vrai. Mais il est bon de comprendre clairement que la Providence de Dieu est absolument incompréhensible.

VIII. THEOTIME. Il faut, Theodore, que je vous dise une experience que j'ai faite. Un jour en été je pris gros comme une noix de viande que j'enfermai dans une bouteille, & je la couvris d'un morceau de crêpe. Je remarquai que diverses mouches venoient pondre leurs œufs ou leurs vers sur ce crêpe : & que dés qu'ils étoient éclos ils rongeoient le crêpe, & se laissoient tomber sur la viande, qu'ils devorerent en peu de tems. Mais comme cela sentoit trop mauvais, je jettai tout.

THEODORE. Voila comme les mouches viennent de pourriture. Elles font leurs œufs ou leurs vers sur la

viande, & s'envolent incontinent. Ces vers mangent, & cette chair se pourrit. Aprés que ces vers ont bien mangé, ils s'enferment dans leurs coques, & en sortent mouches : & le commun des hommes croit sur cela que les insectes viennent de pourriture.

THEOTIME. Ce que vous dites est seur. Car j'ai renfermé plusieurs fois de la chair où les mouches n'avoient point été, dans une bouteille fermée hermetiquement, & je n'y ai jamais trouvé de vers.

ARISTE. Mais comment donc se peut-il faire qu'on en trouve de fort gros dans toutes sortes de fruits ?

THEODORE. On les trouve gros, mais ils sont entrez petits dans le fruit. Cherchez bien, vous découvrirez sur la peau, ou quelque petit trou, ou sa cicatrice. Mais ne nous arrêtons point, je vous prie, aux preuves qu'on donne qu'il y a des animaux qui viennent de pourriture. Car elles sont si foibles ces preuves, qu'elles ne meritent point de réponse. On trouve des souris dans un vaisseau nouvellement construit, ou dans un lieu où il n'y en avoit point. Donc il faut que cet animal se soit en-

gendré de quelque pourriture. Comme s'il étoit défendu à ces animaux de chercher la nuit leurs besoins, & de passer sur les planches & sur les cordes dans les barques; & delà dans les grands bastimens, ou qu'on pût construire les vaisseaux ailleurs que sur le rivage. Je ne puis pas comprendre comment un si grand nombre de personnes de bon sens ont pû donner dans une erreur si grossiere & si palpable sur de semblables raisons. Car qu'y a-t'il de plus incompréhensible, qu'un animal se forme naturellement d'un peu de viande pourrie? Il est infiniment plus facile de concevoir qu'un morceau de fer roüillé se change en une montre parfaitement bonne; car il y a infiniment plus de ressorts & plus delicats dans la souris que dans la pendule la plus composée.

ARISTE. Assurément on ne comprend pas qu'une machine composée d'une infinité d'organes differens, parfaitement bien accordez ensemble, & ordonnez à diverses fins, ne soit que l'effet de cette loi si simple & si naturelle, que tout corps doit se mouvoir du côté qu'il est le moins poussé: car

cette loi eſt bien plus propre à détruire cette machine, qu'à la former. Mais on ne comprend pas non plus que les animaux de même eſpece, qui ſe ſuccedent les uns aux autres, aïent tous été renfermez dans le premier.

THEODORE. Si on ne comprend pas que cela ſoit, on comprend du moins que cela n'eſt pas impoſſible, puis que la matiere eſt diviſible à l'infini: mais on ne comprendra jamais que les loix du mouvement puiſſent conſtruire des corps compoſez d'une infinité d'organes. On a aſſez de peine à concevoir que ces loix puiſſent peu à peu les faire croître. Ce que l'on conçoit bien, c'eſt qu'elles peuvent les détruire en mille manieres. On ne comprend pas comment l'union des deux ſexes peut être cauſe de la fécondité: mais on comprend bien que cela n'eſt pas impoſſible, dans la ſuppoſition que les corps ſoient déja formez. Mais que cette union ſoit la cauſe de l'organiſation des parties de l'animal, & de tel animal, c'eſt aſſurément ce qu'on ne comprendra jamais.

ARISTE. J'ai pourtant oüi dire que Mr. Deſcartes avoit commencé un

Traité de la *Formation du Fœtus*, dans lequel il pretend expliquer comment un animal se peut former du mêlange de la semence des deux sexes.

THEODORE. L'ébauche de ce Philosophe peut nous aider à comprendre comment les loix du mouvement suffisent pour faire croître peu à peu les parties de l'animal. Mais que ces loix puissent les former, & les lier toutes ensemble, c'est ce que personne ne prouvera jamais. Apparemment Mr. Descartes l'a bien reconnu lui-même: car il n'a pas poussé fort avant ses conjectures ingenieuses.

ARISTE. Son entreprise étoit un peu témeraire.

THEODORE. Fort témeraire, s'il avoit dessein de rendre raison de la construction des animaux tels que Dieu les a faits: car ils ont une infinité de ressorts qu'il devoit connoître, avant que de chercher les causes de leur formation. Mais apparemment il ne pensoit pas à cela. Car on ne seroit pas sage, si on vouloit expliquer éxactement comment un Horlogeur fait une montre, sans sçavoir auparavant de quelles parties cet ouvrage est composé.

ARISTE. Ce Philosophe auroit peut-être mieux fait d'expliquer par les loix des mouvemens la génération des plantes, que celle des animaux,

IX. THEODORE. Nullement. L'entreprise eut été également impossible. Si les graines ne contenoient en petit ce que nous voïons en grand dans les plantes, les loix générales ne pourroient jamais les rendre fécondes.

ARISTE. Des plantes dans des graines, un pomier dans un pepin! On a toujours quelque peine à croire que cela soit, quoiqu'on sçache bien que la matiere est divisible à l'infini.

THEOTIME. J'ai fait une experience qui a beaucoup contribué à me le persuader. Ce n'est pas néanmoins que je croïe que le pomier, par exemple, qui est dans le germe du pepin, ait à peu prés les mêmes proportions de grandeur & des autres qualitez entre ses branches, ses feüilles & ses fruits, que les grands arbres; & assurément Theodore ne le pretend pas non plus. Je pretens seulement que toutes les parties organiques du pomier sont formées, & si bien proportionnées aux loix du mouvement, que par leur propre constru-

ction & l'efficace de ces loix elles peuvent croître sans le secours d'une Providence particuliere.

A R I S T E. Je comprens bien vôtre sentiment : dites-nous vôtre experience.

T H E O T I M E. J'ai pris, Ariste, une vingtaine des plus grosses féves. J'en ai ouvert deux ou trois, & j'ai remarqué qu'elles étoient composées en dedans de deux parties qui se séparent aisément, & que j'ai appris qu'on appellè leurs *lobes* : que le germe étoit attaché à l'un & à l'autre de ces lobes : que d'un côté il se terminoit en pointe vers le dehors, & que de l'autre il se cachoit entre les lobes. Voilà ce que j'ai vû d'abord. J'ai semé les autres féves pour les faire germer, & voir comment elles croissent. Deux jours aprés j'ai commencé à les ouvrir. J'ai continué pendant environ quinze jours, & j'ai remarqué distinctement : que la racine étoit contenuë dans cette partie du germe qui est en dehors & se termine en pointe: que la plante étoit renfermée dans l'autre partie du germe qui passe entre les deux lobes : que la racine étoit elle-même une plante qui avoit

Voyez l'Anatomie des plantes de Mr. Grevv. & de Mr. Malpighi.

ses racines dans la substance des deux lobes de la féve dont elle tiroit sa nourriture : que lorsqu'elle avoit poussé en terre comme les plantes dans l'air, elle fournissoit abondamment à la plante le suc nécessaire : que dans la plûpart des graines la plante en croissant passoit entre les lobes, qui aprés avoir servi à l'accroissement de la racine, se changeoient en feüilles, & mettoient la plante à couvert des injures de l'air. Ainsi je me suis persuadé que le germe de la féve contenoit la racine de la plante, & la plante même, & que les lobes de la féve étoient le fond où cette petite plante étoit déja semée, & avoit déja ses racines. Prenez, Ariste, de ces grosses féves vertes, dont on mange au commencement de l'été. Ouvrez-les délicatement. Considerez-les attentivement. Vous verrez sans microscope une partie de ce que je viens de vous dire. Vous découvrirez mêmes les premieres feüilles de la plante dans cette petite partie du germe qui se replie entre les deux lobes.

ARISTE. Je croi bien tout cela. Mais que cette graine contienne la plante que nous verrons dans vingt ans, c'est

ce qui est difficile à s'imaginer, & ce que vôtre experience ne prouve point.

THEOTIME. Il est vrai. Mais nous voïons déja que la plante est dans la graine. Nous voïons sans le secours du microscope, qu'en hyver mêmes la tulipe est dans son oignon. Nous ne pouvons pas voir actuellement dans la graine toutes les parties de la plante. Hé bien, Ariste, il faut tâcher de les imaginer. Nous ne pouvons point imaginer, comment les plantes qui viendront dans cent ans sont dans la graine. Il faut tâcher de le concevoir. Du moins cela se peut-il concevoir. Mais on ne voit point que les plantes se forment uniquement en consequence des loix générales des communications du mouvement. On ne peut imaginer comment cela se peut faire. On peut encore moins le concevoir. Quelles raisons peut-on donc avoir de le soutenir, & de nier ce que Theodore vient de nous dire?

ARISTE. Je serois fort porté à croire, que Dieu conserve les animaux & les plantes par des volontez particulieres, si Theodore ne m'avoit point fait remarquer, que d'ôter à la Provi-

dence sa généralité & sa simplicité, c'étoit la rendre humaine, & lui faire porter le caractere d'une intelligence bornée, & d'une cause particuliere. Ainsi il en faut revenir là, & croire que Dieu par la premiere impression du mouvement qu'il a communiqué à la matiere, l'a si sagement divisée, qu'il a formé tout d'un coup des animaux & des plantes pour tous les siécles. Cela est possible, puisque la matiere est divisible à l'infini. Et cela s'est fait ainsi, puisque cette conduite est plus digne de l'Etre infiniment parfait, que toute autre.

THEOTIME. Ajoûtez à cela, Ariste, que l'Ecriture nous apprend que mantenant Dieu se repose, & que d'abord il n'a pas fait seulement les plantes de la premiere année de la création, mais encore la semence pour toutes les autres: *Germinet terra, herbam virentem & facientem semen, & lignum pomiferum faciens fructum, juxta genus suum*, CUJUS SEMEN IN SEMETIPSO *sit super terram*. Ces dernieres paroles, *cujus semen in semetipso sit*, jointes à celles-ci: *Et requievit die septima ab omni opere quod patrarat*, marquent, ce me sem- Gen. 1, Ch. 2: 2.

ble, que Dieu, pour conſerver ſes créatures, n'agit plus comme il a fait dans le tems qu'il les a formées. Or il n'agit qu'en deux manieres; ou par des volontez particulieres, ou par des volontez ou des loix générales. Donc il ne fait plus maintenant que ſuivre ſes loix, ſi ce n'eſt qu'il y ait de grandes raiſons qui l'obligent à interrompre le cours de ſa Providence: raiſons que je ne croi pas que vous puiſſiez trouver dans les beſoins des animaux ou des plantes.

X. ARISTE. Non ſans doute. Car quand il y en auroit la moitié moins, il n'y en auroit que trop. Car, je vous prie, Theodore, à quoi bon tant de plantes inutiles à nôtre uſage, tant d'inſectes qui nous incommodent? Ces petits animaux ſont l'ouvrage d'une ſageſſe infinie: je le veux. Mais c'eſt cela même qui fait la difficulté. Car pourquoi former tant d'ouvrages excellens pour nourrir les hirondelles, & devorer nos bourgeons? Eſt-ce, Theodore, que le monde ne ſeroit pas auſſi parfait qu'il eſt, ſi les chenilles & les hannetons ne venoient point dépoüiller les arbres de leurs fruits & de leurs feüilles.

THEODORE.

THEODORE. Si vous jugez, Ariste, des ouvrages de Dieu uniquement par rapport à vous, vous blasphemerez bien-tôt contre la Providence ; vous porterez bien-tôt d'étranges jugemens de la sagesse du Créateur.

ARISTE. Mais quoi ! n'est-ce pas pour l'homme que Dieu a tout fait ?

THEODORE. Oüi, Ariste, pour cet homme sous les pieds duquel Dieu a tout assujetti, sans en rien excepter : pour cet homme dont parle saint Paul dans le second Chapitre de l'Epître aux Hebreux. Dieu a tout fait pour son Fils, tout pour son Eglise, & son Eglise pour lui. Mais s'il a fait les puces pour l'homme, c'est assurément pour le mordre & pour le punir. La plûpart des animaux ont leur vermine particuliere. Mais l'homme a sur eux cet avantage, qu'il en a pour lui seul de plusieurs especes : tant il est vrai que Dieu a tout fait pour lui. C'est pour dévorer ses bleds que Dieu a fait les sauterelles. C'est pour ensemencer ses terres qu'il a donné comme des aisles à la graine des chardons. C'est pour flétrir tous ses fruits qu'il a formé des insectes

d'une infinité d'especes. En ce sens, si Dieu n'a pas fait toutes choses pour l'homme, il ne s'en faut pas beaucoup.

Prenez garde, Ariste, la prescience de Dieu est infinie. Il doit regler sur elle tous ses desseins. Avant que de donner à la matiere cette premiere impression de mouvement qui forme l'Univers pour tous les siécles, il a connu clairement toutes les suites de toutes les combinaisons possibles du physic avec le moral dans toutes sortes de suppositions. Il a prevû que l'homme dans telles & telles circonstances pécheroit, & que son péché se communiqueroit à toute sa posterité en consequence * des loix de l'union de l'ame & du corps. Donc puisqu'il a voulu le permettre ce funeste péché, il a dû faire usage de sa prescience, & combiner si sagement le physic avec le moral, que tous ses ouvrages fissent entr'eux, & pour tous les siécles, le plus bel accord qui soit possible. Et cet accord merveilleux consiste en partie dans cet ordre de justice, que l'homme s'étant revolté contre le Créateur, ce que Dieu prévoïoit devoir arriver, les creatures se revoltent, pour

* Recherche de la Verité, L. 2. ch 7. L'éclaircissement sur ce même Chapitre.

ainsi dire, contre lui, & le punissent de sa désobeïssance. Voilà pourquoi il y a tant de differens animaux qui nous font la guerre. Eccli. 39. 35.

XI. ARISTE. Quoi ! avant que l'homme eût péché, Dieu avoit déja preparé les instrumens de sa vengeance? Car vous sçavez que l'homme n'a été créé qu'aprés tout le reste. Cela me paroît bien dur.

THEODORE. L'homme avant son péché n'avoit point d'ennemis : son corps & tout ce qui l'environnoit lui étoit soûmis : il ne souffroit point de douleur malgré lui. Il étoit juste que Dieu le protegeât par une Providence particuliere, ou qu'il le commît à la garde de quelque Ange tutelaire pour empêcher les suites fâcheuses des loix générales des communications des mouvemens. S'il avoit conservé son innocence, Dieu auroit toûjours eu pour lui les mêmes égards, car il ne manque jamais de rendre justice à ses créatures. Mais quoi ! ne voulez-vous pas que Dieu fasse usage de sa prescience, & qu'il choisisse la plus sage combinaison qui soit possible entre le physic & le moral? Voudriez-vous qu'un Etre infi-

niment sage n'eût point fait porter à sa conduite le caractere de sa sagesse, ou qu'il eût fait l'homme & l'eût éprouvé, avant que de faire ces créatures qui nous incommodent ; ou enfin qu'il eût changé de dessein & reformé son ouvrage aprés le péché d'Adam ? Dieu, Ariste, ne se repent & ne se dément jamais. Le premier pas qu'il fait est reglé par la prescience de tout ce qui le doit suivre. Que dis-je ! Dieu ne se détermine à faire ce premier pas, qu'aprés qu'il l'a comparé non seulement avec tout ce qui le doit suivre, mais encore avec une infinité d'autres premieres démarches dans une infinité d'autres suppositions, & d'autres combinaisons de toutes especes du physic avec le moral & du naturel avec le surnaturel.

1. Encore un coup, Ariste, Dieu a prevû que l'homme dans telles & telles circonstances se revolteroit. Aprés avoir tout comparé, il a crû devoir * permettre le péché. Je dis permettre. Car il n'a pas mis l'homme dans la nécessité de le commettre. Donc il a dû par une sage combinaison du physic avec le moral, faire porter à sa conduite des marques de sa prescience. Mais, dites-vous, il

* *Voyez les raison de la permission du péché dans les Conversations Chrétiennes, page 63. & suiv. de l'édition de Paris en 1702.*



a donc préparé avant le péché des instrumens de sa vengeance. Pourquoi non, puisqu'il l'a prévû ce péché, & qu'il a voulu le punir ? Si Dieu avoit rendu malheureux l'homme innocent, s'il s'étoit servi de ces instrumens avant le péché, on auroit sujet de se plaindre. Mais est-il défendu à un pere de tenir des verges prêtes pour châtier son enfant, principalement s'il prévoit qu'il ne manquera pas de lui désobeïr ? Ne doit-il pas mêmes lui montrer ces verges menaçantes, pour le retenir dans le devoir? Peut-on douter que les ours & les lions ne soient créez avant le péché ? Et ne suffit-il pas de croire que ces cruelles bêtes, dont Dieu se sert maintenant pour nous punir, respectoient en Adam son innocence, & la Majesté divine ? Mais si vous trouvez mauvais que Dieu avant le péché commis ait préparé des instrumens pour le punir, consolez-vous. Car par sa prescience il a aussi trouvé le remede au mal, avant qu'il fût arrivé. Certainement avant la chûte du premier homme, Dieu avoit déja dessein de sanctifier son Eglise par Jesus-Christ. Car S. Paul nous apprend qu'Adam & Eve étoient dans leur mariage

qui a précedé le péché, la figure de
Eph. 5. Jesus Christ & de son Eglise : *Sacramentum hoc magnum est : Ego autem dico in*
Rom. 5. *Christo & in Ecclesia* ; le premier Adam étant la figure du second, *forma futuri* jusques dans son péché. C'est, Ariste, que la prescience de Dieu étant infinie, elle a reglé toutes choses. Dieu a permis le péché. Pourquoi ? C'est qu'il a prévû que son ouvrage reparé de telle & telle maniere vaudroit mieux que le même ouvrage dans sa premiere construction. Il a établi des loix générales qui devoient faire geler & grêler les campagnes : il a créé des bêtes cruelles, & une infinité d'animaux fort incommodes. Pourquoi cela ? C'est qu'il a prévû le péché. Il a mis une infinité de rapports merveilleux entre tous ces ouvrages : il a figuré Jesus-Christ & son Eglise en mille manieres. C'est un effet & une marque certaine de sa prescience & de sa sagesse. Ne trouvez donc point mauvais que Dieu ait fait usage de sa prescience, & qu'il ait d'abord combiné sagement le physic avec le moral, non pour le peu de tems que le premier homme devoit conserver son innocence, mais par rapport à lui & à tous ses

enfans tels qu'ils devoient être jusques à la fin des siécles. Adam ne pouvoit pas se plaindre que les animaux se mangeassent les uns les autres, lui rendant à lui, comme à leur Souverain, le respect qui lui étoit dû. Il devoit plûtôt apprendre par là, que ce n'étoit que des brutes incapables de raison, & que Dieu l'avoit distingué entre toutes ses créatures.

XII. ARISTE. Je comprens bien ce que vous me dites. Dieu a eu de bonnes raisons de créer de grands animaux capables de nous punir. Mais pourquoi tant de petits insectes qui ne nous font ni bien ni mal, & dont la mécanique est peut-être plus merveilleuse que celle des grands animaux? Mécanique cachée à nos yeux, & qui ne nous fait point connoître la sagesse du Créateur.

THEODORE. Sans m'arrêter à vous prouver qu'il n'y a point d'animal, pour petit qu'il soit, qui ne puisse de l'un à l'autre avoir quelque rapport à nous; je vous répons que le principal dessein de Dieu dans la formation de ces petits insectes, n'a point été de nous faire par eux quelque bien ou quelque

mal, mais d'orner l'Univers par des ouvrages dignes de sa sagesse & de ses autres attributs. Le commun des hommes méprise les insectes : mais il se trouve des gens qui les considèrent. Apparemment les Anges mêmes les admirent. Mais quand toutes les intelligences les négligeroient, il suffit que ces petits ouvrages expriment les perfections divines, & rendent l'Univers plus parfait en lui-même, quoique moins commode pour des pécheurs, afin que Dieu les créât, supposé qu'il pût les conserver sans multiplier ses voïes. Car Dieu a fait assûrément l'ouvrage le plus parfait par les voïes les plus générales & les plus simples. Il a prévû que les loix des mouvemens suffisoient pour conserver dans le monde l'espece de tel insecte qu'il vous plaira. Il a voulu tirer de ses loix tous les usages possibles pour rendre son ouvrage plus achevé. Il a donc formé d'abord toute l'espece de cet insecte par la division admirable d'une certaine portion de matiere. Car il faut toûjours avoir bien dans l'esprit, que c'est par le mouvement que tout se fait dans les corps, & que dans la premiere détermination des mouvemens il étoit indifferent

indifferent à Dieu de mouvoir les parties de la matiere en un ſens ou en un autre, n'yaïant point de loix générales des communications de mouvement avant que les corps ſe fuſſent choquez. *Entret. X. Nomb. 17.*

ARISTE. Je conçois cela, Theodore. Un monde rempli d'une infinité d'animaux petits & grands, eſt plus beau & marque plus d'intelligence qu'un autre où il n'y auroit point d'inſectes. Or un tel monde ne coûte pas plus à Dieu, pour parler ainſi, qu'un autre, ou ne demande pas une Providence plus compoſée & plus particuliere, & porte par conſequent autant que tout autre le caractere de l'immutabilité divine. Il ne faut donc pas s'étonner que Dieu ait fait un ſi grand nombre d'inſectes.

XIII. THEODORE. Ce que nous diſons-là, Ariſte, eſt général, & n'exclud pas une infinité de raiſons que Dieu a euës de faire le monde tel qu'il eſt.

ARISTE. Il faut que je vous diſe, Theodore, une penſée qui m'eſt venuë dans l'eſprit, lorſque vous me parliez de la transformation apparente des inſectes. Les vers rampent ſur la terre. Ils y menent une vie triſte & humilian-

te. Mais ils se font un tombeau d'où ils sortent glorieux. Je me suis imaginé que par là Dieu vouloit figurer la vie, la mort & la résurrection de son Fils, & mêmes de tous les Chrétiens.

THEODORE. Je suis bien-aise, Ariste, que cette pensée vous soit venuë dans l'esprit. Car quoiqu'elle me paroisse fort solide, je n'aurois pas osé vous la proposer.

ARISTE. Pourquoi cela?

THEODORE. C'est qu'elle a je ne sçai quoi de bas qui déplaît à l'imagination. Outre que ce mot seulement de ver ou d'insecte joint à la grande idée que nous devons avoir du Sauveur, peut exciter la raillerie. Car je pense que vous sçavez que le ridicule consiste dans la jonction du petit au grand.

ARISTE. Oüi: mais ce qui paroît ridicule à l'imagination est souvent fort raisonnable & fort juste. Car c'est souvent que nous méprisons ce que nous ne connoissons pas.

THEODORE. Il est vrai, Ariste. Le lys champêtre que nous négligeons est plus magnifiquement paré que Salomon dans toute sa gloire. Jesus-Christ n'a point craint la raillerie, lorsqu'il a

avancé ce paradoxe. L'Imagination est contente aussi-bien que la raison, lorsque l'on compare la magnificence du Roi Salomon à la gloire de Jesus-Christ ressuscité. Mais elle n'est pas trop satisfaite, lorsqu'on cherche dans la beauté des lys une figure du Sauveur. Cependant la magnificence de Salomon n'étoit que l'ouvrage de la main des hommes : mais c'est Dieu qui a donné aux fleurs tous leurs ornemens.

ARISTE. Vous croïez donc, Theodore, que Dieu a figuré Jesus-Christ dans les plantes aussi-bien que dans les insectes ?

THEODORE. Je croi, Ariste, que Dieu a tout rapporté à Jesus-Christ en mille manieres differentes ; & que non seulement les créatures expriment les perfections divines, mais qu'elles sont aussi autant que cela se peut des emblêmes de son Fils bien-aimé. Le grain qu'on seme doit, pour ainsi dire, mourir pour ressusciter & donner son fruit. Je trouve que c'est une figure naturelle de Jesus-Christ, qui est mort pour ressusciter glorieux : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum manet ; si autem mortuum fue-* *Joan. 12. 24.*

rit, multum fructum affert.

THEOTIME. On peut se servir de tout ce qu'on veut pour faire des comparaisons. Mais il ne s'ensuit pas delà, que Dieu ait voulu figurer Jesus-Christ par toutes les choses qui ont avec lui certains rapports arbitraires.

Entret. IX. N. 6. THEODORE. Si je ne sçavois, Theotime, que le principal des desseins de Dieu c'est Jesus-Christ & son Eglise; que rien ne plaît à Dieu que par Jesus-Christ; que c'est en Jesus-Christ & par Jesus-Christ que l'Univers subsiste, parce qu'il n'y a que lui qui le sanctifie, qui le tire de son état prophane, qui le rende divin, je regarderois comme des comparaisons arbitraires & tout-à-fait basses, ce que je prens pour des figures naturelles. Oüi, Theotime, je croi que Dieu a eu tellement en vûë Jesus-Christ dans la formation de l'Univers, que ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans la Providence, c'est le rapport qu'elle met sans cesse entre le naturel & le surnaturel, entre ce qui se passe dans le monde & ce qui arrive à l'Eglise de Jesus-Christ.

XIV. ARISTE. Assurément, Theotime, que Dieu ait voulu figurer Jesus-

Christ par les changemens des insectes, cela saute aux yeux. Un ver est méprisable & impuissant : voilà Jesus-Christ méprisé : *Ego autem sum vermis, & non homo, opprobrium hominum & abjectio plebis* : le voilà chargé de nos infirmitez & de nos langueurs : *Verè languores nostros ipse tulit.* Un ver s'enferme dans son tombeau & ressuscite quelque tems aprés sans se corrompre. Jesus-Christ meurt & ressuscite sans que son corps ait été sujet à la corruption. *Neque caro ejus vidit corruptionem.* Le ver ressuscité a un corps, pour ainsi dire, tout spirituel. Il ne rampe point ; il vole. Il ne se nourrit plus de pourriture : il ne fait que succer des fleurs. Il n'a plus rien de méprisable : on ne peut pas être plus magnifiquement paré. De même Jesus-Christ ressuscité est comblé de gloire. Il s'éleve dans les Cieux. Il ne rampe point, pour ainsi dire, dans la Judée de bourgade en bourgade. Il n'est plus sujet à la lassitude & aux autres infirmitez de sa vie laborieuse. Il gouverne toutes les nations, & il les peut briser *comme un pot de terre*, dit l'Ecriture. La souveraine puissance lui a été donnée dans le Ciel & sur la Terre.

Ps. 21.
Isai. 53.
Act. 2. 21.
Ps. 2.

Peut-on dire que ce parallele soit arbitraire ? Assurément il est naturel.

THEODORE. Vous oubliez, Ariste, des rapports trop justes pour être négligez.

ARISTE. Qui sont-ils ?

THEODORE. Ces vers avant leur transformation croissent toûjours. Mais les mouches, les papillons, & généralement tout ce qui vole aprés avoir été ver, tout ce qui a été transformé demeure toûjours dans le même état.

ARISTE. C'est que sur la terre on peut meriter sans cesse, & que dans le Ciel on demeure tel qu'on est.

THEODORE. J'ai remarqué que les insectes n'engendrent point qu'ils ne soient ressuscitez, & pour ainsi dire, glorifiez.

ARISTE. Vous avez raison. C'est que Jesus-Christ n'a envoïé le Saint Esprit à son Eglise, il ne la renduë féconde, qu'aprés sa Resurrection, & qu'il est entré en possession de sa gloire.

* Ch. 7. 39. *Nondum erat Spiritus datus*, dit saint * Jean, *quia Jesus nondum erat glorificatus* : & Jesus-Christ lui-même : *Expedit vobis ut ego vadam. Si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos. Si au-*

Joan 16: 7.

tem abiero, mittam eum ad vos. Je ne m'étonne plus que Dieu ait fait un si grand nombre d'insectes.

THEODORE. Si Dieu se plaît, Theotime dans son ouvrage, c'est qu'il y voit par tout son Fils bien-aimé. Car nous-mêmes nous ne sommes agréables à Dieu, qu'autant que nous sommes des expressions de Jesus-Christ. La matiere, par les modalitez dont elle est capable, ne peut pas exprimer éxactement les dispositions intérieures de l'ame sainte de Jesus, sa charité, son humilité, sa patience. Mais elle peut fort bien imiter les divers états où son corps adorable s'est trouvé. Et je pense que l'arrangement de la matiere, qui figure Jesus-Christ & son Eglise, honore davantage l'amour du Pere pour le Fils, que tout autre arrangement n'honore sa sagesse & ses autres attributs.

ARISTE. Peut-être mêmes que c'est dans les dispositions de la matiere propres à figurer Jesus-Christ, qu'il y a le plus d'art & d'intelligence. Car qu'un animal vivant se fasse un tombeau & s'y renferme pour en ressusciter glorieux, peut-on concevoir une mécanique plus admirable que celle par laquelle ces

mouvemens-là s'executent.

THEOTIME. J'entre tout-à-fait dans vos sentimens. Et je croi de plus, Theodore, que Dieu a figuré mêmes par les dispositions des corps celle de l'ame sainte de Jesus, & principalement l'excés de son amour pour son Eglise. Car saint Paul nous apprend que cette passion violente de l'amour qui fait qu'on quitte avec joïe son pere & sa mere pour sa femme, est une figure de l'excés de l'amour de Jesus-Christ pour son épouse. Or quoique les animaux, à parler en rigueur, soient incapables d'amour, ils expriment par leurs mouvemens cette grande passion, & conservent leur espece à peu prés comme les hommes. Ils figurent donc naturellement cet amour violent de Jesus-Christ, qui l'a porté à répandre son sang pour son Eglise. En effet, pour exprimer fortement & vivement la folie de la Croix, l'anéantissement du Fils de Dieu, l'excés de sa charité pour les hommes, il falloit, pour ainsi dire, une passion aveugle & folle, une passion qui ne garde nulle mesure.

Ephes. 5.

ARISTE. Admirons donc la sagesse incompréhensible du Créateur

dans les rapports merveilleux qu'il a mis entre ses ouvrages, & ne regardons point comme des créatures inutiles celles qui peut-être ne nous font ni bien ni mal. Elles rendent l'ouvrage de Dieu plus parfait. Elles expriment les perfections divines. Elles figurent Jesus-Christ. Voilà ce qui fait leur excellence & leur beauté.

THEODORE. Admirons, Ariste. Mais puisque Dieu n'aime ses créatures qu'à proportion du rapport qu'elles ont avec ses perfections, qu'autant qu'elles sont des expressions de son Fils, soïons parfaits comme nôtre Pere celeste est parfait, & formons-nous sur le modele qu'il nous a donné en son Fils. Ce n'est pas assez à des Chrêtiens de figurer Jesus-Christ comme les animaux & les êtres materiels, ni mêmes comme Salomon par les dehors d'une gloire éclatante. Il faut imiter ses vertus, celles qu'il a pratiquées dans sa vie humiliante & penible, celles qui nous conviennent tant que nous rampons sur la terre : sçachant bien qu'une nouvelle vie nous est reservée dans le Ciel, d'où nous attendons nôtre transformation glorieuse. *Nostra con-*

Philip. 3.20.21. *versatio in cœlis est*, dit saint Paul, *unde etiam Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum-Christum*, QUI REFORMABIT CORPUS HUMILITATIS NOSTRÆ CONFIGURATUM CORPORI CLARITATIS SUÆ.



XII. ENTRETIEN.

De la Providence divine dans les loix de l'union de l'ame & du corps, & que Dieu nous unit par elles à tous ses ouvrages. Des loix de l'union de l'esprit avec la Raison. C'est par ces deux sortes de loix que se forment les societez. Comment Dieu par les Anges distribuë aux hommes les biens temporels, & par Jesus-Christ la grace interieure & toutes sortes de biens. De la généralité de la Providence.

ARISTE. Ah, Theodore ! que Dieu est admirable dans ses œuvres ! que de profondeurs dans ses desseins ! que de rapports, que de combinaisons de rapports il a fallu comparer, pour donner à la matiere cette premiere impression qui a formé l'Univers avec toutes ses parties, non pour un moment, mais pour tous les siécles ! Que de sagesse dans la subordination des causes, dans l'enchaînement des

effets, dans l'union de tous les corps dont le monde est composé, dans les combinaisons infinies, non seulement du Physic avec le Physic, mais du Physic avec le Moral, & de l'un & de l'autre avec le surnaturel !

THEODORE. Si le seul arrangement de la matiere, si les effets nécessaires de certaines loix du mouvement tres-simples & tres-générales nous paroissent quelque chose de si merveilleux, que devons-nous penser des diverses societez qui s'établissent & se conservent en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps; que jugerons-nous du peuple Juif & de sa Religion, & enfin de l'Eglise de Jesus-Christ? Que penserions-nous, mon cher Ariste, de la Celeste Jerusalem, si nous avions une idée claire de la nature des materiaux dont sera construite cette sainte Cité, & que nous pussions juger de l'ordre & du concert de toutes les parties qui la composeront? Car enfin, si avec la plus vile des créatures, avec la matiere, Dieu a fait un monde si magnifique, quel ouvrage sera-ce que le Temple du vrai Salomon, qui ne sera construit qu'avec des intelligences? C'est le choc

des corps qui détermine l'efficace des loix naturelles, & cette cause occasionnelle, toute aveugle & simple qu'elle est, elle produit, par la sagesse de la Providence du Créateur, une infinité d'ouvrages admirables. Quelle sera donc, Ariste, la beauté de la Maison de Dieu, puisque c'est une nature intelligente éclairée de la sagesse éternelle, & subsistant dans cette même sagesse, puisque c'est Jesus-Christ, comme je vous dirai bien-tôt, qui détermine l'efficace des loix surnaturelles par lesquelles Dieu execute ce grand ouvrage? Que ce Temple du vrai Salomon sera magnifique! Ne seroit-il point d'autant plus parfait que cet Univers, que les esprits sont plus nobles que les corps, & que la cause occasionnelle de l'Ordre de la grace est plus excellente que celle qui détermine l'efficace des loix naturelles? Assurément Dieu est toûjours semblable à lui-même. Sa sagesse n'est point épuisée par les merveilles qu'il a faites. Il tirera sans doute de la nature spirituelle des beautez qui surpasseront infiniment tout ce qu'il a fait de la matiere. Qu'en pensez-vous, mon cher Ariste?

ARISTE. Je pense, Theodore, que vous vous plaisez à me précipiter d'abîmes en abîmes.

THEODORE. Oüi d'abîmes profonds en d'autres encore plus profonds. Est-ce que vous ne voulez considerer que les beautez de ce monde visible, que la Providence générale du Créateur dans la division de la matiere, dans la formation & l'arrangement des corps? Cette terre que nous habitons n'est faite que pour les societez qui s'y forment. Si les hommes sont capables de faire des societez ensemble, c'est pour servir Dieu dans une même Religion. Tout se rapporte naturellement à l'Eglise de Jesus-Christ, au Temple spirituel que Dieu doit habiter éternellement. Ainsi il ne faut pas nous arrêter dans ce premier abîme de la Providence de Dieu sur la division de la matiere & l'arrangement des corps: il en faut sortir pour entrer dans un second, & delà dans un troisiéme, jusqu'à ce que nous soïons arrivez où tout se termine, & où Dieu rapporte toutes choses. Car il ne suffit pas de croire & de dire que la Providence de Dieu est incompréhensible: il faut le sçavoir, il faut le comprendre,

Et pour bien s'assurer qu'elle est incompréhensible en toutes manieres, il faut tâcher de la prendre en tout sens, & de la suivre par tout.

ARISTE. Mais nous ne finirons jamais la matiere de la Providence, si nous la suivons jusques dans le Ciel.

THEODORE. Oüi, si nous la suivons jusques-là. Mais nous la perdrons bien-tôt de vûë. Nous serons bien obligez, Ariste, de passer fort legerement sur ce qui devroit nous arêter le plus, soit pour la magnificence de l'ouvrage, soit pour la sagesse de la conduite. Car la Providence de Dieu sur son Eglise est un abîme, où l'esprit éclairé mêmes par la foi ne découvre presque rien. Mais entrons en matiere.

I. Vous sçavez, Ariste, que l'homme est un composé de deux substances, esprit & corps, dont les modalitez sont reciproques en consequence des loix générales, qui sont causes de l'union de ces deux natures; & vous n'ignorez pas que ces loix ne sont que les volontez constantes & toûjours efficaces du Créateur. Jettons un peu la vûë sur la sagesse de ces loix.

Dans l'instant qu'on allume un flam-

beau, ou que le soleïl se leve, il répand la lumiere de tous côtez, ou plûtôt il presse de tous côtez la matiere qui l'environne. Les surfaces des corps étant diversement disposées, elles réfléchissent diversement la lumiere, ou plûtôt elles modifient diversement la pression que cause le soleil. (Imaginez cela comme il vous plaira, il n'importe maintenant. Il est vrai-semblable que ces modifications de pression ne consistent que dans des vibrations, ou des secousses que reçoit la matiere subtile par celle qui la frise en glissant incessamment sur la surface des corps entr'elle & ces mêmes corps.) Toutes ces vibrations ou modifications de pression alternativement plus & moins promtes, s'étendent, ou se communiquent en rond de tous côtez, & en un instant, à cause que tout est plein. Ainsi dés qu'on a les yeux ouverts, tous les raïons de lumiere réfléchis de la surface des corps, & qui entrent par la prunelle, se rompent dans les humeurs de l'œil pour se réünir sur le nerf optique. (C'est une chose admirable que la mécanique de l'œil considerée par rapport à l'action de la lumiere : mais ce n'est pas à cela que nous

devons

devons nous arrêter. Si vous voulez étudier cette matiere, vous pouvez consulter la Dioptrique de Mr Descartes.) Le nerf optique se trouve donc ébranlé en plusieurs differentes manieres par les diverses vibrations de pression de la matiere qui passe librement jusques à lui; & l'ébranlement de ce nerf se communique jusques à cette partie du cerveau à laquelle l'ame est étroitement unie. D'où il arrive en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps.

II. 1. Que nous sommes avertis de la presence des objets. Car encore que les corps soient invisibles par eux-mêmes, le sentiment de couleur que nous avons en nous, & mêmes malgré nous à leur occasion, nous persuade que nous les voïons eux-mêmes, à cause que l'operation de Dieu en nous n'a rien de sensible. Et comme les couleurs nous touchent legerement, au lieu de les regarder comme des sentimens qui nous appartiennent, nous les attribuons aux objets. Ainsi nous jugeons que les objets éxistent, & qu'ils sont blancs & noirs, rouges & bleus, tels en un mot que nous les voïons.

2. Quoique les differences de la lu-

miere réfléchie des objets ne consistent que dans des vibrations de pression plus ou moins promtes ; cependant les sentimens de couleur qui répondent à ces vibrations ou modifications de la lumiere, ont des differences essentielles, afin que par ce moïen nous discernions plus facilement les objets les uns des autres.

3. Ainsi par les differences sensibles des couleurs, qui terminent éxactement les parties intelligibles que nous trouvons dans l'idée de l'espace ou de l'étenduë, nous découvrons d'un coup d'œil une infinité d'objets differens, leur grandeur, leur figure, leur situation, leur mouvement, ou leur repos : tout cela fort éxactement par rapport à la conservation de la vie ; mais d'ailleurs fort confusément & fort imparfaitement. Car il faut toûjours se souvenir, que les sens ne nous sont pas donnez pour nous découvrir la vérité, ou les rapports éxacts que les objets ont entr'eux, mais pour conserver nôtre corps, & tout ce qui peut lui être utile. Comme tout ce que nous voïons, par exemple, n'est pas toûjours ou bon ou mauvais pour la santé ; & que souvent deux objets

differens peuvent réfléchir la lumiere de la même façon (car combien y a-t'il de corps également blancs ou noirs) les sentimens de couleur ne nous touchent ou ne nous ébranlent gueres. Ils nous servent plûtôt à distinguer les objets, qu'à nous y unir, ou à nous en separer. C'est à ces objets qu'on les rapporte ces sentimens, & non aux yeux, qui reçoivent l'impression de la lumiere. Car on rapporte toûjours par une espece de jugement naturel & qui n'est point libre, les sentimens à ce qu'il est plus à propos pour le bien du corps de les rapporter. On rapporte la douleur de la piqûre, non à l'épine, mais au doigt piqué. On rapporte la chaleur, l'odeur, la saveur, & aux organes & aux objets. Pour la couleur, on ne la rapporte qu'aux objets. Il est clair que tout cela doit être ainsi pour le bien du corps, & il n'est pas nécessaire que je vous l'explique.

III. Voilà, Ariste, ce qui paroît de plus simple & de plus général dans les sentations des couleurs. Voïons un peu comment tout cela s'execute. Car il me semble qu'il faut une sagesse infinie pour regler ce détail des couleurs de telle maniere, que les objets proches

ou éloignez ſoient vûs à peu prés ſelon leur grandeur. Quand je dis éloignez, je ne pretens pas qu'ils le ſoient exceſſivement : car lorſque des corps ſont ſi petits, ou ſi éloignez, qu'ils ne peuvent plus nous faire ni bien ni mal, ils nous échapent.

ARISTE. Aſſurément, Theodore, il faut une ſageſſe infinie pour faire à chaque clin d'œil cette diſtribution de couleurs ſur l'idée que j'ai de l'eſpace, de maniere qu'il s'en forme, pour ainſi dire, dans mon ame un monde nouveau, & un monde qui ſe rapporte aſſez juſte à celui dans lequel nous ſommes. Mais je doute que Dieu ſoit ſi éxact dans les ſentimens qu'il nous donne : car je ſçai bien que le ſoleil ne diminuë pas à proportion qu'il s'éloigne de l'horiſon ; & cependant il me paroît plus petit.

THEODORE. Mais du moins vous êtes bien certain que Dieu eſt toûjours éxact à vous faire voir le ſoleil d'autant plus petit, qu'il s'éloigne davantage de l'horiſon. Cette éxactitude, Ariſte, ſignifie quelque choſe.

ARISTE. Je le croi : mais d'où vient cela ?

THEODORE. C'est que Dieu, en consequence de ces loix, nous donne tout d'un coup les sentimens de couleur que nous nous donnerions à nous-mêmes, si nous sçavions divinement l'Optique, & que nous connussions éxactement tous les rapports qu'ont entr'elles les figures des corps qui se projettent au fond de nos yeux. Car Dieu ne se détermine à agir dans nôtre ame de telle ou telle maniere, que par les changemens qui arrivent dans nôtre corps. Il agit en elle, comme s'il ne sçavoit rien de ce qui se fait au dehors que par la connoissance qu'il a de ce qui se passe dans nos organes. Voilà le principe, suivons-le.

Plus un corps est éloigné, plus l'image qui s'en trace au fond de l'œil est petite. Or quand le soleil se leve ou se couche, il paroît plus éloigné de nous qu'à midi : non seulement parce qu'on remarque bien des terres entre nous & l'horison où il est alors, mais encore parce que le Ciel paroît comme un spheroïde applati. Donc l'image du soleil qui se leve devroit être plus petite au fond de nos yeux, que celle du soleil levé. Or elle est égale, ou presque égale.

Voyez ma Rép. à Mr. Regis.

Donc il faut que le soleil paroisse plus grand, lorsqu'il est proche de l'horison, que lorsqu'il est fort élevé.

THEOTIME. J'ai fait une expérience qui démontre ce que vous dites, que la raison pour laquelle le soleil paroît changer de grandeur, vient de ce qu'il paroît changer notablement de distance. J'ai pris un morceau de verre, que j'ai couvert de fumée, de telle maniere que regardant au travers, je ne voïois plus que le soleil. Et j'ai remarqué que cette grandeur apparente disparoissoit toutes les fois que je le regardois au travers de ce verre ; parce que la fumée faisant éclipser tous les autres objets qui sont entre nous & l'horison, je ne voïois plus sensiblement de distance au delà de laquelle je pusse placer le soleil.

Cela se fait en passant le verre sur la flamme d'une chandelle.

ARISTE. Ne seroit-ce point que ce verre obscurci par la fumée ne laisse entrer dans l'œil que peu de raïons ?

THEOTIME. Non Ariste. Car j'ai toujours vû le soleil d'une egale grandeur, lorsqu'il est fort élevé sur l'horison, soit que je l'aïe regardé avec ce verre, ou sans ce verre.

ARISTE. Cela est démonstratif.

IV. THEODORE. Prenez donc garde, Ariste, que quoique vous soïez persuadé que le soleil n'est pas plus petit à midi que le soir, vous le voïez néanmoins beaucoup plus petit. Et jugez par là que le sentiment de cercle lumineux qui vous représente cet astre, n'est déterminé justement à telle grandeur, que par rapport aux couleurs de tous les objets que nous voïons entre nous & lui, puisque c'est la vûë sensible de ces objets qui le fait croire éloigné. Jugez encore delà, que toutes les grandeurs apparentes non seulement du soleil, mais généralement de tout ce que nous voïons, doivent toutes être reglées par des raisonnemens semblables à celui que je viens de vous faire, pour vous rendre raison des diverses apparences de grandeur du soleil. Et comprenez, si vous le pouvez, la sagesse du Créateur, qui sans hésiter, dés que vos yeux sont ouverts, vous donne d'une infinité d'objets une infinité de divers sentimens de couleur, qui vous marquent leur difference & leur grandeur, non proportionnées à la difference & la grandeur des images qui s'en tracent au fond de l'œil, mais ce qui est à remarquer, dé-

terminés par des raisonnemens d'Optique les plus éxacts qu'il est possible.

ARISTE. Je n'admire pas tant en cela la sagesse, l'éxactitude, l'uniformité du Créateur, que la stupidité ou l'orgueil de ces Philosophes, qui s'imaginent que c'est l'ame elle-même qui se forme des idées de tous les objets qui nous environnent. J'avoüe néanmoins qu'il faut une sagesse infinie pour faire dans nôtre ame, dés que nos yeux sont ouverts, cette distribution de couleurs qui nous révele en partie comment le monde est fait. Mais je voudrois bien que nos sens ne nous trompassent jamais, du moins dans des choses de consequence, ni d'une maniere trop grossiere. L'autre jour que je descendois fort promtement la riviere, il me sembloit que les arbres du rivage se remüoient; & j'ai un de mes amis qui souvent voit tout tourner devant lui, de maniere qu'il ne peut se tenir debout. Voilà des illusions fort grossieres & fort incommodes.

V. THEODORE. Dieu ne pouvoit, Ariste, rien faire de mieux, voulant agir en nous en consequence de quelques loix générales. Car reprenez

le

le principe que je viens de vous dire. Les causes occasionnelles de ce qui doit arriver à l'ame ne peuvent se trouver que dans ce qui arrive au corps, puisque c'est l'ame & le corps que Dieu a voulu unir ensemble. Ainsi Dieu ne doit être déterminé à agir dans nôtre ame de telle ou telle maniere, que par les divers changemens qui arrivent dans nôtre corps. Il ne doit pas agir en elle, comme sçachant ce qui se passe au dehors, mais comme ne sçachant rien de ce qui nous environne que par la connoissance qu'il a de ce qui se passe dans nos organes. Encore un coup, Ariste, c'est le principe. Imaginez-vous que vôtre ame sçait éxactement tout ce qui arrive de nouveau dans son corps, & qu'elle se donne à elle-même tous les sentimens le plus à propos qui se puisse par rapport à la conservation de la vie. Ce sera justement ce que Dieu fait en elle.

Vous vous promenez donc, & vôtre ame a sentiment intérieur des mouvemens qui se passent actuellement dans vôtre corps. Donc, quoique les traces des objets changent de place dans vos yeux, vôtre ame doit voir ces objets

comme immobiles. Mais vous êtes dans un bateau. Vous n'avez aucun ſentiment que vous êtes tranſporté, puiſque le mouvement du bateau ne change rien dans vôtre corps qui puiſſe vous en avertir. Vous devez donc voir tout le rivage en mouvement, puiſque les images des objets changent dans vos yeux continuellement de place.

De même vous panchez la tête: vous tournez les yeux: vous regardez, ſi vous voulez, un clocher par deſſous vos jambes. Vous ne devez pas le voir renverſé la pointe en bas. Car encore que l'image de ce clocher fût renverſée dans vos yeux, ou plûtôt dans vôtre cerveau, car les objets ſe peignent toûjours à l'envers dans le fond de l'œil, vôtre ame ſçachant la diſpoſition de vôtre corps, par le changement que cette diſpoſition fait dans vôtre cerveau, elle devroit juger que le clocher ſeroit droit. Or encore un coup, Dieu en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps nous donne tous les ſentimens des objets, de la même maniere que nôtre ame ſe les donneroit, ſi elle raiſonnoit fort éxactement ſur la connoiſſance qu'elle auroit de tout ce qui ſe paſſe

dans le corps, ou dans la principale partie du cerveau. Mais remarquez que la connoissance que nous avons de la nature de la grandeur, ou de la situation des objets, ne nous sert de rien pour rectifier nos sentimens, si cette connoissance n'est sensible, & produite actuellement par quelque changement qui arrive actuellement dans le cerveau. Car quoique je sçache que le soleil n'est pas plus grand le soir & le matin qu'à midi, je ne laisse pas de le voir plus grand. Quoique je sçache que le rivage est immobile, il me paroît néanmoins se remuer. Quoique je sçache que telle medecine m'est fort bonne, je trouve néanmoins qu'elle est méchante; & ainsi des autres sentimens: parce que Dieu ne régle les sentimens qu'il nous donne, que sur l'action de la cause occasionnelle qu'il a établie pour cela, c'est à dire, sur les changemens de la principale partie de nôtre corps, à laquelle nôtre ame est immediatement unie. Or il arrive quelquefois que le cours des esprits est ou si impetueux, ou si irregulier, qu'il empêche que le changement actuel de la disposition des nerfs & des muscles se communique jusques

à cette principale partie du cerveau. Et alors tout tourne ; on voit deux objets pour un ; on ne peut plus garder l'équilibre pour demeurer debout : & c'est peut-être ce qui arrive à vôtre ami. Mais que voulez-vous ? les loix de l'union de l'ame & du corps sont infiniment sages, & toûjours éxactement suivies ; mais la cause occasionnelle qui détermine l'efficace de ces loix, manque souvent au besoin, à cause que les loix des communications des mouvemens ne sont plus soûmises à nos volontez.

ARISTE. Qu'il y a d'ordre & de sagesse dans les loix de l'union de l'ame & du corps ! Dés que nos yeux sont ouverts, nous voïons une infinité d'objets differens, & leurs differens rapports sans aucune application de nôtre part. Assurément rien n'est plus merveilleux, quoique personne n'y fasse réfléxion.

VI. THEODORE. Dieu ne nous découvre pas seulement ses ouvrages par ce moïen, mais il nous y unit en mille & mille manieres. Si je voi, par exemple, un enfant prêt à tomber, cette seule vûë, le seul ébranlement du nerf optique débandera dans mon cerveau certains ressorts qui me feront avancer

pour le ſecourir, & criet afin que d'autres le ſecourent : & mon ame en même tems ſera touchée & émuë, comme elle le doit être, pour le bien du genre humain. Si je regarde un homme au viſage, je comprens qu'il eſt triſte ou joïeux, qu'il m'eſtime ou qu'il me mépriſe, qu'il me veut du bien ou du mal : tout cela par certains mouvemens des yeux & des lévres qui n'ont nul rapport avec ce qu'ils ſignifient. Car quand un chien me montre les dents, je juge qu'il eſt en colere. Mais quoiqu'un homme me les montre, je ne croi pas qu'il me veüille mordre. Le ris de l'homme m'inſpire de la confiance, & celui du chien me fait peur. Les Peintres qui veulent exprimer les paſſions, ſe trouvent bien embarraſſez. Ils prennent ſouvent un air ou une grimace pour une autre. Mais lorſqu'un homme eſt animé de quelque paſſion, tous ceux qui le regardent le remarquent bien, quoiqu'ils ne remarquent peut-être point ſi ſes lévres ſe hauſſent ou ſe baiſſent, ſi ſon nez s'allonge ou ſe retire, ſi ſes yeux s'ouvrent ou ſe ferment. C'eſt que Dieu nous unit enſemble par les loix de l'union de l'ame & du corps;

& non seulement les hommes avec les hommes, mais chaque créature avec toutes celles qui lui sont utiles, chacune à leur maniere. Car si je voi, par exemple, mon chien qui me flatte, c'est à dire, qui remuë la queuë, qui fléchit les reins, qui baisse la tête, cette vûë me lie à lui, & produit non seulement dans mon ame une espece d'amitié, mais encore certains mouvemens dans mon corps qui l'attachent aussi à moi par contre-coup. Voilà ce qui fait la passion d'un homme pour son chien, & la fidelité du chien pour son maître. C'est un peu de lumiere qui débande certains ressorts dans deux machines composées par la sagesse du Créateur, de telle maniere qu'elles puissent se conserver mutuellement. Cela est commun à l'une & à l'autre : mais l'homme, outre la machine de son corps, a une ame, & par consequent des sentimens & des mouvemens qui répondent aux changemens qui arrivent dans son corps : & le chien n'est que pure machine, dont les mouvemens reglez à leur fin doivent faire admirer l'intelligence infinie de celui qui l'a construite.

ARISTE. Je comprens, Theodore,

que les loix de l'union de l'ame & du corps ne servent pas seulement à unir nôtre esprit à une certaine portion de matiere, mais encore à tout le reste de l'Univers ; à certaines parties néanmoins beaucoup plus qu'à d'autres, selon qu'elles nous sont plus nécessaires. Mon ame se répand, pour ainsi dire, dans mon corps par le plaisir & la douleur. Elle en sort par les autres sentimens moins vifs. Mais par la lumiere & les couleurs, elle se répand par tout jusques dans les Cieux. Elle prend mêmes interêt dans ce qui s'y passe. Elle en examine les mouvemens. Elle s'afflige ou se réjoüit des phénomenes qu'elle y remarque, & les rapporte tous à soi, comme aïant droit à toutes les créatures. Que cet enchaînement est merveilleux !

VII. THEODORE. Considerez plûtôt les suites de ces loix dans l'établissement des societez, dans l'éducation des enfans, dans l'augmentation des sciences, dans la formation de l'Eglise. Comment est-ce que vous me connoissez ? Vous ne voïez que mon visage, qu'un certain arrangement de matiere qui n'est visible que par la cou-

leur. Je remuë l'air par mes paroles. Cet air vous frappe l'oreille : & vous ſçavez ce que je penſe. On ne dreſſe pas ſeulement les enfans, comme les chevaux & les chiens : on leur inſpire mêmes des ſentimens d'honneur & de probité. Vous avez dans vos Livres les opinions des Philoſophes, & l'Hiſtoire de tous les ſiécles. Mais ſans les loix de l'union de l'ame & du corps, toute vôtre Biblioteque ne ſeroit au plus que du papier blanc & noir. Suivez ces loix dans la Religion. Comment êtes-vous Chrétien ? C'eſt que vous n'êtes pas ſourd. C'eſt par les oreilles que la foi s'eſt répanduë dans nos cœurs. C'eſt par les miracles que l'on a vûs que nous ſommes certains de ce que nous ne voïons point. C'eſt par la puiſſance que nous donnent ces loix, que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt peut remuer la langue pour annoncer l'Evangile, & pour nous abſoudre de nos péchez. Il eſt évident que ces loix ſervent à tout dans la Religion, dans la Morale, dans les Sciences, dans les Societez, pour le bien public & pour le bien particulier. De ſorte que c'eſt un des plus grands moïens dont Dieu ſe ſerve dans

le cours ordinaire de sa Providence, pour la conservation de l'Univers & l'execution de ses desseins.

VIII. Or, je vous prie, combien a-t'il fallu découvrir de rapports & de combinaison de rapports pour établir ces admirables loix, & pour les appliquer de telle maniere à leurs effets, que toutes les suites de ces loix fussent les meilleures ; les plus dignes de Dieu qui soient possibles. Ne considerez pas seulement ces loix par rapport à la conservation du genre humain. Cela nous passe déja infiniment. Mais courage, comparez-les avec toutes les choses ausquelles elles ont rapport, quelque méprisables qu'elles vous paroissent. Pourquoi, par exemple, le bled & l'orge n'ont-ils point, comme les chardons & les lacerons, de petites aîles, afin que le vent les transporte & les répande dans les champs ? N'est-ce point que Dieu a prévû que les hommes, qui échardonnent leurs terres, auroient assez de soin d'y semer du bled ? D'où vient que le chien a l'odorat si fin pour les odeurs que les animaux transpirent, & qu'il ne sent point les fleurs ? N'est-ce point que Dieu a prévû que l'homme &

cet animal iroient ensemble à la chasse ? Si Dieu en créant les plantes & les animaux a eu égard à l'usage que les hommes feroient de la puissance qu'ils ont en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; assurément il n'aura rien négligé pour faire que ces loix aïent des suites avantageuses dans la Societé & dans la Religion. Jugez donc de la sagesse incompréhensible de la Providence de Dieu dans l'établissement de ces loix, comme vous en avez jugé dans la premiere impression de mouvement qu'il a communiqué à la matiere, lorsqu'il en a formé l'Univers.

ARISTE. L'esprit se perd dans ces sortes de réflexions.

THEOTIME. Il est vrai : mais il ne laisse pas de comprendre que la sagesse de Dieu dans sa Providence générale est incompréhensible en toutes manieres.

IX. THEODORE. Continuons donc. L'esprit de l'homme est uni à son corps de telle maniere, que par son corps il tient à tout ce qui l'environne, non seulement aux objets sensibles, mais à des substances invisibles ;

puiſque les hommes ſont attachez & liez enſemble par l'eſprit auſſi-bien que par le corps, tout cela en conſequence des loix générales, dont Dieu ſe ſert pour gouverner le monde: & c'eſt le merveilleux de la Providence. L'eſprit de l'homme eſt auſſi uni à Dieu, à la Sageſſe éternelle, à la Raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences. Et il y eſt encore uni par des loix générales, dont nôtre attention eſt la cauſe occaſionnelle qui en détermine l'efficace. Les ébranlemens qui s'excitent dans mon cerveau ſont la cauſe occaſionnelle ou naturelle de mes ſentimens. Mais la cauſe occaſionnelle de la preſence des idées à mon eſprit, c'eſt mon attention. Je penſe à ce que je veux. Il dépend de moi d'examiner le ſujet dont nous parlons, ou tout autre. Mais il ne dépend pas de moi de ſentir du plaiſir, d'entendre la Muſique, de voir ſeulement telle & telle couleur. C'eſt que nous ne ſommes pas faits pour connoître les rapports qu'ont entr'eux & avec nôtre corps les objets ſenſibles. Car il ne ſeroit pas juſte, que l'ame pour conſerver la vie, fût obligé de s'appliquer à tout ce qui peut nous la faire perdre.

Il falloit qu'elle le discernât par la preuve courte & seure de l'instinct ou du sentiment, afin qu'elle pût s'occuper toute entiere à rendre à Dieu ses devoirs, & à rechercher les vrais biens, les biens de l'esprit. Il est vrai que maintenant nos sentimens jettent le trouble & la confusion dans nos idées, & qu'ainsi nous ne pensons pas toûjours à ce que nous voulons. Mais c'est une suite du péché: & si Dieu l'a permis ce péché, c'est qu'il sçavoit bien que cela donneroit occasion au sacrifice de Jesus-Christ, dont il tire plus de gloire que de la perseverance du premier homme. Outre qu'Adam aïant tous les secours nécessaires pour perseverer, Dieu ne devoit pas lui donner de ces graces prévenantes qui ne conviennent bien qu'à une nature foible & languissante. Mais ce n'est pas le tems d'examiner les raisons de la permission du péché.

X. C'est donc nôtre attention qui est la cause occasionnelle & naturelle de la presence des idées à nôtre esprit, en consequence des loix générales de son union avec la Raison universelle. Et Dieu l'a dû établir ainsi, dans le dessein qu'il avoit de nous faire parfaitement

libres, & capables de meriter le Ciel. Car il eſt clair que ſi le premier homme n'eût point été comme le maître de ſes idées par ſon attention, ſa diſtraction n'auroit point été volontaire : diſtraction qui a été la premiere cauſe de ſa déſobeïſſance. Comme nous ne pouvons aimer que par l'amour du bien, nous nous déterminons toûjours à ce qui nous paroît de meilleur, dans l'inſtant que nous nous déterminons. De ſorte que ſi nous n'étions nullement les maîtres de nôtre attention, ou ſi nôtre attention n'étoit point la cauſe naturelle de nos idées, nous ne ſerions point libres, ni en état de meriter. Car nous ne pourrions pas mêmes ſuſpendre nôtre conſentement, puiſque nous n'aurions pas le pouvoir de conſiderer les raiſons qui peuvent nous porter à le ſuſpendre. Or Dieu a voulu que nous fuſſions libres, non ſeulement parce que cette qualité nous eſt néceſſaire pour meriter le Ciel, pour lequel nous ſommes faits, mais encore parce qu'il vouloit faire éclater la ſageſſe de ſa Providence, & ſa qualité de Scrutateur des cœurs, en ſe ſervant auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes

nécessaires pour l'execution de ses desseins.

Car vous devez sçavoir que Dieu forme toutes les Societez, qu'il gouverne toutes les nations, le peuple Juif, l'Eglise presente, l'Eglise future, par les loix générales de l'union des esprits avec la Sagesse éternelle. C'est par le secours de cette Sagesse que les Souverains regnent heureusement, & qu'ils établissent des loix excellentes : *Per me*
Prov. 8: 15. *Reges regnant, & legum conditores justa decernunt.* C'est mêmes en la consultant que les méchans réüssissent dans leurs pernicieux desseins. Car on peut faire servir à l'injustice les lumieres de la Raison en consequence des loix générales. Si un bon Evêque veille sur son troupeau, s'il le sanctifie, si Dieu se sert de lui pour mettre tels & tels au nombre des prédestinez, c'est en partie que ce Ministre de Jesus-Christ consulte la Raison par son attention à l'ordre de ses devoirs. Et si au contraire un miserable corrompt l'esprit & le cœur de ceux qui sont soûmis à sa conduite, si Dieu permet qu'il soit la cause de leur perte, c'est en partie que ce Ministre du Demon abuse des lumieres qu'il re-

çoit de Dieu en conſequence des loix naturelles. Les Anges, tous les eſprits bien-heureux, & mêmes l'humanité ſainte de Jeſus-Chriſt, mais d'une maniere bien differente, ſont tous unis à la Sageſſe éternelle. Leur attention eſt la cauſe occaſionnelle ou naturelle de leurs connoiſſances. Or Jeſus-Chriſt gouverne les ames, & les Anges ont pouvoir ſur les corps. Dieu ſe ſert de Jeſus-Chriſt pour ſanctifier ſon Egliſe, comme il s'eſt ſervi des Anges pour conduire le peuple Juif. Donc puiſque tous les eſprits bien-heureux, à plus forte raiſon que nous, conſultent toûjours la Sageſſe éternelle, pour ne rien faire qui ne ſoit conforme à l'Ordre, il eſt clair que Dieu ſe ſert des loix générales de l'union des eſprits avec la Raiſon, pour executer tous les deſſeins qu'il a commis à des natures intelligentes. Il ſe ſert mêmes de la malice des Demons, & de l'uſage qu'il prévoit certainement qu'ils feront des lumieres naturelles qui leur reſtent. Non que Dieu à tous momens agiſſe par des volontez particulieres, mais parce qu'il n'a établi telles loix dans telles circonſtances, que par la connoiſſance des effets mer-

veilleux qui en devoient ſuivre : car ſa preſcience n'a point de bornes, & ſa preſcience eſt la regle de ſa Providence.

XI. ARISTE. Il me ſemble, Theodore, que vous ne conſiderez la Sageſſe de la Providence que dans l'établiſſement des loix générales, & dans l'enchaînement des cauſes avec leurs effets, laiſſant agir toutes les créatures ſelon leur propre nature, les libres librement, & les néceſſaires ſelon la puiſſance qu'elles ont en conſequence des loix générales. Vous voulez que j'admire & que j'adore la profondeur impénétrable de la preſcience de Dieu dans les combinaiſons infiniment infinies qu'il a fallu faire pour choiſir entre une infinité de voïes de produire l'Univers, celle qu'il devoit ſuivre pour agir le plus divinement qui ſe puiſſe. Aſſurément, Theodore, c'eſt-là le plus bel endroit de la Providence, mais ce n'eſt pas le plus agréable. Cette preſcience infinie eſt le fondement de cette généralité & de cette uniformité de conduite qui porte le caractere de la Sageſſe & de l'immutabilité de Dieu : mais cela ne porte point, ce me ſemble, le caractere de ſa bonté pour les hommes, ni de la ſeverité

rité de sa justice contre les méchans. Il n'est pas possible que par une Providence générale Dieu nous venge de ceux qui nous font quelque injustice, ni qu'il pourvoïe à tous nos besoins. Et le moïen d'être content quand quelque chose nous manque ? Ainsi, Theodore, j'admire vôtre Providence, mais je n'en suis pas bien satisfait. Elle est excellente pour Dieu, mais pas trop bonne pour nous ; car je veux que Dieu pourvoïe à toutes ses créatures.

THEODORE. Il y pourvoit, Ariste, fort abondamment. Voulez-vous que je vous étale les bienfaits du Créateur ?

ARISTE. Je sçai que Dieu nous fait tous les jours mille biens. Il semble que tout l'Univers ne soit que pour nous.

THEODORE. Que voulez-vous davantage ?

ARISTE. Que rien ne nous manque. Dieu a fait pour nous toutes les créatures ; mais tel & tel n'a pas de pain. Une Providence qui fourniroit également à toutes les natures égales, ou qui distribuëroit le bien & le mal éxactement selon les merites; voilà une véritable Providence. A quoi bon ce

nombre infini d'étoiles ? Que nous importe que les mouvemens des Cieux soient si bien reglez ? Que Dieu laisse tout cela & qu'il pense un peu plus à nous. La terre est désolée par l'injustice & la malignité de ses habitans. Que Dieu ne se fait-il craindre ; il semble qu'il ne se mêle point du détail de nos affaires. La simplicité & la généralité de ses voïes me fait venir cette pensée dans l'esprit.

THEODORE. Je vous entens, Ariste: vous faites le personnage de ceux qui ne veulent point de Providence, & qui s'imaginent qu'ici-bas c'est le hazard qui fait & qui regle tout. Et je comprens que par là vous voulez combattre la généralité & l'uniformité de la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde, parce que cette conduite ne s'accommode pas à nos besoins, ou à nos inclinations. Mais prenez garde, je vous prie, que je raisonne sur des faits constans, & sur l'idée de l'Etre infiniment parfait. Car enfin le soleil se leve indifferemment sur les bons & sur les méchans. Il brûle souvent les terres des gens de bien, lorsqu'il rend fécondes celles des impies. Les hommes en un

mot ne ſont point miſerables à proportion qu'ils ſont criminels. Voilà ce qu'il faut accorder avec une Providence digne de l'Etre infiniment parfait.

La grêle, Ariſte, ravage les moiſſons d'un homme de bien. Ou cet effet fâcheux eſt une ſuite naturelle des loix générales : ou Dieu le produit par une Providence particuliere. Si Dieu produit cet effet par une Providence particuliere, bien loin de pourvoir à tout, il veut poſitivement, & il fait mêmes que le plus honnête homme du païs manque de pain. Il vaut donc mieux ſoûtenir que ce funeſte effet eſt une ſuite naturelle des loix générales. Et c'eſt auſſi ce que l'on entend communément, lorſqu'on dit que Dieu a permis tel ou tel malheur. Mais de plus vous demeurez d'accord que de gouverner le monde par des loix générales, c'eſt une conduite belle, & grande, digne des attributs divins. Vous pretendez ſeulement qu'elle ne porte point aſſez le caractere de la bonté paternelle de Dieu envers les bons, & de la ſeverité de ſa juſtice envers les méchans. C'eſt que vous ne prenez point garde à la miſere des gens de bien, &

à la prosperité des impies. Car les choses étant comme nous voïons qu'elles sont, je vous soûtiens qu'une Providence particuliere de Dieu ne porteroit nullement le caractere de sa bonté & de sa justice, puisque tres-souvent les justes sont accablez de maux, & que les méchans sont comblez de biens. Mais supposé que la conduite de Dieu doive porter le caractere de sa sagesse, aussi-bien que de sa bonté & de sa justice, quoique maintenant les biens & les maux ne soient point proportionnez aux merites des hommes, je ne trouve aucune dureté dans sa Providence générale. Car premierement je vous soûtiens, que d'une infinité de combinaisons possibles des causes avec leurs effets, Dieu a choisi celle qui accordoit plus heureusement le physic avec le moral; & que telle grêle, prévûë devoir tomber sur la terre de tel homme de bien, n'a point été à l'égard de Dieu un des motifs de faire son choix, mais plûtôt telle grêle qu'il a prévû devoir tomber sur la terre d'un méchant homme. Je dis un des *motifs*. Prenez garde à la signification de ce terme. Car si Dieu afflige les justes, c'est qu'il veut les

éprouver, & leur faire meriter la récompense. C'est-là véritablement son motif. Je vous répons en second lieu, que tous les hommes étant pécheurs, aucun ne merite que Dieu quitte la simplicité & la généralité de ses voies, pour proportionner actuellement les biens & les maux à leurs merites & à leurs démerites : que tôt ou tard Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, du moins au jour qu'il viendra juger les vivans & les morts, & qu'il établira pour les punir des loix générales qui dureront éternellement.

XII. Cependant, Ariste, ne vous imaginez pas que je pretende que Dieu n'agisse jamais par des volontez particulieres, & qu'il ne fasse maintenant que suivre les loix naturelles qu'il a établies d'abord. Je pretens seulement que Dieu ne quitte jamais sans de grandes raisons la simplicité de ses voïes ou l'uniformité de sa conduite. Car plus la Providence est générale, plus elle porte le caractere des attributs divins.

ARISTE. Mais quand les a-t-il ces grandes raisons? Peut-être ne les a-t'il jamais.

THEODORE. Dieu a ces grandes

raisons, lorsque la gloire qu'il peut tirer de la perfection de son ouvrage, contrebalance celle qu'il doit recevoir de l'uniformité de sa conduite. Il a ces grandes raisons, lorsque ce qu'il doit à son immutabilité est égal, ou de moindre consideration que ce qu'il doit à tel autre de ses attributs. En un mot il a ces raisons, lorsqu'il agit autant ou plus selon ce qu'il est, en quittant qu'en suivant les loix générales qu'il s'est prescrit. Car Dieu agit toûjours selon ce qu'il est. Il suit inviolablement l'Ordre immuable de ses propres perfections, parce que c'est dans sa propre substance qu'il trouve sa loi, & qu'il ne peut s'empêcher de se rendre justice, ou d'agir pour sa gloire, dans le sens que je vous ai expliqué ces jours-ci.

IX. Entretien. Que si vous me demandez, quand il arrive que Dieu agit autant ou plus selon ce qu'il est, en quittant qu'en suivant ses loix générales ; je vous répons que je n'en sçai rien. Mais je sçai bien que cela arrive quelquefois. Je le sçai, dis-je, parce que la foi me l'apprend. Car la Raison, qui me fait connoître que cela est possible, ne m'assure point que cela se fasse.

ARISTE. Je comprens, Theodore, vôtre pensée, & je ne voi rien de plus conforme à la Raison, & mêmes à l'experience. Car effectivement nous voïons bien, par tous les effets qui nous sont connus, qu'ils ont leurs causes naturelles ; & qu'ainsi Dieu gouverne le monde selon les loix générales qu'il a établies pour ce dessein.

XIII. THEOTIME. Il est vrai: mais cependant l'Ecriture est remplie de miracles que Dieu a faits en faveur du peuple Juif: & je ne pense pas qu'il néglige si fort son Eglise, qu'il ne quitte en sa faveur la généralité de sa conduite.

THEODORE. Assurément, Theotime, Dieu fait infiniment plus de miracles pour son Eglise que pour la Synagogue. Le peuple Juif étoit accoûtumé à voir ce qu'on appelle des miracles. Il falloit qu'il s'en fit une prodigieuse quantité, puisque l'abondance de leurs terres & la prosperité de leurs armes étoient attachées à leur éxactitude à observer les commandemens de la Loi. Car il n'est pas vrai-semblable que le physie & le moral se pussent accorder si éxactement, que la Judée ait toûjours été

fertile à proportion que ses habitans étoient gens de bien. Voilà donc parmi les Juifs une infinité de * miracles. Mais je croi qu'il s'en fait encore beaucoup plus parmi nous : non pour proportionner les biens & les maux temporels à nos œuvres, mais pour nous distribuer gratuitement les vrais biens ou les secours nécessaires pour les acquerir ; tout cela néanmoins, sans que Dieu quitte à tous momens la généralité de sa conduite. C'est ce qu'il faut que je vous explique, car c'est assurément ce qu'il y a de plus admirable dans la Providence.

* *Par miracle, j'entens les effets qui dépendent des loix générales qui ne nous sont point naturellement connuës. Voyez la II. Lettre de ma Rép. au I. Volume des Réflexions Philosophiques & Theologiques de Mr Arnaud.*

XIV. L'homme étant un composé d'esprit & de corps, il a besoin de deux sortes de biens, de ceux de l'esprit & de ceux du corps. Dieu l'avoit aussi pourvû abondamment de ces biens, par l'établissement des loix générales dont je vous ai parlé jusques ici. Car non seulement le premier homme fut placé d'abord dans le Paradis terrestre, où il trouvoit des fruits en abondance, & un entr'autres capable de le rendre immortel : mais son corps étoit encore si bien formé, & si soûmis à son esprit, qu'en consequence des loix générales

il

il pouvoit joüir de tous ces biens, sans se détourner du véritable. D'un autre côté il étoit uni à la Raison Souveraine, & son attention, dont il étoit absolument le maître, étoit la cause occasionnelle ou naturelle de ses connoissances. Jamais ses sentimens ne troubloient malgré lui ses idées. Car il étoit exempt de cette concupiscence, qui sollicite sans cesse l'esprit de renoncer à la Raison pour suivre les passions. Il étoit donc bien pourvû pour l'esprit & pour le corps. Car il connoissoit clairement le vrai bien, & pouvoit ne le point perdre. Il sentoit les biens du corps, & il pouvoit en joüir : tout cela en consequence des loix générales de l'union de l'esprit d'un côté avec le corps, & de l'autre avec la Raison universelle, sans que ces deux unions se nuisissent l'une à l'autre, parce que le corps étoit soûmis à l'esprit.

Mais l'homme aïant péché, il se trouve tout d'un coup fort mal pourvû de ces deux sortes de biens. Car l'Ordre, qui est la loi que Dieu suit inviolablement, ne permettant pas qu'en faveur d'un rebelle il y ait à tous momens des exceptions dans les loix générales des

communications des mouvemens; c'eſt une néceſſité que l'action des objets ſe communique juſqu'à la partie principale du cerveau, & que l'eſprit mêmes en ſoit frappé, en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Or l'eſprit inquieté malgré lui de la faim, de la ſoif, de la laſſitude, de la douleur, de mille paſſions differentes, ne peut ni aimer ni rechercher comme il faut les vrais biens : & au lieu de joüir paiſiblement de ceux du corps, la moindre indigence le rend malheureux. De ſorte que l'homme rebelle à Dieu aïant perdu l'autorité qu'il avoit ſur ſon corps, il ſe trouve uniquement par la perte de ce pouvoir, dépourvû des biens dont la Providence l'avoit pourvû. Voïons un peu comment Dieu le va tirer de ce malheureux état, ſans rien faire contre l'Ordre de la juſtice, & ſans changer les loix générales qu'il a établies.

XV. L'homme avant le péché n'étoit ſoûmis, & ne devoit être ſoûmis qu'à Dieu. Car naturellement les Anges n'ont point d'autorité ſur les eſprits, qui leur ſont égaux. Ils n'ont pouvoir que ſur les corps, ſubſtances inferieures. Or comme Adam étoit le maî-

tre de ce qui se passoit dans la partie principale de son cerveau, quand mêmes les Demons eussent pû troubler l'œconomie de son corps par l'action des objets ou autrement, ils n'auroient pû l'inquieter, ni le rendre malheureux. Mais l'homme aïant perdu presque tout le pouvoir qu'il avoit sur son corps, car il lui en reste encore autant que cela est nécessaire pour conserver le genre humain que Dieu n'a pas voulu détruire à cause du Réparateur ; il se trouve nécessairement assujetti à la nature Angelique, qui peut maintenant l'inquieter & le tenter, en produisant dans son corps des traces propres à exciter dans son esprit des pensées fâcheuses. Dieu voïant donc l'homme pécheur à la discretion, pour ainsi dire, du Demon, & environné d'une infinité de créatures qui pouvoient lui donner la mort, dépourvû comme il étoit de tout secours ; il le soûmet à la conduite des Anges, non seulement lui, mais encore toute sa posterité, & principalement la nation dont le Messie devoit naître. Ainsi vous voïez que Dieu distribuë aux hommes, quoique pécheurs, les biens temporels, non par une Pro-

vidence aveugle, mais par l'action d'une nature intelligente. Pour les biens de l'esprit, ou cette grace intérieure qui contrebalance les efforts de la concupiscence, & qui nous délivre de la captivité du péché, vous sçavez que Dieu nous les donne par le Souverain Prêtre des vrais biens Nôtre Seigneur Jesus-Christ.

Assurément, Ariste, cette conduite de Dieu est admirable. L'homme par son péché devient l'esclave du Demon, la plus méchante des créatures, & dépend du corps la plus vile des substances. Dieu le soûmet aux Anges & par justice, & par bonté. Il nous protege par ce moïen contre les Demons, & il proportionne les biens & les maux temporels à nos œuvres bonnes ou mauvaises. Mais prenez garde, il ne change rien dans les loix générales des mouvemens, ni mêmes dans celles de l'union de l'esprit avec le corps & avec la Raison universelle. Car enfin dans la puissance souveraine que Dieu a donnée à Jesus-Christ comme homme, généralement sur toutes choses, & dans celle qu'ont les Anges sur ce qui regarde les biens & les maux temporels, Dieu ne

quitte que le moins qu'il est possible la simplicité de ses voïes & la généralité de sa Providence, parce qu'il ne communique sa puissance aux créatures, que par l'établissement de quelques loix générales. Suivez-moi, je vous prie.

XVI. Le pouvoir qu'ont les Anges n'est que sur les corps. Car s'ils agissent sur nos esprits, c'est à cause de l'union de l'ame & du corps. Or rien ne se fait dans les corps que par le mouvement; & il y a contradiction que les Anges puissent le produire comme causes véritables. Donc la puissance des Anges sur les corps, & sur nous par consequent, ne vient que d'une loi générale que Dieu s'est faite à lui-même, de remuer les corps à la volonté des Anges. Donc Dieu ne quitte point la généralité de sa Providence, lorsqu'il se sert du ministere des Anges pour gouverner les nations, puisque les Anges n'agissent que par l'efficace & en consequence d'une loi générale. *Entretien VII. N. 6. &c.*

Il faut dire la même chose de Jesus-Christ comme homme, comme Chef de l'Eglise, comme Souverain Prêtre des vrais biens. Sa puissance est infiniment plus grande que celle des Anges.

Elle s'étend à tout, jusques sur les esprits & sur les cœurs. Mais c'est par son intercession que nôtre Mediateur exerce son pouvoir : *semper vivens ad interpellandum pro nobis* : c'est par des desirs toûjours efficaces, parce qu'ils sont toûjours exaucez : *Ego autem sciebam quia semper me audis.* Ce n'est point à la vérité par une intercession morale, semblable à celle d'un homme qui intercede pour un autre ; mais par une intercession puissante & toûjours immanquable, en vertu de la loi générale que Dieu s'est faite de ne rien refuser à son Fils, par une intercession semblable à celle des desirs pratiques que nous formons de remuer le bras, de marcher, de parler. Car tous les desirs des créatures sont impuissans en eux-mêmes : ils ne sont efficaces que par la puissance divine : ils n'agissent point indépendemment : ce ne sont au fonds que des prieres. Mais comme Dieu est immuable dans sa conduite, & qu'il suit éxactement les loix qu'il a établies, nous avons la puissance de remuer le bras, & le Chef de l'Eglise celle de la sanctifier, parce que Dieu a établi en nôtre faveur les loix de l'union de l'ame & du corps ;

Heb. ch. 7: 25.

Joan. ch. 11: 42.

& qu'il a promis à son Fils d'exaucer tous ses desirs, selon ces paroles de Jesus-Christ lui-même : *Ego autem sciebam quia semper me audis... Rogabo Patrem & alium Paraclitum dabit vobis... Data est mihi omnis potestas in cælo & in terra* ; & selon celle que lui dit son Pere aprés sa Resurrection, expliquée par S. Pierre & par S. Paul : *Dominus dixit ad me filius meus es tu, ego hodie genui te : Postula à me, & dabo tibi gentes hæreditatem tuam.*

Joan. 11. 42. *Joan. 14. 15.* *Matth. 28.* *Act. 13. 33.* *Heb. 5. 5.* *Ps. 2.*

XVII. ARISTE. Je suis persuadé, Theodore, que les créatures n'ont point d'efficace propre, & que Dieu ne leur communique sa puissance que par l'établissement de quelques loix générales. J'ai la puissance de remuer le bras ; mais c'est en consequence des loix générales de l'union de l'ame & du corps ; & que Dieu étant immuable, il est constant dans ses decrets. Dieu a donné à l'Ange conducteur du peuple Juif la puissance de le punir & de le récompenser, parce qu'il a voulu que les volontez de cet Ange fussent suivies de leurs effets. J'en demeure d'accord. Mais c'est Dieu lui-même qui ordonnoit à ce Ministre tout ce qu'il devoit faire. Dieu a donné à Jesus-Christ une

ſouveraine puiſſance. Mais il lui preſcrit tout ce qu'il doit faire. Ce n'eſt pas Dieu qui obéït aux Anges : ce ſont les Anges qui obéïſſent à Dieu. Et Jeſus-Chriſt nous apprend qu'il ne nous a rien dit de lui-même, & que ſon Pere lui a marqué tout ce qu'il avoit à nous dire. Jeſus-Chriſt intercede, mais c'eſt pour ceux que ſon Pere a prédeſtinez. Il diſpoſe de tout dans la maiſon de ſon Pere, mais il ne diſpoſe de rien de ſon chef. Ainſi Dieu quitte la généralité de ſa Providence. Car quoiqu'il execute les volontez de Jeſus-Chriſt & des Anges en conſequence des loix générales, il forme en eux toutes leurs volontez, & cela par des inſpirations particulieres. Il n'y a point pour cela de loi générale.

THEODORE. En êtes-vous bien certain, Ariſte? Aſſurément, ſi * Dieu ordonne en particulier à l'ame ſainte du Sauveur, & aux Anges, de former tous les deſirs qu'ils ont par rapport à nous, Dieu quitte en cela la généralité de ſa Providence. Mais, je vous prie, penſez-vous que l'Ange conducteur du peuple Juif avoit beſoin de beaucoup de lumiere pour le gouverner, & que le vrai Salomon ait dû être uni d'une

* *Tout cela eſt expliqué fort au long dans mes Réponſes à M. A. principalement dans la Réponſe à ſa Diſſertation & dans ma premiere Lettre touchant ſon III. Vol. des Réfléxions.*

maniere particuliere à la Sageſſe éternelle pour réüſſir dans la conſtruction de ſon grand ouvrage?

ARISTE. Oüi certainement.

THEODORE. Pourquoi cela? L'eſprit le plus ſtupide & le moins éclairé peut réüſſir auſſi-bien que le plus ſage des hommes, lorſqu'on lui marque tout ce qu'il doit faire, & la maniere dont il le doit faire, principalement ſi tout ce qu'il y a à faire ne conſiſte qu'à former certains deſirs dans telles & telles circonſtances. Or, ſelon vous, ni l'Ange conducteur du peuple, ni Jeſus-Chriſt mêmes n'a rien deſiré que ſon Pere ne lui ait ordonné en détail. Je ne voi donc pas qu'il ait eu beſoin pour ſon ouvrage d'une ſageſſe extraordinaire. Mais de plus, dites-moi, je vous prie, en quoi conſiſte cette ſouveraine puiſſance que Jeſus-Chriſt a reçûë.

ARISTE. C'eſt que tous ſes deſirs ſont exaucez.

THEODORE. Mais, Ariſte, ſi Jeſus-Chriſt ne peut rien deſirer que par un ordre exprés de ſon Pere : ſi ſes deſirs ne ſont point en ſon pouvoir, comment ſera-t-il capable de recevoir

quelque véritable pouvoir. Vous avez le pouvoir de remuer vôtre bras ; mais c'est qu'il dépend de vous de vouloir ou ne vouloir pas le remuer. Cessez d'être le maître de vos volontez, par cela seul vous perdrez tous vos pouvoirs. Est-ce que cela n'est pas évident ? Prenez donc garde, je vous prie, de ne point offenser la sagesse du Sauveur, & de ne le point priver de sa puissance. Ne lui ôtez pas la gloire qu'il doit retirer de la part qu'il a dans la construction du Temple éternel. S'il n'y a point d'autre part que de former des desirs impuissans commandez par des ordres particuliers, son ouvrage ne doit pas, ce me semble, lui faire beaucoup d'honneur.

XVIII. Ariste. Non, Theodore. Mais aussi Dieu en retire davantage.

Theodore. Si cela est, vous avez raison. Car Dieu doit retirer bien plus de gloire de la magnificence du Temple éternel, que le sage Salomon qui le construit. Mais voïons un peu. Comparons ensemble les deux principales manieres de la Providence divine, pour reconnoître celle qui est la plus digne des attributs divins. Selon la premiere, Dieu forme d'abord un tel des-

sein indépendemment des voïes de l'executer. Il en choisit l'Architecte. Il le remplit de sagesse & d'intelligence. Outre cela il lui marque en détail tous les desirs qu'il doit former, & toutes les circonstances de ces desirs. Et enfin il execute lui-même fort éxactement tous les desirs qu'il a ordonnez que l'on formât. Voilà l'idée que vous avez de la conduite de Dieu, puisque vous voulez qu'il forme par des volontez particulieres tous les desirs de l'ame sainte de Jesus-Christ. Et voici l'idée que j'en ai. Je croi que Dieu, par sa prescience infinie, aïant prévû toutes les suites de toutes les loix possibles qu'il pouvoit établir, a uni son Verbe à telle nature humaine, & dans telles circonstances, que l'ouvrage qui suivra de cette union, lui doit faire plus d'honneur, que tout autre ouvrage qui seroit produit par toute autre voïe. Dieu encore un coup aïant prévû qu'agissant dans l'humanité sainte de nôtre Mediateur par des voïes tres-simples & tres-générales, je veux dire, par les plus dignes des attributs divins, elle devoit faire un tel usage de sa puissance, ou former avec une liberté parfaite une telle suite de desirs, car

Voyez le 9. Entr. Nomb. 10. 11. 12.

Dieu laiſſe agir librement les cauſes libres, que ces deſirs étant exaucez, & meritant de l'être à cauſe de ſon ſacrifice, l'Egliſe future qui en devoit être formée ſeroit plus ample & plus parfaite, que ſi Dieu avoit choiſi toute autre nature dans toute autre circonſtance.

Comparez donc, je vous prie, l'idée que vous avez de la Providence avec la mienne. Laquelle des deux marque plus de ſageſſe & de preſcience? La mienne porte le caractere de la qualité la plus impénétrable de la Divinité, qui eſt de prévoir les actes libres de la créature dans toutes ſortes de circonſtances. Selon la mienne, Dieu ſe ſert auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes néceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins. Selon la mienne, Dieu ne forme point aveuglément ſes ſages deſſeins. Avant que de les former, je parle humainement, il compare tous les ouvrages poſſibles avec tous les moïens poſſibles de les executer. Selon la mienne, Dieu doit retirer une gloire infinie de la ſageſſe de ſa conduite : mais ſa gloire n'ôte rien à celle des cauſes libres, auſquelles il communique ſa puiſſance

ſans les priver de leur liberté. Dieu leur donne part à la gloire de ſon ouvrage & du leur, en les laiſſant agir librement ſelon leur nature ; & par ce moïen il augmente la ſienne. Car il eſt infiniment plus difficile d'executer ſurement ſes deſſeins par des cauſes libres, que par des cauſes néceſſaires, ou néceſſitées, ou invinciblement déterminées par des ordres exprés & des expreſſions invincibles.

ARISTE. Je conviens, Theodore, qu'il y a plus de ſageſſe, & que Dieu tire plus de gloire, & mêmes l'humanité ſainte de nôtre Mediateur, ſelon cette idée de la Providence, que ſelon aucune autre.

THEODORE. Vous pourriez ajoûter que ſelon cette idée, on comprend fort bien comment Jeſus-Chriſt n'a point reçû inutilement une puiſſance ſouveraine ſur toutes les nations, & pourquoi il falloit unir ſon humanité ſainte avec la ſageſſe éternelle, afin qu'il executât heureuſement ſon ouvrage. Mais il ſuffit que vous conveniez, qu'une de ces deux Providences eſt plus ſage que l'autre : car il faudroit être bien impie pour attribuer à Dieu celle

qui paroît la moins digne de ses attributs.

XIX. ARISTE. Je me rends, Theodore. Mais expliquez-moi, je vous prie, d'où vient que Jesus-Christ dit lui-même, qu'il execute fidélement les volontez de son Pere. *Quæ placita sunt ei facio semper*, dit-il : & dans un autre endroit : *Ego ex me ipso non sum locutus, sed qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam & quid loquar. Et scio quia mandatum ejus vita æterna est. Quæ ergo ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor.* Comment accorder ces passages, & quantité d'autres semblables, avec ce sentiment, que Dieu ne forme point par des volontez particulieres tous les desirs de la volonté humaine de Jesus-Christ ? Cela m'embarrasse un peu.

Jean 8: 29.

Jean 12: 49. 50.

THEODORE. Je vous avoüe, Ariste, que je ne comprens pas seulement comment ces passages peuvent vous embarrasser. Quoi donc ! est-ce que vous ne sçavez pas que le Verbe divin, dans lequel subsiste l'humanité sainte du Sauveur, est la loi vivante du Pere Eternel, & qu'il y a mêmes contradiction que la volonté humaine de Jesus-Christ s'écarte jamais de cette

loi ? Dites-moi, je vous prie, lorsque vous donnez l'aumône, n'êtes-vous pas certain que vous faites la volonté de Dieu : & si vous êtiez bien assuré que vous n'avez jamais fait que de bonnes œuvres, ne pourriez-vous pas dire sans crainte, *quæ placita sunt ei, facio semper?*

ARISTE. Il est vrai. Mais il y auroit toûjours bien de la difference.

THEODORE. Fort grande assurément. Car comment sçavons-nous que nous faisons la volonté de Dieu en donnant l'aumône ? C'est peut-être que nous avons lû dans la Loi écrite, que Dieu nous ordonne de secourir les miserables ; ou que rentrant en nous-mêmes pour consulter la Loi divine, nous avons trouvé dans ce Code éternel, ainsi que l'appelle saint Augustin, que telle est la volonté de l'Etre infiniment parfait. Sçachez donc, Ariste, que le Verbe divin est la loi de Dieu même, & la regle inviolable de ses volontez ; que c'est-là que se trouvent tous les Commandemens divins. *In Verbo unigenito Patris est omne mandatum*, dit saint Augustin.* Scachez que tous les esprits, les uns plus, les autres moins, ont la liberté de consulter cette Loi. Scachez

que leur attention eſt la cauſe occaſionnelle qui leur en explique tous les Commandemens en conſequence des loix générales de leur union avec la Raiſon. Sçachez qu'on ne peut rien faire qui ne ſoit agréable à Dieu, lorſqu'on obſerve éxactement ce que l'on y trouve écrit. Sçachez ſur tout que l'humanité ſainte du Sauveur eſt unie plus étroitement à cette Loi, que la plus éclairée des intelligences; & que c'eſt par elle que Dieu a voulu nous en expliquer les obſcuritez. Mais prenez garde qu'il ne l'a pas privée de ſa liberté, ou du pouvoir de diſpoſer de cette attention, qui eſt la cauſe occaſionnelle de nos connoiſſances. Car aſſurément l'ame ſainte de Jeſus, quoique ſous la direction du Verbe, a le pouvoir de penſer à ce qui lui plaît pour executer l'ouvrage pour lequel Dieu l'a choiſie, puiſque Dieu par ſa qualité de Scrutateur des cœurs ſe ſert auſſi heureuſement des cauſes libres, que des cauſes néceſſaires pour l'execution de ſes deſſeins.

Confeſſ. l. 13. c. 15. Mandatum Patris ipſe eſt Filius. Quomodo enim non eſt mandatum Patris, quod eſt Verbum Patris? August. Serm. 140. De Verbis Evang. N. 6. *Voyez I. Lettre touchant le 2. & le 3. Vol. des Réfl. de M. A. & la Réponſe à ſa Diſſertation, & la I. Lettre que j'ai écrite touchant les ſiennes.*

XX. Ne penſez pas néanmoins, Ariſte, que Dieu ne quitte jamais la généralité de ſa conduite à l'égard de l'humanité de Jeſus-Chriſt, & qu'il ne forme

forme les desirs de cette ame sainte qu'en consequence des loix générales de l'union qu'elle a avec le Verbe. Lorsque Dieu prévoit que nôtre Mediateur, entre une infinité de bonnes œuvres qu'il découvre dans le Verbe en consequence de son attention, doit faire le choix dont les suites sont les meilleures qui puissent être : alors Dieu qui ne quitte jamais sans raison la simplicité de ses voïes, ne le détermine point par des volontez particulieres à faire ce qu'il prévoit qu'il fera suffisamment par l'usage de sa liberté en consequence des loix générales. Mais lorsque l'ame sainte du Sauveur, à cause des comparaisons infinies & infiniment infinies des combinaisons de tous les effets, qui sont ou qui seront des suites de ses desirs, pourroit bien choisir entre plusieurs bonnes œuvres, car il n'en peut faire que de bonnes, celles qui paroissent les meilleures, & dont les suites néanmoins ne seroient pas si avantageuses à son ouvrage : alors si Dieu retire plus de gloire de la beauté de l'ouvrage que de la simplicité des voïes, il la quitte cette simplicité, & il agit d'une maniere particuliere & extraordi-

naire dans l'humanité du Sauveur, afin qu'elle veüille précisément ce qui l'honorera le plus. Mais quoiqu'il agisse en elle de cette maniere, je croi qu'il ne la détermine jamais par des impressions invincibles de sentiment, quoique toûjours infaillibles, afin qu'elle ait aussi le plus de part qu'il est possible à la gloire de son ouvrage. Car cette conduite qui fait honneur à la liberté & à la puissance de Jesus-Christ, est encore plus glorieuse à Dieu que toute autre, puisqu'elle exprime sa qualité de Scrutateur des cœurs, & témoigne hautement qu'il sçait se servir aussi heureusement des causes libres que des causes nécessaires pour l'execution de ses desseins.

ARISTE. Je comprens, Theodore, parfaitement vôtre pensée. Vous voulez que Dieu ne quitte jamais sans de grandes raisons la simplicité & la généralité de ses voïes, afin que sa Providence ne ressemble point à celle des intelligences bornées. Vous voulez que sa prescience soit le fondement de la prédestination mêmes de Jesus-Christ; & que s'il a uni son Verbe à telle nature & dans telles circonstances, c'est qu'il a prévû que l'ouvrage qui devoit

ſuivre de cette prédeſtination, laquelle eſt la cauſe & le fondement de celle de tous les Elûs, en conſequence des loix générales qui ſont l'Ordre de la Grace; que cet ouvrage, dis-je, ſeroit le plus beau qui ſe puiſſe produire par les voïes les plus divines. Vous voulez que l'ouvrage & les voïes jointes enſemble; tout cela ſoit plus digne de Dieu, que tout autre ouvrage produit par toute autre voïe.

XXI. THEODORE. Oüi, Ariſte, je le veux, par ce principe, que Dieu ne peut agir que pour lui, que par l'amour qu'il ſe porte à lui-même, que par ſa volonté, qui n'eſt point comme en nous une impreſſion qui lui vienne d'ailleurs, & qui le porte ailleurs; en un mot que pour ſa gloire, que pour exprimer les perfections divines qu'il aime invinciblement, qu'il ſe glorifie de poſſeder, & dans leſquelles il ſe complait par la néceſſité de ſon Etre. Il veut que ſon ouvrage porte par ſa beauté & par ſa magnificence le caractere de ſon excellence & de ſa grandeur, & que ſes voïes ne démentent point ſa ſageſſe infinie & ſon immutabilité. S'il y a des défauts dans ſon ouvrage, des monſtres

parmi les corps, & une infinité de pécheurs & de damnez : c'eſt qu'il ne peut y avoir de défauts dans ſa conduite ; c'eſt qu'il ne doit pas former ſes deſſeins indépendemment des voïes. Il a fait pour la beauté de l'Univers & pour le ſalut des hommes, tout ce qu'il peut faire, non abſolument, mais agiſſant comme il doit agir, agiſſant pour ſa gloire ſelon tout ce qu'il eſt. Il aime toutes choſes à proportion qu'elles ſont aimables. Il veut la beauté de ſon ouvrage, & que tous les hommes ſoient ſauvez : il veut la converſion de tous les pécheurs : mais il aime davantage ſa ſageſſe, il l'aime invinciblement, il la ſuit inviolablement. L'ordre immuable de ſes divines perfections, voilà ſa loi & la regle de ſa conduite : loi qui ne lui défend pas de nous aimer, & de vouloir que toutes ſes créatures ſoient juſtes, ſaintes, heureuſes & parfaites : mais loi qui ne lui permet pas de quitter à tous momens pour des pécheurs la généralité de ſes voïes. Sa Providence porte aſſez de marques de ſa bonté pour les hommes. Souffrons, réjoüiſſons-nous qu'elle exprime auſſi tous ſes autres attributs.

THEOTIME. Hé bien, Ariste, que pensez-vous de la Providence divine?

ARISTE. Je l'adore & je m'y soûmets.

THEODORE. Il faudroit, Ariste, des discours infinis pour vous faire considerer toutes les beautez de cette Providence adorable, & pour en faire remarquer les principaux traits dans ce que nous voïons arriver tous les jours. Mais je vous ai, ce me semble, suffisamment expliqué le principe. Suivez-le de prés, & vous comprendrez assûrément que toutes ces contradictions qui font pitoyablement triompher les ennemis de la Providence, sont autant de preuves qui démontrent ce que je viens de vous dire.



XIII. ENTRETIEN.

Qu'il ne faut point critiquer la maniere ordinaire de parler de la Providence. Quelles sont les principales loix générales par lesquelles Dieu gouverne le monde. De la Providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conserve à son Eglise.

I. ARISTE. Ah, Theodore ! que l'idée que vous m'avez donnée de la Providence me paroît belle & noble, mais de plus quelle est féconde & lumineuse, qu'elle est propre à faire taire les libertins & les impies ! Jamais principe n'eut plus de suites avantageuses à la Religion & à la Morale. Qu'il répand de lumieres, qu'il dissipe de difficultez cet admirable principe ! Tous ces effets qui se contredisent dans l'Ordre de la Nature & dans celui de la Grace, ne marquent nulle contradiction dans la cause qui les produit : ce sont au contraire autant de preuves évidentes de l'uniformité de sa conduite. Tous ces maux qui nous affligent, tous ces dé-

fordres qui nous choquent, tout cela s'accorde aiſément avec la ſageſſe, la bonté, la juſtice de celui qui regle tout. Je voulois qu'on arrachât les méchans qui vivent parmi les bons : mais j'attens en patience la conſommation des ſiécles, le jour de la moiſſon, ce grand jour deſtiné à rendre à chacun ſelon ſes œuvres. Il faut que l'ouvrage de Dieu s'execute par des voïes qui portent le caractere de ſes attributs. J'admire preſentement le cours majeſtueux de la Providence générale.

THEODORE. Je voi bien, Ariſte, que vous avez ſuivi de prés & avec plaiſir le principe que je vous ai expoſé ces jours-ci, car vous en paroiſſez encore tout émû. Mais l'avez-vous bien ſaiſi, vous en êtes-vous bien rendu le maître ? C'eſt de quoi je doute encore, car il eſt bien difficile que depuis ſi peu de tems vous l'aïez aſſez medité pour vous en mettre en pleine poſſeſſion. Faites-nous part, je vous prie, de quelques-unes de vos réfléxions, afin de me délivrer de mon doute, & que je ſois en repos. Car plus les principes ſont utiles, plus ils ſont féconds, plus eſt-il dangereux de ne les prendre pas tout-à-fait bien.

II. ARISTE. Je le croi ainsi, Theodore. Mais ce que vous nous avez dit est si clair, vôtre maniere d'expliquer la Providence s'accorde si parfaitement avec l'idée de l'Etre infiniment parfait, & avec tout ce que nous voïons arriver, que je sçai bien qu'elle est véritable. Que je sens de joïe de me voir délivré du préjugé dans lequel je voi que donne le commun du monde, & mêmes bien des Philosophes ! Dés qu'il arrive quelque malheur à un méchant homme, ou connu pour tel, chacun juge aussi-tôt des desseins de Dieu, & décide hardiment que Dieu l'a voulu punir. Mais s'il arrive, ce qui n'arrive que trop, qu'un fourbe, qu'un scelerat réussisse dans ses entreprises, ou qu'un homme de bien succombe à la calomnie de ses ennemis ; est-ce que Dieu veut punir celui-ci, & récompenser celui-là ? Nullement. C'est, disent les uns, que Dieu veut éprouver la vertu de cet homme de bien ; & les autres, que c'est un malheur qu'il a seulement permis, & qu'il n'a pas eu dessein de causer. Je trouve que ces peuples qui font gloire de haïr & de mépriser les pauvres, sur ce principe, que Dieu lui-

même haït & méprise les miserables, puisqu'il les laisse dans leurs miseres, raisonnent plus consequemment. De quoi s'avise-t'on de juger des desseins de Dieu ? Ne devroit-on pas comprendre qu'on n'y connoît rien, puisqu'on se contredit à tous momens ?

THEODORE. Est-ce là, Ariste, comment vous prenez mes principes ? Est-ce là l'usage que vous en faites ? Je trouve que ceux que vous condamnez ont plus de raison que vous.

ARISTE. Comment, Theodore ! Je pense que vous raillez, ou que vous voulez vous divertir à me contredire.

THEODORE. Nullement.

ARISTE. Quoi donc ! est-ce que vous approuvez l'impertinence de ces Historiens passionnez, qui aprés avoir raconté la mort d'un Prince, jugent des desseins de Dieu sur lui selon leur passion & les interêts de leur nation ? Il faut bien que les Ecrivains Espagnols, où les François aïent tort; ou peut-être les uns & les autres, lorsqu'ils décrivent la mort de Philippes II. Ne faut-il pas que les Rois meurent aussi bien que nous ?

THEODORE. Ces Historiens ont

tort : mais vous n'avez pas raison. Il ne faut pas juger que Dieu a dessein de faire du mal à un Prince ennemi que nous haïssons. Cela est vrai. Mais on peut, & on doit croire qu'il a dessein de punir les méchans, & de récompenser les bons. Ceux qui jugent de Dieu sur l'idée qu'ils ont de la justice éxacte de l'Etre infiniment parfait, en jugent bien ; & ceux qui lui attribuënt des desseins qui favorisent leurs inclinations dereglées, en jugent tres-mal.

III. ARISTE. Il est vrai : mais c'est une des suites des loix naturelles, que tel soit accablé sous les ruïnes de sa maison ; & le plus homme de bien n'en auroit pas échapé.

THEODORE. Qui en doute ? Mais avez-vous déja oublié que c'est Dieu qui a établi ces loix naturelles. La fausse idée d'une nature imaginaire vous occupe encore quelque peu l'esprit, & vous empêche de bien prendre le principe que je vous ai expliqué. Prenez donc garde. Puisque c'est Dieu qui a établi les loix naturelles, il a dû combiner le Physic avec le Moral, de maniere que les suites de ces loix soient les meilleures qui puissent être, je veux

dire les plus dignes de ſa juſtice & de ſa bonté, auſſi-bien que de ſes autres attributs. Ainſi on a raiſon de dire, que la mort terrible d'un brutal & d'un impie eſt un effet de la vengeançe divine. Car quoique cette mort ne ſoit communément qu'une ſuite des loix naturelles que Dieu a établies, il ne les a établies que pour de ſemblables effets. Mais s'il arrive quelque malheur à un homme de bien dans le tems qu'il va faire une bonne œuvre, on ne doit pas dire que Dieu l'a voulu punir, parce que Dieu n'a pas établi des loix générales en vûë de ſemblables effets. On doit dire, ou que Dieu l'a permis ce malheur, à cauſe que c'eſt une ſuite naturelle de ces loix qu'il a établies pour de meilleurs effets; ou qu'il a eu deſſein par là d'éprouver cet homme de bien, & de lui faire meriter ſa récompenſe. Car entre les motifs que Dieu a eus de combiner de telle & telle maniere le Phyſic avec le Moral, il faut aſſurément mettre en compte les grands biens que Dieu a prévû que par le ſecours de ſa grace nous tirerions de nos miſeres preſentes.

Ainſi les hommes ont raiſon d'attri-

buer à la justice de Dieu les maux qui arrivent aux méchans. Mais je croi qu'ils se trompent en deux manieres. La premiere, c'est qu'ils ne font de ces jugemens que dans les punitions extraordinaires, & qui leur frappent l'esprit. Car si un scelerat meurt de la fiévre, ils ne jugent pas ordinairement que c'est une punition de Dieu. Il faut pour cela qu'il meure d'un coup de foudre, ou par la main du bourreau. La seconde, c'est qu'ils s'imaginent que les punitions remarquables sont des effets d'une volonté particuliere de Dieu. Autre faux jugement, qui ôtant à la Providence divine sa simplicité & sa généralité, en efface le caractere de la prescience infinie & de l'immutabilité. Car assurément il faut infiniment plus de sagesse pour combiner le Physic avec le Moral ; de maniere que tel se trouve justement puni de ses violences en consequence de l'enchaînement des causes, que de le punir par une Providence particuliere & miraculeuse.

ARISTE. C'est ainsi, Theodore, que je le comprens. Mais ce que vous dites-là ne justifie pas la temerité de ceux qui jugent hardiment des desseins

de Dieu dans tout ce qu'ils voïent arriver.

IV. THEODORE. Je ne pretens pas aussi qu'ils aïent toûjours raison. Je dis seulement qu'ils ont raison, quand leurs jugemens sont exempts de passion & d'interêt, & qu'ils sont appuïez sur l'idée que nous avons tous de l'Etre infiniment parfait. Encore ne pretens-je pas qu'ils fassent bien de dire trop affirmativement, que Dieu a eu tel ou tel dessein. Par exemple, il me paroît certain qu'un des motifs de l'établissement des loix générales a été telle affliction de tel homme de bien, si Dieu a prévû que ce lui seroit un grand sujet de merite. Ainsi Dieu a voulu cette affliction, qui nous paroît à nous autres, qui n'en prévoïons pas les suites, ne pas s'accorder avec sa bonté. Ceux donc qui décident que Dieu a seulement permis que tel malheur arrivât à tel, font un faux jugement. Mais que voulez-vous, Ariste ? Il vaut mieux laisser aux hommes, prévenus comme ils sont de leur nature imaginaire, la liberté de juger trop affirmativement des desseins de Dieu, que de les critiquer sur la contradiction de leurs jugemens touchant

des effets qui paroiſſent contredire les attributs divins. Qu'importe que les eſprits ſe contrediſent & s'embarraſſent ſelon leurs fauſſes idées, pourvû qu'au fonds on ne ſe trompe point dans les choſes eſſentielles ? Pourvû que les hommes ne donnent point à Dieu des deſſeins contraires à ſes attributs, & qu'ils ne le faſſent point agir pour favoriſer leurs paſſions, je croi qu'il faut les écouter paiſiblement. Au lieu de les embarraſſer par des contradictions qui ſelon leurs principes ſont inexpliquables, la charité veut qu'on reçoive ce qu'ils diſent, pour les affermir dans l'idée qu'ils ont de la Providence, puiſqu'ils ne ſont point en état d'en avoir une meilleure. Car il vaut encore mieux attribuer à Dieu une Providence humaine, que de croire que tout ſe fait au hazard. Mais de plus ils ont raiſon dans le fonds. Tel impie eſt mort : on peut dire hardiment que Dieu a eu deſſein de le punir. On auroit encore plus de raiſon de dire que Dieu a voulu empêcher qu'il ne corrompît les autres, parce qu'effectivement Dieu veut toûjours par les loix générales qu'il a établies faire tout le bien qui ſe peut. Tel

homme de bien eſt mort avant l'âge, lorſqu'il alloit ſecourir un miſerable : on ne doit point craindre de juger, quand mêmes il auroit été frappé de la foudre, que Dieu l'a voulu récompenſer. On peut dire de lui ce que l'Ecriture dit d'Hénoch : *Raptus eſt ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.* La mort l'a enlevé, de peur que le ſiécle ne lui corrompît l'eſprit & le cœur. C'eſt que tous ces jugemens ſont conformes à l'idée que nous avons de la juſtice & de la bonté de Dieu, & qu'ils s'accordent aſſez bien avec les deſſeins qu'il a eus, lorſqu'il a établi les loix générales qui reglent le cours ordinaire de ſa Providence. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe trompe ſouvent dans ces jugemens. Car apparemment tel ou tel homme de bien qui eſt mort jeune, auroit encore acquis de plus grands merites, & converti bien des pecheurs, s'il eût vécû plus longtems dans les circonſtances où il ſe ſeroit trouvé en conſequence des loix générales de la Nature & de la Grace. Mais ces ſortes de jugemens, quoiqu'un peu temeraires ou hardis, n'ont point de mauvais effets : & ceux qui les font

ne pretendent point tant qu'on les croïé véritables, qu'on adore la sagesse & la bonté de Dieu dans le gouvernement du monde.

ARISTE. Je vous entens, Theodore. Il vaut mieux que les hommes parlent mal de la Providence, que de n'en parler jamais.

THEODORE. Non, Ariste. Mais il vaut mieux que les hommes parlent souvent de la Providence selon leurs foibles idées, que de n'en parler jamais. Il vaut mieux que les hommes parlent de Dieu humainement, que de n'en dire jamais rien. Il ne faut jamais mal parler ni de Dieu, ni de sa Providence. Cela est vrai. Mais il nous est permis de bégayer sur ces matieres si relevées, pourvû que ce soit selon l'analogie de la foi. Car Dieu se plaist dans les efforts que nous faisons pour raconter ses merveilles. Croïez-moi, Ariste; on ne peut gueres plus mal parler de la Providence, que de n'en dire jamais rien.

THEOTIME. Voudriez-vous, Ariste, qu'il n'y eût que les Philosophes qui parlassent de la Providence, & entre les Philosophes que ceux qui en ont l'idée que vous en avez maintenant?

V. ARISTE. Je voudrois, Theotime, que les hommes ne parlassent jamais de la Providence d'une maniere propre à faire croire aux simples, que les méchans ne réüssissent jamais dans leurs entreprises. Car la prosperité des impies est un fait si constant, que cela peut jetter, & que cela jette souvent de la défiance dans les esprits. Si les biens & les maux temporels étoient à peu prés reglez suivant les mérites, & la confiance en Dieu, la maniere dont on parle ordinairement de la Providence n'auroit point de mauvaises suites. Mais prenez-garde : la plûpart des hommes, & ceux-là principalement qui ont le plus de pieté, tombent dans de tres-grands malheurs ; parce qu'au lieu de se servir dans leurs besoins des moïens sûrs que leur fournit la Providence générale, ils tentent Dieu dans l'esperance trompeuse d'une Providence particuliere. S'ils ont un procés, par exemple, ils négligent de faire les écritures nécessaires pour instruire les Juges de la justice de leur cause. S'ils ont des ennemis ou des envieux qui leur dressent des embusches ; au lieu de veiller sur eux pour découvrir leurs des-

ſeins, ils s'attendent que Dieu ne manquera pas de les proteger. Les femmes qui ont un mari fâcheux, au lieu de le gagner par la patience & l'humilité, vont en faire leurs plaintes à tous les gens de bien qu'elles connoiſſent, & le recommander à leurs prieres. On n'obtient pas toûjours par ce moïen ce qu'on deſire & ce qu'on eſpere : & alors on ne manque gueres de murmurer contre la Providence, & d'entrer dans des ſentimens qui offencent les perfections divines. Vous ſçavez, Theotime, les funeſtes effets que produit dans l'eſprit des ſimples une Providence mal entenduë, & que c'eſt principalement de là que la ſuperſtition tire ſon origine : ſuperſtition qui cauſe dans le monde une infinité de maux.

THEOTIME. Je vous avoüe, Ariſte, qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes euſſent une juſte idée de la Providence divine. Mais je vous ſoûtiens avec Theodore, que cela n'étant pas poſſible, il vaut mieux qu'ils en parlent comme ils font, que de n'en rien dire du tout. L'idéé qu'ils en ont, toute fauſſe qu'elle eſt, & mêmes cette pente naturelle qui fait que les eſprits ſe por-

tent à la superstition, leur est fort avantageuse dans l'état où ils sont, car cela les empêche de tomber dans mille désordres. Quand vous y aurez bien pensé, je croi que vous en demeurerez d'accord. Tel perd son procés pour avoir négligé les voïes naturelles de le gagner. Qu'importe, Ariste? La perte de son bien sera peut-être la cause de son salut. Assurément, si ce n'est point la paresse & la négligence qui l'ont porté à laisser tout là, mais un saint mouvement de confiance en Dieu, & la crainte d'entrer dans un esprit de chicane & de perdre son tems assez inutilement; si cela est, il a gagné son procés devant Dieu, quoiqu'il l'ait peut-être perdu devant les hommes. Car il lui reviendra plus de profit d'un procés perdu de cette maniere, que gagné d'une autre avec dépens, dommages & interêts.

VI. Nous sommes Chrêtiens, Ariste, nous avons droit aux vrais biens: le Ciel est maintenant ouvert, & Jesus-Christ nôtre Précurseur & nôtre Chef y est déja entré pour nous. Ainsi Dieu ne récompense plus, comme autrefois, nôtre confiance en lui par l'abondance

des biens temporels. Il en a de meilleurs pour ses enfans adoptez en Jesus-Christ. Ce tems est passé avec la loi. L'Alliance ancienne & figurative de la nouvelle est maintenant abrogée. Si nous étions Juifs, j'entens des Juifs charnels, nous aurions ici-bas une récompense proportionnée à nos mérites : encore un coup, je dis des Juifs charnels. Car les Juifs Chrêtiens ont eu part à la Croix de Jesus-Christ, avant que d'avoir part à sa gloire. Mais nous avons de meilleures esperances qu'eux, *meliorem & manentem substantiam*, fondées sur une meilleure alliance & de meilleures victimes : *Melioris testamenti sponsor factus est Jesus* ... *Melioribus hostiis quàm istis.* La prosperité des méchans ne doit plus étonner que les Chrêtiens Juifs, que les Mahometans, que ceux qui ne sçavent pas la difference qu'il y a entre les deux Alliances, entre la grace de l'Ancien Testament & celle du Nouveau, entre les biens temporels que Dieu distribuoit aux Juifs par le ministere des Anges, & les vrais biens que Dieu donne à ses enfans par nôtre Chef & nôtre Mediateur Jesus-Christ. On croit que les hommes doivent être miserables à

Heb. 10: 34.

Ibid. 7: 22. 9: 23.

proportion qu'ils ſont criminels. Il eſt vrai : mais dans le fonds on a raiſon de le croire, car cela arrivera tôt ou tard. Il n'y a point de Chrêtien qui ne ſçache, que le jour viendra auquel Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres. La proſperité des méchans ne peut donc ébranler que ceux qui manquent de foi, & qui ne reconnoiſſent point d'autres biens que ceux de la vie preſente. Ainſi, Ariſte, l'idée confuſe & imparfaite de la Providence qu'ont la plûpart des hommes, ne produit point tant de mauvais effets que vous le penſez dans les vrais Chrêtiens, quoiqu'elle trouble l'eſprit, & qu'elle inquiéte extrêmement le commun des hommes, qui remarquent ſouvent qu'elle ne s'accorde pas avec l'experience. Mais il vaut mieux qu'ils en aïent cette idée, que de n'en avoir point du tout ; ce qui arriveroit peu à peu, s'ils la laiſſoient effacer de leur eſprit par un ſilence pernicieux.

ARISTE. Je vous avouë, Theotime, que la foi empêche ſouvent qu'on ne tire des conſequences impies de la proſperité des méchans & des afflictions des gens de bien. Mais comme la foi n'eſt

pas si sensible que l'experience continuelle de ces évenemens fâcheux, elle n'empêche pas toûjours que l'esprit ne s'ébranle & ne se défie de la Providence. De plus les Chrétiens ne suivent presque jamais les principes de leur Religion: ils parlent des biens & des maux comme les Juifs charnels. Quand un pere exhorte son fils à la vertu, il ne craint point de lui dire, que s'il est homme de bien, toutes ses entreprises réüssiront. Croïez-vous que son fils pense aux vrais biens ? Helas ! peut-être que le pere n'y pensa jamais lui-même. Cependant les libertins qui remarquent avec soin les contradictions de tous ces discours qu'on fait sans réfléxion sur la Providence, ne manquent pas d'en tirer des preuves de leur impieté ; & elles sont si sensibles ces preuves, & si palpables, qu'il suffit qu'ils les proposent pour ébranler les gens de bien, & pour renverser ceux que la foi ne
Luc. 13. 4. soûtient point. *Pensez-vous*, dit Jesus-Christ, *que ces dix-huit personnes qui furent écrasées sous les ruïnes de la tour de Siloë, fussent plus criminelles ou plus redevables à la justice de Dieu, que les autres habitans de Jerusalem? Non*, dit-il, *mais*

vous perirez tous si vous ne faites pénitence. Voilà comme il faut parler aux hommes pour leur apprendre qu'en cette vie les plus miserables ne sont pas pour cela les plus criminels ; & que ceux qui vivent dans l'abondance, au milieu des plaisirs & des honneurs, ne sont pas pour cela plus cheris de Dieu, ni protegez d'une Providence plus particuliere.

VII. THEOTIME. Oüi, Ariste. Mais tout le monde n'est pas toûjours en état de goûter cette vérité. *Durus est hic sermo.* Les charnels, ceux qui ont encore l'esprit Juif, n'y comprennent rien. Il faut parler aux hommes selon leur portée, & s'accommoder à leur foiblesse pour les gagner peu à peu. Il faut conserver soigneusement dans leur esprit l'idée de la Providence telle qu'ils sont capables de l'avoir. Il faut leur promettre le centuple : qu'ils l'entendent comme ils pourront selon les dispositions de leur cœur. Les charnels l'entendront mal, il est vrai : mais il vaut encore mieux qu'ils croïent que la vertu sera mal récompensée, que de ne l'être point du tout. Elle le sera mêmes parfaitement bien selon leurs fausses

idées. Quelque libertin leur ſera remarquer qu'on leur fait de vaines promeſſes. Je le veux. Mais peut-être cela ſervira-t'il à leur faire comprendre qu'ils ſe trompent eux-mêmes, & que les biens qu'ils eſtiment ſi fort ſont bien peu de choſe, puiſque Dieu les diſtribuë ſi mal à leur gré, & ſelon leurs préjugez. Aſſurément, Ariſte, on ne peut gueres trop parler de la Providence, quand mêmes on n'y connoîtroit rien. Car cela réveille toûjours dans l'eſprit cette penſée, qui eſt le fondement de toutes les Religions, qu'il y a un Dieu qui récompenſe & qui punit. L'idée confuſe de la Providence eſt auſſi utile que celle que vous en avez, pour porter à la vertu le commun des hommes. Elle ne peut éclaircir les difficultez des impies : on ne peut la défendre ſans tomber dans un nombre infini de contradictions. Cela eſt vrai. Mais c'eſt de quoi les ſimples ne s'embarraſſent gueres. La foi les ſoûtient ; & leur ſimplicité, leur humilité les met à couvert contre les attàques des libertins. Ainſi je croi que dans les diſcours faits pour tout le monde, il faut parler de la Providence ſelon l'idée la plus commune :

& ce que Theodore nous a appris, il faut le garder pour faire taire les prétendus esprits forts, & pour rassurer ceux qui se trouveroient ébranlez par la consideration des effets qui paroissent contredire les perfections divines. Encore doit-on supposer qu'ils soient capables de l'attention necessaire pour suivre vos principes : car autrement ce seroit bien le plus court, s'ils étoient Chrêtiens, de les arrêter uniquement par l'autorité de l'Ecriture.

ARISTE. Je me rends, Theotime. Il faut parler aux hommes selon leurs idées, lorsqu'ils ne sont point en état d'approfondir les matieres. Si on critiquoit le sentiment confus qu'ils ont de la Providence, on leur seroit peut-être un sujet de chûte. Il seroit facile de les embarrasser par les contradictions où ils tombent. Mais il seroit fort difficile de les délivrer de leur embarras. Car il faut trop d'application pour reconnoître & pour suivre les vrais principes de la Providence. Je le comprens, Theotime, & je pense que c'est principalement pour cela que Jesus-Christ & les Apôtres ne nous ont point enseigné formellement les principes de rai-

ſon dont les Theologiens ſe ſervent pour apppuïer les véritez de la foi. Ils ont ſuppoſé que les perſonnes éclairées ſçauroient ces principes, & que les ſimples, qui ſe rendent uniquement à l'autorité, n'en auroient pas beſoin, & qu'ils pourroient mêmes en être choquez & les prendre mal, faute d'application & d'intelligence. Je ſuis donc bien reſolu de laiſſer aux hommes la liberté de parler à leur maniere de la Providence, pourvû qu'ils ne diſent rien qui bleſſe ouvertement les attributs divins; pourvû qu'ils ne donnent pas à Dieu des deſſeins injuſtes & bizarres, & qu'ils ne le faſſent point agir pour ſatisfaire leurs inclinations déreglées. Mais pour les Philoſophes, & ſur tout certains pretendus eſprits forts, aſſurément je ne ſouffrirai pas leurs impertinentes railleries. J'eſpere que j'aurai mon tour, & que je les embarraſſerai fort. Ils m'ont quelquefois réduit au ſilence, mais je les obligerai bien à ſe taire. Car j'ai maintenant de quoi répondre à tout ce qu'ils m'ont objecté de plus ſpecieux & de plus fort.

VIII. THEODORE. Prenez-garde, Ariſte, que la vanité & l'amour

propre n'animent un peu vôtre zele. Ne cherchez point d'adverſaires pour avoir la gloire & le plaiſir de les vaincre. C'eſt la vérité qu'il faut faire triompher de ceux qui l'ont combatuë. Si vous prétendez les confondre, vous ne les gagnerez pas, & peut-être qu'ils vous confondront encore. Car, je le veux, vous avez de quoi les obliger au ſilence; mais c'eſt ſuppoſé qu'ils veulent entendre raiſon: ce qu'aſſurément ils ne feront pas, quand ils ſentiront que vous voulez l'emporter. S'ils vous raillent, ils auront les rieurs de leur côté. S'ils s'effraïent, ils répandront la fraïeur dans les eſprits. Vous ſerez ſeul avec vos principes, auſquels perſonne ne comprendra rien. Je vous conſeille donc, Ariſte, de prendre en particulier ces perſonnes que vous avez en vûë, & de leur propoſer vôtre ſentiment, comme pour apprendre d'eux ce que vous devez en croire. Il faudra pour vous répondre qu'ils s'appliquent à l'examiner, & peut-être que l'évidence les convaincra. Prenez-garde ſur tout qu'ils ne s'imaginent pas que vous les joüiez. Parlez en diſciple de bonne foi, afin qu'ils ne reconnoiſſent point vôtre

charitable dissimulation. Mais lorsque vous aurez reconnu que la vérité les pénetre, alors combattez-la sans craindre qu'ils l'abandonnent. Ils la regarderont comme un bien qui leur appartient, & qu'ils auront acquis par leur application & par leur travail. Ils prendront interest dans sa défense ; non peut-être qu'ils l'aiment véritablement, mais parce que leur amour propre y trouvera son compte. Ainsi vous les engagerez dans le parti de la verité, & vous formerez entr'elle & eux des liaisons d'interêt qu'ils ne rompront pas facilement. La plûpart des hommes regardent la vérité comme un meuble fort inutile, ou plûtôt comme un meuble fort embarrassant & fort incommode. Mais lorsqu'elle est de leur invention, & qu'ils la regardent comme un bien qu'on veut leur enlever, ils s'y attachent si fort, & la considerent si attentivement, qu'ils ne peuvent plus l'oublier.

ARISTE. Vous avez raison, Theodore : pour gagner seurement les gens, il faut trouver le moïen de dédommager leur amour propre : c'est là le secret. Je tâcherai de suivre éxactement

vôtre conſeil charitable. Mais penſez-vous que je poſſede aſſez bien vos principes pour en convaincre les autres, & pour répondre à toutes leurs difficultez.

Theodore. Si vous êtes bien reſolu de prendre avec vos gens l'air & les manieres de diſciple, il n'eſt pas néceſſaire que vous les ſçachiez plus éxactement ces principes. Ils vous les apprendront auſſi-bien que moi.

Ariste. Comment, Theodore, auſſi-bien que vous?

Theodore. Mieux que moi, Ariſte: vous le verrez par experience. Souvenez-vous ſeulement des principales véritez que je vous ai expliquées, & auſquelles vous devez rapporter toutes les interrogations que vous leur ferez.

Souvenez-vous que Dieu ne peut agir que ſelon ce qu'il eſt, que d'une maniere qui porte le caractere de ſes attributs; qu'ainſi il ne forme point ſes deſſeins indépendemment des voïes de les executer, mais qu'il choiſit & l'ouvrage & les voïes, qui toutes enſemble expriment davantage les perfections qu'il ſe glorifie de poſſeder, que tout autre ouvrage par toute autre voïe.

Voilà, Ariste, le principe le plus général & le plus fécond.

Souvenez-vous que plus il y a de simplicité, d'uniformité, de généralité dans la Providence, y aïant égalité dans le reste, plus elle porte le caractere de la Divinité; qu'ainsi Dieu gouverne le monde par des loix générales, pour faire éclater sa sagesse dans l'enchaînement des causes.

Mais souvenez-vous que les créatures n'agissent point les unes sur les autres par leur efficace propre, & que Dieu ne leur a communiqué sa puissance que parce qu'il a établi leurs modalitez causes occasionnelles, qui déterminent l'efficace des loix générales qu'il s'est prescrit. Tout dépend de ce principe.

XI. Voici, Ariste les loix générales selon lesquelles Dieu regle le cours ordinaire de sa Providence.

1. Les loix générales des communications des mouvemens, desquelles loix le choc des corps est la cause occasionnelle ou naturelle. C'est par l'établissement de ces loix que Dieu a communiqué au soleil la puissance d'éclairer, au feu celle de brûler, & ainsi des autres

vertus qu'ont les corps pour agir les uns sur les autres ; & c'est en obeïssant à ses propres loix que Dieu fait tout ce que font les causes sécondes.

2. Les loix de l'union de l'ame & du corps, dont les modalitez sont reciproquement causes occasionnelles de leurs changemens. C'est par ces loix que j'ai la puissance de parler, de marcher, de sentir, d'imaginer, & le reste ; & que les objets ont par mes organes le pouvoir de me toucher & de m'ébranler. C'est par ces loix que Dieu m'unit à tous ses ouvrages.

3. Les loix de l'union de l'ame avec Dieu, avec la substance intelligible de la Raison universelle, desquelles loix nôtre attention est la cause occasionnelle. C'est par l'établissement de ces loix que l'esprit a le pouvoir de penser à ce qu'il veut, & de découvrir la vérité. Il n'y a que ces trois loix générales que la Raison & l'experience nous apprennent ; mais l'autorité de l'Ecriture nous en fait connoître encore deux autres, sçavoir :

4. Les loix générales qui donnent aux Anges bons & mauvais, pouvoir sur les corps, substances inferieures à

leur nature. C'eſt par l'efficace de ces loix que les Anges ont gouverné le peuple Juif, qu'ils l'ont puni & récompenſé par des biens & des maux temporels, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçû de Dieu. C'eſt par l'efficace de ces loix que les Demons ont encore le pouvoir de nous tenter, & que nos Anges tùtelaires ont celui de nous défendre. Les cauſes occaſionnelles de ces loix ſont leurs deſirs pratiques: car il y a contradiction qu'un autre que le Créateur des corps en puiſſe être le moteur.

Voyez le dernier Eclairciſſement du Traité de la Nature & de la Grace, & la Réponſe à la Diſſertation de M. Arn. contre cet Eclairciſſement.

5. Les loix enfin par leſquelles Jeſus-Chriſt a reçû la ſouveraine puiſſance dans le Ciel & ſur la terre, non ſeulement ſur les corps, mais ſur les eſprits; non ſeulement pour diſtribuer les biens temporels, comme les Anges à la Synagogue, mais pour répandre dans les cœurs la grace intérieure qui nous rend enfans de Dieu, & qui nous donne droit aux biens éternels. Les cauſes occaſionnelles de ces loix ſont les divers mouvemens de l'ame ſainte de Jeſus. Car nôtre Mediateur & Souverain Prêtre intercede ſans ceſſe, & ſon interceſſion eſt toûjours & tres-promtement exaucée.

Voyez le II. Diſcours du Traité de la Nature & de la Grace.

Voilà

Voilà, Ariſte, les loix les plus généales de la Nature & de la Grace, que Dieu ſuit dans le cours ordinaire de ſa Providence. C'eſt par ces loix qu'il execute ſes deſſeins d'une maniere qui porte admirablement le caractere de ſa preſcience infinie, de ſa qualité de Scrutateur des cœurs, de ſon immutabilité & de ſes autres attributs. C'eſt par ces loix qu'il communique ſa puiſſance aux créatures, & qu'il leur donne part à la gloire de l'ouvrage qu'il execute par leur miniſtere. C'eſt mêmes par cette communication de ſa puiſſance & de ſa gloire qu'il rend le plus d'honneur à ſes attributs. Car il faut une ſageſſe infinie pour ſe ſervir auſſi heureuſement des cauſes libres que des cauſes néceſſaires dans l'execution de ſes deſſeins.

Mais quoique Dieu ſe ſoit preſcrit ces loix générales, & encore quelques autres, dont il n'eſt pas néceſſaire de parler, comme ſont celles par leſquelles le feu de l'enfer a le pouvoir de tourmenter les Demons, les eaux du Batême celui de nous purifier, & autrefois les eaux tres-ameres de la jalouſie *Nombre 6.* celui de punir l'infidelité des femmes; & ainſi des autres; quoique Dieu ſe

ſoit, dis-je, preſcrit ces loix, & qu'il ne quitte point ſans de grandes raiſons la généralité de ſa conduite, ſouvenez-vous bien que lorſqu'il reçoit plus de gloire en la quittant qu'en la ſuivant, alors il ne manque jamais de l'abandonner. Car pour accorder les contradictions qui paroiſſent dans les effets de la Providence, il ſuffit que vous ſoûteniez que Dieu agit & doit agir ordinairement par des loix générales. Retenez-donc bien ces principes, & reglez vos interrogations de maniere, qu'elles ne tendent qu'à les faire enviſager aux perſonnes que vous prétendez convertir.

ARISTE. Je le ferai, Theodore: & j'eſpere que je réüſſirai dans mon deſſein. Car tous ces principes me paroiſſent ſi évidens, ſi bien liez les uns avec les autres, & tellement d'accord avec ce que nous voïons arriver, que pourvû que les préjugez & les paſſions ne mettent point trop d'obſtacle à l'impreſſion qu'ils doivent faire ſur leur eſprit, il ſera bien difficile qu'ils y réſiſtent. Je vous remercie de l'avis que vous m'avez donné de dédommager leur amour propre: car je voi bien que je gâterois tout, ſi je m'y prenois com-

me j'en aurois bonne en vie. Mais, Theodôre, supposé que je réüssisse dans mon dessein, & que je les aïe bien convaincus de la vérité de nos principes, comment pourrois-je les obliger à reconnoître l'autorité de l'Eglise, car ils sont nez dans l'heresie, & je voudrois bien les en retirer.

THEODORE. Vraiment, Ariste, voilà bien une autre affaire Vous pensez peut-être qu'il suffit de donner de bonnes preuves de l'infaillibilité de l'Eglise, pour convertir les Heretiques. Il faut, Ariste, que le Ciel s'en mêle. Car l'esprit de parti forme tous les jours tant de liaisons secretes dans le cœur de ceux qui y sont malheureusement engagez, que cela les aveugle & les ferme à la vérité. Si quelqu'un vous exhortoit à vous faire Huguenot, assurément vous ne l'écouteriez pas volontiers. Sçachez donc qu'ils sont peut-être plus ardents que nous : parce que dans l'état où ils se trouvent, ils se sont, plus souvent que nous, exhortez les uns les autres à donner des marques de leur fermeté. Aïant donc une infinité d'engagemens, de liaisons, de préjugez, de raisons d'amour propre qui les arrête dans leur

Secte, quelle adresse ne faut-il point pour les obliger à considerer sans prévention les preuves qu'on peut leur donner qu'ils sont dans l'erreur?

ARISTE. Je sçai, Theodore, que leur délicatesse est extrême sur le fait de la Religion, & que pour peu qu'on les frappe par cet endroit-là, toutes leurs passions se revoltent. Mais ne craignez point. Car outre que ceux dont je parle ne sont pas si sensibles que beaucoup d'autres; je prendrai si bien les manieres d'un disciple bien soûmis, que je les obligerai pour me répondre à examiner les doutes que je leur proposerai. Donnez-moi seulement quelques preuves de l'infaillibilité de l'Eglise conformes à l'idée que vous m'avez donnée de la Providence.

X. THEODORE. Il est certain par l'Ecriture, que les Heretiques n'osent rejetter, *que Dieu veut que tous les hom-* 1. Tim.
mes soient sauvez, & qu'ils viennent à la 2. 4.
connoissance de la vérité. Il faut donc trouver dans l'Ordre de la Providence de bons moïens pour faire venir tous les hommes à la connoissance de la vérité.

ARISTE. Je nie cette consequence.

Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvez : mais il ne veut pas faire tout ce qu'il faudroit pour les ſauver tous. S'il le vouloit, tous ſeroient ſauvez : les Chinois & tant d'autres peuples ne ſeroient pas privez de la connoiſſance du vrai Dieu & de ſon Fils Jeſus-Chriſt, en quoi conſiſte la vie éternelle,

THEODORE. Je ne vous dis pas, Ariſte, que Dieu veüille faire tout ce qu'il faudroit pour ſauver tous les hommes. Il ne veut pas faire à tous momens des miracles. Il ne veut pas répandre dans tous les cœurs des graces victorieuſes. Sa conduite doit porter le caractere de ſes attributs, & il ne doit point quitter ſans de grandes raiſons la généralité de ſa Providence. Sa ſageſſe ne lui permet pas de proportionner toûjours ſon ſecours au beſoin actuel des méchans & à la négligence prévûë des juſtes. Tous les hommes ſeroient ſauvez, s'il en uſoit de la ſorte envers nous. Je prétens ſeulement qu'il faut trouver dans la Providence des moïens généraux qui répondent à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connoiſſance de la vérité. Or on ne peut y arriver à cette connoiſſance que

par deux voïes, par celle de l'examen; ou par celle de l'autorité.

ARISTE. Je vous entens, Theodore, la voïe de l'examen répond peut-être à la volonté que Dieu a de sauver les Sçavans : mais Dieu veut sauver les pauvres, les simples, les ignorans, ceux qui ne sçavent pas lire, aussi-bien que Messieurs les Critiques. Encore ne voi-je pas que les Grotius, les Cocceïus, les Saumaises, les Buxtorfs, soient arrivez à cette connoissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Peut-être que Grotius en étoit proche quand la mort l'a surpris. Mais quoi! la Providence ne pourvoit-elle qu'au salut de ceux qui ont assez de vie, aussi-bien que d'esprit & de science, pour discerner la vérité de l'erreur? Assurément cela n'est pas vrai-semblable. La voïe de l'examen est tout-à-fait insuffisante. Maintenant que la raison de l'homme est affoiblie, il faut le conduire par la voïe de l'autorité. Cette voïe est sensible, elle est seure, elle est générale, elle répond parfaitement à la volonté que Dieu a, que tous les hommes viennent à la connoissance de la vérité. Mais où trouverons-nous cette

autorité infaillible, cette voïe seure que nous puissions suivre sans craindre l'erreur ? Les Heretiques pretendent qu'elle ne se trouve que dans les Livres Sacrez.

XI. THEODORE. Elle se trouve dans les Livres Sacrez, mais c'est par l'autorité de l'Eglise que nous le sçavons. Saint Augustin a eu raison de dire, que sans l'Eglise il ne croiroit pas à l'Evangile. Comment est-ce que les simples peuvent être certains que les quatre Evangiles que nous avons ont une autorité infaillible ? Les ignorans n'ont aucune preuve qu'ils sont des Auteurs qui portent leur nom, & qu'ils n'ont point été corrompus dans les choses essentielles ; & je ne sçai si les Sçavans en ont des preuves bien seures. Mais quand nous serions certains que l'Evangile de Saint Mathieu, par exemple, est de cet Apôtre, & qu'il est tel aujourd'hui, qu'il l'a composé : assurément si nous n'avons point d'autorité infaillible qui nous apprenne que cet Evangeliste a été divinement inspiré, nous ne pouvons point appuïer nôtre foi sur ses paroles comme sur celle de Dieu même. Il y en a qui prétendent

que la divinité des Livres Sacrez est si sensible, qu'on ne peut les lire sans s'en appercevoir. Mais sur quoi cette prétention est-elle appuïée ? Il faut autre chose que des soupçons & des préjugez pour leur attribuer l'infaillibilité. Il faut ou que le Saint Esprit le revele à chaque particulier, ou qu'il le revele à l'Eglise pour tous les particuliers. Or l'un est bien plus simple, plus général, plus digne de la Providence, que l'autre.

Mais je veux que tous ceux qui lisent l'Ecriture, sçachent par une révelation particuliere que l'Evangile est un Livre Divin, & qui n'a point été corrompu par la malice & la négligence des Copistes : qui nous en donnera l'intelligence ? Car la raison ne suffit pas pour en prendre toûjours le vrai sens. Les Sociniens sont raisonnables aussi-bien que les autres hommes ; & ils y trouvent que le Fils n'est point consubstantiel au Pere. Les Calvinistes sont hommes comme les Lutheriens ; & ils pretendent que ces paroles, *Prenez, mangez, ceci est mon corps*, signifient, dans le lieu où elles sont, que ce que Jesus-Christ donne à ses Apôtres n'est que la figure de son corps. Qui detrompera

les uns ou les autres ? Qui les conduira à la connoissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Il faudra à tous momens à chaque particulier une assistance du Saint Esprit que les Heretiques refusent à toute l'Eglise, lorsqu'elle est assemblée pour former ces décisions. Quelle extravagance, quel aveuglement, que d'orgueil ! On s'imagine qu'on entend mieux l'Ecriture que l'Eglise universelle, qui conserve le sacré dépôt de la tradition, & qui merite un peu plus que chaque particulier, que Jesus-Christ, qui en est le Chef, s'applique à la défendre contre les puissances de l'enfer.

XII. La plûpart de hommes sont persuadez que Dieu les conduit par une providence particuliere, ou plûtôt qu'il conduit ainsi ceux pour lesquels ils sont prévenus d'une grande estime. Ils sont disposez à croire que tel est cheri de Dieu de maniere, qu'il ne permettra pas qu'il tombe dans l'erreur ni qu'ils l'y engagent. Ils lui attribuënt un espece d'infaillibilité, & ils s'appuïent volontiers sur cette autorité chimerique qu'ils se sont faite par quantité de réflexions sur les grandes & excellentes qua-

litez du personnage, pour se délivrer du travail incommode de l'examen. Ce sont des aveugles qui en suivent d'autres, & qui tomberont avec eux dans le précipice. C'est que tout homme est sujet à l'erreur : *Omnis homo mendax*. Il est vrai que nous avons besoin d'une autorité visible maintenant que nous ne pouvons pas facilement rentrer en nous-mêmes pour consulter la Raison, & qu'il y a des véritez nécessaires au salut que nous ne pouvons apprendre que par la révelation. Mais cette autorité sur laquelle nous devons nous appuïer doit être générale, & l'effet d'une Providence générale. Dieu n'agit point ordinairement par des volontez particulieres dans les esprits pour empêcher qu'ils ne se trompent. Cela ne s'accommode pas avec l'idée que nous devons avoir de la Providence, qui doit porter le caractere des attributs divins. Dieu a commis à nôtre Mediateur le soin de nôtre salut. Mais Jesus-Christ lui-même imite autant que cela se peut, la conduite de son Pere, en faisant servir la Nature à la Grace, & en choisissant des moïens généraux pour l'execution de son ouvrage. Il a envoïé

ses Apôtres par tout le monde pour annoncer aux peuples les véritez de l'Evangile. Il a donné à son Eglise des Evêques, des Prêtres, des Docteurs, un Chef visible pour la gouverner. Il a établi des Sacremens pour répandre sa grace dans les cœurs : marques certaines qu'il construit son ouvrage par des voïes générales, & que les loix de la Nature lui fournissent. Jesus-Christ peut sans doute éclairer intérieurement les esprits sans le secours de la Prédication : mais apparemment il ne le fera pas. Il peut sans le Batême nous regenerer : mais il ne veut pas rendre inutiles ses Sacremens. Il n'agira jamais en tel & tel d'une maniere particuliere, sans quelque raison particuliere, sans quelque espece de nécessité. Mais où est la nécessité qu'il éclaire particulierement tel & tel Critique, afin qu'il prenne bien le sens d'un passage de l'Ecriture ? L'autorité de l'Eglise suffit pour empêcher qu'on ne s'égare : pourquoi ne veut-on pas s'y soûmettre ? Il suffit que Jesus-Christ conserve à l'Eglise son infaillibilité, pour conserver en même tems la foi dans tous les enfans humbles & obeïssans à leur mere. Malheur aux



témeraires & aux présomptueux qui s'attendent que Jesus-Christ les éclaire particulierement contre la Raison, contre l'ordre de sa conduite qu'il a reglé sur l'Ordre immuable. Jesus-Christ ne manque jamais d'assister les justes dans leurs besoins. Il ne leur refuse jamais la grace nécessaire pour vaincre les tentations. Il leur ouvre l'esprit dans la lecture des Livres Saints. Il récompense souvent leur foi par le don de l'intelligence. C'est que cela est conforme à l'Ordre, & nécessaire pour leur instruction, & l'édification des peuples. Mais pour conserver nôtre foi dans les matieres décidées, nous avons l'autorité de l'Eglise. Cela suffit : Il veut que nous y soïons soûmis. Il n'y a que lui de qui nous puissions recevoir les secours nécessaires pour vaincre les tentations. Voilà pourquoi il intercede sans cesse pour conserver en nous nôtre charité. Mais il n'intercede point sans cesse, afin que les présomptueux ne tombent point dans l'erreur en lisant les Ecritures ; nous aïant donné une autorité infaillible sur laquelle nous devons nous appuïer, celle de l'Eglise du Dieu vivant, qui est la colomne & le ferme appui de

la vérité, *columna & firmamentum veritatis.* 1. Tim. 3. 15.

ARISTE. Ce que vous me dites-là, Theodore, s'accorde parfaitement avec l'idée que vous m'avez donnée de la Providence. Dieu a ses loix générales, & nôtre Mediateur & nôtre Chef ses regles, qu'il suit inviolablement, comme Dièu ses loix, si l'Ordre immuable qui est la loi primitive de toutes les intelligences, ne demande des exceptions. Il est infiniment plus simple & plus conforme à la Raison, que Jesus-Christ assiste son Eglise pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, que chaque particulier, & principalement que celui qui a la témerité de révoquer en doute des matieres décidées, & qui par là accuse le Sauveur ou d'avoir abandonné son Epouse, ou de n'avoir pû la défendre: car un Heretique ne peut refuser de croire les décisions de l'Eglise, que sur ce principe, qu'elle enseigne l'erreur, & qu'ainsi Jesus-Christ ne peut ou ne veut pas la conduire. Il croit donc que Jesus-Christ, contre sa promesse, abandonne sa chere Epouse, & par consequent tous les Catholiques plûtôt que lui. Nous avons besoin maintenant

d'une autorité infaillible. La Providence y a pourvû ; & cela d'une maniere qui me paroît digne des attributs divins, & des qualitez de nôtre Sauveur Jesus-Christ, d'une maniere qui répond parfaitement à cette volonté de Dieu, que tous les hommes soient sauvez, & qu'ils viennent à la connoissance de la vérité.

THEODORE. Il est vrai, Ariste. Car l'Eglise Apostolique & Romaine est visible & reconnoissable. Elle est perpetuelle pour tous les tems, & universelle pour tous les lieux ; du moins est-ce la Societé la plus exposée aux yeux de toute la terre, & la plus venerable pour son antiquité. Toutes les Sectes particulieres n'ont aucun caractere de vérité, aucune marque de divinité. Celles qui paroissent maintenant avoir quelque éclat, ont commencé long-tems aprés elle. C'est ce que tout le monde sçait, & ceux-là mêmes qui se laissent éblouïr de ce petit éclat qui ne passe gueres les bornes de leur païs. Ainsi Dieu a pourvû tous les hommes, autant que ses loix générales le lui ont permis, d'un moïen facile & seur pour arriver à la connoissance de la vérité.

THEOTIME. Je ne comprens pas, Ariste, sur quel fondement on peut douter de l'infaillibilité de l'Eglise de Jesus-Christ. Est-ce que les Heretiques ne croïent pas qu'elle a été divinement établie, qu'elle est divinement gouvernée, pour douter qu'elle soit divinement inspirée ? Il faut n'avoir nulle idée de l'Eglise de Jesus-Christ, il faut la regarder comme les autres societez, pour la croire sujette à l'erreur dans les décisions qu'elle fait pour l'instruction de ses enfans. Oüi, Ariste, il n'y a personne, s'il n'est étrangement prévenu, qui ne voïe d'abord, que puisque Jesus-Christ est le Chef de l'Eglise, qu'il en est l'Epoux, qu'il en est le Protecteur, il est impossible que les portes de l'enfer prévallent contr'elle, & qu'elle enseigne l'erreur. Pourvû qu'on ait de Jesus-Christ l'idée qu'il en faut avoir, on ne peut pas concevoir que son Eglise devienne la maîtresse de l'erreur. Il ne faut point pour cela entrer dans un grand examen : c'est une vérité qui saute aux yeux des plus simples & des plus grossiers. Dans toutes les societez il faut une autorité. Tout le monde en est convaincu. Les Heretiques mêmes veu-

lent que ceux de leur Secte se soûmettent aux décisions de leurs Synodes. En effet une societé sans autorité c'est un monstre à plusieurs têtes. Or l'Eglise est une societé établie divinement pour conduire les hommes à la connoissance de la vérité. Donc il est évident que son autorité doit être infaillible, afin qu'on puisse parvenir où Dieu veut que nous arrivions tous, sans être obligez de suivre la voïe perilleuse & insuffisante de l'examen.

THEODORE. Supposons mêmes, Ariste, que Jesus-Christ ne soit ni le Chef ni l'Epoux de l'Eglise, qu'il ne veille point sur elle, qu'il ne soit point au milieu d'elle jusqu'à la consommation des siecles, pour la défendre contre les puissances de l'enfer : elle n'auroit plus cette infaillibilité divine qui est le fondement inébranlable de nôtre foi. Neanmoins il me paroît évident qu'il faut avoir perdu l'esprit, ou être prévenu d'un entêtement prodigieux, pour préferer les opinions des Heretiques aux décisions de ses Conciles. Prenons un exemple. Nous sommes en peine de sçavoir, si c'est le Corps de Jesus-Christ, ou la figure de son Corps qui

qui eſt dans l'Euchariſtie. Nous convenons tous que les Apôtres ſçavoient bien ce qui en étoit. Nous convenons qu'ils ont enſeigné ce qu'il en falloit croire dans toutes les Egliſes qu'ils ont fondées. Que fait-on pour éclaircir ce dont on conteſte ? On convoque des aſſemblées les plus générales que l'on peut. On fait venir dans un même lieu les meilleurs témoins que l'on puiſſe avoir de ce que l'on croit dans divers païs. Les Evêques ſçavent bien, ſi dans l'Egliſe où ils préſident on croit, ou non, que le Corps de Jeſus-Chriſt ſoit dans l'Euchariſtie. On leur demande donc à eux ce qu'ils en penſent : Ils declarent que c'eſt un article de leur foi, que le pain eſt changé au Corps de Jeſus-Chriſt. Ils prononcent anathême contre ceux qui ſoûtiennent le contraire. Les Evêques des autres Egliſes, qui n'ont pû ſe trouver à l'aſſemblée, approuvent poſitivement la déciſion : ou s'ils n'ont point de commerce avec ceux du Concile, ils ſe taiſent, & témoignent aſſez par leur ſilence qu'ils ſont dans le même ſentiment, autrement ils ne manqueroient pas de le condamner, car les Grecs n'épargnent pas

trop les Latins. Cela étant, je soûtiens que mêmes dans la supposition que Jesus-Christ ait abandonné son Eglise, il faut avoir renoncé au sens commun, pour préferer l'opinion de Calvin, ou de Zuingle à celle de tous ces témoins, qui attestent un fait qu'il n'est pas possible qu'ils ignorent.

ARISTE. Cela est dans la derniere évidence. Mais on vous dira, que ces Evêques qui ne peuvent ignorer ce que l'on croit actuellement dans leurs Eglises sur le fait de l'Eucharistie, peuvent ne pas sçavoir ce que l'on en croïoit il y a mille ans; & qu'il se peut faire que toutes les Eglises particulieres soient insensiblement tombées dans l'erreur.

THEODORE. En supposant que Jesus-Christ ne gouverne point son Eglise, je conviens qu'il se peut faire que toutes les Eglises généralement tombent dans l'erreur. Mais qu'elles tombent toutes dans la même erreur, cela est moralement impossible. Qu'elles y tombent, sans que l'Histoire ait laissé des marques éclatantes de leurs contestations: autre impossibilité morale. Qu'elles tombent toutes enfin dans une erreur semblable à celle que les Calvinistes

nous attribuënt : impossibilité absoluë. Car qu'est-ce que l'Eglise a décidé ? Que le corps d'un homme se trouve en même tems en une infinité de lieux : que le corps d'un homme se trouve dans un aussi petit espace qu'est l'Eucharistie : qu'aprés que le Prêtre a prononcé quelques paroles, le pain se change au corps de Jesus-Christ, & le vin en son sang. Quoi ! cette folie, je parle en Heretique, cette extravagance sera montée dans la tête des Chrêtiens de toutes les Eglises ? Il faut, ce me semble être insensé pour le soûtenir. Jamais une même erreur n'est généralement approuvée, si elle n'est généralement conforme aux dispositions de l'esprit. Tous les peuples ont pû adorer le soleil. Pourquoi ? C'est que cet astre ébloüit généralement tous les hommes. Mais si un peuple insensé a adoré les souris, un autre aura adoré les chats. Si Jesus-Christ abandonnoit son Eglise, tous les Chrêtiens pourroient bien donner peu à peu dans l'heresie de Calvin sur l'Eucharistie, parce qu'effectivement cette erreur ne choque ni la raison ni les sens. Mais que toutes les Eglises Chrêtiennes soient entrées dans une opinion qui re-

volte l'imagination ; qui choque les sens, qui étonne la raison, & cela si insensiblement qu'on ne s'en soit point apperçû ; encore un coup il faut avoir renoncé au sens commun ; il faut n'avoir nulle connoissance de l'homme, & n'avoir jamais fait de réflexion sur ses dispositions intérieures, pour le soûtenir.

Mais je le veux, Ariste, que Dieu aïant abandonné son Eglise, il soit possible que tous les Chrêtiens tombent dans une même erreur : erreur choquante, & tout à fait contraire aux dispositions de l'esprit humain, & cela sans mêmes qu'on s'en apperçoive. Je pretens encore, nonobstant cette supposition, qu'on ne peut refuser de se soûmettre aux décisions de l'Eglise sans une prévention ridicule. Selon la supposition, il est possible que l'Eglise se trompe. Il est vrai. Mais sans rien supposer, il peut arriver bien plus naturellement qu'un particulier tombe dans l'erreur. Il ne s'agit pas d'une vérité qui dépende de quelques principes de Métaphysique, mais d'un fait, de ce que, par exemple, Jesus-Christ a voulu dire par ces paroles, *Ceci est mon Corps*, ce

qu'on ne peut mieux ſçavoir que par le témoignage de ceux qui ont ſuccedé aux Apôtres: Ce que le Concile a décidé eſt contraire a ce qu'on a crû autrefois. Fort bien. C'eſt donc que tous les Evéques enſemble ne ſçavoient pas la tradition auſſi-bien que Calvin. Mais où ſont les Auteurs anciens qui diſent aux peuples, comme ils y étoient obligez: Prenez garde: ces paroles, *Ceci eſt mon Corps*, ne veulent pas dire que c'eſt le Corps de Jeſus-Chriſt, mais ſeulement la figure de ſon Corps? Pourquoi les confirment-ils dans la penſée que ces paroles ſi claires font naître naturellement dans l'eſprit; & ſi naturellement, que quoique rien ne paroiſſe plus incroïable que le ſens qu'elles renferment, toutes les Egliſes ſe ſont crûës obligées de le recevoir. Comme une même choſe peut être à divers égards & figure & réalité, j'avouë qu'il y a des Peres qui ont parlé de l'Euchariſtie comme d'une figure. Car effectivement le ſacrifice de la Meſſe figure ou repréſente celui de la croix. Mais ils ne devoient pas ſe contenter d'appuïer ſur la figure, ils devoient rejetter avec ſoin a réalité. Cependant on remarque tout

le contraire. Ils ont peur que nôtre foi ne chancelle sur la difficulté qu'il y a à croire la réalité, & ils nous rassurent souvent par l'autorité de Jesus-Christ, & par la connoissance que nous avons de la puissance divine.

Que si on se retranche à dire, que la décision du Concile est contraire à la raison & au bon sens, je soûtiens encore que plus elle paroît choquer la raison & le bon sens, plus il est certain qu'elle est conforme à la vérité. Car enfin est-ce que les hommes des siécles passez n'étoient pas faits comme ceux d'aujourd'hui ? Nôtre imagination se revolte, lorsqu'on nous dit que le Corps de Jesus-Christ est en même tems dans le Ciel & sur nos Autels. Mais serieusement pense-t'on qu'il y ait eu un siécle où les hommes ne fussent point frappez d'une pensée si effraïante ? Cependant on a crû dans toutes les Eglises Chrêtiennes ce terrible mystere. Le fait est constant par le témoignage de ceux qui peuvent mieux le sçavoir, je veux dire, par les suffrages des Evêques. C'est donc que les hommes ont été instruits par une autorité superieure, par une autorité qu'ils ont crûë infail-

lible, & que l'on voit d'abord sans aucun examen être infaillible, lorsqu'on a de Jesus-Christ & de son Eglise l'idée qu'il en faut avoir. Ainsi qu'on suppose tout ce qu'on voudra, il n'y a pas à balancer sur ce qu'on doit croire, lorsqu'on voit d'un côté la décision d'un Concile, & de l'autre les dogmes d'un particulier, ou d'une assemblée particuliere que l'Eglise n'approuve pas.

ARISTE. Je comprens, Theodore, par les raisons que vous me dites-là, que ceux qui ôtent à l'Eglise de Jesus-Christ l'infaillibilité qui lui est essentielle, ne se délivrent pas pour cela de l'obligation de se soumetrre à ses décisions. Pour en être francs & quittes de cette obligation, il faut qu'ils renoncent au sens commun. Néanmoins on remarque si souvent, que les opinions les plus communes ne sont pas les plus véritables, qu'on est assez porté à croire, que ce qu'avance un sçavant homme est bien plus seur, que ce qu'on entend dire à tout le monde.

THEODORE. Vous touchez, Ariste, une des principales causes de la prévention & de l'opiniâtreté des Heretiques. Ils ne distinguent point assez entre les

dogmes de la foi, & les véritez que l'on ne peut découvrir que par le travail de l'attention. Tout ce qui dépend d'un principe abstrait n'étant point à la portée de tout le monde, le bon sens veut qu'on se défie de ce qu'en pense la multitude. Il est infiniment plus vrai-semblable, qu'un seul homme qui s'applique serieusement à la recherche de la vérité, l'ait rencontrée, qu'un million d'autres qui n'y pensent seulement pas. Il est donc vrai, & on le remarque souvent, que les sentimens les plus communs ne sont pas les plus véritables. Mais en matiere de foi, c'est tout le le contraire. Plus il y a de témoins qui attestent un fait, plus ce fait a de certitude. Les dogmes de la Religion ne s'apprennent point par la speculation: c'est par l'autorité, par le témoignage de ceux qui conservent le dépôt sacré de la tradition. Ce que tout le monde croit, ce que l'on a toûjours crû, c'est ce qu'il faudra croire éternellement. Car en matiere de foi, de véritez révelées, de dogmes décidez, les sentimens communs sont les véritables. Mais le desir de se distinguer fait qu'on révoque en doute ce que tout le monde croit,

troit, & qu'on assure pour indubitable ce qui passe ordinairement pour fort incertain. L'amour propre n'est pas satisfait, quand on n'excelle point au dessus des autres, & qu'on ne sçait que ce que personne n'ignore. Au lieu de bâtir solidement sur les fondemens de la foi, & de s'élever par l'humilité à l'intelligence des véritez sublimes où elle conduit: au lieu de meriter par là, & devant Dieu & devant les personnes équitables une véritable & solide gloire, on se fait un plaisir malin, & un sujet de vanité, d'ébranler ces fondemens sacrez, & on se va froisser imprudemment sur cette pierre terrible qui écrasera tous ceux qui auront l'insolence de la heurter.

ARISTE. En voilà, Theodore, plus qu'il ne m'en faut pour interroger mes gens, & pour les conduire où je le souhaitte depuis long-tems. Si l'Eglise est divinement gouvernée, il faut bien qu'elle soit divinement inspirée. Si Jesus-Christ en est le Chef, elle ne peut pas devenir la maîtresse de l'erreur. Dieu voulant que tous les hommes viennent à la connoissance de la vérité, il n'a pas dû laisser à la discussion de l'esprit humain la voie qui y conduit.

Il faut que sa Providence ait trouvé un moïen seur & facile pour les simples, aussi-bien que pour les sçavans. Les révelations particulieres faites à tous ceux qui lisent l'Ecriture, ne s'accommodent nullement avec l'idée que nous devons avoir de la Providence divine. L'experience nous apprend que chacun l'explique selon ses préjugez. Enfin dans la supposition mêmes que Jesus-Christ ne gouverne point son Eglise, on ne peut, sans une prévention contraire au bon sens, préferer à la décision d'un Concile les opinions particulieres à quelque Secte que ce soit. Tout cela, Theodore, me paroît évident. Je ne crains plus que l'entêtement dans mes amis, & je ne cherche plus que de bons moïens pour dédommager leur amour propre. Car j'appréhende fort de n'avoir pas les manieres propres à les dégager des engagemens de toutes sortes où je les trouverai peut-être.

THEODORE. Vous avez, Ariste, tout ce qu'il vous faut pour cela. Courage. Vous ne sçavez que trop comment l'homme se manie, ce qui le cabre, & ce qui le fait courir. Il faut esperer que la grace rompra ce qui pour-

roit les arrêter, j'entens ces liens ſecrets que vous ne pouvez défaire. Dans le tems que vous parlerez à leurs oreilles, peut-être que Dieu par ſa bonté leur ouvrira l'eſprit & leur touchera le cœur.



XIV. ENTRETIEN.

Continuation du même sujet. L'incompréhensibilité de nos mysteres est une preuve certaine de leur vérité. Maniere d'éclaircir les dogmes de la foi. De l'Incarnation de Jesus-Christ. Preuve de sa Divinité contre les Sociniens. Nulle créature, les Anges mêmes ne peuvent adorer Dieu que par lui. Comment la foi en Jesus-Christ nous rend agréables à Dieu.

I. ARISTE. Ah, Theodore! Comment pourrai-je vous ouvrir mon cœur? Comment vous exprimer ma joie? Comment vous faire sentir l'état heureux où vous m'avez mis? Je ressemble maintenant à un homme échapé du naufrage, ou qui trouve tout calme aprés la tempête. Je me suis senti souvent agité par des mouvemens dangereux à la vûë de nos incompréhensibles mysteres. Leur profondeur m'effraïoit, leur obscurité me troubloit: & quoique mon cœur se ren-

dit à la force de l'autorité, ce n'étoit pas sans peine de la part de l'esprit. Car comme vous sçavez, l'esprit appréhende naturellement dans les ténébres. Mais maintenant je trouve qu'en moi tout est d'accord : l'esprit suit le cœur. Que dis-je ! l'esprit conduit, l'esprit transporte le cœur. Car plus nos mysteres sont obscurs, quel paradoxe ! ils me paroissent aujourd'hui d'autant plus croïables. Oüi, Theodore, je trouve dans l'obscurité même de nos mysteres, reçûs comme ils sont aujourd'hui de tant de nations differentes, une preuve invincible de leur vérité.

Comment, par exemple, accorder l'unité avec la Trinité, une societé de trois personnes differentes dans la simplicité parfaite de la nature divine? Cela est incompréhensible assurément, mais cela n'est pas incroïable. Cela nous passe : il est vrai. Mais un peu de bon sens, & nous le croirons, du moins si nous voulons être de la Religion des Apôtres. Car enfin supposé qu'ils n'aïent point connu cet ineffable mystere, ou qu'ils ne l'aïent point enseigné à leurs successeurs ; je soûtiens qu'il n'est pas possible qu'un sentiment

si extraordinaire ait pû trouver dans les esprits cette créance universelle qu'on lui donne dans toute l'Eglise, & parmi tant de diverses nations. Plus cet adorable mystere paroît monstrueux, souffrez cette expression des ennemis de la foi, plus il choque la raison humaine, plus il souleve l'imagination, plus il est obscur, incompréhensible, impénetrable; moins est-il croïable qu'il se soit insinüé naturellement dans l'esprit & dans le cœur de tous les Catholiques de tant de païs si éloignez. Je le comprens, Theodore: jamais les mêmes erreurs ne se répandent universellement par tout; principalement ces sortes d'erreurs, qui revoltent étrangement l'imagination, qui n'ont rien de sensible, & qui semblent contredire les notions les plus simples & les plus communes.

Si Jesus-Christ ne veilloit point sur son Eglise, le nombre des Unitaires surpasseroit bien-tôt celui des vrais Catholiques. Je comprens cela. Car il n'y a rien dans les sentimens de ces Heretiques qui n'entre naturellement dans l'esprit. Je conçois bien que des opinions proportionnées à nôtre intelligence peuvent s'établir avec le tems,

Je conçois mêmes que les ſentimens les plus bizarres peuvent dominer parmi certains peuples d'un tour d'imagination tout ſingulier. Mais qu'une vérité auſſi ſublime, auſſi éloignée des ſens, auſſi opposée à la raiſon humaine, auſſi contraire en un mot à toute la nature qu'eſt ce grand myſtere de nôtre foi, qu'une vérité, dis-je, de ce caractere ſe puiſſe répandre univerſellement, & triompher dans toutes les nations où les Apôtres ont prêché l'Evangile, ſur tout dans la ſuppoſition que ces premiers Prédicateurs de nôtre foi n'euſſent rien ſçû & rien dit de ce myſtere, c'eſt aſſurément ce qui ne ſe peut concevoir, pour peu de connoiſſance qu'on ait de l'eſprit humain.

Qu'il y ait eu des Heretiques qui ſe ſoient opposez à un dogme ſi relevé, je n'en ſuis nullement ſurpris. Je le ſerois étrangement, ſi jamais perſonne ne l'eût combatu. Peu s'en eſt fallu que cette vérité n'ait été opprimée. Cela peut être. On ſe fera toûjours un merite d'attaquer ce qui ſemble bleſſer la Raiſon. Mais qu'enfin le myſtere de la Trinité ait prévalu, qu'il ſe ſoit établi par tout où la Religion de Jeſus-Chriſt eſt

reçuë, sans qu'il ait été connu & enseigné par les Apôtres, sans une autorité & une force divine, il ne faut, ce me semble, qu'un peu de bon sens pour reconnoître que rien n'est moins vraisemblable. Car il n'est pas mêmes vraisemblable, qu'un dogme si divin, si au dessus de la raison, si éloigné de tout ce qui peut frapper l'imagination & les sens, puisse venir naturellement dans l'esprit de qui que ce soit.

II. THEODORE. Assurément, Ariste, vous devez avoir l'esprit fort en repos, puisque vous sçavez maintenant tirer la lumiere des ténébres mêmes, & tourner en preuve évidente de nos mysteres l'obscurité impénetrable qui les environne. Que les Sociniens blasphêment contre nôtre sainte Religion; qu'ils la tournent en ridicule: leurs blasphêmes & ce ridicule, dont ils pretendent la couvrir, vous en inspirent du respect. Ce qui ébranle les autres ne peut que vous affermir: Comment ne joüiriez-vous pas d'une paix profonde? Car enfin ce qui peut faire naître en nous quelque fraïeur & quelque trouble, ce ne sont pas ces véritez plausibles que tout le monde croit sans peine: c'est

la profondeur & l'impénetrabilité de nos mysteres. Je comprens donc que vous voilà dans un grand calme. Joüissez-en, mon cher Ariste. Mais, je vous prie, ne jugeons pas de l'Eglise de Jesus-Christ comme des societez purement humaines. Elle a un Chef qui ne permettra jamais qu'elle devienne la maîtresse de l'erreur. Son infaillibilité est appuïée sur la Divinité de celui qui la conduit. Il ne faut pas juger uniquement par les regles du bon sens, que tels & tels de nos mysteres ne peuvent être des inventions de l'esprit humain. Nous avons une autorité décisive, une voïe encore & plus courte & plus seure que cette espece d'examen. Suivons humblement cette voïe, pour honorer par nôtre confiance & nôtre soûmission la puissance, la vigilance, la bonté, & les autres qualitez du souverain Pasteur de nos ames. Car c'est en quelque maniere blasphemer contre la Divinité de Jesus-Christ, ou du moins contre sa charité pour son Epouse, que de vouloir absolument d'autres preuves des véritez nécessaires à nôtre salut, que celles qui se tirent de l'autorité de l'Eglise.

Si vous croïez, Ariste, tel article de nôtre foi, parce que vous reconnoissez clairement par l'examen que vous en faites, qu'il est de tradition Apostolique, vous honorez par vôtre foi la Mission & l'Apostolat de Jesus-Christ. Car vôtre foi exprime ce jugement que vous faites, que Dieu a envoïé Jesus-Christ au monde pour l'instruire de la vérité. Mais si vous ne croïez que par cette raison, sans égard à l'autorité infaillible de l'Eglise, vous n'honorez pas la sagesse & la généralité de la Providence, qui fournit aux simples & aux ignorans un moïen fort seur & fort naturel de s'instruire des véritez nécessaires au salut. Vous n'honorez pas la puissance, ou du moins la vigilance de Jesus-Christ sur son Eglise. Il semble que vous le soupçonniez de vouloir l'abandonner à l'esprit d'erreur. De sorte que la foi de ceux qui se soûmettent humblement à l'autorité de l'Eglise, rend beaucoup plus d'honneur à Dieu & à Jesus-Christ que la vôtre, puisqu'elle exprime plus éxactement les attributs divins, & les qualitez de nôtre Mediateur. Ajoutez à cela, qu'elle se rapporte parfaitement avec le jugement

que nous devons former de la foiblesse & de la limitation de nôtre esprit ; & que si d'un côté elle exprime nôtre confiance en Dieu & en la charité de Jesus-Christ, elle marque clairement de l'autre, que nous avons de nous-mêmes une juste & salutaire défiance. Ainsi vous voïez bien que la foi de celui qui se soûmet à l'autorité de l'Eglise est fort agréable à Dieu : puisque de quelque côté qu'on la considere, elle exprime les jugemens que Dieu veut que nous portions de ses propres attributs, des qualitez de Jesus-Christ, & de la limitation de l'esprit humain.

III. *Souvenez-vous néanmoins*, Ariste, que la foi humble & soûmise de ceux qui se rendent à l'autorité n'est ni aveugle ni indiscrete : Elle est fondée en raison. Assurément l'infaillibilité est renfermée dans l'idée d'une Religion divine, d'une societé qui a pour Chef une nature subsistante dans la Sagesse éternelle, d'une societé établie pour le salut des simples & des ignorans. Le bon sens veut qu'on croïe l'Eglise infaillible. Il faut donc se rendre aveuglément à son autorité. Mais c'est que la Raison fait voir qu'il n'y a nul

danger de s'y soûmettre ; & que le Chrétien qui refuse de le faire, dément par son refus le jugement qu'il doit porter des qualitez de Jesus-Christ.

Nôtre foi est parfaitement raisonnable dans son principe. Elle ne doit point son établissement aux préjugez, mais à la droite raison. Car Jesus-Christ a prouvé d'une maniere invincible sa mission & ses qualitez. Sa resurrection glorieuse est tellement attestée, qu'il faut renoncer au sens commun pour la revoquer en doute. Maintenant la vérité ne se fait presque plus respecter par l'eclat & la majesté des miracles. C'est qu'elle est soûtenuë de l'autorité de Jesus-Christ, qu'on reconnoît pour infaillible, & qui a promis son assistance toute-puissante, & sa vigilance pleine de tendresse, à la divine societé dont il est le Chef. Que la foi de l'Eglise soit combatuë par les diverses heresies des Sectes particulieres, il faut que cela arrive pour manifester la fidelité des gens de bien. Le vaisseau où repose Jesus-Christ peut être battu de la tempeste, mais il ne court aucun danger. C'est manquer de foi que d'appréhender l'orage. Il faut que les vents grondent, &

que la mer enfle ses flots, avant que de rendre le calme. On ne peut sans cela faire sentir le pouvoir qu'on a de leur commander. Mais si le Seigneur permet que les puissances de l'enfer...

THEOTIME. Souffrez, Theodore, que je vous interrompe. Vous sçavez que nous n'avons plus à passer avec vous que le reste de la journée. N'en voilà que trop sur l'infaillibilité de l'Eglise. Ariste en est convaincu. Donnez-nous, je vous prie, quelques principes qui puissent nous conduire à l'intelligence des véritez que nous croïons, qui puissent augmenter en nous le profond respect que nous devons avoir pour la Religion & pour la Morale Chrétienne: ou bien donnez-nous quelque idée de la methode dont vous vous servez dans une matiere si sublime.

IV. THEODORE. Je n'ai point pour cela de methode particuliere. Je ne juge des choses que sur les idées qui les représentent dépendamment des faits qui me sont connus : Voila toute ma methode. Les principes de mes connoissances se trouvent tous dans mes idées, & les regles de ma conduite par rapport à la Religion, dans les véritez

de la foi. Toute ma methode se reduit à une attention serieuse à ce qui m'éclaire & à ce qui me conduit.

ARISTE. Je ne sçai si Theotime conçoit ce que vous nous dites. Mais pour moi je n'y comprens rien. Cela est trop général.

THEODORE. Je croi que Theotime m'entend bien. Mais il faut s'expliquer davantage. Je distingue toûjours avec soin les dogmes de la foi, des preuves & des explications qu'on en peut donner. Pour les dogmes, je les cherche dans la tradition, & dans le consentement de l'Eglise universelle; & je les trouve mieux marquez dans les définitions des Conciles que par tout ailleurs. Je pense que vous en demeurez d'accord, puisque l'Eglise étant infaillible, il faut s'en tenir à ce qu'elle a décidé.

ARISTE. Mais ne les cherchez-vous pas aussi dans les Saintes Ecritures?

THEODORE. Je croi, Ariste, que le plus seur & le plus court est de les chercher dans les Saintes Ecritures, mais expliquées par la tradition, je veux dire, par les Conciles généraux, ou

reçûs généralement par tout, expliquées par le même esprit qui les a dictées. Je sçai bien que l'Ecriture est un Livre divin, & la regle de nôtre foi. Mais je ne la separe pas de la tradition, parce que je ne doute pas que les Conciles ne l'interpretent mieux que moi. Prenez équitablement ce que je vous dis. Les Conciles ne rejettent pas l'Ecriture. Ils la reçoivent avec respect ; & par cela mêmes ils l'autorisent par rapport aux Fidéles, qui pourroient bien la confondre avec des Livres apocryphes. Mais outre cela ils nous apprennent plusieurs véritez que les Apôtres ont confiées à l'Eglise, & que l'on a combatuës; lesquelles véritez ne se trouvent pas facilement dans les Ecritures Canoniques, car combien d'Herêtiques y trouvent tout le contraire ? En un mot, Ariste, je tâche de bien m'assurer des dogmes, sur lesquels je veux méditer pour en avoir quelque intelligence. Et alors je fais de mon esprit le même usage que font ceux qui étudient la Physique. Je consulte, avec toute l'attention dont je suis capable, l'idée que j'ai de mon sujet, telle que la foi me la propose. Je remonte toûjours à ce qui me

paroît de plus ſimple & de plus général, afin de trouver quelque lumiere. Lorſque j'en trouve, je la contemple. Mais je ne la ſuis qu'autant qu'elle m'attire invinciblement par la force de ſon évidence. La moindre obſcurité fait que je me rabats ſur le dogme, qui dans la crainte que j'ai de l'erreur, eſt & ſera toûjours inviolablement ma regle, dans les queſtions qui regardent la foi.

Ceux qui étudient la Phyſique ne raiſonnent jamais contre l'experience. Mais auſſi ne concluent-ils jamais par l'experience contre la Raiſon. Ils heſitent, ne voïant pas le moïen de paſſer de l'une à l'autre. Ils heſitent, dis-je, non ſur la certitude de l'experience, ni ſur l'évidence de la Raiſon, mais ſur le moïen d'accorder l'une avec l'autre. Les faits de la Religion ou les dogmes décidez ſont mes experiences en matiere de Theologie. Jamais je ne les revoque en doute. C'eſt ce qui me regle & qui me conduit à l'intelligence. Mais lorſqu'en croïant les ſuivre je me ſens heurter contre la Raiſon, je m'arrête tout court; ſçachant bien que les dogmes de la foi & les principes de la Raiſon doivent être d'accord dans la vérité, quelque opposition

opposition qu'ils aïent dans mon esprit. Je demeure donc soûmis à l'autorité, plein de respect pour la Raison, convaincu seulement de la foiblesse de mon esprit, & dans une perpetuelle défiance de moi-même. Enfin si l'ardeur pour la vérité se rallume, je recommence de nouveau mes recherches, & par une attention alternative aux idées qui m'éclairent, & aux dogmes qui me soûtiennent & qui me conduisent, je découvre sans autre methode particuliere le moïen de passer de la foi à l'intelligence. Mais pour l'ordinaire fatigué de mes efforts, je laisse aux personnes plus éclairées ou plus laborieuses que moi une recherche dont je ne me croi pas capable; & toute la récompense que je tire de mon travail, c'est que je sens toujours de mieux en mieux la petitesse de mon esprit, la profondeur de nos mysteres, & le besoin extrême que nous avons tous d'une autorité qui nous conduise. Hé bien, Ariste, êtes-vous content?

ARISTE. Pas trop. Tout ce que vous dites-la est encore si général, qu'il me semble que vous ne m'appreniez rien. Des exemples, s'il vous plaît. Décou-

vrez-moi quelque vérité. Que je voïe un peu comment vous vous y prenez.

THEODORE. Quelle vérité?

ARISTE. La vérité fondamentale de nôtre Religion.

THEODORE. Mais cette vérité vous est déja connuë, & je croi vous l'avoir bien démontrée.

ARISTE. Il n'importe. Voïons. On ne peut trop la prouver. C'est par là qu'il faut commencer.

THEOTIME. Il est vrai. Mais ce sera par là que nous finirons. Car bientôt il faudra nous separer.

ARISTE. J'espere aussi que nous ne serons pas long-tems sans nous rejoindre.

V. THEODORE. C'est ce que je ne sçai point. Car je le souhaite si fort, que je crains bien que cela n'arrive pas. Mais ne raisonnons point sur l'avenir. Profitons du present. Soïez attentifs à ce que je vas vous dire.

Pour découvrir par la raison entre toutes les Religions celle que Dieu a établie, il faut consulter attentivement la notion que nous avons de Dieu ou de l'Etre infiniment parfait. Car il est évident que tout ce que font les causes

doit nécessairement avoir avec elles quelque rapport. Consultons-la donc, Ariste, cette notion de l'Etre infiniment parfait, & repassons dans nôtre esprit tout ce que nous sçavons des attributs divins, puisque c'est de là que nous devons tirer la lumiere dont nous avons besoin pour découvrir ce que nous cherchons.

ARISTE. Hé bien. Cela supposé?

THEODORE. Doucement, doucement, je vous prie. Dieu connoît parfaitement ces attributs que je suppose que vous avez presens à l'esprit. Il se glorifie de les posseder. Il en a une complaisance infinie. Il ne peut donc agir que selon ce qu'il est, que d'une maniere qui porte le caractere de ces mêmes attributs. Prenez bien garde à cela. Car c'est le grand principe que nous devons suivre, lorsque nous pretendons connoître ce que Dieu fait ou ne fait pas. Les hommes n'agissent pas toûjours selon ce qu'ils sont. Mais c'est qu'ils ont honte d'eux-mêmes. Je connois un avaricieux que vous prendriez pour l'homme du monde le plus liberal. Ainsi ne vous y trompez pas. Les hommes ne prononcent pas toûjours par

leurs actions & encore moins par leurs paroles, le jugement qu'ils portent d'eux-mêmes, parce qu'ils ne sont point ce qu'ils devroient être. Mais il n'en est pas de même de Dieu. L'Etre infiniment parfait ne peut qu'il n'agisse selon ce qu'il est. Lorsqu'il agit, il prononce nécessairement au dehors le jugement éternel & immuable qu'il porte de ses attributs, parce qu'il se complaît en eux, & qu'il se glorifie de les posseder.

ARISTE. Cela est évident. Mais je ne voi pas où tendent toutes ces généralitez.

VI. THEODORE. A cela, Ariste, que Dieu ne prononce parfaitement le jugement qu'il porte de lui-même que par l'Incarnation de son Fils, que par la consecration de son Pontife, que par l'établissement de la Religion que nous professons, dans laquelle seule il peut trouver le culte & l'adoration qui exprime ses divines perfections, & qui s'accorde avec le jugement qu'il en porte. Quand Dieu tira du néant le cahos, il prononça, Je suis le Tout-puissant. Quand il en forma l'Univers, il se complut dans sa Sagesse. Quand il créa

l'Homme libre & capable du bien & du mal, il exprima le jugement qu'il porte de sa justice & de sa bonté. Mais quand il unit son Verbe à son ouvrage, il prononce qu'il est infini dans tous ses attributs, que ce grand Univers n'est rien par rapport à lui, que tout est profané par rapport à sa sainteté, à son excellence, à sa souveraine Majesté. En un mot il parle en Dieu, il agit selon ce qu'il est, & selon tout ce qu'il est. Comparez, Ariste, nôtre Religion avec celle des Juifs, des Mahometans, & toutes les autres que vous connoissez : & jugez quelle est celle qui prononce plus distinctement le jugement que Dieu porte, & que nous devons porter de ses attributs.

ARISTE. Ah, Theodore! je vous entens.

VII. THEODORE. Je le suppose. Mais prenez garde à ceci. Dieu est esprit & veut être adoré en esprit & en vérité. Le vrai culte ne consiste pas dans l'exterieur, dans telle ou telle situation de nos corps, mais dans telle & telle situation de nos esprits en presence de la Majesté divine, c'est-à-dire, dans les jugemens & les mouvemens de l'ame.

Or celui qui offre le Fils au Pere, qui adore Dieu par Jesus-Christ, prononce par son action un jugement pareil à celui que Dieu porte de lui-même. Il prononce, dis-je, de tous les jugemens celui qui exprime plus éxactement les perfections divines, & sur tout cette excellence ou sainteté infinie qui separe la Divinité de tout le reste, ou qui la releve infiniment au dessus de toutes les créatures. Donc la foi en Jesus-Christ est la véritable Religion, l'accés auprés de Dieu par Jesus-Christ le seul vrai culte, la seule voïe de mettre nos esprits dans une situation qui adore Dieu, la seule voïe par consequent qui puisse nous attirer les regards de complaisance & de bien-veillance de l'auteur de la felicité que nous esperons.

Celui qui fait part aux pauvres de son bien, ou qui expose sa vie pour le salut de sa patrie ; celui-là même qui la perd genereusement pour ne pas commettre une injustice, sçachant bien que Dieu est assez puissant pour le récompenser du sacrifice qu'il en fait, celui-là prononce à la vérité par cette action un jugement qui honore la justice divine, & qui la lui rend favorable. Mais cette

action toute meritoire qu'elle est n'adore point Dieu parfaitement, si celui que je suppose ici capable de la faire, refuse de croire en Jesus-Christ, & pretend avoir accés auprés de Dieu sans son entremise. Le jugement que cet homme par son refus porte de lui-même, de valoir quelque chose par rapport à Dieu, étant directement opposé à celui que Dieu prononce par la mission & la consecration de son Pontife, ce jugement présomptueux rend inutile à son salut éternel une action d'ailleurs si meritoire. C'est que pour meriter à juste titre la possession d'un bien infini, il ne suffit pas d'exprimer par quelques bonnes œuvres d'une bonté morale la justice de Dieu : il faut prononcer divinement par la foi en Jesus-Christ un jugement qui honore Dieu selon tout ce qu'il est. Car ce n'est que par le merite de cette foi que nos bonnes œuvres reçoivent cette excellence surnaturelle qui nous donne droit à l'heritage des enfans de Dieu. Ce n'est mêmes que par le merite de cette foi que nous pouvons obtenir la force de vaincre nôtre passion dominante, & de sacrifier nôtre vie par un pur amour pour la justice.

Nos actions tirent bien leur moralité du rapport qu'elles ont avec l'Ordre immuable, & leur merite des jugemens que nous prononçons par elles de la puissance & de la justice divine. Mais elles ne tirent leur dignité surnaturelle, & pour ainsi dire, leur infinité & leur divinité, que par Jesus-Christ, dont l'Incarnation, le Sacrifice, le Sacerdoce prononçant clairement qu'il n'y a point de rapport entre le Créateur & la créature, y met par cela même un si grand rapport, que Dieu se complaît & se glorifie parfaitement dans son ouvrage. Comprenez-vous, Ariste, bien distinctement ce que je ne puis vous exprimer que fort imparfaitement?

VIII. ARISTE. Je le comprens, ce me semble. Il n'y a point de rapport entre le fini & l'infini. Cela peut passer pour une notion commune. L'Univers comparé à Dieu n'est rien, & doit être compté pour rien. Mais il n'y a que les Chrêtiens, que ceux qui croïent la Divinité de Jesus-Christ, qui comptent véritablement pour rien leur être propre, & ce vaste Univers que nous admirons. Peut-être que les Philosophes portent ce jugement-là. Mais ils ne le

prononcent

prononcent point. Ils démentent au contraire ce jugement ſpeculatif par leurs actions. Ils oſent s'approcher de Dieu, comme s'ils ne ſçavoient plus que la diſtance de lui à nous eſt infinie. Ils s'imaginent que Dieu ſe complaît dans le culte profane qu'ils lui rendent. Ils ont l'inſolence, ou ſi vous voulez, la préſomption de l'adorer. Qu'ils ſe taiſent. Leur ſilence reſpectueux prononcera mieux que leurs paroles le jugement ſpeculatif qu'ils forment de ce qu'ils ſont par rapport à Dieu. Il n'y a que les Chrétiens à qui il ſoit permis d'ouvrir la bouche, & de loüer divinement le Seigneur. Il n'y a qu'eux qui aïent accés auprés de ſa Souveraine Majeſté. C'eſt qu'ils ſe comptent véritablement pour rien, eux & tout le reſte de l'Univers, par rapport à Dieu, lorſqu'ils proteſtent que ce n'eſt que par Jeſus-Chriſt qu'ils pretendent avoir avec lui quelque rapport. Cet anéantiſſement où leur foi les reduit, leur donne devant Dieu une véritable réalité. Ce jugement qu'ils prononcent d'accord avec Dieu même, donne à tout leur culte un prix infini. Tout eſt

profane par rapport à Dieu, & doit être consacré par la Divinité du Fils pour être digne de la sainteté du Pere, pour meriter sa complaisance & sa bienveillance. Voilà le fondement inébranlable de nôtre sainte Religion.

IX. THEODORE. Assurément, Ariste, vous comprenez bien ma pensée. Du fini à l'infini, & qui plus est du néant profond où le peché nous a reduits à la sainteté divine, à la droite du Tres-haut, la distance est infinie. Nous ne sommes par la nature que des
Eph. 2: 3 enfans de colere : *Naturâ filii iræ:* Nous étions en ce monde comme les
Ἄθεοι. *Athées*, sans Dieu, sans bienfaicteur;
Vers. 12. *Sine Deo in hoc mundo*. Mais par Jesus-Christ nous voilà déja ressuscitez, nous voilà élevez & assis dans le plus haut
Vers. 5. & 6. des cieux : *Convivificavit nos in Christo, & conresuscitavit, & consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu*. Maintenant nous ne sentons point nôtre adoption en Jesus-Christ, nôtre dignité, nôtre Divi-
2. Petr. 4: nité : *Divinæ consortes naturæ*. Mais c'est que nôtre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ. Lorsque Jesus-Christ viendra à paroître, alors nous paroîtrons

aussi avec lui dans la gloire : *Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus.* 1. Joan. 3. 2.
VITA *vestra*, dit saint Paul, *est abscondita cum Christo in Deo. Cùm Christus* Coll. 3. 3.
apparuerit vita vestra, tunc & vos apparebitis cum ipso in gloria. Il n'y a plus entre nous & la Divinité cette distance infinie qui nous separoit. *Nunc autem* Eph. 2. 13.
in Christo Jesu vos, qui aliquando eratis longè, facti estis prope in sanguine Christi: ipse enim est pax nostra. C'est que par Jesus-Christ nous avons tous accés auprés du Pere. *Quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno spiritu ad Patrem.* Vers. 18.
ERGO, écoutez encore cette conclusion de l'Apôtre : *Jam non estis hospites & advenæ, sed estis cives sanctorum & domestici Dei, superædificati super fundamentum Apostolorum & Prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu, in quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum Domino : in quo & vos coædificamini in habitaculum Dei in spiritu.* Pesez, Ariste, toutes ces paroles, & principalement celle-ci : *In quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum Domino.*

ARISTE. Il n'y a, Theodore, que

l'Homme-Dieu qui puisse joindre la créature au Créateur, sanctifier des profanes, construire un temple où Dieu habite avec honneur. Je comprens maintenant le sens de ces paroles : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* C'est une notion commune, qu'entre le fini & l'infini il n'y a point de rapport. Tout dépend de ce principe incontestable. Tout culte qui dément ce principe, choque la Raison, & deshonore la Divinité. La Sagesse éternelle n'en peut être l'auteur. Il n'y a que l'orgueil, que l'ignorance, ou du moins que la stupidité de l'esprit humain qui puisse maintenant l'approuver. Car il n'y a que la Religion de Jesus-Christ qui prononce le jugement que Dieu porte, & que nous devons former nous-mêmes, de la limitation de la créature, & de la souveraine Majesté du Créateur.

2. Cor. 5. 19.

THEODORE. Que dites-vous donc, Ariste, des Sociniens & des Ariens, de tous ces faux Chrêtiens qui nient la Divinité de Jesus-Christ, & qui néanmoins pretendent par lui avoir accés auprés de Dieu ?

ARISTE. Ce sont des gens qui trou-

vent entre l'infini & le fini quelque rapport, & qui comparez à Dieu se comptent pour quelque chose.

THEOTIME. Nullement, Ariste, puisqu'ils reconnoissent que ce n'est que par Jesus-Christ qu'ils ont accés auprés de Dieu.

ARISTE. Oüi, mais leur Jesus n'est qu'une pure créature. Ils trouvent donc quelque rapport entre le fini & l'infini, & ils prononcent ce faux jugement, ce jugement injurieux à la Divinité, lorsqu'ils adorent Dieu par Jesus-Christ. Comment le Jesus de ces Heretiques leur donnera-t'il accés auprés de la Divine Majesté, lui qui en est infiniment éloigné? Comment établira-t'il un culte qui nous fasse prononcer le jugement que Dieu porte de lui-même, qui exprime la sainteté, la divinité, l'infinité de son essence? Tout culte fondé sur un tel Jesus, suppose, Theotime, entre le fini & l'infini quelque rapport, & rabaisse infiniment la Divine Majesté. C'est un culte faux, injurieux à Dieu, incapable de le reconcilier avec les hommes. Il ne peut y avoir de Religion véritable que celle

qui est fondée sur le Fils unique du Pere, sur cet Homme-Dieu qui joint le ciel avec la terre, le fini avec l'infini, par l'accord incompréhensible des deux natures, qui le rendent en même-tems égal à son Pere, & semblable à nous. Cela me paroît évident:

X. THEOTIME. Cela est clair, je vous l'avouë. Mais que dirons-nous des Anges? Ont-ils attendu à glorifier Dieu, que Jesus-Christ fût à leur tête?

ARISTE. N'abandonnons point, Theotime, ce qui nous paroît évident, quelque difficulté que nous aïons à l'accorder avec certaines choses que nous ne connoissons gueres. Répondez pour moi, Theodore, je vous en prie.

THEODORE. Les Anges n'ont point attendu aprés Jesus-Christ, car Jesus-Christ est avant eux. C'est le premier
Col. 1. 15. né de toutes les créatures. *Primogenitus omnis creaturæ.* Il n'y a pas deux mille ans qu'il est né en Bethleem : mais il y
Apoc. 13. 8. en a six mille qu'il a été immolé : *Agnus occisus est ab origine mundi.* Comment cela? C'est que le premier des desseins de Dieu, c'est l'Incarnation de son Fils, parce que ce n'est qu'en lui que Dieu

reçoit l'adoration des Anges, qu'il a souffert les sacrifices des Juifs, & qu'il reçoit & recevra éternellement nos loüanges, *Jesus Christus heri, & hodie, ipse & in sæcula.* Tout exprime & figure Jesus-Christ. Tout a rapport à lui à sa maniere depuis la plus noble des intelligences jusqu'aux insectes les plus méprisez. Quand Jesus-Christ naît en Bethleem, alors les Anges glorifient le Seigneur. Ils chantent tous d'un commun accord; *Gloria in altissimis Deo.* Ils declarent tous, que c'est par Jesus-Christ que le ciel est plein de gloire. Mais c'est à nous qu'ils le declarent, à nous à qui le futur n'est point present. Ils ont toûjours protesté devant celui qui est immuable dans ses desseins, & qui voit ses ouvrages avant qu'ils soient executez, qu'il leur falloit un Pontife pour l'adorer divinement. Ils ont reconnu pour leur Chef le Sauveur des hommes, avant mêmes sa naissance temporelle. Ils se sont toûjours comptez pour rien par rapport à Dieu : si ce n'est peut-être ces Anges superbes qui ont été précipitez dans les enfers à cause de leur orgüeil.

Heb. 13. 8.

Luc. 2. 13.

ARISTE. Vous me faites souvenir, Theodore, de ce que chante l'Eglise, lorsqu'on est prêt d'offrir à Dieu le sacrifice : *Per quem Majestatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates*, & le reste. Le Prêtre hausse sa voix pour élever nos esprits vers le ciel, *Sursum corda* ; pour nous apprendre que c'est par Jesus-Christ que les Anges mêmes adorent la Divine Majesté, & pour nous porter à nous joindre à eux sous ce divin Chef, afin de ne faire qu'un même chœur de loüanges, & de pouvoir dire à Dieu, *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth : Pleni sunt cœli & terra gloriâ tuâ.* Le ciel & la terre sont pleins de la gloire de Dieu : mais c'est par Jesus-Christ, le Pontife du Tres-haut. Ce n'est que par lui que les créatures, quelque excellentes qu'elles soient, peuvent adorer Dieu, le prier, lui rendre des actions de graces de ses bienfaits.

THEOTIME. Assurément, c'est en Jesus-Christ que tout subsiste, puisque sans lui le ciel même n'est pas digne de la Majesté du Créateur. Les Anges par eux-mêmes ne peuvent avoir de rap-

port, d'accés, de societé avec l'Etre infini. Il faut que Jesus-Christ s'en mêle, qu'il pacifie le ciel aussi-bien que la terre, en un mot qu'il reconcilie avec Dieu généralement toutes choses. Il est vrai qu'il n'est pas le Sauveur des Anges, dans le même sens qu'il l'est des hommes. Il ne les a pas délivrez de leurs pechez comme nous: mais il les a délivrez de l'incapacité naturelle à la créature d'avoir avec Dieu quelque rapport, de pouvoir l'honorer divinement. Ainsi il est leur Chef aussi-bien que le nôtre, leur Mediateur, leur Sauveur; puisque ce n'est que par lui qu'ils subsistent, & qu'ils s'approchent de la Majesté infinie de Dieu, qu'ils peuvent prononcer d'accord avec Dieu même le jugement qu'ils portent de sa sainteté. Il me semble que saint Paul avoit en vûë cette vérité, lorsqu'il écrivoit aux Colossiens ces paroles toutes divines: *Eripuit nos de potestate tenebrarum, & transtulit in regnum filii dilectionis suæ, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum: qui est imago Dei invisibilis,* PRIMOGENITUS OMNIS CRÆA-

TURÆ, *quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis & in terra; visibilia & invisibilia, sive Throni, sive Dominationes, sive Principatus, sive Potestates: omnia per ipsum & in ipso creata sunt*; ET IPSE EST ANTE OMNES, ET OMNIA IN IPSO CONSTANT: ET IPSE EST CAPUT CORPORIS ECCLESIÆ, *qui est principium, primogenitus ex mortuis,* UT SIT IN OMNIBUS IPSE PRIMATUM TENENS, *quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare, & per eum reconciliare* OMNIA *in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris, sive quæ in* COELIS SUNT. Que ces paroles sont excellentes, & qu'elles expriment noblement la grande idée que nous devons avoir de nôtre sainte Religion!

XI. ARISTE. Il est vrai, Theotime, que cet endroit de saint Paul, & peut-être quelques autres, s'accorde parfaitement bien avec ce que nous venons de dire. Mais il faut avoüer de bonne foi, que le grand motif que l'Ecriture donne à Dieu de l'incarnation de son Fils, c'est sa bonté pour les hommes. *Sic Deus dilexit mundum*, dit Saint

Jean, *ut filium suum unigenitum daret.* Il y a quantité d'autres passages que vous sçavez mieux que moi, qui nous apprennent cette vérité.

THEOTIME. Qui doute que le Fils de Dieu se soit fait homme par bonté pour les hommes, pour les délivrer de leurs pechez ? Mais qui peut aussi douter qu'il nous délivre de nos pechez pour nous consacrer un temple vivant à la gloire de son Pere : afin que nous, & les Anges mêmes honorions par lui divinement la Souveraine Majesté ? Ces deux motifs ne sont pas contraires : ils sont subordonnez l'un à l'autre. Et puisque Dieu aime toutes choses à proportion qu'elles sont aimables, puisqu'il s'aime infiniment plus que nous ; il est clair que le plus grand de ces deux motifs, celui à qui tous les autres se rapportent, c'est que ses attributs soient divinement glorifiez par toutes ses créatures en Jesus-Christ Nôtre-Seigneur.

Comme l'Ecriture n'est pas faite pour les Anges, il n'étoit pas nécessaire qu'elle nous rebatît souvent que Jesus-Christ étoit venu pour être leur Chef aussi-bien que le nôtre, & que nous ne

ferons avec eux qu'une ſeule Egliſe & qu'un ſeul concert de loüanges. L'Ecriture, faite pour des hommes, & pour des hommes pecheurs, devoit parler comme elle a fait; & nous propoſer ſans ceſſe le motif le plus capable d'exciter en nous une ardente charité pour nôtre liberateur. Elle devoit nous repréſenter nôtre indignité, & la néceſſité abſoluë d'un Mediateur, pour avoir accés auprés de Dieu : néceſſité, encore bien mieux fondée ſur le néant & l'abomination du peché, que ſur l'incapacité naturelle à tous les êtres créez. Toutes les pures créatures ne peuvent par elles-mêmes honorer Dieu divinement : mais auſſi ne le deshonorentelles pas comme le pecheur. Dieu ne met point en elles ſa complaiſance : mais auſſi ne les a-t'il pas en horreur comme le peché, & celui qui le commet. Il falloit donc que l'Ecriture parlât comme elle a fait de l'incarnation de Jeſus-Chriſt, pour faire ſentir aux hommes leurs miſeres, & la miſericorde de Dieu; afin que le ſentiment de nos miſeres nous retînt dans l'humilité, & que la miſericorde de Dieu nous rem-

plît de confiance & de charité.

THEODORE. Vous avez raison, Theotime. L'Ecriture Sainte nous parle selon les desseins de Dieu, qui sont d'humilier la créature, de la lier à Jesus-Christ, & par Jesus-Christ à lui. Si Dieu a laissé enveloper tous les hommes dans le peché pour leur faire misericorde en Jesus-Christ, c'est afin d'abbattre leur orgueil, & de relever la puissance & la dignité de son Pontife. Il a voulu que nous dussions à nôtre divin Chef tout ce que nous sommes, pour nous lier avec lui plus étroitement. Il a permis la corruption de son ouvrage, afin que le Pere du monde futur, l'Auteur de la celeste Jerusalem travaillât sur le néant, non de l'être, mais de la sainteté & de la justice, & que par une grace qui ne peut être meritée, nous devinssions en lui & par lui une nouvelle créature; afin que remplis de la Divinité, dont la plenitude habite en lui substantiellement, nous pussions uniquement par Jesus-Christ rendre à Dieu des honneurs divins. Lisez avec réflexion les Epîtres de saint Paul, & vous y trouverez ce que je

vous dis. Que ne devons-nous point à celui qui nous éleve à la dignité d'enfans de Dieu, aprés nous avoir tirez d'un état pire que le néant même; & qui pour nous en tirer s'anéantit jusqu'à se rendre semblable à nous, afin d'être la victime de nos pechez? Pourquoi donc l'Ecriture, qui n'est pas faite pour les Anges, qui n'est pas tant faite pour les Philosophes que pour les simples, qui n'est faite que pour nous faire aimer Dieu, & nous lier avec Jesus-Christ, & par Jesus-Christ à lui: pourquoi, dis-je, l'Ecriture nous expliqueroit-elle les desseins de l'incarnation par rapport aux Anges? pourquoi appuieroit-elle sur l'indignité naturelle à toutes les créatures; l'indignité du peché étant infiniment plus sensible, & la vûë de cette indignité beaucoup plus capable de nous humilier & de nous anéantir devant Dieu?

Les Anges qui sont dans le Ciel n'ont jamais offensé Dieu. Cependant saint Paul nous apprend que Jesus-Christ pacifie ce qui est dans le ciel aussi-bien que ce qui est sur la terre: *Pacificans*
Coll. 1. *per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris*

sunt, sive quæ in cœlis: que Dieu rétablit, qu'il soûtient, ou selon le Grec, qu'il réünit toutes choses sous un même Chef, ce qui est dans le ciel & ce qui est sur la terre: * *Instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis & quæ in terra sunt in ipso*: que Jesus-Christ en un mot, est le Chef de toute l'Eglise; *Et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam*. Cela ne suffit-il pas pour nous faire comprendre, que ce n'est que par Jesus-Christ que les Anges mêmes adorent Dieu divinement; & qu'ils n'ont de societé, d'accés, de rapport avec lui que par ce Fils bien-aimé, en qui le Pere se plaît uniquement, par qui il se complaît parfaitement en lui-même? *Dilectus meus in quo benè complacuit anima mea.*

* Ἀνακεφαλαιώσασθαι. Eph. 1. 10. Vers. 22.

Matth. 12. 18.

ARISTE. Cela me paroît évident. Il n'y a point deux Eglises differentes, deux saintes Sion. *Accessistis*, dit saint Paul, *ad Sion montem & civitatem Dei viventis, Jerusalem cœlestem, & multorum Angelorum frequentiam*. Et puisque Dieu a établi Jesus Christ sur toute l'Eglise, je croi que ce n'est que par lui que les Anges mêmes rendent à Dieu leurs de-

Hebr. 12. 22.

voirs, & qu'ils en ſont & ont toûjours été reçûs favorablement. Mais j'ai une difficulté à vous propoſer contre le principe que vous avez établi d'abord.

XII. Vous nous avez dit, Theodore, que Dieu veut être adoré en eſprit & en vérité, c'eſt à dire, par des jugemens & des mouvemens de l'ame; & que nôtre culte, & mêmes nos bonnes œuvres tirent leur bonté morale des jugemens qu'elles prononcent, leſquels jugemens ſont conformes aux attributs divins, ou à l'Ordre immuable des perfections divines. Vous m'entendez bien. Mais, je vous prie, penſez-vous que les ſimples y entendent tant de fineſſe? Penſez-vous qu'ils forment de ces jugemens qui adorent Dieu en eſprit & en vérité? Cependant ſi le commun des hommes ne porte point des attributs ou des perfections divines le jugement qu'ils en doivent porter, ils ne prononceront point ces jugemens par leurs actions. Ainſi ils ne feront point de bonnes œuvres. Ils n'adoreront point auſſi en eſprit & en vérité par leur foi en Jeſus-Chriſt, s'ils ne ſçavent bien, qu'offrir le Fils au Pere, c'eſt declarer

que la créature & que les pecheurs ne peuvent avoir directement de rapport à Dieu. Et c'est à quoi il me semble que beaucoup de Chrétiens ne pensent point. Bons Chrétiens toutefois, & que je ne croi pas que vous osiez condamner.

THEODORE. Prenez bien garde, Ariste, Il n'est pas absolument nécessaire pour faire une bonne action, de sçavoir distinctement qu'on prononce par elle un jugement qui honore les attributs divins, ou qui soit conforme à l'Ordre immuable des perfections que renferme l'Essence divine. Mais afin que nos actions soient bonnes, il faut nécessairement qu'elles prononcent par elles-mêmes de tels jugemens ; & que celui qui agit ait du moins confusément l'idée de l'Ordre, & qu'il l'aime, quoiqu'il ne sçache pas trop ce que c'est. Je m'explique. Quand un homme fait l'aumône, il se peut faire qu'il ne pense point alors que Dieu est juste. Bien loin de porter ce jugement, qu'il rend honneur par son aumône à la justice divine, & qu'il se la rend favorable, il se peut faire qu'il ne pense point

à la récompense. Il se peut faire aussi qu'il ne sçache point que Dieu renferme en lui-méme cet Ordre immuable dont la beauté le frappe actuellement ; ni que c'est la conformité qu'a son action avec cet Ordre, qui la rend essentiellement bonne, & agréable à celui dont la loi inviolable n'est que ce même Ordre. Cependant il est vrai de dire, que celui qui fait quelque aumône, prononce par sa liberalité ce jugement, que Dieu est juste ; & qu'il le prononce d'autant plus distinctement, que le bien dont il se prive par sa charité lui seroit plus nécessaire pour satisfaire ses passions ; & que plus enfin il le prononce distinctement, il rend d'autant plus d'honneur à la justice divine, il l'engage d'autant plus à le récompenser, il acquiert devant Dieu de plus grands merites. De même quoiqu'il ne sçache point precisément ce que c'est que l'Ordre immuable, & que la bonté de son action consiste dans la conformité qu'elle a avec ce même Ordre, il est vrai néanmoins qu'elle n'est & qu'elle ne peut être juste que par cette conformité.

Depuis le peché nos idées sont si confuses, & la loi naturelle est tellement éteinte, que nous avons besoin d'une loi écrite pour nous apprendre sensiblement ce que nous devons faire ou ne faire pas. Comme la plûpart des hommes ne rentrent point en eux-mêmes, ils n'entendent point cette voix intérieure qui leur crie, *Non concupisces*. Il a fallu que cette voix se prononçât au dehors, & qu'elle entrât dans leur esprit par leurs sens. Néanmoins ils n'ont jamais pû effacer entierement l'idée de l'ordre, cette idée générale qui répond à ces mots: *Il faut, on doit, il est juste de*. Car le moindre signe réveille cette idée ineffaçable dans les enfans mêmes qui sont encore pendus à la mammelle. Sans cela les hommes seroient tout-à-fait incorrigibles, ou plûtôt absolument incapables de bien & de mal. Or pourvû que l'on agisse par dépendance de cette idée confuse & générale de l'Ordre, & que ce que l'on fait y soit d'ailleurs parfaitement conforme; il est certain que le mouvement du cœur est reglé, quoique l'esprit ne soit point fort éclairé. Il est vrai que c'est l'obéissance

à l'autorité divine qui fait les Fideles & les gens de bien. Mais comme Dieu ne peut commander que selon sa loi inviolable, l'Ordre immuable, que selon le jugement éternel & invariable qu'il porte de lui-même & des perfections qu'il renferme dans son essence : il est clair que toutes nos œuvres ne sont essentiellement bonnes, que parce qu'elles expriment, & qu'elles prononcent, pour ainsi dire, ce jugement. Venons maintenant à l'objection de ces bons Chrétiens qui adorent Dieu dans la simplicité de leur foi.

XIII. Il est évident que l'Incarnation de Jesus-Christ prononce, pour ainsi dire, au dehors ce jugement que Dieu porte de lui-même, que rien de fini ne peut avoir de rapport à lui. Celui qui reconnoît la nécessité d'un Mediateur, prononce sur sa propre indignité ; & s'il croit en même tems que ce Mediateur ne peut être une pure créature, quelque excellente qu'on veuille la supposer, il releve infiniment la Divine Majesté. Sa foi en elle-même est donc conforme au jugement que Dieu porte de nous & de ses divines perfections. Ainsi elle adore

Dieu parfaitement : puiſque par ces jugemens véritables, & conformes à ceux que Dieu porte de lui même, elle met l'eſprit dans la ſituation la plus reſpectueuſe où il puiſſe être en preſence de ſon infinie Majeſté. Mais dites-vous, la plûpart des Chrétiens n'y entendent point tant de fineſſe. Ils vont à Dieu tout ſimplement. Ils ne s'apperçoivent ſeulement pas qu'ils ſont dans cette ſituation ſi reſpectueuſe. Je vous l'avoüe. Ils ne le ſçavent pas tous de la maniere dont vous le ſçavez. Mais ils ne laiſſent pas d'y être. Et Dieu voit fort bien qu'ils y ſont, du moins dans la diſpoſition de leur cœur. Ils abandonnent à Jeſus-Chriſt qui eſt à leur tête, & qui, pour ainſi dire, porte la parole de les preſenter à Dieu dans l'état qui leur convient. Et Jeſus-Chriſt qui les regarde comme ſon peuple, comme les membres de ſon propre corps, comme unis à lui par leur charité & par leur foi, ne manque pas de parler pour eux, & de prononcer hautement ce qu'ils ne ſçauroient exprimer. Ainſi tous les Chrétiens dans la ſimplicité de leur foi, & la préparation de leur cœur, adorent

incessamment par Jesus-Christ, d'une adoration tres-parfaite & tres-agréable à Dieu, tous ses attributs divins. Il n'est pas nécessaire, Ariste, que nous sçachions éxactement les raisons de nôtre foi, j'entens les raisons que la Metaphysique peut nous fournir. Mais il est absolument nécessaire que nous la professions: de même qu'il n'est pas nécessaire que nous concevions distinctement ce qui fait la moralité de nos œuvres, quoiqu'il soit absolument nécessaire que nous en fassions de bonnes. Je ne croi pas cependant que ceux qui se mêlent de philosopher, puissent emploïer leur tems plus utilement, que de tâcher d'obtenir quelque intelligence des véritez que la foi nous enseigne.

ARISTE. Assurément, Theodore, il n'y a point de plaisir plus sensible, ou du moins de joïe plus solide, que celle que produit en nous l'intelligence des véritez de la foi.

THEOTIME. Oüi dans ceux qui ont beaucoup d'amour pour la Religion, & dont le cœur n'est point corrompu. Car il y a des gens à qui la lumiere fait de la peine. Ils se fâchent de

voit ce qu'ils voudroient peut-être qui ne fût point.

THEODORE. Il y a peu de ces gens-là, Theotime. Mais il y en a beaucoup qui appréhendent, & avec raison, qu'on ne tombe dans quelque erreur, & qu'on n'y entraîne les autres. Ils seroient bien-aises qu'on éclaircît les matieres, & qu'on défendît la Religion. Mais comme on se défie naturellement de ceux qu'on ne connoît point, on craint, on s'effraïe, on s'anime, & on prononce ensuite des jugemens de passion, toûjours injustes & contraires à la charité. Cela fait taire bien des gens, qui devroient peut-être parler, & de qui j'aurois appris de meilleurs principes que ceux que je vous ai proposez. Mais souvent cela n'oblige point au silence ces auteurs étourdis & téméraires, qui publient hardiment tout ce qui leur vient dans l'esprit. Pour moi, quand un homme a pour principe, de ne se rendre qu'à l'évidence & à l'autorité; quand je m'apperçois qu'il ne travaille qu'à chercher de bonnes preuves des dogmes reçûs, je ne crains point qu'il puisse s'égarer dangereusement.

Peut-être tombera-t'il dans quelque erreur. Mais que voulez-vous ? Cela est attaché à nôtre miserable condition. C'est bannir la Raison de ce monde, s'il faut être infaillible pour avoir droit de raisonner.

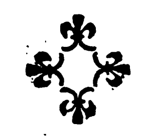
ARISTE. Il faut, Theodore, que je vous avoüe de bonne foi ma prévention. Avant nôtre entrevûë j'étois dans ce sentiment, qu'il falloit absolument bannir la Raison de la Religion, comme n'étant capable que de la troubler. Mais je reconnois presentement, que si nous l'abandonnions aux ennemis de la foi, nous serions bien-tôt poussez à bout, & décriez comme des brutes. Celui qui a la Raison de son côté, a des armes bien puissantes pour se rendre maître des esprits. Car enfin nous sommes tous raisonnables, & essentiellement raisonnables. Et de pretendre se dépoüiller de sa raison, comme on se décharge d'un habit de ceremonie, c'est se rendre ridicule, & tenter inutilement l'impossible. Aussi dans le tems que je décidois qu'il ne falloit jamais raisonner en Theologie, je sentois bien que j'exigois des Theologiens ce qu'ils ne m'accorderoient

deroient jamais. Je comprens maintenant, Theodore, que je donnois dans un excés bien dangereux, & qui ne faisoit pas beaucoup d'honneur à nôtre sainte Religion, fondée par la Souveraine Raison, qui s'est accommodée à nous, afin de nous rendre plus raisonnables. Il vaut mieux s'en tenir au temperament que vous avez pris, d'appuïer les dogmes sur l'autorité de l'Eglise, & de chercher des preuves de ces dogmes dans les principes les plus simples & les plus clairs que la Raison nous fournisse. Il faut ainsi faire servir la Metaphysique à la Religion, (car de toutes les parties de la Philosophie il n'y a gueres que celle-là qui puisse lui être utile) & répandre sur les véritez de la foi cette lumiere qui sert à rassûrer l'esprit, & à le mettre bien d'accord avec le cœur. Nous conserverons par ce moïen la qualité de raisonnables, nonobstant nôtre obeïssance & nôtre soûmission à l'autorité de l'Eglise.

THEODORE. Demeurez ferme, Ariste, dans cette pensée, toûjours soûmis à l'autorité de l'Eglise, toûjours prêt de vous rendre à la Raison. Mais ne prenez pas les opinions de quelques

Docteurs, de quelques Communautez, & mêmes d'une nation entiere, pour des véritez certaines. Ne les condamnez pas non plus trop legerement. A l'égard des sentimens des Philosophes ne vous y rendez jamais entierement, que lorsque l'évidence vous y oblige & vous y force. Je vous donne cet avis, afin de guerir le mal que je pourrois avoir fait ; & que si j'ai eu le malheur de vous proposer comme véritables des sentimens peu certains, vous puissiez en reconnoître la fausseté en suivant ce bon avis, cet avis si nécessaire, & que je crains fort d'avoir souvent négligé.

Fin des Entretiens sur la Metaphysique.





ENTRETIENS SUR LA MORT.

I. ENTRETIEN.

ARISTE & Theotime avoient lié entr'eux une étroite amitié depuis les entretiens precedens. Ariste par son honnêteté & ses manieres enjoüées avoit gagné le cœur du Philosophe Theotime: & Theotime s'étoit attiré l'estime d'Ariste par la netteté de ses idées & par la justesse de ses raisonnemens. Le Philosophe & le bel esprit sont naturellement incompatibles, lorsqu'ils veulent toûjours conserver leur caractere. Mais Theotime s'humanisoit souvent par le plaisir qu'il trouvoit dans les agréables pensées d'Ariste, ou peut-être par un

ſentiment plus Chrétien & plus relevé ; ſemblable à celui de la ſouveraine Raiſon, qui a bien voulu prendre une nature & des manieres ſenſibles, pour s'accommoder à la foibleſſe des hommes qui n'écoutent que leurs ſens. Et Ariſte de ſon côté faiſoit effort de tems en tems pour rentrer en lui-même, & conſulter de concert avec Theotime la Vérité intérieure. Et parce qu'ils recevoient l'un & l'autre les mêmes réponſes de la même Raiſon qui préſide à tous les eſprits, ils étoient preſque toûjours parfaitement d'accord. C'eſt-là ce qui a pû lier ſi étroitement deux perſonnes d'un ſi different caractere : car lorſqu'on eſt uni par l'eſprit, on l'eſt bien-tôt par le cœur, quand on a le cœur bien fait, & qu'il n'eſt point eſclave de quelque bas interêt.

Cependant ces deux Meſſieurs ne pûrent un jour s'accorder ſur le ſujet de la Mort. Ariſte trouvoit la vie trop courte : Theotime la trouvoit trop longue. La ſeule penſée de la mort faiſoit horreur à Ariſte : rien de plus terrible pour lui. Theotime au contraire parloit de la mort avec des tranſports de joïe. C'eſt la fin de tous nos maux, diſoit-il,

C'eſt le tems de la récompenſe & du ſouverain bonheur. C'eſt le commencement d'une vie heureuſe & qui ne finira jamais. Penſez-vous, Ariſte, pouvoir être heureux dans une terre étrangere, ſujet à mille miſeres & tout environné de miſerables ? Nôtre patrie c'eſt le Ciel ; c'eſt là qu'habitent la vérité & la juſtice : c'eſt auſſi là que nous trouverons la félicité & la joïe. Ariſte ſecoüoit la tête à ce diſcours, & à quantité d'autres ſemblables : & quoique dans le fond il en approuvât la plûpart, il ne pouvoit ſouffrir cet air de confiance avec lequel Theotime lui parloit. Voilà de grands ſentimens, diſoit-il, & dignes de Theotime. Mais je craindrois fort pour ſon intrepidité, ſi ce monſtre horrible de la mort étoit prêt à le devorer. Dans ce moment Theodore arriva : l'un & l'autre crûrent avoir en lui un bon ſecond, auſſi-bien qu'un ami ſincere. Ariſte lui expoſa le ſujet de leur diſpute, & lui demanda ſon ſentiment. Vous avez peut-être tous deux raiſon, répondit Theodore : vous, Ariſte, de craindre la mort, & vous, Theotime, de la deſirer. Mais remettons à demain cette importante ma-

tiere : Elle demande toute nôtre attention. Il faut que nous la meditions sérieusement tous trois, avant que de nous en entretenir. On en tomba d'accord, & le lendemain Theodore commença de cette sorte.

THEODORE. J'ai bien de la joïe, mes chers amis, de ce que vous voulez que la mort soit aujourd'hui le sujet de nôtre entretien. Car quoique la plûpart des hommes n'osent la considerer, & que les plus hardis ne s'en approchent qu'en tremblant : c'est sur ses avis salutaires que le Sage * regle toute sa conduite. En effet, la pensée de la mort change toutes nos idées & condamne tous nos desseins. Car le tems comparé à l'éternité approche si fort du néant, que les biens & les maux d'une si courte durée ne passent que pour des phantômes dans un esprit bien convaincu de son immortalité.

* *In omnibus operibus tuis memorare novissima tua & in aeternum non peccabis.* Eccli. 7. 40.

Si vous regardiez, Ariste, comme de vrais biens les corps qui vous environnent, certainement vous auriez sujet de craindre la mort : car sûrement elle vous les enlevera : & ce qui est bien plus terrible, elle nous livrera tous entre les mains du vrai bien, qui

jaloux de l'amour qui lui est dû, se vangera éternellement de l'infidelité de ses créatures. Mais vous êtes trop éclairé pour regarder comme de vrais biens ces viles substances qui vous sont assujetties, ces êtres impuissans, qui bien loin de pouvoir nous rendre heureux, ne peuvent pas mêmes nous avertir de leur presence. Car vous sçavez, que les corps ne peuvent agir sur les esprits, & que l'idée sensible que nous en avons est bien differente de l'ébranlement que je veux bien supposer qu'ils produisent dans le cerveau. La crainte que vous avez de la mort ne vient donc pas de ce que vous connoissez clairement; mais plûtôt de ce que vous sentez confusément que les corps sont véritablement des biens. Et si cela est, cette crainte est purement naturelle, & la raison n'y a point de part. Comment donc pourriez-vous la justifier? Il est permis de fuïr la mort, si la Raison ne nous y condamne pas, la fuite & tous les autres mouvemens du corps peuvent être déterminez par l'instinct & le sentiment. Mais les mouvemens de l'ame, tel qu'est celui de la crainte, assurément ils ne doivent être reglez que par

la Raiſon. Quoi ! ne ſçavez-vous plus que toutes les impreſſions ſenſibles ne nous ſont données que pour la conſervation de nôtre être ſenſible ; & que toutes les démarches de l'eſprit vers le vrai bien doivent être reglées par la lumiere de la Raiſon. Aimer, haïr, deſirer ou craindre par inſtinct ou ſentiment confus, n'eſt pas agir en créature raiſonnable : & s'il n'eſt pas permis d'aimer le vin & de le regarder comme un vrai bien, nonobſtant le ſentiment agréable qu'il ſemble produire en nous, un eſprit éclairé ne croira jamais devoir craindre la mort, uniquement à cauſe de cette horreur ſenſible qu'elle excite en lui. Car cette horreur n'eſt qu'un ſentiment confus, qui n'ébranle l'ame que pour la conſervation d'un corps tellement oppoſé à nôtre bonheur, que tant qu'il ſubſiſtera tel qu'il eſt, nous ne joüirons point du ſouverain bien.

ARISTE. J'ai appris de vous & de Theotime, ou plûtôt pour parler comme vous le ſouhaittez, j'ai appris des réponſes intérieures de nôtre Maître commun, qu'il ne falloit jamais que l'eſprit ſe laiſsât conduire par l'inſtinct & le ſentiment : car ils n'avertiſſent

l'ame que pour le bien du corps. Oüi je ſuis convaincu que la Raiſon doit regler toutes nos démarches. C'eſt un guide fidéle, un guide éclairé ; mais c'eſt le plus fâcheux & le plus incommode de tous les guides. Elle n'a nul égard à nôtre foibleſſe & à nôtre laſſitude. Les chemins où elle nous engage ſont impraticables : malgré tous mes efforts, je n'avance point. Je me ſens au contraire agréablement tranſporté dans ces routes enchantées, où mes ſens & mon imagination me conduiſent. Et ſans cette voix intérieure qui me crie ſans ceſſe que je m'égare, je ſerois l'homme du monde le plus content.

THEOTIME. Vous ſeriez, Ariſte, l'homme du monde le plus malheureux.

THEODORE. Ariſte ſeroit heureux ſans doute, comme ces victimes qu'on engraiſſe pour le ſacrifice le ſont actuellement ; car elles ne ſont point inquiétées du futur, & elles joüiſſent du preſent. Mais cette voix intérieure ne ſe taira pas. Vous en entendrez ſans ceſſe, mon cher Ariſte, des reproches & des menaces terribles, juſqu'à ce que vous vous ſoûmettiez à ſes ordres. L'appré-

henſion de la mort & de l'éternité qui la ſuit troublera tous vos plaiſirs. Elle vous chagrinera, elle vous déſolera dans le fond de l'ame, fuſſiez-vous tout raïonnant de gloire & comblé de mille biens. Pour devenir ſolidement heureux, il ne faut point quitter ce chemin étroit qui conduit à la vie. Il eſt vrai qu'il eſt impraticable ce chemin, & que ce ſeroit en vain que la Raiſon nous y rappelleroit intérieurement, ſi elle ne marchoit devant nous, ſi elle ne nous ſoûtenoit, ſi elle ne nous donnoit la force de la ſuivre. Mais voilà que cette lumiere intérieure, * *qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde*, paroît devant nous, faite comme nous. Elle nous prend par la main, elle nous exhorte à la ſuivre, & choiſiſſant pour elle les pas les plus fâcheux, elle nous tranſporte, pour ainſi dire, par le mouvement qu'elle nous donne. Souvenez-vous, Ariſte, de ce que je vous ai dit tant de fois, que la Sageſſe éternelle qui nous parle ſans ceſſe dans le plus ſecret de nous-mêmes, nous voïant répandus au dehors, s'eſt enfin preſentée devant nous, pour inſtruire d'une maniere ſenſible, groſſiére & *char-*

* *Jean. ch. 1.*

nelle (c'eſt l'expreſſion d'un grand Saint) S. Bernard.
des hommes charnels, & qui ne s'attachent qu'au ſenſible. Souvenez-vous de l'exemple que Jeſus-Chriſt nous a montré durant ſa vie, & que ſacrifiant enfin cette nature ſenſible en l'honneur du vrai bien, non ſeulement il nous a appris par là le peu d'eſtime qu'il faut faire de la vie preſente & de tous les objets de nos ſens ; mais de plus, qu'il nous a merité la force néceſſaire pour mépriſer ces vains objets, & marcher à grands pas dans le chemin qui conduit à la vie. Si ce corps de peché nous appeſantit & nous rend immobiles dans ce chemin difficile ; ſi l'imagination & les ſens nous ſollicitent à le quitter, que le ſentiment intérieur que nous avons de nôtre foibleſſe ne nous deſeſpere pas. Mais humilions-nous profondément, & invoquons ſans ceſſe le Sauveur des pecheurs: * *Quiconque invoquera le nom du Seigneur ſera ſauvé.* * *Nôtre ſouverain Prêtre eſt maintenant dans le Saint des Saints, toûjours vivant pour interceder pour nous* : & c'eſt de là que deſcend cette force toute celeſte qui nous fera mépriſer la terre & ſuivre juſques dans le Ciel nôtre divin * *Precurſeur.*

* Act. 2: 21.
* Heb. 4: 14. 7: 26.
* Heb. 6: 20.

Que les Païens, Ariste, craignent la mort, ces pecheurs qui ne sçavent pas que le Fils de Marie a été nommé
* Matth. 1: 21. JESUS, *parce qu'il devoit délivrer son peuple de leurs pechez.* Il n'y a point pour eux de monstre plus terrible. Les Péripateticiens l'ont crû avec raison, & le Sage des Stoïciens qui la bravoit est le plus insensé des hommes. Caton, l'infortuné Caton le sçait bien maintenant.
† Heb. 2: 14. Mais ne croïez-vous pas † *que le Seigneur* JESUS *a détruit par sa mort l'empire de la mort, & qu'il a mis en liberté ceux qui toute leur vie étoient dans une cruelle servitude, par l'appréhension qu'ils en avoient?* Nôtre Chef est ressuscité, & nous le sommes avec lui. Nous sommes enlevez avec lui dans le Ciel, & là nous regnerons éternellement avec lui. C'est
* Eph. 2: 5. 6. saint Paul qui vous le dit : * *Convivificavit nos in Christo, & conressuscitavit, & consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu.* Cette expression paroît bien hardie. Mais quoi! Dieu ne manque jamais à
† Heb. 6: 17. ses promesses. Il a mêmes † confirmé par serment celle qu'il nous a faite en Jesus-Christ. Pourquoi donc ne pourrions-nous pas dire que nous possedons déja ce qu'il nous a promis? On le peut

perdre, il est vrai : mais on ne le peut que par sa faute. Et perdre par sa faute des biens infinis, paroît à saint Paul une folie si insigne, qu'il ne veut pas croire que les Ephesiens à qui il écrit en soient capables. Ne craignons donc point la mort qui nous met pour jamais en pleine possession des promesses. Mais qu'une sainte horreur nous saisisse & nous épouvante, lorsque la volupté nous sollicite, & que l'orgüeil nous révolte contre la loi d'un Dieu vangeur.

ARISTE. Je vous avouë que ceux qui ont une foi vive, & une ferme esperance aux magnifiques promesses des biens à venir, n'ont pas grand sujet de craindre la mort. Cependant ce passage est si opposé à la nature, que je ne croi pas qu'il soit possible d'en approcher sans horreur & sans crainte. Car enfin Jesus-Christ lui-même a craint la mort, son approche l'a fait fremir. Il en a sué le sang, & elle a arraché trois fois de lui cette priere : *Pater mi, si possibile est, transeat à me calix iste* : priere qui confond l'orgüeil des Stoïciens, & qui devroit un peu diminuer la confiance de Theotime. Matth. 26: 39.

THEOTIME. C'est au contraire ce

qui augmente ma confiance : car Jesus-Christ nous a délivrez de la crainte de la mort lorsqu'il a bien voulu en sentir les fraïeurs. Ce sont ses foiblesses volontaires qui font nôtre force, & qui nous délivrent de nos foiblesses involontaires. Au reste, je ne prétens pas être insensible à cette horreur naturelle qu'on a de la mort ; mais je ne croi pas pour cela la devoir craindre.

THEODORE. Comment, Ariste, venez-vous de parler de l'Homme-Dieu ? Non, Jesus-Christ n'a point craint la mort. Il l'a desirée ; * il l'a affrontée : il s'est livré lui-même fort tranquillement entre les mains de ceux qui devoient la lui faire souffrir de la maniere du monde la plus cruelle. Il est vrai qu'il a senti les horreurs de la mort, selon ces paroles : *Transeat à me calix iste.* Mais il n'y a pas consenti : *Verum tamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* Et s'il les a senties, ces horreurs ; c'est qu'il a voulu être frappé de la juste terreur que la mort doit faire aux pecheurs. C'est qu'il s'est volontairement regardé comme la victime du péché : c'est qu'il a voulu augmenter le merite & la perfection de son sacrifice par tous les sen-

Joan. 10: 18. ch. 18:4. Isaye 53: 7.

timens les plus pénibles : c'est enfin qu'il a voulu témoigner son zele pour la gloire de son Pere, & l'excés de sa charité pour ses freres. Mais cette tristesse, * dont il a voulu que son ame fût comme accablée dans le tems de sa passion, fait la joïe des Chrêtiens au moment de leur mort. Ainsi la confiance de Theotime n'est point vaine & mal fondée. L'esperance en JESUS ne trompe point ; * *Spes non confundit.* L'homme *de douleurs*, pour parler comme le Prophete, a véritablement pris pour lui nos foiblesses & nos langueurs. Il s'est chargé de nos iniquitez, & par là il nous a délivrez de la crainte de la mort. Car la mort n'est terrible que pour les pecheurs. Elle est à desirer pour les justes, parce que c'est le moment auquel Dieu rendra à chacun la récompense ou la peine dûë à leurs œuvres.

* *Matth.* 26: 37.

* *Rom.* 5: 5. *Isaye* 53.

ARISTE. J'ai donc un sujet legitime de craindre la mort ; non à cause de cette horreur sensible qui me saisit quand j'y pense ; mais à cause que rien n'est plus terrible que de tomber entre les mains d'un Dieu jaloux, d'un Dieu vangeur, d'un Dieu qui connoît tous les désordres de ma vie passée, & qui

ne peut laisser le peché impuni. Vous pouvez peut-être l'un & l'autre mourir avec joïe dans l'esperance de ce qui est dû à vos bonnes œuvres. Mais que dois-je attendre de la Justice divine, moi dont toute la vie....

Theodore. Tremblez, Ariste, devant Dieu, dans la pensée de vos désordres. Vôtre crainte est raisonnable, & elle vous sera salutaire, si elle vous fait recourir au Sauveur des pecheurs. Theotime n'est pas exemt de cette espece de fraïeur ; mais sa foi le rassure, & bannit de son esprit le trouble & l'inquiétude. Ne pensez pas, je vous prie, que nôtre esperance & nôtre joïe soient appuïées sur nos œuvres. Elles seroient tres-mal fondées. C'est sur nôtre foi en Jesus-Christ, & sur la charité qu'il répand en nous. C'est sur nôtre adoption divine * qui nous donne droit de parler à Dieu comme à nôtre Pere. Nous sommes † tous pecheurs ; mais Jesus est le Sauveur des pecheurs ; & si nous avions l'orgüeil de nous croire exemts de peché, nous n'aurions plus de Sauveur. Nous sommes * persuadez que Dieu ne trouve plus aucun sujet de condamnation dans ceux qui ont la foi en Jesus-Christ

* Rom. 8: 15.

† 1. Joan. 1: 8. 9.

* Rom. 8: 1.

Christ & qui sont animez de la charité. Et comme Theotime a sentiment intérieur de sa foi & de son amour pour Dieu, il appréhende avec raison la vie, beaucoup plus que la mort : cette vie inséparable du peché qui lui fait horreur, que la mort qui l'en délivrera, & qui le mettra en possession de celui qu'il aime.

THEOTIME. Helas ! peut-on haïr le peché & aimer la vie qui ne peut être sans peché ? Mais, Ariste, ne contons point sur l'esperance d'une éternité bienheureuse : ne regardons que le present. Quoi ! le néant même ne vaut-il pas mieux que l'assemblage des biens & des maux de cette miserable vie ? Une ame non seulement unie à un corps la plus vile des substances ; mais dépendante de ce corps : unie par ce corps à tous ceux qui nous environnent, dépendante de tous leurs mouvemens, & par là esclave de l'opinion, de la coûtume, des passions brutales de ceux qui nous veulent nuire. Une intelligence sans lumiere, effraïée par de vains phantômes, & toûjours seduite par des sens trompeurs. Un cœur sans droiture, gourmandé sans cesse par des passions

honteuses : une soif ardente pour la félicité, une vaste capacité de tout bien, remplie successivement de mille maux; irritée plûtôt qu'étanchée par des plaisirs brutaux qui ne durent qu'un moment, toûjours accompagnez de fâcheuses inquiétudes, & suivis de remords & de repentir. Quoi! Peut-on bien connoître la dignité de sa nature, la noblesse de son origine, la fin de sa création; & craindre, je ne dis pas la mort, la dissolution de ce corps de peché, qui nous empêche de joüir de nos droits revendiquez par Jesus-Christ; mais le néant même, qui nous délivreroit du moins de la honte de nôtre dégradation & de tous les maux qui l'accompagnent. Pesez éxactement tous les biens dont nous joüissons, & tous les maux que nous souffrons ici-bas : mais pesez-les en presence de la Raison, & sans que l'imagination s'en mêle, & je suis certain que les maux l'emporteront infiniment sur les biens. Or si les maux faisoient seulement équilibre avec les biens, l'amour propre éclairé estimeroit autant le néant que la vie. Donc en regardant la mort comme l'anéantissement de nôtre être, elle

n'eſt nullement à craindre, s'il eſt vrai que les maux de la vie l'emportent de beaucoup ſur les biens dont on y joüit.

ARISTE. Apparemment, Theotime, mes balances ſont trompeuſes. Je ſuis la duppe de l'imagination, qui prend le mal pour le bien, ou qui augmente de beaucoup le poids de biens fort legers : car je ne ſuis point du tout de vôtre ſentiment ; & je doute mêmes que Theodore l'approuve, lui qui décide toûjours en vôtre faveur.

THEODORE. L'immortalité de l'ame rend inutile cette diſcuſſion. Car quelque heureux que vous ſoïez maintenant, vous ne devez point craindre la mort, s'il eſt vrai que c'eſt le paſſage à une éternité bienheureuſe.

ARISTE. Oüi ; mais ſi la mort me plongeoit dans le néant, ou qui pis eſt, ſi elle me précipitoit dans les enfers.

THEODORE. Vous n'avez pas grand ſujet de craindre ni l'un ni l'autre : le premier, ſi vous êtes bon Philoſophe : le ſecond, ſi vous êtes un vrai Chrêtien. Car pour commencer par l'anéantiſſement de nôtre être, quelle raiſon, je vous prie, avez-vous de l'appréhender? Le paſſage de l'être au néant

n'eſt-il pas naturellement impoſſible; auſſi-bien que celui du néant à l'être?

Ariste. Cela me paroît ainſi. Cependant je m'imagine toûjours qu'aprés la mort je ne ſerai plus.

Theodore. Vous vous l'imaginez; mais le concevez-vous bien? Vous êtes perſuadé que vôtre ame eſt une ſubſtance diſtinguée de vôtre corps, & dont les proprietez ſont bien differentes des modifications de l'étenduë. Or réduire à rien une ſubſtance n'eſt pas plus concevable que d'en faire une de rien: l'une & l'autre eſt également impoſſible aux forces ordinaires de la nature. Vous ne devez donc pas croire que lorſque vôtre corps ſera détruit vous ne ſerez plus vous-même. Si vôtre imagination vous le dit, c'eſt qu'alors elle ne ſera plus, & qu'elle ne parle à l'eſprit & ne l'effraïe que pour ſa propre conſervation. Mais la Raiſon dit le contraire. Vôtre imagination vous dit auſſi qu'aprés la mort nôtre corps ſera anéanti. Mais ſi vous conſultez la Raiſon, elle vous répondra que les ſubſtances ſont immortelles & incorruptibles en qualité de ſubſtance, & qu'il n'y a que leurs modifications qui ſe détruiſent & s'anéantiſſent.

Aprés la mort nôtre corps cessera d'être organisé. Il sera changé en terre, en vapeurs, en poussiere. En un mot, il aura des modifications toutes differentes de celles qu'il doit avoir pour être corps vivant & animé. Mais il n'y aura pas le moindre atome de sa substance qui rentre dans le néant. Il en est de même de nôtre ame. Sa substance est naturellement immortelle. Aprés la mort elle n'aura plus à la vérité tous ces sentimens confus qui se rapportent à la conservation du corps. Mais elle aura sans doute des connoissances plus claires, des sentimens plus doux, des modifications en un mot d'autant plus parfaites, que le bien qu'elle possedera alors est au dessus de ceux de la vie presente. L'experience apprend en partie ce que deviennent nos corps lorsqu'ils se corrompent. Mais nous n'avons nulle idée de l'état de l'ame aprés sa consommation : car *l'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, & l'esprit même n'a jamais conçû ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* Mais puisque l'experience vous apprend que le corps appesantit l'esprit & trouble toutes ses idées ; n'avez-vous pas sujet d'esperer, que dé-

gagé du corps, il sera dans une liberté parfaite. Faisant abstraction des biens que la foi nous promet, ne vous paroît-il pas qu'une intelligence est bien malheureuse de se voir tellement esclave d'une portion de la matiere, qu'elle ne peut agir selon ce qu'elle est, ni mêmes se souvenir de sa dignité, sans se sentir maltraitée, sans qu'on la rappelle aussi-tôt, & qu'on l'oblige à quelque service honteux.

Theotime. L'heureuse condition! Peut-on sans oublier ce qu'on est, n'aimer pas mieux le néant qu'une telle servitude?

Ariste. Je suis fait à cette servitude, & je la trouve assez douce. Je n'ai pas comme Theotime le cœur noble & élevé: je suis content de mon sort. Et si je crains de mourir, c'est que je sçai bien ce que je quitte, & que je ne sçai pas ce que j'aurai.

Theotime. Et moi je souhaite l'heureux moment de la mort, parce que je sçai bien ce que je quitte, & ce que je m'attends de posseder. Que quittons-nous, Ariste? je voudrois bien vous en voir faire le détail.

Ariste. Nous le ferons un jour,

ce détail. Laissons maintenant parler Theodore.

THEODORE. N'êtes-vous pas convaincu, Ariste, que la crainte du néant n'est qu'une vaine fraïeur qui se dissipe dés que paroît la lumiere, dés que l'on consulte la Raison ?

ARISTE. Je suis convaincu que naturellement il n'est pas possible que les substances rentrent dans le néant. Mais celui qui les en a tirées peut encore aujourd'hui les y replonger. Or quelle assûrance avez-vous qu'il ne le fera pas à l'heure de nôtre mort ? Car enfin les desseins de Dieu nous sont inconnus. Mais de plus, quoique nôtre corps ne s'anéantisse pas quant à sa substance : en quel état est-il reduit ? Un cadavre qui se pourrit fait horreur ; & si les modifications qui arrivent à l'ame ont quelque rapport à celles qui surviennent à un corps mort, j'aimerois encore mieux n'être point du tout, que d'être aussi desagréablement modifié.

THEODORE. Vous sçavez, Ariste, que l'ame n'est pas divisible ni sujette par consequent à une corruption semblable à celle des corps. Les modifications desagréables dont elle est capable,

ce ſont les divers ſentimens qui l'affligent, & qui la corrompent. Or la cauſe naturelle de ces ſentimens fâcheux ne ſubſiſtant plus aprés la mort, il ſemble qu'elle n'aura plus rien craindre. Lorſque la matiere devient corps humain, elle eſt élevée à la plus haute perfection dont elle ſoit capable ; mais une ame dépendante d'un tel corps eſt dégradée de ſa dignité. Il eſt donc juſte qu'à la mort les corps perdent leur beauté. Mais on doit eſperer qu'alors les ames recouvrant leur liberté, elles joüiront d'une paix profonde.

Je vous avoüe qu'à la mort Dieu peut anéantir nos ames ; mais leur immortalité eſt ſuffiſamment démontrée, quand on a bien prouvé que ce ſont des ſubſtances diſtinguées du corps : car l'anéantiſſement des ſubſtances eſt naturellement impoſſible. Il n'y a que Dieu qui ſoit immortel, ſi vous prenez immortel pour indépendant. Dieu peut ſans doute, s'il le veut, anéantir nos ames, lorſqu'elles quittent le corps ; mais je ſuis bien certain que c'eſt ce qu'il ne voudra jamais:

ARISTE. Quoi! Theodore, eſt-ce que Dieu vous a découvert ſes deſſeins?

THEODORE.

THEODORE. Oüi sans doute, il nous les a révelez à cet égard. Il a promis aux justes une vie éternelle; il a menacé les méchans d'un feu éternel. Dieu nous a donc révelé nôtre immortalité.

ARISTE. Je sçai bien que la foi nous l'enseigne, & je le croi aussi-bien que vous. Mais vous venez de dire qu'en qualité de Philosophe je ne dois point craindre le néant.

THEODORE. Hé bien! Un Philosophe doit-il craindre ce qui est naturellement impossible, & mêmes ce qui est inconcevable, tel qu'est l'anéantissement des substances? Un bon Philosophe doit-il craindre sans raison? quelles sont donc les vôtres, je vous prie?

ARISTE. Dieu peut m'anéantir, je me tiens à cette raison.

THEODORE. Vous auriez de la peine à en trouver d'autres, puisque l'anéantissement des substances non plus que leur création passe nôtre intelligence, & ne peut être l'effet que d'une puissance infinie. Mais quoiqu'il en soit, les Philosophes sont bien malheureux, s'ils doivent craindre tous les maux que Dieu leur peut faire. Avez-vous

peur que demain le Soleil perde sa lumiere, & que la terre soit toute en feu? Dieu le peut faire. Dieu mêmes un jour le fera : c'est une vérité qu'il a bien voulu nous réveler. Pour moi je crains davantage cette étrange catastrophe pour demain que pour l'éternité, l'anéantissement de ma substance. Car cet aneantissement est naturellement impossible ; & l'on a vû souvent dans le ciel des changemens semblables à celui dont nôtre terre est menacée.

ARISTE. Mais si Dieu ne créoit les ames que pour animer, que pour *informer* des corps, il s'ensuit que le corps détruit, adieu sa forme : la voilà anéantie.

THEODORE. Hé pourquoi anéantie? une ame ne peut-elle servir qu'à un corps? L'ame de Mathusalem qui a vêcu 969. ans étoit peut-être tout à fait usée. Mais si nous mourions bientôt, les nôtres seroient toutes neuves.

ARISTE. Est-ce que la metempsycose vous paroît un sentiment raisonnable?

THEODORE. Bien plus raisonnable que celui de la mortalité de l'ame,

Mais la noble idée que vous avez de la Divinité, de la soupçonner capable de créer des ames pour *informer* des corps! Laissez aux Philosophes Païens cette chimere, & pensez plus noblement de l'Etre infiniment sage. Quoique les desseins de Dieu nous soient inconnus, nous sçavons assez qu'il n'en peut prendre de bizarres: Dieu ne peut se démentir. Sa conduite doit porter le caractere de sa sagesse & de ses autres attributs. Et un ouvrage mal ordonné ne peut exprimer qu'une puissance aveugle ou étrangement corrompuë. Tout ce que Dieu veut est nécessairement conforme à l'ordre. Il aime, il estime toûjours les choses à proportion qu'elles sont plus parfaites: car aimant invinciblement sa substance, & tout ce qu'il est, l'amour qu'il a pour ses créatures, est reglé sur le rapport qu'elles ont avec lui, par les perfections de leur être. Or je pense que les esprits sont plus nobles que les corps. Dieu ne peut donc pas faire l'ame pour le corps; mais le corps pour l'ame.

ARISTE. Ne prenez pas, je vous prie, pour mes sentimens les objections que je vous fais: car souvent je

ne vous les propose que pour avoir le plaisir de vous entendre. J'estime davantage mon palefrenier que mes chevaux. Cependant je ne l'ai que pour les panser. Si mes chevaux étoient morts, je ne voudrois plus de lui. Par consequent il seroit anéanti, supposé que ce fût ma volonté qui lui donnât l'être. Pourquoi donc ne voulez-vous pas que Dieu anéantisse les ames dont les corps sont détruits, quelque estime qu'il ait de la noblesse de leur nature.

THEODORE. Je n'avois pas besoin de la précaution que vous prenez. Je reconnois assez par l'embarras où je me trouve, quand vous me proposez vos propres difficultez, que l'instance que vous me faites sort plûtôt de vôtre memoire ou de vôtre imagination, que du fonds de vôtre raison. Car vous sçavez bien, quoique peut-être vous n'y pensiez pas assez, que c'est dégrader l'Etre infiniment parfait, que d'en juger par soi-même.

L'homme, Ariste, humanise toutes les causes, mêmes la Divinité. Il lui attribuë des desseins humains, une conduite humaine, & quelquefois jusqu'à ses propres passions: témoin l'adultere

de Jupiter, la colere de Junon, les larcins de Mercure. C'est qu'il n'y a nulle peine à juger par ce qu'on sent, & qu'il faut de l'attention & du travail pour juger des causes, par une meditation sérieuse sur les idées qu'on en peut avoir. Voilà pourquoi on fait cet honneur à son chien de lui attribuer de la connoissance & de la reconnoissance mêmes, & quantité d'inclinations & de desseins semblables à ce qu'on sent en soi-même. On juge que les insectes mêmes, comme les fourmis, ont de la prévoïance & de la sagesse, & que les abeilles ont une politique merveilleuse. En un mot, on attribuë à toutes les causes, de quelque nature qu'elles soient, des proprietez qui approchent fort des nôtres. C'est un principe d'erreur des plus dangereux. Il ne faut pas mêmes juger des autres hommes, par ce qu'on sent en soi-même. Tel qui condamne la conduite de son Prince, & qui est fort surpris de celle de son ami élevé en dignité, ne se trompe que parce qu'il juge de leurs actions par des motifs qu'il sent en lui, & dont les autres sont peu touchez. Pour juger des effets que peuvent produire les causes

materielles, il suffit d'en bien examiner les proprietez naturelles : car ces sortes de causes agissent toûjours selon leur nature. Mais quoique l'homme agisse aussi selon sa nature, souvent il la dément pour agir selon sa qualité. Car il se glorifie beaucoup plus de sa qualité particuliere, que de l'excellence d'une nature commune à tant d'autres qu'il range sous lui. L'homme a tant de differens motifs de ses actions, & il consulte si négligemment sa loi, l'Ordre immuable, que bien loin de pouvoir juger des autres par soi-même, on ne peut pas mêmes s'assûrer que demain on tiendra la même conduite qu'on tient aujourd'hui. Mais il n'en est pas de même de Dieu. Il ne se dément jamais. Sa conduite porte toûjours le caractere de ses attributs. Comme il se complaît en eux, il ne veut rien que par l'amour qu'il leur porte. Car l'amour en Dieu n'est point comme en nous, un mouvement qui lui vienne d'ailleurs, & qui le porte ailleurs. Dieu en est le principe: Dieu en est la fin : Dieu trouve sa Loi écrite dans sa substance. En un mot, il suit toûjours la Raison, parce qu'elle lui est consubstantielle. Or cette même

Raiſon nous apprend que le plus noble ne doit pas être ſubordonné au moins noble. Il eſt donc clair que Dieu n'a pas fait l'ame uniquement pour être la *forme* du corps, ou pour lui donner le mouvement & la vie ; quand mêmes nous ſuppoſerions que la vie du corps dépendît néceſſairement de l'action de l'ame qui lui eſt unie. Cependant, ſi nous examinions ce que c'eſt que la vie du corps, peut-être verrions-nous bien que l'ame n'en eſt point le principe.

ARISTE. Mais Theodore, que dites-vous de l'ame des bêtes ? On ne peut pas douter qu'elles ne ſoient plus nobles que leur corps, que de la matiere la plus vile des ſubſtances. Cependant elles ne ſont faites que pour *informer* leur corps, & elles s'anéantiſſent à la mort.

THEODORE. Quand on juge des bêtes parce qu'on ſent en ſoi-même, on a raiſon de croire que leurs ames ſont plus nobles que leur corps. Quand on ſuppoſe qu'un chien connoît & aime ſon maître ; qu'il eſt capable de plaiſir & de douleur, & de tous ces mouvemens de l'ame qui accompagnent nos paſſions : aſſurément on en peut con-

clure que son ame est plus noble que son corps. Mais, Ariste, c'est l'humaniser. C'est faire de vôtre chien un petit homme à grandes oreilles & à quatre pattes, & qui ne differe de nous que par la figure exterieure, & la conformation de ses membres. Il ne parle pas, mais il n'en pense pas moins peut-être; ou plûtôt il parle avec tant d'esprit, que sans le secours de la voix, il exprime toutes ses pensées aux animaux de son espece. Il en est comme des muets, qui s'entendent bien entr'eux, quoique les autres ne comprennent rien dans leur langage.

Ariste. Hé bien Theodore, soit. Que les animaux ne different de nous que par la figure exterieure, & que quant à l'ame ils nous soient égaux. J'y consens. Or leur ame s'anéantit. Donc.

Theodore. Je dis plus, Ariste, s'ils sont tels que vous le pensez, leur ame est plus noble que la nôtre.

Ariste. Pour cela, c'est trop. C'est bien assez qu'ils nous soient égaux. Ne voïez-vous pas qu'ils nous sont soûmis?

Theodore. Il est vrai; mais c'est peut-être par raison & par prudence. C'est parce qu'ils le veulent bien. C'est

au contraire malgré nous que nous dépendons de nôtre corps. Les animaux qui se peuvent passer de nous, comme presque tous les oiseaux; ou qui sont plus forts que nous, comme les lions & les ours, ils ne sont pas trop obéïssans. Mais je veux qu'ils nous soient assujettis malgré eux; certainement cet esclavage n'est pas si honteux que le nôtre; que celui de dépendre d'un corps qui nous maltraite & qui nous inquiéte sans cesse.

ARISTE. Mais l'ame des bêtes est encore plus que la nôtre esclave de leur corps. Ne voïez-vous pas qu'elles suivent sans honte & sans pudeur tous les mouvemens de la concupiscence.

THEODORE. Je vois bien qu'elles n'ont point de honte, & j'en conclus qu'il n'y a point en elles de concupiscence, point de révolte de la part du corps, point de mouvemens involontaires. L'homme se couvre, parce qu'il a de la honte de la rebellion d'un corps, qui ne devroit se mouvoir que dépendamment de ses volontez. Il n'a point de honte, par exemple, de remuer le bras ou de courir lorsque ces mouvemens sont volontaires. Mais si la peur

l'a fait fuïr devant l'ennemi, il en paroît tout confus. La honte de l'homme est une marque certaine qu'il n'est point tel qu'il devroit être, & la liberté avec laquelle tous les animaux s'accouplent, est une marque bien seure qu'en eux le plus noble n'obéït point au moins noble, ou que l'ame que vous leur donnez n'est point comme la nôtre dépoüillée de sa dignité & de ses droits. L'usage du mariage est legitime. On ne doit point avoir de honte d'une action que la Raison ne condamne point. Cependant, quel est le mari qui voulût devant le monde faire ce que moi-même j'aurois honte de vous dire ? C'est que dans ces rencontres la révolte du corps est si sensible qu'on en devient tout honteux. Les Philosophes Cyniques qui se glorifioient de leur impudence, n'étoient pas seulement en horreur aux personnes sages, ils étoient encore un sujet de raillerie aux plus débauchez : parce que la honte naturelle que ces extravagans Philosophes regardoient comme une foiblesse, & qu'ils vouloient vaincre, plus forte que la plus forte des passions, les rendoit alors impuissans. On ne voit rien dans les bêtes de pareil.

ARISTE. Je comprens, Theodore, ce que vous me voulez dire. Voilà ce me semble une bonne preuve du peché originel, & que l'ame des bêtes n'est point une substance distinguée du corps & plus noble que lui.

THEODORE. Oüi, Ariste, la honte de l'homme est une preuve naturelle de la noblesse de sa nature & de sa dégradation. Dieu par ce sentiment qu'il excita dans les premiers hommes d'abord aprés leur peché, & qu'il produit encore en nous malgré nous, marque aux esprits attentifs à sa conduite, la vérité fondamentale de nôtre Religion, la nécessité d'un reparateur. Non seulement la Circoncision & les sacrifices de la Loi se rapportent là ; mais la nature même. Tout y est monstrueux, tout y est rempli de contradictions sans ce dénoüement. Mais revenons à nôtre sujet.

Si vous donnez aux bêtes une ame plus noble que leur corps, donnez leur aussi une fin plus noble que celle de joüir des corps. Si vous les supposez capables de connoître & d'aimer ; qu'elles soient donc capables de connoître la vérité & d'aimer l'ordre. Si vous voulez qu'elles

ſoient ſenſibles au plaiſir & à la douleur, ou qu'elles puiſſent être heureuſes & malheureuſes ; ſoûtenez auſſi qu'elles ſont capables de merite & de démerite. Mais ſi vous croïez qu'à la mort tout meurt en elles ; croïez auſſi que leur vie ne conſiſte que dans le jeu de leurs organes, & dans le mouvement des eſprits & du ſang. Raiſonnez conſequemment, je vous prie : & raiſonnez ſur des idées claires ; & ne jugez point des bêtes par le ſentiment que vous avez de ce qui ſe paſſe en vous.

ARISTE. Mais le moïen de s'en empêcher. Si je pique ce chien à la patte, il la retire auſſi-tôt, & n'y manque jamais.

THEOTIME. Hé bien, qu'en concluez-vous ?

ARISTE. J'en conclus qu'il a une ame, & qu'il ſent de la douleur.

THEOTIME. Et moi j'en conclus qu'il n'a point d'ame, & par conſequent qu'il ne ſent point de douleur. Car je vous prie, d'où vient que quand on vous ſaigne vous ne retirez pas le bras ?

ARISTE. C'eſt que je veux tenir ferme, & que je croi que la ſaignée me ſera utile.

THEOTIME. Fort bien ; mais si l'on vous piquoit sans vous en avertir, vous retireriez promtement le bras. C'est donc machinalement, pour ainsi dire, que le bras piqué se retire, & par ordre de la volonté qu'il demeure ferme. Ainsi de ce que vôtre chien ne manque jamais à retirer sa patte lorsqu'on le pique ; il en faudroit conclure que cela se fait par la construction admirable de ses organes, & sans le secours d'une ame qui ne sçait pas mêmes ce qu'il faut faire pour retirer le bras. Qu'il y ait une ame ou non dans le corps du chien ; c'est une nécessité que sa patte se retire : si celui qui a fait ce corps y a mis les ressorts nécessaires à sa conservation. Et une ame sans ces ressorts, ou lorsque ces ressorts sont gâtez, ne peut retirer son bras, quand mêmes on le couperoit.

ARISTE. Mais ce chien sent de la douleur.

THEOTIME. Non sans doute, s'il n'a point d'ame. Car la douleur ne peut être une modification de la matiere.

ARISTE. Il crie pourtant, il se plaint : preuve certaine qu'il souffre.

THEOTIME. Preuve certaine qu'il

a des poumons, & que l'air en sort avec violence par le mouvement du diaphragme. Voïons un peu ce que c'est que ce cri, & ce qui le cause.

THEODORE. Cela iroit loin. Ne quittons point nôtre sujet.

ARISTE. Non, Theotime, vous ne me persuaderez jamais ce paradoxe, que les bêtes n'ont point d'ame, & qu'elles ne sentent point de douleur, lorsqu'on les maltraite.

THEOTIME. Je vous persuaderai donc que la chasse vous est défenduë: car le gibier est une nation paisible & innocente, qu'il ne vous est pas permis de guerroïer & de massacrer.

ARISTE. Raisons Metaphysiques!

THEOTIME. Il est vrai, mais démonstratives pour ceux qui les examinent avec une attention sérieuse.

THEODORE. Il y a, Theotime, de certains préjugez contre lesquels la raison d'abord ne fait que blanchir. Tel est celui de l'ame des bêtes; mais, Ariste, la Metaphysique a plus de coup & de solidité que vous ne pensez: & si elle ne renverse pas nos préjugez, c'est que faute d'attention nous ne sommes pas frappez de ses raisons.

ARISTE. Je ne croi pas, Theodore, que les animaux aïent comme nous une ame raisonnable. Mais j'ai toûjours crû qu'ils avoient une ame sensitive, propre à conserver leur corps, & faite pour lui, & qui par consequent s'anéantissoit à la mort, étant inutile qu'elle subsistât plus long-tems.

THEODORE. Mais cette ame sensitive est une substance distinguée du corps : car tout sentiment, plaisir, douleur, & le reste, ne peut être une modification de la matiere. Or naturellement les substances ne peuvent s'anéantir. Donc.

ARISTE. Oüi, mais Dieu les anéantit à la mort, comme n'étant plus bonnes à rien ; s'il n'anéantit pas la substance materielle, par exemple, d'un cheval mort, c'est qu'elle est bonne à quelque chose, comme peut-être à rendre la vie à un arbre languissant, ou du moins à nourrir les chiens & les loups, & tant d'autres animaux.

THEODORE. Mais l'ame sensitive d'un cheval ne pourroit-elle pas encore être bonne à animer un poulain ou peut-être quelque asnon ?

ARISTE. Je n'en sçai rien. Mais

qu'en penſez-vous?

THEODORE. Je ne croi pas non plus que Theotime, qu'il y ait d'ame ſenſitive dans les animaux. Je penſe qu'ils ne ſentent ni plaiſir ni douleur : car ſous un Dieu juſte, ce qui eſt abſolument incapable de merite & de démerite, le doit être également de bonheur & de malheur. Je ne juge pas des bêtes par le ſentiment de ce qui ſe paſſe en moi, mais par des idées plus claires. Je croi donc que leur ame n'eſt point une ſubſtance diſtinguée de leur corps, & plus noble que lui; mais qu'elle ne conſiſte que dans le mouvement des eſprits & du ſang, & dans la diſpoſition de leurs organes. Leur ame n'eſt que leur vie. Ainſi leur ame perit à leur mort. Voilà mon ſentiment & celui de Theotime, & ſi je croïois que l'ame des bêtes fût une ſubſtance diſtinguée du corps & plus noble que lui, je n'aurois garde de tomber d'accord qu'elle s'anéantit à leur mort : car l'anéantiſſement des ſubſtances eſt naturellement impoſſible. Mais quoiqu'il en ſoit de nôtre ſentiment, ne jugez pas, je vous prie, de l'anéantiſſement de vôtre ame par celui de l'ame des bêtes. Car ſi le cheval

val mort, Dieu anéantit son ame, comme n'étant plus bonne à rien, il conservera la vôtre assurément comme bonne à bien des choses. Nôtre ame, Ariste, est en épreuve dans nôtre corps. Comme Dieu est juste essentiellement & par sa nature, & qu'ici-bas les plus gens de bien sont les plus miserables, si on les prive de l'avangoût des biens futurs que leur donne la fermeté de leur esperance, il faut qu'il y ait une autre vie où Dieu satisfasse à ce que sa justice demande de lui. Ce n'est pas seulement la foi qui nous revéle cette vérité, la Metaphysique nous le démontre. Car encore un coup la conduite de Dieu porte nécessairement le caractere de ses attributs, & sa Loi inviolable est l'Ordre immuable qui est entr'eux. Consultez-les donc ces divins attributs, pour juger par eux autant que cela se peut de la providence Divine. Voïez si l'anéantissement des plus nobles de ses créatures s'accorde avec l'idée que vous avez de sa sagesse & de son immutabilité, aussi-bien que de sa justice & de sa bonté. Pensez-y sérieusement. Et si vous vous élevez au dessus de vous-même pour comparer les démarches

de l'Etre infiniment parfait avec les perfections qu'il renferme : vous comprendrez peut-être qu'il soûtient parfaitement le caractere de la divinité dans tout ce que la Religion nous apprend de sa conduite. Ce n'est que par cette voïe qu'on peut acquerir quelque intelligence des véritez de la foi.

Ariste. J'avouë que pour découvrir ce que les causes sont capables de faire, il en faut consulter les idées : mais apparemment je ne m'y prens pas bien. Car de l'idée que j'ai de Dieu & de sa bonté, j'en conclurois qu'aprés la mort Dieu anéantit les ames des méchans, ou du moins qu'il ne punit des actions passageres que par des peines temporelles. Cela me paroît bien plus conforme à l'idée que j'ai de sa justice. Cependant ces consequences sont fausses & contraires à cette parole terrible de Jesus-Christ même : *Allez maudits au feu éternel.*

Theodore. Ces consequences sont fausses ; mais vous les tirez bien plus du sentiment intérieur que vous avez de vôtre bonté, que de la vûë claire de la bonté divine, & d'une meditation sérieuse des attributs de la Divini-

te. Car, je vous prie, trouvez-vous mauvais que Dieu soit la fin de l'homme, & que nous joüissions éternellement du souverain bien ? Cependant, est-il juste que Dieu pour des actions passageres nous donne une récompense éternelle ?

ARISTE. Il y a bien de la difference.

THEODORE. Marquez-la moi, je vous prie ; mais ne la tirez point de vôtre fonds. Tirez-la de l'idée de la Divinité, de l'idée de la cause dont vous examinez la conduite.

ARISTE. Comme l'infinité est l'attribut essentiel de la Divinité, afin que Dieu agisse en Dieu, il ne doit point, ce me semble, y avoir de bornes dans ses bienfaits. Il est de sa grandeur de donner une récompense éternelle à des actions passageres.

THEODORE. Afin que Dieu agisse en Dieu, il ne doit point aussi y avoir de bornes dans sa vengeance. Il doit punir éternellement les damnez.

ARISTE. Mais Dieu est bon.

THEODORE. Oüi ; mais Dieu est juste. Il est bon aux bons, & infiniment bon : car la récompense qu'il leur donne est infiniment au dessus de leurs me-

rites & de leurs esperances. Elle est digne d'un Dieu infiniment bon. Dieu est mêmes bon aux méchans qui peuvent encore devenir bons. La misericorde qu'il leur a fait en leur envoïant son Fils afin de les rendre bons, est au dessus de tous ses ouvrages. Mais il est juste, & s'il est permis de le dire, infiniment méchant aux méchans. Dieu, Ariste, ne se dément point : s'il récompense en Dieu, il punit en Dieu.

Ariste. Une peine éternelle pour des plaisirs d'un moment ! où est la bonté ?

Theodore. Une récompense éternelle pour des travaux passagers ! Voilà où paroît la bonté. Elle s'exerce dans le Ciel & sur la terre, & sa justice dans les enfers. Dieu agit toûjours selon ce qu'il est. Mais non pas toûjours selon tout ce qu'il est. Chacune de ses démarches porte le caractere de l'attribut qui lui convient, & que sa sagesse lui prescrit. Et c'est à cette même sagesse à nous en instruire. Elle le fait d'abord par la foi, autant que cela est nécessaire, & elle le fait encore plus clairement par l'intelligence ; mais uniquement à ceux qui par leur soûmission à la foi &

par le travail de leur attention meritent d'en être éclaircis.

ARISTE. Je veux bien que Dieu n'ait point de bonté pour les damnez; mais je ne comprens pas qu'il leur rende justice. Car il n'y a nul rapport entre le tems & l'éternité; & par consequent entre les pechez qu'ils auront commis, & la peine qu'ils en souffriront.

THEODORE. Dieu rend cette justice aux damnez qu'il punit les plus coupables de plus dures peines. Et il se rend cette justice à lui-même d'agir en Dieu, lorsqu'il punit éternellement ceux qui sont indignes de le posseder éternellement. Vous trouvez bon que la récompense éternelle porte le caractere de la Divinité: approuvez donc en Dieu ses rigueurs éternelles. L'offense croît à proportion de la majesté offensée. Il est juste de condamner aux galeres perpetuelles un sujet insolent qui auroit outragé son Prince. Comparez & jugez si Dieu sans démentir ce qu'il est, doit se contenter d'une vengeance passagere. Quoiqu'il en soit, il est le maître; il n'a pas fait, ni dû faire ses créatures pour les anéantir: leur sort doit être éternel. Il les a faites pour

lui, & il faut une durée infinie à un esprit fini, pour posseder l'infini & pour en joüir. Où est donc l'injustice de menacer les hommes d'une peine éternelle, puisqu'on leur promet en même tems un bonheur non seulement éternel quant à la durée, mais infini quant à son objet. Dieu donne à ses Saints la qualité de ses enfans, il leur fait part de sa gloire & de ses plaisirs, il en fait des Dieux. De quelle peine ne sont point dignes ceux qui méprisent ces promesses pour courir aprés de faux biens : promesses signées par le sang du Fils unique, & confirmées par un serment solemnel. * *Car Dieu n'aïant point*
*Heb. 6. *de plus grand que lui, il en a juré par lui-même. Il a ajoûté le serment à sa parole, afin que nôtre esperance appuïée sur deux choses si fermes & si inébranlables, ne chancelât point.* Quand on ne fait pas cet honneur à des hommes trompeurs & impuissans de les croire à leur parole : quand on ne se fie pas à leurs promesses, & qu'on doute de la vérité de leur serment, ils en sont extrémement choquez. Jugez donc de la haine que Dieu porte aux Infideles. Considerez sa puissance, prenez garde qu'il doit agir se-

fon ce qu'il est, & vous verrez assez clairement que l'éternité des peines est un arrêt qui doit émaner de la Loi inviolable du Souverain Juge, de l'ordre immuable de ses attributs : en un mot, de la Raison qui lui est consubstantielle.

ARISTE. Que les hommes sont stupides & insensez ! Ah ! Theodore, cette alternative inévitable de deux éternitez si differentes qui m'attendent à la mort me fait trembler. Il faut que je vous l'avoüe franchement ; j'ai souvent tâché de calmer mon inquiétude sur l'avenir, en mettant tout d'un côté & rien de l'autre. Consolation imaginaire. L'équilibre des biens & des maux futurs est parfait, du moins quant à leur durée. J'en suis assez convaincu depuis que je philosophe avec vous autres, & que je travaille sérieusement à m'instruire de la vérité. Et c'est pour cela principalement que je crains la mort, & que j'ai tant disputé avec Theotime, pour justifier ma crainte & condamner sa confiance. Mais je vous prie, Theodore, de me prouver cette proposition que vous avez avancée, que le vrai Chrêtien ne doit point en cette qualité apprêhender la mort. Comme Dieu

m'a fait la grace d'être Chrêtien, ce que vous me direz pourra peut-être me consoler & me rassûrer.

Theodore. Cela est évident par l'Ecriture. *Il n'y a plus aucun sujet de condamnation dans ceux qui sont à Jesus-Christ.* C'est saint Paul qui vous le dit: Dieu les traitera comme ses amis, comme ses enfans.

Rom. ch. 8.

Ariste. Je sçai bien que les vrais Chrêtiens n'ont rien à craindre, si vous entendez les justes. Mais je suis bien éloigné de croire que j'en sois du nombre.

Theodore. Mais, Ariste, vous croïez en Jesus-Christ. Vous adorez Dieu par Jesus-Christ. Vous croïez fermement que nous ne pouvons avoir d'accés auprés de Dieu, de rapport & de societé avec lui que par Jesus-Christ.

Ariste. Oüi sans doute: car du fini à l'infini la distance est infinie, le rapport est nul. Tout culte sans Jesus-Christ est profane. Dieu ne peut y mettre sa complaisance sans démentir son infinité, son attribut essentiel. J'en suis convaincu.

Theodore. Par vôtre culte & vôtre

vôtre foi vous prononcez donc le même jugement que Dieu porte de la Divinité & de vous-même. Vous jugez que Dieu est infini; & que vous n'êtes rien par rapport à lui. Ainsi vous voilà déja d'accord avec Dieu par l'esprit, voïons si vous l'êtes par le cœur. N'aimez-vous pas Dieu plus que toutes choses?

Ariste. Oüi, ce me semble; mais je ne l'aime pas autant que je voudrois bien, autant que je sçai qu'il merite d'être aimé. Je le prie souvent par Jesus-Christ qu'il me remplisse de son amour, & qu'il me fasse marcher dans ses voïes. *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu: Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum!* Je lui fais souvent cette priere par son Fils bien-aimé: Mais j'ai l'imagination salie & le cœur partagé. *Qu'heureux est celui qui a porté dés sa jeunesse le joug du Seigneur! Doce me facere voluntatem, quia Deus meus es tu; Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum!*

Ps. 142. 10.

Thr. 3. 27.

Theodore. Courage, Ariste, puisque par vôtre foi en Jesus-Christ vous jugez de la Divinité comme Dieu en juge, & que vous aimez Dieu com-

me Dieu s'aime, en le préferant à tout par la charité; vous adorez Dieu en esprit & en vérité: car l'esprit n'adore que par ses jugemens & ses mouvemens. Or *Dieu est esprit*, dit le Seigneur JESUS; *& il cherche des adorateurs qui l'adorent en esprit & en vérité.* Ne craignez donc point qu'il vous condamne dans de si bonnes dispositions. Car encore un coup, celui qui pense & qui aime, comme Dieu pense & comme il aime, ce que font les vrais Chrêtiens par leur foi & par leur charité: car leur ignorance & leur concupiscence ne sont point volontaires; Celui, dis-je, qui a l'esprit & le cœur ainsi tourné, ne peut être condamné sans que Dieu manque, non seulement à ses promesses; mais encore à ce qu'il se doit à lui-même.

Jean. ch. 4. 24.

ARISTE. Je le croi ainsi, Theodore, je suis convaincu qu'il n'y a que la Religion Chrêtienne qui porte le caractere des attributs divins, & qui convienne à l'homme; qui puisse le délivrer de ses miseres & le conduire à sa fin. Je suis certain que Dieu traitera les vrais Chrêtiens comme ses amis; ceux qui sont animez de la charité de l'esprit de Jésus-Christ. Mais vous supposez

que je possede ce don précieux de la charité.

THEODORE. J'ai raison de le supposer. J'en juge ainsi par le mouvement que je vois qu'elle vous inspire. J'en juge par les frequentes prieres que vous avez faites au Pere, pour l'obtenir au nom de son Fils bien-aimé, & qu'il est écrit, *Que quiconque invoquera le Seigneur sera sauvé.* J'en juge encore par certains commerces dangereux que vous avez genereusement rompus. Mais je vous prie, d'où viennent ces changemens?

ARISTE. C'est que Dieu m'a fait la grace de m'approcher des Sacremens, & que je n'ai pas crû devoir m'y présenter sans renoncer entierement à ces occasions de peché.

THEODORE. Je juge donc encore plus sûrement de vôtre justification, par les Sacremens que vous avez reçûs, & que Jesus-Christ a établis pour répandre dans nos cœurs la grace sanctifiante : car vous n'êtes pas homme à vous en approcher sans un desir actuel & sincere de vous convertir à Dieu, sans un amour actuel de Dieu sur toutes choses. Il est vrai que cet amour actuel n'est pas la charité ; il ne justifie pas,

V. Traité de Morale, ch. 8.

Car Dieu ne juge pas d'une ame * sur un acte qui passe & qui ne forme pas une habitude ; c'est sur sa disposition permanente, sur ses habitudes qu'il en juge. Mais cet amour actuel devient habituel & nous justifie par l'efficace du Sacrement. Ainsi j'ai raison de supposer que vous possedez actuellement ce que ni vous ni moi ne pouvons nous assurer positivement par quelque autre voïe que nous le possedons. Car quoique nous aïons sentiment intérieur de tout ce qui se passe actuellement en nous, nous ne sentons nos habitudes que lorsqu'elles sont actuellement excitées ; & nous ne pouvons jamais juger par ce sentiment actuel, si nôtre charité est ou n'est pas dominante. Mais lorsque nous joignons le Sacrement avec l'amour actuel, duquel amour nous avons sentiment intérieur ; nous pouvons sans crainte croire que nous recevons la charité habituelle, quoique dans le tems de l'absolution nous ne soïons point avertis de nôtre renouvellement intérieur, & que les impressions que les objets sensibles ont laissées dans nôtre imagination demeurent les mêmes qu'auparavant. Car les Sacremens ne

guérissent & ne fortifient directement que l'intérieur de l'ame. Ils nous laissent nôtre corruption, nôtre concupiscence, & toutes nos mauvaises habitudes, entant qu'elles consistent dans les traces du cerveau. Mais ils nous donnent la force de combattre & de vaincre par la grace de Jesus-Christ, à laquelle nous avons droit par la charité. Car Jesus-Christ n'abandonne point les justes, lui qui prévient les plus grands pecheurs.

ARISTE. Est-il possible que la charité, l'Esprit Saint habite dans un cœur aussi corrompu que le mien, non seulement par la concupiscence de la nature, mais par une seconde concupiscence bien plus criminelle que la premiere? Cependant il me semble que j'ai éprouvé quelque chose de ce que vous venez de dire de l'efficace du Sacrement. Dés que j'eus reçû du Prêtre l'absolution de mes pechez, je sentis en moi une joïe que je ne puis vous exprimer; plus douce infiniment & plus solide que celle d'un malade qui recouvre sa santé, ou d'un marchand qui arrive au port aprés la tempête. Il me sembla qu'on m'avoit déchargé d'un poids qui m'accabloit.

Je joüis quelque tems d'une paix profonde dans le fonds de mon cœur, dont toutes les puiſſances étoient, ce me ſemble, d'accord de ne plus aimer que le vrai bien. Mais j'éprouvai bien-tôt ce que vous ajoûtez de la concupiſcence & des mauvaiſes habitudes. Et je vois bien que du moins par cet endroit j'étois tout à fait le même qu'auparavant.

Theodore. Cela eſt & doit être ainſi pour bien des raiſons qui entrent dans les deſſeins de Dieu, & que vous découvrirez ſans peine lorſque vous y penſerez : car il eſt tems de finir nôtre entretien. Mais, Ariſte, ne craignez donc plus tant la mort, puiſqu'elle vous délivrera de ce corps de peché qui vous inſulte & qui vous inquiéte ſans ceſſe. Je ne dis pas que vous viviez dans une ſecurité qui vous jette dans la négligence. Craignez les jugemens de Dieu : Veillez, priez ſans ceſſe. Mais conſolez-vous. Réjoüiſſez-vous : Confiez-vous ſur la qualité que porte le Seigneur
Matth. 1. 21. Jesus de Sauveur des pecheurs. *Vocabis nomen ejus* Jesum, dit l'Ange à Saint Joſeph, *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.*

II. ENTRETIEN.

THEOTIME. Hé-bien, Ariste, êtes-vous maintenant guéri de la peur que vous aviez de la mort ? Estes-vous au dessus de cette horreur sensible qu'elle fait à la nature, & vous paroît-elle encore comme un monstre qu'on ne peut regarder sans terreur ?

ARISTE. Ce n'étoit pas, Theotime, cette horreur dont vous parlez qui m'effraïoit le plus, c'étoit la crainte des jugemens de Dieu : Et cette crainte ne venoit pas tant du souvenir des désordres de ma vie passée, que des méchantes dispositions que j'éprouvois actuellement en moi, & qui sont des suites funestes de mes passions. Je ne pouvois croire que la grace habitât dans un cœur aussi corrompu, aussi tyrannisé que le mien : Et cela me jettoit dans une espece de desespoir. Mais, Theodore, vous m'avez bien rassûré, lorsque vous mavez fait comprendre que les Sacremens de la nouvelle alliance laif-

ſent dans le corps toutes les mauvaiſes habitudes qu'on a contractées, & ne renouvellent que l'homme intérieur dont les diſpoſitions ne nous ſont pas connuës. En effet, il me paroît évident que cela doit être ainſi : car il n'eſt pas juſte que Dieu faſſe un miracle ; qu'il change l'ordre de la nature ſans néceſſité. Celui qui a obéï aux ſollicitations de ſes ſens, & qui a joüi des plaiſirs ſenſibles, en doit avoir l'imagination ſalie, juſqu'à ce que les traces, ou plûtôt les plaïes que le cerveau en a reçûës, ſoient parfaitement guéries : cure aſſurément bien difficile : car le cours des eſprits renouvelle à tous momens ces ſortes de bleſſures. *Voilà pourquoi *celui qui commet le peché en devient naturellement eſclave*, ſi le Sauveur des pecheurs ne l'en affranchît par le ſecours continuel de ſa grace. Dieu laiſſe en nous la concupiſcence, qui eſt la ſuite naturelle du peché, afin que le pecheur s'humilie par le ſentiment intérieur qu'il a de ſa foibleſſe & de ſa pente au mal : afin qu'il combatte ſans ceſſe & qu'il en merite davantage pour le Ciel. Car c'eſt par nos divers combats que Jeſus-Chriſt nous fait meriter ces divers de-

*Jean 8. 34.

grez de gloire qui feront la beauté de la celeste Jerusalem. Dieu ne permet le mal que pour un plus grand bien. Il a ses vûës ; & c'est à cet édifice spirituel, dont nous serons les pierres vivantes, que se rapporte la conduite de Dieu sur les hommes. Que pensez-vous, Theodore, de ces raisons ?

THEODORE. Elles sont tres solides ; mais voici, ce me semble, la raison fondamentale de cette conduite de Dieu déduite de son attribut essentiel. Car, comme je vous ai dit plusieurs fois, c'est de la connoissance des attributs divins, clairement connus, & incontestablement reçûs, tel qu'est son infinité, qu'on doit tirer les raisons de la Providence divine ; parce que Dieu n'a point d'autre Loi, d'autre regle de ses actions que ses propres attributs, ni d'autre motif que l'amour qu'il leur porte, que la complaisance qu'il y prend. Pour sçavoir les choses à fond, il faut toûjours remonter aux principes dont elles dépendent. Suivons donc ce principe.

La foi ou la raison nous apprend les veritez qui suivent. 1. Que Dieu a fait l'homme & la femme justes, mais libres,

capables de bien & de mal, de merite & de démerite. 2. Que pour conduire ſon ouvrage par une providence générale, qui portât le caractere d'une ſageſſe infinie, il a établi certaines Loix de l'union de l'ame & du corps, & d'autres Loix ſelon leſquelles les enfans devoient naître de leurs parens entierement ſemblables à eux. Il ſeroit préſentement inutile que je vous fiſſe * le détail de tout ceci. 3. Que Dieu a prévû le peché des premiers hommes, & que par une ſuite naturelle de ces Loix, dont je viens de parler; quoique d'ailleurs conformes à l'ordre, & très-ſagement établies, tous les hommes deviendroient pecheurs comme leurs premiers parens. Dieu a prévû qu'aprés le peché, l'union de l'ame avec le corps ſe changeroit en dépendance, n'étant pas juſte qu'il y ait des exceptions dans les Loix naturelles en faveur d'un homme rebelle à ſon Créateur; & qu'ainſi la concupiſcence, qui n'eſt autre choſe que cette dépendance, répandroit une corruption générale dans le genre humain. Dieu, en un mot, a prévû le peché d'Adam & ſes ſuites funeſtes; il l'a pû empêcher, & il ne l'a pas fait, quel-

* *Recherche de la vérité, l. 2. ch. 7. Eclairciſſemens ſur ce même chap.*

que amour qu'il portât à l'homme. Voilà une conduite qui paroît bien étrange à tous ceux qui jugent de Dieu par eux-mêmes. Mais si l'on conçoit que Dieu doit agir selon ce qu'il est ; si on consulte attentivement la Loi Divine, l'ordre immuable des attributs Divins ; tout cela se justifie pleinement.

Dieu voit que son ouvrage va périr ; & il demeure immobile ; que declare-t'il donc par là ? Le voici. L'attribut essentiel de la Divinité, c'est l'infinité. Dieu declare donc par là que l'homme, cette excellente créature, qu'il avoit formée de ses mains & animée de son souffle, n'étoit rien par rapport à lui : car du fini à l'infini, la distance, l'inégalité est infinie, le rapport est nul. Dieu soûtient donc majestueusement le caractere de la Divinité, lorsqu'il voit périr son ouvrage sans faire la moindre démarche pour le secourir. Il prononce par cette conduite le Jugement éternel qu'il porte de son infinité, & du néant de la créature. En un mot, il parle en Dieu : car il declare par là que son véritable dessein, l'objet de son amour & de sa complaisance, l'ouvrage digne des attributs divins, n'est pas l'homme

avec sa sainteté & son excellence naturelle; mais l'homme divinisé en Jesus-Christ, & que tout culte est profane, indigne de la Divinité, qui n'est point sanctifié par la Divinité même. Dieu avoit créé l'homme juste, & lui avoit donné tout ce qui lui étoit nécessaire pour conserver sa justice. Mais faire quelque démarche particuliere & extraordinaire pour l'empêcher de périr, c'eût été à Dieu démentir son infinité, & marquer trop de complaisance pour un ouvrage qui ne la meritoit pas. Car ce n'est qu'en Jesus-Christ que Dieu se plaît dans ses créatures, qu'il se complaît en lui-même de tout ce qu'il a fait. Parce qu'il n'y a que l'Homme-Dieu qui divinise son ouvrage, & qui mette quelque rapport entre la créature & le Créateur.

ARISTE. Je me souviens que vous m'avez déja * prouvé cette vérité.

* Entr. 14.

THEODORE. Il est vrai. Mais c'est une de ces véritez qu'on peut bien dire deux fois, sur tout lorsqu'on en veut tirer de nouvelles consequences. Comme nous ne pouvons donc avoir d'accés auprés de Dieu, ni de societé avec lui que par Jesus-Christ; que nous ne pou-

vons adorer Dieu divinement que par ſon Pontife ; Dieu, pour nous lier le plus étroitement qu'il étoit poſſible à nôtre Chef, a vôulu qu'il fût auſſi nôtre Sauveur. C'eſt pour cela qu'il a permis le peché & la corruption de la nature. Il a voulu que Jeſus-Chriſt eût la gloire de tirer du néant de la Sainteté & de la Juſtice un monde nouveau ; & que, la grace ne ſuppoſant en nous aucun merite, nous duſſions à nôtre Chef tout ce que nous avons devant Dieu de réalité & de vie. C'eſt auſſi dans le même deſſein qu'il laiſſe dans les juſtes mêmes la concupiſcence, ſoit naturelle, ſoit acquiſe ; afin que le ſentiment de leur foibleſſe & de leurs beſoins les humilie profondément, & les lie étroitement à leur Sauveur, à celui par qui ſeul ils peuvent rendre à la Divinité des honneurs divins. Voilà, Ariſte, le deſſein de Dieu reglé ſur ſa loi, ſur l'ordre immuable de ſes attributs qu'il ne peut jamais démentir. C'eſt encore un coup de nous lier fortement & par des obligations infinies à Jeſus-Chriſt, qu'il a établi Chef de ſon Egliſe, pour conſacrer par lui nôtre culte ; & pour nous combler par lui de ſes bien-faits.

Ne vous étonnez donc pas si les Sacremens n'effacent point de nôtre cerveau ces traces importunes qui excitent en nous des mouvemens déreglez. Car c'est dans nôtre foiblesse que paroît la puissance de Jesus-Christ. Nôtre esclavage nous lie à nôtre Liberateur ; & cet éguillon de la chair qui nous pique & qui nous maltraite sans cesse, nous doit faire soûpirer sans cesse aprés celui sans lequel nous ne pouvons rien. Saint Paul n'avoit pas l'imagination salie par les suites naturelles de quelques désordres volontaires. Mais, * afin que la grandeur des révélations divines ne l'élevât point, Dieu permit au Démon d'exciter sa concupiscence. L'Apôtre pria souvent le Seigneur de le délivrer de cet Ange de Satan. Mais Jesus-Christ lui répondit : *Ma grace vous suffit, car c'est dans vôtre foiblesse que ma puissance paroît davantage. Je prendrai donc plaisir*, dit ce grand Saint, *à me glorifier dans mes foiblesses, afin que la puissance de Jesus-Christ habite en moi.* Dieu a donc permis le péché & la concupiscence qui en est une suite, afin de faire servir le plus grand des maux au plus grand des biens, & de nous unir à celui qui nous tire

* 2. Cor. ch. 12.

d'un état pire que le néant même, pour nous élever à la dignité d'enfans de Dieu.

ARISTE. Cela me paroît entierement conforme à la Raison, & clairement déduit de l'idée que nous avons de la Divinité.

THEODORE. Cela s'accorde aussi parfaitement avec la conduite que Dieu a tenuë dans l'ancien Testament. Lorsque Dieu donna la loi aux Juifs, il prévoïoit bien qu'ils en deviendroient plus criminels. Car comme dit saint Paul; *le peché aïant pris occasion de s'irriter par le commandement de la loi, a produit dans l'homme toute sorte de mauvais desirs. Car sans la loi le peché étoit comme mort: mais le commandement étant survenu, le peché est ressuscité; & il est arrivé que ce qui tendoit à donner la vie, car la loi est sainte, juste, bonne en elle-même, que cela, dis-je, a donné la mort. Non que la loi par elle-même soit cause du peché: mais c'est que la concupiscence est devenuë par le commandement même une source de peché plus abondante.* Dieu a donc prévû que par la loi les hommes sans la grace deviendroient plus criminels. Mais parce que la loi fait connoître le peché & sentir à l'homme la cor-

* Rom. ch. 7.

† Gal. 3: 23. ruption de son cœur, Dieu l'a donnée pour conduire † à la grace, pour faire connoître la nécessité d'un Mediateur, & conserver la foi au Messie promis dés le commencement du monde. L'Ecri-
* Gal. 3. 22. ture, dit saint Paul, * *a enfermé tous les hommes sous le peché, afin que les biens promis fussent donnez à ceux qui auroient la*
† 1. Cor. 1. 30. *foi en Jesus-Christ.* Car † *Jesus-Christ nous a été donné de Dieu, pour être nôtre sagesse, nôtre justice, nôtre sanctification, & nôtre redemption, afin que celui qui se glorifie ne*
* 1. Cor. 16: 22. *le fasse que dans le Seigneur.* * *Anathême donc à quiconque n'aime pas le Seigneur Jesus.* Mais qu'heureux est le pecheur, qui sentant sa misere intérieure s'atta-
† Coll. 2: 19. che au Sauveur des pecheurs, † à celui *qui est le Chef duquel tout le corps de l'Eglise reçoit l'influence qui l'anime & qui le*
2. Tim. 1. 10. *sanctifie, à celui enfin qui a détruit la mort, & qui donne à ceux qui le suivent une vie qui ne finira jamais.*

ARISTE. Assurément, Theodore, rien n'est plus consolant pour moi que ce que vous venez de me dire. La qualité de Sauveur des pecheurs que porte
* Matth. 1. 21. dés sa naissance * le Seigneur JESUS, me délivre de cet excés de crainte qu'excite en moi le sentiment que j'ai de ma cor-

ruption & de mes désordres. Il n'y a que la Religion qui puisse apprendre à l'homme, non seulement à mépriser la mort; ce que la Philosophie Stoïcienne se vantoit de pouvoir faire, mais mêmes à la desirer. Je sens maintenant mon esprit dans un grand calme. Cependant je voudrois bien encore que vous dissipassiez ces vaines fraïeurs que l'imagination m'inspire, lorsqu'elle me représente qu'il faut un jour quitter les douceurs de la vie, rompre tout le commerce que nous avons avec la nature, & rentrer pour ainsi dire dans le néant. Car je m'imagine toûjours qu'à la mort on est enseveli dans les ténébres; que l'ame n'a plus aucun sentiment; qu'elle perd en un mot avec le corps toutes ses facultez & toutes ses idées. Le sommeil & la mort ont entr'eux un grand rapport: Mais encore a-t'on dans le sommeil quelques sentimens de ce qu'on est, une suite de pensées bizarres qui souvent nous remplit de joïe. Il est vrai qu'on perd en cet état le pouvoir de penser à ce qu'on veut. Mais ce n'est peut-être pas un grand mal: car souvent l'homme s'accable de chagrin & d'inquiétude par une attention volon-

taire à de fâcheuses idées. Quoiqu'il en soit le sommeil me paroît bien doux, & rien de plus affreux à mon imagination que la mort.

THEODORE. Le sommeil nous doit paroître agréable & la mort terrible, en consequence des loix naturelles de l'union de l'ame & du corps : car ces loix ne tendent qu'à la conservation de la vie. Mais vous sçavez bien, Ariste, que les loix naturelles n'excitent en nous que des sentimens confus. Or dans la recherche du vrai bien l'esprit ne se doit jamais conduire par instinct ou sentiment confus, mais par raison & par lumiere. L'ame dans le sommeil est réduite à la plus basse des servitudes, & privée de tous ses droits. La mort au contraire la délivre de cet esclavage, & la rétablit dans sa dignité. Le sommeil n'a de rapport avec la mort que par l'immobilité du corps. C'est un rapport que découvrent les sens. Mais si vous consultez la Raison, elle vous apprendra que ces deux états de l'ame sont les plus opposez.

Il n'est pas possible, mon cher Ariste, d'empêcher en nous l'effet des loix naturelles. La Raison & la Religion mê-

mes ne changent rien dans l'union de l'ame avec le corps. Mais elles s'opposent à sa dépendance, & elles la diminuënt peu à peu. Il est impossible de n'être pas frappé de cette horreur sensible qu'excite d'abord en nous l'image de la mort : mais il est possible de n'en être pas ébranlé, ou de n'en être pas troublé. La mort n'est tout-à-fait terrible qu'à ceux qui ne la connoissent point, & qui n'ont point l'espérance que nous avons. Regardez-la de prés. Considerez attentivement ce qu'elle nous enlève & ce qu'elle nous rend. Familiarisez-vous avec elle. Vous verrez peu à peu qu'elle s'apprivoisera avec vous. Et vous n'aurez jamais de consolation plus douce que celle que vous tirerez de ce commerce, pourvû néanmoins que la Religion y entre. Car sans la Religion on ne sçait pas trop, si la mort est ou n'est pas avantageuse à l'homme dans l'état où il est réduit. Vous vous imaginez, & je me l'imagine aussi moi-même, qu'à la mort on est enseveli dans les ténébres; que l'ame n'a plus aucun sentiment; que l'on perd avec son corps toutes ses facultez, & généralement toutes ses idées. Mais

ce ne sont là que des illusions de l'imagination, & la raison n'y a nulle part. Philosophons, je vous prie, plus sérieusement.

ARISTE. J'y consens. Certainement la mort sépare l'ame du corps. Or c'est par nôtre corps que nous sommes unis à tous ceux qui nous environnent. Car le Soleil, par exemple, n'est visible qu'à cause qu'il ébranle le nerf optique, & par lui le cerveau. Donc la mort anéantit à nôtre égard toute la nature.

THEODORE. Hé bien, qu'en concluez-vous? L'esprit la plus noble des créatures, est séparé du corps la plus vile des substances. La mort anéantit à son égard toute la matiere. Quel malheur pour lui! Est-ce que vous regardez les corps comme le lieu des esprits, comme leur lumiere, leur bien, la cause de leur perfection & de leur bonheur?

ARISTE. Je sçai bien que les esprits ne sont unis immediatement qu'à Dieu, & que c'est uniquement de lui qu'ils reçoivent cette suite de pensées & de sentimens qui se rapportent aux objets sensibles. * Vous m'en avez convaincu. Mais le corps est la cause occa-

* 7. Ent.

sidonnelle ou naturelle de toutes ces pensées & de tous ces sentimens qui font la douceur de la vie, & qui donnent à l'ame cette variété de mouvemens qui nous occupent agréablement. Le corps détruit, l'ame deviendra donc comme insensible, & par conséquent sans vie & sans mouvement. Car Dieu n'agira plus en elle pour l'unir à son corps, & par son corps à tant de créatures qui font la beauté de l'Univers.

THEODORE. Oüi, certainement une ame dans laquelle Dieu n'agit point est insensible, sans vie & sans mouvement. La voilà morte : on ne sçait plus ce que c'est. Mais pouvez-vous concevoir que Dieu conserve éternellement des substances pour n'en rien faire ? Que penseriez-vous de l'Univers & de son Auteur, si Dieu aprés avoir créé l'étenduë la laissoit informe, sans cette varieté de figures & de mouvemens qui font la beauté du monde visible ? Dieu n'emploïe sa puissance que pour honorer sa sagesse. Qu'il laisse donc l'ame tomber dans le néant, si à la mort il est resolu de n'en plus rien faire.

Dieu n'agira plus dans l'ame, dites-

vous, pour l'unir à son corps, & par lui à tant de créatures qui font la beauté de l'Univers. Je le veux. Mais sans nous arrêter à ce que la foi nous enseigne ; qu'un jour nôtre ame sera réunie à nôtre corps, mais glorieux & réformé sur le modéle de celui de Jesus-Christ ; que par ce corps nous aurons rapport à un monde nouveau bien different de celui-ci, & que nous formerons une societé infiniment plus parfaite & plus heureuse. Sans, dis-je, conter là-dessus, quel malheur est-ce pour nous que Dieu n'agisse plus dans nôtre ame pour l'unir à nôtre corps, à la plus méprisable des substances ; principalement depuis que le peché a changé l'union de l'ame & du corps en une fâcheuse servitude ? N'est-ce pas plûtôt un grand bien, que de n'être plus sujet à la goute, à la pierre, à la migraine, & à tant de differens maux, qu'il n'y a pas assez de termes pour les marquer tous ? Presentement je ne souffre point de mal : mais j'en attens. Et peut-être que demain je serai attaqué d'une douleur qui ne me quittera qu'avec la vie. Car il n'en est pas de la douleur comme des plaisirs sensibles. Le plaisir le plus doux devient

bien-tôt fade, & ensuite il se change en amertume. Mais les grandes douleurs subsistent souvent jusqu'à la mort. Lorsque l'ame est accablée de douleurs; lorsqu'elle est mal, pour ainsi dire, avec son corps, elle est mal avec tout le reste de la nature. Elle ne trouve plus rien de bien ni rien de beau : tout la fatigue & la chagrine. Elle a dans cet état autant de persecuteurs qu'il y a d'objets sensibles, qui font sur son corps une forte impression. Cependant cet état d'accablement & de douleur ne se peut ni prévoir ni éviter par nôtre prudence ni par nos précautions. Il n'y a que la mort qui nous en délivre. Il n'y a donc qu'elle qui nous puisse mettre l'esprit en repos.

Mais supposons que Dieu, agissant dans l'ame pour l'unir à son corps, & par son corps à tout l'Univers, ne nous donne que les sentimens agréables que nous éprouvons, & qu'il arrête selon nos desirs toutes les impressions fâcheuses que nous recevons des objets sensibles : supposons que l'homme soit encore en l'état heureux, où se trouvoit Adam avant son peché, lorsque l'union de l'ame avec le corps n'étoit point

changée en dépendance; je soûtiens que mêmes dans cette supposition, la mort nous est infiniment plus avantageuse que la vie; puisque maintenant la mort doit préceder la joüissance du souverain bien, l'union parfaite de l'ame avec Dieu.

Il est certain, Ariste, que Dieu a fait les esprits pour le connoître & pour l'aimer: car il n'agit que pour lui. Les esprits maintenant ne s'occupent que des corps: mais c'est que l'homme n'est plus tel que Dieu l'a fait. Il est devenu esclave du corps, parce qu'il n'a pas esté soûmis à Dieu: & s'il se soûmet à Dieu, la mort qui le délivrera de sa servitude, le réünira à son principe & à sa fin. Mais puisque Dieu pour entretenir l'union de l'ame avec le corps, nous donne un si grand nombre de sentimens agréables, que l'homme, qui ne connoît pas sa dignité & son excellence, regarde cette union comme un grand bien; quel sera nôtre bonheur lorsque nous serons réunis à nôtre principe, lorsque Dieu agira en nous pour nous unir étroitement avec lui? Jugeons-en, Ariste, par la difference qu'il y a entre le Créateur & les créatures. Car enfin il

il est raisonnable de penser que Dieu proportionne les plaisirs aux biens dont il nous fait joüir. Il n'y a nul rapport entre les créatures & le Créateur. Il n'y a donc nul rapport entre les plaisirs de la vie presente, qui sont une suite de l'union de l'ame & du corps, & ceux de la vie future, de la socie té que nous aurons avec Dieu par Jesus-Christ. *L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, l'esprit mêmes n'a jamais conçû ce que Dieu a préparé à ceux qu'il aime.* Ne craignez donc point la séparation de l'ame & du corps, puisqu'elle est nécessaire presentement pour vous réünir à Dieu : mais craignez souverainement le peché qui vous en sépareroit éternellement. 1. Cor 2: 9.

ARISTE. Mais lorsque l'ame sera séparée du corps, il n'y aura plus de cause occasionnelle de l'action de Dieu en nous. Aprés la mort la substance de nôtre corps reçoit diverses modifications : mais la cause naturelle de tous ces changemens est visible. Un cadavre est environné & pénétré d'autres corps, qui par leur choc le corrompent, en consequence des loix naturelles des communications des mouvemens. Mais puisque les traces du cerveau sont les

causes occasionnelles de nos sentimens, ce cerveau détruit, l'ame ne sentira plus rien.

THEODORE. L'ame ne sentira plus rien par rapport à la conservation de son corps. Mais elle aura sans doute des sentimens bien plus vifs par rapport à Dieu, qui sera le souverain bien des bons, & qui alors deviendra le souverain mal des méchans ; car Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. On peut dire que nos œuvres seront à l'égard de la Justice divine, la cause occasionnelle des récompenses & des peines futures, en consequence des loix éternelles : loix nécessaires & immuables, bien differentes des loix arbitraires de l'union de l'ame & du corps, ou de celles des communications des mouvemens.

Vous imaginez-vous, Ariste, qu'il ne peut y avoir d'autre cause occasionnelle de nos sentimens que les traces du cerveau ? Faites attention sur ce qui se passe en vous-même, & vous en trouverez d'autres. Lorsqu'un homme a fait quelqu'action de justice, & qu'au lieu de suivre les mouvemens agréables de ses passions, il y a résisté généreusement, ne se sent-il pas émû d'une

joïe intérieure ? Les méchans au contraire ne ſont-ils pas intérieurement déſolez à la vûë de leurs déſordres ? Or quelle peut-être la cauſe occaſionnelle de ces ſentimens, ſi ce n'eſt la connoiſſance actuelle que l'ame a de ſon état ; connoiſſance qui ſera bien plus vive aprés la mort qu'elle n'eſt maintenant, puiſque la mort nous ſépare d'un corps, qui nous répand ſans ceſſe au dehors. Les traces du cerveau ne parlent à l'ame que pour le bien du corps. Elles ne peuvent donc pas occaſionner dans l'ame des ſentimens agréables, lorſqu'on réſiſte à ſes paſſions, ou qu'on fait le contraire de ce que le corps demande ; ni des ſentimens fâcheux, lorſqu'on lui accorde tout ce qu'il deſire. Ces traces ne ſont donc point les ſeules cauſes occaſionnelles de nos ſentimens. L'ame aprés la mort ne ſera donc pas privée de ſa ſenſibilité par le défaut d'une cauſe occaſionnelle. Car enfin l'ame eſt inſéparable d'elle-même. Elle eſt ſoûmiſe à la puiſſance des idées : & la conſcience de ce qu'on eſt ſuffit, afin que Dieu par l'idée de l'ordre immuable comble de joïe ceux qui auront obéi à cette loi inviolable, & rempliſſe de

tristesse ceux qui l'auront méprisée. Car c'est immediatement par les idées que Dieu agit dans les intelligences. Et si Dieu par l'idée du corps, répand dans l'ame la douleur de la goute, lorsque le corps en est attaqué ; que ne fera-t'il point par l'idée de l'ordre, lorsque l'ame sera dereglée.

ARISTE. Je croirois bien que l'ame séparée du corps est capable des sentimens de joïe & de tristesse : mais je ne puis m'imaginer qu'elle ait encore des sentimens prévenans, tels que sont le plaisir & la douleur. Les Démons & les Impies seront condamnez au feu éternel. On n'en peut pas douter aprés cette parole terrible de Jesus-Christ;
Matth. 25. 41. *Retirez-vous de moi maudits : allez au feu éternel préparé pour le Diable & pour ses Ministres.* Mais qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que les damnez, les Démons qui n'ont point de corps, peuvent souffrir le sentiment de la brûlure? Je croirois volontiers que ce feu qui les tourmentera, n'est pas different de ce ver qui les rongera, c'est-à-dire, du reproche éternel de leur conscience, qui les accablera d'une tristesse effroïable.

THEODORE. Cependant Jesus-Christ, qui sçavoit bien ce qui en est, distingue *ce ver qui ne meurt point*, de ce *feu qui ne s'éteint point. Il vaut mieux*, dit-il, *entrer dans la vie éternelle avec une main, que d'en avoir deux, & aller en Enfer, dans ce feu qu'on ne peut éteindre; où le ver qui les ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais*: Paroles qu'il repete* trois fois dans un même discours. Je veux bien que ce ver marque la rage, le desespoir, la tristesse éternelle que cause dans les damnez le reproche intérieur: Cette explication paroît assez naturelle. Mais je n'ai nulle peine à croire qu'outre ce ver il y aura un feu qui tourmentera les damnez. Il est vrai que le feu ne peut brûler que les corps, si par brûler on entend séparer & dissiper les parties dont les corps sont composez: & en ce sens le feu de l'Enfer ne brûlera pas mêmes les corps des damnez. Mais sans doute ce feu peut brûler & tourmenter les esprits, comme cause occasionnelle, ou produire en eux des sentimens tres-vifs & tres-cuisans, semblables à ceux que fait en nous la brûlure. Car prenez-y garde, on ne sent de la douleur lorsqu'on

* Marc 9.

se brûle, que parce que les fibres du cerveau sont terriblement ébranlées. Or il n'est pas plus difficile de comprendre que les Démons souffrent des douleurs tres-vives par le mouvement du feu, que nôtre ame par tel ou tel ébranlement du cerveau. Dieu peut donc établir le mouvement du feu de l'Enfer, cause occasionnelle du tourment éternel des esprits superbes.

Ariste. Mais nôtre ame est unie à nôtre cerveau. Nous avons un corps, & les Démons n'en ont point. Est-ce qu'ils seront unis au feu, comme nous à nôtre corps, ou à nôtre cerveau?

Theodore. Non, ils n'y seront point *unis*. Ils y seront *assujettis*, ils y seront condamnez. Dieu pour punir leur orgüeil, les assujettira à la plus vile des substances, à l'action d'un feu materiel. Leur repos, ou la cessation de leurs douleurs, dépendra du repos d'un corps toûjours en mouvement. Ainsi leurs maux ne finiront point. Est-ce que tout cela n'est pas possible, & conforme à l'idée que nous avons de la Justice divine? Quand Dieu a uni l'ame du premier homme à son corps, l'ame en étoit la maîtresse. C'est qu'alors l'ordre

immuable de la Justice le vouloit ainsi. Aprés le peché, *l'union* s'est changée en *dépendance*. Mais cette dépendance n'est pas entiere. On peut dire que nôtre ame est en partie unie & en partie assujettie à nôtre corps. Tous les mouvemens qui se passent dans nôtre cerveau & dans nos membres ne sont pas indépendans de nos volontez. C'est que nôtre ame n'est qu'en épreuve dans nôtre corps : il y a esperance de retour vers Dieu par Jesus-Christ. Cela devoit être ainsi, afin que Dieu pût executer ses desseins. Mais du moins aprés le Jugement dernier, l'ouvrage de Dieu étant alors consommé, les Démons dépoüillez de leur pouvoir, seront assujettis à l'action du feu, dont ils ne recevront que des sentimens fâcheux : parce que ce n'est que pour les punir que Dieu établira le feu pour être l'instrument de leur supplice.

ARISTE. Quand je fais attention que nos sentimens ne sont que des modifications de l'ame, & que Dieu seul en est la cause véritable, je comprens bien que l'ame aprés la mort n'est point absolument incapable de sentiment, supposé que Dieu agisse en elle. Mais com-

ment voulez-vous que Dieu agisse dans les Démons, dans de purs esprits à l'occasion du feu qui n'est point organisé ? Car ce n'est que par les organes de nos sens, que Dieu affecte nôtre ame de divers sentimens.

Theodore. Il est inutile de conjecturer sur la maniere dont le feu, comme cause occasionnelle, agit sur les Démons. Dieu peut établir ces sortes de causes comme il lui plaît ; ses desseins sur cela nous sont inconnus. Mais il est certain que le cerveau n'est pas plus capable par lui-même d'agir dans l'ame que le feu sur de purs esprits. Nous nous entretenons maintenant, nous nous communiquons mutuellemen nos pensées. Mais que faisons-nous pour cela ? Nous ébranlons l'air par nos paroles, & rien davantage. Cet air ébranlé ébranle nôtre cerveau, & cette matiere étant ébranlée, deux esprits se trouvent frappez des mêmes idées. Quel rapport entre des choses si differentes ? De purs esprits, qui n'auroient point l'experience de ce fait, n'auroient-ils pas les mêmes raisons de le révoquer en doute, que celles que vous avez sur le feu qui tour-

mente les damnez ? Pourquoi donc n'avoüerons-nous pas que les Démons peuvent être tourmentez par un feu materiel, d'une maniere merveilleuse à la vérité, mais tres-réelle, dit saint Augustin, * puisque l'experience même nous apprend, que nôtre ame est tellement dépendante de nôtre corps, que tout ce qui ébranle le cerveau l'ébranle elle-même. Au reste, vous vous trompez de croire que les organes des sens soient la cause de nos sentimens. Ils ne servent ces organes qu'à transmettre l'action des objets jusqu'au cerveau, dont l'ébranlement est seul la cause occasionnelle des sentimens de l'ame. L'œil, par exemple, ne sert qu'à réünir sur le nerf optique les raïons qui viennent de chaque point des objets, & qu'à ébranler ce nerf; & l'ame n'a le sentiment de couleur, que parce que le mouvement de ce nerf se commu-

* *Cur enim non dicamus, quamvis miris, veris tamen modis, etiam spiritus incorporeos posse pœnâ corporalis ignis affligi, si spiritus hominum, etiam ipsi profectò incorporei, & nunc potuerunt includi corporalibus membris, & tunc poterunt corporum suorum vinculis insolubiliter alligari? Adhærebunt ergo, si nulla eis sunt corpora, spiritus dæmonum, immò spiritus dæmones licet incorporei, corporibus igneis cruciandi. De Civit. Dei, lib. 21. c. 10.*

nique jusqu'au cerveau. Ainsi, puisque l'ébranlement du cerveau est seul la cause occasionnelle de nos sentimens, l'ébranlement des parties du feu peut aussi être la cause de la douleur des Démons. Jesus-Christ le décide, ce me semble, assez clairement par ces paroles : *Allez maudits au feu éternel préparé pour le Diable* : car il ne faut point donner de sens métaphorique à des paroles capables d'un sens naturel ; si l'on n'y est obligé par des raisons fort pressantes.

ARISTE. Je me rends, Theodore, & je voi bien que je ne suis pas encore délivré de mes préjugez. J'avoüe que les Démons seront un jour précipitez dans l'Enfer, où le feu les tourmentera. Mais presentement qu'ils sont dans l'air, car saint Paul les appelle les puissance de l'air, souffrent-ils cette douleur sensible que produit le feu ? On dit qu'ils portent avec eux leur enfer : & cela se conçoit bien, s'il n'y a que la tristesse & le desespoir qui les afflige. Mais comment le feu de l'Enfer les brûle-t'il maintenant qu'ils n'y sont point ? J'aurois sur cela bien des difficultez à vous faire.

THEODORE. Vous perdriez le

tems assûrément : car il ne faut demander aux gens que ce qu'ils peuvent nous donner, & je n'aime point à deviner sur des matieres obscures. Je conçois clairement que le feu est dans quelque lieu, ou qu'il a certains rapports avec les corps qui l'environnent. Mais je ne conçois pas de même que les esprits y puissent être ; ni qu'il soit nécessaire qu'ils y soient pour en être tourmentez de la maniere dont ils le sont. Car ce n'est pas le feu qui est la cause immediate & efficace de leurs douleurs.

Pensez-vous, Ariste, que vôtre ame soit dans le Soleil où elle voit la lumiere, dans les nuës où elle voit la blancheur, dans tous ces corps qui vous environnent, & où vous voïez une si grande diversité de couleurs ? S'il n'est pas nécessaire que l'ame soit sur la surface des corps, où elle voit de la couleur ; il n'est pas nécessaire non plus qu'elle soit dans celui où elle souffre de la douleur. Car la couleur & la douleur sont également des modalitez ou des perceptions de l'ame.

Si l'idée de l'étenduë qui vous représente cette fleur par le sentiment de couleur, vous frappoit d'un sentiment

de douleur, seriez-vous réellement dans cette fleur? Je ne pense pas que cela fût nécessaire. Cependant prenez-y garde, il est nécessaire que l'ame soit réellement où ses modifications se trouvent; car les substances sont inséparables de leurs modalitez. L'ame est nécessairement où est la couleur, où est la douleur. Mais, c'est que ni vous ni moi ne voïons point directement cette fleur que tient Theotime: Nous pourrions la voir comme nous la voïons, quoiqu'elle fût détruite; & vous en verriez dix pour une, si vous aviez devant les yeux une lunette à dix facettes. L'ame n'est donc pas réellement dans les corps qui environnent le nôtre, mais dans les idées qui agissent dans nos esprits. Elle est certainement où est la couleur, où se trouve la douleur; puisqu'elle est inséparable de ses modalitez ou de ses perceptions. Elle est dans la fleur qu'elle voit, elle est dans le feu qu'elle sent. Mais c'est encore un coup dans la fleur qu'elle voit directement: c'est dans le feu qui la tourmente immédiatement: c'est dans l'idée qui la touche ou qui la frappe: c'est dans l'idée qui la pénétre qu'elle est véritablement, & non pas dans

l'objet qui répond à cette idée. Le vrai lieu des intelligences c'est le monde intelligible, comme le vrai lieu des corps, c'est le monde materiel.

ARISTE. Je vous avouë, Theodore, que j'ai de la peine à comprendre ce que vous me dites : *Le vrai lieu des intelligences c'est le monde intelligible, comme le vrai lieu des corps c'est le monde materiel !*

THEODORE. J'ai tort, le vrai lieu des corps n'est point le monde materiel. Je parlois selon les idées vulgaires.

ARISTE. Ce n'est point cela. Je comprens bien que le monde materiel est le vrai lieu des corps.

THEODORE. Vous le comprenez bien ?

ARISTE. Oüi ce me semble. Mais ce que je ne comprens pas trop bien, c'est que le vrai lieu des esprits soit le monde intelligible. Est-ce que les Démons ne sont pas véritablement les uns dans l'Enfer, les autres dans l'air, où saint Paul semble les placer ?

THEODORE. Les préjugez reviennent toûjours : ou bien c'est que vous voulez me faire parler. Supposons, je vous prie, que Dieu n'ait point fait de corps, ou, ce que l'on croit commu-

nément, que les Anges aïent été créez avant le monde, avant la matiere. Dans cette supposition où étoient-ils ? Et où serions-nous nous-mêmes, si Dieu avoit anéanti tous les corps ?

Ariste. Nulle part.

Theodore. Quoi, nulle part en tous sens ; quand mêmes nous aurions toutes les pensées, tous les sentimens que nous avons ?

Ariste. Nous serions en nous-mêmes.

Theodore. Nous trouverions donc en nous-mêmes ce ciel & cette terre que nous voïons immédiatement, cette étenduë immense que nous concevons, cette varieté infinie d'idées que nous ne sçaurions épuiser. Nous trouverions l'idée de la perfection & de l'ordre dans un esprit dereglé, des véritez nécessaires dans un être dépendant, des loix éternelles dans un esprit de quelques jours : En un mot, l'infini, l'éternel, le nécessaire, le général ou commun à tous les esprits, l'immuable enfin, tout cela dans un esprit fini, créé, dépendant, particulier & sujet au changement. Mais quoi ! nôtre ame est assurément en nous-mêmes, & cependant

nous ne la voïons pas, nous ne la connoissons pas. Nous ne sçaurions découvrir les modalitez dont nôtre substance est capable ; parce que nous n'avons point cette idée lumineuse dans laquelle, & par laquelle seule nous pouvons voir clairement ce que nous sommes, & toutes les modalitez dont nôtre ame est capable.

ARISTE. Je croi bien que c'est en Dieu que nous voïons toutes choses.

THEODORE. C'est donc en lui que nous sommes véritablement : * *In ipso enim vivimus & movemur & sumus*, dit saint Paul. Car nous sommes assurérément où sont nos perceptions, nos propres modalitez, qui quoique distinguées de nos idées, n'en sont point séparées, du moins dans le tems que ces idées nous affectent. Quoi ! pouvez-vous douter que la couleur, vôtre propre modalité, ne soit jointe avec vôtre idée, étant convaincu d'ailleurs que la couleur n'est que la perception sensible de l'idée qui vous touche ? Si vous voïiez ce mur immédiatement & en lui-même, pourriez-vous douter que cette blancheur que vous voïez répanduë sur sa surface n'y fût pas actuellement,

* Act. 17; 28.

La couleur est sans doute sur l'objet vû immédiatement : elle est avec l'idée dont elle est la perception. Mais les couleurs ne sont que des modifications de l'ame, & les substances sont inséparables de leurs modifications. Donc l'ame même est sur les idées qui la touchent, dans les idées qui la pénétrent, dans le monde intelligible comme dans le lieu propre des intelligences.

THEOTIME. On peut mêmes dire que Dieu est plus intime à l'ame que l'ame ne l'est à elle-même : *Intimior intimo meo*, dit saint Augustin. Car enfin l'ame ne se connoît point : elle n'est à elle-même que ténébres & qu'obscurité.

ARISTE. Je veux bien que les esprits bienheureux soient en Dieu. Les Anges se promenent pour ainsi dire dans l'immensité Divine, *intra Deum* * *currunt*. Mais les Démons seroient-ils dans la substance lumineuse de la Divinité ? Ils sont dans l'Enfer, chassez du Ciel & précipitez dans les ténébres.

* *Saint Greg.*

THEODORE. Il est vrai. Ils sont dans l'Enfer comme les esprits peuvent être dans les corps. Mais Dieu est par tout, & ils sont en Dieu bien plus réel-

lement que dans le feu préparé pour les punir. Ils sont dans la substance lumineuse de la Divinité : mais cette substance n'est point lumineuse à leur égard, elle n'est que brûlante & qu'affligeante pour eux. Ou si elle est encore lumineuse à leur égard, les véritez qu'ils découvrent malgré eux dans cette lumiere les blessent & leur font horreur. Ils portent avec eux leur Enfer : parce que toutes les créatures sont inséparables du Créateur, & que le souverain bien des Justes devient à leur égard le souvrain mal, & le sera éternellement. Ils sont plongez dans le feu en ce sens, qu'à l'occasion de cet élement ils sont brûlez ou terriblement tourmentez par l'efficace des idées divines. Car enfin les esprits ne sont unis ou assujettis aux corps qu'indirectement, que par l'entremise des idées de ces mêmes corps en consequence des volontez du tout-Puissant, duquel seul ils dépendent immédiatement. Je vous prie de vous souvenir du principe dont je croi vous avoir autrefois * bien convaincu.

* *Entretien 7.*

ARISTE. Je fais tous mes efforts pour me fixer dans l'esprit les idées

abſtraites de vôtre Metaphyſique, mais elles m'échapent toûjours. Vous m'avez † dit autrefois ce que vous me dites aujourd'hui : mais je n'ai bonne memoire que pour les méchantes choſes. Cependant je ferai ſi bien... Oüi le monde intelligible eſt le vrai lieu des intelligences. Mais le monde materiel eſt aſſurément le vrai lieu des corps.

† *Entretien* I. 2.

Theodore. Cela ſe peut dire en ce ſens que tel corps eſt une partie du monde : ou bien en ce ſens que tel corps eſt environné de tous les autres qui compoſent l'Univers.

Ariste. Quoi ce bureau n'eſt-il pas dans cette chambre ?

Theodore. Ce bureau eſt dans cette chambre : non qu'il ſoit dans la ſubſtance qui compoſe cette chambre, mais parce qu'il en eſt environné. Ne voïez-vous pas que les corps ne peuvent pas être les uns dans les autres ?

Ariste. Je ſçai bien qu'ils ſont impénétrables.

Theodore. Comment voulez-vous donc que le monde materiel ſoit le vrai lieu des corps ? Ce monde n'eſt que l'aſſemblage de tous les corps, dont aucun n'eſt dans aucun autre.

ARISTE. Je l'avouë. Mais quel eſt donc le vrai lieu de ce bureau?

THEODORE. C'eſt le lieu où il eſt véritablement. C'eſt la ſubſtance qui le pénétre, & dans laquelle il eſt actuellement. Ce bureau fait partie de l'Univers. Voïons donc où eſt l'Univers, & nous ſçaurons le vrai lieu de ce bureau.

ARISTE. L'Univers eſt en lui-même.

THEODORE. Il eſt vrai. Car l'Univers n'eſt pas ſéparé de lui-même. Eſt-ce ainſi que vous l'entendez?

THEOTIME. Ne ſçavez-vous pas, Ariſte, que Dieu eſt par tout, & qu'ainſi c'eſt en Dieu qu'eſt l'Univers.

ARISTE. Oüi. Mais Dieu n'eſt pas étendu comme les corps.

THEODORE. Non ſans doute. S'il étoit étendu comme les corps, l'Univers ne ſeroit point en lui, car les étenduës ſont impénétrables. Il eſt impoſſible que deux pieds cubes d'étenduë n'en faſſent qu'un. Mais Dieu eſt tellement étendu dans l'Univers qu'il eſt tout entier par tout. Car il a tout ce qu'il y a de réalité & de perfection dans les créatures, ſans aucune imperfection,

ſans aucune limitation. Ma main n'eſt pas mon bras. Elle eſt réelle, mais elle renferme pour ainſi dire le néant de mon bras & de tout le reſte de l'Univers. Mais en Dieu il n'y a point de néant. Toutes les réalitez s'y trouvent, mais éminemment, infiniment, divinement, ſans excluſion, ſans limitation. Il eſt tout entier par tout. Cela ne ſe conçoit pas. Mais vous étonnez-vous que les attributs de l'infini ſoient incompréhenſibles à un eſprit fini ? Concevez-vous bien qu'en Dieu il n'y ait ni paſſé ni futur, & que tous les tems qui ſe ſuccedent les uns aux autres ſoient préſens dans ſon éternité ? Comprenez-vous bien comment l'étenduë intelligible qui certainement n'occupe aucun eſpace, * comme il eſt aiſé de le prouver, en découvre à l'eſprit une infinité ? En un mot, concevez-vous qu'un être parfaitement ſimple renferme en lui-même une infinité de perfections ? Ce n'eſt point proprement dans l'immenſité divine que ſont les bienheureuſes intelligences, c'eſt dans la Raiſon divine. L'immenſité divine eſt le lieu des corps ; comme l'éternité celui qui correſpond aux tems, ou qui les renferme

*Voyez la 1. lettre contre la défenſe de M. Arn. art. 13. 14. 15.

tous. Mais la lumiere intelligible, le monde archetype, les idées divines : voilà, si je ne me trompe, le vrai lieu de nos esprits. Car Dieu ne touche & ne pénétre l'esprit, du moins présentement, que par ses divines idées. Ce que je viens de vous dire peut, ce me semble, vous persuader de ce paradoxe. Vous y penserez à loisir. Mais rapprochons-nous un peu de nôtre principal sujet. Appréhendez-vous encore que l'ame perde avec le corps sa sensibilité, & que la mort anéantisse à nôtre égard toute la nature ? La regardez-vous encore comme un grand malheur pour vous ?

ARISTE. Je ne puis pas m'êmpécher de regarder la séperation de l'ame & du corps comme un mal : Mais je suis persuadé que ce ne sera pas un si grand mal.

THEOTIME. Je voi bien, Ariste, que la peur que vous avez de la mort est fondée sur ce que vous croïez qu'elle vous séparera de vôtre corps. Mais vous vous trompez peut-être. Theodore vous a passé cela, mais je ne croi pas vous le devoir accorder, & je voi bien par les choses qu'il vient de vous dire, & aus-

quelles vous ne faites pas assez de réfléxion, qu'il est tout à fait de mon sentiment.

ARISTE. Quoi mon ame à la mort ne sera pas séparée de mon corps!

THEOTIME. Non apparemment, ni à la mort, ni jamais.

ARISTE. Je ne crains donc plus la mort : mais j'appréhende fort que Theotime ne raisonne mal. Que voulez-vous dire?

THEOTIME. Ce bras que je tiens, & que je serre entre mes mains, à qui est-ce?

ARISTE. C'est à moi assurément.

THEOTIME. Quoi c'est là effectivement vôtre bras? Je n'en crois rien.

ARISTE. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. Mais laissez-moi je vous prie, vous me faites mal.

THEOTIME. Je lâcherai prise quand je je sçaurai que ce bras vous appartient.

ARISTE. Il m'appartient si bien qu'actuellement il me fait mal.

THEODORE. Lâchez prise, Theotime.

THEOTIME. Je vous fais, Ariste, present d'un bras, à condition que vous serez plus attentif à ce que nous vous

disons, & que par la connoissance de ce qui se passe en vous-même, vous tâcherez de vous élever à ce qui est au dessus de vous.

ARISTE. Je vous rends graces du present que vous me faites.

THEOTIME. Je ne vous ai donné qu'un méchant bras; méchant puisque vous dites qu'il vous fait mal. Je veux encore vous faire present de deux autres bien plus réels que celui-là, & qui seront en un sens bien plus à vous. Un jour ce bras-ci ne sera plus, mais les deux autres sont incorruptibles.

ARISTE. Les Philosophes ont d'étranges manieres! Hé bien.

THEOTIME. Supposons, Ariste, qu'on vous eût coupé ce bras-ci & cet autre-là, (cette supposition ne vous fera point de mal) & que ces deux bras fussent pourris ou brûlez; il est certain par l'experience de ceux à qui cet accident est arrivé, que vous sentiriez de la douleur dans deux bras, & une douleur bien plus vive que celle dont vous venez de vous plaindre. Or ce ne seroient pas les deux bras ou pourris, ou brûlez qui vous feroient encore mal. Cela n'a pas besoin de preuve. Vôtre ame est

donc unie à deux autres bras. Et ces deux bras sont veritablement à vous, s'il est permis de conclure qu'un bras est à nous de ce que nous sentons qu'il nous fait mal.

Ariste. Assurément, Theotime, un homme à qui on a coupé deux bras n'en a plus.

Theotime. Assurément, Ariste, un homme à qui on a coupé deux bras, en possede encore deux autres. Et ces deux bras que vous avez, & que voici, ne seroient point vos deux bras, ou ne vous feroient ni bien ni mal, si vous n'aviez les deux autres dont je parle, ces deux bras ausquels vous ne pensez point, & qui cependant sont les seuls qui peuvent vous faire mal. Or nous ne perdrons à la mort que ces deux bras-ci: car les deux autres sont incorruptibles. La mort ne corrompra que ce corps qui ne peut jamais nous faire ni bien ni mal. Vous avez donc tort de craindre la mort par cette méchante raison qu'elle vous séparera de vôtre corps; s'il est vrai que vôtre corps, c'est celui qui vous fait mal.

Ariste. Je ne comprens pas trop ce que vous me voulez dire.

THEOTIME. Convenez-vous qu'un homme à qui on a coupé un bras ne laiſſe pas, mêmes long-tems aprés, de ſentir de la douleur dans ſon bras ?

ARISTE. J'en conviens. J'ai vû trop de gens qui m'ont aſſuré de ce fait pour en douter.

THEOTIME. Quel eſt donc le bras qui fait mal à un manchot, car ce n'eſt pas le bras qui n'eſt plus ?

ARISTE. Il ſent de la douleur, parce qu'il ſe fait dans ſon cerveau le même ébranlement que s'il avoit ſon bras. Car ſi le nerf qui répond au pouce....

THEOTIME. Ce n'eſt pas là ce que je vous demande. Répondez : Quel eſt le bras qui lui fait mal ?

ARISTE. Mais ce n'eſt point le bras qui lui fait mal. C'eſt Dieu en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Le cerveau du manchot étant ébranlé, comme ſi ſon doigt étoit bleſſé, il eſt néceſſaire qu'il ſente de la douleur dans le doigt.

THEOTIME. Tout cela eſt vrai : mais dans quel doigt la ſent-il cette douleur : ou quel eſt le doigt qui la lui fait ſentir ?

ARISTE. La douleur n'est point dans le doigt, elle n'est que dans l'ame. Comment voulez-vous donc que nous la sentions dans le doigt ? Et ce n'est point aussi nôtre doigt qui nous la fait sentir : c'est l'efficace des volontez divines qui agit en nous en consequence de ses loix. Voilà, Theotime, tout ce que j'ai à vous dire.

THEOTIME. Vous ne répondez pas, Ariste : C'est peut-être que je vous interroge mal. La douleur qu'un manchot souffre dans son doigt est certainement une perception. Je vous demande; de quoi est cette perception : n'est-ce pas d'un doigt ?

ARISTE. Oüi sans doute.

THEOTIME. Hé bien dites-moi donc ce que c'est que ce doigt apperçû. Prenez garde : Ce doigt n'est pas rien, Car le manchot auroit une perception de rien, & par consequent il ne sentiroit ou n'appercevroit point. Cependant il sent ou apperçoit un doigt qu'il distingue de toute autre chose : Et ce n'est pas le doigt coupé, car il n'est plus, il est pourri il y a long-tems. On ne peut pas dire non plus que ce doigt apperçû soit l'efficace du decret ou de

la volonté de Dieu : car ce manchot n'apperçoit point cette efficace, il n'apperçoit qu'un doigt. Je vous demande donc encore un coup ce que c'est que ce doigt apperçû, ce doigt qui afflige le manchot & qui le rend malheureux, ce doigt en un mot qui est l'objet immediat & efficace de sa perception désagréable.

ARISTE. Je sens presentement la difficulté, obligez-moi de la résoudre.

THEOTIME. Je le veux bien, mais à condition que vous vous rendrez extrémement attentif à tout ce que je vais vous dire.

Je pense que vous êtes aujourd'hui bien convaincu, que l'idée de l'étenduë, ou l'étenduë intelligible, n'est point une modification de l'ame, & qu'elle ne se trouve qu'en Dieu : parce que cette étenduë est infinie, & que nôtre esprit est fini ; qu'elle est immuable, néceſſaire, éternelle, commune à toutes les intelligences ; qualitez aſſurément qui ne peuvent convenir aux modifications d'une créature. Or cette étenduë est efficace : elle peut agir dans l'esprit. Elle peut l'éclairer, le toucher, le modifier en mille manieres. Car cette

étenduë qui est l'archetype de la matiere, n'est que la substance de Dieu entant que représentative des corps ; & il n'y a rien en Dieu d'impuissant. La substance divine renferme dans sa simplicité, d'une maniere qui nous passe, toutes les perfections des créatures, mais sans limitation & sans impuissance. Telle est la proprieté de l'être infini, incompréhensible à tout esprit fini. Et ces perfections, entant que relatives aux créatures, sont les archetypes des mêmes créatures : & elles sont les idées des esprits, lorsqu'elles agissent en eux, & qu'elles les éclairent. En un mot, je croi que vous demeurez d'accord de ce que Theodore vous a prouvé si souvent, que l'étenduë intelligible n'est qu'en Dieu, & que cette étenduë agit sans cesse dans les esprits. Cela supposé : Voici mon sentiment en peu de paroles.

Lorsqu'on pense à l'étenduë les yeux fermez & le cerveau sans images, alors cette étenduë intelligible affecte l'ame d'une pure perception. Elle paroît telle qu'elle est, immense, nécessaire, éternelle. On ne remarque point de difference dans ses parties intelligibles, parce qu'elle touche par tout également

l'eſprit. Et comme cette étenduë le touche legerement, on la regarde ordinairement comme n'aïant point de réalité; car naturellement on juge de la réalité des choſes par l'impreſſion qu'elles font en nous. Il naît de là deux erreurs tout oppoſées; l'une que l'idée de l'étenduë n'eſt rien; & l'autre que la matiere eſt éternelle & infinie, parce que telle eſt ſon idée. Cela ſoit dit en paſſant, car il ne faut pas preſentement nous arrêter à combatre ces erreurs.

Mais lorſqu'on ouvre les yeux au milieu d'une campagne, alors cette même étenduë intelligible devient ſenſible, en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps. Je veux dire que l'idée de l'étenduë touche l'ame plus vivement qu'elle ne faiſoit, & de plus elle la touche differemment ſelon ſes diverſes parties intelligibles, ici d'une couleur, & là d'une autre. Car les differentes couleurs ne ſont que diverſes perceptions de l'ame imprimées en elle par l'idée de l'étenduë. Et comme ces perceptions ſenſibles ſont plus fortes que les perceptions pures, l'ame regarde l'étenduë qui les cauſe comme un être réel, & dont les parties ſont de diffe-

rente nature, parce que les parties intelligibles font en nous des impreſſions de couleur toutes differentes. C'eſt-là ce qu'on appelle *voir les corps :* car on ne voit point les corps en eux-mêmes. Ils ne ſont viſibles que par les couleurs differentes dont l'étenduë intelligible affecte nôtre ame en conſequence des loix naturelles.

Enfin, lorſqu'on nous touche la main, par exemple, qu'on nous brûle, qu'on nous pique, qu'on nous chatoüille; alors cette même étenduë intelligible devient pour ainſi dire, ou douloureuſe, ou agréable. Elle frappe encore l'ame bien plus vivement que par les couleurs qui ne ſont que des perceptions aſſez indifferentes, & qui nous ſont plûtôt données pour nous faire diſcerner les objets, que pour nous y unir étroitement. Et c'eſt en partie pour cela qu'on regarde la main comme étant à ſoi. Car effectivement ſi l'idée que vous avez de ce mur vous frappoit d'un ſentiment de douleur, au lieu qu'elle ne vous touche que du ſentiment de blancheur, vous regarderiez ce mur comme faiſant partie de vous-même : parce que vous ne pouvez pas douter que la douleur ne

vous appartienne, comme vous le pouvez maintenant de la blancheur. Car n'aïant point maintenant d'idée claire, ni de vôtre ame ni de ses modifications, vous n'en jugez que par sentiment. Or vous sentez bien que la douleur vous appartient, parce qu'elle vous rend malheureux ; & vous ne sentez nullement que la couleur vous appartienne, parce qu'elle ne vous fait ni bien ni mal. En effet ce n'est que par l'idée claire qu'on a du corps que les Philosophes ont enfin découvert que les couleurs n'appartiennent point aux objets, & que ce ne sont que des modifications de l'ame.

Il est donc clair que l'ame n'est unie immédiatement ni à son corps ni à ce monde materiel, mais à l'idée de son corps & au monde intelligible, en un mot à Dieu, à la substance intelligible de la Raison universelle, qui seule peut éclairer les intelligences, & agir dans nos esprits en mille manieres differentes. C'est un bras intelligible ou idéal qui fait mal non seulement à un manchot, mais qui vous faisoit mal à vous-même, lorsque je vous serrois incivilement le bras. La matiere n'est pas

visible par elle-même : elle ne peut agir dans les esprits, se représenter à eux, les toucher de differentes perceptions, les rendre heureux ou malheureux. Dieu seul en consequence des loix naturelles agit dans nôtre ame par l'idée de l'étenduë qu'il renferme, & par là il nous unit non seulement à nôtre corps, mais encore par nôtre corps, à tous ceux qui nous environnent. C'est par cette idée qu'il nous découvre les beautez intelligibles de son ouvrage, & celles qui frappent nos sens : & c'est par elle qu'il nous fait joüir de ce que vous appellez, les douceurs de la vie. Car c'est dans cette idée que se trouvent & ces beautez & ces douceurs, comme dans leur cause ; & c'est uniquement dans l'ame qu'elles sont contenuës, comme dans leur sujet. Ce qui fait par exemple la beauté de la campagne, c'est la diversité des couleurs qu'on voit diversement distribuées sur les plantes & sur les fleurs, & ces couleurs comme vous sçavez ne sont que dans l'ame. Les douceurs de la vie ne sont aussi que des sentimens semblables produits en nous par l'efficace des idées divines. Mais Dieu ne nous découvre pas seulement par

l'idée de l'étenduë le monde qu'il a créé, il nous repréſente encore une infinité de mondes qu'il n'a pas faits. Car l'étenduë intelligible eſt l'archetype d'une infinité de mondes poſſibles. Enfin cette idée eſt le fonds inépuiſable des véritez géometriques : car c'eſt dans cette idée qu'elles ſe trouvent. C'eſt par l'impreſſion que cette idée fait ſur l'eſprit des Géometres en conſequence de leur attention, qu'ils acquierent ſans ceſſe de nouvelles connoiſſances. Or il eſt certain que la mort ne ſéparera pas l'ame d'elle-même. D'ailleurs l'idée de l'étenduë ou l'étenduë intelligible eſt immuable, néceſſaire, toûjours efficace, ou capable d'agir dans les eſprits. Donc la mort qui ſépare l'ame du corps, de ce corps inſenſible, de ce monde par lui-même inviſible, n'eſt nullement à craindre. C'eſt la mort des impies qui eſt terrible : cette mort qui les ſépare de Dieu : cette mort qui ſépare l'eſprit, autant qu'il le peut être, de ſes idées, qui le prive de ſa vraïe lumiere, & le plonge pour l'éternité dans ces *ténébres extérieures*, * dont Jeſus-Chriſt parle ſi ſouvent dans l'Evangile.

* *Matth.* 8: 12. 22: 13. 25: 30.

THEODORE. Hé bien, Ariſte,

trouvez-vous encore qu'à la mort nous fassions une grosse perte ?

ARISTE. Quand je fais attention aux principes dont vous m'avez parlé autrefois, & que vous venez l'un & l'autre de me représenter, il me semble qu'à la mort nous ne perdons rien. Car ce corps ne pouvant agir en nous, n'est rien par rapport à nous. Ou bien il semble que nôtre perte soit assez semblable à celle d'un prisonnier qu'on met en liberté, & qui ne perd que ses chaînes & sa prison. Mais il naît dans mon esprit des pensées bien differentes des vôtres, tout naturellement & sans effort de ma part. Je vous prie, Theotime, si vous étiez dans une prison commode, & que vos chaînes douces & legeres ne vous fissent pas grand mal ; Si vous y trouviez toutes les choses nécessaires à la vie, & tous les divertissemens possibles; Que vous fussiez-là avec vos meilleurs amis, Philosophes comme vous, avec Theodore, par exemple ; & qu'on vous vint dire brusquement : Sortez d'ici, la porte est ouverte pour vous, mais Theodore demeurez-là. Je suppose que vous soiez dans une terre étrangere où tout vous est inconnu, la lan-

gue, les mœurs, le païs. Là Theotime, de bonne foi, sortiriez-vous volontiers & sans le moindre chagrin ?

THEOTIME. Je voi bien, Ariste, que vos pensées ne vous coûtent gueres, du moins celle-ci. Mais prenez-y garde, vous supposez faux. Si je sors le premier de cette prison, certainement Theodore me suivra bien-tôt ; & j'espere que nôtre amitié qui n'est ici que fort imparfaite, sera un jour bien plus étroite, & qu'elle ne finira jamais. J'accepterois donc sans chagrin la grace qu'on me feroit. Mais je ne crains point de le dire devant Theodore ; je ne l'aime que tres-imparfaitement. Comment l'aimerois-je autant qu'il merite d'être aimé, lui que je ne connois pas, & que je n'ai jamais vû ? Car ce que je vois de Theodore n'est qu'un certain arrangement de matiere qu'on appelle un visage : mais ce n'est pas là Theodore. Je croi bien que ce Theodore que je ne vois point, a beaucoup d'amour pour la verité, beaucoup de raison, beaucoup de Religion. Dans cette pensée je l'aime & je l'honore infiniment. Mais je tremble : l'amitié me séduit peut-être. Je ne vois pas clairement

qu'elle ſoit bien fondée. Je ne puis douter qu'elle ſoit réciproque. Je ne me connois pas moi-même, comment ſonderois-je le cœur de mon cher ami? Mais non : Theodore a preſentement toutes les qualitez qui font les amitiez ſolides & raiſonnables : mais demain les aura-t'il, les aura-t'il éternellement? Certainement, Ariſte, il n'y a point ici-bas d'amitiez ſolides, d'amitiez fermes & immuables. Tout y eſt ſujet à la mutabilité ; & l'union des deux eſprits dépend de l'inconſtance d'un ſeul.

Il eſt vrai que l'amitié des Philoſophes Chrêtiens n'eſt pas fondée ſur la conformité des paſſions volages, ſur l'amour des biens paſſagers. Elle ne dépend pas de la fermentation des humeurs & du ſang : ſon fondement eſt inébranlable. C'eſt la vérité qui unit leurs eſprits ; & la vérité eſt immuable. C'eſt le vrai bien qui unit leurs cœurs ; & ce bien n'excite point de jalouſies: c'eſt un bien commun dont tout le monde peut joüir ſans rien diminuer de ſon abondance. Voilà ce me ſemble, ce qui m'unit aujourd'hui avec Theodore. Mais peut-être que demain je romprai avec lui ; non par la mutabilité

de ce qui nous lie depuis long-tems si étroitement, mais par l'inconstance naturelle à l'homme, par foiblesse, défiance, aveuglement. Car dans cette agréable prison d'où vous ne voulez pas que je sorte, je n'entrevois qu'un foible raïon de lumiere. Je ne puis discerner, si le Theodore que j'aime, est devant moi, que par les réponses qu'il me fait; & peut-être qu'un faux Theodore contrefait sa voix. Ah Theodore! que je vous embrasserai avec joïe, lorsque je vous verrai en plein jour, lorsque je verrai clairement que c'est vous; lorsque je sçaurai certainement que nôtre amitié est réciproque, & que rien ne pourra jamais ni la rompre ni l'affoiblir!

A quoi pensez-vous, Ariste de supposer que dans ce cachot ténébreux, où nous sommes renfermez, *nous avons toutes les choses nécessaires à la vie & tous les divertissemens possibles?* Ma vie, la vie d'un esprit, car mon corps n'est pas moi, c'est la lumiere qui m'éclaire, & qui me réjoüit: c'est la possession, c'est la joüissance paisible de celui qui seul peut remplir la vaste capacité de ce cœur qu'il a formé. Rien ne peut de-

mort, qui nous ferme les yeux, nous ouvre l'esprit. Elle nous conduit à l'intelligence des véritez que nos sens nous tenoient cachées. Délivrez de ce corps

† Sap. 9: 15. † *qui appesantit l'esprit*, nous irons dans le païs des idées par tout où il nous plaira: toûjours éclairez d'une pure lumiere, nous ne craindrons plus l'illusion & les vains phantômes. La Raison nous fait esperer cette heureuse liberté.

THEODORE. Oüi. Mais la Religion nous promet un bonheur infiniment au dessus de nos esperances. Nous

* 2. Petr. 1: 14. * serons participans de la nature divine,
† 1. Joa: 3: 1. enfans de Dieu † adoptez en son Fils
* Rom. 8: 17. unique, heritiers * de Dieu, & coheritiers de Jesus Christ. Dieu † habitera
† Apoc. 21: 3. au milieu de nous, & * nous aurons so-
* 1 Joa. 1: 3. cieté avec lui. Nous † aurons part à sa
† 1. Thess. 2: 13. gloire: nous * joüirons de ses plaisirs:
* Ps. 35: 9. nous † regnerons éternellement avec
† Apoc. 22: 5. lui. Supposé donc qu'à la mort nous perdions des biens réels, quel rapport entre ces biens & les biens futurs, entre les créatures & le Créateur, entre le tems & l'éternité? Quel rapport entre l'union que nous avons maintenant avec l'idée des corps la moins noble, je veux dire la moins feconde,

la moins lumineuse des idées divines ; & l'union que nous aurons avec Dieu même : entre l'union imparfaite de nos esprits avec la substance divine, entant que relative aux êtres les plus méprisables ; & nôtre union avec cette même substance prise absolument & en elle-même, & entant que relative à une infinité d'excellentes créatures ? Car encore un coup il n'y a que la substance divine qui nourrisse l'ame & qui lui donne la vie, qui puisse l'éclairer & la rendre heureuse. *Insinuavit nobis*, * dit saint Augustin, *animam humanam & mentem rationalem non* VEGETARI, NON BEATIFICARI, NON ILLUMINARI, NISI AB IPSA SUBSTANTIA DEI. Convaincus de cette grande vérité, qu'exprime sensiblement † la divine Eucharistie, quel rapport trouverons-nous entre nôtre union actuelle avec Dieu & celle que nous attendons ? Certainement ce rapport est nul. Ainsi quelque perte que nous fassions à la mort, nous ne perdons rien.

* *Tract. 23. in Joannem.*

† *Medit. Chrét. med. 7. Nomb. 17.*

ARISTE. Cela est étrange !

THEODORE. Quoi Ariste ?

ARISTE. Que je craigne encore la mort, convaincu comme je suis de la

vanité des biens qui passent, esperant comme je fais les promesses que Dieu nous a faites en son Fils. Oüi tout ce qui m'environne n'est que de la matiere inefficace : Ce monde n'est qu'un amas de viles substances. Les hommes qui y vivent me sont inconnus ; & si je les voïois tels qu'ils sont, j'en aurois peut-être horreur : car j'ai horreur de moi-même quand je pense bien à moi: † *Vanitas vanitatum & omnia vanitas.* Tout n'est que vanité. Biens trompeurs, beautez imaginaires : perpetuelles illusions. Mais d'ailleurs la region, la patrie des esprits est immuable. C'est-là que l'on goûte des plaisirs solides : C'est-là que l'on voit des beautez réelles : C'est-là qu'habitent la vérité & la justice. En un mot, c'est là que se trouve le souverain bien, & par consequent la souveraine félicité, la plus douce & la plus pure volupté. Et cependant je crains la mort, le passage de l'erreur, & du peché à la vérité & à la justice ; le retour d'un fâcheux éxil à ma chere patrie, où nous joüirons d'un bonheur qui ne finira jamais. Il semble que je craigne de posseder ce que je desire, & que je sois actuellement agité par deux mouvemens contraires.

† Eccli. 1. 2.

THEOTIME. Cela va fort bien, Ariste : mais lequel des deux l'emporte ?

ARISTE. C'eſt ce que je ne puis vous dire. C'eſt tantôt l'un & tantôt l'autre. Mais la crainte de la mort, quelque folle qu'elle me paroiſſe, je la tiens invincible. Elle céde quelques momens au deſir que forme en moi la Raiſon, ſur tout lorſque ce deſir eſt ſoûtenu par la Religion : mais elle ne s'affoiblit point ce me ſemble.

THEODORE. Vous vous trompez, Ariſte. Pour peu qu'elle cede cette crainte, elle s'affoiblit. Vous l'experimenterez bien-tôt, ſi vous continuez de la combatre. Regardez la mort de prés: familiariſez-vous avec elle. Comparez ſouvent à la lumiere de la Raiſon & de la foi ce qu'elle nous ravit avec ce qu'elle nous donne. Peſez bien la perte avec le gain, comme vous venez de faire. Et quoique vous ne puiſſiez pas diſſiper tout à-fait la crainte que nous en avons ; car c'eſt un mouvement naturel que je ne croi pas qu'on puiſſe détruire, le moment de la mort deviendra peu à peu le ſujet de vôtre joie, l'objet du plus violent de vos deſirs.

III. ENTRETIEN.

ARISTE. Que je suis content, mes chers amis, de nos entretiens précedens ! Les fraïeurs de la mort ne me troublent plus si fort, du moins ne m'ébranlent-elles plus. J'ai regardé de si prés & si attentivement l'objet chimerique de ma terreur, que maintenant je n'en suis plus effraïé. Mais je ne sçai si je conserverai long-tems cette fermeté d'esprit que je dois à vôtre Philosophie, & sur tout à la Religion que nous professons. J'ai été si souvent la duppe de mon imagination, que je crains fort qu'elle ne me surprenne, & qu'elle ne m'épouvante par ses terribles phantômes. Je sens mêmes qu'actuellement elle se réveille, & qu'elle me représente la mort comme l'entrée d'une solitude affreuse où l'on ne peut avoir de societé avec personne. Pure illusion ! La societé que nous aurons tous dans la sainte Cité, sera infiniment plus douce & plus parfaite que celle que nous avons

ici-bas. Non : je ne crains point la mort : ma Raiſon & ma Religion me le défendent. Les biens que nous poſſederons dans nôtre patrie valent infiniment mieux que les vains amuſemens de nôtre éxil. Mais quoi ! nous ne voïons pas les choſes que nous eſperons : & quelque fermes que nous ſoïons dans nôtre foi, il nous reſte toûjours quelque ſujet de défiance. L'homme eſt fait pour vivre en ſocieté, & j'y vis maintenant, content de ma fortune & de mes amis ; plein de ſanté & de vie, honoré, aimé, recherché des honnêtes gens. La mort me ſéparera de Theodore & de Theotime. Ah la dure ſéparation !

THEOTIME. *La dure ſéparation !* Parlez-vous ſérieuſement ?

ARISTE. Fort ſérieuſement : mais je l'avoüe, je conſulte un peu plus mon cœur que ma raiſon.

THEOTIME. Ah ! Conſultez vôtre raiſon & laiſſez-là vôtre cœur. Ne l'ouvrez qu'à celui qui le peut remplir. Il n'eſt permis de ſuivre les mouvmens du cœur que lorſqu'ils ſont raiſonnables.

ARISTE. Il eſt vrai. Mais n'eſt-il

pas raisonnable d'aimer Theodore, d'aimer un véritable ami : un ami qui m'a fait mille biens, & à qui je dois ce que j'ai de plus prétieux ; des connoissances qui sont toute ma consolation & toute ma joïe. La dure séparation !

THEOTIME. Aimez Theodore, cela vous est permis. Aimez-le d'un amour de bienveillance ; mais ne vous attachez point à lui. Tout attachement à la créature, à une nature impuissante
Jer. 17: 5. est une folie. *Maudit est celui qui met en l'homme sa consolation & sa joïe.*

THEODORE. Vous me faites, Ariste, trop d'honneur, & je ne dois pas le souffrir. Je ne vous fis jamais aucun bien : & je suis incapable d'en faire à personne. Il n'y a que Dieu qui soit bon, ou capable de vous faire du bien:
* Luc 18: 19. *Nemo * bonus nisi solus Deus.* Lui seul est nôtre lumiere & nôtre Docteur : *Ma-*
† Math. 23: 10. *gister † vester unus est Christus.* L'efficace, la puissance ne réside qu'en lui : *
* 1. Tim. 6. *Solus potens.* Il n'y a donc que lui qui merite d'être aimé d'un amour d'union, d'un amour qui est dû à la puissance : il n'y a que lui dont la *séparation soit dure.* Pesez bien ces paroles de saint Jacques:
† 1: 10. † *Nolite errare fratres mei dilectissimi:*

Omne datum optimum, & omne donum perfectum, de sursum est, descendens à Patre luminum. Tout le bien que paroissent nous faire les créatures vient de plus haut : *de sursum est.* Celui qui nous parle n'est pas celui qui nous éclaire : l'intelligence vient d'enhaut, de la clarté des idées qui ne se trouvent que dans la souveraine Raison : *à Patre luminum, apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio.* Raison toûjours lumineuse : car le soleil des esprits n'est pas sujet au changement, & à des révolutions qui l'éclipsent.

ARISTE. Je sçai, Theodore, que ceux que nous appellons nos maîtres, ne sont que des *moniteurs* ; & que les paroles dont ils nous frappent l'oreille, sont bien differentes de ces réponses intérieures, que rend à nôtre attention, celui qui préside à tous les esprits. Mais nous avons besoin de ces *moniteurs* fidéles, éxacts, éclairez ; & sans vous & Theotime, assurément je ne sçaurois point ce que je vous dis maintenant, & tant d'autres véritez qui me remplissent.

THEODORE. Hé bien ! Que perdrez-vous donc à la mort ? Deux mo-

niteurs inutiles. Qu'ils ſoient fidéles, éxacts, éclairez, tant qu'il vous plaira de le ſuppoſer ; mais alors vous n'en aurez plus beſoin. Un homme qui ſort d'un cachot & qui voit le ſoleil, regrette-t'il la lampe de ſa priſon ? Un aveugle regrette-t'il ſon bâton ou ſon guide, lorſqu'il eſt parfaitement guéri ? *Dure ſéparation !* Au reſte, vos amis vous rejoindront bien-tôt, s'ils ſont dignes de vôtre amitié : & en attendant vous trouverez pour amis tous les citoïens de la ſainte Cité, qui vous recevront avec joïe, comme un des membres de ce corps divin, dont le Seigneur Jesus eſt le Chef.

Ariste. Je le croi, Theodore : Je l'eſpere. Mais les biens qu'on ne voit point ne touchent pas comme ceux qui frappent nos ſens.

Theodore. Ils touchent bien plus vivement, quand on y penſe ſouvent, quand on les médite ſérieuſement. Des biens ſenſibles s'évanoüiſſent comme des phantômes à la lumiere de la Raiſon, lorſqu'on fait taire ſon imagination & ſes ſens. Mais les biens futurs paroiſſent d'autant plus réels, d'autant plus ſolides, qu'on y penſe davantage.

davantage. Penſons-y donc, je vous prie. L'homme eſt fait, dites-vous, pour vivre en ſocieté. Oüi ſans doute : mais ce n'eſt pas pour celle où nous vivons maintenant. C'eſt pour la ſocieté future que nous aurons tous * avec le Pere & le Fils dans l'unité du même eſprit : que nous aurons tous dans la Cité du Dieu vivant, où habitent la vérité & la juſtice, & dont les fondemens ſont inébranlables. Voilà le deſſein de Dieu, & la fin de l'homme. Il ne peut y avoir, mon cher Ariſte, de parfaite ſocieté que dans le Roïaume, où regne abſolument la Raiſon : & la Raiſon elle-même a declaré que ſon Roïaume n'eſt point de ce monde. Les peuples ſeroient heureux, dit un Ancien, ſi les Rois étoient Philoſophes: Combien plus heureux le peuple qui a pour Roi, non quelque diſciple de la Vérité & de la Sageſſe, mais la Sageſſe elle-même. Heureux * les peuples du Sage Salomon, toûjours en paix durant ſon regne : mille fois plus heureux le peuple de Dieu ſous le regne éternel du vrai Salomon la Sageſſe incarnée? Heureux les peuples cheris de leur Souverain, traitez comme ſes enfans ; Bien-

* 1. Joa. 1: 3.

* 3. Reg. 10: 8.

heureux donc ce peuple conquis, qui a pour Prince ſon Sauveur : mais Sauveur ſi plein d'amour pour ſon peuple, qu'il s'eſt livré volontairement à la mort pour le délivrer de la ſervitude. Heureuſe la ſocieté, dont le Roi eſt le Fils unique du Tout-puiſſant, & qui traite ſes ſujets comme ſes freres : où Dieu veut que nous l'appellions ſon Pere, que nous aïons ſocieté avec lui, part à ſon heritage, à ſa gloire, à ſes plaiſirs, comme ſes enfans adoptez en ſon Fils. Encore un coup c'eſt pour vivre dans cette ſocieté-là que nous ſommes faits.

Ariste. Je le croi ainſi, Theodore. Ce deſſein me paroît plus digne de Dieu, plus conforme à ſes attributs que toutes ces ſocietez particulieres, que differens peuples font entr'eux. Mais c'eſt une belle choſe qu'une parfaite ſocieté.

Theotime. Oüi : mais c'eſt ce qu'on ne trouvera jamais ici-bas. J'appelle, Ariſte, ſocieté, l'accord des eſprits & des cœurs. L'accord des eſprits dépend certainement de la vûë claire de l'immuable Vérité ; & l'accord des cœurs de la joüiſſance de l'inépuiſable Felicité. Car rien n'eſt plus évident que

la diversité des sentimens aliene les esprits, & que les biens qui se divisent & qui s'épuisent, excitent des jalousies, & partagent les cœurs. Il ne peut donc y avoir ici-bas de parfaite & paisible societé. Il est vrai que l'Eglise de Jesus-Christ est une societé véritable. Les esprits y sont réünis par la soûmission aux mêmes dogmes, & les cœurs par l'amour du vrai bien. La foi accorde les esprits, & la charité unit les cœurs. Aussi peut-on dire que l'homme est fait pour vivre dans cette sainte societé. Mais c'est pour y être persecuté, éprouvé, purifié, rendu digne de la societé éternelle. Excepté donc cette societé, qui est gouvernée par le même Chef, & animée par le même esprit que la celeste Jerusalem, & qui ne fait avec elle qu'un même corps: je prétens qu'il n'y a point sur la terre de societé véritable.

THEODORE. Saint Augustin dans son Livre de la Cité * de Dieu, soûtient que Rome cette fameuse Republique ne fut jamais *République*, c'est à dire, selon la définition de Ciceron, véritable societé. Il prouve ce paradoxe par ce principe reçû non seulement de

* L. 2. ch. 21. l. 19. ch. 21.

* L. 3 de Rep.

Ciceron, * mais de tout ce qu'il y a de gens raisonnables : *qu'une Republique ne peut subsister sans une exacte justice.* Car quoique Ciceron fasse soûtenir le contraire à Furius Pilus un de ses Interlocuteurs, il ne manque pas de le disculper, en lui faisant declarer qu'il ne parle pas selon ce qu'il pense, & qu'il auroit honte de combattre pour l'injustice. Selon ce principe, Ciceron conclut donc que de son tems la Republique ne subsistoit plus. *Nostris vitiis, non casu aliquo*, dit-il, *Rempublicam verbo retinemus, reipsa vero jam pridem amisimus.* Mais saint Augustin en tire cette conclusion plus étenduë, que Rome ne fut jamais Republique : car Rome ne fut jamais sans vices & sans injustices. Quelle plus grande injustice, dit-il, que d'ôter à Dieu le culte qui lui est dû pour l'offrir aux Demons ? La vraïe justice ne se trouve que dans la Republique dont Jesus-Christ est le fondateur & le souverain. *Vera justitia non est nisi in ea Republica, cujus conditor rectorque. Christus est.* Et par consequent il n'y a point dans le monde de véritable societé que l'Eglise de Jesus-Christ. Mais cette Eglise soupire sans cesse vers le Ciel,

vers sa patrie, sans attachement au monde & à ses plaisirs.

THEOTIME. Il est évident qu'il ne peut y avoir ici-bas de véritable societé où l'on rende à chacun une éxacte justice. Car supposons que nos loix soient justes, nos voisins en doutent peut-être. Supposons que le Juge de cette Ville soit l'homme du monde le plus intégre. On lui amene un innocent qui s'est trouvé malheureusement dans le lieu, où venoit de se commettre un meurtre, & dont on le croit coupable. Le Juge le condamne selon les loix à la question. Ce pauvre homme pour se délivrer des tourmens avouë le crime, & persuade qu'il en est l'auteur. On le condamne à la mort. Ainsi les loix sont justes, le Juge est intégre, & l'innocent expie par la torture, & par le dernier supplice, l'ignorance du Juge, qui ne pouvoit faire autrement selon les loix. Comment un Souverain pourroit-il exercer la justice, & regler éxactement les récompenses & les peines sur les merites & les démerites des hommes, lui qui ne les connoît seulement pas ces merites, & qui est ordinairement environné d'ambitieux, de flateurs, de seducteurs,

Certainement il n'y a que le Juge qui pénétre les cœurs qui puisse rendre à chacun selon ses œuvres. Mais si l'on joint à l'ignorance invincible du Souverain les autres foiblesses de la nature humaine, dont ces Dieux de la terre ne sont pas éxemts : Si le Prince est colere, cruel, avare, voluptueux, injuste, impie, insensé ; en un mot, sans Religion & sans raison ; quelle justice, quelle societé dans l'Etat qu'il gouverne ! Enfin, si on fait attention à la qualité des biens qui sont au pouvoir des Princes, biens exterieurs & passagers, biens apparens & trompeurs ; on verra encore plus clairement qu'il ne peut y avoir ici-bas de societé fondée sur la justice qui rend à chacun ce qui lui est dû. Car je veux qu'un Prince puisse connoître & païer tous les services qu'on rend à l'Etat, & que tous les gens de bien soient contens de lui, certainement il ne peut rendre à chacun ce qui lui est dû, s'il ne peut faire que tel soit heureux qui merite de l'être. Or celui qui a la goute, la pierre, ou quelque autre maladie fort douloureuse, est actuellement malheureux, fut-il comblé d'honneur & de biens par son Prin-

ce. Il ne peut donc y avoir de parfaite societé que dans l'Etat heureux dont le Souverain est la Raison même, & dont les trésors sont inépuisables ; qu'avec celui qui veut, & qui peut rendre à chacun ce qui lui est dû.

ARISTE. Selon ce principe de Ciceron, que la Republique ne peut subsister sans une éxacte justice, il est évident qu'ici-bas il ne peut y avoir de véritable societé. Nos Souverains sont des hommes, & tout homme est impuissant, ignorant & souvent injuste ; qualitez qui le mettent hors d'état de rendre à chacun ce qui lui est dû. Les hommes devroient être d'autant plus malheureux qu'ils sont plus criminels : & il me semble qu'en ce monde les plus gens de bien sont les plus miserables ; du moins sont-ils les plus méprisez & les plus persecutez : * *Omnes qui piè volunt vivere in Christo persecutionem patientur*, dit saint Paul ; & ailleurs † *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.* Non : je ne croi point que l'homme soit fait pour vivre dans une societé où l'on méprise l'égalité des natures, où l'on ne peut discerner l'inegalité des meri-

* 2. Tim. 3: 12.

† 1. Cor. 15: 19.

res, où l'opinion est la maîtresse; & où la Raison, bien loin de regner avec l'autorité qui lui est dûë, est par nôtre corruption réduite à servir à l'injustice, à justifier les passions, à donner à de vains phantômes quelque réalité apparente. La diversité des états, l'inégalité des conditions, la multiplicité des loix & des coûtumes ne tirent, ce me semble, leur origine que de l'amour propre, du peché & de la concupiscence. Les hommes aïant abandonné Dieu leur Roi naturel & legitime, & la Raison leur commune loi, ils ont formé pour leur mutuelle conservation une infinité de societez particulieres, où l'on n'aime son associé que par interêt, où l'on ne se soumet aux loix que par nécessité, où l'on ne respecte son Souverain que par grimaces. Helas! qu'est devenuë la Providence depuis le peché! Quelles marques avons-nous qu'un Dieu juste nous gouverne? Les méchans prospèrent. La force, la loi des brutes défere l'empire aux plus forts. Les grands crimes font les grands hommes & les grands Etats; & les Romains vainqueurs de tant de nations ne valloient peut-être pas mieux que les peu-

ples qu'ils ont vaincus. Oüi, si on separe du monde l'Eglise de Jesus-Christ, qui n'est point effectivement de ce monde, je ne vois plus ici-bas de societé ou de Republique ; je ne vois plus de marques bien seures d'une Providence : car enfin la Providence divine ne peut-être sans une éxacte justice.

THEODORE. Doucement, Ariste, Vous pouvez ne pas remarquer les démarches de la Providence dans ce cahos ténébreux, où le peché a réduit toute la nature. Mais ne vous imaginez pas que rien s'y fasse au hazard. La Providence ne regle pas seulement ce qui a rapport à son grand dessein, l'Eglise de Jesus-Christ : elle s'étend à tout, jusqu'aux Enfers mêmes, quoiqu'il n'y ait là nul ordre, & que tout y fasse horreur. Ce monde est rempli d'injustices : mais les injustices mêmes sont soumises à la Providence. *Ordinat peccata*, dit saint Augustin. Ceux qui les commettent ces injustices en sont ou en seront punis un jour, & ceux qui les souffrent les meritent bien, personne n'est innocent devant Dieu. Il est juste que les hommes soient punis par les suites funestes des mêmes passions aus-

quelles ils s'abandonnent. Il est juste que ceux qui n'ont pas obéï volontairement à la Raison, loi universelle des esprits, soient contraints de se rendre à la force, à la loi des brutes. Il est juste que les Chrêtiens mêmes entant que pécheurs, souffrent des persecutions qui les purifient, & qui les fassent soupirer sans cesse aprés la céleste Jerusalem. Ici-bas ils sont en épreuve : mais tout concourt au bien de ceux qui aiment le Seigneur, tout est reglé par l'ordre de la Providence.

Sous l'ancienne loi la Providence étoit visible. Les biens temporels étoient distribuez aux Juifs selon leurs merites, selon l'obéïssance qu'ils rendoient à leur loi. *Je ne suis pas jeune*, disoit David, * *mais je n'ai jamais vû de juste abandonné, ni ses enfans mandier leur pain.* Leur justice exterieure étant récompensée par des biens sensibles, la Providence paroissoit visiblement. Car je ne parle pas des Chrêtiens de ce tems-là, des véritables justes qui appartenoient à la loi nouvelle, & qui esperant les vrais biens devoient être traitez comme nous le sommes. Mais présentement la Providence n'est plus si visible. L'Ange

* Ps. 36: 25.

de la nouvelle alliance nous a donné une loi intérieure & ſpirituelle, dont les récompenſes ne frappent point nos ſens ; & perſonne ne ſçait combien JESUS-CHRIST eſt fidele dans ſes promeſſes que celui qui en ſent les effets. On ne voit point l'influence du chef de l'Egliſe dans ſes membres ; les conſolations dont il les ſoûtient dans l'oppreſſion, & la force qu'il leur donne dans la tentation. Leur miſere paroît, & leur bonheur ne paroît point. Mais enfin les promeſſes de l'Evangile regardent la vie éternelle. Ainſi nous ne pouvons bien juger de la Providence & de la Juſtice divine, qu'aprés le jugement qui ſera prononcé à la fin des ſiecles, & executé dans l'éternité. Car Dieu étant juſte, il peut differer les récompenſes & les peines : mais c'eſt une neceſſité que le jour arrive auquel il rendra à chacun ſelon ſes œuvres.

ARISTE. Je l'avouë. Il n'eſt pas neceſſaire pour juſtifier la conduite de Dieu que les gens de bien ſoient en ce monde plus heureux que les méchans. C'eſt bien aſſez qu'ils le ſoient éternellement. Il eſt de l'ordre de la Providence qu'ils ſoient éprouvez en pluſieurs

manieres, avant que d'être récompensez. Mais ils sont actuellement les plus malheureux. Les Chrêtiens ne sont sauvez qu'en esperance : *Spe*, dit l'Apôtre, *salvi facti sumus.* Ils sont de tous les hommes les plus miserables : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.*

THEODORE. Certainement, Ariste, vous vous trompez. Vous jugez du bonheur de l'homme par les dehors, & nôtre bonheur est en nous. La pauvreté & l'humiliation n'affligent point ceux qui méprisent les richesses & les grandeurs. S. Paul ne dit pas absolument que les Chrêtiens sont les plus miserables, mais qu'ils seroient les hommes du monde les plus miserables, s'ils n'avoient d'esperance en JESUS CHRIST que pour cette vie. N'oubliez pas ces paroles : *Si in hac vita tantùm sperantes sumus.* Car les Chrêtiens esperent la vie éternelle. Or l'espérance ferme d'un si grand bien leur en donne l'avant-goût & une espece de joüissance, qui les rend dans leurs miseres infiniment plus heureux & plus contens, que les voluptueux au milieu de leurs débauches. *Spe salvi facti sumus.* Ils sont déja sauvez par la grandeur de leurs esperan-

ces, par cette paix intérieure qui est au dessus de nos pensées * *quæ exuperat omnem sensum.* Enfin JESUS-CHRIST lui-même décide la question. Car il nous promet que personne ne quittera rien pour l'amour de lui, qu'il n'en reçoive maintenant, dés cette vie, cent fois davantage, nonobstant les persecutions. AMEN *dico vobis: Nemo est qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut filios, aut agros, propter me & Evangelium, qui non accipiat centies tantùm, nunc in tempore hoc ... cum persecutionibus, & in sæculo futuro vitam æternam.* En effet nôtre bonheur est en nous, & non pas dans ce qui nous environne. Celui qui possede une terre en apparence, ne la possede véritablement, ou n'en joüit qu'autant qu'il en reçoit actuellement du plaisir. Or je ne doute point que selon la promesse generale de JESUS-CHRIST, celui qui abandonne son bien pour l'amour de lui, n'ait cent fois plus de joïe que celui qui le retient. Je prétens mêmes qu'il n'est pas possible que les méchans joüissent véritablement des biens qu'ils paroissent posseder, & dont il est plûtôt vrai de dire

* Phil. 4. 7.

Marc. 10. 29.

qu'ils ſont poſſedez, embarraſſez, inquietez. On les flate au dehors, on les honore, on les éleve. Mais on les rabaiſſe au dedans, on les humilie, on les anéantit. Leur grandeur n'eſt qu'en apparence. Ils ſont peut-être bien dans l'eſprit des autres, & ils ſont mal avec eux-mêmes. La terre qu'ils poſſedent injuſtement n'eſt nullement à eux. Ils n'en joüiſſent qu'en apparence. Dés qu'ils y penſent, le reproche intérieur les déſole, & ils ſe ſentent déchirer dans l'ame. La joüiſſance d'un bien conſiſtant réellement dans le plaiſir qu'on y prend, dans la joïe, dans le repos qu'on y trouve; les méchans ne poſſederont jamais rien qu'ils n'étouffent en eux tout ſentiment de raiſon, de juſtice, de Religion. Mais qu'ils faſſent pour cela tous leurs efforts, il eſt impoſſible qu'ils y réüſſiſſent. Car l'homme ne ſe ſepare pas de la Raiſon, comme des objets qui l'importunent. Elle le pénétre juſqu'au fond de l'ame: & s'il eſt mal avec elle, il eſt néceſſaire qu'il ſoit mal avec lui-même: il eſt néceſſaire qu'il ſoit malheureux. Car enfin ſi l'eſperance des vrais biens nous remplit de joïe, & nous en donne l'avant-

goût, il n'est pas possible que la crainte des maux futurs ne fasse un effet contraire, & ne nous accable d'une effroïable tristesse. Ainsi je croi que dés cette vie Dieu rend à chacun ce qui lui est dû, non à l'égard des biens exterieurs & sensibles, des biens apparens & trompeurs, mais à l'égard des vrais biens, des biens spirituels qui font le bonheur & la joïe de l'ame.

ARISTE. J'entre fort dans vôtre pensée. Vous sçavez, Theodore, les diverses fortunes du malheureux, ou plutôt de l'infortuné Eugene. Lorsqu'il étoit dans la gloire & dans l'abondance, & que je le croïois l'homme du monde le plus heureux, il falloit bien qu'il eût en lui un fonds inépuisable de tristesse. Car quoique je l'abordasse avec cet air riant que la joïe des heureux succés de nos amis répand sur nôtre visage, j'étois toûjours surpris de le voir sombre & mélancolique; & plus je le felicitois, d'autant plus me paroissoit-il insensible à la joïe. Depuis sa disgrace je ne vis jamais d'homme plus content. C'est assurément que nôtre bonheur ne dépend pas de ce qui nous environne, mais de celui qui nous péné-

tre, & qui, mêmes dés cette vie, rend à chacun selon ses œuvres. Cependant il me paroît difficile d'accorder cette vérité avec ce principe, que Dieu gouverne le monde en suivant les loix générales qu'il s'est prescrit, & qu'ordinairement il n'agit point par des volontez particulieres. Car comment voulez-vous qu'il proportionne toûjours à nos merites la joïe, & tous les sentimens intérieurs qui font nôtre bonheur actuel, s'il n'agit en nous qu'en consequence des loix générales.

Theodore. Ne vous souvenez-vous plus des Entretiens que nous avons eus sur la Providence ?

Theotime. Lorsqu'un homme a une ferme esperance qu'il possedera bien-tôt tout ce qu'il souhaite, n'est-il pas actuellement plus heureux que celui qui ne joüit que d'un bien fort leger, & qu'on doit bien-tôt lui enlever ? L'esperance des Chrêtiens est fondée sur les promesses divines : Elle est donc ferme cette esperance. Or toute esperance est naturellement suivie de la joïe. Dieu produit donc la joïe dans le cœur des Chrêtiens en consequence des loix générales.

Theodore.

THEODORE. Ajoûtez, Theotime, que la principale des loix générales est celle selon laquelle Dieu a donné à Jesus-Christ une souveraine puissance. Car c'est principalement par l'influence du Chef de l'Eglise, par l'intercession de nôtre souverain Prêtre, que se répandent dans les justes les délices intérieures qui font leur bonheur. Or puisque Jesus-Christ a promis de donner dés cette vie le centuple à celui qui quitte tout pour l'amour de lui, il se souviendra de sa promesse. Et Dieu, selon la loi générale qu'il s'est * faite de ne rien refuser à son Fils, ne manquera pas d'accomplir tous ses desirs. Mais ne pensez pas, Ariste, que les justes sentent en tout tems cette joïe interieure, qui les dédommage de tout ce qu'ils ont quitté pour Dieu. Car Jesus-Christ les en prive souvent pour les éprouver & pour les purifier. Les riches, prenez-y garde, ne goûtent pas en tout tems les plaisirs de la joüissance. Il n'est donc pas nécessaire, pour justifier l'Evangile, que les Justes joüissent en tout tems de cette joïe intérieure, qui est cent fois plus douce & plus consolante que celle des impies. Mais revenons je

* Ps. 2. 8: Joan. 11. 42. &c.

vous prie à nôtre sujet : car je conte pour rien ce centuple promis, quand je le compare avec l'éternelle felicité que nous esperons.

ARISTE. Je voudrois bien, Theodore, que vous me donnassiez quelque idée de la societé future pour laquelle nous sommes faits ; de la fin de cette societé, de ses loix, de l'ordre qui s'y gardera.

THEODORE. La fin de cette societé est la gloire de celui qui en est l'auteur, & le bonheur de ceux qui en sont les membres. Ses loix c'est la charité. L'ordre qui s'y gardera sera une éxacte justice.

ARISTE. Je comprens bien cela, mais je voudrois que vous descendissiez dans quelque détail. La foi, par exemple, nous apprend qu'un jour nos corps ressusciteront. Ne pourroit-on pas de là tirer bien des consequences ?

THEODORE. Oüi, si nous sçavions quelles seront alors les loix de l'union de l'ame & du corps, mais elles seront bien differentes de celles de la vie presente. Maintenant ces loix tendent à la conservation de la vie, à la propagation du genre humain, au bien

d'une societé passagere. Elles auront alors des fins toutes differentes. Ces loix ne tendront qu'à nous unir ensemble, & avec nôtre divin Chef, pour ne former avec lui qu'un même corps, qu'un même chœur de loüanges. Elles ne tendront qu'à nôtre félicité & à nôtre perfection. Nôtre corps, selon saint Paul, ne sera plus animal & terrestre ; il deviendra spirituel & celeste ; non qu'il change de nature & devienne esprit, mais parce que les loix de l'union de l'ame & du corps, qui ne tendent presentement qu'à la conservation de la vie animale, auront une fin toute spirituelle.

THEOTIME. Je croirois, Theodore, que ce corps animal & terrestre ressuscitera spirituel, parce qu'alors il sera parfaitement soûmis à l'esprit. Car saint Paul oppose souvent l'esprit à la chair. Il appelle donc animal & terrestre nôtre corps, à cause de la concupiscence, à cause qu'il excite en nous malgré nous des desirs charnels & terrestres. Il deviendra donc spirituel, selon ce saint Docteur, lorsque l'esprit en sera le maître, & qu'il n'y aura plus de concupiscence.

THEODORE. Cela paroît d'abord assez vrai-semblable : mais assurément cela n'est pas vrai. Car Adam n'a pas été créé avec la concupiscence ; & cependant saint Paul appelle terrestre & animal le corps que Dieu lui avoit formé. *Comme il y a*, dit-il, *un corps animal,*
1. Cor. 15. 44. *il y a aussi un corps spirituel.... Mais ce n'est pas le corps spirituel qui a été formé le premier : C'est le corps animal, & ensuite le spirituel. Le premier homme est le terrestre*, &c. Vous voïez donc que selon S. Paul, le corps d'Adam, *qui a été formé le premier*, n'étoit pas spirituel, quoiqu'alors il n'y eût point de concupiscence. Ainsi nos corps aprés la résurrection ne seront point spirituels, précisément à cause qu'il n'y aura plus de concupiscence, mais parce que les loix de l'union de l'ame & du corps, qui ne tendent présentement qu'à la conservation d'un corps corruptible, & au bien d'une societé périssable, seront changées en d'autres loix, propres pour des corps incorruptibles, & pour une societé éternelle. Mais il n'est pas possible de sçavoir le détail de ces loix.

THEOTIME. Quand je fais attention aux loix de l'union de l'ame & du corps,

& à la fin à laquelle ces loix se rapportent, il me paroît évident qu'aprés la résurrection, elles ne subsisteront plus; parce que le corps n'aura plus les mêmes besoins qu'il a maintenant. Mais afin qu'il ne les ait plus ces besoins, il est nécessaire que les loix des communications des mouvemens soient entierement détruites. Car les mêmes effets suivent nécessairement des mêmes causes. Il est clair qu'en consequence des loix des mouvemens, tout corps choqué doit recevoir quelque impression de celui qui le choque. S'il arrivoit donc, par exemple, qu'un corps glorieux se trouvât dans le chemin d'un autre corps en mouvement....

THEODORE. Je vous entens, Theotime. Il y a bien de l'apparence que les loix des mouvemens demeureront les mêmes à l'égard des corps ordinaires. Mais certainement il y aura cette exception particuliere dans ces loix, que les corps glorieux ne dépendront nullement de ceux qui les environnent, & qu'il ne leur arrivera de changement que dépendamment de la volonté des esprits qui leur seront unis. Car l'ordre veut que les corps soient soûmis aux

esprits, le moins noble au plus noble. Et si cela ne se trouve pas dans les damnez, c'est que le même ordre veut encore que des esprits révoltez contre la puissance souveraine & legitime, soient par la même puissance soûmis à la plus vile des créatures. Les loix des mouvemens, celles de l'union de l'ame & du corps, en un mot toutes les loix naturelles ne sont que les volontez efficaces & constantes du Créateur, & toutes les volontez divines sont nécessairement conformes à l'ordre immuable de la justice. C'est sur ce principe incontestable qu'on doit juger de la conduite de l'Etre infiniment parfait. Car quoique ce principe ne nous découvre pas positivement les desseins de Dieu, il nous apprend du moins qu'il n'est pas capable d'en prendre de bizarres, & qui s'accordent avec nos imaginations.

THEOTIME. Je l'avoüe, & il est aisé de conclure de ce principe, qu'aprés la résurrection nos corps seront impassibles : mais il ne suffit pas pour prouver la subtilité, l'agilité & les autres qualitez, qu'on attribuë communement aux corps glorieux.

THEODORE. Il est vrai. Ce n'est

que par la révélation qu'on peut s'instruire des desseins de Dieu à cet égard. Mais saint Paul nous a appris que nôtre corps, de vil & abjet qu'il est, sera réformé & rendu semblable au corps glorieux de JESUS-CHRIST. Voici ses paroles. * *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ, secundùm operationem qua etiam possit sibi subjicere omnia.* Si donc il est certain que le corps de Jesus-Christ a été vû des Apôtres avec telles & telles qualitez aprés sa résurrection, on a sujet d'esperer que nos corps en seront un jour revêtus par la puissance de celui *qui peut s'assujettir toutes choses.* Or JESUS-CHRIST est monté aux Cieux. Il a souvent apparu à ses Disciples, & il a disparu en un moment devant eux. C'est une preuve certaine de ce qu'on entend par *agilité*. Il est entré * plusieurs fois, les portes fermées, dans le lieu où étoient les Apôtres. C'est l'effet de ce qu'on appelle *subtilité*. Il a paru éclatant † comme le soleil sur la sainte montagne. Il étoit visible par sa propre lumiere: Voilà la *clarté*. Si donc nos corps seront

* Phil. 3: 20.

* *Joan.* 20.

† *Math.* 17: 2.

reformez sur le modéle de celui de Jesus-Christ ressuscité, on a raison de croire qu'ils auront quelque part à ses glo-
*Cor.15. rieuses qualitez. * *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* Maintenant nous rampons sur la terre : Aprés nôtre transformation, nous volerons, pour ainsi dire. Maintenant les corps qui nous environnent, nous tiennent enfermez : leur solidité nous arrête, & s'oppose à nous. Alors nous serons en parfaite liberté ; les corps les plus solides cederont à nos mouvemens. Maintenant nos corps ont besoin d'une lumiere étrangere pour se faire voir. Un jour tout brillans de leur propre gloire,
† Math. 13 : 45. ils seront en tout tems visibles. † *Fulgebunt sicut Sol in Regno Patris eorum,* Quand je dis qu'ils seront visibles par leur propre lumiere, c'est dans le sens ordinaire que je l'entens. Car Dieu seul, comme vous sçavez, est visible par lui-même : lui seul éclaire immediatement les esprits, & leur découvre ses ouvrages par l'efficace de ses idées. Mais la cause occasionnelle ou naturelle de la visibilité des corps glorieux, ne dépendra certainement plus ni du Soleil ni de
* Apoc. 21: 23. la Lune : * *Civitas non eget Sole neque Luna*,

Luna, ut luceant in ea. Apparemment elle dépendra de la volonté des esprits, en consequence de quelques loix générales de l'union de l'ame & du corps, bien differentes de celles qui s'observent presentement; par lesquelles loix Dieu formera pour toûjours entre nous, & avec Jesus-Christ nôtre divin Chef, une parfaite societé. Car nous serons unis avec lui, non seulement par nos esprits, mais encore par nos corps.

ARISTE. Comment cela, Theodore?

THEODORE. Je ne le sçai pas, Ariste. Car encore un coup je ne sçai point quelles seront les loix de cette union éternelle de nos ames avec nos corps par rapport à la societé future. Mais nôtre resurrection ne sera pas inutile & sans dessein. Imaginez-vous, Ariste, que vous ne sçachiez rien de ce que l'experience vous a appris des loix de l'union de l'ame & du corps, par rapport à la societé presente. Par exemple, que vous êtes émû de joie ou de tristesse, lorsque vous voïez sur le visage de vôtre ami certains airs, certaines contorsions, ou que vous entendez certains cris naturels; pourriez-vous ja-

mais deviner que par là Dieu vous uniroit à vôtre ami, & vous porteroit ou à le secourir, ou à vous conjoüir avec lui? Quel rapport y a-t-il entre les differens airs du visage ou divers cris, & les mouvemens de joïe ou de tristesse qui les accompagnent? Ne paroît-il pas même qu'un besoin pressant, & qui demande un promt secours, a plus de rapport aux éclats précipitez du ris, qu'à un cri plaintif & languissant; & qu'un homme qui rit & nous montre les dents, a plûtôt dessein de nous insulter & de nous mordre que de nous réjoüir? Si donc les loix de l'union de l'ame & du corps, établies pour la conservation de la vie & de la societé presente, nous seroient entierement inconnuës sans l'experience que nous en avons; comment devinerions-nous celles de la vie & de la societé future? Ce que j'en sçai c'est que ces loix seront dignes de la sagesse de Dieu, & de son amour pour son Eglise, & qu'elles n'exciteront pas en nous des sentimens aussi méprisables & aussi foibles, que ceux que nous éprouvons maintenant. Car si nous avions une idéée claire de l'ame, nous verrions bien qu'elle est ca-

pable d'une infinité de ſentimens bien plus doux que tous ceux dont nous joüiſſons. Dieu proportionnera ſans doute la douceur des ſentimens à la joüiſſance du bien que nous poſſederons dans le ciel. Si donc la preſence de nos amis nous fait plaiſir ; ſi un regard favorable du Prince nous remplit de joïe en conſequence des loix établies pour le bien de la ſocieté, que ne fera point en nous la preſence de l'humanité ſainte du Sauveur, les careſſes & les amitiez de l'Homme-Dieu ?

ARISTE. Je ſçai bien que vous ne pouvez pas contenter entierement ma curioſité. Car quand mêmes vous connoîtriez clairement les loix dont vous parlez, & que vous auriez éprouvé les ſentimens qui en ſont des ſuites, comme vous ne pourriez pas me les faire goûter ces ſentimens, vous ne pourriez pas non plus me faire connoître éxactement ce que vous ſçauriez de ces loix. Car nos ſentimens ne ſont pas attachez à des expreſſions arbitraires, comme le ſont nos idées. Je comprens donc bien que le détail des loix de l'union de l'ame & du corps par rapport à la ſocieté future, eſt impénétrable. Mais vous

pourriez, ce me semble, tirer bien des consequences de ce principe que vous avez posé, qu'aprés la resurrection, le corps sera parfaitement soûmis à l'esprit. Car si tous les mouvemens du corps suivent promtement tous ceux de la volonté, il est clair, par exemple, que nous ne ramperons plus sur la terre, comme nous faisons maintenant; puisque nôtre desir suffira pour nous transporter où nous voudrons. On peut déduire de ce principe les autres qualitez des corps glorieux bien plus clairement que de ce que dit S. Paul, *que Dieu reformera nôtre corps sur celui de* JESUS-CHRIST: car ce passage se peut interpreter en bien des manieres.

THEODORE. Je croi, Ariste, que vous vous trompez: car il n'est certain que le corps sera soûmis à l'esprit, que parce qu'alors l'esprit sera soûmis à Dieu. Pensez-vous que le premier homme avant son peché voulût voler dans les airs? Non sans doute: car il ne vouloit pas ce que Dieu ne lui avoit pas donné le pouvoir de faire. Son corps lui étoit parfaitement soûmis, il est vrai, mais par rapport au dessein de Dieu, auquel il se soûmettoit lui-mê-

me. S'il n'étoit donc point à propos pour le bien de la ſocieté future que les corps des Saints euſſent l'agilité qu'on leur attribuë ; ſi Dieu n'avoit point établi leurs deſirs pratiques cauſes occaſionnelles de leur tranſport ; quoique le corps leur fût ſoûmis, ils ne produiroient en lui que les mouvemens ordinaires. Ainſi vous voïez bien qu'on ne peut pas conclure les qualitez des corps glorieux de ce principe, que le corps doit être ſoûmis à l'eſprit, puiſqu'il ne lui doit-être ſoûmis qu'autant que l'eſprit l'eſt à Dieu. Car des eſprits ſoûmis à Dieu ne veulent que ce que Dieu leur a donné la puiſſance de faire, en établiſſant leurs deſirs pratiques, cauſes occaſionnelles de ſon action. Ce n'eſt donc que par l'Ecriture qu'on peut s'aſſurer des qualitez des corps glorieux: Et ſi elle ne s'en expliquoit pas aſſez nettement, il n'en faudroit point parler déciſivement. Mais ſaint Paul nous aſſurant que nos corps ſeront reformez ſur celui de JESUS-CHRIST reſſuſcité, je croi qu'on en peut conclure qu'ils auront part à ſes glorieuſes qualitez, quelque ſurprenantes qu'elles nous paroiſſent. Car enfin comment pourrions-

nous *être toûjours avec* JESUS-CHRIST,
* 1. Thess. 4. 17. comme l'Apôtre nous le promet? * Comment pourrions-nous *être enlevez dans les airs au devant de lui*, si nous n'avions comme lui cette agilité qui le portoit en un moment dans des lieux fort éloignez? Mais il faut parler sobrement de ces grandes véritez.

THEOTIME. Il est vrai, mais il est bon d'y penser, & d'en parler souvent. S. Paul même nous l'ordonne en finissant ce qu'il en a dit par ces paroles:
Ibid. 18. *Itaque consolamini invicem in verbis istis.* En effet on se console aisément de la perte d'un corps infirme, & qui appesantit l'esprit, lors qu'on espere d'en recevoir un tel qu'il nous le promet.

ARISTE. Croïez-vous, Theodore, qu'un corps glorieux traverse en un moment tout l'espace qui est entre le ciel & la terre, ou qu'il aille d'un lieu en un autre sans passer par le milieu?

THEODORE. Je n'en sçai rien. Cela dépend d'une volonté de Dieu purement arbitraire, & qui par consequent ne peut être connuë, si elle n'est revelée.

ARISTE. Je ne parle pas du fait, mais de la seule possibilité du fait.

THEODORE. Ouï, je croi qu'il est possible qu'un corps aille d'un lieu en un autre, sans passer par le milieu. Car si dans le premier moment Dieu le veut en A, & dans le second en B, sans le vouloir dans l'espace qui est entre A & B, le corps sera en A, & ensuite en B, sans se trouver dans l'espace où Dieu ne le voudra pas. Où est je vous prie la difficulté? Ne demeurez-vous pas d'accord que c'est uniquement la volonté de Dieu qui donne l'être à toutes choses, & que de la part de Dieu la conservation n'est qu'une création continuée? *Entret. 7.*

ARISTE. Ouï. Mais il me paroît que cela se contredit.

THEODORE. J'avouë qu'il y a contradiction qu'un corps aille d'un lieu en un autre sans passer par le milieu, si cela se fait par le mouvement: car qui dit mouvement, dit transport successif. Tout mouvement se mesure par l'espace parcouru comparé au tems emploïé à le parcourir. Mais tel corps qui est dans le ciel, peut en un instant être sur la terre, sans passer par le milieu, si Dieu le veut sur la terre, sans le vouloir dans les espaces qui la

joignent avec le ciel. Car puiſque la volonté de Dieu donne à toutes choſes & l'être & la maniere d'être, aſſurément ce corps ne traverſera pas réellement des eſpaces où Dieu ne le veut ou ne le conſerve point.

ARISTE. Je croirois donc volontiers que les corps glorieux vont d'un lieu en un autre ſans paſſer par le milieu, & qu'ils ſont tranſportez en un inſtant par tout où l'ame deſire. Mais qu'en penſez-vous, je vous prie?

THEODORE. Pour moi, je n'ai point ſur cela, ni ſur beaucoup de ſemblables queſtions, de ſentiment arrêté. Mais il me paroît beaucoup plus vraiſemblable, que les corps ſeront tranſportez avec d'autant plus de rapidité, que l'ame aura plus d'empreſſement. D'où il ſuit qu'ils traverſeront réellement les eſpaces, & que leur tranſport ne ſe fera point en un inſtant, puiſqu'il ſe fera dans un temps d'autant plus court que la volonté pratique, qui ſera la cauſe occaſionnelle de leur vîteſſe, ſera plus vive & plus efficace, Prenez garde, Ariſte, que toutes nos volontez ne ſont pas pratiques, & qu'il n'y a que les pratiques qui ſoient accompagnées

d'un certain ſentiment d'effort, qui nous apprend que nous faiſons actuellement uſage de la puiſſance qui nous eſt donnée. En nous preſentement cet effort eſt ſouvent penible, à cauſe que nôtre corps eſt paſſible & corruptible; que les eſprits animaux ſe diſſipent, & que les fibres de nos muſcles ſe peuvent rompre. Mais il n'en ſera pas de même dans les Bienheureux. Ils ne ſe laſſeront & ne ſe fatigueront point. Leur tranſport ne ſe fera pas comme en nous. Cependant l'uſage de leur puiſſance leur ſera apparemment connu par la quantité de leur effort, dont ils auront ſentiment intérieur. Or dés-lorſque vous admettez du plus ou du moins dans l'effort de la volonté qui veut tranſporter ſon corps, il faut que vous mettiez auſſi du plus & du moins dans la vîteſſe ſelon laquelle il eſt tranſporté. Car, toutes choſes égales, les effets répondent aux efforts des mêmes cauſes. Ainſi il y a bien de l'apparence que le tranſport des corps glorieux ne ſe fera point en un inſtant. Mais je vous prie, laiſſons toutes ces ſpeculations inutiles, & dans leſquelles nous nous tromperions aſſurément.

ARISTE. Qu'il est doux néanmoins de s'entretenir de ce que nous serons un jour !

THEODORE. Oui. Il est bon de penser souvent à ce que nous serons éternellement, & de nous consoler les
*1.Thess. ch.4: 17. uns les autres, comme dit * saint Paul, sur les promesses de nôtre transformation glorieuse. Mais il est inutile de faire sur cela mille questions de Physique & de Metaphysique. Contentons-nous je vous prie, d'en sçavoir ce que l'Ecriture nous en apprend. La resurrection des corps n'est pas l'essentiel de la felicité future, ni même la societé que nous aurons avec l'humanité sainte de JESUS, quoique cette societé soit infiniment plus douce que toutes celles d'ici-bas. L'essence de nôtre beatitude sera la jouïssance de la divinité même,
* 1. Ep. de S.Jeã. 1: 3. cette societé éternelle, * que nous aurons avec la Trinité sainte, avec le Pere & le Fils dans l'unité du Saint-Esprit. On ne sçauroit se former une trop grande idée d'une telle felicité. Que l'esprit s'éleve, que le cœur s'ouvre, que l'imagination grossisse ses esperan-
† 1: Cor. 2: 9. ces, on n'atteindra jamais au bien que Dieu veut nous faire en son Fils. † *L'œil*

n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit même n'a point conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Bien convaincus de cette verité, laissons nôtre bonheur entre les mains de Dieu, & travaillons sérieusement à nôtre sanctification. * *Portons l'image de l'homme celeste, comme nous avons porté celle de l'homme terrestre.* Vivons en Chrêtiens. Car *la chair & le sang ne possederont jamais le Roïaume de Dieu.* Il faut souffrir † avec JESUS-CHRIST, pour ressusciter avec lui. Mais le tems des afflictions n'est qu'un instant par rapport à l'éternité, & cet instant produit en nous le poids éternel d'une souveraine gloire. * *Id enim quod in præsenti est momentaneum & leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*

* 1. Cor. 15: 49. 50.

† Rom. 8: 17.

* 2. Cor. 4: 17.

ARISTE. A quoi pensez-vous, Theotime? Vous me paroissez bien rêveur. Nous parlons de la felicité future, & vous ne prenez point de part à la joïe que produit en nous l'esperance d'un si grand bien. Je suis de vôtre avis : je méprise, ou plutôt je desire maintenant la mort.

THEOTIME. Et moi je la crains,

ou ce qui la ſuit. La fermeté de vôtre eſperance vous remplit de joïe ; & je ſuis ſaiſi de fraïeur, à la vuë des ſupplices que Dieu fera ſouffrir éternellement aux victimes de ſa juſtice. O éternité, que tu es terrible ! Eternité de biens, ou éternité de maux ! O l'épouventable alternative, quand on n'eſt pas tout-à-fait certain de ſa deſtinée ! Je vouë l'avouë, Ariſte, je ſuis maintenant effraïé. Mais c'eſt que je ne ſuis pas ſtupide ; & il faudroit que je le fuſſe dans l'excés pour n'être pas frappé par les idées terribles qui ſe preſentent maintenant à mon eſprit.

ARISTE. Comment donc, Theotime ?

THEOTIME. Je ne veux pas troubler vôtre joïe.

ARISTE. Vous la troublez néanmoins. Qu'eſt devenu vôtre intrepidité, cet air de confiance dont vous parliez de la mort ?

THEOTIME. O JESUS, Sauveur des pecheurs !

THEODORE. Laiſſons, mes chers amis, nôtre bonheur entre les mains de celui de qui il dépend : Mais faiſons tout le bien qui dépend de nous. Par

là nous assurerons nôtre felicité future. Dieu est juste, & fidelle dans ses promesses. Nous aurons donc les biens promis.

THEOTIME. *Il faut * operer son salut avec crainte & tremblement.* * Phil. 2: 12.

THEODORE. Oui sans doute, mais avec une ferme esperance en Dieu, une parfaite confiance aux merites de JESUS-CHRIST. Il faut que la crainte nous réveille de cet assoupissement où le monde vit: mais il faut aussi que l'esperance nous console & nous anime à la vertu.

THEOTIME. *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Dieu agit toûjours selon ce qu'il est. S'il récompense en Dieu, il punit en Dieu. Je juge donc de la grandeur des supplices éternels par l'excessive felicité que Dieu nous promet. Ainsi je tremble dans l'incertitude où je suis de mon sort. Que la sécurité est dangereuse? C'est l'effet ou de la folie, ou de la stupidité.

THEODORE. L'esperance en JESUS-CHRIST ne trompe point, *Spes non confundit.* Rom. 5. 5.

THEOTIME. Oui, ceux qui ont

la charité dans le cœur, ceux qui ont l'esprit de JESUS.

THEODORE. C'est ainsi que je l'entens.

ARISTE. Celui qui craint le peché n'a plus rien à craindre.

THEOTIME. Pensons donc souvent à ce que nous serons éternellement. Car il est écrit : *Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis.* La crainte est pour le moins aussi efficace que l'esperance pour nous mettre en garde contre les illusions du peché.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Entretiens du R. P.* Malebranche, *Prêtre de l'Oratoire, ſur la Métaphyſique, & ſur la Religion; & les trois Entretiens du même Auteur ſur la Mort,* imprimez enſemble à Paris chez Michel David en 1703. Les frequentes Editions d'un Ouvrage ſi ſolide, ſont honneur au goût du Public. A Paris, le 17. de Mars 1706.

Saurin.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Michel David, Libraire à Paris, Nous ayant fait re-

montrer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé *Entretiens sur la Metaphysique & sur la Religion, par le Pere* MALEBRANCHE, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. NOUS AVONS permis & permettons par ces Presentes audit David, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de cinq années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance; Et à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Pa-

ris,

ris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses aïans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux Copies

collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier, ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires ſans autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le huitiéme jour de Janvier, l'an de grace mil ſept cens huit: Et de nôtre regne le ſoixante-cinquiéme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil,

LE COMTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre N° 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 299. N° 373. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris ce 12. Janvier 1708.

Signé, LOÜIS SEVESTRE, *Syndic.*

Fautes à corriger dans le second Volume.

PAge 24. ligne 22. *lisez* qui tirent.
P. 42. l. 14. *effacez* reciproquement.
P. 45. l. 4. *l.* en esprits animaux.
P. 61. l. 5. devons.
P. 99. l. derniere, *ipsum solum.*
P. 195. l. 1. en vie, *l.* envie.
P. 203. l. 13. mais certainement il ne le fait pas.
P. 269. l. 4. vous, disoit-il, à Ariste.
P. 276. l. 8. est en cela le.
P. 372. l. premiere, je ne, *ôtez* ne.
P. 383. l. 27. remplissent de joïe.
P. 384. l. 24. les biens.



